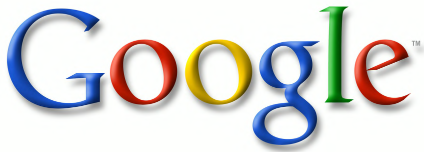
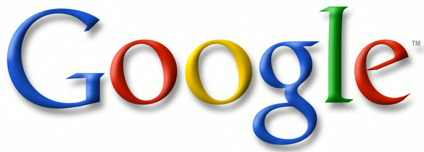





Stanford University Libraries
3 6105 118 987 267


LELAND·STA


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

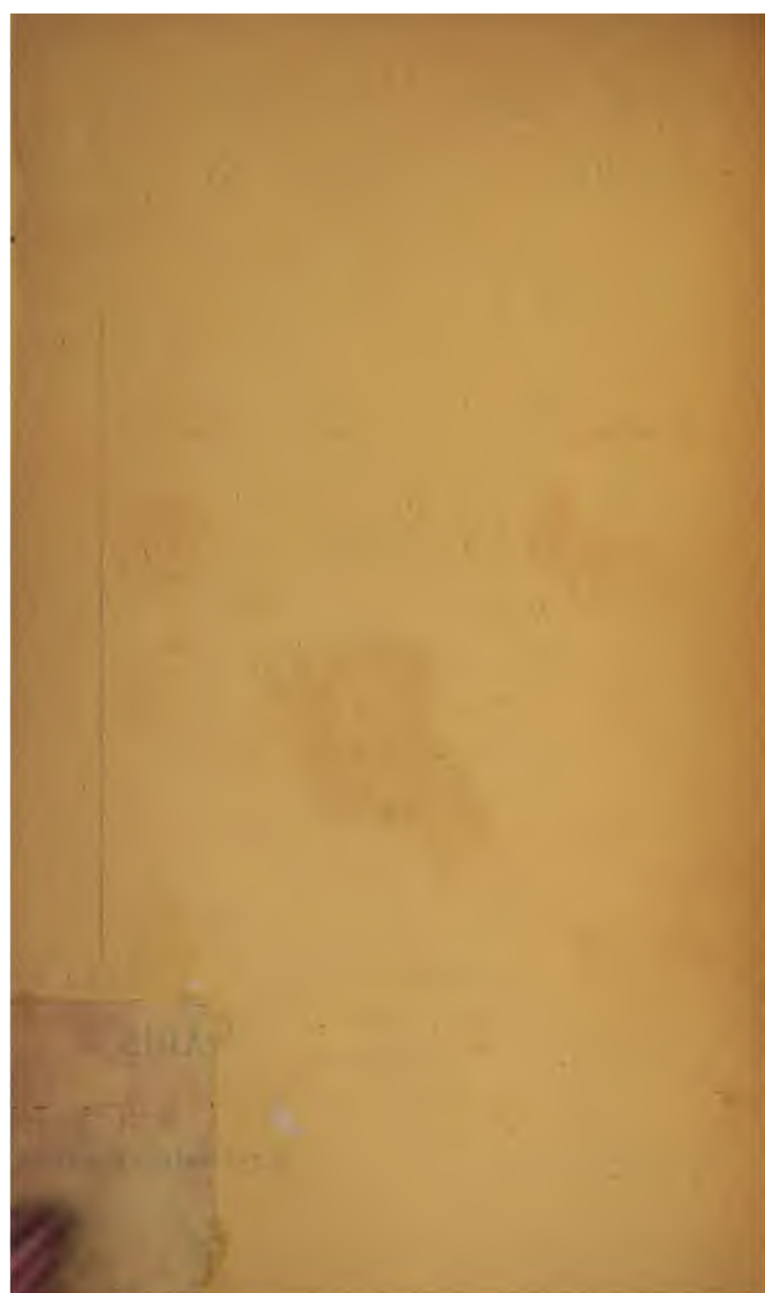
ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE
PAR LUDOVIC HALÉVY
de l'Académie française

SEIZIÈME ANNÉE
— 1890 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11
1891



LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

Les Annales du Théâtre et de la Musique forment seize volumes (1875-1890), avec préfaces de MM. Francisque Sarcey, Victorien Sardou, Edmond Got, Émile Zola, Henri de Lapommeraye, Victorin Joncières, Henri Fouquier, Émile Perrin, Charles Garnier, Henri de Pène, Charles Gounod, Jules Barbier, Jules Claretie, Hector Pessard, Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

Paris. — Typ. F. Imbert, 7, rue des Canettes.

EDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉÂTRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Ludovic HALÉVY

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

SEIZIÈME ANNÉE

(1890)

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

EDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉÂTRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Ludovic HALÉVY

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

SEIZIÈME ANNÉE

(1890)

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

UNE DIRECTRICE

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le premier volume des *Annales du théâtre et de la musique* paraissait en 1875, et Sarcey terminait par cette phrase la préface de ce premier volume :

« Je souhaite bon courage et bonne chance à ces hardis et patients jeunes gens que je connais tous deux pour des dilettantes instruits, pour des écrivains laborieux, intelligents et spirituels, pour des hommes sérieux qui ont porté dans un travail aussi ingrat qu'utile beaucoup de bonne volonté et beaucoup de talent... »

MM. Noël et Stoullig publient aujourd'hui leur quinzième volume. Ils ont eu bon courage, ils ont eu bonne chance, et ils méritaient cette heureuse fortune pour une entreprise poursuivie

avec une très haute compétence et une parfaite indépendance d'esprit. Ils nous rendent l'inappréciable service d'écrire l'histoire du théâtre contemporain, histoire si changeante, si rapide, si fuyante, qu'elle a besoin, pour être exacte, d'être ainsi prise sur le vif, au jour le jour, d'une plume alerte et fine.

Nous devons à MM. Noël et Stoullig beaucoup de reconnaissance pour une telle tâche accomplie avec un tel mérite. Et comment leur répondre : *non*, quand ils nous font l'honneur de nous demander d'écrire la préface d'un de ces très intéressants et très remarquables volumes ? C'est là ce qui m'est arrivé ; ils m'ont fait cet honneur et j'ai répondu : *oui*. Puis, la promesse faite, je me suis trouvé fort embarrassé. De quoi parler dans cette préface ? Sur les choses présentes, MM. Noël et Stoullig ne laissent rien à dire, et je cherchais, je cherchais, sans rien trouver, lorsque, ces jours derniers, en relisant la correspondance de Mme de Rémusat, il me sembla tout à coup que je faisais une assez piquante petite découverte.

On sait à merveille l'histoire de la Comédie-Française ; on a publié bien souvent la liste de ses directeurs et administrateurs généraux... Eh bien ! Je découvrais que cette liste était incomplète et qu'il y manquait un nom. Mon très cher con-

frère et ami, Jules Claretie, n'a pas eu seulement des devanciers ; il a eu aussi une devancière. Mme de Rémusat a été pendant trois ans, de 1805 à 1807, la véritable *administratrice générale* de la Comédie-Française.

Premier chambellan et surintendant des spectacles, M. de Rémusat avait dans ses attributions le théâtre Français, mais obligé de suivre l'empereur, il quittait souvent, très souvent Paris. Dès qu'il s'éloignait la très spirituelle *première Chambellane* prenait en mains le gouvernement du théâtre et envoyait à son mari, en des lettres charmantes, la petite chronique de la Comédie-Française.

En 1804, le 1er septembre, dans la troisième lettre du premier volume, Mme de Rémusat déclare à son mari que son *tripot* est fort ennuyeux. Mlle Georges a demandé un congé pour aller voir son père qui se mourait ; puis, aussitôt le congé obtenu, *elle s'est mise à jouer à Amiens tant qu'elle a pu*. Et Mme de Rémusat, qui en est à ses débuts administratifs, ajoute naïvement qu'elle ne croyait pas que ces demoiselles pussent ainsi se permettre de faire tout ce qui leur passait par la tête.

La lettre suivante, 9 septembre 1804, est déjà d'une personne plus aguerrie et prenant goût à son

nouveau métier. Les circonstances sont délicates ; l'empereur est en Allemagne ; il a demandé, pour se distraire là-bas, tout un lot de tragédies et de tragédiens. C'est Mme de Rémusat qui se charge elle-même de l'expédition. Elle écrit à son mari :

« Vous aurez, le 28, à Mayence, toutes les tragédies que vous demandez, excepté le *Cid,* parce que nous n'avons pas de père noble. »

Nous n'avons pas de père noble! Rien de plus amusant que cette exclamation d'une directrice dans l'embarras : *Nous n'avons pas de père noble!* Mme de Rémusat, d'ailleurs, ne perd pas la tête. Malgré cette disette de pères nobles, l'empereur aura son compte de tragédies. Elle annonce qu'elle va expédier *Horace* au lieu du *Cid*. C'est toujours du Corneille.

Cependant l'empereur ne voit pas venir ses tragédiens et s'impatiente, évidemment, car, dans la lettre suivante, 12 septembre 1804, Mme de Rémusat cherche à tranquilliser son mari. Elle a fait partir les tragédiens. Ils sont en route. Un courrier intelligent les précède. Il y a eu des querelles entre eux, pour les voitures, mais elle est allée *elle-même* au foyer de la comédie, elle leur a donné de l'argent, elle a tout réglé. Bref, dit-elle, gaiement et spirituellement, *j'ai fait le petit Chambellan.*

Mme de Rémusat ajoute que les acteurs restés à Paris se plaignent beaucoup de l'abandon où l'empereur laisse la Comédie-Française. Ils voulaient fermer le théâtre, mais elle s'y est opposée. Ils joueront deux ou trois fois par semaine. Et l'on continue, en effet, de jouer, mais, hélas ! dans le vide et dans la solitude. Mme de Rémusat se lamente. C'est la faute des Comédiens. Ils donnent toujours les mêmes pièces. Ils sont d'une paresse !

D'ailleurs, les choses ne vont guère mieux à l'Académie impériale de Musique. Un préfet de palais, M. de Lucay, avait la haute main à l'Opéra, et cette lettre, où Mme de Rémusat accuse les comédiens de paresse, contient cette phrase :

« J'ai vu la reprise de *Panurge* qui a été fort belle ; et le fameux Duport qui, en dépit des défenses de ce pauvre M. de Lucay, a fait mille pas nouveaux. »

Le fameux Duport était un danseur, le rival du non moins fameux Vestris. Les habitués de l'Opéra se passionnent aujourd'hui pour des danseuses. Ceux-ci tiennent pour Mlle Subra et ceux-là pour Mlle Mauri. Mais la gloire des danseuses, au commencement de ce siècle, ne passait qu'après la gloire des danseurs. On tenait pour Duport ! on tenait pour Vestris !

On sait quel tapage a fait, il y a une dizaine d'années, la fuite de Mlle Sarah Bernhardt... Eh bien! l'émotion ne fut pas moins grande, en 1808, quand on apprit, un beau matin, que Duport s'était sauvé, *déguisé en femme,* qu'il avait passé la frontière en chaise de poste et qu'il était engagé en Russie... Et Duport ne partait pas seul. Une des administrées de Mme de Rémusat, Mlle Georges, se trouvait dans la chaise de poste. Etait-ce Duport qui avait enlevé Mlle Georges? Était-ce Mlle Georges qui avait enlevé Duport ? On ne l'a jamais su.

J'ai rencontré, l'été dernier, sur le boulevard extérieur, un vieux danseur de l'Opéra qui jouait encore de petits rôles, les grimes, dans les ballets, il y a une trentaine d'années. Tout cassé, tout ridé, tout perclus, il se chauffait au soleil sur un banc, devant le théâtre des Batignolles, et regardait mélancoliquement passer les tramways. J'ai un peu causé avec ce brave homme qui se répandait en lamentations sur l'état déplorable de la danse et de la France :

— Ah ! Monsieur, me disait-il, vous allez encore à l'Opéra, vous. Vous pouvez encore voir ces choses-là. Je ne peux plus, moi, je ne peux plus! La dernière fois... deux ou trois ans avant la guerre... cela m'a fait trop de mal. Ce sont des femmes qui dansent nos pas! Oui, Monsieur, dans

les Huguenots... j'ai vu cela... des femmes habillées en hommes avec des pourpoints et des casques. Et quand je dis qu'elles dansent, j'ai tort, c'est gigotter, c'est se tortiller, c'est se déhancher, c'est tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas danser. Autrefois les femmes n'étaient que l'accessoire dans les ballets ; le principal, c'était nous ! Les femmes n'étaient là que pour nous laisser le temps de souffler. Aujourd'hui c'est le monde renversé. D'ailleurs, comment la danse ne s'en irait-elle pas, Monsieur, quand tout s'en va, la famille, la morale, la religion? Tout se tient, voyez-vous, dans une société !

Mme de Rémusat, en 1805, gémissait, tout comme mon vieux danseur du boulevard des Batignolles. Le tripot n'allait pas ; mais, tout d'un coup, en mai 1805, Mme de Rémusat reprend confiance et courage ; on va jouer les *Templiers* de Raynouard, et d'avance, hardiment, elle annonce un grand succès.

L'évènement lui donne raison, et, le 17 mai, triomphante, elle écrit :

« Je vous avertis, mon ami, que les *Templiers* ont eu, hier soir, le plus grand succès et que le parterre en a jugé comme moi. C'est une belle situation, exprimée en beaux vers. Les applaudissements ont été continuels. »

Mme de Rémusat parle encore des *Templiers* dans la lettre suivante :

« On commence à attaquer M. Raynouard ; mais l'opinion générale est pour lui. Enfin voilà un ouvrage bien écrit et *français !* On dit que M. Raynouard en a encore d'autres, tous tirés de l'histoire de France, ce qui me charme. »

C'est alors qu'éclate entre le mari et la femme une petite querelle de ménage, très piquante, et dont il est facile de se rendre compte, malgré l'absence des lettres de M. de Rémusat. Il n'a pas vu les *Templiers*, mais il les a lus et ne partage pas l'enthousiasme de sa femme pour la tragédie de Raynouard, et voilà Mme de Rémusat qui se pique au jeu, s'échauffe, s'anime. *Cela fait beaucoup d'effet,* écrit-elle, *tout est loué pour la sixième représentation, on se bat à la porte. Tout le monde pleure,* Mme de Rémusat évidemment se dit : « Qu'est-ce que c'est que ce vilain mari qui « se plaint quand nous avons un grand succès, « quand nous faisons de l'argent, quand nous « refusons du monde. Serait-il donc jaloux de « cette victoire remportée sans lui ? »

Et, à la fin, pour avoir raison de cette résistance de son mari, elle emploie un moyen charmant, parce qu'il est tout à fait d'une femme et tout à fait d'une mère. Elle mène son fils, le jeune

Charles de Rémusat — il avait huit ans — voir les *Templiers*... et triomphante, elle écrit : « Charles a vu les *Templiers* et il a pleuré. »

Il a pleuré ! votre fils, entendez-vous, votre fils a pleuré. Que pouvez-vous répondre à cela ? Il paraît que M. de Rémusat trouve quelque chose à répondre ; il paraît qu'il ne se reconnaît pas vaincu par les larmes de son fils ; car, trois semaines après, Mme de Rémusat fait appel à un nouveau témoin. Elle conduit aux *Templiers*, sa mère, Mme de Vergennes, une femme de haute valeur et de grand esprit. Il faut que toute la famille y passe, que tous les Rémusat et que tous les Vergennes se lèvent et se dressent en face de l'obstination du premier Chambellan. Nouveau cri de triomphe de Mme de Rémusat : *J'y ai mené ma mère ! et ma mère a pleuré comme moi, pleuré comme votre fils, pleuré comme tout le monde !*

Et Mme de Rémusat continue de faire avec beaucoup d'activité et d'intelligence son métier de directrice de théâtre. Elle est, dit-elle, *accablée de lectures*. Legouvé, Lemercier, Alexandre Duval viennent lui soumettre leurs tragédies et comédies. De ces lectures elle rend compte à son mari en quelques phrases claires, précises, d'un jugement très net et très sûr ; on sent qu'elle est *aimée* de ses auteurs, qu'ils sont charmés d'avoir

affaire à elle; on sent qu'elle devait avoir la main très délicate et très habile dans ce que Sainte-Beuve a si bien appelé le *maniement des amours propres d'auteur*..

Voilà Talma malade, très malade. Que va-t-on devenir? On ne peut plus jouer les *Templiers*... Et comment soutenir la concurrence des petits théâtres; ils sont pleins tous les soirs; ils donnent sans cesse des ouvrages qui piquent la curiosité *malheureusement trop souvent par leur extravagance ou, qui pis est, par leur indécence; Racine et Corneille sont abandonnés pour les farces grossières des boulevards*. L'Empereur, d'ailleurs, faisait quelquefois venir à la cour les comédiens de ces affreux petits théâtres, et, certain soir qu'ils devaient jouer à Saint-Cloud une de ces pièces un peu gaies, M. de Talleyrand, grand chambellan, allait et venait dans les salons, disant du ton le plus solennel : *Messieurs, l'Empereur ne badine pas, il entend qu'on s'amuse, sachez-le-bien*.

Donc il y a crise et crise aiguë à la Comédie-Française, en 1805. Mme de Rémusat va voir le *Philosophe sans le savoir*. Elle a pleuré... On pleurait alors un peu plus facilement qu'aujourd'hui. Mais, ce soir-là, Mme de Rémusat était seule à pleurer, la salle était absolument vide. Talma est toujours malade... et aussi Mlle Georges... Quant

à Mlle Raucourt, elle est à la campagne, s'y trouve bien et ne veut pas jouer. Mme de Rémusat pourtant ne perd pas courage. L'empereur lui demande les *Femmes Savantes;* elle lui donne les *Femmes Savantes*. Il veut le *Menteur*, et le *Menteur* est prêt à l'heure voulue.

« Ce matin, écrit-elle le 17 septembre 1805, je me suis occupée des décorations du *Menteur*, enfin vous serez content de tous les petits soins que j'ai pris pour cette représentation.

« Je voudrais que Sa Majesté retrouvât des traces de notre zèle dans la manière dont la représentation marchera et qu'elle se convainquit qu'entre nous le besoin de lui plaire est un bien de communauté.

Le drame, d'ailleurs, se mêle à toutes ces petites affaires de théâtre, et la figure de l'Empereur apparaît, tragique, parmi tous ces masques de comédiens. La paix ! la paix ! Voilà ce que tout le monde appelle et désire. On est rassasié de victoires, on est blasé sur les miracles, on voudrait respirer, être heureux. *La véritable gloire des femmes,* s'écrie Mme de Rémusat, *c'est le bonheur!* Et, en quelques lignes, au milieu du récit d'une représentation théâtrale, elle esquisse une très curieuse silhouette de l'Empereur.

« Avant-hier, au spectacle, en voyant l'empe-

reur, en contemplant sa physionomie calme, je me sentais tranquille et presque sûre de la paix de notre avenir. En arrivant au théâtre, son visage était grave, mais point inquiet. A la fin il riait assez souvent et je me sentais tentée du désir de le remercier de sa gaieté et d'en tirer un heureux augure par les espérances qu'elle me permettait de concevoir. »

Napoléon, d'ailleurs, fait, à un certain point de vue, partie de la *troupe* de Mme de Rémusat; elle n'a pas seulement à s'occuper des costumes de Talma, elle a aussi à s'occuper des costumes de Napoléon. Le samedi 23 septembre 1805, l'Empereur, tout d'un coup, le matin, déclare qu'il ira au Sénat dans la journée; il demande son grand habit et ses diamants... et M. de Rémusat vient de partir pour Strasbourg, et il a emporté les clefs de l'armoire des costumes impériaux. Grande émotion au palais. Mme de Rémusat est obligée de faire venir un serrurier; et l'empereur peut s'en aller au Sénat tout doré et endiamanté.

Le mercredi 16 octobre 1805, Mme de Rémusat écrit à son mari une lettre désespérée. C'est, dit-elle, un effroyable désordre; les chefs d'emploi sont tous à la campagne, les *doubles* seuls jouent; les recettes sont nulles. Avant-hier on donnait *Tancrède*, avec Mlle Fleury qui est vieille et laide.

« Personne n'y était, dit Mme de Rémusat, excepté moi. » Il faut, ajoute-t-elle, rétablir la règle et la discipline dans la maison, adresser aux comédiens *une bonne lettre salée*, et elle envoie à son mari, dans le meilleur style administratif, le texte de cette semonce. Elle dicte et il signe.

Et voici que *la bonne lettre salée* a fait son effet; les comédiens sont rentrés au bercail; les spectacles sont bons; les recettes honorables, malgré la solitude de Paris. « Tout est mort, dit-elle, point de dépense, point de luxe, un temps affreux, une pluie continuelle. » C'est que l'empereur est aux armées, et la vie s'arrête à Paris quand il n'est pas là. Enfin voici de grandes nouvelles, le coup de tonnerre d'Austerlitz... L'empereur va revenir. Mme de Rémusat commande à Lebrun (Lebrun-Pindare) une ode qui sera récitée sur la scène de la Comédie-Française. Elle a grande envie de faire couronner en plein théâtre le buste de l'Empereur. Mais peut-on faire cela? Elle consulte son mari sur ce point.

Et en même temps qu'elle gouverne les comédiennes de l'Empereur, elle se prépare à devenir elle-même une des comédiennes de Sa Majesté. Mme Louis Bonaparte a imaginé de faire faire par Desfaucherêts un petit vaudeville de circonstance que l'on doit jouer *en famille*, sur le

petit théâtre de la Malmaison. Mme de Rémusa a un rôle dans cette pièce ; elle est très content de ce rôle et pas mécontente de la façon dont ell le joue. Et l'Empereur a ri! Et l'Empereur applaudi ! Mme de Rémusat jouait le rôle d'un vieille alsacienne et chantait sur l'air : *J'ai v partout dans mes voyages*, ce couplet qui n'éta pas fait pour déplaire à l'Empereur :

Ce qui dans le jour m'intéresse
La nuit occupe mon repos,
Je rêve, je rêve sans cesse
A la gloire de mon héros.
Les songes, dit-on, sont des fables
Mais quand c'est de lui qu'il s'agit
J'en fais que je trouve incroyables,
Et sa valeur les accomplit.

Enfin, Mme de Rémusat a un fils, un fils qu devait être un des hommes les plus distingués d son temps, et cette jeune mère de vingt-cin ans prend plaisir à faire de ce petit garçon d huit ans, un excellent comédien. Elle a organis un théâtre d'enfants, et le premier sujet de l troupe est Charles de Rémusat, le futur histo rien d'Abélard, notre ministre des affaires étran gères de 1871. Mme de Rémusat fait jouer, e 1805, à son fils, le *Dépit amoureux* et les *Pla deurs*. Et cette représentation des *Plaideurs* e

parfaite. *Mon attente est surpassée*, écrit-elle, *il y avait un ensemble étonnant.* En 1806, elle considère que son petit comédien ayant passé par les classiques, est mûr pour une création. Desfaucherêts écrit pour lui, dans une petite pièce de circonstance, un rôle de jeune savoyard qu'un diseur de bonne aventure convertit en automate pour attirer la foule. Et Mme de Rémusat écrit le 17 décembre 1806 :

« Ah! que Charles a été intelligent et gentil, Desfaucherêts était ravi. Tout le monde applaudissait avec enthousiasme. Oh! mon ami, que n'étiez-vous là dans un petit coin! »

Comme il est heureux que M. de Rémusat n'ait pas été là, dans un petit coin! Nous n'aurions pas ces lettres exquises. M. de Rémusat revient à Paris en 1807; il trouve sa femme souffrante, fatiguée; elle venait de faire un dur métier; les médecins l'envoient aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Elle part après avoir remis dans les mains de M. de Rémusat l'administration de la Comédie-Française. Elle s'était fort bien acquittée de sa tâche, ayant su gouverner, d'une main ferme et légère, et sa troupe de grands comédiens et sa troupe de petits comédiens.

LUDOVIC HALÉVY.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Trois ouvrages nouveaux, dont deux opéras : l'un, en cinq actes, *Ascanio*, de M. Saint-Saëns, l'autre, en deux actes, *Zaïre*, de M. Véronge de la Nux, et un ballet, le *Rêve*, de M. Gastinel, tels étaient, avec la reprise de *Sigurd* de M. Reyer, les principaux évènements de l'année que nous allons passer en revue au jour le jour.

Elle s'ouvre, le 1[er] janvier, par la cinquième représentation de *Lucie de Lammermoor*, chantée par Mme Melba, MM. Cossira et Bérardi, et suivie de la *Tempête*, dansée par Mlle Mauri. Le lendemain on donne exceptionnellement les *Huguenots* en matinée.

Le 10 janvier, M. Jean de Reszké chante le rôle de Rhadamès d'*Aïda*, interprétée, d'ailleurs, par Mmes Adiny, Vidal, Pack ; MM. Melchissédec, Gresse et Delmas.

Le 21 janvier, M. Affre, [1] premier prix d'opéra au dernier concours du Conservatoire, fait un début assez heureux dans Edgard de *Lucie de Lammermoor*. Ténor de demi-caractère ; la voix est légère, mais très agréable ; la tenue assez bonne. M. Affre chante bien et sait se faire applaudir à côté de Mme Melba, pour qui la soirée n'est qu'un long triomphe ; on rappelle le débutant après le dernier acte. — L'opéra de Donizetti est suivi de *Coppélia*, dansée par Mlle Mélanie Hirsch.

17 MARS. — M. Mayer, régisseur général, a remis sa démission entre les mains de MM. Ritt et Gailhard. Ce départ était décidé depuis quelque temps déjà, et les directeurs ont essayé à plusieurs reprises de faire revenir leur régisseur sur sa décision, mais M. Mayer n'a pas jugé que son état de santé lui permettait de conserver plus longtemps ses fatigantes fonctions. M. Mayer était entré à l'Opéra en septembre 1872, où il avait succédé à M. Cormon, sous la direction

1. Voici quelques renseignements sur le débutant :
Il y a six ans à peine, M. Affre n'était encore que simple mécanicien dans son pays natal, Saint-Chinian, dans l'Aude, où il ne pensait guère au chant et à l'art dramatique, quand un jour la ville de Narbonne convia les communes avoisinantes à un grand concours choral. Comme les autres, l'orphéon de Saint-Chinian s'y rendit. Affre en faisait partie.
La voix du ténor fut si remarquée durant le concours, que le maire de Narbonne, frappé de son bel organe, lui proposa de le soutenir et de l'aider s'il voulait s'adonner à la musique. Affre, plein de gratitude, accepta cette offre généreuse et devint le protégé du maire de Narbonne qui lui fit commencer chez lui, et à ses frais, son éducation musicale. Il l'envoya ensuite au Conservatoire de Toulouse et de là à celui de Paris, où il remporta les succès que l'on sait.

de M. Halanzier. Après le départ de celui-ci, M. Vaucorbeil n'eut garde de se séparer d'un auxiliaire précieux, et, plus tard, MM. Ritt et Gailhard tinrent également à le conserver. M. Mayer serait certainement resté à son poste jusqu'à la fin du privilège actuel, sans une chute grave qu'il a faite cet hiver et dont il ne s'est jamais complètement rétabli. Il est très regretté à l'Opéra où tout le monde l'aimait beaucoup et reconnaissait sa haute compétence. M. Mayer sera remplacé par M. Lapissida, qui a fait ses preuves au théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

21 MARS. — Première représentation d'*Ascanio*, opéra en cinq actes et six tableaux de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns [1]. — Il s'est passé aujourd'hui à Paris un fait sans précédent : l'Opéra a donné la première représentation d'un important ouvrage, dont l'auteur — un des plus grand musiciens de ce temps — a *disparu* depuis plusieurs mois, sans que personne — *personne*, entendez-vous bien — sache où il est... Parti de Paris, dans le but de rétablir sa santé très compromise, à la suite d'une douloureuse épreuve : la mort de sa bien-aimée mère, M. Camille Saint-Saëns s'est défait de son appartement (il n'a plus de chez lui nulle part, pas même chez M. Durand, son éditeur), de ses meubles, de sa biblio-

1. DISTRIBUTION. — Benvenuto Cellini, M. *Lassalle*. — Ascanio, M. *Cossira* — François Ier, M. *Plançon*. — Charles-Quint, M. *Bataille*. — Un mendiant, M. *Martapoura*. — Dorbec, M. *Tequi*. — Destourville, M. *Gallois*. — Pagolo, M. *Crépaux*. — La duchesse d'Etampes, Mme *Adiny*. — Scozzone, Mme *Bosman*. — Colombe, Mlle *Eames*.

thèque (qu'il a léguée à la maison Erard), a réalisé sa fortune (car il faut bien avoir l'argent nécessaire pour vivre longtemps n'importe où, quand on a l'intention de *couper tous les câbles*), et depuis quatre mois il n'a plus donné de ses nouvelles. Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Nul ne le sait au monde... On l'a suivi à Barcelone, à Malaga, à Cadix — d'où il écrivait, le 30 novembre 1889, une longue lettre à son collaborateur et ami Louis Gallet, et de minutieuses instructions aux directeurs de l'Opéra au sujet de la représentation d'*Ascanio* — à Sainte-Croix de Ténériffe où le consul général de Cadix a signalé son arrivée ; puis plus rien : on a absolument perdu sa trace. Un scherzo pour deux pianos, illustré d'un incompréhensible dessin en couleurs, qu'il a expédié à M. Durand, et que l'éditeur a fait graver tel quel : voilà son dernier envoi. Ai-je besoin d'ajouter qu'on s'est livré sur l'absence regrettable, que dis-je ! sur la disparition inexplicable et inexpliquée du compositeur d'*Henry VIII*, à toutes sortes de suppositions fantaisistes. « Il n'est pas aux îles Canaries, ont prétendu quelques-uns, mais bien à Bois-Colombes, d'où il est renseigné heure par heure, sur les études d'*Ascanio*. » Et les insinuations cruelles ont été leur train. Ne disait-on pas dans les couloirs de l'Opéra, que revenu à Paris, il y a quelques jours, dans l'espoir de voir son ouvrage à la scène (un auteur ne résiste pas à de tels désirs) il avait été trouvé dans un tel état de nervosité qu'il fut question de l'interner. Un violoniste de ses amis, demeurant à Ville-d'Avray,

avait alors proposé de le garder en sa propre maison, où il serait mort fou le jour même de sa première !... Il va sans dire qu'il n'y avait rien, absolument rien de vrai dans ces sinistres racontars ; mais quand on ne sait rien, ne faut-il pas qu'on invente?... Et les inventeurs n'y regardent pas de si près. Si Saint-Saëns était mort, disait un malin éditeur, l'Opéra eùt fait relâche et, retardée de plusieurs jours, la première d'*Ascanio* eût été, la semaine suivante, un véritable triomphe...

Après une répétition générale, dont l'effet avait été désastreux et la froideur désespérante, la représentation heureusement allégée par d'intelligentes coupures, s'est transformée en un succès qui s'est traduit par le rappel des artistes après chaque acte et par le *bis* de cinq morceaux. Que voulez-vous de plus?... Discrète comme celle de Mozart dans *Don Juan*, l'orchestration d'*Ascanio* est simplement délicieuse. Mais où est la personnalité dans cette œuvre, qui flotte entre le pastiche archaïque et l'imitation de Gounod, entre les *leit-motives* à la Wagner et l'itilianisme — témoin la cantilène de Benvenuto : « O beauté, j'ai compris ta puissance » — et où l'on trouve des réminiscences aussi flagrantes que celle du quatuor du quatrième acte, qui commence par la phrase textuelle de la prière de *Moïse*, de Rossini ?

Voulez-vous connaître le scénario d'opéra que, sous le titre d'*Ascanio*, M. Louis Gallet a tiré sur commande de *Benvenuto Cellini*, drame en cinq actes représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 1er avril 1852. Sachez que Benvenuto

est le véritable héros de l'ouvrage. Appelé en France par François I[er] le roi poétique et chevaleresque qui veut étoiler d'une pléiade d'artistes le ciel d'azur de son règne, Benvenuto travaille au milieu de son école avec une joyeuse ardeur; il est dans l'ivresse du génie. Les merveilles naissent sous ses doigts, les lys d'argent s'épanouissent, les feuilles d'or se contournent et reluisent dans une rosée de perles. Les frémissantes chimères palpitent des ailes et repassent leurs griffes sur les volutes des arabesques. Tout ce monde fantastique de l'ornement, qui n'emprunte à la nature qu'un point de départ, pullule, fleurit, s'enlace autour des salières, des drageoirs, des coffres à bijoux — au grand ravissement et à la grande admiration du roi amené par M[me] d'Etampes. La duchesse a le cœur préoccupé à l'endroit d'Ascanio, l'élève préféré de Cellini. Un billet anonyme assigne au jeune homme un rendez-vous devant l'hôtel de Nesle. Benvenuto aime Ascanio comme un fils, en souvenir d'une femme qu'il a jadis adorée, et veille sur lui avec l'intérêt le plus tendre. Aussi suit-il Ascanio au rendez-vous, et s'interpose-t-il entre lui et la dame masquée, dans laquelle il a reconnu la duchesse d'Étampes, la maîtresse du roi. Cette rivalité terrible l'alarme pour son élève, et, au risque d'encourir, pour ce fait, la disgrâce de l'irascible duchesse, il tâche d'arrêter l'intrigue, — ce à quoi il n'a pas grand'peine, car Ascanio est amoureux d'une charmante jeune fille, M[lle] Colombe d'Estourville. Benvenuto la voit

passer sans la connaître; elle réalise par la gracieuse fraîcheur et l'exquise pureté de ses formes, l'idéal d'une statue d'Hébé, dont il cherche le type. L'imagination de l'artiste s'enflamme, et pour Colombe il oublie Scozzone, une fantasque et amoureuse italienne, dont il s'est épris comme modèle et dont il a fait sa maîtresse. Le roi a donné le Grand Nesle pour atelier à Benvenuto; mais il s'agit de conquérir cette forteresse sur M. d'Estourville, le prévôt de Paris, qui, fortement invité à la résistance par la duchesse d'Etampes, ne la veut point céder à cette bande d'artistes qu'il déteste. Les ciseleurs-spadassins, Benvenuto en tête, enfoncent la porte à coups de maillet, et malgré les arquebusades, ont bientôt enlevé la place d'assaut. Benvenuto a rejeté du Grand Nesle dans le Petit Nesle M. d'Estourville. Les deux hôtels sont voisins, et de la fenêtre de son atelier le statuaire voit se promener dans le jardin la charmante jeune fille qui, sans le savoir, lui sert de modèle. La jeune déesse soutient le vase d'où elle verse aux Olympiens le vin capiteux de l'immortalité. C'est Hébé, et c'est Mlle Colombe d'Estourville dans toute sa grâce et son élégance, plus cette beauté suprême que l'art ajoute toujours à la nature humaine la plus parfaite. Ascanio ne s'y trompe pas, et dans le chef-d'œuvre du maître, l'élève reconnaît le portrait idéalisé de celle qu'il aime. Cependant, Benvenuto chassé de la cour pour avoir offensé François Ier en la personne de Mme d'Etampes — perfide comme une femme, la

duchesse a fait quelque conte à son royal amant —Bevennuto rentre sous les pas de Charles-Quint, dont la protection impériale lui rouvre toutes les portes fermées par la favorite. L'artiste, par de généreuses paroles, confirme François Ier hésitant dans sa noble résolution de ne pas retenir son hôte prisonnier, malgré les conseils hostiles de Mme d'Etampes. Grâce à Benvenuto, le renard sort des griffes du lion sans y rien laisser de sa rousse fourrure, et François Ier rendra ses bonnes grâces à Benvenuto s'il peut tenir sa promesse de faire fondre en trois jours la statue de Jupiter. La duchesse d'Etampes, à travers tout céla, ne perd pas sa vengeance de vue. Dédaignée par Ascanio, elle veut marier Colombe à M. d'Orbec, un lâche courtisan qui ne sera que le prête-nom des plaisirs du roi. Elle a compté sans Benvenuto Cellini. La jalouse Scozzone lui a révélé l'amour d'Ascanio pour Colombe. Il dompte sa douleur, et pour empêcher le mariage abhorré, il fait emporter Colombe dans une châsse qu'il doit livrer à l'abbesse des Ursulines : on la sortira ainsi du Grand Nesle. Cette châsse sera le tombeau de Colombe ; car la duchesse d'Etampes a pénétré le stratagème de Cellini et donné l'ordre que la châsse soit portée au Louvre, où elle restera trois jours... Mais, Scozzone, touchée de la grandeur d'âme de son amant et lassée d'une vie décolorée désormais, se substitue à Colombe, et meurt dans cette étincelante prison d'or et de pierreries. Aussi, la duchesse est-elle frappée d'épouvante, lorsqu'elle

voit reparaître Ascanio et Colombe, guidés par Benvenuto, qui demande au roi, pour la récompense de la réussite du *Jupiter*, de marier ensemble les deux amoureux. « Si Colombe est vivante qui donc est là morte ? » Benvenuto ouvre la châsse, et y voit Scozzone. « Gloire, avenir, que m'importe ! s'écrie Benvenuto. C'est le dernier lambeau de mon cœur qu'on emporte ! Adieu, gaîté ! Lumière, Adieu ! Jeunesse, adieu ! » Et la toile tombe.

Il faudra pourtant en finir une bonne fois avec cette manie de mettre en opéra les drames qui ont réussi au boulevard. Passe encore pour *Patrie*, qui était un beau sujet ; mais nous n'approuvons pas l'idée (elle revient à M. Ritt) d'avoir voulu transformer ainsi une pièce aussi compliquée que celle de *Benvenuto Cellini*, tout en récits, en entrées, en sorties, en menus détails. Ce qu'il faut à l'Opéra, nous l'avons déjà dit à propos de la regrettable *Dame de Monsoreau*, ce sont des sujets simples et des peintures sur fresques, au lieu de ces tableaux de genre infiniment trop menus pour ce vaste cadre. C'est, à nos yeux, l'un des mérites du livret de *Sigurd* d'être emprunté à un récit légendaire ; son seul défaut est que ce récit appartient à une mythologie qui n'est pas la nôtre, et qui, par conséquent, est inconnue d'une partie du public français. De même, les sujets dont Massenet s'est inspiré : *Hérodiade*, le *Roi de Lahore*, voire *Esclarmonde*. La révolution accomplie par Wagner nous a donné du drame lyrique un idéal nouveau. Les

sujets qui nous paraissent convenir le mieux à la musique dramatique sont les sujets mythologiques ou légendaires, comme ceux qu'a choisis le réformateur de Bayreuth. Nous trouvons naturel de voir des figures en quelque sorte symboliques, ou des héros de vieilles légendes, dans la convention énorme du drame chanté, plutôt que ces fantoches, dans l'enveloppe desquels un librettiste de talent comme M. Louis Gallet a évoqué les personnages historiques qui s'agitent dans le drame de M. Paul Meurice. Si les aventures puisées par les deux auteurs aux *Mémoires* de Benvenuto sont, dans l'opéra, mal liées entre elles et trop souvent dénuées d'intérêt, plusieurs tableaux ont de la pompe, du mouvement et de l'effet : telle est cette *Fête à Fontainebleau* où se donne, devant François Ier et Charles-Quint, un divertissement dont la musique est charmante. Le tableau qui assura jadis la vogue de l'ouvrage, c'est celui où Benvenuto, représenté par Mélingue, modelait en scène la statue d'Hébé. Mélingue était, on le sait, un artiste statuaire ; tous les procédés du moulage lui étaient donc familiers, et il les pratiquait en même temps avec une aisance, une bonne grâce qui captivaient vraiment l'attention des spectateurs et excitaient leur admiration. Lassalle a, lui, d'autres moyens pour s'imposer au public, qu'il tient par les précieuses qualités de sa solide voix de baryton, et par l'ampleur de sa diction, jointes à la superbe prestance de sa personne : un très beau Benvenuto Cellini. C'est à l'excellent artiste seul qu'il

faut attribuer le succès de la cantilène ; « Enfants, je ne vous en veux pas », dont l'accompagnement, en forme de sérénade, contraste si étrangement avec la situation. M. Cossira a, ce nous semble, tiré tout le parti possible du médiocre rôle d'Ascanio qui est sa première création à l'Opéra : sa voix de ténor est d'un timbre charmant ; nous lui souhaiterions seulement un peu plus de mordant et d'énergie. François Ier, très exactement costumé par M. Bianchini, d'après les portraits de Clouet et du Titien, est représenté par M. Plançon, un peu froid peut-être pour un galantin. On lui a redemandé le joli madrigal à la Ronsard : « Adieu, beauté, ma mie », comme à Mme Bosman la Chanson florentine du second acte. Le rôle de Scozzone était écrit pour un contralto. Mme Bosman l'a chanté en soprano avec une rare intelligence, et y a obtenu un succès mérité. Le compositeur a fait, chose étonnante, de la traîtresse de la pièce une chanteuse légère à vocalises. Mme Adiny, qui est une Falcon, justement applaudie dans l'*Africaine* et dans *Aïda*, donne au rôle de la duchesse d'Etampes une grâce à la fois aimable et venimeuse, une profondeur charmante et scélérate, — sans jamais tomber dans les noirceurs du mélodrame — qui montrent chez elle, en même temps que des aptitudes heureusement variées, un grand talent de composition. Ces personnages peu sympathiques sont les plus difficiles. — Mlle Eames personnifie congrument l'ingénuité de Mlle Colombe d'Estourville ; elle a bien dit l'exquise ballade : « Mon

cœur est sous la pierre » qui nous a fait songer à celle d'Ophélie. Disons enfin, pour terminer, que le ballet d'*Ascanio* a révélé deux étoiles : M[lle] Désiré qui a merveilleusement enlevé la Variation de l'Amour, délicieusement accompagnée par la flûte de M. Taffanel, et M[lle] Chabot, qui a mimé et dansé à ravir le rôle de Psyché.

La seconde représentation d'*Ascanio* reçoit du public un accueil enthousiaste. Comme le soir de la première, on redemande la chanson de Scozzone, le duo de Lassalle et de Cossira, le madrigal de François I[er], la belle phrase de Benvenuto au cinquième tableau, et dans le ballet, la variation de l'Amour.

29 MARS. — M[me] Melba chante pour la première fois, et avec un vif succès, le rôle de Marguerite de *Faust*.

19 MAI. — Reprise d'*Hamlet*. M. Bérardi remplace à l'improviste M. Lassalle dans le rôle d'Hamlet qu'il chante avec sa vaillance et son talent accoutumés. M[me] Melba est, comme à l'ordinaire, acclamée dans Ophélie, et M[lle] Vidal très applaudie dans le rôle de la Reine qu'elle chantait pour la première fois. M. Plançon, et M[lle] Hirsch, dans la fête du printemps, contribuent à l'éclat de la représentation.

28 MAI. — Première représentation de *Zaïre*, opéra en deux actes de MM. Edouard Blau et Louis Besson, musique de M. Paul Véronge de la Nux [1]. M. Auguste Vitu a compté huit opéras

1. DISTRIBUTION. — Lusignan, M. *Escalaïs*. — Orosmane, M. *Delmas*. — Nérestan, M. *Jerôme*. — Chatillon, M. *Lam-*

tirés de la *Zaïre* de Voltaire. Le critique du *Figaro* en oubliait un qui, de date plus récente, ne pouvait être mentionné dans le *Dictionnaire lyrique* de Clément et Larousse : *Zaïre*, opéra en trois actes et cinq tableaux, d'après la tragédie de Voltaire, par M. Paul Collin, musique de M. Charles Lefebvre, représenté sur la scène du Grand-Théâtre de Lille (partition pour chant et piano transcrite par l'auteur et parue chez Choudens, éditeur à Paris). Cette abondance de livrets imités de la tragédie originale ne prouve qu'une chose, c'est que *Zaïre* était un sujet essentiellement dramatique et musical. M. Edouard Blau — le librettiste du *Cid* de Massenet, du *Roi d'Ys* de Lalo, et de *Dante* de Godard — et notre confrère Louis Besson, excellent musicien lui-même, et en tout cas, très expert aux choses de théâtre, ont mis à leur tour la main à la pâte, et pétri, en l'honneur de M. Véronge de la Nux, une *Zaïre* en deux actes, où ils ont apporté beaucoup d'adresse et de goût. Est-il bien utile de vous rappeler l'« argument », qui tient en quelques lignes ?... Le sultan Orosmane aime Zaïre sa captive, et se déclare prêt à licencier son sérail pour l'épouser, quand Lusignan, le chef captif des croisés, reconnaît en Zaïre sa propre fille ; car elle a la croix de sa mère : Dennery ne l'avait pas inventée !... Zaïre promet à son père de préférer sa religion à son amour pour le sultan musul-

bert. — Hassan, M. *Ragneau*. — Zaïre, Mlle *Eames*. — Fatime, Mlle *Pack*. — Une captive, Mlle *Duménil*. — Une esclave, Mlle *Denis*.

On commence par *Coppélia*.

man. Aussi fait-elle tout le contraire, et c'est au moment où elle va pour annoncer à son frère que décidément elle ne peut partir avec lui, qu'elle tombe sous le poignard d'Orosmane, qui a pris Nérestan pour son amant. Reconnaissant son erreur, l'infortuné sultan se tue, comme Othello : « Dites à Lusignan qu'elle est vengée par celui qui l'aimait. » Très belle est la scène finale qui a tenu à leur place les spectateurs de l'Opéra, suffisamment empoignés, à ce qu'il m'a semblé, par le livret de MM. Blau et Besson, sinon par la partition de M. Véronge de la Nux. Le compositeur de *Zaïre*, qui est élève de Bazin et qui procède de Gounod, aussi bien que de Donizetti, est un jeune musicien qui fait terriblement vieux, — vieux à un point qu'il n'est plus permis de faire aussi vieux, aujourd'hui où l'on est aussi fort. N'est-ce pas travailler en pure perte que d'employer la connaissance qu'on a de son métier à produire des effets faciles et surannés, et partant dénués d'intérêt comme d'imprévu ? Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait que des petites romances et des chœurs d'orphéon, du tambour et du bruit en ces deux actes... Je citerai le duo des femmes, au premier; puis, au second, le meilleur des deux, le délicieux cantabile de Zaïre, la perle de l'œuvre, et le duo d'amour, qui a de la chaleur. La chaleur, c'est précisément ce qui manque à Mlle Eames, si jolie d'ailleurs sous son accoutrement oriental et qui a réussi à se faire applaudir et même rappeler dans le rôle de Zaïre. M. Delmas est un magnifique sultan, et

ne méritait que des compliments pour sa composition du rôle d'Orosmane qu'il jouait avec infiniment d'intelligence, et auquel il prêtait l'attrait de sa belle voix et de sa saine diction.

1er JUIN. — Par suite de la démission de Mme Mérante, qui prend sa retraite pour raison de santé, ont lieu plusieurs nominations de professeurs de danse. La classe de Mme Mérante, qui comprenait les sujets et les coryphées, a été scindée et aura désormais deux professeurs : Mlle Sanlaville pour les sujets, Mme Théodore pour les coryphées. Mme Théodore est remplacée, à la classe des quadrilles, par Mlle Théodore, et celle-ci a pour successeur, à la classe des petites, Mlle Roumier, qui conservera en même temps son rang parmi les sujets de la danse.

6 JUIN. — La *Juive*, pour les débuts de Mme Fierens. Mme Caroline Fierens est cette jeune chanteuse de tempérament qui, le 3 décembre 1887, créait à Lille, le principal rôle de la très remarquable *Zaïre* de M. Charles Lefebvre. Mme Fierens est la femme d'un baryton qui, le même soir, et dans le même ouvrage, remplissait le rôle d'Orosmane : ménage artistique, comme vous voyez. L'excellent régisseur général de l'Opéra, M. Lapissida, nous contait qu'autrefois, à la Monnaie, il avait reçu des mains de M. Gewaërt la jeune lauréate du Conservatoire de Bruxelles, et l'avait déjà préparée à débuter dans Rachel. La direction changea et Mme Fierens fut engagée à Lille. De Lille, elle alla à Marseille, où elle remplit avec succès l'emploi des Falcon, comme elle

le remplissait naguère à Bruxelles, d'où elle nous arrive directement aujourd'hui. Cette belle Flamande est douée d'un organe généreux qui ne demande qu'à être assoupli par le travail pour devenir une de nos meilleures voix d'opéra. Telle qu'elle est, avec sa rondeur et son joli timbre, elle remplit la salle — c'est déjà beaucoup — et de par sa chaleur et sa vaillance, la jeune artiste a enlevé le succès dès le finale du premier acte, où M. Duc, un superbe Eléazar, je vous en réponds, a lancé avec un rare bonheur la fameuse phrase : « O ma fille chérie ! » En même temps que Mme Fierens débutait dans Rachel, le ténor Affre chantait pour la première fois le rôle de Léopold — l'un des plus ingrats du répertoire. Il s'en est tiré à son avantage et il s'est fait vivement applaudir après la sérénade. Nous n'avons que des éloges à adresser à Mme Lureau-Escalaïs, toujours parfaite dans la princesse Eudoxie, comme à M. Gresse, qui a proféré l'anathème de sa magnifique voix de basse, et a joué en véritable tragédien lyrique le dramatique duo du quatrième acte avec Eléazar.

9 JUIN. — Première représentation du *Rêve*, ballet en deux actes et trois tableaux de M. Edouard Blau, musique de M. Léon Gastinel. — La « question de l'Opéra » fait couler en ce moment beaucoup d'encre — la « bouteille à l'encre » y passera

1. DISTRIBUTION. — Taïko, M. *Vasquez*. — Sakouma, M. *Hansen*. — Le Ketcho, M. *Pluque*. — Daïta, Mlle *Mauri*. — Amanichi, Mlle *Invernizzi*. — Isanami, Mlle *Torri*.
On a commencé par *Zaïre*.

tout entière — et fait dire, par-ci par-là, n'en doutez pas, bien des sottises. Notre confrère Delpit lui-même n'y a pas résisté, — qui se serait attendu à trouver en cette affaire l'auteur des *Maucroix?* — et voilà qu'un beau dimanche matin — le « patron », M. Magnard, le bon sens fait homme, l'y avait donc autorisé? — Albert a assommé MM. Ritt et Gailhard — s'il n'avait assommé qu'eux! — de ses quatre cents lignes de copie. Et allez donc! Les directeurs de l'Opéra « tombés » par un chroniqueur du *Figaro :* nous n'y voulions pas croire, et pourtant nous l'avons vu. Nous en verrons bien d'autres, et maintenant que le branle est donné de plus haut, nous verrons les amis de la veille devenir les ennemis du lendemain, et les directeurs de l'Opéra, bientôt effrontément attaqués par ceux-là même qui les défendaient naguère le plus chaleureusement : c'est dans l'ordre de la lâcheté humaine. A Dieu ne plaise qu'en cette place où je vous dois le simple compte-rendu d'un ballet, je veuille, moi aussi, dire mon mot dans la question du jour (j'ai cependant mon opinion là-dessus tout comme un autre) et examiner, après un écrivain aussi compétent que Delpit, si vraiment MM. Ritt et Gailhard ont « rabaissé la dignité de l'Art français ». Je me contenterai de vous faire remarquer que, de tout temps, le directeur de l'Opéra, quel qu'il fût, a été traîné dans la boue, aussi bien le très malin Halanzier que l'infortuné Vaucorbeil, l'habile Perrin lui-même que l'inoffensif Royer. Jamais le public n'a paru content du système em-

ployé, privilège ou régie, et toujours les journalistes ont vilipendé la direction heureuse ou malheureuse de l'Académie impériale ou nationale de musique. Et puis, si vous voulez savoir au juste ce que je pense du cahier des charges ! — oh ! la bonne charge ! — dans lequel on enserre bêtement l'impressario de notre premier théâtre lyrique, et qui, entre autres choses nous vaut des opéras aussi inutiles que *Zaïre* et des ballets aussi étonnants que le *Rêve*, je vous avouerai que je le supprimerais purement et simplement comme absurde et profondément ridicule. Laissez le directeur libre, absolument libre, et s'il ne vous donne pas, au point de vue des ouvrages (à lui de créer des chefs-d'œuvre !) de la troupe (vingt et un mille francs par mois, les Reszké, l'un portant l'autre, le ténor et le chantre d'église par dessus le marché), au point de vue des décors et des costumes, de la machinerie et de la lampisterie, s'il ne vous donne pas, dis-je, un bel Opéra digne de Paris et de la France, rognez-lui, supprimez-lui net la subvention : c'est ça qui serait le Rêve.

Vous vous rappelez *Yedda*, de Philipp Gille, Arnold Mortier et Olivier Métra. Le premier tableau représentait l'entrée d'un hameau japonais aux bords d'un lac sacré qu'on voyait serpenter entre des bouquets d'arbres et des montagnes à pic d'un bleu fantastique. C'est sur l'une des grandes feuilles de len qui flottaient sur la surface de l'eau qu'Yedda posait le pied et se laissait doucement emporter au pays des Esprits. De même, le *Rêve* de M. Edouard Blau, qui s'est

associé M. Hansen pour l'adaptation chorégraphique. C'est une légende japonaise arrangée pour le théâtre. La légende étant l'histoire soumise à la tradition, et la tradition étant généralement hostile à la logique de l'histoire, il résulte de cet accouplement d'étoiles je ne sais quelle nébuleuse qu'une simple lorgnette ne suffit pas toujours à percevoir. C'est dire que la légende fait toujours appel à la crédulité de celui qui l'écoute, ce qui est contraire à la loi de la scène, où l'action doit s'imposer par la vraisemblance des faits. C'est encore insinuer qu'une légende en action s'explique difficilement au théâtre, à plus forte raison quand les acteurs en sont réduits au geste, et qu'ils sont privés par la convention de l'usage de la parole. Rendons cette justice au librettiste du *Rêve :* il a triomphé de l'obstacle, et, pour quiconque est initié à la langue du ballet, le livret du *Rêve* se déroule en tableaux parfaitement clairs. L'art de l'écrivain chorégraphique est non seulement de présenter des cadres au musicien, mais aussi au corps de ballet tout entier. De là, double souci : donner au musicien une idée simple et concrète, sur laquelle se greffent cinq, dix, vingt épisodes que se partagent les groupes et les quadrilles. Ces combinaisons ont été rigoureusement observées. Elles font le principal intérêt de ce ballet que l'intrigue traverse comme une lame. Le premier acte, — la fête du Grand Matouri à Takeno — nous montre Taïko sur le point d'épouser Daïta quand, au bruit d'une fanfare, apparaît le seigneur Sakouma,

venant présenter à la fiancée des hommages auxquels elle ne reste pas insensible. Elle lui offre même une flèche pour tirer à l'arc. Mais Taïko s'en empare et le trait vole droit au but, faisant s'ouvrir et se déployer un immense éventail derrière lequel disparaît le fond de la scène. Daïta, restée seule, songe à la légende de ces déesses dont elle pourrait obtenir les riches parures qui la feraient encore plus belle. Peu à peu, sa rêverie se change en sommeil, et l'éventail s'entr'ouvre, laissant apercevoir, lumineuse, la déesse Isanami. On voit Daïta, attirée et soulevée par une force mystérieuse, monter, endormie, vers la déesse, et disparaître avec elle derrière l'éventail refermé. Ce tableau, dans lequel sont très heureusement employés des effets de coloration analogues à ceux des Fontaines lumineuses du Champ de Mars, termine d'une manière charmante le premier acte du ballet. Le second décor (toujours de Lavastre et Carpezat) nous montre la mer voilée d'une brume transparente que traversent les rayons argentés de la lune. Daïta, à son réveil, est entourée, sur un geste d'Isanami, par les déesses des flots bleus qui la revêtent de cette riche parure qu'elle a si souvent désirée. Tout à coup, la jeune fille tressaille : Sakouma est devant elle ! Daïta danse d'abord pour lui plaire, mais il se rapproche, l'étreint, et elle se débat vainement. Elle se souvient alors de la fleur de chrysanthème cueillie dans le jardin céleste de la déesse Isanami que lui a donnée Taïko pour la protéger. Elle la tou-

che, et Taïko paraît; elle va fuir avec lui. Sakouma saisit son arc, et frappé mortellement, Taïko tombe aux pieds de Daïta épouvantée. Isanami a reparu ; de tous côtés, accourent les déesses qui enserrent la jeune fille dans une ronde éperdue et triomphante. Sakouma l'entraine évanouie, mourante, et, de nouveau, le gigantesque éventail se referme et nous les cache. Le décor est maintenant le même qu'au premier acte. Isanami quitte la jeune fille. Elle lui a montré, dans un rêve, le danger que lui faisait courir sa légèreté et sa coquetterie; sa tâche est finie, Daïta s'éveille, frissonnante encore, mais la douce réalité bientôt l'a ressaisie, elle est sauvée! Taïko reparaît, suivi de ses compagnons, et Daïta lui demande pardon des peines qu'elle lui a causées. C'est lui seul qu'elle aime et qu'elle aimera toujours. Telle est la donnée ingénieuse et poétique offerte par le librettiste aux fantaisies du musicien. La partition de M. Gastinel (un jeune compositeur, prix de Rome de 1846) a une qualité : elle est essentiellement dansante. Mais son défaut capital, hélas! est de manquer absolument de distinction. Je ne me plains point qu'elle n'ait pas la couleur japonaise. Le peu que nous savons de la musique du Japon ne nous permet pas de croire qu'une interprétation, fût-elle extraordinairement libérale, de ce genre excentrique, nous eût procuré quelque agrément. Une imitation servile n'aurait pas été comprise davantage. C'était l'affaire du compositeur de chercher dans son imagination des élans assez forts pour

captiver notre oreille. La musique de M. Gastinel est limpide, suffisamment mélodique et rhythmée. M. Gastinel a bourré de rhythmes ternaires la partition du *Rêve*, qui n'est, à proprement parler, qu'une suite de valses plus ou moins banales : musique de barres fixes (répertoire du Cirque d'été) ou d'Elysée-Montmartre (programme de M. Dufour). La tonalité en est peu variée, et l'harmonie souvent pauvre. L'instrumentation est sonore, mais elle sonne trop souvent le bastringue. Le triomphe de la soirée a été pour Mlle Rosita Mauri, qui n'avait pas eu, depuis longtemps, une si brillante création. Je ne saurais décider si au point de vue du métier, elle a, comme me disait mon voisin de fauteuil, plus de parcours que d'élévation, mais, ce qui vaut mieux que tout, elle possède la grâce et la finesse, l'esprit et la crânerie, jointes à la mesure et à la précision. C'est une merveille que de lui voir danser la *Mikagouva*, si voluptueusement enveloppée dans sa longue robe japonaise et jouant de l'éventail avec une gentillesse adorable. Il est bien entendu qu'on lui a redemandé le pas en question, comme on eût voulu voir recommencer tous ceux qu'elle a si spirituellement interprétés ce soir. Auprès d'elle, on a applaudi Mlle Chabot, étonnante au pas du Tir à l'Arc, Mlle Lobstein charmante dans le divertissement des déesses des Flots-Bleus, enfin c'est un vrai régal pour les yeux que de lorgner Mlle Invernizzi dans l'élégant travesti aux jambes nues qu'a dessiné M. Bianchini pour le frère de Daïta;

et la belle Mlle Torri sous l'accoutrement de la déesse Isanami.

13 JUIN. — M. Affre chante à l'improviste, aux lieu et place de M. Cossira, pris d'un subit enrouement, le rôle d'Ascanio, qu'il avait appris en double, mais qu'il a eu à peine le temps de revoir avec son excellent professeur M. Edmond Duvernoy. Cela ne l'empêche pas d'y obtenir un vif succès. Il soupire délicieusement de sa jolie voix les charmantes mélodies de M. Saint-Saëns, et contribue pour une large part à l'éclat de la représentation.

30 JUIN. — La nouvelle Falcon de l'Opéra, Mme Caroline Fierens effectue ce soir son second début dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, beaucoup plus « dur », on le sait, que celui de Rachel de la *Juive*, où échouent peu de cantatrices. Il y a surtout ce grand diable de duo du troisième acte, avec la basse, qui est généralement la pierre d'achoppement des débutantes. Mme Fierens, visiblement gênée par son extrême myopie à travers l'obscurité où est à ce moment plongé le *Pré-aux-Clercs*, a quelque peu perdu la tête, et le trac, l'invincible trac, lui a enlevé alors une partie de ses moyens. Mais elle s'est heureusement remise à l'acte suivant où elle a fait preuve, en même temps que d'une très jolie voix, d'une intelligence scénique, qui nous fait espérer qu'elle rendra par la suite, de véritables services à notre première scène lyrique. M. Escalaïs a merveilleusement enlevé le beau duo du quatrième acte, où il a lancé ses *ré* bémol avec

une extraordinaire crânerie. Marcel est un des meilleurs rôles de M. Gresse : il y a été parfait, comme toujours, et nous comprenons que la direction de l'Opéra ait tenu à conserver cet artiste de valeur, qui est, à tous les points de vue, un excellent pensionnaire. Avec M. Delmas, un magnifique Saint-Bris, et Mme Lureau-Escalaïs, qui chante à ravir la partie de la reine Marguerite, la représentation a fait honneur à l'Opéra.

11 JUILLET. — Mme Durand-Ulbach fait une première apparition à l'Opéra dans le rôle de Madeleine de *Rigoletto*, où sa voix pleine et joliment timbrée produit un assez bon effet.

14 JUILLET. — Spectacle gratis en matinée. On joue *Rigoletto* qui n'avait jamais encore été donné en représentation gratuite, et le *Rêve* avec l'incomparable Mauri. Entre les deux pièces, M. Gresse, dans l'uniforme popularisé par la gravure de Rouget de l'Isle chante la *Marseillaise*, que la foule répète en chœur.

23 JUILLET. — *Aïda*, pour le début de Mme Durand-Ulbach dans le rôle d'Amnéris ; Mme Fierens chante celui d'Aïda. L'une et l'autre ne réussissent que médiocrement.

25 JUILLET. — Mlle Subra fait sa rentrée dans *Coppélia*, où elle reçoit du public un accueil des plus chaleureux.

30 JUILLET. — Mlle Domenech débute dans la *Favorite*. La nouvelle Léonore n'avait jamais paru sur une scène ; elle manque donc un peu de l'assurance que la pratique seule peut donner. Mais

Mlle Domenech possède une belle voix, pleine et sonore dans tout le registre; premier prix de piano de notre Conservatoire, elle est excellente musicienne et chante avec beaucoup d'intelligence et de goût.

25 AOUT. — M. Affre interprête pour la première fois, et non sans succès, le rôle de Fernand dans la *Favorite*.

4 OCTOBRE. — M. Vergnet, engagé pour chanter le *Mage* de M. Massenet, fait ce soir sa rentrée dans le rôle de Faust.

13 OCTOBRE. — Reprise de *Sigurd*, opéra en quatre actes et neuf tableaux de MM. Camille du Locle et Alfred Blau, musique de M. Ernest Reyer, pour la rentrée tant souhaitée de Mme Rose Caron, l'idéale Valkyrie. Le succès de cette représentation fait présager que, cette fois, ce bel ouvrage restera définitivement au répertoire d'où il n'aurait jamais dû disparaître. Ajoutons que l'œuvre — pour laquelle les directeurs de l'Opéra, désireux de conclure avec le compositeur une paix sérieuse, ont donné à M. Reyer le nombre de répétitions qu'il a exigé, — a été jouée sans aucune coupure, précédée de sa chevaleresque ouverture et avec l'air de Brunehilde, autrefois supprimé au dernier acte, et le grand duo entre Brunehilde et Hilda, jadis mutilé. Vous connaissez le poème, dont la donnée a été empruntée à l'*Edda* et aux *Niebelungen*, et qui abonde en situations musicales ; il a bien le caractère voulu, à la fois fantastique et héroïque ; c'est un heureux mélange de chevalerie et de féerie, il est écrit en des vers

d'une bonne facture, généralement supérieure à celle de bien des livrets. La partition inspirée à M. Ernest Reyer par ce livret est incontestablement une œuvre de premier ordre. Elle est singulièrement touffue et complexe. La symphonie y joue un rôle capital, sans nuire à l'accent dramatique du dialogue ; le chant et l'orchestre, au contraire, sont étroitement associés et multiplient admirablement leurs effets. Enfin tout l'ouvrage renferme des beautés exceptionnelles par leur nombre et leur qualité. Dès l'entrée de Sigurd au premier acte, disait M. Victor Wilder, le maître s'impose avec autorité à l'attention de son auditoire. La phrase de Sigurd : « Prince du Rhin, au pays de mon père... » est d'une allure fière et d'une noblesse suprême. C'est bien ainsi que doit parler un héros. A signaler encore la mélodie pénétrante qui s'élève de l'orchestre lorsque Sigurd vide la coupe enchantée qui doit chasser de sa mémoire l'image de Brunehilde et rendre son cœur sensible à la beauté d'Hilda. La scène épisodique qui ouvre le second acte, nous a toujours infiniment plu. Le théâtre représente une forêt sacrée ; au bord de la mer, sous la voûte verdoyante d'un vaste tilleul, les prêtres de Fréja, la Vénus scandinave, célèbrent les mystères de leur culte. Cette scène, traitée à la manière de Gluck, est d'un grand caractère. Sous l'accent religieux du prêtre, on voit percer la nature indomptée du barbare. Cet effet expressif est dû surtout à la couleur particulière de l'instrumentation : les trombones, en doublant le chant,

prêtent à la voix de l'artiste leur éclat métallique, et les gammes chromatiques des violons donnent au morceau tout entier un cachet étrange de sauvagerie. Comme contraste, il faut citer la délicieuse phrase de Sigurd : « J'ai gardé mon âme ingénue... » Tout ce tableau, du reste, est brossé de main de maître. Vient ensuite la merveilleuse page symphonique du sommeil de la Valkyrie et la délicieuse scène du réveil. Je ne fais que signaler en passant le remarquable air de Sigurd, dont la phrase finale surtout : « Esprits gardiens de ces lieux vénérés » est d'une suavité ravissante et d'un sentiment exquis. J'arrive en courant au troisième acte, pour rappeler à la hâte le duo entre Gunther et Brunehilde, morceau de grande envergure, et la scène du mariage, écrite d'un style large et pompeux. Rien de plus pittoresque et de plus coloré que cette fête à la cour d'un roi barbare. Bien que le dernier acte soit peut-être le plus long des quatre, c'est celui qui paraît le plus court. Cela tient à ce qu'il ne renferme aucune scène parasite et que l'intérêt s'y soutient d'un bout à l'autre. L'air de la Valkyrie, écrit dans la forme classique, la scène des deux femmes rivales, la mélodie, délicieusement mélancolique, de Sigurd, le duo passionné de Brunehilde et de son héros, enfin la scène du dénouement sont autant de pages de premier ordre. On a dit que M. Reyer procédait de Gluck par la vigueur de déclamation, de Weber par le caractère chaste et poétique de sa mélodie, de Meyerbeer par la puissance de l'effet, et de Wagner par l'esprit

qui domine sa poétique. Ce sont là, vous le voyez, des alliances qu'on peut avouer et qui n'empêchent pas l'auteur de *Sigurd* d'avoir une forte et frappante originalité. L'interprétation actuelle est digne de l'œuvre. Nous y retrouvons trois des artistes qui, après avoir créé *Sigurd* au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, l'ont créé de nouveau, il y a cinq ans, sur la scène de l'Opéra : Mme Rose Caron, Mme Bosman, M. Gresse. Quelques personnes n'étaient pas sans inquiétude au sujet de la rentrée de Mme Caron. Elles ne doutaient point de son charme, mais de la puissance de sa voix qu'on disait fatiguée, amoindrie. Ces personnes aujourd'hui doivent être rassurées. Sa voix porte sans effort, toujours aussi chaude, aussi caressante, avec une merveilleuse netteté de diction. Le son est d'une justesse et d'une pureté incroyables. Quant à la grâce, elle est irrésistible. Mme Caron, disait quelqu'un, est une espèce de Sarah Bernhardt lyrique. Elle a je ne sais quoi de troublant. La tragédienne, chez elle, seconde admirablement la chanteuse ; on ne saurait être plus dramatique dans ce beau dernier acte, qu'elle remplit d'un bout à l'autre. Avec quelle joie la salle enthousiasmée lui a redemandé la mélodieuse phrase : « Des présents de Gunther... » qu'elle a dite en toute perfection ! La jolie voix de soprano de Mme Bosman est aussi fraîche qu'au premier jour dans Hilda. M. Gresse, toujours solide, toujours d'aplomb, fait retentir les airs et la salle de l'Opéra qui, certes, n'est pas trop grande pour l'organe métallique et chaud de notre superbe

Hagen. M. Bérardi n'a malheureusement pas la farouche allure de Lassalle dans Gunther, mais la voix est d'une qualité et d'une générosité incontestables. M. Duc, dont l'entrée, les bras ballants, nous a fait songer à celle d'un hercule de foire, personnifie médiocrement le blond héros Sigurd ; ne lui demandez pas de demi-teintes, et applaudissez les claironnantes poussées de sa voix de ténor. Applaudissez surtout le bel ouvrage de M. Reyer : il en vaut la peine !

29 OCTOBRE. — Débuts de M. Vaguet dans le rôle de Faust. M. Vaguet est ce ténor qui, au dernier concours du Conservatoire, collectionnait les seconds prix de chant, d'opéra-comique et d'opéra : cela, en dépit d'un défaut qui paraissait irrémédiable : qu'il chantât les *Abencérages*, don José de *Carmen* ou Roméo, M. Vaguet ne pouvait venir à bout d'un air sans donner la volée à une nichée de canards. — « N'est-ce que cela, a dit M. Gailhard, ce jeune homme a une belle voix, je l'engage, et je le défie de couaquer... » Sans être un Faust aussi séduisant que M. Jean de Reszké, M. Vaguet porte agréablement le pourpoint violet. La voix est sympathique, juste et bien timbrée. La diction est excellente. M. Vaguet s'est fait très vivement applaudir. *N.-B.* — Il n'a pas couaqué !

30 OCTOBRE. — Représentation de retraite de M. Dumaine. — La soirée s'ouvre par l'ouverture de *Guillaume Tell*, suivie du *Sanglier*, comédie en un acte de M. A. Bisson, jouée par MM. Laroche, Tarride, Coquet, Mmes B. Dharcourt et Lhé-

ritier du Vaudeville. Puis, le 3e et le 4e acte d'*Hamlet*, chanté par MM. Lassalle, Plançon, Ballard, Crépaux ; Mmes Melba et Domenech et le divertissement de la *Fête du printemps*, dansé par Mlle Subra ; le monologue de M. Coquelin cadet, le *Rêve* dansé par Mlle Mauri, le cinquième tableau de *Patrie* de M. Victorien Sardou ainsi distribué : Karloo, M. Mounet-Sully ; Jonas, M. Coquelin ; Rysoor, M. Dumaine ; le duc d'Albe, M. Jean-Paul Mounet ; La Trémouille, M. Boucher ; Noircarmes, M. Villain : Rincon, M. Clerh ; Bakkersel, M. Hamel ; Cornélis, M. Gravollet ; Galena M. Leitner ; les *Adieux au public*, poésie de M. Jean Richepin, dite par M. Mounet-Sully. Grand effet pour le duo de *Lohengrin*. *Lohengrin* à l'Opéra chanté par Mme Rose Caron et par M. Vergnet !

9 NOVEMBRE. — Dans les *Huguenots*, donnés en représentation populaire à prix réduits, Mlle Lorentz, qui nous arrive de Bruxelles, débute un peu timidement dans le rôle de la Reine de Navarre.

14 NOVEMBRE. — Mme Melba chante pour la première fois le rôle de Gilda dans *Rigoletto*, où elle se montre, comme toujours, une virtuose exceptionnelle. Lassalle, dans Rigoletto, et Mme Héglon, dans Madeleine, sont aussi fort applaudis.

30 NOVEMBRE. — On donne la *Favorite*, et le public de la représentation à prix réduits a la bonne fortune d'entendre en la personne de M. Vergnet (remplaçant à l'improviste M. Affre, indisposé), un Fernand tout nouveau. M. Vergnet et Mlle Domenech sont sincèrement applaudis.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pendant l'année.
Lucie de Lammermoor.........	4		8
La Tempête, ballet.............	3 a. 6 t.		7
Les Huguenots..................	5 a. 6 t.		14
Roméo et Juliette..............	5 a. 8 t.		19
L'Africaine.....................	5 a. 6 t.		14
Aïda............................	4		6
Hamlet..........................	5 a. 8 t.		8
Le Cid..........................	4 a.10 t.		3
Coppélia, ballet................	2		10
Le Prophète.....................	5		4
Faust...........................	5 a. 9 t.		26
Rigoletto.......................	4		11
Robert le Diable................	5 a. 7 t.		6
' *Ascanio*.......................	5	21 mars	30
Guillaume Tell..................	4 a. 5 t.		4
' *Zaïre*.........................	2	28 mai	11
La Juive........................	5		6
' *Le Rêve*.......................	2	9 mai	19
La Favorite.....................	4 a. 5 t.		6
Sigurd..........................	4 a. 9 t.	13 octobre	15

Nota. — Ce signe ' placé devant le titre d'une pièce indique que l'ouvrage était inédit.

COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française a représenté, sous le titre de *Margot*, trois actes de M. Henri Meilhac, et sous celui d'*Une Famille*, quatre actes de M. Henri Lavedan; un acte de M. Philippe Gille, *Camille*, et un acte de M. Charles de Courcy, *Une Conversion*. Elle a repris la *Fille de Roland* de M. Henri de Bornier, le *Duc Job* de Léon Laya et le *Demi-Monde* de M. Alexandre Dumas avec une distribution nouvelle, sans compter plusieurs petits actes de l'ancien répertoire : les *Originaux* de Fagan pour M. Coquelin, la *Maison de Campagne* de Dancourt et *Attendez-moi sous l'orme* de Regnard. Elle a joué la *Parisienne* de M. Henry Becque et a mis à son répertoire les *Petits Oiseaux* de Labiche, l'*Autographe* de M. Henri Meilhac et les *Jurons de Cadillac* de M. Pierre Berton. Tel est, avec les débuts de MM. Marais et Jean Coquelin, du jeune Dehelly et de Mlle Moreno, avec la

mort d'Octave Feuillet et celle de Jeanne Samary, les évènements heureux ou tristes de l'année 1890, que, suivant notre habitude, nous allons passer ici en revue au jour le jour.

Le 31 décembre 1889 avait eu lieu l'Assemblée générale annuelle des sociétaires. Après la lecture du rapport de l'administrateur général sur le précédent exercice, M. Jules Claretie avait pris la parole en ces termes :

« Laissez-moi maintenant, mes chers sociétaires, après ce compte-rendu d'affaires et ces chiffres, ajouter quelques mots sur une partie de l'histoire de la Comédie-Française en 1889, qui n'appartient pas à la question administrative, mais qui vous intéresse tous.

« Nous avons eu, depuis votre dernière assemblée générale, un grand deuil et une grande joie que je ne veux ni ne puis passer sous silence.

« La Comédie-Française s'est sentie atteinte au fond du cœur par la mort d'un maître écrivain dont la perte aura été un deuil national. Emile Augier nous reste par son héritage et par son génie, et son nom est encore imprimé, aujourd'hui même, sur nos affiches. Sa mort fut un deuil de famille.

« C'est une joie de famille que la marque de haute bienveillance qu'a donnée, par deux fois, à deux d'entre vous, le gouvernement, dans cette année d'Exposition Universelle, où — les étrangers l'ont constaté, — la Comédie-Française a fait bonne figure devant nos hôtes du monde entier.

« Ce n'est pas la première fois que l'on rend

officiellement hommage au théâtre, — cette forme souveraine de l'art français contemporain — en décorant ses plus illustres interprètes, et vous avez eu déjà, ici, ce grand honneur bien mérité; mais, en choisissant l'année 1889 pour donner à la Comédie et aux comédiens français un nouveau et double témoignage d'estime, M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a honoré non seulement deux de vos plus chers camarades, mais — je puis le dire — tous les artistes dramatiques et tous les serviteurs de la Maison de Molière, et je ne serai, je crois, que l'interprète de vos sentiments en félicitant les deux chevaliers de la Légion d'honneur de 1889 « pour services rendus à l'art dramatique », et en adressant à M. Fallières, avec l'expression de ma gratitude personnelle, l'expression de la joie et de la reconnaissance de la Comédie-Française. »

Ces paroles, couvertes d'applaudissements, ont été le signal d'une véritable ovation faite à MM. Mounet-Sully et Worms. Les deux chevaliers se sont serré les mains et ont chaleureusement remercié M. Jules Claretie.

Le 15 janvier, la Comédie a fêté le 268e anniversaire de Molière par une superbe représentation de *Tartuffe* et du *Malade imaginaire*, dont l'un des principaux attraits était l'apparition dans le bout de rôle de M. Loyal du grand Coquelin et l'interprétation par le merveilleux artiste du rôle de Thomas Diafoirus, où il ne s'était pas montré depuis longtemps. Coquelin, est-il besoin de le dire? a été bruyamment ap-

plaudi. Mais la triomphatrice de la soirée, c'était cette pauvre Jeanne Samary qui, à côté de l'excellent Clerh dans Argan, a joué la Toinette du *Malade* avec une verve admirable et a dit de sa voix sonore la pièce de vers de M. Robert de Souza, *Toinette à Molière.*

18 JANVIER. — Première représentation de *Margot*, comédie en trois actes de M. Henri Meilhac[1]. *Margot* ou les *Bienfaits de l'Education:* ainsi se fût appelée cette comédie il y a quarante ans, alors que les sous-titres étaient à la mode. En somme, *Margot* n'est autre que le *Parisien* de Gondinet, traité par Meilhac; mais, cette fois, plus de Ganderax ; M. Henri Meilhac est tout seul. Des détails charmants, et même une jolie pointe de sentiment, mais peu ou pas de pièce ; le dessin est fin et distingué, encore qu'un peu *flou ;* la forme est séduisante et vraiment exquise ; c'est le fond qui manque le plus. Jugez-en. Boisvillette, beau sur le retour et célibataire, fort ennuyé de se voir vieillir, a donné à dîner à quelques amis et à quelques amies, Carline entre autres, qui s'en vont finir la soirée aux Variétés. Il reçoit François, son garde-chasse, auquel il conseille de se marier : celui-ci refuse, il aime la solitude des bois où il peut donner cours à ses

1. DISTRIBUTION. — Boisvillette, M. *Febvre.* — François, M. *Worms.* — Léridan, M. *Coquelin cadet.* — Georges, M. *Le Bargy.* — Joseph, M. *Roger.* — Pilar, M. *Gravolet.* — Un domestique, M. *Roger.* — Margot, Mlle *Reichenberg.* — Marquise d'Arcy, Mme *C. Montaland.* — Mme Monnin, Mlle *Fayolle.* — Adèle, Mlle *R. Boyer.* — Carline, Mlle *Nancy-Martel.* — Valentine, Mlle *Bertiny.*

idées d'*au delà*. Il reçoit aussi Georges, son neveu, le fiancé agréé de Mlle Valentine d'Arcy, et comme l'oncle et le neveu causent ensemble de bonne et franche amitié, voici qu'ils découvrent, dormant derrière un paravent du salon, la petite Margot, c'est la fille d'une femme galante morte à l'étranger et la filleule de Carline qui l'a recueillie ; on l'a oubliée là au moment du départ pour les Variétés. Georges s'en va rejoindre sa fiancée; Boisvillette reste seul avec Margot et la confesse. — « Je n'ai qu'à me flanquer à l'eau, dit-elle, ou à faire comme Carline. » — « Si j'essayais de faire de vous une honnête femme? » Et pour commencer (la tentative plaît à la gentille enfant) Boisvillette envoie Margot à sa campagne, à quelques lieues de Paris. Là, Mlle Margot a séduit tout le monde, et principalement François, le garde-chasse, qu'elle éconduit loyalement. Boisvillette est bien resté une quinzaine de jours à son château, en tiers avec la bonne Mme Monnin, gouvernante de Margot ; mais, sentant venir à trop grands pas l'amour pour sa protégée, il est rentré à Paris, laissant la jeune fille entre les mains de professeurs qu'il a choisis tout exprès vieux et laids. Il revient inopinément, annonçant des visites, et tout d'abord, son neveu Georges, que Margot a entrevu cinq minutes, le soir où on l'a trouvée derrière le paravent et dont la moustache blonde est depuis lors restée gravée dans son souvenir. Elle aime le jeune homme sans s'en douter, et au moment où elle apprend qu'il épouse Mlle Valentine d'Arcy, elle

entre dans une grande colère contre son bienfaiteur, le naturel reprenant le dessus : « Pourquoi m'avez-vous donné une âme? J'en ai assez de votre vertu... Je m'en vais... Bonsoir! » Margot n'a d'ailleurs pas le temps de partir; elle tombe inanimée au pied d'un arbre, dans la forêt, relevée par François, qui la porte en sa maison de garde, où elle reprend connaissance et revient à la saine raison. — « Je me trouvais bien dans vos bras, dit-elle au brave François : voulez-vous encore m'épouser ? » Et François répond en honnête homme : « Oui, car je vous aime toujours ; mais je vous préviens qu'après ce qui s'est passé, il faudrait marcher droit... Dans les premiers temps surtout, vous auriez en moi non un esclave, mais un maître...» Margot est fixée sur le sort qui l'attend avec cet ancien militaire, et qui, dès l'abord, ne la tente pas outre mesure. Reste Boisvillette qui cherche à réparer ce qu'il a fait et qui n'a rien trouvé de mieux que de proposer à Margot d'être sa femme. — « De cette façon, dit-il, vous ne me quitterez pas... » — « Tout cela est très bien, répond-elle ; mais avec qui vous tromperai-je ?... Si j'acceptais, croyez-le, je ne serais pas une honnête femme. » Et elle rappelle François : — « Puisqu'il m'aime, autant le faire profiter... » et promet au garde-chasse de ne pas broncher. — « Elle vaut mieux que nous tous ! » dit Boisvillette. Le premier acte annonçait une étude sérieuse et vivante; la fin ne nous a montré que des fantoches. Telle est cette trop factice *Margot*. — « Est-on heureux,

quand on est bon, d'être assez riche pour faire de ces choses-là », dit Margot. Ce qu'a tenté Boisvillette est peut-être superbe (entre nous, il a surtout songé à lui-même). Mais le résultat me semble assez piètre. Retirer une jeune fille du monde de la « gruerie » pour lui faire épouser son domestique, Margot aurait droit de se plaindre et de dire en son langage assez libre d'autrefois : « J'aurais autant aimé rester cocotte. » M. Meilhac a cru qu'il devait à l'Académie de lui donner un sujet de concours pour le prix Montyon — partagé entre le naïf Boisvillette et la vertueuse Margot — mais comme l'auteur de *Ma Camarade* est autrement à son aise sur son terrain habituel !... Et quelle joie dans quelque temps de réapplaudir *Décoré* aux Variétés !... Il va sans dire que la spirituelle berquinade dont je viens de vous narrer l'anecdote est, à la Comédie-Française, jouée en toute perfection par la délicieuse Reichenberg, une Margot *idéale ;* par Febvre, tout à fait « nature », en son rôle de vieux beau rassasié de « vie parisienne » et affamé de vertu ; par Worms, aussi justement applaudi cette fois, dans François, le correct garde-chasse de *Margot*, qu'il l'était, naguère, dans Samy, l'ignoble braconnier de la malheureuse *Bûcheronne ;* par Coquelin Cadet, qui s'est fait une tête à mourir de rire et a donné un chapeau pointu et un pardessus à pèlerine absolument épiques à Léridan, gommeux ramolli, amoureux, celui-là, pour le mauvais motif, de Margot ; par Le Bargy, le sympathique fiancé de Mlle Va-

lentine d'Arcy; par Mme Céline Montaland, qui a fort bien réussi l'amusante silhouette de la marquise d'Arcy, sorte de colonelle Ramollot; par Mlle Fayolle qui a su marquer d'un trait juste le bout du rôle de Mme Monnin, etc. L'honneur de la Comédie est sauf; mais l'hiver s'avance, et MM. les Sociétaires voudraient peut-être bien autre chose que l'honneur...

25 JANVIER. — On joue avec succès l'*Autographe* de M. Henri Meilhac en lever du rideau de *Margot* [1].

6 FÉVRIER. — En dépit d'un beau soleil, la Comédie-Française a refusé aujourd'hui un millier de personnes à sa matinée du *Bourgeois Gentilhomme*. C'est dire qu'on a fait salle plus que comble, avec des spectateurs en surnombre dans chaque loge ou debout dans les couloirs. C'est dire aussi que les frais exceptionnels de ces représentations se trouveront amplement couverts. Le succès de cette matinée a d'ailleurs justifié l'empressement du public. Coquelin cadet abordait le rôle de M. Jourdain qu'il héritait de Thiron; il l'a joué, sans grimaces, avec une ampleur de comique dont nous ne saurions trop le féliciter. Coquelin cadet avait cédé à M. Georges Berr le rôle de Covielle qui va comme un gant au jeune comédien. Il y est charmant. L'interprétation était, du reste, merveilleuse avec Mme Pauline Granger dans Mme Jourdain;

1. DISTRIBUTION. — Chastenay, M. *Baillet*. — Biscara, M. *Leloir*. — Flavio, M. *Cocheris*. — Julie, Mlle *Ludwig*. — La comtesse, Mlle *Nancy-Martel*.

Mme Jeanne Samary dans Nicole ; M. Truffier dans le maître à danser ; M. Leloir dans le professeur de philosophie ; M. Boucher et Mlle Muller dans Cléonte et dans Lucile, M. Laroche et Mlle Nancy-Martel dans Dorante et dans Dorimène. Rien de plus curieux à voir que le foyer des artistes, pendant l'entr'acte qui précède la cérémonie : tous et toutes, sociétaires et pensionnaires travestis en turcs et en turques ; les uns, comme les frères Mounet, sont nés orientaux, les autres, comme Got et Febvre, sont tout à fait extraordinaires sous ce déguisement. Quant aux femmes, c'est une lutte de richesse dans le costume oriental, en même temps qu'un véritable concours de beauté. Mmes Lloyd, Kalb, Bartet, Reichenberg, Brandès, Du Minil et Rachel Boyer se distinguent tout particulièrement. Il va sans dire que le défilé devant le public n'est pas moins amusant. Quand M. Mounet-Sully prend congé de M. Jourdain, qu'il vient, avec ses collègues, de sacrer mamamouchi, Coquelin cadet arrête Orosmane pour lui donner un petit gâteau. A Mme Céline Montaland, superbe, elle aussi, sous son costume, il réserve une orange. Enfin, au lieu de saluer son frère, le grand Coquelin, il l'étreint cordialement, aux applaudissements du public. N'oublions pas les intermèdes de musique, conduits par M. Léon en personne, et les pas de ballet (les petits pâtissiers, entre autres) qui, tous, sont fort réussis. Quant à M. Vauthier, spécialement engagé pour jouer le rôle du Mufti (créé en 1670 par le sieur Chiacche-

rone), il est prodigieux de verve et de comique; les gens les plus graves se tordaient de rire; je vous laisse à deviner ce que pouvaient faire les autres. Mais, si quelque disciple de Mahomet, un de ces farouches qui réclament l'interdiction du drame de M. de Bornier, se fût introduit dans la salle du Théâtre-Français, chose fort difficile du reste, il eût été grandement scandalisé de l'exactitude avec laquelle Vauthier, qui, paraît-il, connaît l'Orient, sait rendre les contorsions, les génuflexions et les mouvements de babines d'un véritable sectateur du Coran.

16 FÉVRIER. — On reprenait, en matinée, avec un vif succès devant une salle comble, *Gabrielle*, une des premières comédies d'Emile Augier, une de ces comédies qui honorent le théâtre et montrent qu'on y peut trouver des leçons de morale plus touchantes qu'en aucun autre lieu. Les rôles de *Gabrielle* avaient, paraît-il, été supérieurement joués dans l'origine par Régnier, Samson, Delaunay, Mmes Allan et Nathalie; ils le sont tout aussi bien aujourd'hui par Coquelin, Féraudy, Albert Lambert fils; Mme Barretta et Pierson. Coquelin est un Julien accompli. Rien de trop, rien d'exagéré; une mesure parfaite et de l'aisance, de la largeur, une bonhomie enjouée, une sensibilité profonde, une désolation touchante, une éloquence simple et en même temps pleine de chaleur et d'émotion : tout ce qu'il est possible de montrer dans cet aimable rôle, il l'a montré. La salle entière l'a rappelé deux fois après le quatrième acte. Mme Barretta a composé

avec une vive intelligence le personnage de Gabrielle, cette rêveuse qui s'abandonne à son imagination et qui est prête à quitter pour un roman chimérique le bonheur réel qu'elle possède. Mlle Pierson donne à Mme Tamponet cette douceur, cette gracieuse affabilité qui lui est particulière. M. Féraudy est excellent dans le personnage de Tamponet ; il y est aussi comique, aussi fin et aussi vrai qu'on peut l'être. M. Albert Lambert, enfin, se tire aussi bien que possible du rôle assez ingrat de l'amant. Le public y est allé de sa larme après la célèbre tirade de Julien, au cinquième acte de la pièce, puis il a fait relever trois fois le rideau pour applaudir longuement ses excellents interprètes. — *Gabrielle* était suivie de l'*Etincelle* qu'on n'avait pas donnée au Théâtre-Français depuis le départ de Delaunay. La jolie pièce de M. Pailleron a été jouée en toute perfection par Mme Jeanne Samary, qui reprenait joyeusement son rôle d'Antoinette, par Mlle Bartet et M. le Bargy, charmants tous deux dans la tante et le neveu qui finissent par s'épouser.

27 Février. — *Iphigénie en Aulide*, donnée en matinée, servait de véritable début à Mlle Aimée Tessandier. Elle abordait pour la première fois le rôle de Clytemnestre, qui exige les plus hautes qualités de la tragédie : noblesse, éloquence, passion, sensibilité, fureur. L'intelligente artiste a composé une Clytemnestre imposante et terrible, très belle et très émouvante, très digne des approbations unanimes qu'elle a soulevées dans le public. Mlle Tessandier a pris là, ce nous semble,

une belle revanche de la néfaste soirée de la *Bûcheronne*. Je voudrais défendre Mlle Brandès contre les sévérités, je n'ose dire contre les injustices de quelques-uns. Elle est infiniment mieux dans Eriphile que dans Andromaque; mais il s'en faut qu'elle ait encore le ton de la tragédie : son jeu est lourd, sa diction, purement apprise, manque de nuances. Quelle recherche de l'effet vulgaire, de l'éclat de voix alternant avec une diction à voix sourde, mais sans transition savante, disons le mot : sans art! Mlle Brandès est une actrice moderne : nous l'avons applaudie dans *Renée;* nous sommes prêt à l'applaudir encore... autre part que dans Racine. Pourquoi la forcer à jouer la tragédie, pour laquelle elle n'est pas faite ? Mlle Bartet, essentiellement moderne, elle aussi, est en dépit de la faiblesse de ses moyens physiques, une Iphigénie absolument exquise. Sa diction nette, harmonieuse et juste, a été un charme pour tous. Oh! le joli succès! Silvain s'est fait applaudir dans Ulysse. Est-ce la faute de sa voix un peu rude, si M. Paul Mounet nous a paru vraiment trop dur dans Agamemnon, le roi des rois? Est-ce que Maubant n'y mettait pas parfois un peu plus de tendresse? M. Mounet-Sully, plus jeune que jamais dans Achille, est fort bien vêtu, trop bien vêtu même, il a un si beau casque, il porte un costume si riche, il est si complètement en tenue de parade de haut en bas, de long en large, que sa ferblanterie appelle les projections de la lumière électrique. J'ai vu venir le moment où l'Achille de la Comédie-Française allait faire concurrence

aux écuyers de l'Hippodrome et conduire sur la scène de Molière un char attelé de quatre coursiers. Entendez-le, d'ailleurs, parler de sa gloire: un de mes confrères m'a promis de compter combien le mot « gloire » était répété de fois dans *Iphigénie*. Je lui demanderai le chiffre total : il doit être énorme. Je voudrais bien aussi savoir, par la même occasion, ce que Racine entend par « le fruit de ses feux ». Quel style, mes amis, quel style!...

12 MARS. — Première représentation de *Camille*, comédie en un acte, en prose, de M. Philippe Gille [1], et des *Originaux*, comédie en un acte, en prose de Fagan [2]. A la veille de la Mi-Carême, toutes les folies ne sont-elles pas permises?... Sans écouter quelques « ratés » qui s'en allaient dans les couloirs, criant à l'abomination de la désolation, et affirmaient que tout était perdu, du moment qu'on jouait au Théâtre-Français des farces du répertoire du Palais-Royal ou des Variétés, pourquoi pas de Cluny! le public du Théâtre-Français a pris du bon côté (le premier soir du moins) l'excellente charge d'atelier que lui a présentée notre spirituel confrère Philippe Gille sous les traits de l'ami Cadet. Il a ri, et applaudi, du bout des doigts, si vous voulez, mais enfin il a

1. DISTRIBUTION. — Camille Prelard, M. *Coquelin cadet*. — Durphy, M. *De Féraudy*. — Gaston, M. *Truffier*. — Pigatt, M. *Leloir*. — Edith, Mlle *Muller*.

2. DISTRIBUTION. — Le marquis, M. *Le Bargy*. — Le chevalier, M. *Laugier*. — Un valet, M. *Falconnier*. — M. de Brettenville — Le baron — Bambini — Le sénéchal — Petitpas, M. *Coquelin*. — Frosine, Mme *J. Samary*. — Hortense, Mlle *Bartet*. — La marquise, Mme *C. Montaland*.

applaudi ledit Coquelin cadet, proclamant le nom de Philippe Gille, auteur de la bouffonnerie en question. Voici le scénario de cette abracadabrante fumisterie. — Un riche Américain, M. Murphy, a envoyé en France sa fille, sa religion et une immense fortune. Sa fortune y repose sur de bons et solides placements; sa religion, prêchée par le pasteur Pigatt, fait des prosélytes à la vingt-septième variété des Mormons, basée sur le pardon à tous et pour tout. Quant à sa fille, voici la dépêche qu'il a reçue de son ami Pigatt : « Ai trouvé gendre millionnaire, avec ancêtres épiciers. » Au reçu du télégramme, Murphy arrive à Paris, prêt à repartir (c'est un homme très pressé) le lendemain du mariage d'Edith. Il n'y a qu'un obstacle à ce mariage, c'est que le fiancé annoncé, M. Camille Prélard, est d'une timidité telle qu'il ne s'est point encore prononcé. « Ma fille n'est donc pas compromise ? » demande Murphy, qui en est resté aux usages de *flirtation* américaine. Et on laisse seuls les deux jeunes gens. Camille, toujours timide, n'abuse pas de la situation ; c'est à peine s'il avoue à Edith qu'il a enfermé dans sa montre un cheveu blond qui s'est enroulé autour des aiguilles et arrêté le chronomètre à l'heure bénie, cinq heures et sept minutes, où il a fait la rencontre de la jeune fille. L'Américain s'impatiente, et prenant au collet le futur récalcitrant, il l'oblige à entamer enfin le chapitre des confidences, des terribles confidences. — « Je ne puis être considéré comme un homme, avoue Camille : le jour de ma naissance, troublé par la

nouvelle de la victoire de Solférino, un employé de mairie m'a inscrit sur les registres de l'état civil comme étant du sexe féminin. » « Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé aux tribunaux pour obtenir un jugement rectificatif ? — On voit bien que vous ne connaissez pas les tribunaux... Toujours en vacances, ils m'ont remis de jour en jour, à tel point qu'en désespoir de cause, j'ai pris le parti de m'expatrier...— « Alors, vous êtes Suisse ? — « Non, je suis Suissesse ! » Enfin, il n'y aurait pas de raison pour que ça finisse, si Edith n'avait l'idée d'une mascarade, tendant à démontrer le ridicule de la situation. Elle se fait homme — le pasteur de la vingt-septième variété des Mormons facilite le changement de sexe, et elle épouse ainsi Mlle Camille Prélard. « Quel fouillis ! » s'écrie Murphy. Tel est le gai vaudeville, plein d'humour et de fantaisie, signé par l'auteur de ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle les *Charbonniers*, M. Philippe Gille, qui, entre autres ouvrages importants, a écrit avec Labiche l'excellente comédie des *Trente millions de Gladiator*, et, avec Meilhac, *Ma Camarade*, que nous applaudissions encore, l'été dernier, au Palais-Royal. Coquelin cadet a très curieusement composé le rôle de Camille Prélard, qui devait lui valoir un joli succès. Dans ce succès, pourtant, nous ferons à Mlle Muller, à MM. de Féraudy, Leloir et Truffier, la part qui leur revient de droit.

Avant de repartir — déjà ! — pour le pays de M. Murphy, Coquelin aîné a voulu s'essayer dans une pièce d'exportation. Il a choisi, parmi les co-

médies à tiroirs, les *Originaux* de Fagan, et nous a joué, — entouré de Mmes Samary, Bartet, Montaland, de MM. Le Bargy et Laugier, faisant l'office de simples figurants, — les cinq rôles qui composent la pauvre comédie de Fagan. Il faut le voir dans Bambini, le professeur d'Italien, et dans M. Petitpas, le maître à danser ; il y est tout simplement merveilleux.

15 MARS. — Représentation de retraite de M. Maubant. — Après quarante-cinq ans de « bons et loyaux services », Maubant, « l'honnête Maubant », comme on l'appelait souvent, nous conviait, ce soir, à sa représentation de retraite. Le 30 décembre 1888, nous l'avions vu pour la dernière fois dans *Horace*. Jouant ce jour-là le vieil Horace avec infiniment d'autorité et d'ampleur, il était salué d'une série d'ovations qui se renouvelaient d'acte en acte. Elles étaient bien dues à ce vétéran de l'art tragique qui, pendant près d'un demi-siècle, n'avait pas quitté d'un seul jour la maison de Racine et de Corneille. Il y a tenu sa place, parfois avec éclat, toujours avec dignité. Il méritait à tous égards l'adieu sympathique que le public lui adressait et auquel nous joignions le nôtre de grand cœur. « Cet adieu, disions-nous alors, adoucira pour le vieux comédien, l'amertume du départ. Il était fort ému en le recevant. Quand il est venu, après la chute du rideau, saluer, pour la quatrième fois, la foule qui l'acclamait, j'ai cru voir quelques larmes tomber des yeux du vieil Horace et rouler sur sa barbe grise. Je comprends cette émotion : on ne s'éloigne pas

après tant d'années d'une grande scène sans avoir le cœur serré. M. Maubant aurait voulu y demeurer encore une année. On lui a refusé, peut-être avec trop de cruauté, cette joie suprême. Qu'il s'en console en pensant qu'il emporte dans sa retraite l'estime et la sympathie de tous. Il s'en va sur une dernière victoire. C'est la plus belle fin pour un soldat. » Après quatorze mois de silence et de repos, l'excellent artiste eût pu reparaître dans la tragédie: reprendre pour la circonstance Don Diègue ou Mithridate, Auguste de *Cinna* ou Lusignan de *Zaïre*. Il a mieux aimé nous faire ses adieux dans un rôle de drame: Ruy Gomez de Sylva, et dans un personnage de comédie: Frère Arsène de *Don Juan d'Autriche*. D'une superbe allure dans la fameuse scène des portraits d'*Hernani* — où M. Mounet-Sully a, d'ailleurs, partagé son succès — il s'est montré charmant de bonhomie attendrie dans l'acte du couvent, le plus original de la pièce de Casimir Delavigne. Frère Arsène, c'est-à-dire Charles-Quint, a toujours compté parmi les meilleurs rôles de Maubant. Mlle Muller a été délicieuse dans le moinillon Peblo, cet amusant gamin de Paris qui bourdonne comme un hanneton dans la cellule du père Arsène. — Inutile d'ajouter qu'on a rappelé trois fois Maubant après *Don Juan d'Autriche* comme on l'avait rappelé trois fois après *Hernani*. Ils ne sont pas déjà si communs, les comédiens consciencieux et convaincus de la trempe de celui que nous venons de perdre. Je ne sais si cette représentation a rapporté au bénéficiaire le maxi-

6.

mum qu'il était en droit d'espérer, mais en rendant justice aux artistes aimés qui, se joignant à ses camarades de la Comédie-Française, lui prêtaient leur gracieux concours, — Mme Melba, MM. Escalaïs, Melchissédec, Delmas et Dupuy ont été chaleureusement applaudis dans l'intermède musical, — on nous permettra de rappeler que cette soirée, pour laquelle le prix des places avait été fortement augmenté, n'avait pas été très heureusement composée, et qu'elle s'était terminée bien tard, sur les couplets de la *Demoiselle du Téléphone*, chantés par Mme Théo. Que venait faire en cette occurrence la pauvre Théo?...

31 mars. — *Le Demi-Monde* de M. Alexandre Dumas fils : rentrée de Mlle Marsy. — On ne peut qu'approuver le Théâtre-Français pour cette reprise. Le *Demi-Monde* n'est-il pas, avec la *Dame aux Camélias*, la meilleure pièce de l'auteur ? Elle est célèbre, elle a fait date ; c'est à la Comédie-Française qu'elle était primitivement destinée. Les scrupules de moralité qui l'ont empêchée d'y paraître à son origine feraient sourire aujourd'hui. Le Théâtre-Français en a vu bien d'autres depuis lors, et la pruderie qu'on lui suppose a été mise à des épreuves autrement scabreuses. L'interprétation peut changer — et elle était ce soir modifiée du tout au tout — le fond de l'œuvre n'en est pas atteint, le *Demi-Monde* reste une comédie brillante et vivante, pleine d'intérêt et de verve, de l'observation la plus nette et de l'esprit le plus acéré. Suzanne d'Ange, telle que la représentait admirablement, paraît-il, Mme Rose

Chéri, est une aventurière raffinée, masquée de réserve, voilée de décence et de convenance, mais une aventurière.... séduisante et fine, armée d'esprit jusqu'aux dents, de tact jusqu'au bout des ongles, se mouvant dans le mensonge avec un souplesse supérieure; sa perversité a le brio d'une virtuosité. Le danger l'inspire ; elle réfute l'évidence; elle tient tête aux accusations les mieux démontrées; elle a des poses, des effusions, des repentirs, des tendresses, dont le spectateur est dupe presqu'au même point que l'amant. Mlle Marsy (Marie-Louise), rentrant au Théâtre-Français, qu'elle avait quitté depuis quatre ans, est demeurée une écolière — très en progrès qui ne vous fait pas illusion une minute: tout cela est appris, bien appris, Mlle Marsy n'ouvre la bouche que pour sourire et montrer ses dents, qui sont superbes ; elle ne fait usage de sa jolie voix que pour la moduler, sans le moindre essai de tendresse, sans le plus petit effort de sincérité. L'actrice reste « en bois » avec une diction désespérément lente, prétentieuse et affectée qui sent le « vieux jeu ». Mlle Marsy a, quand même, été applaudie, et, si le Théâtre-Français ne nous a pas donné une Suzanne d'Ange idéale, il a du moins gagné, dans Mlle Marsy, une belle coquette de plus. Worms a justement la sincérité qui manque à Mlle Marsy. Il a produit un grand effet dans sa scène du quatrième acte ; il en eût produit un plus grand encore, s'il avait eu, dans Suzanne d'Ange, une autre partenaire que la débutante. Inutile d'ajouter qu'il a composé son

personnage, de Nanjac — qui fut autrefois pour Febvre l'occasion d'un succès mérité — avec un bonheur rare et la sûreté de talent que nous lui connaissons tous. On pouvait reprocher à Delaunay d'imprimer au rôle d'Olivier de Jalin une autorité trop sérieuse et trop magistrale. Febvre atténue ses côtés blessants en l'enveloppant de légèreté et de belle humeur; il fait de M. de Jalin un bon garçon liant et aimable, étourdiment engagé dans cette affaire, et s'en tirant de son mieux. Delaunay lui prêtait une préméditation réfléchie qui le rendait moins excusable. Le cas de M. de Jalin ne gagne rien à être approfondi : il faut y glisser comme sur des patins et se garder d'appuyer. La manière dont Febvre a compris et rendu le rôle me semble parfaite. Mme Barretta est une charmante Marcelle, à laquelle il ne manque que le côté demi-mondain qui effarouche Olivier. Mme Barretta n'a rien à corriger : c'est une bonne petite bourgeoise, et quoi qu'elle en dise, elle paie ses chapeaux et ses toilettes, qui viennent de la bonne faiseuse. Mlle Kalb a de la gaîté dans Mme de Santis et Mlle Montaland du charme en Mme de Verrières. MM. Laroche et de Féraudy nous ont paru un peu sérieux dans le marquis de Thomerins et dans Hippolyte Richond. Il faudra éclaircir tout cela et presser un peu le mouvement aux suivantes représentations.

28 AVRIL. — On donne les *Femmes savantes* pour le deuxième début de Mlle Lynnès dans le rôle de Martine. L'excellente soubrette n'y obtient pas moins de succès que lors de son pre—

mier début dans la Lisette du *Légataire universel*.

8 MAI. — Lecture et réception d'une comédie en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron, intitulée *l'Ami de la Maison*.

17 MAI. — Première représentation d'*Une Famille*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henri Lavedan [1] — Mon Dieu! que les bons amis sont toujours maladroits! Un normalien par trop échauffé, M. Paul Desjardins — le même qui tenta un jour de nous faire croire que notre excellent confrère Emile Faguet (plein de talent, cela va sans dire) était un plus grand génie que Voltaire — M. Paul Desjardins nous disait ce matin dans le *Figaro* tant et tant de bien de son ami Henri Lavedan, le brillant auteur de *Sire* et de la *Haute*, que nous comptions un peu, — que nous comptions beaucoup sur *Une famille*. Ce soir hélas! il faut décompter. L'esprit est bien quelque chose; ce n'est pas tout au théâtre. Nous donnerions quelques mots « cherchés » et même « trouvés », pour un brin de pièce. Ce « brin » n'existe pas dans *Une Famille*, qui, loin d'être comme on l'avait annoncé, une grande comédie de mœurs (oh! les amis!) n'est qu'un grand vaudeville, prétentieux et mal fait, où le dialogue est joli, quand il n'est pas étonnamment vulgaire, mais où au-

1. DISTRIBUTION. — Le commandant Chalus, M. *Laroche*. — Le Brissard, M. *Le Bargy*. — Gaspard, M. *De Féraudy*. — Cyprien, M. *Roger*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Louis, M. *Gravollet*. — D'Egrigent, M. *A. Lambert fils*. — Marie Féral, Mme *Barretta*. — Jeanne Le Brissard, Mlle *Bartet*. — Mme Chalus, Mlle *Pierson*. — Mme Jauzelle, Mlle *Marsy*. — Femme de chambre, Mme *Jamaux*.

cun caractère n'est défini, où tout est flottant, où tout s'en va à la dérive, à tel point qu'une scène entière a pu être impunément changée de place entre la répétition générale et la première, et reportée de la fin du second acte au commencement... La « famille » de M. Henri Lavedan se compose de cinq personnes. Le commandant Chalus, explorateur retiré des affaires, a épousé en secondes noces une veuve plus ou moins exotique — à son langage un peu vif, je la croirais plutôt boulevardière — qui a mis dans la corbeille de noces une fille de dix-huit ans, répondant au doux nom de Marie. Le commandant avait lui-même une fille, Jeanne, qui vit dans le souvenir de sa mère comme dans la haine de sa belle-mère et de sa sœur cadette, et que ne console pas suffisamment son mari, le baron André Le Brissard, un désœuvré de la plus belle espèce, meilleur au fond qu'il n'en a l'air (la fin le prouvera), mais quelque peu parent du duc de Septmonts, de l'*Etrangère*. Il en est, pour le moment, à aimer sa belle-mère. C'est en vain que, sur le conseil d'un vieux serviteur, sourd comme un pot du reste, Marie a tenté de faire des avances à son aînée ; celle-ci demeure inébranlable. Etrangères, elles resteront jusqu'à la mort... ou seulement jusqu'à un incident qui fait le sujet de la pièce... si pièce il y a... Voici la chose en deux mots. Furieuse d'être « lâchée » par son amant André, Mme Jauzelle, — une amie (parbleu !) de Mme Le Brissard — qui a surpris un bout de conversation qu'elle croit criminelle entre le gendre

et sa belle-mère, en informe Jeanne et arrive à faire glisser par elle dans la boîte fermée du commandant une lettre anonyme, indiquant l'heure et le lieu de rendez-vous des deux coupables — ou qu'elle croit tels. — Oh! cette lettre anonyme! Oh! cette boîte fermée! Est-ce assez « vieux jeu », jeune Lavedan! Le coup fait,— Jeanne le regrette et cherche le moyen de détourner l'orage. Le moyen le plus simple était de briser la boîte ou de prévenir tout simplement Mme Chalus en l'empêchant d'aller au rendez-vous. M. Lavedan n'a pas « voulu » trouver ça; il laisse partir la belle-mère, qui savonne la tête de son gendre : le commandant Chalus et Jeanne Le Brissard savent désormais à quoi s'en tenir sur le compte d'André le mauvais sujet, et nous qui savions déjà que M. Henri Lavedan avait de l'esprit, nous n'apprenons rien de nouveau quant aux dispositions dramatiques de l'aimable écrivain. Je ne vous citerai pas les « mots » de l'auteur. Je vous dirai seulement que M. Le Bargy a merveilleusement joué le rôle d'André Le Brissard, qui lui convient aussi bien qu'il eût peu convenu, ce nous semble, à Coquelin cadet, auquel on le destinait; que Mlle Pierson est une adorable belle-mère; mais pourquoi (est-ce là une mode, une vilaine mode?) sa toilette de bal à franges du troisième acte nous a-t-elle fait l'effet d'un costume de féerie? Mettons dans un même sac les rôles de Jeanne, de sa jeune sœur Marie et de Mme Jauzelle, la traîtresse, qui ne sont guère meilleurs l'un que l'autre, Mmes Bartet, Barretta et Marsy sont là pour en con-

venir. Saluons encore M. Laroche, un commandant qui impose le respect, et applaudissons surtout M. de Féraudy qui, dans le bout de rôle du vieux domestique, auquel on ne peut répondre que par gestes, a obtenu le gros, — le seul succès de la soirée.

1er JUIN. — Mlle Marthe Brandès adresse à M. l'Administrateur général sa démission de pensionnaire à la Comédie-Française : elle rentrera au théâtre du Vaudeville.

6 JUIN. — Pour le 281e anniversaire de la naissance de Corneille on joue la *Menteur*, *Polyeucte* et le *Vieux Corneille*.

18 JUIN. — La *Fille de Roland*, drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier [1]. — L'effet de cette reprise a été très grand et je n'en connais pas de mieux justifié. Surtout patriotique à la création — quatre ans seulement après nos désastres — cet effet est, aujourd'hui, plus artistique, à un point qu'il est capable de mener à l'Académie l'auteur de la *Fille de Roland*, définitivement remise au glorieux répertoire du Théâtre-Français. Dans ce drame en vers — vers de Bornier et non d'Hugo — la forme se laisse aller parfois à des tournures prosaïques. L'expression n'est pas toujours à la hauteur de la pensée. Les coups d'aile y sont alourdis çà et là, soit par

1. DISTRIBUTION. — Gérald, M. *Mounet-Sully*. — Ragenhardt, M. *Laroche*. — Comte Amaury, M. *Silvain*. — Le duc Nayme, M. *Martel*. — Radbert, M. *Dup.-Vernon*. — Noëthold, M. *Villain*. — Richard, M. *Laugier*. — Geoffroy, M. *Leitner*. — Hardré, M. *Cocheris*. — Charlemagne, M. *J.-P. Mounet*. — Berthe, Mlle *Dudlay*. — Théobald, Mlle *Laurence*.

l'enjambement d'un vers mal cadencé, soit par quelque cheville. Le succès n'en a pas moins été ce qu'il méritait d'être : un succès d'enthousiasme, un succès d'émotion chaleureuse et fortifiante. Nos critiques de détail seraient encore un hommage à ce radieux quatrième acte, un chef-d'œuvre. L'interprétation actuelle est bien réglée dans l'intention ; mais parfois la trempe lui manque. M. Mounet-Sully, toujours trop théâtral, n'a pas à mon gré l'allure puissante et sobre de l'héroïsme prédestiné. Ses jeux de physionomie, trop visiblement étudiés, se produisent quelquefois avant la cause qui les doit amener. Dans sa coquetterie d'ajustement, chez lui le paladin se campe trop souvent en baladin... Mais au diable la correction ! La démarche est si jeune, la voix si belle, les élans de passion sont si imprévus, qu'on est malgré soi entraîné et ravi par cet artiste pétri de défauts et rempli de génie. Nous nous rappelons encore Sarah Bernhardt réalisant dans ses nuances harmonieuses le type délicat et poétique des sveltes enluminures dont étaient ornés nos antiques manuscrits. Mlle Dudlay — un vrai Rubens — a fort intelligemment composé son rôle qui, malheureusement pour elle, est plutôt dans le charme que dans la violence, et en dépit d'un cruel défaut de prononciation qui n'a point encore disparu depuis le jour où M. de Bornier la présenta pour la première fois à M. Perrin, elle a joliment dit la partie de Berthe. On l'a beaucoup applaudie pour son cri du troisième acte. Ce troisième acte a valu de chaleureuses ovations à

M. Silvain, vraiment très touchant dans son récit à Charlemagne. Charlemagne s'est présenté sous les traits de M. Paul Mounet, qui a rendu avec beaucoup de dignité cette grande figure. M. Dupont-Vernon n'a pas dû céder sans regret à son camarade Silvain le rôle de Ganelon, qu'il avait établi à l'époque où le jeune sociétaire d'aujourd'hui était encore sur les bancs du Conservatoire concourant pour quelque accessit dans la classe de feu Régnier. M. Dupont-Vernon a eu du moins la consolation de se faire applaudir dans le moine Radbert, comme aussi MM. Laroche et Martel dans les rôles du Saxon Ragenhardt et du duc Nayme, qu'ils ont très heureusement créés. La *Fille de Roland* est admirablement mise en scène et constitue un spectacle aussi beau qu'il est intéressant et réconfortant.

20 JUIN. — M. Jean Richepin relit au Comité son drame en vers, en cinq actes et huit tableaux, qu'il avait présenté une première fois sous ce titre *Le Sacrifice*, et qui s'appelle aujourd'hui *Par le Glaive!* La pièce est reçue à l'unanimité.

23 JUIN. — La Comédie-Française joue *Ruy Blas* à Versailles au profit de l'œuvre du sculpteur Houdon. Entre le deuxième et le troisième acte du drame de Victor Hugo, M. Jules Truffier dit avec beaucoup d'art et de chaleur de beaux vers de sa composition en l'honneur de Jean Houdon.

7 JUILLET. — La salle était absolument comble, ce soir, pour la reprise de *Mademoiselle de la Seiglière*. Il y avait plus d'un an qu'on avait

joué la jolie pièce de Sandeau : aussi les artistes n'étaient-ils pas tous très sûrs de leur mémoire et le brave souffleur Léotaud a-t-il dû protéger contre de fâcheux écarts la pauvre et charmante baronne de Vaubert, Céline Montaland et Coquelin Cadet lui-même, à qui le rôle de Destournelles a pourtant valu un très vif succès. M. Leloir nous a paru excellent dans le marquis de la Seiglière, qui fut jadis le triomphe de Samson et naguère un des meilleurs rôles du regretté Thiron. Mme Baretta est une délicieuse Hélène de la Seiglière, et en dépit d'un nez en trompette, qui le destinait à l'emploi des comiques, le jeune Leitner a dit de sa belle voix profonde, avec des intonations qui rappellent celles de Worms, son maître, le rôle de Robert Stamply, où nous le voyions pour la première fois.

14 JUILLET. — La *Fille de Roland*, jouée en matinée gratuite, produit grand effet. On écoute en silence, on applaudit avec frénésie, on rappelle les artistes avec fureur. L'auteur, M. Henri de Bornier, reconnu dans la salle, est acclamé.

21 JUILLET. — Première représentation des *Petits Oiseaux*, comédie en quatre actes, en prose, d'Eugène Labiche et Delacour [1]. De pièce il n'en faut point chercher dans ces *Petits Oiseaux*, qui passent aujourd'hui du Vaudeville au Théâtre-

1. DISTRIBUTION. — Blandinet, M. *Coquelin cadet*. — Tiburce, M. *Truffier*. — Aubertin, M. *Garraud*. — François, M. *Leloir*. — Joseph, M. *Roger*. — Léonce, M. *H. Samary*. — Mizabran, M. *Clerh*. — Un bottier, M. *Falconnier*. — Henriette, Mlle *Persoons*. — Laure, Mlle *Bertiny*. — Prudence, Mme *Jamaux*.

Français. Mais il y a là mieux qu'une pièce, il y a une étude très plaisante et très amusante de l'optimisme. Blandinet est presque un type, et l'on doit savoir gré à Labiche, qui avait dessiné d'un trait net l'égoïsme bourgeois dans M. Perrichon, de nous avoir donné le dévouement bourgeois, sans façons et sans phrases, avec Blandinet. Blandinet est un cœur excellent, né dupe et content d'être dupé, charitable, aimant, aimé. « Messieurs, ami de tout le monde » comme dit Sosie. Il n'ose augmenter les loyers de ses locataires, il n'ose congédier ses domestiques infidèles, il se laisse gruger gaiement, et il appelle chansons les avertissements de son frère François, un sceptique. Mais voilà que Blandinet a assez de la duperie. Il a été trompé par un faux mendiant, et maintenant il voit des faux mendiants partout. Il compte les morceaux de sucre qu'il laisse dans son sucrier, il mesure l'eau-de-vie de sa carafe, il soupçonne sa femme, il maudit son neveu, il met son fils à la portion congrue. Souvenez-vous d'Orgon, le bonhomme Orgon, découvrant que le pauvre Tartuffe n'est qu'un imposteur. Comme Molière a su pousser à l'extrême comique la déception du brave homme !

Quoi ! sous un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusement et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable !

Blandinet raisonne justement comme Orgon. Il a des exagérations les plus amusantes du monde. Sa misanthropie de fraîche date fait rire encore plus que son optimisme. Que de traits de comédie et de la meilleure comédie ! — Oh ! dit Blandinet désillusionné, je connais le monde à présent... depuis cinq minutes ! N'est-ce pas charmant ? Et la pièce fourmille de pareils traits. Que de jolies scènes émouvantes ou amusantes ! La confession de Tiburce à son père est absolument une chose achevée. Quel dommage que tous ces détails si heureux ne gravitent pas autour d'une action nette et claire ! Mais, telle qu'elle est, la comédie est charmante et des plus divertissantes qu'on puisse écouter. « Quelle belle et bonne « humeur dans ces pièces de Labiche et comme « tout ce répertoire est plein de santé ! On se sent, « à l'entendre, dans une atmosphère heureuse et « on respire à son aise. On sait qu'on est là en « compagnie d'un observateur qui voit tout, com- « prend tout, mais qui traite la vie par le rire « et qui s'amuse bravement des sottises au lieu « de s'en affliger. D'autres s'irritent ; Labiche se « divertit. Il n'a point de nerfs, mais sa gaieté a « ses ironies et qui portent coup. On ferait, avec « un choix pris dans le répertoire de l'auteur « des *Petites mains* et de la *Poudre aux yeux*, « trois volumes du théâtre le plus gai, le plus « comique, le plus réellement près (avec des « allures de vaudeville) de la grande comédie « qu'auteur dramatique contemporain ait pro- « duit... »

Qui parle ainsi?... M. Claretie, lui-même, appréciant il y a vingt ans, au temps où il était notre confrère en critique dramatique, la pièce qu'il vient d'annexer très heureusement, en attendant ces chefs-d'œuvre qui s'appellent le *Voyage de M. Perrichon*, *Célimare le bien-aimé* et *le Plus heureux des trois*, au répertoire du théâtre qu'il a l'honneur de diriger aujourd'hui. On n'a pas fait seulement trois volumes de Labiche, on en a fait dix, et quel délicieux recueil que celui qui a porté à l'Académie l'excellent auteur de *Doit-on le dire?* et de *La Cagnotte*. Je remarque encore que c'est avec Delacour, avec cette collaboration aimée, spirituelle et sympathique — nous avons connu cet homme de bien — que Labiche a rencontré ses trouvailles les plus heureuses et ses plus franches inspirations. Bref, il faut voir ses *Petits Oiseaux* et rire à cette verve saine et consolante en ce temps de pessimisme et d'amer réalisme. La pièce a été montée avec beaucoup de tact et de goût par M. Prudhon, qui est, nous le savons, un metteur en scène de premier ordre. Elle est gaiement jouée, sans charge, — avec un peu trop de lenteur peut-être, — par Coquelin cadet, qui a trouvé dans Blandinet (créé au Vaudeville par Numa et repris par Delannoy) l'un de ses meilleurs rôles; il y est vraiment plein de bonhomie et d'entrain. Le rôle de François, le père longtemps cruel et tout à coup converti, convient bien à M. Leloir. M. Truffier joue à ravir celui de Tiburce, que créa Saint-Germain. M. Clerh est plaisant dans le locataire qui paie son terme en faisant à son pro-

priétaire force paires de bottes. Mlle Persoons est une gracieuse Mme Blandinet, et la jolie Mlle Bertiny a dit fort gentiment son couplet des Petits Oiseaux.

15 AOUT. — Reprise de *Attendez-moi sous l'orme !* comédie en un acte de Regnard [1]. L'idée de faire donner la jeune troupe dans des actes montés spécialement pour elle est excellente et le début d'aujourd'hui en est une preuve, puisqu'il a pleinement réussi. Mlle Bertiny a ravi les yeux et les oreilles. Sa voix est agréable. bien timbrée, souple et harmonieuse. Et dans le rôle d'Agathe, elle est adorablement jolie. Mlle Rachel Boyer a dit avec finesse celui de Lisette, et Mlle Ludwig avec grâce un rôle insignifiant. M. Georges Berr est très amusant dans Pasquin, et M. Samary joue avec beaucoup d'entrain, d'élégance et de crânerie le rôle de Dorante.

1er AOUT. — Deux lauréats des derniers concours du Conservatoire viennent d'être engagés : le jeune Dehelly, élève de M. Delaunay, et Mlle Moreno, élève de M. Worms. Celle-ci débutera dans le rôle de la Reine de *Ruy Blas;* celui-là dans Horace de l'*Ecole des Femmes.*

10 AOUT. — *George Dandin*, qui n'avait pas été joué depuis longtemps, a joyeusement terminé la soirée commencée par *Mithridate ;* rappels à M. Silvain et à Mlle Hadamard. MM. Truf-

1. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *H. Samary*. — Pasquin, M. *G. Berr*. — Colin, Mlle *Ludwig*. — Lisette, Mlle *R. Boyer*. — Agathe, Mlle *Bertiny*.

fier, Boucher, Laugier, Gravolet, Mlles Kalb et Nancy-Martel s'y sont fait remarquer; une mention à part pour le couple des Sottenville, interprété de la façon la plus réjouissante par M. Villain et Mlle Fayolle.

31 AOUT. — On a, ce soir dimanche, repris *Zaïre* devant une salle comble, avide d'émotions et de larmes. Le chef-d'œuvre de Voltaire a été mis en lumière par une de ces interprétations d'ensemble dont notre premier théâtre est coutumier. M. Paul Mounet et Mlle Hadamard abordaient pour la première fois les rôles d'Orosmane et de Zaïre. M. Mounet s'y est montré tragédien puissant et passionné; Mlle Hadamard a mis au service du beau rôle de Zaïre toutes les qualités de pathétique qu'elle possède. Les deux protagonistes ont été rappelés d'acte en acte et à la chute du rideau.

16 SEPTEMBRE. — Reprise du *Duc Job*, comédie en quatre actes, en prose, de Léon Laya [1]. On sait la fin tragique de Léon Laya, que des chagrins domestiques déterminèrent à sortir volontairement de la vie, la veille du jour où une pièce de lui, la *Gueule du Loup*, allait entrer en répétition au Gymnase, merveilleusement interprétée par Aimée Desclée. Une assez facile imitation des *Adelphes*, de Térence, intitulée les *Jeunes gens*, et

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Rieux, M. *Got*. — Jean, M. *De Féraudy*. — Achille, M. *Boucher*. — David, M. *Garraud*. — Guérin, M. *Joliet*. — Pacaud, M. *Roger*. — Valette, M. *H. Samary*. — Lebrun, M. *Clerh*. — Joseph, M. *Roger*. — Emma, Mlle *Reichenberg*. — Mme David, Mme *Montaland*. — Christine, Mme *Jamaux*.

Madame Desroches, un long et fade vaudeville qui tomba à plat le premier jour avaient suivi au Théâtre-Français le grand succès du *Duc Job*, qu'on reprend en l'honneur de M. de Féraudy, le brillant élève de M. Got, et pour le bonheur des petites filles qui pourront demander à leur papa de les mener voir le dimanche ce spectacle anodin. Vous plaît-il de connaître le banal argument de cette pièce qui laisse tant — j'allais écrire *tout* — à désirer sous le rapport de l'art, et qui, prêtant autrefois le flanc à la critique, nous a paru aujourd'hui plus que démodée. Le duc Job, a trente ans ; il en paraît cinquante. Le dernier rejeton d'une grande famille, plus noble que riche, le duc Jean de Rieux, surnommé le duc Job, à cause de la médiocrité de ses revenus, revient de l'armée d'Afrique où il lui avait pris fantaisie de s'engager pendant un an pour visiter la Kabylie aux frais de l'Etat. Il arrive chez un de ses oncles, M. David, riche banquier dont la fille lui a laissé au cœur un tendre souvenir. Ses parents sont sur le point de la marier à un homme d'affaires encore plus riche qu'eux. Ce prétendant qui se nomme Valette, est un ancien ami de collège du duc Job. Les deux amis se rencontrent, causent longuement et se dévoilent l'un à l'autre, et surtout au public, leur vie et leurs caractères. Valette est un profond égoïste, un homme d'argent qui veut seulement faire une bonne affaire en épousant la fille du banquier. Pour arriver à la position qu'il occupe, il a fait litière de tous les sentiments généreux et honnêtes, et il ne

connaît d'autres principes que ceux de l'arithmétique. Paraître riche, pour le devenir, a été toute sa tactique, et pour faire croire que sa fortune n'a d'autre source que son habileté, il a caché soigneusement la mort d'un bon vieux parent dont il a hérité, et dont il s'est gardé de porter le deuil. Le duc Job, à qui le hasard avait fait connaître l'excellent oncle trop peu pleuré, promet à Valette de respecter son secret, si peu respectable qu'il soit. Jean de Rieux a aussi un secret, que sa tante le force de lui confier, c'est l'emploi de quarante mille francs pris sur son capital pendant son absence ; ils ont servi à tirer du désespoir et de la honte un ami, Edouard Brémont, consul de France à l'étranger, qui, après avoir épousé, malgré son père, homme très riche et très avare, une jeune fille sans fortune, était tombé dans la dernière misère. La tante David embrasse avec effusion le pauvre duc Job. C'est bien là le mari qui conviendrait à Emma — s'il était plus riche. Mais M. David veut un gendre millionnaire ou en passe de le devenir, et la jeune fille, dont toutes les amies déjà mariées ont au moins trente mille livres de rente, est bien décidée en se mariant elle-même à ne rien rabattre de ce chiffre. Tout entière à ses calculs de ménage, de luxe, elle ne se doute pas de l'amour de son cousin Jean pour elle, et c'est à lui-même qu'elle vient demander, au second acte, des renseignements sur le caractère et les sentiments de son prétendant. Le cousin, qui connaît tous ses tristes secrets, garde le silence ; puis il laisse éclater

l'amour qu'il a toujours nourri pour sa cousine. Celle-ci n'est pas insensible à tant de fidélité ; mais les revenus du duc Job, joints à ceux de sa dot, restent trop au-dessous des prévisions de son budget, et elle demande à réfléchir. Le duc Job, furieux et humilié, s'enfuit chez un autre oncle, le marquis de Rieux, qui l'aime comme un fils. Un second malheur vient de le frapper : le jeune Brémont est mort à l'étranger, et les quarante mille francs que Jean lui a prêtés sont perdus sans retour. Le troisième acte, l'acte-clou, nous montre l'oncle et le neveu oubliant, l'un sa goutte, l'autre ses malheurs, grâce à leur affection mutuelle et à un copieux déjeûner. Ils mangent et boivent sur la scène, — une quinzaine d'années avant l'*Ami Fritz !* — longuement et de bon appétit. Le pâté de Chartres, les côtelettes, les pommes de terre et la salade — oh ! la fameuse salade ! — font tous les frais du dialogue, et le public est ravi... Le sauterne joue aussi un grand rôle, et voilà notre Africain qui se grise comme un sergent d'opéra-comique. Il s'endort sur la scène. Mais ce sommeil a son utilité. Voici la cousine qui entre dans la chambre où le dormeur est seul, et qui s'occupe pendant que Jean rêve d'elle, à réduire son budget de dépenses d'après les faibles ressources que lui promet son mariage avec son cousin. Elle prend la plume, elle aligne ses chiffres, elle corrige, elle rature, elle supprime une robe à la toilette de madame, elle ôte un cheval à la voiture, etc. Finalement, elle oublie sur la table la petite note

qui témoigne d'une si grande lutte entre l'esprit de calcul et l'amour naissant. Le papier barbouillé de chiffres accusateurs rend l'espoir au cousin ; le bon oncle se promet d'aider au dénouement. Tout le monde l'attend, — quelques-uns même qui le prévoient s'en vont avant la fin. La jeune fille se laisse gagner de plus en plus aux sentiments tendres : elle ne veut plus d'autre mari que son cousin. La mère ne fait point d'objections, le père laisse réfuter toutes les siennes. L'amour va une fois de plus rire au nez de la fortune, avec dix-neuf mille livres de rente pour consolation. Mais l'auteur, bon auteur, va ! épargnera aux familles le regret de ce sacrifice : voilà que tout d'un coup le pauvre duc Job reçoit, par le plus inattendu des ricochets, un héritage de quatre millions. C'est que le jeune Brémont est mort intestat, juste quelques heures avant son fils, et comme le mort saisit le vif... vous comprenez le reste. Cette grosse fortune compromet un instant le mariage au lieu de l'y aider : le duc Job voulait être épousé par amour ; il a peur de l'être pour ses millions. Mais, comme il est bien prouvé que la jeune fille ignore cet incident fantastique, les choses suivent leur cours : le millionnaire est épousé pour lui-même, et la jeune fille, qui aceptait une pauvreté relative, se voit quatre fois millionnaire !... Telle est la pièce, écrite en pauvre, en très pauvre style, qui obtint jadis l'énorme succès que vous savez. Une des principales causes de ce succès fut la perfection avec laquelle elle fut montée et jouée à la Comé-

die-Française par Provost, dans le rôle du marquis de Rieux ; Got, dans celui du duc Jean ; Mlle Emilie Dubois, dans Emma, etc. « M. Got, disait un critique d'alors, M. Emile Montégut, a transporté à la Comédie-Française un élément tout nouveau, le sentiment de la réalité. Bien qu'il connaisse à fond la tradition de son art, ce n'est pas à elle cependant qu'il demande ses inspirations ; il prend ses modèles dans la nature vivante, dans le spectacle de la réalité contemporaine. Il ne compose pas ses rôles, il les incarne en lui ; aussi son jeu possède-t-il une verve, une vivacité, un entraînement qu'on ne rencontre au même degré chez aucun autre acteur contemporain. Il est vraiment incomparable dans cette création du Duc Job ; on peut dire qu'il a en quelque sorte épuisé le personnage inventé par l'auteur. » Le rôle du duc Job — que quelques personnes ont vu jouer passage de l'Elysée des Beaux-Arts, berceau du Théâtre-Libre, par M. André Antoine — le reprendrait-il aujourd'hui ? — a valu à M. de Féraudy un succès très vif et mérité. Mlle Reichenberg est une délicieuse Emma, et M. Got prête une spirituelle bonhomie au personnage du marquis de Rieux. Les plus petits rôles, enfin, sont fort bien tenus par MM. Boucher, Henri Samary, Garraud, Joliet et Clerh, ainsi que par Céline Montaland. Pauvre Céline !...

19 SEPTEMBRE. — Relâche pour les obsèques de Mme Jeanne Samary. A la reprise du *Duc Job*, on ne parlait que d'elle, et les nouvelles qu'on se

donnait les uns aux autres, dans les couloirs, au foyer des artistes, étaient contradictoires. « Elle est perdue ! » disaient les uns. « Mais non, répondaient les autres, malheureusement mal renseignés : elle a failli mourir il y a deux jours et sans le docteur Félizet, qui est arrivé à temps, elle passait. Mais aujourd'hui, elle va mieux, et bien que l'état soit toujours très grave, on affirme qu'elle est désormais hors de danger... » Et malgré ces « on dit » plus rassurants, ce n'est pas sans quelque vague pressentiment de tristesse que nous écoutions le jeune Henri Samary, dans le rôle de Valette, parler de la mort de son oncle, et annoncer à Jean de Rieux la mort de son ami Edouard Brémond. Qui sait? pensions-nous, si, demain, le pauvre garçon ne pleurera pas sa sœur ? Le lendemain (17 septembre), Mme Samary étant au plus mal, son jeune frère a dû être remplacé, dans Horace de l'*Aventurière*, par M. Le Bargy, et les spectateurs ont ainsi vu un sociétaire doublant un pensionnaire... Le 18 septembre, la fatale nouvelle parvenue le matin, plongeait dans une sincère désolation le personnel du théâtre, où elle était adorée, et mettait sens dessus dessous l'administration. Au lieu du *Duc Job*, où on ne pouvait songer à faire jouer M. Henri Samary et où il était impossible de le remplacer à l'improviste, on parla de donner *Mercadet;* puis, on se décida pour *Il ne faut jurer de rien*, dont la bande fut collée vers six heures seulement, sur l'affiche primitive. Aujourd'hui, hélas ! nous venons d'enterrer, à trente-trois ans, la première

soubrette de la Comédie-Française, la chère nièce des Brohan, la digne héritière de la verve d'Augustine, dont elle avait le rire éclatant et communicatif, cette belle Jeanne Samary, dont la robuste constitution, qui semblait défier la mort, a donné d'autant plus de prise à l'horrible fièvre. Déjà souffrante, elle était venue le 1er septembre jouer le *Monde où l'on s'ennuie*, et c'est la dernière fois qu'elle parut sur la scène. Le lendemain, elle se déclara plus malade, c'est Mlle Ludwig qui joua à sa place la pièce de M. Pailleron, et quelques jours après, de Trouville, où on l'avait d'abord soignée pour un enrouement, on la ramenait à Paris sur l'ordre de son médecin, qui diagnostiquait la fièvre typhoïde, en proie à la redoutable maladie qui vient de l'emporter. Après un concours heureux à la suite duquel elle avait mérité le premier prix de comédie au Conservatoire, Jeanne Samary débutait au Théâtre-Français le 24 août 1875, par le rôle de Dorine du *Tartuffe*, et la comédie de Molière était, ce soir-là, interprétée comme aux plus beaux jours. Delaunay jouait Valère ; Maubant, Cléante ; Coquelin, M. Loyal ; Mme Jouassain, Mme Pernelle ; Mlle Reichenberg, Marianne, et enfin Mme Madeleine Brohan assistait sa jeune et mignonne nièce en reprenant elle-même le rôle d'Elmire. Celui de Dorine avait servi de début, en 1841, à Augustine Brohan qui, elle aussi, sortait à ce moment du Conservatoire, d'où elle apportait, avec ses joyeux seize ans, à la Comédie, qui venait de lui tendre les bras, les plus

belles espérances de talent. La coïncidence était d'un heureux présage. « Alors comme aujourd'hui — disions-nous — il faut convenir que la servante « forte en gueule » de Molière exige de la part de son interprète, plus d'expérience et de maturité. Dorine est depuis longtemps au service d'Orgon ; son âge et ses services peuvent lui permettre la liberté de langage et le ton d'autorité qu'elle prend dans la maison. Aussi, ces façons semblent-elles choquantes lorsqu'elles ont pour les traduire un visage frais et rose de seize printemps. Cette réflexion une fois faite, on est forcé de convenir que la nouvelle recrue du Théâtre-Français déploie, dans l'interprétation du rôle de Dorine, un esprit et une pétulance qui enlèvent la salle. Avec quelle voix fraîche et mordante elle lance au visage de l'imposteur ses ripostes ironiques. Elle est soubrette jusqu'au bout des ongles ; elle en a le regard, le geste, le nez légèrement retroussé, la mutinerie, la malice et la tournure. Quelques années achèveront de mettre en place et d'équilibrer toutes ses qualités qui n'ont pour le moment que « la beauté du diable ». C'est là un début des plus heureux et auquel le public contre-signe par des applaudissements très sympathiques à la toute jeune artiste. Voilà seize années bien employées, ma foi ! Trois semaines après, elle faisait son second début dans le rôle de Madelon, des *Précieuses ridicules*, à côté de Dinah Félix (morte elle aussi), dans Cathos, et de Coquelin aîné, qui jouait Mascarille. Elle y était infiniment gaie et

se montrait déjà l'une des plus gracieuses espérances du théâtre, pour lequel sa mort est aujourd'hui une perte irréparable. Enfin le 6 octobre de la même année 1875, Jeanne Samary effectuait son troisième début réglementaire dans *Oscar ou le mari qui trompe sa femme.* « Manette, — nous nous empruntons encore à nous-même cette appréciation — la servante curieuse, est une création d'Augustine Brohan, et sa jeune nièce qui tient essentiellement, paraît-il, à se placer sous ce bienheureux patronage, a choisi ce rôle pour son dernier début. Elle y est vive, gaie, remplie d'esprit, d'entrain et de jeunesse surtout. La voilà maintenant tout à fait de la maison ; à elle de nous rendre Toinette, Nicole, Zerbinette et ces joyeuses commères du répertoire classique où elle a le temps de devenir parfaite, mais que, pour le moment, elle illumine de son jeune et franc éclat de rire ! » Ce rire admirable et sonore, vous l'avez applaudi dans le *Malade imaginaire* et dans le *Bourgeois gentilhomme*, dans l'*Etincelle*, et mêlé d'émotion, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, où vous ne le retrouverez jamais plus, hélas !... Cette « perfection » désirée, elle l'avait désormais obtenue, et si Becque, qui, la sachant très malade, s'est tant empressé de lui retirer le rôle, croit avoir trouvé, pour sa *Parisienne*, une meilleure Clotilde, le Théâtre-Français perd en elle, dans tout l'éclat de son talent, une soubrette incomparable.

26 SEPTEMBRE. — *Ruy Blas* pour le début de Mlle Marguerite Moreno dans le rôle de la Reine.

— Quand le rideau du Théâtre-Français s'est levé ce soir sur le second acte de *Ruy Blas*, il y avait, certes, autant d'ardente curiosité dans la salle — archi comble — que de troublante émotion sur l'auguste scène, où, dans le grand fauteuil de la reine Maria de Neubourg, un peu engoncée dans sa robe de satin blanc à broderies d'argent, et coiffée, — très mal coiffée, du reste — du traditionnel petit diadème, posé sur le sommet de sa blonde chevelure, était assise Mlle Moreno, la si jeune et si brillante lauréate des derniers concours du Conservatoire. La reine Maria de Neubourg est — on l'a dit avant nous — une des figures les plus pures et les plus douces que Victor Hugo ait fait vivre au théâtre. Créature purement passive, elle tremble sous la menace de don Salluste, elle fléchit sous l'étreinte ardente de Ruy Blas; épouse abandonnée d'un roi qui passa dans l'histoire comme un fantôme couronné, elle se débat entre des rêves séduisants et des réalités sinistres. Le rôle, d'ailleurs admirablement tracé, présente dans sa personnalité sympathique une physionomie facile à saisir; les qualités de charme et de tendresse y suffisent, pourvu qu'elles s'illuminent, au dernier moment, d'un éclair de passion. C'est ainsi que le rendaient Sarah Bernhardt d'abord — et je tire un trait — après elle, Mmes Bartet et Broisat. Mlle Moreno n'avait, à son tour, qu'à l'interpréter dans le même sens pour y obtenir le même succès. Nous nous garderons bien d'esquisser l'ombre d'un parallèle entre la petite débutante et ses grandes devancières. Sarah

Bernhardt n'était-elle pas la perfection même en ce rôle qui est une élégie vivante? Elle n'avait qu'à y être elle-même, à laisser soupirer son cœur et sa voix couler amoureusement le long des vers du poète, comme un ruisseau murmure en caressant la rive harmonieuse. Entre les divers personnages que voulut bien nous rendre au Théâtre-Français la future créatrice de Cléopâtre, il n'en est aucun qui dut lui coûter moins de peine et lui rapporter plus d'applaudissements. Ne pensez-vous pas que ce souvenir rendait plus périlleuse encore la tâche de Mlle Moreno, abordant l'oreille du public encore pleine des accents de l'illustre artiste ? Mlle Moreno — nous tremblions, rien qu'en la voyant trembler si fort — possède une voix délicieuse, délicieusement grave surtout, ainsi qu'une intelligence des plus rares ; voilà de précieux dons, dont elle saura se servir. Elle dit très bien le vers, avec infiniment de justesse et de netteté. Elle est fine, gracieuse, touchante, intéressante. Elle manque encore de sincérité, d'ampleur et de lyrisme, — à dix-neuf ans!... Sarah Bernhardt, puisqu'il faut toujours en revenir à celle qui a réellement *créé* le rôle, était à la fois souveraine, ange, enfant, et avec elle, la reine devenait la principale figure du tableau. Mlle Moreno joue davantage en jeune fille moderne. On a bien fait de l'applaudir beaucoup. Trop eût été *trop*. La soirée qui n'a été qu'assez bonne pour la débutante, était excellente pour la Comédie-Française. M. Paul Mounet est aujourd'hui complètement maître du rôle de don

Salluste où il se montrait pour la première fois, un peu hâtivement, il y a un an. M. Mounet-Sully — mais ce n'est pas là la question, allez-vous dire — est un superbe Ruy Blas. Il a dit admirablement le grand monologue et a produit un immense effet dans la scène du cinquième acte, où il arrache à don Salluste l'épée dont il va le frapper. Auguste Vacquerie écrivait un jour, dans une page curieuse sur *Ruy Blas*, que ce drame « c'est les *Précieuses ridicules* après la Révolution ». Et l'on remarquait que c'était bien cela, en effet; le laquais Ruy Blas a courtisé la reine d'Espagne sur les ordres de son maître, comme Jodelet et Mascarille, déguisés en seigneurs, s'en allaient faire les jolis cœurs chez Cathos et Madelon. Seulement, Jodelet et Mascarille sont bâtonnés au dénouement des *Précieuses*, tandis que, dans *Ruy Blas*, c'est le laquais qui tue le maître.

12 OCTOBRE. — Aujourd'hui dimanche, après-midi, par un beau soleil, et devant une salle très suffisamment garnie — *Mlle de la Seiglière* y était bien pour quelque chose — la Comédie-Française nous rendait la *Maison de campagne* de Dancourt. Pourquoi pas plutôt les *Bourgeoises à la mode* et surtout le *Moulin de Javelle* ou la *Foire de Bezons?* Florent-Carton Dancourt, ou mieux d'Ancourt, descendait d'une famille noble — il était né à Fontainebleau, en 1661 — dont un des membres avait été honoré en Angleterre de l'ordre de la Jarretière. Le jeune Dancourt fit ses études à Paris, au collège des Jésuites, sous le père La Rue qui, lui trouvant de la vivacité d'es-

prit, essaya de l'attacher à sa compagnie ; mais l'élève ne montra pas de dispositions religieuses ; après sa philosophie, il étudia le droit et fut reçu avocat. Il avait alors dix-sept ans. L'amour qu'il conçut ensuite pour une comédienne, nommée Thérèse Lenoir-Thorillière, sœur du dernier comédien de ce nom, le brouilla avec sa famille. N'ayant plus de ressources que le théâtre, il prit le parti de s'y réfugier afin d'épouser sa maîtresse. A partir de ce moment, Dancourt devint, comme Molière, acteur et auteur — il a écrit trente et quelques pièces — et se fit distinguer de la ville et de la cour dans ces deux professions. Il obtint la bienveillance particulière de Louis XIV. On en cite deux traits qui nous paraissent à nous les plus naturels du monde, mais qui, dans ce temps de royauté divine et de pouvoir absolu, passaient pour les marques d'une faveur insigne. Dancourt avait coutume de lire ses ouvrages au roi, dans le cabinet même de son haut protecteur, et l'on raconte qu'un jour où il s'y trouvait mal, le roi prit la peine d'aller ouvrir une fenêtre pour lui faire prendre l'air... Une autre fois, le comédien avait l'honneur de s'entretenir avec le roi des intérêts de sa troupe, au moment où Sa Majesté sortait de la messe ; comme il marchait à reculons et qu'un escalier se trouvait derrière lui, le roi eut la bonté de le retenir par le bras en lui disant : « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber ! » Ces deux traits de « grandeur d'âme » de la part de Louis XIV ont fait jusqu'ici l'admiration des biographes de Dancourt !... Le *Chevalier*

à la mode, écrit en collaboration avec M. Sainctyon, a longtemps passé pour le chef-d'œuvre de Dancourt. Mais la *Folle enchère*, le *Chevalier Barry*, le *Vert Galant*, la *Parisienne* — avant celle de Becque ! — sont des œuvres très plaisantes et qui méritent d'être lues. Ce sont aussi de délicieux vaudevilles que les *Curieux de Compiègne*, le *Charivari* et les *Fêtes nocturnes du cours.* La *Maison de campagne* retrace d'une manière originale, en 1688 — il en est aujourd'hui comme il y a deux cents ans ! — les désagréments de demeurer aux environs de Paris et d'être exposé aux visites continuelles de ses amis. Le pauvre M. Bernard est si fatigué des descentes quotidiennes qu'on fait chez lui, qu'il prend le parti, pour éviter cette ruineuse compagnie, d'incruster une vieille épée toute rouillée et entourée de lierre au-dessus de la porte de sa maison de campagne, et de griffonner au-dessous de cet emblème, avec un gros charbon : *A l'Epée royale, bon logis à pied et à cheval...* M. Bernard pense qu'on regardera à deux fois avant d'entrer dans une auberge de si belle apparence, où l'on ne peut manquer de payer fort cher. Une des scènes les plus amusantes est celle d'un cousin et d'une cousine qui viennent sans façon se refaire d'une longue maladie dans la maison de M. Bernard. M. Clerh est excellent dans M. Bernard ; M. Laugier fort amusant dans le paysan Thibaud ; M. Georges Berr absolument impayable dans le cousin Chonchon ; il a dit à ravir le couplet final.

25 octobre. — Le *Misanthrope* pour les débuts

de M. Marais dans le rôle d'Alceste. — Dans ce chef-d'œuvre de la comédie, *le Misanthrope*, il n'y a rien qui rappelle ce que les commentateurs désignent sous le nom de « théâtre, » d' « art théâtral » ; l'analyse de l'admirable pièce de Molière tiendrait en quatre lignes, et pourtant on a écrit des volumes entiers sur la querelle d'Alceste et de Célimène, et on est encore loin d'avoir tout dit. Plus on voit *le Misanthrope*, plus on s'aperçoit que la matière est inépuisable, qu'elle défierait la science et la patience des critiques les plus acharnés. Pour ne citer qu'un exemple des controverses qui pourraient être soulevées, nous nous contenterons de remarquer que personne ne s'accorde avec son voisin sur la façon dont le rôle principal doit être joué. Selon les uns, Alceste représente un homme du XIX[e] siècle égaré dans le monde d'il y a deux cents ans, un homme souffrant du mal de Werther et ne se doutant pas de l'origine de sa maladie ; il faut, en conséquence, traiter ce prédécesseur du romantisme par le régime « dramatique, » il est nécessaire de pousser au noir — à nous, Schopenhauer ! — ce galant méconnu. Après Geffroy, M. Lafontaine, qui a joué Alceste non sans éclat, s'était inspiré de cette méthode, et s'il ne nous donnait pas le Misanthrope de la tradition (où est-elle, la tradition après tout ?) il nous faisait un extrême plaisir en prêtant au héros de Molière nos souffrances, nos habitudes contemporaines, nos allures d'esprit, nos goûts, nos sentiments actuels. Suivant un autre groupe d'écrivains, le côté sé-

rieux du personnage d'Alceste doit être sacrifi[é] au côté bouffon. — Il convient, disent les partisans de l'interprétation « comique » qu'Alceste fasse rire avec ses rubans verts ; ses peines d'amour ne sont pas profondes : si Célimène le refuse, eh bien ! Eliante l'épousera. Gardez-vous donc de nous présenter un chevalier de la triste figure ; que ce délaissé ne prenne pas une attitude byrorienne parce qu'il a entendu un mauvais sonnet, ou parce que sa maîtresse gazouille avec les marquis. Ne voilà-t-il pas de grands sujets d'abhorrer le genre humain !

C'est dans le rôle d'Alceste, où concourait également M. Silvain (classe Régnier), que M. Marais, élève de Monrose, obtenait, en 1875, le second prix de comédie. Le jury lui décernait en même temps un second prix de tragédie pour le rôle d'Orosmane de *Zaïre*. M. Silvain méritait deux premiers accessits, et la regrettée Jeanne Samary triomphait, ce même jour, dans Lisette du *Faux Savant*. Rien n'empêchait le jeune lauréat d'entrer alors au Théâtre-Français. M. Dumas le réclama à l'Odéon pour la création de Wladimir des *Danicheff*, qui le conduisit à celles de Michel Strogoff, au Châtelet, de Serge Panine au Gymnase, d'Andréas, de *Théodora*, à la Porte-Saint-Martin, etc. De là à interpréter Alceste sur la scène de la rue Richelieu il y a tout un monde... N'était-il pas crâne de choisir pour premier début l'un des personnages les plus ingrats, les plus conplexes et les plus difficiles du répertoire classique ? M. Marais pouvait s'y rompre

le cou : il s'y est fait applaudir, surtout au premier acte que, dominant sa peur, il a enlevé admirablement. Il a dit de sa belle voix, avec une verve infinie, la chanson du roi Henri : « J'aime mieux ma mie. O gué ! » Moins heureux par la suite, il a joué les autres actes avec intelligence, mais avec une chaleur et un emballement un peu factices, un peu monotones. Lorsqu'il aura adouci les éclats de ce rôle, qu'il a parfois forcé pour le rendre plus fort, ce qui n'est pas toujours un bon procédé, il arrivera à prendre possession d'un des caractères les plus profonds de notre théâtre. Il aurait pu y mettre plus de distinction. Si la diction est nette, la démarche et la tenue sont mauvaises ; il y a mis de la personnalité : c'est énorme... Ce fut, lors de ses débuts (ils datent d'il y a quelque sept ans) une terrible épreuve pour Mlle Marsy, de jouer Célimène, cette reine de la haute comédie, royalement interprétée par tant d'illustres actrices. Elle en a la beauté impérieuse et étrangement séduisante. Elle n'en a sans doute encore ni l'autorité, ni la certitude, ni l'aristocratie native, ni le ton suprême ; mais elle y montre, avec son charme habituel, des qualités imprévues ; une diction plus souple et plus nette, un sentiment plus fin des nuances et des jeux de style. Mlle Marsy *souligne* ses mots, force ses jeux de physionomie ; les spectateurs n'aiment pas qu'on doute de leur intelligence, ni qu'on les traite en élèves du Conservatoire à qui on démontrerait par *a* plus *b* le moyen d'exprimer le charme et l'élégance. Médio-

cre dans la scène des portraits, elle ébauche mollement, et comme au pastel, ce qui doit être profilé d'une pointe d'épigramme entrant dans le vif. En revanche, elle rend à Arsinoë tirade pour tirade, avec une malice supérieure et gaie, du meilleur ton et du plus mordant. C'est une cavatine de persiflage, spirituellement modulée. La scène a, d'ailleurs, été extrêmement bien jouée par Mlle Pierson, à qui le rôle d'Arsinoë a valu un succès du meilleur aloi. Mme Barretta a dit dans la perfection le fameux couplet sur l'aveuglement des amoureux : « La pâle est au jasmin en blancheur comparable... » M. Baillet est un aimable et élégant Philinte. M. Prudhon est simplement parfait dans Oronte, l'homme au sonnet, auquel il donne toute la « dignité » qui convient. MM. Boucher et H. Samary jouent les deux marquis, et ils ont la vivacité et la jeunesse que réclament ces personnages. N'oublions pas M. Coquelin, qui en reprenant le bout de rôle de Dubois (il n'a pas trente vers) a su, le malin ! se ménager une triomphante ovation.

11 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Parisienne*, comédie en trois actes de M. Henry Becque [1]. — Lorsque fut donnée, le 7 février 1885, au théâtre de la Renaissance, la *Parisienne* de M. Henry Becque, la critique fut quelque peu déconcertée des libres allures de la pièce, de l'absence d'intrigue, du langage simple et hardi des

1. DISTRIBUTION. — Lafont, M. *Prudhon*. — Simpson, M. *Le Bargy*. — Du Mesnil, M. *De Féraudy*. — Clotilde, Mlle *Reichenberg*. — Adèle, Mlle *Lynnès*.

personnages ; d'aucuns crièrent à l'immoralité ; quelques autres peu nombreux — *quorum pars parva fui* — dirent que l'on se trouvait devant quelque chose de pas banal ; la plupart jugèrent que la pièce était mal bâtie, qu'elle n'avait ni commencement, ni milieu, ni fin, et qu'elle ne ferait pas d'argent ; ce en quoi ils eurent raison, mais ce qui, au point de vue de l'art, ne signifiait absolument rien. Depuis, la *Parisienne* a été imprimée, — le premier moment de surprise était passé, — on s'aperçut alors qu'elle gagnait à la lecture. Depuis aussi, M. Antoine a fondé son théâtre en choisissant M. Becque comme saint : on a vu en lui le précurseur de la jeune école. On lui devait une revanche devant l'opinion : la Comédie-Française vient de la lui offrir. L'impression, en somme, n'a pas beaucoup changé. Ils sont toujours peu nombreux les gens qu'intéresse vraiment l'œuvre de M. Becque : mais c'est déjà bien de n'avoir point absolument échoué dans la maison de Molière. Le public goûte peu les œuvres observées, qui lui donnent généralement une sensation de tristesse et d'amertume. Je sais bien ce que l'on peut objecter à la comédie de M. Becque : il n'y a pas d'action, à proprement parler ; certaines parties sont obscures : que signifient tous ces personnages dont on nous parle sans cesse et qu'on ne nous montre jamais : Mme Simpson ; Mme Doyen-Beaulieu (Pauline) ; Alfred Mercier ; Hector de Godefroy, etc. ? Et puis, est-ce bien *La Parisienne*, ou même *Une Parisienne* ? N'est-ce pas plutôt *La Provinciale ?* Le

premier acte nous fait entrer dans le ménage Du Mesnil. Un ménage à trois : le mari, employé, économiste, à la recherche d'une place lucrative qu'il espère de ses relations ; la femme, une coquette ; sensuelle, peut-être ; roublarde, à coup sûr ; inconsciente surtout : un peu de tout mêlé. — On en rencontre comme cela dans les salons, dans le monde où l'éducation est toute de mot et se contente du décorum, monde qui produit la variété « cocotte-mariée » ; — l'amant, un bon garçon sans scrupules, en quête d'une affection paisible, sincère... et *désintéressée*, le coucou de cette famille de pierrots. Il est jaloux, cet amant, c'est lui qui veille sur la vertu de la jeune femme, il fait des scènes, il a des soupçons, fondés, mais qui ne s'éclaircissent pour nous qu'au dernier acte : c'est un des points faibles de la pièce... Au second acte, lasse de son amant qui l'agace (et nous donc !) Mme du Mesnil se brouille avec lui. Son mari n'a pas la place qu'il espérait ; nous la lui voyons accordée au *trois :* c'est sa petite femme qui la lui a fait obtenir par un M. Simpson que nous apercevons pour la première fois. Elle est devenue sa maîtresse. Le Simpson, blasé sur ces aventures, la quitte, sous prétexte d'aller retrouver, en sa terre de Croquignole, ses chevaux, ses chiens... ses fusils ; un peu dépitée, désabusée, Mme du Mesnil revient à son ancien amant. Et voilà ! Il manque certainement quelque chose à cette œuvre vécue : une ironie plus large, sinon plus continue, le grain de fantaisie à la Meilhac qui nous ferait accepter ces turpitudes de la vie réelle,

— *Ma Cousine* est aussi vraie, et combien plus amusante ! — un peu moins d'inconscience peut-être chez ces pantins insuffisamment expliqués... Je ne sais, mais il manque assurément quelque chose... Quoi donc ?... Ce qu'a Molière, par exemple, Molière, auquel on veut bien comparer l'auteur de la *Parisienne*, qui ne s'en fâche pas. Il reste, en tout cas, une pièce écrite en une langue saine, sobre et forte, et l'esprit de M. Becque est célèbre, trop célèbre même. L'interprétation a paru médiocre. A la Comédie-Française ?... Mon Dieu, oui... Les sociétaires ne peuvent jouer une scène de dix lignes, écrite simplement, sans prendre de grands airs, ils pontifient, ils ralentissent le mouvement, à tel point que le premier acte, avec son exposition : « Prenez garde, voilà mon mari », par un coup de théâtre, qui est un coup de maître, avait paru, le jour de la répétition générale, terriblement froid. Il a mieux porté ce soir et demeure pour nous le meilleur de la pièce. Combien plus vivante était l'interprétation des créateurs, à la Renaissance ! Et quel dommage qu'au lieu de s'obstiner à forcer les portes du Théâtre-Français, où, quoi qu'on dise, elle ne sera jamais à sa place, la *Parisienne* ne soit point tranquillement passée aux Variétés, où elle eût rencontré dans Réjane, Dupuis et Baron le trio d'artistes qui lui convenaient à merveille, et qui, plus gais, auraient mieux présenté au public la belle œuvre de M. Becque ! Que si l'auteur se plaint, et il se plaindra certainement, je ne lui donne pas huit jours pour se poser en martyr, on

pourra lui répondre par un « Tu l'as voulu » bien senti. Au lieu de nous donner une œuvre nouvelle, — il serait temps, ma foi ! — il a tenu à faire reprendre sa *Parisienne* par le théâtre qui l'avait d'abord refusée, et c'est lui-même qui a désigné les interprètes que ses amis sont certainement en train de conspuer aujourd'hui. Il a exigé M. Prudhon, et dès que cette pauvre Samary fut condamnée, il demanda Mlle Reichenberg. Mlle Reichenberg n'a jamais eu plus de talent, et ce n'est pas sa faute si le public a l'habitude de la voir en honnête ingénue, plutôt qu'en femme adultère et perverse. M. Prudhon, très bien au physique, et souvent excellent, a amassé sur lui l'agacement du public en son rôle d'amoureux collant et cramponnant outre mesure. Non, monsieur Becque, nous ne sommes jamais si « embêtants » que cela.... M. de Féraudy est le parfait « cocu » : impossible de mieux réaliser le type que ne l'a fait cet artiste très sûr de lui. M. Le Bargy a bien la sécheresse et l'égoïsme du gommeux de nos jours. Mlle Lynnès, enfin, tient avec beaucoup d'adresse et d'intelligence le bout de rôle de la femme de chambre, que Lafont, habitué de la maison, pourrait appeler Adèle tout court et non « Mademoiselle ». Ce n'est pas le seul croc-en-jambe à la vérité qu'on pourrait relever dans cette œuvre « vraie ».

18 NOVEMBRE. — M. Worms lit au Comité un drame en cinq actes, en vers, de M. Alexandre Parodi, intitulé la *Reine Juana*, qui est reçu à l'unanimité. La *Reine Juana* prendra son tour

après *Par le Glaive* de M. Jean Richepin, *Pour la Couronne* de M. François Coppée et *Griselidis* de M. Armand Silvestre.

20 NOVEMBRE. — Le *Dépit amoureux* pour le début de M. Jean Coquelin. Il y a trente ans — trente ans déjà ! — Coquelin (Benoît-Constant) sortant du Conservatoire (classe Régnier) avec un second prix de comédie seulement — Coquelin cadet eut plus tard le premier ! — débutait au Théâtre-Français dans le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*. Et M. Georges d'Heylli, rédigeant le « *Journal intime de la Comédie-Française* », fait remarquer que cet artiste d'une physionomie comique si parfaite, d'une verve étincelante, d'un talent si varié et si complet, qui devait se manifester si promptement et le porter en si peu d'années au sociétariat, cet artiste incomparable, qui allait prendre dans le répertoire moderne une place éminente, après avoir joué les rôles classiques avec un éclat et un succès considérables, passa d'abord comme inaperçu... Ses débuts furent à peine signalés ; les journaux d'alors — à part quelques feuilles spéciales — n'en soufflèrent mot. C'est le public, ce juge souvent si plein de tact et de sincérité, qui remarqua et acclama Coquelin, et obligea ainsi la critique à s'occuper de lui. Ce soir devant une salle de fête, la critique étant convoquée — que les temps sont changés ! — Jean Coquelin, élève de son père, — de son père seul : un tel modèle suffit ! — débutait à son tour au Théâtre-Français par le même rôle de Gros-René. A côté de lui, le

grand Coquelin avait repris, pour la circonstance, le petit rôle de Mascarille, et la distribution du *Dépit amoureux* était exceptionnellement brillante : Mlle Reichenberg, dans Lucile ; Mlle Kalb dans Marinette, dont elle est désormais titulaire depuis la mort de la pauvre Samary ; M. Le Bargy dans Eraste ; M. Boucher dans Valère. La pièce de Molière a donc été jouée en toute perfection, mais c'est dans le début du jeune Coquelin, le dernier de la dynastie, que résidait le piquant attrait de la soirée. Son apparition a fait sensation, — c'est le frappant portrait de son illustre père, c'est Coquelin tout rajeuni — et dès sa première réplique à Eraste, le public, reconnaissant les intonations de Coquelin, a été tout de suite mis en bonne humeur. Vous devinez l'effet du « Bonjour » des deux valets et l'allusion saisie par toute la salle, quand Mascarille a dit à Gros-René :

> Passons sur ce point-là ; notre rivalité
> N'est pas pour en venir à grande extrémité...

Avec ceci de curieux que Coquelin, moins Coquelin que son fils, s'efforçait de n'être plus lui-même, la représentation du *Dépit* a été pour nous tous une véritable joie. Sans qu'on puisse l'accuser le moins du monde de vouloir pasticher son père, le jeune débutant a joué le rôle de Gros-René — la célèbre tirade sur les femmes et la fameuse scène de rupture et de réconciliation — avec une verve, un entrain, une justesse, une sûreté et un naturel qui montrent qu'il y a en lui l'étoffe d'un véritable comédien. Vous pensez

s'il a été acclamé. Il est d'abord revenu, accompagné de tous ses camarades, puis tout seul... En somme, un vrai succès, dont tout le monde paraissait sincèrement ravi. — Nous le verrons probablement, à son second début, dans les Grimes, les Thiron et les Barré, où il s'est fait applaudir dans ses tournées. Et alors quelle excellente recrue pour la Comédie ! Le *Flibustier*, qui terminait le spectacle, a été délicieusement joué, comme toujours, par Got et Mme Pauline Granger, par M. Worms et Mme Barretta ; M. et Mme Worms, les deux Mounet, les trois Coquelin (on les attend un jour dans la même pièce) : le Théâtre-Français est devenu un théâtre de famille...

23 NOVEMBRE. — Par suite d'une double indisposition de Mlles Marsy et Nancy-Martel, Mme Barretta consentait à jouer à l'improviste après une simple annonce du semainier M. Mounet-Sully, le rôle de Célimène, du *Misanthrope*. La salle entière lui prouvait par ses applaudissements combien elle appréciait son rare dévouement et son exquis talent.

5 DÉCEMBRE. — *L'Ecole des femmes*, pour le début de M. Dehelly dans le rôle d'Horace ; les *Jurons de Cadillac*, comédie en un acte, en prose, de M. Pierre Berton. — M. Dehelly est ce jeune élève de Delaunay — Delaunay lui-même a dix-neuf ans — qui, au mois de juillet dernier, conquit d'une acclamation unanime le premier prix de comédie. Ah ! le gentil Fortunio ! « L'accent, le geste, la voix la plus tendrement expressive et partant sans effort,

tout cela était d'un charme juvénile qui unit dans un accord parfait les ovations du public et la décision du jury. » Pourquoi ne s'est-il pas montré ainsi qu'on s'y attendait dans le *Chandelier* ? Début classique. Horace de l'*Ecole des Femmes* et sa perruque Louis XIV lui ont beaucoup moins réussi. Est-ce l'émotion qui lui donnait cette nervosité (il sautait comme une carpe) et cette diction précipitée ?... Toujours est-il que, sauf la lettre du troisième acte qu'il a lue avec émotion, le trop jeune débutant — « On va donc maintenant les prendre en nourrice ?... » demandait-on — a débité les quelques tirades de son rôle d'une voix flûtée, avec des notes prises dans la tête qui n'avaient rien d'agréable. — Bref, le début de M. Dehelly nous semble le pendant de celui de Mlle Moreno, dont on avait beaucoup trop parlé d'avance. Voilà donc à quoi aboutissent toutes ces réclames ! Le succès a été pour Mlle Reichenberg, qui au lendemain de la *Parisienne*, avait eu la coquetterie de reprendre le rôle d'Agnès, dans lequel débutait, il y a vingt-deux ans, au sortir de la classe de Régnier, la charmante petite doyenne d'aujourd'hui. Elle y a été adorable et admirable, tout simplement. M. Leloir, dans Arnolphe, M. Silvain toujours excellent dans les raisonneurs (il a dit on ne peut mieux la célèbre tirade sur le cocuage qui a ses plaisirs comme les autres choses), M. Truffier, dans Alain, et Mlle Kalb, dans Georgette, encadraient dignement l'apparition du jeune néophyte. — C'est moins pour offrir une compensation à M. Pierre Berton, auquel on vient, paraît-

il, de rendre un acte qui moisissait dans les cartons, que pour faire plaisir à M. Coquelin, en donnant à une de ses pièces de tournée l'estampille de la Comédie-Française, qu'on annexait à son répertoire ces fameux *Jurons de Cadillac.* La pièce est archi-connue, depuis qu'elle fut créée, en 1865, au Gymnase, par Landrol et Mme Delphine Marquet (la mère du Roméo de l'Odéon). Est-il besoin d'ajouter que, sans se piquer d'aucune valeur littéraire, elle a tout ce qu'il faut pour exciter le rire. On a donc beaucoup ri en fin de soirée. Sous les brandebourgs de son uniforme de capitaine de frégate et sous son toupet à la mode de 1830 — qui le faisait ressembler à M. Francès — Coquelin a joué à ravir le rôle de l'homme aux jurons. Mlle Pierson en sa robe empire — petit bébé, va ! — donnait spirituellement la réplique au joyeux gascon.

15 DÉCEMBRE. — Dans *Denise*, dont le succès est très vif, Mlle Bartet reprend le rôle qu'elle a créé, et M. Coquelin reparaît dans celui de Thouvenin, qu'il n'avait pas joué depuis quatre ans.

18 DÉCEMBRE. — Le spectacle composé de *Misanthrope* et des *Jurons de Cadillac* se terminait par le *Dépit amoureux.* Au moment où le rideau se levait sur la comédie de Molière, M. Coquelin cadet, en costume de Mascarille, s'avançait vers le trou du souffleur et adressait au public la harangue suivante qui vaut tout un monologue : « Mesdames, messieurs. Vous voyez un semainier bien affligé, comme semainier et comme oncle. Mon neveu Jean Coquelin, qui devait jouer

Gros-René, en est empêché par une grosse indisposition. Pour parer à ce contre-temps, mon frère, qui devait jouer Mascarille, jouera Gros-René, et Mascarille ce sera, si vous le voulez bien, votre serviteur. Le père remplacera le fils, l'oncle remplacera le père, et nous espérons que les choses se passeront tout de même en famille ». Toute la salle applaudit l'excellent artiste, qui, faisant litière de toutes les traditions, venait de révolutionner, par cette amusante fantaisie, la monotonie des annonces habituelles.

29 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Une Conversion*, comédie en un acte, en prose, de M. Charles de Courcy [1]. — M. Charles de Courcy a refait la *Crise*, d'Octave Feuillet, le grand mort d'aujourd'hui, en un spirituel, élégant et aimable petit acte — petit, mais un peu long — qui sera beaucoup demandé dans les salons et dans les casinos de bains de mer. La Comédie-Française lui donnera son estampille, sa haute marque, si vous voulez, et voici la piécette lancée dans le monde... L'intrigue tient en quelques lignes et a cet avantage que vous pourrez vous amuser vous-même (avouez que vous aimez beaucoup ça) à la deviner à l'avance scène par scène. Un peu trop délaissée par son mari, qui s'éternise à la chasse, Mme Régine de Champnolin, sans songer à mal, du reste, hante les théâtres et les soirées, où certain M. de la Tour lui fait une cour assi-

1. DISTRIBUTION. — Raoul de Briche, M. *F. Febvre*. — Jean, M. *Falconnier*. — Régine de Champnolin, Mme *Barretta*. — Fanny, Mlle *Ludwig*.

due. M. de Briche, un beau célibataire de cinquante ans, ami de M. Georges de Champnolin, essaie de lui faire comprendre qu'elle se compromet et qu'elle court risque de compromettre aussi son bonheur. Il « aime Georges » et lui dit tout cela sur un tel ton de sincérité que Mme de Champnolin se résigne, refuse les bouquets de M. de la Tour et les invitations qui l'appellent au dehors en l'absence de son mari. Mais voilà qu'en jouant le moraliste, M. de Briche s'est laissé griser par le charme de sa pénitente, et qu'il reprend pour lui le rôle de M. de La Tour, envoyant, lui aussi, de superbes bouquets et invitant Mme de Champnolin à dîner avec lui en cabinet particulier — voyez-vous ça ! — et à finir la soirée dans une baignoire du fond aux Variétés... Comme de juste, Mme de Champnolin le voit venir avec ses gros sabots, le prie de dîner avec elle au coin du feu et s'esquive au dessert, après qu'il a risqué sa petite déclaration, en lui faisant remettre par sa camériste un billet ainsi conçu : « Votre leçon a porté, vous m'avez tout à fait convertie, et puisque vous aimez tant Georges, soyez heureux : je vais le rejoindre et lui donner de vos nouvelles... » M. de Briche n'a plus qu'à allumer sa cigarette à ce billet doux, et à reprendre sa pelisse et son chapeau. Cette bluette a réussi sans conteste, interprétée avec une rare perfection par M. Frédéric Febvre, qui excelle en ces silhouettes de vieux beaux, amoureux pour le mauvais motif, par Mme Barretta, une Mme de Champnolin absolument charmante en sa robe de velours héliotrope, bien

faite pour tenter un coquin de l'espèce de M. de Briche, et par Mlle Ludwig, qui a su se faire remarquer dans le « rien » qui compose son rôle de fine et délurée caméristе... Et nous sommes tous restés pour voir Got dans Tartuffe. Bressant faisait du faux dévot un homme aimable; Geffroy le rendait redoutable ; M. Got en fait un cuistre de la plus belle eau, vraiment trop laid et trop répugnant pour rendre vraisemblable la séduction d'Elmire. Elmire c'était Mlle Marsy, bien jolie sous sa perruque Louis XIV, et si bien disante qu'elle s'est fait, à plusieurs reprises, chaleureusement applaudir : son meilleur rôle peut-être...

31 DÉCEMBRE. — Relâche pour les obsèques d'Octave Feuillet.

RÉPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pendt. l'année.
Hamlet, drame en vers..........	5		1
Henri III et sa cour, drame....	5		1
L'Aventurière, comédie en vers.	4		16
Oscar ou le mari qui trompe sa femme, comédie..............	3		2
Gringoire, comédie.............	1		13
La joie fait peur, comédie......	1		7
Un cas de conscience, comédie...	1		10
Francillon, comédie............	3		1
Vincenette, drame en vers......	1		3
Le Flibustier, comédie..........	3		12
Le Testament de César Girodot, comédie.....................	3		10
On ne badine pas avec l'amour, drame.......................	3		3
La Revanche d'Iris, com. en vers.	1		8
Ruy-Blas, drame en vers........	5		19
Le Monde où l'on s'ennuie, com..	3		12
Le Dernier quartier, comédie en vers........................	2		1
L'Été de la St-Martin, comédie...	1		2
Denise, comédie................	4		6
Adrienne Lecouvreur, drame....	5		4
* *Toinette à Molière*, à propos en vers........................			
Le Luthier de Crémone, comédie en vers......................	1		12
* *Margot*, comédie..............	3	18 janvier	39
Maître Guérin, comédie........	5		5
L'Autographe, comédie.........	1	25 janvier	41
Gabrielle, comédie en vers......	5	16 février	10
L'Étincelle, comédie...........	1	16 février	11
Au printemps, comédie en vers.	1		5
Le Klephte, comédie............	1		5
Il ne faut jurer de rien, comédie.	3		8
Le Passant, comédie............	1		10
Alain Chartier, comédie en vers.	1		4
Le Baiser, comédie.............	1		15
* *Camille*, comédie.............	1	12 mars	19
Pendant le bal, comédie........	1		1
Le feu au couvent, comédie......	1		2
Jean Baudry, comédie..........	4		8
Mademoiselle de la Seiglière, comédie.....................	4		7
Les Ouvriers, comédie en vers...	1		3

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre d présen pend. [illegible] née.
Les Brebis de Panurge, comédie.	1		3
Hernani, drame en vers.........	5		9
Le Demi-Monde, comédie........	5	31 mars	38
La Vraie farce de maître Pathelin, comédie................	2		5
Le Village, comédie	1		6
Mercadet, comédie.............	3		9
Œdipe roi, tragédie...........	5		5
* *Une Famille*, pièce............	4	17 mai	21
Les Honnêtes femmes, comédie.	1		18
* *Le Vieux Corneille*, à-propos en vers.........................		6 juin	
La Fille de Roland, drame en vers.........................	4	18 juin	33
Les Deux ménages, comédie.....	2		3
* *Les Petits Oiseaux*, comédie...	4	21 juillet	26
François le Champi, comédie....	3		6
Bataille de Dames, comédie.....	3		4
Le Bonhomme Jadis, comédie...	1		4
L'Ami Fritz, comédie	3		4
Le Duc Job, comédie.............	4	16 septembre	16
Mademoiselle de Belle-Isle, com.	4		1
Chez l'Avocat, comédie	1		2
Le Gendre de M. Poirier, com...	4		5
* *La Parisienne*, comédie.......	3	11 novembre	17
* *Les Jurons de Cadillac*, com..	1	5 décembre	7
* *A Racine*, à-propos en vers. .		21 décembre	
* *Une Conversion*, comédie......	1	29 décembre	2

NOTA. — Ce signe * placé devant le titre d'une pièce indique que l'ouvrage était représenté pour la première fois.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
L'Avare, comédie................	5		5
Le Malade imaginaire, com....	3		8
Cinna, tragédie................	5		2
Le Dépit amoureux, comédie....	2		18
Les Précieuses ridicules, com....	1		4
Le Mariage de Figaro, com.....	5		4
Tartuffe, comédie..............	5		6
Le Mariage forcé, comédie......	1		14
Andromaque, tragédie..........	5		2
Le Légataire universel, com.....	5		3
Le Bourgeois gentilhomme, c...	5		10
Polyeucte, tragédie............	5		6
Le Misanthrope, comédie........	5		12
Iphigénie, tragédie	5		6
Le Médecin malgré lui, c.......	3		7
Les Folies amoureuses, com.....	3		7
' *Les Originaux*, comédie........	1	12 Mars	15
Britannicus, tragédie...........	5		4
Les Femmes savantes, comédie..	5		2
Les Fâcheux, comédie.........	3		3
Les Surprises de l'amour, com...	3		3
Les Fourberies de Scapin, com..	3		1
Le Menteur, comédie...........	5		1
L'Etourdi, comédie............	5		3
L'Ecole des femmes, comédie....	5		5
Mithridate, tragédie............	5		2
' *George Dandin*, comédie.......	3	10 Août	6
' *Attendez-moi sous l'orme*, c...	1	15 Août	10
Les Plaideurs, comédie.........	3		3
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie	3		1
Zaïre, tragédie.................	5		4
Le Cid, tragédie	5		2
' *La Maison de campagne*, com..	1	12 Octobre	2
Phèdre, tragédie...............	5		3

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Et l'Opéra-Comique résidait toujours place du Châtelet, dans l'immeuble, autrefois élevé par M. Haussmann, sur les bords de la Seine, pour loger le Théâtre Lyrique. Situation provisoire, avait-on dit, au début de cette installation ; mais ce provisoire menaçait de se prolonger, sans que rien, au début de cette nouvelle année, semblât marquer un terme prochain à l'exil de cette grande institution artistique. La question de clocher s'en était mêlée, croirait-on, pour venir entraver tous les projets de reconstruction. Le quatrième arrondissement se trouvait bien de la prospérité de ce théâtre. Le député en avait fait une raison électorale, que le Conseil municipal, ravi d'avoir l'Etat pour locataire, encourageait de son mieux. Aussi la Chambre devait-elle mal accueillir M. Delaunay, député de l'Oise, le rapporteur de la commission de reconstruction, lorsque celui-ci monta à la tribune pour déposer un projet qui, au sein de la commission, avait pourtant ob-

tenu la majorité des suffrages. Hélas ! devant la Chambre, il ne fut question ni de majorité ni de minorité. Nos excellents députés se dérobèrent devant un projet que le ministre lui-même ne paraissait pas soucieux de soutenir. Il en résultait que, près de quatre années après l'incendie, l'emplacement du boulevard des Italiens demeurait béant, à la stupéfaction des étrangers qui visitaient notre capitale.

L'Opéra-Comique n'en continuait pas moins à prospérer, défiant les quolibets dont on l'abreuvait. Ce genre éminemment national, que quelques-uns seulement affectaient de dédaigner, n'avait rien perdu des faveurs du public. Il semblait même que, dans ces parages nouveaux pour lui, il s'en fût créé de nouvelles et de plus ardentes. Le répertoire triomphait sur toute la ligne. Si quelques impuretés, comme la *Cigale madrilène* et *Hilda* [1], y avaient été maladroitement introduites, le répertoire n'en restait pas moins solidement debout pour attester la vitalité et la force de notre Ecole française. La *Cigale madrilène* datait déjà de deux années, et tout le monde s'étonnait que cette médiocrité pût encore figurer sur l'affiche d'un théâtre d'état. Mais *Hilda* était un produit malencontreux de cette année. Le 15 janvier vit cet ouvrage se produire dans un décor du *Roi malgré lui*, l'excellente partition de M. Emmanuel Chabrier, qu'on eût mieux fait de rendre au public qui l'avait sincèrement appréciée,

1. DISTRIBUTION. — Dalhem, M. *Bertin*. — Niels, M. *Barnolt*. — Hilda, Mme *Molé*. — Sergine, Mlle *Nardi*.

plutôt que cet acte bien fait pour dérouter les gens les mieux avisés.

Donc, nous sommes à Bergen. Hilda, la gentille cabaretière de l'hôtel de la Couronne, attend son fiancé Dalhem, qui court les mers ; elle répète avec ses serviteurs Niels et Sergine, également fiancés l'un et l'autre, la chanson dansée des accordailles, lorsqu'il lui prend subitement la fantaisie d'éprouver son amoureux en se faisant passer pour morte. Le marin commence par se désoler ; puis, s'apercevant de la ruse, il imagine de se faire passer pour fou, courtisant la servante d'auberge. Ce que voyant, Hilda fait à son tour semblant de le tromper. Cela pouvait durer ainsi très longtemps ; cela durait suffisamment pour l'ennui des auditeurs que ne récréait pas davantage l'originalité de la musique de M. Millet.

Rendons du moins justice aux interprètes : Mmes Molé et Nardi ; MM. Bertin et Barnolt, qui avaient mis leur talent et leur gaieté au service de cette pauvre cause condamnée d'avance.

Le même soir débutait, dans les *Dragons de Villars*, par le rôle de Sylvain, un jeune ténor, M. Carbonne, élève de notre Conservatoire, dont les concours du mois de juillet précédent avaient fait un lauréat applaudi dans les deux facultés du chant et de l'opéra comique. Le débutant, en dépit d'une inexpérience manifeste, n'en montra pas moins des qualités sérieuses de chanteur et de comédien. Doué d'une bonne voix de ténor, intelligent et adroit, il promettait un

excellent pensionnaire à notre seconde scène lyrique, où ses aptitudes et sa bonne volonté allaient être mises largement à contribution. C'était encore Mlle Nardi qui lui donnait la réplique, sous les traits de Rose Friquet, avant de s'envoler vers Bruxelles où elle allait être engagée, — et Mlle Auguez, que l'on produisait inconsidérément dans tout, abordait pour la première fois le rôle de la fermière Georgette, avant de se brûler les doigts à celui de Zerline dans *Fra Diavolo* [1].

Le 5 février, la direction de l'Opéra-Comique faisait à M. Victorin Joncières la politesse de la reprise de son *Dimitri* [2]. Nous avons parlé en son temps de cet ouvrage. Ce fut lui qui inaugura brillamment le Théâtre-Lyrique à la Gaîté en 1875, sous la direction éphémère de M. Vizentini. On n'a pas oublié l'accueil que le public fit à cette partition écrite sur les marges d'un drame signé des noms de MM. Henri de Bornier et Armand Silvestre.

Mais où sont les neiges d'antan ? Le poème de *Dimitri* était, paraît-il, une œuvre de jeunesse de M. Henri de Bornier, scénario d'une contexture primitive, d'une confusion presque inextricable pour qui n'avait pas relu par avance l'his-

1. Dans *Fra Diavolo*, M. Carbonne chanta le rôle de Lorenzo.

2. Distribution. — Dimitri, M. *Dupuy*. — Comte Lusace, M. *Soulacroix*. — Job, M. *Fournets*. — Le prieur, M. *Cobalet*. — Le roi de Pologne, M. *Collin*. — Un hetman, M. *Galand*. — Un tzigane, M. *Vialla*. — Marpha, Mme *Deschamps*. — Marina, Mme *Landouzy*. — Wanda, Mme *Gavioli*. — Une dame d'honneur, Mme *Arvyl*.

ire de Russie, et dont le seul avantage était de résenter au musicien quelques belles situations, nitées, d'ailleurs, de différents opéras plus ou noins connus, mais, en somme, favorables à la nusique. Dans une note en forme de préface, M. de Bornier, qui paraissait devoir s'attribuer tout le mérite de l'œuvre, remerciait M. Carvalho de l'avoir aidé à disposer ce poème en opéra, et M. Silvestre, « un vrai poète que sa science de la musique mettait à même d'adapter les vers de *Dimitri* à la grande et savante musique de M. Joncières ». Au lieu de louer ainsi ses collaborateurs, M. de Bornier aurait peut-être mieux fait de nommer d'abord Schiller, dont la tragédie inachevée lui a servi tout autant qu'à M. Léon Halévy, auteur d'un *Czar Démétrius*, représenté au Théâtre-Français, le 1er août 1829.

Quant à la partition, elle était celle d'un compositeur éclectique, flottant entre l'ancienne forme du drame lyrique français et les aspirations wagnériennes que l'on ne connaissait encore qu'imparfaitement en 1875. Elle avait été jugée avec bienveillance à cette époque. On se montra plus sévère pour elle à propos de cette reprise que le compositeur avait obtenue de la direction de l'Opéra-Comique.

Si l'on avait fait des frais exagérés de mise en scène pour l'encadrer, l'interprétation laissait beaucoup à désirer. Il n'y avait guère à excepter que Mme Deschamps-Jehin, superbe sous les cheveux blancs de la Czarine Marpha, et que M. Four-

nets, dont la belle voix de basse donnait admirablement dans la partie de l'évêque de Moscou. Mais ni M. Dupuy, un ténor léger sur son déclin, ni Mme Landouzy, une gracieuse artiste pourtant, n'étaient à leur place dans les rôles de Dimitri et de Marina. Quant au baryton Soulacroix, comédien habile et adroit chanteur, comme il se montre dans tous ses rôles, et doué d'une voix naturelle très agréable et très belle, il ne rappelait que de loin l'allure majestueuse de Lassalle, qui créa le rôle du comte Lusace.

La reprise de *Dimitri* ne fournit que quelques représentations très peu suivies. Plus tard, dans le cours de cette même année, le même ouvrage, chanté cette fois par le ténor Gibert, ne fera pas meilleure figure devant le public, qui eût préféré, de ce compositeur sympathique, un ouvrage nouveau, plutôt que la remise à la scène d'une œuvre que rien ne commandait [1].

Mme Landouzy se releva de son échec de *Dimitri* par le très agréable succès que lui valut, en dépit d'un défaut de prononciation absolument désagréable, le rôle de Virginie, dans le *Caïd*, où elle se sentait plus à l'aise. Le jeune ténor Carbonne aborda pour son second début le rôle d'Horace dans le *Domino noir* [2]. Deux grandes nouveautés

1. A cette époque, ce fut Mme Bernaert qui prit possession du rôle de la princesse Wanda.

2. Dans l'ouvrage d'Auber, Mlle Auguez chantait le rôle de Brigitte et M. Gélibert, qui avait déjà chanté l'évêque d'*Esclarmonde*, fit son véritable premier début par le rôle de Gil Pérez.

étaient à l'étude, qui allaient voir successivement le jour avant la fin de la saison. Ce fut *Dante* qui ouvrit le feu le 13 mai. Mais cet ouvrage se présentait pour exciter bien des défiances. La répétition générale qui avait eu lieu quelques jours auparavant n'avait pas marché sans encombre. Des difficultés de mise en scène, dont on ne s'était rendu compte qu'au dernier moment, avaient empêché la réalisation d'une série de transformations dans lesquelles se résumait le rêve du poète. Bref, il fallut renoncer à l'exhibition d'une évolution de tableaux reconnue impossible. On mit tout sur le compte de l'insuffisance de la machinerie théâtrale, et l'administration convia à la première représentation de cet ouvrage un public qui vint avec l'idée préconçue qu'il ne devait pas s'y intéresser.

Dante [1], drame lyrique en 4 actes et plusieurs tableaux, dont quelques-uns avaient été supprimés au dernier moment, paroles de M. Edouard Blau, musique de M. Benjamin Godard, ouvrait donc le 13 mai dans de bien mauvaises conditions devant le public la série des nouveautés importantes. Il était pourtant à la mode à ce moment : les Italiens fêtaient le lendemain le centenaire de Béatrice, mais cette coïncidence ne lui porta pas bonheur sur la scène de l'Opéra-Comique.

On sait que Dante Alighieri, l'un des plus

1. DISTRIBUTION. — Dante, M. *Gibert*. — Simeone Bardi, M. *Lhérie*. — Virgile, M. *Taskin*. — Un vieillard, M. *Bernaert*. — Un héraut, M. *Troy*. — Béatrice, Mlle *Simonnet*. — Gemma, Mlle *Nardi*.

grands génies qui aient paru depuis la renaissance des lettres, et le créateur de la langue italienne, naquit à Florence. Son éducation fut très soignée: instruit dans toutes les sciences cultivées de son temps, il étudia la musique et le dessin, et s'exerça de bonne heure à l'éloquence, art nécessaire dans les républiques. Dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les lois pour choisir un état, il se fit inscrire dans la confrérie des médecins. Jeune, il signala sa valeur dans les guerres que Florence eut à soutenir contre ses voisins, et plus tard il montra son habileté dans quatorze missions politiques, dont le but était de mettre un terme aux sanglants débats des Guelfes et des Gibelins. En récompense de ses services, il fut nommé l'un des prieurs des arts: c'était la magistrature suprême.

Dante était Guelfe : cette faction, maîtresse à Florence, se divisa en deux partis: les *blancs* et les *noirs*. Dans la lutte, les blancs succombèrent, et Dante, l'un de ses chefs, fut banni avec tous ses adhérents. Il est rare qu'un parti sache user de la victoire avec modération. Les *noirs*, ne trouvant pas leurs adversaires suffisamment punis par l'exil et la perte de leurs biens, les condamnèrent au supplice du feu. Dante, alors en mission à Rome, rejoignit ses compagnons d'infortune. Ils tentèrent, mais en vain, de rentrer à Florence. Ayant perdu cette dernière espérance, le grand poète ne fit plus qu'errer de ville en ville. C'est à cette époque qu'il vint à Paris, où il fréquenta les écoles de théologie. De retour

en Italie, il finit par trouver un asile à Ravenne, où il mourut.

C'est Dante jeune que nous montre le librettiste. Il revient de visiter toute l'Italie, passant la plus grande partie de son temps dans les écoles. Il est déjà glorieux ; il n'a pas fait la *Divine Comédie*, mais cependant son nom est célèbre. La première nouvelle qu'il apprend à son retour est le prochain mariage de Simeone Bardi avec Béatrice, Béatrice qu'il aime !... De même, le jour de son arrivée, Guelfes et Gibelins sont en train de se battre. Dante alors prêche la concorde et parvient à apaiser les esprits. Justement, il s'agit de nommer le gonfalonier de justice. Le nom de Dante est dans toutes les bouches. Le peuple l'acclame, le conjure d'occuper la place. Dante accepte. Tel est, en quelques mots, le premier acte.

Au second, Dante et Béatrice se retrouvent. Ils s'aiment encore et parlent de ne plus se quitter. Fureur de Bardi, qui se met à la tête des factieux et reprend le pouvoir ; son premier soin est de proscrire Dante et de le séparer à jamais de Béatrice, qui se condamne elle-même à entrer au couvent.

Au troisième acte, Dante s'est réfugié à Naples. Un jour qu'il visite le Pausilippe, fatigué, il s'endort près du tombeau de Virgile. Le poète de l'Énéïde lui apparaît en songe et lui fait voir l'Enfer et le Ciel [1].

1. C'est ce fameux décor à transformations auquel la direction de l'Opéra-Comique dut renoncer au dernier moment. Ce qui retarda de huit jours l'avènement de l'œuvre nouvelle de M. Godard.

Au quatrième acte, Dante retrouve Béatrice dans un couvent; mais au moment où il va être heureux, sa bien-aimée meurt dans ses bras: le chagrin l'a tuée... Dante se consolera en écrivant la *Divine Comédie* qui immortalisera Béatrice.

On racontait alors que, lorsque M. Paravey prit, à la place du Châtelet, la succession de M. Carvalho, M. Benjamin Godard fut un des premiers compositeurs auxquels songea le nouveau directeur. M. Godard avait justement en mains un *Ruy Blas* tiré par M. Armand Silvestre du drame de Victor Hugo. Il l'offrit à M. Paravey, qui l'accepta d'enthousiasme. Et M. Godard se mit au travail: il abattit son *Ruy Blas* en quelques mois. Mais il arriva que M. Lockroy refusa tout d'un coup, en qualité de tuteur des héritiers d'Hugo, l'autorisation de monter *Ruy Blas* à l'Opéra-Comique. On le pria, on le supplia ; on se heurta à un refus, qu'on ne s'est jamais bien expliqué et que d'aucuns mirent sur le compte du testament même de Victor Hugo. Puisqu'il ne fallait pas songer à *Ruy Blas*, M. Godard proposa *Dante*, dont le sujet séduisit tout de suite M. Paravey. Et *Dante* fut immédiatement reçu. Et M. Godard se remit au travail. Et il abattit son *Dante* comme il avait abattu son *Ruy Blas*. De cette hâte dans la production naissent des œuvres assurément sans grande envergure, où les mélodies aimables, succédant aux morceaux faciles, ressemblent trop à des feuillets d'album. Le talent de M. Benjamin Godard n'est pas en question. L'auteur du

Tasse et de *Jocelyn* est un des quatre ou cinq musiciens actuels avec lesquels il faut compter, et sur lesquels on devrait pouvoir compter. Il connaît à fond son métier, et cela n'est pas discutable. Néanmoins, toute la première partie de son ouvrage se déroule dans une tonalité grise. Il semble que l'on soit bercé par un bruit uniforme, et l'uniformité du bruit, fût-il violent, invite à la somnolence. Je ne dis pas que cela soit mal fait. M. Godard, je le répète, sait toutes les ressources de la musique moderne. Mais ici, il les a employées à produire une sorte de mélodie quelconque, de laquelle rien ne ressort. Ce n'est pas assez pour six tableaux. La donnée dramatique de *Dante* se perd trop souvent dans l'exubérance d'une musique décorative assez banale. En ce qui touche particulièrement les idées mélodiques, on a lieu d'être surpris que M. Godard, artiste d'imagination riche et sensible, arrive à se contenter à si peu de frais. Son œuvre est, dans son ensemble, d'une invention superficielle courante et d'un agrément monotone que ne rehaussent pas certaines singularités de l'accompagnement. Certainement, un musicien aussi admirablement doué n'est pas sans concevoir fréquemment des pensées heureuses ; mais, encore un coup, on sent trop la hâte en tout l'ouvrage. L'orchestre se contient généralement avec une constance qui, certes, n'exclut pas le bruit, dans son rôle d'accompagnateur, même lorsqu'il devrait s'émouvoir, s'amplifier librement et envelopper l'action d'un vibrant commentaire. L'accompa-

gnement est fort chargé de dessins, imitatifs ou autres, mais peu expressifs, et qui sentent le piano. C'est tout au plus si le caractère de Dante est personnifié par un thème représentatif.

Enfin, la sonorité instrumentale n'a rien d'original. Que, sans faire à l'invocation de Dante à Virgile, une magnifique inspiration celle-là, le succès qu'elle méritait, le public, entraîné par les amis, ait applaudi Mlle Simonnet et Mlle Nardi, c'est tout naturel. Mais, quel que soit l'accueil fait à l'œuvre, nous devons la vérité à l'auteur du *Tasse*. *Dante* ne témoigne ni d'un sérieux effort musical, ni d'une virile préoccupation dramatique. M. Godard a, tout le monde l'a dit, de grandes qualités virtuelles. Il n'est que temps qu'il les tire au clair et qu'il sorte enfin du convenu.

Dante, c'était M. Gibert, le Roland d'*Esclarmonde*, un ténor comme il en existe peu à Paris, à la voix solidement attachée et très joliment timbrée. Béatrice, c'était Mlle Simonnet, qui paraissait fort ennuyée de son rôle et ne faisait pas assez d'efforts pour empêcher son ennui de passer de l'autre côté de la rampe. Et l'on sait cependant si la Rozenn du *Roi d'Ys* et la dernière Mireille de Gounod avait le public pour elle! Simeone Bardi, c'était M. Lhérie [1], le créateur de don José

1. Avant de créer le rôle de Simeone Bardi, pour lequel il avait été spécialement engagé, M. Lhérie avait fait sa rentrée le 21 février précédent, par le rôle de Zampa, un des meilleurs de son répertoire. A ce moment, M. Lhérie chantait les ténors et les barytons à la fois.

de *Carmen*, mais qui n'avait plus rien de ses anciennes qualités. L'étoile de Mlle Nardi devenait à chaque création, même modeste, de plus en plus brillante. Il lui suffisait du bout de rôle de Gemma, confidente de Béatrice, pour conquérir le public ravi par le velours de son mezzo-soprano et par la simplicité charmante de sa diction. Taskin personnifiait Virgile, enveloppé dans un long peplum blanc qui lui donnait l'air et la physionomie d'une vieille femme, sous sa couronne de laurier.

La presse fut sévère pour *Dante*. Il faut avouer que les conditions dans lesquelles cet ouvrage s'était produit n'étaient pas faites pour lui concilier sa sympathie, ni même celle du public. La saison n'était pas finie que le grand Alighieri et toute sa machinerie avortée, étaient relégués dans les magasins, d'où ils ne devaient plus sortir.

La *Basoche* lui succéda le 30 mai. — La *Basoche* [1], opéra-comique en trois actes, paroles de M. Albert Carré, musique de M. André Messager, eut l'heur de plaire davantage au public, parce qu'elle avait tout le prestige du genre véritable et tant aimé de ce théâtre. Le livret en était

1. DISTRIBUTION. — Clément Marot, M. *Soulacroix*. — Duc de Longueville, M. *Fugere*. — Jehan Léveillé, M. *Carbonne*. — Maître Guillot, M. *Barnolt*. — Roland, M. *Bernaert*. — Louis XII, M. *Maris*. — Le chancelier de la Basoche, M. *Thierry*. — L'écuyer du roi, M. *Troy*. — Le grand prévôt, M. *Lonati*. — Marie d'Angleterre, Mme *Landouzy*. — Colette, Mme *Molé*. — Jeune fille, Mlle *Leclercq*. — Jeune fille, Mlle *Nazem*.

taillé avec une habileté remarquable, intéressant dans sa forme bouffonne, amusant dans le développement d'une suite d'imbroglios, où la fantaisie prenait le pas sur la vérité historique.

D'aucuns trouveront peut-être que le librettiste a pris avec l'histoire des licences un peu bien fortes, faisant de Louis XII, le Père du Peuple, une pure ganache et du gracieux poète Clément Marot un bon jocrisse. Mais qu'importait!

Aurons-nous le courage d'en vouloir au vaudevilliste s'il a rendu quelque peu grotesque le monarque qui épousa en troisièmes noces la sœur d'Henri VIII? L'histoire nous dit qu'accompagnée de son amant, le duc de Suffolk, qu'elle avait fait nommer ambassadeur, Marie d'Angleterre vint en France tourner la tête au vieux roi, qui mourut, peu de temps après, pour avoir changé sa manière de vivre. Dans la pièce de M. Albert Carré, qui reste morale jusqu'au bout, Marie d'Angleterre ne fait que coqueter avec Clément Marot, et le roi la reçoit encore intacte des mains du duc de Longueville. Mais, avant d'entrer officiellement à Paris, elle a obligé le duc, son compagnon, à la mener *incognito* dans la grand'ville, qu'elle a hâte de connaître en toute liberté avant de se livrer à l'étiquette. Elle tombe en pleines fêtes de la Basoche, occupée à nommer son roi de l'année. L'heureux élu n'est autre que Clément Marot. Contrairement aux lois de la Basoche, qui n'admet dans son sein que des célibataires, Clément s'est marié avec une villageoise qu'il a prudemment laissée à Chevreuse, et voici

que Colette, c'est le nom de la gente pastourelle, vient le relancer à Paris !... On lui demande le secret : Colette restera muette, et se prêtera bénévolement à l'amusant quiproquo découlant de celui qui fait prendre à Marie d'Angleterre le roi de la Basoche pour l'authentique roi de France. Colette, elle aussi, s'imagine, de par son mariage avec Clément, avoir des droits à la couronne.

Vous voyez d'ici la rivalité des deux femmes : l'une cherchant à séduire celui qu'elle regarde comme son époux de demain, l'autre surveillant jalousement son époux de la veille. Vous pensez aussi que le duc de Longueville, estimant que la fugue de la fiancée royale pourrait lui coûter cher, se décidera à informer Louis XII de l'escapade de la future reine. Le roi trouve, en effet, que la plaisanterie a assez duré comme cela, et l'envoie chercher sous escorte à l'hostellerie du Plat-d'Etain, où l'on ne trouve que Colette se donnant, de bonne foi, pour la reine. Louis XII est étonné au récit de Colette qui lui parle de son mari. Mais l'imbroglio finit par se débrouiller à l'arrivée de la vraie reine. Celle-ci ne laisse pas de regretter son gentil roi de carnaval. Clément Marot se hâte de démissionner de la Basoche pour se donner tout entier à sa charmante petite femme.

Tel est, à grands traits, dépouillé d'une foule de péripéties, plus comiques les unes que les autres, l'amusant livret de M. Albert Carré, qui, réalisant la devise de Nicolet, s'en va *crescendo* du

premier au troisième acte jusqu'à la plus haute et la meilleure bouffonnerie.

D'aucuns prétendaient que la *Basoche* pouvait, à la rigueur, se passer de musique. Rien n'est plus vrai ; nous trouvons pourtant que la vivante et légère partition de M. Messager s'adapte admirablement à l'ingénieux et plaisant livret de son collaborateur, et, l'un portant l'autre, l'ouvrage avait tout ce qu'il fallait d'agrément pour demeurer au répertoire de l'Opéra-Comique.

Le compositeur d'*Isoline* et des *Bourgeois de Calais*, de la *Fauvette du Temple* et du *Mari de la Reine*, qui, certes, n'a pas toujours été gâté par le succès, s'est fort heureusement relevé dans une œuvre abondante en jolies trouvailles, gaies ou poétiques, et toujours habilement instrumentée. Si parfois M. Messager a versé trop en plein dans l'opérette il a dans mainte page montré qu'il était un musicien élégant, érudit et distingué. L'interprétation de la *Basoche* était bien inégale dans son ensemble. Mme Molé-Truffier et M. Fugère, avaient eu le don de réunir tous les suffrages. Puis le chant et le jeu toujours adroits du baryton Soulacroix convenaient on ne peut mieux au rôle de Clément Marot. Mme Landouzy toujours zézayante, ne se fit pas tout de suite à celui de Marie d'Angleterre, qu'elle ne devait pas tarder à céder à Mlle Auguez pour prendre possession de celui de Philine dans *Mignon* [1]. Enfin le

1. Ce ne fut qu'au mois d'octobre suivant que Mme Landouzy prit possession du rôle de Philine dans *Mignon*, en même temps que M. Lorrain, un ancien pensionnaire de l'Opéra, débutait par celui de Lothario.

ténor Carbonne et le trial Barnolt méritent une mention spéciale que nous sommes heureux de leur octroyer.

La saison s'achevait sur l'insuccès de *Dante* et et sur le succès très franc de la *Basoche*. Les deux mois de clôture furent coupés par la représentation gratuite de la fête du 14 juillet, au programme de laquelle figurait la *Marseillaise* entre *Fra Diavolo* et les *Noces de Jeannette*.

La réouverture était fixée au 1er septembre, comme de coutume. Le *Barbier de Séville* était affiché. Des indispositions simultanées d'artistes faillirent empêcher le théâtre de pouvoir inaugurer ce jour-là la nouvelle saison. La situation était inquiétante, d'autant plus que l'administration déjà critiquée de M. Paravey était surveillée de près par le ministère, soucieux aussi bien des intérêts artistiques que des intérêts matériels de la maison. La relâche eût mis le feu aux poudres et entraîné peut-être une mesure sévère à l'endroit de M. Paravey. Et cependant, on ne trouvait toujours pas de spectacle. Ce fut Mlle Chevalier qui sauva la situation, en acceptant de chanter le *Domino noir* au pied levé. Elle fut récompensée d'avoir repris à l'improviste le rôle d'Angèle, qui avait été son rôle de début à l'Opéra-Comique, par le succès très flatteur que lui fit le public. Elle était et elle devait rester coutumière de ces sortes de tours de force. Quelques jours après toute la salle ayant protesté contre l'exhibition, dans les *Dragons de Villars*, d'une artiste médiocre, dont l'engagement était pour tout le

monde une énigme, elle accepta de reprendre au troisième acte, le rôle de Rose Friquet. Grâce à elle, grâce à son dévouement, à son désintéressement artistique, cette soirée ne fut pas un désastre pour le théâtre, ce pauvre Opéra-Comique étant à ce moment en butte à des attaques de toute nature. Le nombre des ouvrages reçus par M. Paravey, les noms mêmes des auteurs de ces ouvrages laissèrent deviner des opérations blâmables qui n'avaient rien à démêler avec l'art lyrique. La presse commençait à dénoncer ces faits et à appeler sur eux l'attention du ministre des beaux-arts. En face de toutes ces attaques, M. Paravey faisait, en apparence, bonne contenance. Mais il se sentait menacé. Il était visiblement troublé par toutes ces accusations, et il n'en laissait que mieux voir des embarras qui n'étaient plus un secret pour personne.

La première représentation de *Colombine*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Sarlin, musique de M. Michiels, fut donnée au milieu de ces inquiétudes persistantes. Elle ne devait pas relever l'éclat pâlissant de la direction Paravey. Sujet enfantin, musique banale, il n'y avait pas autre chose dans ce petit acte que quatre artistes défendirent vaillamment devant le public, sans obtenir le moindre résultat. On se demanda ce qui avait bien pu déterminer la direction à recevoir et à jouer cette bluette dont quelques représentations eurent raison, et la direction trouva le prétexte d'une indisposition de Mlle Auguez pour la faire disparaître de l'affiche. Les mêmes

reproches devaient s'élever devant M. Paravey, à la veille de la représentation de *Benvenuto* de M. Eugène Diaz. Ce compositeur, placé en dehors du mouvement musical et qu'un coup de fortune avait autrefois favorisé pour le concours de la *Coupe du roi de Thulé*, traînait depuis nombre d'années avec lui sa partition écrite sur un livret de M. Gaston Hirsch. Il eut l'heur de la faire écouter de M. Paravey et le bonheur plus grand de la voir accueillie à bras ouverts. Ce n'était pas tout que de la recevoir, il fallait la monter. Le directeur se faisait tirer l'oreille. Il dut cependant s'y résoudre et le 3 décembre *Benvenuto* était enfin affiché. Soirée pénible, ce qui ne devait qu'ajouter à la défiance en laquelle était désormais tenue la direction de M. Paravey.

Analysons succinctement ce drame de *Benvenuto*[1] qui devait porter un coup si fatal à la direction de M. Paravey. Dans le milieu si artistique et si pittoresque de la vie florentine au XVIe siècle, s'engage une action dramatique intense. Délaissée par Benvenuto Cellini, qui lui préfère aujourd'hui la jeune Delphe de Montsolm, à laquelle il est déjà fiancé, Pasilea Guasconti excite contre l'illustre sculpteur de Florence son frère Pompeo, sculpteur de Bologne. Elle parvient à l'attirer chez elle le soir même de ses fiançailles.

1. DISTRIBUTION. — Benvenuto, M. *Renaud*. — Montsolm, M. *Lorrain*. — Pompeo, M. *Carbonne*. — Andrea, M. *Clément*. — Orazio, M. *Bernaert*. — De Jesi, M. *Maris*. — De Cagli, M. *Gilibert*. — Cosme de Médicis, M. *Lonati*. — Un veilleur de nuit, M. *Thierry*. — Pasilea, Mme *Deschamps-Jehin*. — Delphe, Mlle *Yvel*.

Surpris dans un guet-apens, Benvenuto étend raide mort le traître Pompeo et l'un de ses affidés. Mais, après ce double meurtre, le voilà forcé de quitter Florence et de s'enfuir à Rome, où il tombe de Cosme de Médicis en Paul III, qui le fait enfermer au fort Saint-Ange. Il est agréablement distrait dans sa prison par une poétique vision, où Vénus, qu'il implore, lui envoie un ballet de nymphes, absolument étonnant pour l'Opéra-Comique. Mais, trêve de ballerines, la triste réalité reparaît sous la forme de quatre hommes vêtus de noir, précédant le juge des causes criminelles et l'évêque de Jési, gouverneur de Rome, qui le condamnent à mort. Benvenuto serait pour toujours ravi à l'art sans les chefs de quartier, qui aux supplications de l'ambassadeur de France et de sa fille viennent joindre leurs instances. Delphe va mourir, empoisonnée par une fausse lettre de Benvenuto que lui a envoyée Pasilea ; le gouverneur de Rome, longtemps indécis, se laisse enfin fléchir et fait grâce au sculpteur, qui ne sera que banni. Delphe renaît à la vie et sera en France la douce compagne du grand artiste, tandis que Pasilea se poignarde pour échapper au bûcher qui la réclame comme empoisonneuse. Tel était ce poème. Quant à la partition, elle n'était qu'un pastiche des partitions italiennes d'il y a cinquante ans. Sans originalité, cette musique valut pourtant un éclatant succès au baryton Renaud et à Mme Deschamps-Jehin. Une jeune débutante, Mlle Clarisse Yvel, n'était pas non plus passée inaperçue dans le rôle effacé de Delphe. Il

était juste de sauver ces trois artistes de l'effondrement de *Benvenuto*.

L'Opéra-Comique devait cependant avoir encore une soirée d'éclat. Un comité s'était constitué pour élever une statue à Georges Bizet, le compositeur de *Carmen*, mort à quarante ans, avant d'avoir goûté les douceurs de l'éclatante revanche que le public devait valoir à son œuvre méconnue à l'origine. Les souscriptions affluèrent au journal *le Gaulois* qui s'était fait le promoteur de cette généreuse pensée. Une représentation devait être organisée pour compléter la somme nécessaire à l'érection du monument. L'Opéra s'offrait à donner une représentation unique de *Carmen* au bénéfice de l'œuvre. Du même coup l'Opéra-Comique pouvait perdre un ouvrage qui lui rapportait les meilleures recettes et que lui enviait l'Académie de musique. Il se défendit et finit par obtenir gain de cause. Une représentation extraordinaire de *Carmen* fut donnée à l'Opéra-Comique le 11 décembre. Ce fut une soirée de gala. Les noms des interprètes[1] avaient

1. DISTRIBUTION. — Carmen, Mme *Galli-Marié*. — Micaela, Mme *Melba*. — Mercedés, Mlle *Chevalier*. — Frasquita, Mlle *Auguez*. — Don José, M. *Jean de Reszké*. — Escamillo, M. *Lassalle*. — Zuniga, M. *Lorrain*. — Moralis, M. *Collin*. — Le Duncaïre, M. *Grivot*. — Le Remendado, M. *Barnolt*. — Lillas-Pastia, M. *Lonati*. — Au 4me acte, avait été intercalé, pour la circonstance, un grand divertissement, réglé par M. Hansen, dansé par Mlles Rosita Mauri, Chabot, Viola, Charles, Blanc, Tréluyer, Méquignon, Parent, Vaudoin, de l'Opéra, et le corps de ballet de l'Opéra-Comique. La musique de la garde républicaine, installée dans le foyer du public, avait prêté son concours à cette représentation, pendant les entr'actes et à laquelle des rafraîchissements, des éventails

attiré, malgré l'élévation du prix des places, une foule des plus élégantes et des plus choisies. Le foyer et les couloirs transformés en jardins donnaient au théâtre un aspect solennel et imposant. La recette s'éleva à plus de 42,000 fr. Si l'Opéra-Comique n'en avait pas directement bénéficié, il lui devait une soirée dont l'éclat rejaillissait sur tout son répertoire et sur tous ses artistes. Le lendemain, *Carmen* avec ses interprètes accoutumés, retrouvait son public ordinaire, sans avoir rien perdu de son prestige et de sa valeur.

Depuis quelque temps on répétait un ouvrage issu du concours Cressent. *L'Amour vengé* [2], opéra-comique en 2 actes, en vers libres, paroles de M. Lucien Augé de Lassus, musique de M. Gaston de Maupeou, avait été reçu sans enthousiasme par M. Paravey, qui dut le jouer pour ainsi dire par autorité de justice, le ministère ayant dû intervenir à plusieurs reprises pour mettre le directeur en demeure de remplir ses engagements.

La fable de ce livret, écrit dans une langue poétique élégante, distinguée, est des moins compliquées. Jupiter a puni l'Amour de ses continuelles tracasseries en le livrant, enchaîné à un

artistiques, des boîtes de bonbons, furent distribués gratuitement au public par les soins des organisateurs de cette fête.

1. Le rôle de Don José était chanté tantôt par M. Mouliérat un des meilleurs Don José qu'il nous ait été donné d'entendre et d'applaudir et comme comédien et comme chanteur, tantôt par M. Delaquerrière. Le 25 décembre, un nouveau ténor, M. Devineau, fit dans ce même rôle, un début qui ne fut pas très heureux.

2. Distribution. — Silène, M. *Fugère*. — Jupiter, M. *Ca[r]bonne*. — L'Amour, Mlle *Chevalier*. — Antiope, Mme *Bernaer*

arbre, à la risée des faunes, des nymphes et des bergers. Cupidon, délivré par Silène, qui passe par là suivi d'un joyeux cortège, jure de tirer du maître des dieux une vengeance cruelle et d'accomplir le premier vœu du père nourricier de Bacchus. D'une pierre, il fait deux coups, en inspirant à Antiope de l'amour pour Silène et à Jupiter de l'amour pour Antiope. Jupiter, bafoué par les amants dans un quatuor spirituellement écrit, blessé dans son amour-propre divin, implore sa grâce. Cupidon satisfait, fait rentrer les sentiments qu'il inspire dans leur ordre normal. Silène retourne à son outre toujours pleine. Jupiter tombe dans le bras d'Antiope.

Tout cela encadré dans une mise en scène d'un goût mythologique exquis, fort gracieusement habillé, fournit un tableau agréable à l'œil. L'oreille avait sa part dans ce concert de mise en scène, et la partition de M. de Maupeou renfermait de bonnes et même d'excellentes pages. Ce compositeur, plus connu jusqu'ici dans les cercles et dans les salons qu'au théâtre, était mieux qu'un amateur, et cette œuvre sur laquelle le rideau allait tomber, en même temps que l'année se terminait [1] pour l'Opéra-Comique, faisait honneur au concours dont elle était issu, plus qu'au directeur qui l'avait dédaignée sans la connaître. L'*Amour vengé* avait été défendu devant le public par un quatuor d'artistes excellents et par une

1. La première représentation de l'*Amour vengé* fut donnée le 31 décembre 1890.

exécution de premier ordre. Fugère prêtait au rôle de Silène son double talent de chanteur et de comédien qui en a fait le bouffe le plus parfait qu'on ait applaudi depuis longtemps. M[lle] Chevalier, très gracieusement costumée, tout en prêtant beaucoup d'esprit au rôle de Cupidon, faisait apprécier une diction digne de la Comédie-Française, une science du chant de la bonne école. M[me] Bernaert et le jeune ténor Carbonne complétaient l'ensemble d'une interprétation supérieure [1].

Tout allait donc pour le mieux, en apparence du moins à l'Opéra-Comique. A certains jours, si l'on donnait la *Dame blanche*, ou le *Pré-aux-Clercs*, le *Domino noir* ou le *Barbier de Séville*, la salle pleine prouvait surabondamment qu'il y avait encore des amateurs pour ce genre si facilement plaisanté... Les jours de M. Paravey étaient maintenant comptés. Des désordres avérés avaient amené la présence à ce moment, à l'Opéra-Comique, d'un inspecteur des finances chargé d'examiner la situation... Mais ce sera là l'histoire de l'année prochaine, et c'est dans le volume suivant qu'il nous sera donné d'apprécier les faits qui accompagneront la retraite forcée de M. Paravey.

Il ne nous reste plus qu'à résumer le mouvement de l'Opéra-Comique, en 1890, dans le tableau suivant :

1. Le 28 décembre on avait repris le *Chalet*, avec une interprétation nouvelle : M[lle] Auguez (Bettly); M. Lorrain (Max); M. Clément (Daniel). Rien à dire de cette reprise.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation pendant l'année.	Nombre de représ. pendant l'année. Matin.	Soir.
Le Barbier de Séville, op. c.....	4	1er janvier	4	18
Les Rendez-vous bourgeois,op.-b.	1	id.	4	7
L'Amour médecin, op.-com......	3	2 janvier	4	8
Carmen, opéra-comique.........	4	id.	8	35
Esclarmonde, opéra romanesque.	4 a. 8 t.	id.	2	8
Mireille, op.-com..............	3 a. 5 t.	3 janvier	3	59
La Fille du régiment, op.-com...	2	4 janvier	9	
Les Noces de Jeannette, op.-com.	1	5 janvier	10	30
Mignon, op.-com..............	3 a. 4 t.	id.	6	21
La Cigale madrilène, op.-com..	2	6 janvier	5	14
La Traviata, dr. lyrique........	4	id.	1	8
Les Amoureux de Catherine,op.-c.	1	12 janvier	2	9
' *Hilda*, opéra-comique..........	1	15 janvier		6
Les Dragons de Villars,op.-com.	3	id.	2	8
La Nuit de Saint-Jean, op.-com..	1	18 janvier		4
Dimitri, drame lyrique.........	5 a. 6 t.	5 février		18
Le Pré-aux-clercs, op.-com......	3	17 février	4	5
La Dame blanche, op.-com.......	3	18 février	5	4
Zampa, op -com...............	3	21 février	1	8
Le Roi d'Ys, dr. lyr............	3 a. 5 t.	22 février		11
Fra Diavolo, op. com..........	3	5 mars	6	7
Le Caïd, opéra-com.............	2	15 mars	4	3
Le Maître de chapelle, op.-com.	1	19 mars		4
Le Domino noir, op.-com........	3	29 mars	2	15
Philémon et Baucis, op.-com.....	2	id.		1
Le Café du roi, op.-com.........	1	12 avril		1
' *Dante*, dr. lyr................	?	13 mai		11
' *La Basoche*, op.-com..........	3	30 mai	1	50
' *Colombine*, op.-com..........	1	4 octobre	1	6
' *Benvenuto*, drame lyrique.....	4 a. 6 t.	3 décembre		5
Le Chalet, op.-c m..	1	28 décembre	1	2
' *L'Amour vengé*, op.-com......	2	31 décembre		1

' Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits, dont la première représentation a été donnée durant le cours de l'année 1890.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

Le *Shylock* de M. Haraucourt — où Mlle Sanlaville reprit des mains de Mlle Réjane le rôle de Portia — avait occupé l'affiche pendant les premières semaines de l'année 1890. Le 7 février, il cédait la place au *Comte d'Egmont*, drame en trois parties et douze tableaux, traduit de Gœthe par M. Adolphe Aderer, musique de Beethoven [1]. — On sait que la mort du comte d'Egmont a fourni à Gœthe le sujet d'une tragédie qui ne se joue guère, en Allemagne, que remaniée par Schiller. On y trouve non seulement Egmont, mais Guillaume d'Orange et Brackenbourg, le fiancé, l'amoureux éconduit de Claire, la maîtresse d'Egmont. Nous

1. DISTRIBUTION. — Comte d'Egmont, M. *Dumény*. — Machiavel, M. *A. Lambert*. — Orange, M. *Cande*. — Maître Charpentier, M. *Cornaglia*. — Brackenbourg, M. *Marquet*. — Jetter, M. *Montbars* — Duc d'Albe, M. *Calmettes*. — Marguerite de Parme, Mlle *A. Laurent*. — Claire, Mlle *Sanlaville*. — La mère, Mlle *J. Léry*

y voyons un certain Machiavel donner de bons conseils à Marguerite de Parme, et Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe (l'un des plus jolis rôles de la pièce) déclarer à Egmont emprisonné son admiration et son amitié profondes, et recevoir de lui la mission d'aller consoler sa bien-aimée Claire — Claire qui apparaît à Egmont endormi (le rêve d'Egmont est célèbre) comme personnifiant la divine Liberté. C'est comme une étoile dans l'orage que Gœthe fait reluire la figure de Claire au milieu des sombres terreurs qui remplissent le drame du *Comte d'Egmont*. Comme Marguerite de *Faust*, Claire n'est qu'une fille du peuple, une grisette aimante et naïve qui s'est éprise du comte d'Egmont, parce qu'il a bon air à cheval et qu'on parle de lui partout. L'intérieur au milieu duquel elle se montre est vulgaire comme un tableau hollandais. Sa vieille mère garde un faux air d'entremetteuse; jusque dans ses larmes, son amoureux transi, le bon Brackenbourg, auquel elle fait dévider son fil, n'a d'intéressant que son honnêteté. Comme on l'aime pourtant, et à première vue, cette simple et bonne fille! Tout est en elle souplesse, effusion, ondulation caressantes. Elle s'insinue doucement dans le cœur pour n'en plus sortir. Les moralistes sévères pourront sans doute lui reprocher de s'être laissé trop facilement séduire et de n'avoir aucun remords de sa faute. Mais cette faute est pour elle une félicité et une gloire; elle est déshonorée — et candide. Lorsque sa mère, qui n'a pas su la garder, lui dit, prise d'un remords tardif: « N'est-

ce pas assez de douleur pour moi que mon unique enfant soit une fille perdue? » Claire se redresse et s'écrie: « Perdue! l'amante d'Egmont, une fille perdue?... Quelle princesse n'envierait pas à la pauvre Claire la place qu'elle a dans son cœur! Oh! ma mère, ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi! Chère maman, soyez bonne! Le peuple, et ce qu'il pense, les voisines, et ce qu'elles murmurent!... Cette chambre, cette petite maison, est le paradis terrestre depuis que l'amour d'Egmont y demeure. » — Ne vous récriez pas: la passion, en art, n'est pas tenue d'être morale, il suffit qu'elle soit sympathique et pénètre; on se sent en présence d'une âme toute nue qui se montre dans la grâce et la faiblesse. Coupable ou irresponsable, Claire est avant tout vraie, et il y a plus de joie dans le monde poétique pour une petite pécheresse souillée, mais vivante, que pour mille héroïnes sans tache qui n'ont jamais existé. A l'Odéon — le nombre des représentations d'*Egmont* est forcément limité — tout le succès a été pour Claire, très touchante sous les traits de Mlle Sanlaville, et pour l'admirable musique de Beethoven, rendue en toute perfection par le merveilleux orchestre de M. Lamoureux.

26 FÉVRIER. — Première représentation de *Grand' Mère*, comédie en trois actes, en prose de M. Georges Ancey [1]. — Trois petits actes, qui

1. DISTRIBUTION. — Léon, M. *Duméný*. — Un spécialiste, M. *Montbars*. — Un médecin, M. *Jahan*. — Mme Marcade, Mme *Crosnier*. — Une garde, Mme *Raucourt*. — Lucie,

ont paru un peu menus sur la vaste scène de l'Odéon : l'auteur de *Monsieur Lamblin*, des *Inséparables* et de l'*Ecole des veufs* était plus à son avantage au Théâtre-Libre, — ce Théâtre-Libre qui fait invasion ; n'avions-nous pas, la semaine suivante, aux Variétés *Monsieur Betsy* de MM. Alexis et Méténier. — Voir au chapitre des Variétés. — *Grand' Mère*, de M. Georges Ancey, se réduit à ceci : Mme Marcade est une brave femme, mais elle a un grand défaut, celui de s'imposer dans le ménage de son fils. Elle choisit la bonne, fournit la nourrice sèche et a la prétention de décider si sa bru doit ou ne doit pas nourrir le bébé. Le fils, Léon, exaspéré de ne pouvoir être le maître chez lui, à défaut de sa mère, met ses sœurs à la porte. La jeune femme loin de se fâcher de l'intervention de sa belle-mère, tire parti de sa passion pour son petit-fils. C'est la grand' mère qui habille l'enfant, qui lui donne des jouets, qui offre même un hôtel à son fils pour que bébé ait un jardin pour courir. Pris entre son besoin de s'affranchir et son intérêt, Léon opte pour ce dernier : l'égoïsme domine, c'est la vie ! Maintenant M. Georges Ancey me permettra-t-il de lui faire observer que le même sujet a été traité, il y a quelques années, par deux vaudevillistes, Najac et Hennequin, pour lesquels il professe certainement le plus profond mépris. Il y avait, dans *Nounou*, des traits d'une observa-

Mlle *Dheurs*. — Une nourrice sèche, Mlle *Marcya*. — La bonne, Mlle *L. Marty*. — Mme Moreau, Mlle *R. Marcial*. — Mme Vignet, Mlle *Duluc* — Irène, Mlle *Carlix*.

tion fine, des caractères comiques puissamment mis en relief, des mots spirituels, beaucoup de gaieté, — parfois délayée dans la grosse charge : telles étaient les qualités — pardonnez-moi, cher monsieur Ancey — de cet ouvrage enlevé avec un entrain remarquable par la troupe du Gymnase d'alors : Saint-Germain, Landrol, Francès ; Mmes Dinelli, Hélène Monnier, Scriwaneck, etc. Le public de première, spécialement convoqué à l'Odéon pour un spectacle qui ne dure guère plus d'une heure et quart, a trouvé qu'il n'en avait pas pour son argent, ou pour sa soirée, avec ces trois tableaux si peu compliqués, si totalement dénués d'intrigue au sens scribien du mot, — notre ami Sarcey en était comme pétrifié. Cependant, la lutte de la mère et du fils ne manque pas d'intérêt ; le type du médecin accoucheur est bien nature ; tout est vécu ; vous, moi, nous avons vu cela. C'est d'abord le déjeûner où le « spécialiste » en question bâfre tout son saoûl, pendant que, dans la pièce à côté, la jeune mère est torturée par les dernières douleurs : « Laissons agir la nature, dit l'homme de l'art, elle fait son œuvre d'une façon lente et sûre, il ne faut jamais la déranger. » Et le petit vient tout seul, recueilli à son entrée dans le monde par la grand' mère et la cuisinière. — « C'est égal, nous avons eu du mal ! » s'écrie le docteur qui n'a rien fait... que de recevoir ses mille francs. Au second acte, on se presse autour de bébé qu'on trouve charmant. — Il ne faudrait pas trop le pousser du côté de l'intelligence, dit une tante, il en serait

malade. » Et on tripote cet amour d'enfant. — « Je crois que dans son émotion... », dit la nourrice. — « C'est pipi ! » — « Non, c'est caca ! » Au troisième acte, le public qui avait ri tout d'abord s'est un peu lassé des réflexions de Léon se laissant donner l'hôtel, afin d'avoir une salle de billard, tout en remarquant que c'était pour fuir sa mère qu'il voulait déménager. — « De cette façon, dit-il, je ne suis pas trop *roulé !* » Les spectateurs de l'Odéon n'en pouvaient dire tout à fait autant. Si, au lieu de se fâcher *in extremis* avec le directeur de l'Odéon, M. Ancey avait bien voulu venir aux dernières répétitions de sa pièce, peut-être en eût-il pressé le mouvement, un peu lent, un peu lourd. Cela ne veut pas dire que M. Dumény ne soit parfait dans le fils agacé et Mme Crosnier bonne dans la grand'mère agaçante ; Mlle Dheurs, une bien jolie femme, « qui s'en fiche » pourvu que son bébé soit habillé, choyé, gâté, et que son mari ait l'hôtel qu'il désire, et Mlle Marty, une piquante bonne bordelaise, qui ne fait malheureusement qu'entrer et sortir — comme nous avons fait ce soir, à l'Odéon.

6 MARS. — Première représentation d'*Amour*, drame en trois parties et quatre tableaux, en prose, de M. Léon Hennique[1]. — Nous avons, Dieu merci ! assez chaleureusement applaudi, au Théâ-

1. DISTRIBUTION. — Jean de Ligny, M. *Candé*. — Philippe de Ligny, M. *Calmettes*. — Lescaut, M. *Numa*. — Balthazar, M. *Cabel*. — De Beaumont, M. *Krauss* — De Sandricourt, M. *Lecointe*. — Maria Rona, Mlle *Antonia Laurent*. — Julienne, Mme *Marie Samary*. — Renaud, Mlle *Duhamel*.

tre-Libre, la *Mort du duc d'Enghien.* — M. Léon Hennique avait traduit cette page d'histoire en trois tableaux documentaires, écrits dans un style vibrant et fort, nets, rapides, vivants — pour pouvoir crier à l'aimable et sympathique auteur, représenté ce soir à l'Odéon que, cette fois, il a fait fausse route. Combien nous avons été moins satisfait du morceau littéraire qu'il vient de nous donner sous ce titre : *Amour !* J'ai dit « morceau littéraire », et je ne m'en dédis point. Mais, vous l'avouerai-je, je ne suis pas de ceux qui s'extasient devant la « belle langue » d'un simple pastiche qui n'est pas constamment heureux, et qui, en somme, me semble à la portée de tout le monde. Voici le scénario d'*Amour*, une histoire sombre et terrible, s'il en fut jamais. — Le seigneur de Rona, gouverneur de Brescia pour le compte de Louis XII a trahi le roi de France — on sait avec quelle facilité, à cette époque, les seigneurs italiens passaient d'un parti à un autre. Son complot a été découvert ; on le condamne à avoir la tête tranchée. Ses biens sont partagés, sa maison mise au pillage. Ses soudards, ivres de sang et de vin, vont faire un mauvais parti à la belle Maria, sa fille, quand le seigneur Jean de Ligny l'arrache des mains de ces forcenés. Jean aime cette belle Italienne au teint mat, à l'œil noir. S'il n'a pas parlé plus tôt, c'est qu'il ne sent déjà plus la jeunesse dans ses veines, étant veuf et père d'un garçon de douze ans. Devant l'orpheline, ses scrupules disparaissent, et il saisit, d'une façon assez inconvenante, le moment où le père vient d'être décapité

— il n'y a pas deux minutes — pour « porter la botte » à la jeune fille : « Damoiselle, voulez-vous être ma femme ? » Maria est trop heureuse d'accepter. Redoutant pour sa jeune épousée le voisinage des camps, il la fait conduire en France par son frère de père, le bâtard Philippe de Ligny. Lui, il restera en Italie (il a bien tort) jusqu'à la fin de la campagne. A peine est-il parti pour la guerre que Maria le trompe avec son frère Philippe; les jeunes gens s'aiment ; avec toute l'impétuosité de son sang d'Italienne, l'épouse de Jean de Ligny s'est donnée corps et âme à son amant. Elle hait Jean de l'obstacle qu'il apportera à son bonheur; aussi quand le seigneur de Ligny, fait prisonnier dans un combat qui a suivi la bataille de Ravenne, envoie des émissaires pour prier sa femme de réunir l'argent de sa rançon, elle s'empresse d'éconduire ces messagers de malheur. « Ni vu, ni connu », dira-t-elle à son mari, lui demandant des nouvelles de l'ambassade. Jean, cependant, s'est échappé de prison, et il arrive en haillons au château. Son écuyer Balthazar, lui confie la triste vérité, confirmée par Juliette, la gouvernante du petit Renaud. — Jamais on n'a vu domestiques aussi bavards. — Jean ordonne d'abord la mort du coupable ; mais, ne sachant pas trop ce qu'il veut, après avoir fait insulter sa femme par son valet et l'avoir insultée lui-même — vous voyez poindre les mots de catin, — il ne se sent la force de tuer personne ; il les chasse tous deux. Les amants ont erré pendant quelque temps à

l'aventure ; à bout de ressources, ils reviennent près du château de Ligny, Maria, qui est décidément une bien méchante femme, pousse Philippe au meurtre. Par la mort de Jean et de son fils Renaud, cela n'est pas plus malin que ça, il deviendrait seul héritier des biens de la famille. Ces sentiments nous sont montrés (quatrième tableau) dans un rêve de Jean, endormi le soir dans sa chambre. — Je sais que ce rêve est amené par une confidence de Balthazar, mais cependant le moyen me semble diantrement romantique. — Puis, nous voyons Philippe et Maria pénétrer dans la chambre, — voilà un château moyen-âge bien mal gardé — à ce moment le frère n'ose frapper le frère ; c'est l'implacable Maria qui poignarde son époux. Elle veut pénétrer ensuite dans la chambre de Renaud, mais Philippe la retient et l'appartement se remplit bientôt des serviteurs de la maison. Jean embrasse son fils et son frère et pardonne en mourant à Maria, qu'il aime toujours. « Amour, c'est folle haine ! » s'écrie Philippe en sanglotant. Et bien des spectateurs se demandent l'explication de ce mot de la fin. Il restera de ce drame lugubre, écrit dans un « langaige » prétentieux un beau rôle — pas sympathique, par exemple ! — pour Mlle Antonia Laurent, qui, au premier acte, le meilleur des trois (surtout si l'on coupait tout ce qui précède l'entrée de Maria Rona) a enlevé les applaudissements de la salle entière. Son attitude à la fenêtre, d'où elle voit mourir son père, est, je ne crains pas de le dire, celle d'une grande

artiste. J'ai souvent loué M. Candé, en particulier dans *Révoltée*, de M. Jules Lemaître, où il trouva son plus franc succès; aussi suis-je bien à l'aise pour lui dire qu'il a dit avec une lenteur et une monotomie qui nous a parfois agacé le rôle de Jean de Ligny. M. Calmettes (Philippe), M. Cabel (dans Balthazar), le valet qui a mangé le morceau et Mlle Duhamel, un gracieux Renaud, ne méritent que des éloges pour le tact et le soin avec lequel ils ont composé les rôles de moindre importance de cette pièce 1830, véritable sujet de pendule à la mode d'autrefois.

21 MARS. — Reprise de *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie en cinq actes, en vers, d'après Shakespeare, par M. Louis Legendre, musique de M. Benjamin Godard [1]. — L'ouvrage qui date de deux ans, a vu renouveler son succès très franc et très mérité du premier jour. Quand, après un délicieux morceau de musique symphonique de M. Benjamin Godard, la toile se leva sur le second tableau du troisième acte représentant un coin de la cathédrale italienne, merveilleusement peint par MM. Rubé et Chaperon, et qu'on vit les mariés agenouillés devant l'autel et le cortège des invités magnifiquement costumés et harmonieusement groupés, il y eut, dans la salle, un frémissement de plaisir... Cette impression, absolu-

1. DISTRIBUTION. — Leonato, M. *Albert Lambert*. — Gandolfo, M. *Cornaglia*. — Claudio, M. *Marquet*. — Benedict, M. *Calmettes*. — Don Juan, M. *Jancey*. — Conrad, M. *Duparc*. — Borachio, M. *Duard*. — Un prêtre, M. *Jahan*. — Calam, M. *Paumier*. — Soldat du guet, M. *Chautard*. — Soldat du guet, M. *Numa*. — Hero, Mlle *Panot*. — Béatrix, Mlle *Marty*.

ment exquise, nous l'avons retrouvée, ce soir, à l'Odéon. *Beaucoup de bruit pour rien* est vraiment un spectacle pittoresque et très charmant, dont l'imagination s'amuse, qui plaît aux yeux et séduit noblement l'esprit. Ajoutez à cela que, sur un fond « bien shakespearien », M. Louis Legendre a fait œuvre d'homme de théâtre et de poète — son vers a de la hardiesse, de la vigueur, une espèce de crânerie naturelle, où l'on sent une inspiration très fraîche et une intelligence bien portante — et vous reconnaîtrez que, si les nouveaux interprètes de *Beaucoup de bruit pour rien* ne sont pas trop inférieurs à leurs devanciers, il est permis de passer, ainsi que nous l'avons fait, une excellente soirée au Second-Théâtre-Français. Ce sont de fort intelligents comédiens que MM. Calmettes, Maury et Duard, qui succèdent à MM. Amaury, Rebel et Colombey dans les personnages de Benedict, de don Pedro et de Borachio. Et si nous avons perdu M. Paul Mounet, un superbe Leonato, et Mlle Sisos, une Béatrix très fine et très spirituelle, nous avons gardé fort heureusement M. Marquet, un Claudio un peu triste, mais chaleureux, doué d'une bonne voix et sachant bien détacher le vers ; Mlle Panot, une Héro pleine de charme et de tendresse ; M. Cornaglia, un capitaine du guet gâteux à souhait.

12 AVRIL. — Première représentation de la *Vie à deux*, comédie en trois actes de MM. Henry Bocage et Charles de Courcy [1] — L'Odéon veut

1. DISTRIBUTION. — La Bronchère, M. *Duměny*. — Tessonnier, M. *Cornaglia*. — Félicien, M. *Duard*. — De Clairfont,

finir gaiement sa saison — pourquoi pas ? — e voilà qu'après un drame sombre, qui succède lui-même à toute une série d'adaptations où il n'y avait généralement pas le plus petit mot pour rire, on joue au Second-Théâtre-Français une sorte de vaudeville en trois actes. Et l'on fait bien... On fait toujours bien quand on réussit! Dans cette œuvre aimable et « vieux jeu » — témoin le monotone parallélisme des scènes — qui, sans doute, eût été mieux placée sur un théâtre de genre : au Vaudeville ou au Gymnase — il y a plus que de l'ingéniosité, de l'adresse et de la verve. On y trouve de l'observation — mais oui, si peu que ce soit! — une certaine philosophie sceptique et bon enfant qui n'engendre pas du tout la mélancolie de l'esprit — un de mes meilleurs confrères se déclarait ébloui par ses paillettes — un gentil dialogue et des mots, plus ou moins neufs, en abondance. Comment voulez-vous qu'une pièce de théâtre qui possède toutes ces qualités et qui y joint la bonne fortune d'avoir Réjane pour principale interprète, n'obtienne pas un honnête succès! Voyons-en la trame, plus que légère et invraisemblable à souhait. Camille et Lucienne, M. et Mme La Bronchère sont deux

M. *Calmettes*. — Georges Fagerol, M. *Gauthier*. — De Gogry. M. *Duparc*. — Pontlusson, M. *Numa*. — Berheim, M. *Krauss*. — Grandchamp, M. *Dupont*. — Versillac, M. *Lecointe*. — Pommeral, M. *Paumier*. — Lucienne, Mlle *Rejane*. — Mme Altichef, Mme *Raucourt*. — Suzanne, Mlle *Dheurs* — Mme Miralès y Rena, Mlle *J. Kesly*. — Nadège, Mlle *Duhamel*. — Berthe, Mlle *Dea-Dieudonne*. — Mme Hérieux, Mlle *Dalbret*. — Mme Monglat, Mlle *Marcya*. — Mme de Bérage, Mlle *Fériel*. — Mme Verdier, Mlle *Manvel*. — Mme de Gogry, Mlle *Duluc*. — Mme de Pontvoisin, Mlle *Carlix*.

jeunes mariés qui se disputent tout le long du jour, à propos de tout et même de rien : au sujet d'une potiche brisée, du piano, qui agace Monsieur, des leçons d'escrime qui énervent Madame, des séances du comité de bienfaisance que préside Lucienne, des amis de cercle que réunit Camille. Bref la « vie à deux » leur devient insupportable : ils ne s'accordent que pour se séparer. Ils n'oublient qu'une chose, c'est que le divorce pour incompatibilité d'humeur n'est pas autorisé par la loi. Avant de quitter Camille, Lucienne s'est promis de lui trouver, de sa propre main, un femme qui fasse son bonheur, puisqu'elle n'a pu le faire elle-même. Et la voilà visitant les veuves qu'elle connaît, accordant à leur défunt le tribut de regrets qui convient, puis abordant carrément la question : — « Et vous ne songez donc pas à vous remarier ? » — « Vous avez quelqu'un à me proposer? » — « Peut-être... » — « Qui? » C'est la réponse qui est difficile : « Mon mari ! » Mme La Bronchère n'est pas très heureuse en ses premières tentatives. Mme Mira-lès y Rena est une Espagnole « par trop » veuve. Donner Camille à cette femme incandescente qui, née sous un ciel de feu, a déjà tué ses trois premiers maris, ce serait l'envoyer à la mort. Elle ne doit pas plus compter sur Mlle Nadège, « interne à Beaujon », qui ne songe qu'à marier sa maman. — Ces deux scènes sont d'ailleurs fort amusantes, je me plais à le reconnaître. — Lucienne se rabat sur sa petite cousine Berthe, qui, elle, a promis sa main au jeune Georges Fagerol.

Camille suit une autre piste : celle d'une ex maîtresse de piano qui n'est autre que la femme divorcée de son ami de Clairfont. Bien établi et bien déduit, le quiproquo amène de plaisantes conséquences. — « Est-ce qu'on peut aimer M. La Bronchère ! » a dit dédaigneusement Mme de Clairfont. — « Comment si on peut l'aimer ! » s'écrie Lucienne énumérant longuement et complaisamment les qualités de son mari. La scène est charmante : elle a été jouée en toute perfection par Mlle Réjane. Oh ! la délicieuse comédienne ! Oh ! le joli cierge que lui doivent MM. de Courcy et Bocage ! Vous devinez, n'est-ce pas ? que, la jalousie aidant, Lucienne revient à Camille (l'un et l'autre n'ont jamais cessé de s'aimer), tandis que Mme de Clairfont pardonne à son mari, divorcé pour cause d'infidélité, et que les petits jeunes gens, Georges et Suzanne, s'épousent gentiment comme ils le désirent. — « La vie à deux est impossible, — à moins qu'on ne fasse qu'un ! » C'est sur cet aphorisme que s'est baissé le rideau. Très franc succès pour Mlle Réjane qui n'a jamais eu plus de verve. — M. Dumény lui aussi ne méritait que des compliments pour sa gaieté assaisonnée de quelques grains de sensibilité, dans le rôle du mari. Mlle Réjane et M. Dumény sont, d'ailleurs, on ne peut mieux secondés par Mlles Déa-Dieudonné et Paula Dheurs Mmes Kesly, Duhamel et Raucourt, MM. Cornaglia, Gauthier, Calmettes et Duard, ce dernier dans le bout de rôle du valet de chambre Félicien tiré à hue et à dia par Monsieur et Madame : « Plus on

connaît les maîtres, dit-il, plus on est fier d'être domestique ! »

22 MAI. — Première représentation de *Pendant l'orage*, comédie en un acte, en prose de M. Frédéric Carmon [1]. — « Mme de Trellin est mariée à un divorcé, — nous dit M. Paul Perret qui se trouvait ce soir-là à l'Odéon, au moment où le rideau se levait, à huit heures précises, sur la première œuvre dramatique de M. Carmon. La scène est dans un chalet à Trouville. La jeune femme, en compagnie du docteur, se loue de la félicité parfaite qu'elle a trouvée dans son ménage. M. de Trellin est pour le moment à Paris. Un orage éclate et une troupe de promeneurs se réfugie dans le chalet. Parmi eux est Mme Henriette de Maurienne, la première femme du divorcé. Elle se trouve en face du docteur, ami de la maison d'autrefois comme de la maison d'à présent, et cette rencontre réveille tout le passé dans son cœur. Pourquoi a-t-elle été répudiée ? Pour les apparences d'une conduite légère ; rien que des apparences. Trellin a eu, depuis la séparation, la preuve certaine qu'elle n'était pas coupable. Elle n'en est pas moins seule désormais, avec des regrets qui la déchirent, car ce mari trop soupçonneux et trop prompt à punir, elle l'aime encore. Entre la seconde Madame. Voilà les deux rivales en

1. DISTRIBUTION. — De Cardillac, M. *Candé*. — Bonnard, M. *Jahan*. — Chabrun, M. *H. Krauss*. — De Roquefeuille, M. *Lecointe*. — Henriette de Maurienne, Mlle *Santaville*. — Blanche de Trellin. Mlle *Fériel*. — Gabrielle, Mlle *Carlix*. — Yvonne, Mlle *Noemie*.

présence. Blanche ne connaît pas Henriette, mais bientôt la devine; la sacrifiée devient menaçante. Mais le docteur intervient et fait appel aux bons sentiments d'Henriette. Non, elle ne troublera pas la nouvelle existence de Trellin et le bonheur de Blanche. C'est maintenant celle-ci qui a le droit pour elle; un enfant l'a consacré. Henriette ne fera point tomber le malheur sur cette tête innocente ; elle ne cherchera pas à revoir son mari. En effet, Henriette, persuadée, s'éloigne avec les amis qui l'accompagnaient. L'orage est passé. Je n'ai qu'une objection à faire à cette donnée, d'ailleurs bien travaillée et bien conduite: c'est que le renoncement d'Henriette n'est pas féminin. Les femmes ont la tendresse et la charité en partage; elles connaissent peu la générosité. Dans la réalité, Henriette n'aurait pas hésité à porter le trouble dans le ménage de sa rivale et à reprendre, si elle l'avait pu, un homme qu'elle eût toujours considéré comme son bien. Henriette n'eût pas été *généreuse*. Si après cela Blanche était morte de chagrin et que l'enfant fût resté seul au monde, Henriette l'aurait recueilli; elle eût été *charitable*. La pièce est bien jouée par tout le monde, particulièrement par Mmes Sanlaville et Fériel. »

Le théâtre avait fermé ses portes le 31 mai. Il les rouvrait le 5 juin pour la première représentation de *Béatrice et Bénédict*, opéra-comique en trois actes d'Hector Berlioz. — Un

1. Distribution. — Béatrice, Mme *Bilbaut-Vauchelet*. — Héro, Mlle *Levasseur*. — Ursule, Mlle *Landi*. — Bénédict,

groupe de personnes du monde et d'artistes, a décidé de faire appel au patriotisme de tous pour fonder une Société qui assurerait enfin à notre pays la primeur des œuvres françaises, et qui, dans de grandes auditions, donnerait les partitions complètes de compositeurs anciens ou contemporains. La Société doit s'appliquer d'abord à mettre en pleine lumière les maîtres d'autrefois et à monter les chefs-d'œuvre qui, toujours expatriés, sont restés inconnus chez nous. La Société des Grandes Auditions musicales a choisi comme début *Béatrice et Bénédict* de Berlioz, qui n'avait jamais été joué qu'en Allemagne. L'histoire a été contée en détail par M. Adolphe Jullien en son magnifique *Hector Berlioz* de la Librairie de l'Art. Bénazet, « le roi de Bade », ayant entrepris de construire une nouvelle salle de spectacle, avait prié Berlioz d'écrire un opéra-comique exprès pour l'inauguration, qui devait avoir lieu en 1862 : il lui offrait quatre mille francs par acte, plus mille francs pour venir diriger la représentation. Dès les premiers pourparlers, une idée, vieille déjà de près de trente ans, s'était représentée à l'esprit de Berlioz : « Je vais faire un opéra italien *fort gai* sur la comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien* », s'écriait-il avec un rire amer en janvier 1833, au plus fort de son désespoir amoureux causé par les hésitations de miss Smithson. Il reprit

. *Engel*. — Claudio, M. *Badiali*. — Don Pèdre, M. *Queulin*. — Somarone, M. *Gourdon*. — Léonato, M. *Albert Lambert*.

ce projet pour Bade, et se tailla bien vite dans cette tragi-comédie un livret qui n'avait d'abord qu'un seul acte; par prudence, il changeait le titre original en celui, moins dangereux de *Béatrice et Bénédict*. « En tout cas, dit-il, je réponds qu'il n'y a pas *beaucoup de bruit.* » Notre confrère Jullien, qui n'est pas seulement un adroit historien, mais aussi un très sagace critique, appréciait ensuite de la sorte l'ouvrage que nous venons d'entendre ce soir à l'Odéon. *Béatrice et Bénédict*, dit-il, est l'une des partitions les plus délicates de Berlioz; la couleur en est poétique et le sentiment général exquis, mais c'est peut-être aussi celle où il s'est montré le plus respectueux des formes surannées et toutes conventionnelles qu'il combattait si vivement de la plume. Il y a là contradiction flagrante entre le compositeur et le critique, et s'il se montre toujours très soucieux de la prosodie à laquelle il attache à juste titre une grande importance, il est beaucoup moins scrupuleux en ce qui concerne le sens des paroles qu'il hache ou répète à satiété; il n'a surtout aucun souci de l'unité de style et soude à tel andante, d'un sentiment délicieux, quelque allegro coulé dans le moule italien le plus banal, avec cadence vocalisée et ornements de toute sorte. Il est incroyable, à vrai dire, que de telles disparates n'aient pas choqué Berlioz au plus haut point, et on ne les peut expliquer que par l'indécision de ses vues en matière de musique dramatique. Il n'avait pas de répulsion convaincue, insurmontable pour le genre même de

l'opéra-comique, et, s'il le décriait si fort dans son feuilleton, c'est parce qu'il trouvait là un thème inépuisable à railleries faciles ; mais le jour où l'occasion lui fut donnée d'en écrire un, il l'entreprit de grand cœur et ne le conçut pas autrement que n'aurait fait tout autre musicien contemporain. Que sa phrase mélodique soit d'une inspiration délicate, d'une mélancolie adorable, et que son accompagnement symphonique, à la fois si riche et si limpide, relève encore le charme et la poésie du sujet ; que ces qualités lui soient tout à fait personnelles et donnent à l'ouvrage, vu d'ensemble, une élégance, une saveur qu'on chercherait vainement dans les autres opéras-comiques de l'époque, on n'en saurait douter, et l'empreinte de Berlioz est sensible d'un bout à l'autre de la partition ; mais la disposition générale de l'œuvre et la coupe de chaque morceau pris en particulier ne diffèrent en rien de ce qu'on avait l'habitude, alors, d'entendre à la scène. Seulement ces formes de l'opéra-comique français et ces allegros, ces cadences à l'italienne, qui ne choquaient nullement sous la plume d'Auber ou d'Adam, surprennent d'autant plus dans un ouvrage où certaines parties déclamées ne seraient pas indignes de Gluck, où les contours de la mélodie et de l'accompagnement évoquent souvent à l'esprit le souvenir de Weber. Oui, certes, l'orchestration de *Béatrice et Bénédict* est une constante et pure merveille ; sans doute, on trouve dans cette partition une perle des plus rares : le suave duo-nocturne des deux

femmes, si connu par les concerts, et qui, à la scène, dans le délicieux décor et sous le rayon de lumière électrique qui figure le clair de lune, prend une intensité de mélancolique rêverie qui laisse le spectateur absolument sous le charme. Mais, outre que ce duo, d'une poésie exquise, est un simple hors d'œuvre, la confidente Ursule n'arrivant dans l'action que pour les besoins de la cause et dans le but de faire sa partie de contralto dans l'invocation d'Héro à la « nuit sereine », rien dans l'œuvre légère qu'on nous a fait entendre n'atteste le génie théâtral de Berlioz. Tout cela est banal, et qui plus est, très prétentieux ; si l'œuvre écrite dans le style des vieux maîtres a pu paraître, il y a vingt-huit ans, d'une coupe peu nouvelle et déjà surannée, jugez de l'effet qu'elle doit produire aujourd'hui ! Je crois, en somme, qu'en nous rendant *Béatrice et Bénédict* pour honorer Berlioz, la Société des Grandes Auditions musicales a commis une erreur analogue à celle que commettrait le Théâtre-Français s'il nous donnait *Mélicerte* ou les *Amants magnifiques* comme unique spécimen de Molière. Elle comprend, d'ailleurs, à quel point elle s'est trompée, car elle se hâte de faire annoncer la mise à l'étude de cette œuvre autrement dramatique qui s'appelle la *Prise de Troie*... Le demi-succès de cette première tentative ne doit pas nous empêcher de rendre justice aux efforts de M. Lamoureux, qui a conduit avec sa précision ordinaire son orchestre et ses chœurs, et à ceux des chanteurs, auxquels on pourrait souhaiter plus de voix

mais non plus d'intelligence et de conscience artistique. Nous féliciterons donc M. Engel et Mme Bilbault-Vauchelet, qui se sont chargés des rôles de Bénédict et de Béatrice ; Mlles Levasseur et Landi, qui, dans leur impeccable interprétation du duo célèbre ont eu le vrai succès de la soirée, et nous n'en voudrons point à M. Gourdon de n'avoir déridé personne dans le personnage prétendu comique de Somarone. Si c'est, comme il l'a dit lui-même, pour railler son ennemi Fétis, maître de chapelle du roi des Belges, que Berlioz a introduit le bonhomme dans la pièce de Shakespeare, Fétis a été bien vengé : le rôle est exécrable et ne fait de tort qu'à l'auteur. Oh ! la gaieté de Berlioz !

14 JUILLET. — *Horace* et le *Barbier de Séville*, Corneille et Beaumarchais font salle comble en matinée gratuite.

10 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Secret de Gilberte*, pièce en cinq actes, en prose, de M. Théodore Massiac[1]. — L'Odéon eût pu simplement rouvrir par une reprise de la *Vie à deux*, à laquelle Réjane, l'étonnante Réjane, assurait, à la fin de la saison dernière, un si

1. DISTRIBUTION. — De Charmont, M. *Calmettes*. — Albert de Rayme, M. *Daltour*. — Roger de Berlières, M. *Paul Reney* (début). — Adrien Deroze, M. *Monvel* (début). — Jacques de Porancé, M. *Dupont*. — Philippe, M. *Lecointe*. — Maurice, M. *Paumier*. — De Larbos, M. *Durel*. — De Juilhac, M. *Lorel*. — Gilberte de Charmont, Mlle *Rosa Bruck* (début). — Madame de Tinville, Mme *Raucourt*. — Madame de Charmont, Mme *Solesmes* (début). — Lucile d'Iverny, Mlle *Lherbay*. — Madame de Juilhac, Mlle *D'Albert*. — Madame de Larbos, Mlle *Noémie*. — Suzanne de Flyse, Mlle *Berthe*.

brillant succès. M. Porel s'est décidé pour une pièce nouvelle, dont les représentations ne s'éterniseront sans doute pas sur l'affiche, mais dont la première a du moins fait le bonheur d'un de nos confrères, M. Théodore Massiac, l'Indiscret du *Gil Blas*. Après Dennery, dans la *Comtesse de Lérins*, après Barrière dans l'*Outrage*, après Dumas dans *Joseph Balsamo*, et Bergerat, dans le *Viol*, M. Massiac a traité une question fort délicate au théâtre. Son petit roman, car c'est un roman en cinq actes, tend à nous montrer la fâcheuse situation d'une jeune fille, Mlle Gilberte de Charmont, demandée en mariage par un jeune homme qui l'aime et qu'elle aime, et fort embarrassée de lui répondre. Elle a été violée quatre ans auparavant par son secrétaire (c'est ordinairement les secrétaires qu'on viole), alors qu'en proie à un narcotique, elle se reposait des fatigues vaillamment gagnées au chevet de sa mère malade. Vous connaissez le fatal secret. Mais M. Roger de Berlières, le noble fiancé, ne le connaît pas encore, et c'est l'infâme secrétaire qui, sur l'ordre de Gilberte, ira le lui révéler. Roger saisit un pistolet, et nous avons tous cru qu'il allait tuer comme un chien l'ignoble « violeur »... Il se contente de le chasser et de lui donner beaucoup d'argent pour aller s'établir en Louisiane. Puis, comme si de rien n'était, il revient demander à Mlle Gilberte si elle veut toujours être sa femme. — « Je te crois ! » répondrait la jeune fille si elle était plus fin de siècle — « Vous êtes le meilleur et le plus généreux des

hommes » lui fait dire M. Massiac. Et la toile tombe. Il y a dans cette histoire une bonne dose d'invraisemblance et de naïveté. Comment Mlle Gilberte, ou la fille mal gardée, a-t-elle pu souffrir pendant quatre ans la vue du misérable qui l'a déshonorée et conférer tous les jours, seule avec lui, des affaires et des procès de la famille?... Mais il faut beaucoup pardonner à un débutant, dont c'est le premier ouvrage dramatique, et l'on peut même passer sur le style, un peu précieux, de sa comédie. Il y a, dans le *Secret de Gilberte*, bien du papotage et bien du remplissage. Il s'y trouve aussi deux ou trois scènes vigoureusement menées et qui attestent un auteur dramatique. Elles eussent produit infiniment plus d'effet, si elles avaient été convenablement jouées. Mais où donc le directeur du Second Théâtre-Français (nous avons eu plusieurs fois le sentiment que nous étions à Batignolles) est-il allé chercher — on nous dit que c'est dans sa propre troupe — l'acteur qu'il a chargé de représenter l'indigne secrétaire ? M. Monvel en a fait, avec beaucoup d'emphase et d'insupportable prétention, un type de forçat inspiré, moitié médium et moitié rôdeur des carrières d'Amérique, qui ne pouvait, en aucun cas, être admis dans la maison de M. de Charmont. Pour traîner le remords dont il paraît accablé, ledit secrétaire n'a que faire de traîner la savate. Ce n'est pas tout à fait la faute de M. Calmettes s'il n'a pu renouveler le type de Brigard, le père distrait et fétard que nous avons

applaudi dans *Froufrou ;* mais comment M. Porel a-t-il pu confier le rôle de Mme de Charmont à une dame aussi bafouilleuse et surtout aussi volumineuse que Mme Solesmes, en vedette sur l'affiche de l'Odéon. C'est la fille qui a été violée et c'est la mère qui paraît enceinte ! a dit quelqu'un. Seuls, au milieu d'une troupe de petits rôles médiocrement tenus et de figurants pauvrement et ridiculement habillés, Mlle Rosa Bruck et M. Paul Reney soutiennent l'honneur de la maison. Mlle Bruck a trouvé l'occasion de faire un excellent début dans le personnage de Gilberte, auquel elle donne le charme et l'énergie qui conviennent. M. Paul Reney est élégant et distingué, sobre et vrai : nous avons toujours cru à l'avenir de ce jeune premier.

24 septembre. — Reprise de la *Maîtresse légitime*, comédie en quatre actes, en prose, de Louis Davyl [1]. — Louis Davyl, qui fut un lettré et un homme de goût, n'eut jamais au théâtre qu'un seul franc succès : la *Maîtresse légitime*. Et encore, dans quelles conditions fut-il obtenu ? L'histoire a été souvent contée. Personne, à l'Odéon, le directeur pas plus que les artistes et pas plus que l'auteur, ne comptait sur la pièce. Elle était enfouie dans les cartons de M. Duquesnel et reçue seulement

1. Distribution. — Jean Duluc, M. *Duměny*. — Dalesme, M. *A. Lambert*. — Demeuve, M. *Cornaglia*. — Boulmier, M. *Montbars*. — Vernier, M. *Paul Reney*. — Gourdet, M. *Matrat*. — Legifflé, M. *Numa*. — Delbarre, M. *Krauss*. — Gérôme, M. *Dupont*. — Coupry, M. *Durel*. — Joseph, M. *Paumier*. — Mme Coupry, Mme *Crosnier*. — Marthe, Mlle *A. Laurent*. — Geneviève, Mlle *Déa-Dieudonné*. — Amélie, Mlle *Guernier*. — Victoire, Mlle *Victoire*.

pour la forme. On avait besoin d'une pièce qui fit attendre *Un drame sous Philippe II*, de M. Georges de Porto-Riche, qu'on allait monter. Pour passer le temps, on songea à la *Maîtresse légitime*. C'était une œuvre de remplissage, ou plutôt de transition, destinée à être étranglée entre l'ouvrage de la veille, la *Jeunesse de Louis XIV*, et celui du lendemain. On la répéta à la diable, sans y prendre garde. On ne fit de frais d'aucune sorte, et dès avant la première représentation, on distribua les rôles d'*Un drame sous Philippe II*. Mais le grand jour arriva. Le vrai public, qui n'est pas dans le secret des petites comédies de coulisses, s'emballa. C'était superbe... Peu s'en fallut qu'on ne criât au chef-d'œuvre. La *Maîtresse légitime* força le cap de la centième représentation, fait assez rare dans les annales de l'Odéon. Depuis lors, on reprit la pièce bien des fois, et toutes les reprises qu'on en fit furent fructueuses. Elle était devenue le *Courrier de Lyon* de la rive gauche. Après la soirée, qui le sacra auteur dramatique, Louis Davyl fit jouer plusieurs ouvrages : les *Vieux amis*, comédie en quatre actes, au Gymnase ; *Coq Hardi*, drame en sept actes, à la Porte-Saint-Martin ; la *Comtesse de Lérins*, drame en cinq actes, avec Dennery, au Théâtre-Historique ; les *Abandonnés*, drame en cinq actes, à l'Ambigu ; *Monsieur Chéribois*, comédie en trois actes, à l'Odéon ; l'*Amour*, comédie en quatre actes, avec Dennery, au Vaudeville. Aucune de ces œuvres ne passionna le public, et après bien des tentatives de diverse sorte, Davyl resta et

mourut — le mois dernier — l'auteur de la *Maîtresse légitime*.

On connaît assez une comédie qui a obtenu les honneurs de plus de deux cents représentations; je n'ai point à en donner le scénario. Il n'y a pas, dans la pièce de Davyl, l'analyse de la femme, ainsi que le sujet le comportait. L'auteur procède par coups de théâtre qui ne sont pas équilibrés, parce qu'il n'y a pas de proportions entre la cause et l'effet. Ainsi, au premier acte, Dalesme vient dire à sa maîtresse : « Je reçois la visite d'hommes d'affaires qui peuvent beaucoup pour moi. Tu ferais peut-être bien de t'effacer pour un moment, afin de nous éviter à tous les deux les demandes indiscrètes sur la place que tu occupes à mon foyer. » Quoi de plus naturel ? Une femme intelligente comprendrait ; celle-ci part aussitôt de là pour déserter la maison à jamais, et pour accepter sans nécessité les tristesses d'une rupture que rien ne commande. C'est, à notre avis, un défaut capital de la comédie, et c'est pour cela que les lamentations de Marthe laissent le public froid au début. On voudrait lui crier : — « Mais, chère dame, ce que vous faites là n'a pas le sens commun. Vous êtes veuve depuis un moment (en ce temps-là, on n'avait pas le divorce). Votre amant l'ignore ; il ne tiendrait qu'à vous de le lui apprendre. Et comme il vous aime, il vous épousera. Il est donc inutile de fuir la maison, puisqu'il ne dépend que de vous d'y tenir désormais votre rang d'honnête femme... » La pièce pèche donc par la base, qui manque de logique. Mais,

une fois cette donnée extravagante acceptée par le public, il n'est pas sans prendre plaisir à la suite de cette histoire. Mlle Antonia Laurent joue avec un réel talent le rôle de Marthe Régis, qui fut créé par Léonide Leblanc et repris, huit ans après, par Aimée Tessandier. Elle lui donne une note essentiellement juste : digne, grave et modeste, ainsi que le comporte le personnage. Jamais artiste ne fut mieux en possession de son art que ne l'est actuellement Mlle Antonia Laurent. M. Albert Lambert est un très bon André Dalesme ; il a bien les allures du caractère chaleureux, honnête, un peu faible, que l'auteur a donné à son héros. M. Dumény a repris avec succès des mains de son directeur, M. Porel, le rôle de l'ami Duluc. Duluc est ce qu'on appelle au théâtre « un Félix », en souvenir de l'acteur vibrant du Vaudeville qui lançait si bien les mots et les tirades de Desgenais. Mlle Déa-Dieudonné a du charme et de la sensibilité dans Geneviève, où nous avons vu jadis Mlle Barretta. Mme Crosnier — retour des Bouffes — est plaisante avec son costume de cacatoès en délire. Pas plus que Geneviève, le public n'a compris un mot du petit couplet sur les courses qu'avait à débiter Mlle Guernier — Mlle Guernier, à qui le jury, en désaccord avec l'assistance du Conservatoire, décernait au mois de juillet le second prix de comédie qui a provoqué un incident : la grande colère de MM. Ambroise Thomas et l'évacuation de la salle avant la fin de la proclamation des récompenses. Au demeurant, l'Odéon a bien fait de nous rendre la

Maîtresse légitime. Mais M. Porel aura tout intérêt à monter au plus vite le *Roméo et Juliette* de notre confrère Georges Lefèvre.

6 OCTOBRE. — Première représentation de *Fleurs d'avril*, comédie en un acte, en vers, de MM. Gabriel Vicaire et Jules Truffier, musique de M. Ch. L. Hess [1].— M. Gabriel Vicaire, l'auteur d'un recueil exquis, intitulé *Emaux bressans*, et M. Truffier, le jeune sociétaire de la Comédie-Française, poète à ses heures, lui aussi — *Sous les frises* en fait foi — se sont associés pour nous donner à l'Odéon un acte dont la représentation a été pour nous un véritable régal. L'affabulation est pourtant des plus simples. La scène se passe au XVIII[e] siècle, dans une modeste auberge de campagne, où nous voyons se contant timidement fleurette deux jeunes amoureux : Yvette, qui n'a d'autres parents que sa pauvre grand'mère, Alison, l'humble hôtesse du *Cheval blanc*, et Pierre Ardant, le fils d'un gros fermier de l'endroit, qui, naturellement, ne saurait consentir à ce qu'il appelle une mésalliance. Survient un étranger — un ami déjà, — qui les tance comme il faut :

Est-ce ainsi que l'amour se gouverne à présent ?
Jadis, noble ou vilain, seigneur ou paysan,
Qu'il s'agît d'une brune ou d'une fine blonde,
Il se sentait de taille à conquérir le monde...
Rien ne lui résistait. C'était le joyeux temps !

1. DISTRIBUTION. — Le chevalier d'Oisy, M. *Calmettes*. — Maître Ardant, M. *Montbars*. — Pierre Ardant, M. *Gauthier*. — Flageolet, M. *Numa*. — Alison, M[lle] *A. Laurent*. — Yvette, M[lle] *L. Duluc*.

Quoi ! Le soleil rieur dore vos dix-sept ans !
Un sang pur, généreux, bouillonne dans vos veines,
Avril vous met aux mains son bouquet de verveines,
Vous avez tout : beauté, jeunesse et vous pleurez !

PIERRE.

C'est très bien parlé, mais...

LE CHEVALIER.

Vous la regretterez,
Cette heure merveilleuse, et qui ne revient guère.
Croyez-en sur parole un vieil homme de guerre
Qui connut bien l'amour et n'est pas consolé
De le savoir, hélas ! à jamais envolé.
Ce n'est, mes bons amis, qu'un oiseau de passage :
Le voilà... Pschit, plus rien ! Aussi tout homme sage
Le doit, en son printemps, chasser au bois gentil !
On ne l'a pas toujours au bout de son fusil.

Ces vers ne sont-ils pas jolis?... Que n'ai-je assez de place pour vous citer le récit du chevalier qui, jadis, a passé par le village et a aimé d'amour une adorable fillette, aussitôt abandonnée. C'est Alison — qu'il retrouve bien inopinément.

LE CHEVALIER.

Morbleu !
Tournez-vous donc vers moi que je vous voie un peu.

ALISON.

Ah ! je ne pourrais plus faire votre conquête,
Mon chevalier, il a neigé sur notre tête ;
Mais mon cœur, toujours jeune, a les mêmes élans.
Et je vous aime encore avec vos cheveux blancs.

LE CHEVALIER.

Toujours ces yeux rêveurs et cette bouche heureuse ;
L'âge n'a pas pesé sur vous, mon amoureuse.

ALISON.

Toujours cet air si noble et à tous généreux ;
Comme on a dû vous adorer, mon amoureux.

LE CHEVALIER.

Vous vous rappelez donc ce jour incomparable ?

ALISON.

Ah ! sans cela j'aurais été bien misérable.
Son soleil en mon cœur ne s'éteindra jamais...

La rencontre est charmante et la scène a été délicieusement jouée par M. Calmettes et par Mlle Antonia Laurent. Le reste, vous le devinez : le chevalier dote sa petite-fille :

Chers amis, voyez donc comme le temps est doux !
Qu'on a plaisir à vivre ! Aimez-vous... aimons-nous !
L'amour est le seul lien qu'on ait encor sur terre ;
C'est lui qui nous dira le mot du grand mystère,
Lui, le bel enchanteur, le sorcier sans pareil
Qui sait en pleine nuit allumer un soleil.

A Pierre.

Comme un bouquet brillant de gouttes de rosée
Mon Pierre, entre tes mains je remets l'épousée.
Conservez en vos cœurs le charme d'aujourd'hui,
N'oubliez pas ce jour où votre amour a lui
D'un éclat si vermeil qu'il éclipsait les roses.
Quand viendront la vieillesse et les heures moroses,
Que vous restera-t-il encore ? un souvenir...

Excusez-moi de m'être si longuement arrêté sur un petit acte. Que voulez-vous ! Je donnerais pour ces simples *Fleurs d'avril* bien des pièces plus importantes analysées dans ce volume.

La comédie de *Fleurs d'avril* était accompagnée

sur l'affiche du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine [1].

30 OCTOBRE. — Première représentation de *Roméo et Juliette* [2], drame en cinq actes et dix tableaux en vers d'après Shakespeare par M. Georges Lefèvre, musique de M. Francis Thomé. — Tout le monde connaît la touchante histoire de Roméo et Juliette, que la musique de Berlioz et de Gounod a rendue populaire. Ces deux amants n'ont-ils pas remplacé, dans l'incarnation de l'amour, Héloïse et Abélard ?... C'est dans le conteur italien Bandello, qui, lui-même, avait emprunté à Luigi da Porto, que Shakespeare puisa les éléments de sa pièce. Le récit de Bandello est peut-être plus vivant, plus vraisemblable ; mais Shakespeare lui a donné son admirable poésie. Ce n'est pas seulement l'arrivée des deux enfants qui séduisait le tragique Anglais, il trouvait dans la haine des Montaigus et des Capu-

1. DISTRIBUTION. — Vanderck père, M. *A. Lambert*. — Antoine, M. *Montbars*. — Vanderck fils, M. *Maury*. — Le Président, M. *Krauss*. — Desparville père, M. *Dupont*. — Desparville fils, M. *Lecointe*. — La marquise, Mme *Raucourt*. — Mme Vanderck, Mme *Solesmes*. — Sophie, Mlle *Roland*. — Victorine, Mlle *Syma*.

2. DISTRIBUTION. — Mercutio, M. *Dumény*. — Frère Laurence, M. *A. Lambert*. — Roméo, M. *Marquet*. — Le clown, M. *Matrat*. — Montaigu, M. *Duparc*. — Samson, M. *Duard*. — Tybalt, M. *Calmettes*. — Grégoire, M. *Numa*. — Paris, M. *Daltour*. — Benvolio, M. *Maury*. — Capulet, M. *Cabel*. — L'apothicaire, M. *Dupont*. — Prince de Vérone, M *Lecointe*. — Un officier, M. *Duluard*. — Abraham, M. *Durel*. — Frère Jean, M. *Chataignier*. — Premier Citoyen, M. *Schutz*. — Deuxième Citoyen, M. *Auguste*. — Lady Capulet, Mlle *A. Laurent*. — Juliette, Mlle *Rosa Bruck*. — La nourrice, Mme *Raucourt*. — Balthazar, Mlle *L. Duluc*. — Julia, Mlle *Yves-Roland*. — Bruno, Mlle *Lherbay*.

lets un sujet d'actualité. Un siècle avait passé depuis que Henri Tudor, comte de Richmond, avait terminé par la défaite et la mort de Richard III à Bosworth la sanglante guerre des Deux-Roses. Pendant trente ans, de 1455 à 1485, les York et les Lancastre, ces deux branches de la famille royale des Plantagenêts, modernes Montaigus et Capulets, s'étaient disputé la couronne d'Angleterre, avaient couvert leur pays de massacres et de ruines. Le souvenir n'en était point effacé. Le comte de Richmond devenu Henri VII, épousant, lui, le dernier Lancastre, Elisabeth, héritière d'York, pour éteindre par cette union la rivalité des deux maisons, n'est-ce pas Roméo s'unissant à Juliette? L'intérêt de ces haines héréditaires a disparu pour nous; l'histoire d'amour seule est restée. M. Georges Lefèvre a réduit les nombreux tableaux de l'œuvre de Shakespeare à dix. L'exposition se fait sur une place publique de Vérone, que suit le bal chez Capulet, où Roméo, entré là par hasard, aperçoit Juliette pour la première fois. Puis, c'est la scène du balcon, le mariage, le duel et la chambre nuptiale que suivent le sommeil de Juliette, la boutique de l'apothicaire de Mantoue et les Tombeaux. Le drame de Shakespaere est un peu long, chargé de détails puérils et inutiles, que M. Lefèvre nous a épargnés; puis je n'ai pas retrouvé dans sa traduction cette flamme de jeunesse, cet emportement de passion, cette vie intense que l'on trouve à la lecture dans l'original. Soit que la langue du poète français reste

indécise, soit qu'il ait négligé, à ce qu'il m'a semblé, les expressions vivantes et fortes du maître, soit que les acteurs, principalement Mlle Rosa Bruck, aient récité leurs rôles comme des litanies, au lieu de leur donner la vie de la passion, l'impression n'a pas été celle que j'attendais. Ce qui caractérise cette œuvre du grand poète anglais, c'est l'emportement de la passion qui est tout extérieure et qui ne fait aucun effort pour se cacher. Les personnages sont simples, ils obéissent aveuglément à leur tempérament; ce sont des gens de premier mouvement, tels qu'ils apparaissent aux temps primitifs, aux époques de troubles où les appétits se déchaînent sans frein. Ce sont personnages du quinzième siècle anglais ou du quatorzième italien. Et comme dit un commentateur : « La réflexion n'a pas plus de part dans leurs diverses passions qu'elle n'en a dans l'amour des deux enfants. A peine ont-ils pensé une chose qu'elle est exécutée. Mercutio est comme enivré de sa verve; il est le possédé, non le possesseur de son esprit. Les violences de Tibaldo sont soudaines comme des bonds de tigre; les brutalités du vieux Capulet sont immodérées et irréfléchies... » Ce qui distingue les créations du poète anglais, c'est la fougue, la jeunesse, l'ardeur, la passion, l'ivresse d'amour, le besoin de vivre et d'agir du printemps de la vie; nous ne les avons point retrouvés avec la même intensité dans les figures de M. Georges Lefèvre. Son vers nous a paru manquer d'éclat et de vigueur, un peu prosaïque par

endroits... Ce qui ne veut certes pas dire que l'œuvre de notre confrère soit sans mérite... N'est-ce point une entreprise redoutable que de s'attaquer aux grands maîtres ?... Quelle histoire touchante que celle des deux amants ! Elle a fait verser des larmes, il en coulera encore ; car M. Lefèvre a trouvé des accents émus pour faire parler la douleur de Juliette et de Roméo. Ce drame est intéressant, poignant, comme il est humain dans sa philosophie. M. Marquet est un excellent Roméo, il a de la chaleur, de l'élégance, une bonne diction. Mlle Rosa Bruck est une belle et sculpturale Juliette. Quelle jolie tête et quels beaux bras ! Mais combien froide ! — Juliette a quatorze ans dans le texte anglais, Mademoiselle : elle aime avec toute la fougue de sa jeunesse, avec son sang d'Italienne... Mlle Antonia Laurent est bien jolie aussi ; elle porte avec dignité les belles étoffes de l'époque, elle rend avec un accent juste les colères de Lady Capulet. M. Dumény est charmant dans Mercutio, plein de légèreté, de gaîté et d'entrain ; il y a obtenu beaucoup de succès, et un succès mérité ; M. Albert Lambert déclame un peu les tirades du frère Laurence, cette figure si pittoresque. Nous aimons M. Calmettes en farouche Tybalt. N'oublions pas Mme Raucourt (la nourrice), Mlle Laurence Duluc, qui ajoute Balthazar, le page de Roméo aux nombreux pages qu'elle a déjà joués au début de sa carrière ; M. Maury (Benvolio), M. Daltour (Pâris), M. Matrat (le clown) et Duard (Samson), qui s'acquittent fort bien de

leurs petits rôles. M. Porel a fait de grands frais pour monter la pièce. Les louanges sont unanimes, la mise en scène est magnifique. Les décors viennent de chez Rubé, Chaperon, Jambon et Lemeunier, c'est dire qu'ils sont superbes. La crypte des Tombeaux a fait surtout grande impression. Les costumes sont riches et fort beaux. Et la musique de scène, spécialement composée par M. Francis Thomé? C'est toute une partition écrite *sous* la pièce par le délicat auteur de la *Fiancée du Timbalier*. Et ces morceaux, tendres ou religieux, sont si jolis, si réussis, qu'ils accaparent souvent l'attention du public au détriment du poète...

17 NOVEMBRE. — Reprise de *Mélicerte*, comédie pastorale héroïque en deux actes, en vers, de Molière, précédée d'un prologue de M. Henri Chantavoine. Une débutante, Mlle Carlix, a interprété avec une ingénuité très gracieuse le rôle de Mélicerte. Mlle Duluc était agréable sous le joli costume du berger Myrtil; Daphné nous a ramené la charmante Lucie Manvel, également gracieuse sous son ingrat costume.

29 NOVEMBRE. — On donne l'*Arlésienne* au bénéfice de l'œuvre de la statue de Georges Bizet [1]. L'*Arlésienne*, qui atteindra bientôt sa 180e

1. DISTRIBUTION. — Francet Mamaï, M. *Cornaglia*. — Frédéric, M. *Marquet*. — Patron Marc, M. *Montbars*. — Balthazar, M. *Calmettes*. — Mitifio, M. *Monvel*. — L'équipage, M. *Durel*. — Un valet, M *Paumier*. — Un paysan, M. *Auguste* - Rose Mamaï, Mlle *Lerou*. — Vivette, Mlle *Sanlaville*. — L'Innocent, Mlle *Rose Syma*. — Renaude, Mme *Solesmes*. — Première servante, Mlle *Duluc*. — Deuxième servante, Mlle *Noemie*. — Troisième servante, Mlle *Caroline*.

représentation à l'Odéon, alternera au mois d
décembre avec *Roméo et Juliette* et sera suivie su
l'affiche de la *Maîtresse légitime* qui terminer
l'année.

15 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Monsieur Jean*, comédie en un acte, en vers, de M. O. des Armoises [1], qui met en scène le grand fabuliste lui-même : Jean de Lafontaine. L'auteur — mon confrère Henry de Lapommeraye insinuait que ça pouvait bien être une femme — nous montre La Fontaine se rendant chez la marquise de la Sablière, se trompant d'hôtel (on sait combien le « bonhomme » était distrait) et entrant chez une autre marquise, la marquise... mitoyenne. L'anecdote, bien présentée, a amusé le public. Les vers sont faciles et agréables. Le fabuliste parle comme il convient; son ton est simple; ses actions sont naturelles... C'est, en somme, un heureux début pour M. ou Mme Olivier des Armoises. M. Montbars, Mlles Sanlaville et Marcya, Mme Raucourt méritent d'être applaudis.

21 DÉCEMBRE. — Pour le 251e anniversaire de Racine on donne *Athalie* (Mlle Lerou) et les *Plaideurs*.

1. DISTRIBUTION. — Jean de Lafontaine, M. *Montbars*. — Jean de Fontane, M. *Krauss*. — Jeannette, Mme *Raucourt*. — Alice, Mlle *Sanlaville*. — La Marquise, Mlle *Marcya*. — Colas, Mlle *Guernier*.

	Nombre d'actes.	Date de la première rep. ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Shylock ou le Marchand de Venise, pièce	3 a. 7 t.		39
Les Ricochets, comédie	1		39
La Famille Benoîton, comédie	5		3
Le Diplomate, comedie	2	13 Janvier	4
Mithridate, tragédie	5		5
Esther à St-Cyr, comédie en vers	1		4
Tartuffe, comedie en vers	5		9
Le Docteur Mascarille, comédie	1		8
Le Malade imaginaire, comédie	3		3
Le Distrait, comèdie	5		4
* *Le Comte d'Egmont*, drame	3 p. 12 t.	7 Février	21
Le Roman d'une heure, comédie	1		67
Le Misanthrope, comèdie en vers	5		9
La Petite Ville, comédie	4		7
* *Grand'mère*, comédie	3	26 Février	3
* *Amour*, drame	3 p. 4 t.	6 Mars	13
Le Médecin malgré lui, comédie	3		18
Beaucoup de bruit pour rien pièce en vers	5	21 Mars	14
Les Enfants d'Edouard, drame	3		1
L'Abbé de l'Épée, comédie	5		8
La Demoiselle à marier, comédie	1		8
Le Barbier de Séville, comédie	4		6
* *La Vie à deux*, comédie	3	12 Avril	54
* *Pendant l'orage*, comédie	1	22 Mai	10
* *Béatrice et Bénédict*, op.-c	3	5 Juin	6
* *Le Secret de Gilberte*, pièce	5	10 Septemb.	12
Les Sincères, comédie	1		17
Horace, tragédie	5		3
Les Femmes savantes, comédie	5		7
L'Ecole des femmes, com. en v.	5		1
La Maîtresse légitime, comédie	4	24 Septemb.	36
Le Dépit amoureux, comédie	2		37
L'Avare, comédie	5		2
Le Philosophe sans le savoir, c.	3		6
* *Fleurs d'Avril*, comédie en vers	1	6 Octobre	5
* *Roméo et Juliette*, drame	5 a. 10 t.	30 Octobre	38
Méliccrte, com. past. héroïque	2	17 Novembre	5
Marton et Frontin, comédie	1		5
L'Arlésienne, pièce	5	29 Novembre	19
* *Monsieur Jean*, com. en vers	1	15 Décembre	4
Les Précieuses ridicules, com.	1		7
Athalie, tragédie	5		2
Les Plaideurs, comédie	3		2
Le Légataire universel, com.	5		2
Le Cid, tragédie	5		1
Sganarelle, comédie en vers	1		1
Les Folies amoureuses, comédie	3		1

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Les aimables succès de *Paris fin de siècle* de MM. Ernest Blum et Raoul Toché et de l'*Obstacle* de M. Alphonse Daudet ; la lourde chute de *Dernier amour* de M. Georges Ohnet : tels sont les faits dramatiques qui constituent, avec le vaudeville de MM. Paul Ferrier et Emile de Najac intitulé l'*Art de tromper les femmes*, et les reprises à ce théâtre des *Danicheff* et de la *Fiammina* l'histoire du Gymnase en 1890.

8 JANVIER. — Première représentation (à ce théâtre) des *Danicheff*, comédie en quatre actes de M. Pierre Newsky [1]. — Plus favorisés que les peuples heureux, les *Danicheff* ont une histoire.

1. DISTRIBUTION. — Le comte Wladimir Danichef M. *Marais*. — Roger de Taldé, M. *Valbel*. — Osip, M. *Cn, Masset*. — Le prince Walanof, M. *Lagrange*. — Zakaroff, M. *Paul Devaux*. — Paul, M. *P. Achard*. — Ivane, M. *Libert*, — Nikifor, M. *Ricquier*. — Le Pope, M. *Seiglet*. — Linder, M. *Girard*. — Le docteur Koureff, M. *Boudier* — La comtesse Danicheff, Mme *Pasca* — La princesse Lydia Walanoff, Mlle *Brindeau*. — Anna, Mlle *Darlaud*. — Baronne Dozen, Mlle *Lise Fleury*. — Anfissa, Mlle *Renard* — Marinna, Mlle *Davenay*. — Mme Germain, Mlle *Gennetier*. — Nathalie, Mlle *Bertholy*.

Ils ont autrefois dérangé autant de juges que d critiques, et, ce qui est extraordinaire, ils ne s'e trouvent pas plus mal. Ils ont occupé autant d place dans la *Gazette des Tribunaux* que dans le gazettes boulevardières, ballottés de l'Odéon à l Porte-Saint-Martin et de la Porte-Saint-Marti au Gymnase, indifférents à tout ce bruit, et pa-reils à ces financiers que les aventures trempent et n'abattent point. En dépit des procès et des conclusions d'avoué à avoué, les *Danicheff* conti-nuent à être signés par M. Pierre Newsky. C'est le nom d'une perspective que les promenades de M. Dumas fils ont rendue célèbre. Il suffit d'écou-ter attentivement le drame repris ce soir au bou-levard Bonne-Nouvelle pour reconnaître deux factures bien distinctes : la conférence sur l'in-fluence du rôle de la femme dans la société mo-derne, depuis Cléopâtre jusqu'à Rachel, et le traité du rôle de l'ours blanc dans les parties de chasse qui encombrent le second acte, ne proviennent certainement pas de la main robuste qui a tracé le plan magistral de l'exposition. C'est que M. de Corvin se promène sur la perspective Newsky, pendant que M. Dumas se repose. Nous préférons les moments où M. Dumas prend le bras de M. de Corvin et le guide jusqu'au bout de l'allée. L'anec-dote des *Danicheff* était faite pour plaire à la foule. De violentes péripéties, des coups de théâ-tre imprévus, un moujick sublime, une noce, l'iné-vitable attaché d'ambassade, un perroquet, des chats, un amour pur, les épaules de la princesse Lydia, le récit d'une chasse à l'ours, des allusion

patriotiques : voilà plus qu'il n'en fallait pour attirer et retenir les bons Parisiens de Paris. De fait, on a joué quatre cent cinquante-six fois le drame. Faut-il reparler de la pièce ? Il y a bien de l'invraisemblance dans ces *Danicheff*. Le spectateur ne s'en aperçoit pas, ou peut-être ne veut-il pas s'en apercevoir. La solennité de l'interprétation actuelle confine à la pesanteur, et telle est l'action des *Danicheff* qu'elle souffre de la réflexion. C'est sous toutes les latitudes une chose délicate qu'un grand seigneur épouse, contre le sentiment de sa mère, la femme légitime de son cocher. Pour que le spectateur signe au contrat, jetez-le presque brutalement dans le courant du drame. Mme Pasca est de celles qui ne transigent pas avec les nécessités de la logique : dans le personnage tyrannique de la Comtesse Danicheff, elle marque une cruauté majestueuse qui manquait à sa devancière Elise Picard, créatrice du rôle à l'Odéon. Marais a retrouvé son triomphe accoutumé dans Vladimir : là, tout le sert, voix, gestes et physique. Acclamé et même rappelé après la scène finale du second acte, il n'a voulu discrètement revenir qu'après la chute du rideau: ce qui semblait contrarier fort Mme Pasca, à qui un long séjour en Russie a sans doute donné des habitudes quasi-italiennes. Nous l'avons vue au Théâtre Michel, où elle était adorée reparaître une dizaine de fois de suite, dans l'*Article 47*, alors que M. Gustave Worms, qui jouait avec elle, devait se contenter d'un simple rappel. M. Masset mélancolise comme il faut dans son rôle du serf

sublime qui dompte son amour et rend à son maître la femme qu'il aime. M. Valbel revient, lui, de plus loin que de Saint-Pétersbourg : je veux dire qu'il nous a paru un peu « province », un peu lourd et trop maniéré dans le rôle de l'attaché d'ambassade, qui allait comme un gant à M. Noblet, Parisien dans l'âme. Mlle Malvau méritait, après le succès qu'elle a obtenu dans *Dora*, de garder le rôle d'Anna, que pleure Mlle Darlaud : elle le sanglote jusqu'à la coqueluche. Mais que dire de Mlle Brindeau dans le rôle de Lydia, sinon qu'en elle la demoiselle de comptoir semble primer la princesse? MM. Paul Devaux et Lagrange (c'est un train entier venant de Russie) sont fort bien placés ; le premier dans le rôle du juif Zakaroff, le second, dans le prince Walanoff, légèrement « gaga ». Si M. Koning nous eût consulté il eût carrément supprimé l'insupportable rôle des deux vieilles gouvernantes de la comtesse Danicheff, qui nous semble aujourd'hui d'un comique suranné. Encore que ces quatre actes aient semblé un peu longs, la pièce ne manquait pas d'avoir au Gymnase le regain d'un succès qui commençait à s'épuiser. Le directeur de ce théâtre nous a prouvé une fois de plus qu'il est un impressario habile et un metteur en scène expert. Toutefois les *Danicheff* sont du vieux neuf.

22 FÉVRIER. — Première représentation de ***Paris fin de siècle***, pièce en quatre actes et cinq tableaux de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1].

1. DISTRIBUTION. — Gaston de Mirandol, M. *Noblet*. — Marquis de Boissy-Godet, M. *Lagrange*. — Duc de Linarès,

Dignes émules de Sardou, les heureux auteurs des *Femmes nerveuses* et du *Parfum*, — je ne nommerai point le *Cadenas*, puisque le *Cadenas* n'a pas eu l'heur de plaire au chaste public du Palais-Royal, — MM. Ernest Blum et Raoul Toché ont fait leur *Famille Benoiton*. La *Famille Benoiton* était un tableau de mœurs brossé il y a vingt-cinq ans. *Paris fin de siècle* date d'aujourd'hui, de demain même, si vous voulez. C'est bien avec une légère pointe de sentiment et même de drame, tout comme dans la célèbre pièce de Sardou, une revue de la société actuelle, observée à fleur de peau, sans intention de satire — tant pis ! — revue chatouillante et papillottante, distrayante et amusante. Une exquise « soirée parisienne » : notre gai confrère Frimousse en a parfois signé de plus spirituelles : il n'a jamais rien écrit de plus piquant et de plus aimable. Le premier acte — un déjeûner chez Bignon — nous présente tous ou à peu près tous les personnages masculins de la pièce : Alfred de Mirandol, le Parisien « qui la connaît dans les coins », l'heureux fiancé de Mlle Berthe de Boissy-Godet, et son ami Roger de Kerjoël arrivant du fond de sa Bretagne tout

M. *P. Plan*. — Roger de Kerjoël, M. *Burguet*. — La Faloise, M. *Numès*. — Rivolet, M. *P. Achard*. — La Fauchette, M. *Hirch*. — M. Jules, M. *Nicolini*. — Des Epiglottes M. *Berny*. — Adrien, M. *Torin*. — Claire de Chancenay, Mme *Raph. Sisos*. — Marquise de Boissy-Godet. Mlle *Desclauzas*. — Mme Fripier, Mme *Grivot*. — Berthe, Mlle *Depoix*. — Judith Fripier, Mlle *Darlaud*. — Mme des Epiglottes, Mlle *Demarsy*. — Mme de Val-Chevrette, Mlle *Varly*. — Mme de la Verpillière, Mlle *Bergeot*. — Mme de la Roche-qui-pleure, Mlle *Lecuyer*. — Albertine, Mlle *Marielle*. — Juliette, Mlle *Soriane*.

exprès pour demander la main de sa jolie cousine Claire, veuve de Chancenay (ce seront là les deux compères de la revue); puis, une série de viveurs tels que le Duc de Linarès, prêt à payer les notes de couturière des femmes du monde en renom d'élégance et de beauté; Rivolet, qui, donnant dans la politique, s'est lancé dans le radicalisme par la raison que son père était député monarchiste, et qui ne pardonne pas à son adversaire de l'avoir appelé: « rare intelligence »; La Fauchette, un enragé collectionneur de culottes au baccarat et la Faloise, qui ne craint pas de raser avec ses récits de voyage tous ses camarades du cercle. Au second acte,—une vue sur le côté féminin, le plus agréable incontestablement du kaléïdoscope que nous présente MM. Blum et Toché, — nous sommes chez Mme Benoiton, je veux dire chez la marquise de Boissy-Godet. Absorbée par les diverses sociétés dont elle est présidente — entre autres les Mères inconsolables et les Vierges intransigeantes, où l'on commence à manquer de vierges... elle en oublie totalement son futur gendre et ne se souvient de sa fille que quand celle-ci revient du couvent pour épouser le jeune Mirandol, qu'elle ne connaît même pas. La petite « fin de siècle » eût préféré un beau vieux aux longs cheveux argentés — Béranger! fait la mère — et professe sur le mariage contemporain des idées toutes particulières, déjà entrevues dans *Ma Camarade*, de MM. H. Meilhac et Ph. Gille. Elle les développera franchement, ces idées, en causant de bonne amitié avec un jeune homme

qu'elle rencontre au bal (c'est justement Mirandol) et qu'elle trouve si gentil, qu'elle compte bien prier son mari de l'inviter à dîner... Le troisième acte nous introduit, comme contraste, dans un milieu beaucoup plus sérieux : chez Judith Fripier, où l'on ne fume pas, de peur d'abîmer les tentures, et où l'on se couche à dix heures et demie, non sans avoir sablé la camomille. Alors qu'Alfred de Mirandol ne sait comment avouer à Judith qu'il est à la veille de se marier, cette cocotte moderne — la raison même — lui annonce qu'elle va prendre un mari : — « Il est croupier dans un cercle, dit-elle, et il a la clef de la cagnotte ! » Passons à l'acte-clou. C'est le bal de Mme des Epiglottes. Superbe décor d'escalier : les hommes en habit rouge ; les femmes délicieusement costumées en Arlequines dessinées par Jean Béraud ; farandole et ronde en trio (M. Noblet, Mmes Desclauzas et Demarsy), le *Petit Fin de siècle*, musique de M. J. Massenet; excusez du peu ! C'est là que se place la charmante scène de rencontre des deux fiancés qui ne se reconnaissent pas (le bijou de la pièce) ; là que l'on voit poindre (au quatrième acte, il en est temps !) le drame, un bon petit drame bourgeois et banal, qui consiste à faire défendre par notre jeune Breton bretonnant la réputation de son inconséquente cousine Claire de Chancenay, un instant compromise par le duc de Linarès, ce Don Juan prêt à prendre les femmes en mal de factures à payer. Il va sans dire que tout s'arrange et que le duel — je vous recommande les quatre témoins, qui

finissent par tailler ensemble un petit bac — le duel, d'où le beau Roger sort vainqueur, ne servira qu'à hâter son mariage avec son adorable cousine, — cousine également de la Paulette de Gyp, — convaincue, mais un peu tard, que la haute vie parisienne ne fait pas le bonheur. Grâces soient rendues aux malins auteurs qui ont réussi à nous divertir pendant toute une soirée, sans nous intéresser un seul instant, et honneur à M. Koning, qui a pu réunir une compagnie de jolies femmes capables à elles seules d'attirer au Gymnase le tout Paris boulevardier. Il suffira de nommer Mmes Raphaëlle Sisos (on applaudit jusqu'à sa merveilleuse toilette) ; Depoix, une divine ingénue à la mode de 1900, Darlaud et Demarsy (celle-ci a très gentiment dit son couplet sur le Théâtre-Libre), Varly, Lécuyer, etc. Quant à Mlle Desclauzas (la marquise Hustuberlu) et à Mme Grivot (une mère Fripier plus vraie que nature), elles ont été la joie de la soirée, de concert du reste avec Noblet, toujours plein d'entrain, Lagrange et Numès, habiles en l'art de composer des types. MM. Burguet (le petit Breton amoureux), Paul Plan (l'élégant duc de Linarès), P. Achard, Hirch, Nicolini (le fils du ténor), Torin, tous ont contribué au succès parfaitement justifié de *Paris fin de siècle*.

C'est par la pièce de MM. Blum et Toché qu'après la fermeture d'été, le théâtre rouvrait ses portes le 1er septembre. *Paris fin de siècle* était précédé, ce soir-là, d'une amusante comédie en un acte de MM. A. Gandrey et A. Lenéka intitu-

lée *Veuve avant la lettre* [1]. Les jeunes auteurs ont utilisé un thème souvent mis à la scène, mais toujours gracieux, et ils ont su le rajeunir avec beaucoup d'esprit et de franche gaieté. Une jolie veuve reçoit la visite d'un jeune ingénieur qui vient l'entretenir de la construction d'un pont à ériger dans sa propriété. Tous deux sont ennemis déclarés du mariage et s'entretiennent tout d'abord sur un mode quelque peu revêche, mais en causant des travaux du premier mari de la dame et de diverses autres choses, leurs dispositions se modifient à ce point que l'ingénieur finit par demander la main de la veuve qui lui est accordée avec joie. Cette piécette était menée avec tant de belle humeur et d'entrain que l'on riait d'un bout à l'autre. M. Nicolini et Mlle Miramon, qui l'avaient très gentiment jouée, étaient rappelés, et les auteurs fort applaudis.

7 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Art de tromper les femmes*, comédie en trois actes de M. Paul Ferrier et Emile de Najac [2]. — L'*Art de tromper les femmes* ! Quel bon titre sur une

1. DISTRIBUTION. — Ludovic, M. *Nicolini.* — Andrée, Mlle *Miramon.* — Pauline, Mlle *Davenay.*

2. DISTRIBUTION. — Loriquois, M. *Noblet.* — Pontaudemer, M. *Nertann.* — San Catalpa, M. *Numes.* — Théodule, M. *Hirch.* — Pingaud, M. *Richemond* (début). — Des Flanchettes, M. *Nicolini.* — Bocard, M. *Ricquier.* — Le maître d'hôtel, M. *Torin.* — Un garçon, M. *Boudier.* — Un sommelier, M. *Seiglet.* — Germain, M. *Girard.* — Un gardien de la paix, M. *Libert.* — Colinette, Mlle *Marguerite Ugalde.* — Hermine, Mlle *Depoix.* — Casilda, Mlle *Demarsy.* — Irène, Mlle *Varly.* — Adrienne, Mlle *Lecuyer.* — Amandine, Mlle *Arbel.* — Blanche, Mlle *Miramon.* — Zoé, Mlle *Collin.* — Jenny. Mlle *Bertholy.* — Julie, Mlle *Davenay.* — Mariette, Mlle *Briot,*

affiche ! Les femmes — je parle des plus fines — demanderont toutes à *voir ça* ; les hommes, amants ou maris, ne seront pas fâchés de savoir comment s'y prend le héros de la pièce de MM. Ferrier et Najac... Eh bien ! il n'est vraiment pas fort, M. Ernest Loriquois, avocat d'assises, et les moyens qu'il emploie pour tromper, d'un côté, sa jeune femme Hermine, bien gentille, mais bien naïve, et de l'autre, sa maîtresse Colinette — un peu moins crédule, celle-là — n'apprendront pas grand chose aux spectateurs dont les intentions ne seraient pas tout à fait pures. C'est ainsi qu'étant allé au Grand-Hôtel, pour y rencontrer, au bal de bienfaisance, où elle lui avait donné rendez-vous, une troublante et radieuse Américaine, Casilda, veuve de la Plata bien capable de lui inspirer une troisième passion, il rentre chez lui, comme s'il revenait de Rambouillet, en costume de chasseur, le fusil en mains et les bottes soigneusement crottées... Hermine,— plus bonasse que nature, décidément — croit à la partie de chasse, et à la bourriche de gibier — rien que des lapins, au lieu des perdreaux annoncés — portant encore l'étiquette de Loiseaux, marchand de comestibles, rue Montmartre... Colinette, qu'on ne trompe pas si facilement, — vous ai-je dit que c'était une grande lingère, l'une des premières maisons de Paris, locataire de Loriquois — envoie en inspection son garçon Théodule. Ses bottes crottées — trop même ! — prouveraient bien que « le patron » est allé à la chasse, mais pourquoi y a-t-il une

araignée dans le canon de son fusil ?... Colinette a de la méfiance : elle accourt au canon ! Et c'est elle que trouvera, bien inopinément, Loriquois dans le fiacre qui était censé l'emporter à la gare de Lyon, partant pour Fontainebleau, où l'appelait soi-disant l'ouverture d'un testament, — alors qu'il devait aller au bal de l'Opéra rejoindre la piquante Casilda. Nous le retrouvons au second acte, chez Colinette, qui exige des explications sérieuses et demande, *elle*, à voir les télégrammes... « Bichette aimée » — il l'appelle ainsi, comme sa femme — ne coupe guère dans la partie de chasse, elle ne coupe même plus du tout, lorsqu'elle trouve au fond de la bourriche — il y en a une pour elle comme pour Hermine — sous les perdreaux et les faisans, un homard oublié par le marchand... Loriquois choisit bien mal ses fournisseurs... La lettre d'excuses préparée par Loriquois achève de lui donner l'éveil : l'avocat lui annonce l'arrivée de sa belle-mère — le coup de la belle-mère lui paraît assez neuf — alors qu'il vient de lui parler d'un confrère de Montargis, — non de Montereau ! — débarquant à l'improviste et l'obligeant à rester chez lui pour le recevoir. Ajoutez la visite de Mmes de la Plata et Loriquois, toutes deux clientes de Colinette. Loriquois se déguise en vieux caissier, au passage de Casilda. Il se fourre sous la table à l'arrivée de sa femme... à qui Colinette demande des nouvelles de sa mère. — « Elle est toujours à Saint-Germain, reprend Mme Loriquois, et je ne l'ai

pas vue depuis trois jours ». Colinette est fixée : aussi garde-t-elle son trompeur. Je passe sur la scène des pleurs, qui est pourtant bien amusante, et j'arrive à la ruse imaginée par Loriquois pour s'échapper, après dîner, afin d'aller rejoindre au bal de l'Opéra Casilda qui l'attend. Loriquois avise le manchon oublié par sa femme, prend une feuille de papier, n'importe laquelle, y trace, déguisant son écriture, quelques mots d'amour, signés Ferdinand, et glisse le billet dans le manchon d'Hermine. — « Sa femme le trompe ! Le malheureux ! s'écrie Colinette, toute prête à le laisser partir, quand — elle croyait pourtant les connaître toutes ! — elle aperçoit sur la lettre accusatrice l'entête de sa maison de commerce ! Vous voyez d'ici l'effet... « Ah ! c'est comme cela, canaille ! » Et elle boucle son prisonnier dont elle retient les effets, et qui, pour sa punition, passera la nuit, enfermé dans la chambre d'essayage. Eh bien ! non, il ne la passera pas là, car nous le voyons dévissant la serrure et tentant de sauter par le balcon dans la rue, où l'aperçoivent les agents, qui le prennent pour un voleur et le mènent au poste. « Enfin ! je suis libre ! » s'écrie Loriquois, que nous retrouverons, au dernier acte, — ayant donné au commissaire de police de ses amis toutes les explications désirables, — au cabaret de la *Licorne d'argent*, le restaurant à la mode, où Colinette le surprend, soupant en cabinet particulier avec Casilda, où sa femme elle-même — Hermine a fini par avoir des soupçons, Dieu merci ! assez

justifiés et parle de peine du talion — le trouve se dérobant au revolver du farouche San Catalpa, frère de Casilda. Ah! ce San Catalpa, Américain du Sud, habillé à miracle et joué à ravir par Numès, renouvelant en son langage comme en son costume le type tant de fois vu et revu du rastaquouère de théâtre, il a été l'une des joies de la pièce, qui, usurpant le titre de comédie, ne tient ni à la vérité, ni même à la vraisemblance, et verse en plein dans la farce, — j'allais dire : la pantomime. Très gai et très mouvementé en ce genre souvent exploité au théâtre Cluny, le second acte a emporté le succès. Le fait est qu'il a été enlevé en toute perfection par Noblet, étourdissant de verve, et par Marguerite Ugalde — eh oui! la Manola du *Jour et la Nuit* — effectuant dans la comédie un début des plus heureux. Je n'apprendrai à personne qu'elle est une artiste de race, pleine d'entrain et de bonne humeur, mais j'insisterai sur le cachet de réalité qu'elle sut imprimer au rôle de la méfiante et jalouse lingère, pour lequel auteur et directeur malins l'avaient très adroitement choisie. Le Gymnase est depuis longtemps le théâtre des jolies femmes. A qui donner la pomme, de l'exquise Depoix ou de l'appétissante Demarsy? Nous serions aussi embarrassé que ce veinard de Loriquois... Disons aussi que Mlle Varly se fait bonne actrice; que M. Nertann, retour de Russie, remplit dignement l'emploi de Pontaudemer, viveur incorrigible, et qu'à défaut d'autre création le jeune Hirch tient avec gaîté le

bout de rôle de Théodule. Après le vaudeville et la farce, M. Koning nous doit des choses un peu plus sérieuses... On nous avait promis par exemple, une comédie dramatique pour la rentrée de Mlle Tessandier : nous l'attendions... Elle est venue, hélas ! et n'a fait que passer...

18 NOVEMBRE. — Première représentation de *Dernier Amour*, pièce en quatre actes de M. Georges Ohnet [1]. — L'hôtel de Fontenay est en fête. On y joue ce soir une comédie de salon : ce n'est pas le *Piston d'Hortense* de l'incomparable Champcourtier, c'est quelque autre ineptie d'un homme du monde, le petit Berneville, qui espère bien que, si sa pièce a du succès, elle sera reprise — cela s'est vu — au Théâtre-Français — toujours prêt à faire de ces politesses qui n'intéressent d'ailleurs la littérature en aucune façon. L'heure est venue de frapper les trois coups, quand on s'aperçoit de l'absence inexplicable, en ce moment, de l'artiste amateur qui a bien voulu se charger du principal rôle. On cherche partout le comte Armand de Fontenay : sorti depuis deux heures à l'insu de sa femme, il a été appelé dehors par un petit télégramme bleu. — On sait le rôle que jouent dans les pièces contemporaines ces misérables petits bleus. Angoissée, la comtesse

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Fontenay, M. *Raphaël Duflos*. — Le marquis de Précigny, M. *Nertann*. — Paul de Cravant, M. *Burguet*. — Bernard Pellier, M. *Paul Plan* — Firmont, M. *Numes*. — Berneville, M. *Hirch*. — Trésorier, M. *Renoux*. — James, M. *T. Seiglet*. — La comtesse de Fontenay, Mlle *Tessandier*. — Lucy, Mlle *Raphaëlle Sisos*. — Mme de Jessac, Mlle *Varly*. — Mme Trésorier, Mlle *Marie Augé*. — Louise, Mlle *Davenay*.

paraît — c'est, dans sa robe de velours Nil garnie de zibeline, faisant valoir ses élégantes épaules et ses bras de marbre, une superbe brune à son coucher de soleil, c'est-à-dire au seuil de la quarantaine, — du cabinet de son mari elle passe précipitamment dans sa chambre, où elle aperçoit dans la cheminée, une petite boule de papier bleu : le télégramme froissé et imprudemment jeté par le comte avant de partir. Elle le déchiffonne, le lisse avec sa main gantée, et, s'approchant de la lumière, dévore ces lignes encore visibles : « Ma tante est gravement malade. Venez sans perdre un instant. Je me meurs d'inquiétude. — Lucie. » Lucie ! ce nom de femme, éclatant, inattendu, comme un coup de tonnerre, au milieu de sa vie sereine, quelle mystérieuse rivale le porte ? Depuis combien de temps Armand la connaît-il ? Quelle irrésistible domination exerce-t-il sur lui, pour l'avoir forcé à quitter son hôtel plein d'amis, sa femme parée et rayonnante, à déserter enfin tous ses devoirs d'époux, de maître de maison, et l'entraîner, dans la nuit froide et noire, vers un but ignoré ? Quel intérêt porte-t-il à cette jeune femme, quelle tendresse a-t-il pour elle, quelle obéissance aveugle lui a-t-il vouée, pour qu'à son premier appel d'alarme, il abandonne tout ce qui n'est pas elle, et coure, indifférent à ce qu'il laisse derrière lui. Lucie !.. Mais un pas rapide dans l'escalier fait tressaillir la comtesse. Elle se lève vivement, le visage rayonnant d'une joie subite. — C'est lui, il revient ! » Cet : « Il revient » contient tout un

monde d'espérances soudainement ranimées. Et sans qu'il sache qu'elle a lu la dépêche, la comtesse disparaît. Le comte, un peu pâle, « fait sa figure » et joue son rôle avec un vif succès. La représentation terminée, les deux époux se trouvent seuls. — « Vous paraissez préoccupé, dit la comtesse. J'espère que si vous avez des ennuis, vous auriez assez de confiance en moi pour ne pas me les cacher... » — « Quels ennuis pourrais-je avoir ? » — « Si vous en avez en tous cas je pense qu'ils ne viennent pas de moi... — « Non certes! Vous êtes la meilleure et la plus charmante des femmes, et vous savez bien que j'ai pour vous autant d'estime que de tendresse. » — « Alors votre cœur est toujours le même pour moi ? Ce soir, en vous voyant sur ce théâtre, j'ai frémi en me disant que vous pourriez me jouer, à moi aussi, la comédie, et que je serais d'abord ridicule, et ensuite malheureuse à en mourir... Tu sais combien je t'aime !... Eh bien ne me fais pas souffrir, ne m'impose pas les tortures de la jalousie, ne fais pas de moi la fable de notre monde... » — Rassurez-vous : vous n'avez rien à craindre de moi. Chassez toutes ces idées mauvaises... Je vous aime de tout mon âme... Et comme le comte a regagné sa chambre, après l'avoir tendrement embrassée : — « Il ment!... s'écrie-t-elle. Ils s'entendent tous les deux pour me tromper... Mais je saurai tout... » Un vieux diplomate de ses amis, le marquis de Précigny lui a, en effet, fourni sur sa demande, un policier qui a filé le comte, et lui a donné l'adresse de la

maison de Neuilly, où il va tous les jours consoler Mlle Lucie Andrimont de la mort de sa tante. Quelques minutes après le départ du comte et du notaire, chargé d'*expliquer* la jeune fille : une orpheline, cousine germaine d'Armand, dont la mère a été repoussée par la famille pour s'être mésalliée, et qui, revenant d'Amérique, où ses parents avaient fait fortune, a désiré voir son cousin, le comte de Fontenay et a eu grand plaisir à le *revoir* — elle n'est que son amie, mais il en est amoureux fou, a dit le notaire qui a du flair — quelques minutes, dis-je, après le départ de ces deux messieurs, la comtesse se présente — au nom du comte. Elle apprend de Lucie tout ce qu'elle veut savoir, sans que celle-ci songe seulement à lui demander son nom. — « Mais enfin, Madame, qui êtes-vous donc, vous qui connaissez si bien le comte de Fontenay? » — Je suis sa femme ! » On devine l'effet de ce mot, et le ricochet qu'il produit, quand revient ensuite le bel Armand... Sur ses instances pourtant et sur l'assurance qu'elle peut entrer en toute sécurité dans la maison de M. de Fontenay, la jeune fille rendra à la comtesse la visite qu'elle lui a faite et prendra chez ses cousins la place qui lui est due. Mais, en la rapprochant d'Armand, la comtesse n'a fait qu'aggraver le danger : elle ne tarde pas à s'en apercevoir. Résolue à défendre ce « dernier amour » comme sa vie, elle a songé à profiter d'un séjour au bord de la mer, à Dauville, pour marier Lucie : un gentil amoureux est là tout exprès pour

ça, répondant au nom de Paul de Cravant — Cravant que tout le monde entendait « Crevant » est un mot terrible dans une pièce aussi ennuyeuse, — et la pauvre femme plaide si bien la cause de son bonheur, que Lucie s'engage à épouser, sans l'aimer, le prétendu qu'on lui a trouvé. Bonne petite fille ! On devine que ce mariage ne fait point l'affaire d'Armand, qui a bien promis de respecter sa jeune cousine, mais qui ne veut pas qu'elle appartienne à un autre. Aussi entre-t-il en une véritable rage quand il apprend de la bouche de sa femme la nouvelle de ce mariage. — « Il faut que je vous parle ce soir même sans témoins », dit-il à Lucie, et Lucie acceptant de venir au rendez-vous, la pièce commence au dernier acte : il est temps ! La comtesse, usant d'un vieux moyen, a fait mine de sortir, et assiste derrière une porte à l'entretien décisif. — « Je hais Paul parce que je vous aime... » dit le comte. Voilà un grand mot lâché. — « Qu'espériez-vous donc? » dit Lucie. — « Vous conserver dans l'air que je respire... » répond Armand, qui, devenu de plus en plus pressant, finit par faire avouer à la jeune fille qu'elle l'aime, elle aussi ; mais, comme, avant tout, elle veut rester honnête femme, elle partira... A peine a-t-elle passé le seuil de la porte qu'Armand saisit un revolver ; la comtesse sortant de sa cachette, le lui arrache des mains, et lui fait jurer de ne plus chercher à attenter à sa vie. — » Je puis promettre de ne pas me tuer, mais non assurer que je ne souffrirai pas, dit le comte. Mourir serait beaucoup plus simple ».

C'est l'idée de la comtesse qui va donner à Armand une dernière preuve d'amour en le débarrassant de sa personne. Elle a fait venir Mlle Andrimont et a obtenu d'elle l'aveu, bien inutile, des sentiments qu'elle a voués à son mari — tout le monde sait ça depuis longtemps, — elle lui enjoint alors de le consoler quand elle n'y sera plus, et après être rentrée un instant dans sa chambre, pour avaler un poison énergique, elle n'en sort que pour bénir le couple avant de mourir. — Epousez-la! Elle l'a ordonné.... », dit le diplomate, toujours naïf. Et la toile tombe sur un gros insuccès. L'habile auteur du *Maître de Forges* ne retrouvera pas cette fois, son fidèle public. Celui de la première nous avait paru très médiocrement intéressé par la mélodramatique intrigue de *Dernier Amour*. Quatre-vingt-six éditions du roman chez Ollendorff : combien de représentations chez M. Koning de cette pièce malencontreuse, où les caractères sont plus monotones les uns que les autres, où les personnages aux sentiments rentrés n'ont pas la *vie* que réclame le théâtre? Le talent de Mlle Tessandier, qui donne si grande autorité à l'invraisemblable rôle de la comtesse; celui de M. Duflos, qui traîne comme un boulet son amour d'homme de quarante ans, bien mal coiffé, du reste; la grâce mélancolique de Mme Sisos; l'adresse de M. Burguet, le futur éconduit, réussiront-ils à défendre et à soutenir cette œuvre languissante et dénuée de véritable intérêt? Neuf représentations, c'est tout ce que peut obtenir la « dernière » pièce de M. Ohnet. Puis, on

reprend, pour quelques jours, *Paris fin de siè-cle*...

8 DÉCEMBRE. — Première représentation à ce théâtre de la *Fiammina*, comédie en quatre actes de M. Mario Uchard[1]. — Un de nos peintres célèbres passe sa vie au fond de son atelier entre le tableau qu'il faisait encore hier et le chef-d'œuvre qu'il tentera demain. Ce galant homme a nom Daniel Lambert ; il est riche ; il est honoré ; il a près de lui, pour l'aimer et pour le réjouir aux heures sombres, un fils de vingt ans, un beau jeune homme dont il est à la fois le père et « la mère » et vous voyez d'ici les cordiales tendresses entre le père et son unique enfant. Ajoutez qu'Henri (c'est le nom de ce cher fils), est un poète, ajoutez qu'il est amoureux d'une charmante jeune fille, et que la petite personne est toute disposée à se laisser épouser avec le consentement de ses parents. Les Lambert père et fils voient entrer dans l'atelier un amateur intelligent et fortuné, lord Dudley, qui est ce qu'on appelle un gentleman accompli. — « Monsieur Lambert, dit-il au célèbre artiste, j'ai depuis longtemps le plus vif désir de posséder de votre main le portrait de la femme que voici... » En même temps il confie à Daniel une jolie miniature de la fameuse Fiammina. Le peintre s'excuse de ne pouvoir faire le portrait :

1. DISTRIBUTION. — Daniel Lambert, M. *Paul Devaux*. — Sylvain Duchâteau, M. *Noblet*. — Duchâteau, M. *Nertann*. — Henry Lambert, M. *Burguet*. — Lord Dudley, M. *Paul Plan* — La Fiammina, Mlle *Tessandier*. — Laure, Mlle *Julia Depoix* — La comtesse Barni, Mlle *Varly*. — Mme Duchâteau Mlle *Guertet*.

— « Cela m'est impossible, absolument impossible... » Resté seul avec son père, le jeune Henri Lambert veut savoir pourquoi il a refusé au lord le tableau qu'il lui demandait. Et le grand peintre Daniel Lambert confie à son fils Henri le secret de sa naissance. Hélas ! son père a dit à cet enfant qu'il avait perdu sa mère... Il l'a perdue, en effet, mais sa mère n'est pas morte ; elle est pis que morte ; elle a quitté le toit conjugal, elle a trahi tous les devoirs de l'épouse ; elle a laissé seuls, abandonnés l'un à l'autre, et son mari et son enfant ! Voilà la peine intime et voilà le mystère de Daniel Lambert. A cette révélation inattendue que sa mère est une comédienne un peu plus que « protégée » par un lord très riche, Henri Lambert courbe la tête, et le voilà rêvant aux évènements qui vont venir... Ce soir même, au Théâtre-Italien (c'était le temps où il y avait encore un Théâtre-Italien) sans vergogne et sans respect pour le mari qu'elle a trahi, la Fiammina débute dans la *Norma*. Vous pensez si le jeune Henri est avide et curieux d'entendre et de voir enfin la femme dont il est le fils. Le voilà donc, l'infortuné, qui prend place à l'orchestre et qui, dans l'entr'acte, après le grand succès de la cantatrice, prête une oreille attentive aux discours des oisifs. La Fiammina, sa mère, est maltraitée à l'orchestre ; il donne un démenti à l'insulteur, un démenti qui veut du sang. Voyez cependant le cruel étonnement de ce jeune homme qui veut se battre en l'honneur de sa mère. Apprenant qu'il est le pro-

pre fils de Daniel Lambert, l'insulteur de la Fiammina s'incline humblement et lui demande pardon. Au second acte (la scène du Théâtre-Italien et la provocation d'Henri Lambert se passent naturellement dans l'entr'acte), nous sommes invités à dîner chez M. Duchâteau, député mélomane ; — M. Duchâteau est le père de la jeune fille aimée et promise au jeune Henri Lambert; M. Duchâteau est aussi père du jeune Sylvain, un brave garçon, j'en conviens, mais qui se moque un peu trop de monsieur son père. — Quoi qu'il en soit, le rôle est agréable et gai, d'une gaieté tempérée; créé avec un vif succès par le doyen actuel de la Comédie-Française — nous avons nommé M. Got — il est aujourd'hui joliment joué par Noblet. Cependant, à l'heure dite, arrivent les invités de M. Duchâteau, Daniel Lambert et son fils Henri, puis lord Dudley et la Fiammina... la Fiammina elle-même ! Voici, dans le même salon, le père et le fils, le mari et l'amant — l'amant seul n'étant pas dans la confidence de ces passions, de ces terreurs, de ces douleurs... Et nous voyons le fils de la femme adultère, après avoir cherché vainement une querelle à l'orchestre du Théâtre-Italien, s'en prendre maintenant à l'amant de sa mère... Comment, a-t-on dit, voici tantôt vingt ans que sa mère est une vagabonde, une chanteuse errante, un vain nom dans le vide, un vain bruit dans l'espace, et M. Henri Lambert s'en viendra tout à coup chez un des plus grands seigneurs de l'Angleterre pour lui redemander, qui ?... cette mère inconnue, éga-

rée et sans nom ! C'est bien vite dit : « Rendez-moi ma mère. » Encore faut-il que lord Dudley eût pu savoir, quand il s'est mis à « protéger » la Fiammina, que la Fiammina était la femme légitime du célèbre Daniel Lambert et la mère légale du jeune Henri Lambert ! Voilà ce que lord Dudley explique à M. Henri ; il lui affirme, en homme d'honneur, que si lui, lord Dudley, il savait que la Fiammina était mariée, il n'a jamais su le nom de son mari, ni que la Fiammina eût un fils. Certes, il est le « protecteur » de Mme Daniel Lambert, mais il est son protecteur sans le savoir. Enfin là, vraiment, M. Henri s'y prend un peu tard pour retrouver sa mère, et quelle mère ! « Une femme ayant chanté tout l'été. » Ici, l'on ne peut pas nier que la comédie n'entre dans la déclamation... A peine la Fiammina a-t-elle vu son fils que la maternité, longtemps endormie au bruit des orchestres, se réveille, et parle aussi haut que si la dame était Mérope elle-même. — « Barbare, il est mon fils ! » — Ou bien : — « Milord, il est mon fils ! » — Et son fils, à ce point que la dame, apprenant le duel dont elle est la cause s'en va en grande hâte — qui l'eût jamais pensé ? — chez le mari outragé, chez le mari insulté, chez le Daniel Lambert, — « Me voilà ! Rendez-moi mon fils ! » — A ce mot, Lambert, hors de lui, finit par dire à cette femme une douzaine de vérités impitoyables : — « Ton fils, malheureuse, il ne fallait pas le quitter quand tu étais jeune et qu'il était un petit enfant qui ne pouvait guère se passer des soins de sa mère ! » — Ainsi, s'é-

crie en son patois paternel, le brave homme Daniel Lambert, pendant que la mère se lamente et voudrait racheter par le sacrifice de toute sa vie « un instant d'égarement », un égarement qui n'a pas moins de vingt ans. Ecoutez la fin de la *Fiammina*. Lord Dudley, voyant la dame engagée en tous ces accidents imprévus, prend congé d'elle en soupirant ; son fils, Henri Lambert, touché par le désespoir de sa mère et par son repentir, se jette dans ses bras et lui promet de la revoir un jour. Daniel Lambert, déjà consolé, reprend ses pinceaux. Et maintenant que lord Dudley retourne en son île de la Grande-Bretagne et que la Fiammina va cacher sa honte et sa tendresse maternelle en quelque petit Carpentras, M. Duchâteau, le député, ne demande pas mieux que de donner sa fille au fils de Daniel Lambert. Voilà le thème (sujet de pendule tant que vous voudrez) qui fut plus tard renouvelé par Sardou — on se souvient de la grosse querelle d'*Odette* et de la *Fiammina* — et qui n'est pas sans avoir perdu quelque peu de son actualité depuis le rétablissement du divorce. Mais, si elle a vieilli dans la forme, la *Fiammina* n'en reste pas moins une pièce très bien faite — je souhaite à nos jeunes auteurs de nous en fabriquer beaucoup comme celle-là — et telle quelle, vraiment intéressante et émouvante, elle a su tirer quelques larmes des yeux des spectateurs du Gymnase. Combien, parmi eux, se rappelaient la distinction de Bressant, la chaleur de Delaunay, le mordant de Geffroy, le comique de Got, qui créèrent, il y a trente-trois ans, les rôles de lord

Dudley, d'Henri, de Daniel Lambert et de Sylvain Duchâteau? Avec le flair qui le caractérise, M. Koning a pensé que le rôle de la Fiammina était bien dans les cordes de M[lle] Tessandier. Il lui a valu, en effet, un fort honorable succès : impossible d'être plus touchante et plus vraie. M. Burguet est le digne successeur de Delaunay. M. Noblet est, comme toujours, fort amusant. M[lle] Depoix n'est pas seulement adorablement jolie en sa robe bège, elle joue délicieusement son rôle d'ingénue. M. Paul Plan est parfait — mais oui, parfait — dans lord Dudley. Que voulez-vous de plus?

27 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Obstacle*, pièce en quatre actes de M. Alphonse Daudet[1]. — « Pour mes fils quand ils auront vingt ans », telle était la dédicace de *Sapho*. M. Alphonse Daudet, trop souvent étreint par la souffrance, a-t-il voulu consoler ses fils en leur prouvant que la maladie n'était point héréditaire? Fils d'un fou, son héros trouverait, au dire de l'auteur, le moyen de réagir par la force morale contre le mal paternel? Quoi qu'il en soit de cette thèse, voici le sujet de l'*Obstacle*. Le commandant d'Alein a jadis rapporté d'une expédition au Sénégal une fièvre chaude qui aliéna sa raison :

1. DISTRIBUTION. — Hornus, M. *Lafontaine*. — Didier, M. *R. Duflos*. — M. de Castillon, M. *Paul Plan*. — Sautecœur, M. *Léon Noël* (début). — Coffineau, M. *Torin*. — La marquise d'Alein, M[me] *Pasca*. — Madeleine de Rémondy, M[lle] *Raphaëlle Sisos*. — Estelle, M[lle] *Desclauzas*. — Noélie, M[lle] *Darlaud*. — La Supérieure, M[lle] *Guertet*. — Maguelonne, M[lle] *Lécuyer*. — La Tourière, M[lle] *Renard*.

exclusivement gardé et soigné par sa femme, il est mort longtemps après, sans que son fils, qui avait deux ans quand est arrivé l'horrible accident, sût jamais de quelle nature était le mal qui terrassa son père. Didier, élevé au loin par le digne précepteur Hornus, a toujours été soigneusement écarté du chevet du marquis. C'est aujourd'hui un beau et brave jeune homme, amoureux d'une orpheline aussi charmante que riche, avec laquelle il vient d'échanger l'anneau des fiançailles. Il a compté sans certain tuteur de mélodrame, qui, guignant la jeune Madeleine et sa dot, est ravi de trouver dans la folie de feu le marquis d'Alein une excellente occasion de rompre le mariage projeté, car le retard se changera bientôt en refus définitif. La marquise — c'est une mère qui parle — a fait jurer au dit tuteur de ne jamais révéler à son fils le vrai motif de la rupture. C'est pourquoi le traître s'empresse de dire ce que, sur l'honneur — ah! Monsieur le conseiller de Castillan, où l'avez-vous donc placé? — ce que, sur l'honneur, il s'était engagé à taire... Et voilà notre Didier se renseignant auprès de qui de droit pour se persuader qu'il n'a pu hériter de l'horrible mal de son père, et compulsant, pour n'y pas croire le moins du monde, fort heureusement, les livres où la science moderne tend à démontrer que la folie est héréditaire. Mais l'obstacle, le « divin obstacle », comme l'appelle le précepteur Hornus, a fait son office habituel: Mlle Madeleine de Rémondy aime d'autant plus son Didier, qu'on a voulu l'empêcher de l'épouser, et

n'attend pour le faire que le jour de sa majorité. Enfoncé, M. le conseiller! Le traître est puni, comme dans tout bon mélodrame; la vertu est récompensée, comme dans les contes de Berquin et autres ouvrages à l'usage des pensionnats de petites demoiselles. Telle est la « carcasse » de la pièce du Gymnase. Rapportez-vous-en au talent de M. Alphonse Daudet pour les trouvailles de style, la justesse du langage et la finesse des détails : jamais caractères ne furent plus admirablement fouillés, jamais personnages n'ont vécu d'une vie plus intense... Fiez-vous à l'habileté de M. Koning pour le choix éclairé de la distribution, pour le soin, la recherche et le goût de la mise en scène. C'est ainsi qu'au premier acte, qui se passe à Nice, pendant le carnaval, Didier donne à sa fiancée une ravissante aubade, dont la musique, très joliment écrite par M. Rinaldo Hahn, l'un des meilleurs élèves de Massenet, est chantée dans la coulisse, par le ténor Warmbordt. C'est ainsi que le second acte — le meilleur des quatre — se déroule en un boudoir bleu, dont Didier a fait pour sa future femme un délicieux nid d'amour. Et comment ne pas vous signaler le cloître tout fleuri de roses, où les Dames bleues, vraies nonnettes d'Opéra-Comique, doivent couler, sous la direction d'une aimable supérieure, des jours doucement embaumés et empreints d'une sereine béatitude. Le succès d'interprétation a été pour Mme Pasca : elle le doit à son talent, fait de distinction et de simplicité, comme à l'excellence de son rôle de mère, qui pousse le dévouement jusqu'à

vouloir se faire passer pour femme coupable afin que son fils soit à jamais débarrassé des idées d'atavisme. M. Raphaël Duflos est doué d'une des plus belles voix de théâtre que nous connaissions. Il a de la jeunesse, de la fougue et de la passion. Pourquoi faut-il qu'il se mêle à ces qualités quelque sécheresse et le manque d'émotion communicative ? Avec une simple phrase, Mme Pasca a ému toute la salle. M. Duflos sanglote et ne fait pleurer personne. Le sympathique précepteur Hornus est un de ces rôles de bénisseurs auxquels M. Lafontaine sait aujourd'hui imprimer sa griffe toute magistrale. Nous regrettons seulement la longueur des temps qu'il prend entre chaque phrase et le mouvement *ralentando* qu'il imprime à chacune des scènes où il paraît. Mme Raphaëlle Sisos est une Madeleine gracieuse et touchante. Mlle Darlaud a su se ménager un succès de gentillesse et de bonne diction en un rôle épisodique. Très franc succès aussi pour M. Léon Noël, débutant très heureusement au Gymnase dans le bout de rôle (deux scènes seulement) de Sautereau, cet endurci braconnier, que Didier a voulu élever au grade de garde-chasse, et dont le naturel héréditaire revient au galop. Les deux personnages antipathiques de la pièce : celui du conseiller de Castillan et de sa sœur Estelle (d'une bêtise qui dépasse les bornes), sont échus à M. Paul Plan et à Mlle Desclauzas. M. Paul Plan s'acquitte avec beaucoup de tact de son rôle, ingrat entre tous, de traître homme du monde, et en dépit de son zèle bien connu,

Mlle Desclauzas a peine à faire passer le sien. Disons enfin pour ne rien oublier que Mlle Guertet, la supérieure des Dames blèues, a fait apprécier sa correction, et que Mlle Lécuyer est bien jolie sous le petit bonnet de Montpellier.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année
La Lutte pour la vie, pièce......	5 a. 6 t.		8
La Tartine, comédie............	1		58
Les Danicheff, comédie..........	4	8 Janvier	50
**Paris fin de siècle*, pièce.....	4 a. 5 t.	22 Février	163
Le Collectionneur, comédie......	1		115
**Veuve avant la lettre*, comédie.	1	1 Septembre	119
**L'Art de tromper les femmes*, c.	3	7 Octobre	48
**Dernier amour*, pièce.........	4	18 Novembre	10
La Fiammina, comédie.........	4	8 Décembre	15
**L'Obstacle*, pièce.............	4	27 Décembre	6
Laquelle ? comédie.............	1		6

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le *Voyage de M. Perrichon* et les *Surprises du divorce* se partagent les vingt premiers jours de l'année. La pièce de MM. Bisson et Mars fait place, le 21 janvier, à une reprise de la *Comtesse Romani*, comédie en trois actes de... M. Gustave de Jalin [1]. C'est du moins le nom que donne l'affiche du Vaudeville comme autrefois celle du Gymnase où la pièce fut représentée pour la première fois il y a treize ans. Toutefois chacun sait qu'elle

1. Distribution. — Le comte Romani, M. *Raphaël Duflos*. — Le Baron, M. *Montigny*. — Toffolo, M. *Courtès*. — De Lantana, M. *Mayer*. — Filipoli, M. *Peutat*. — Caperli, M. *Mangin*. — Le reporter, M. *Bernès*. — Martelli, M. *Laroche*. — Rolstein, M. *Tarride*. — Attikoff, M. *Berton*. — Boccadoro, M. *Moisson*. — Le souffleur, M. *Pellerin*. — Antonio, M. *Saint-Aubin*. — Le chef machiniste, M. *Albin*. — Giuseppe, M. *Vaillant*. — Le concierge, M. *Cottet*. — Le chef de claque, M. *Petit*. — Le chef d'orchestre, M. *Delorme*. — Cecilia Romani, Mme *J. Hading*. — La Rosora, Mme *D. Grassot*. — Martuccia, Mlle *Dinelli*. — La baronne, Mlle *Deschamps*. — La comtesse Marozzo, Mlle *Villiers*. — La princesse Attikoff, Mlle *Harris*. — Mme de Galziana, Mlle *Verneuil*. — Isabella, Mlle *Montcharmont*. — Mme de Lantana, Mlle *Vernon*. — Mercure, Mlle *Ferney*. — Une femme de chambre, Mlle *Englebert*.

est due à la collaboration d'un ancien député, feu Gustave Fould, et d'un auteur dramatique célèbre, M. Alexandre Dumas fils. Rappelons aussi brièvement que possible le sujet de la pièce. Un homme de la plus haute société florentine, le comte Romani, a épousé, à l'encontre de toute sa noble famille, une tragédienne célèbre, la Cécilia. Bientôt après, la femme de théâtre est prise de la nostalgie des planches. Sous un prétexte de charité, elle donne chez elle une brillante représentation dont elle est — tout naturellement — la reine ; puis encouragée par des applaudissements plus ou moins sincères, elle implore et finit par obtenir de son trop faible mari la permission de rentrer au théâtre. Entre temps, la belle comtesse Romani renoue des relations amoureuses avec son ancien régisseur, et devient la maîtresse du plus intime ami de son mari. Par malheur, au moment où la Cécilia va reparaître sur la scène, une de ses rivales corrompt un des rédacteurs du *Pasquino* qui publie un article à scandale dans lequel le comte et la comtesse Romani — sous des noms d'emprunt aisément reconnaissables — sont littéralement traînés dans la boue ; car, il faut vous dire que, par une coïncidence fâcheuse pour sa réputation, le comte Romani, ruiné par les folles dépenses de sa femme, a emprunté cinquante mille francs à son meilleur ami le lendemain même du jour où celui-ci était devenu l'amant de la comtesse. L'article du *Pasquino* arrive naturellement sous les yeux de tous les intéressés. De là les scènes les plus violentes entre la comtesse et son

amant et finalement entre la comtesse et le comte Romani. Bien que la comtesse fasse, sans difficulté aucune, les aveux les plus complets, le mari ne demande qu'à pardonner, pourvu que la Cécilia renonce au théâtre et consente à aller vivre avec lui dans quelque coin ignoré. Mais la Cécilia reste inflexible; rien ne peut l'amener à changer de résolution, pas même la menace que fait le comte de se tuer sous ses yeux si elle franchit la porte qui conduit à la scène. — Le comte se poignarde et sa femme tombe éperdue sur son corps ensanglanté. Cependant, le comte Romani n'est pas mort, et nous le retrouvons chez sa mère mieux portant et plus amoureux de sa femme que jamais. Seulement, sa tentative de suicide a été pour Cécilia un véritable chemin de Damas. Elle sait maintenant à quel point elle est aimée; aussi faut-il voir l'étendue et l'amertume de ses regrets, de son repentir. Elle cherchera avec tant d'ardeur tous les moyens de se réhabiliter qu'elle finira bien par en trouver un. Quant au comte, il aime davantage encore sa femme — nous l'avons constaté — mais il lui dit un éternel adieu pour obéir à un préjugé social. Restée seule, la comtesse se décide à en finir avec la vie. Déjà même elle a arrêté tous les détails de sa mort, quand survient un de ses anciens camarades qui ravive si bien ses désirs de théâtre qu'elle s'écrie : « Je jouerai demain ! » C'est sur ce trait final que la toile tombe. Rien de plus refroidissant et de plus antidramatique que ce dénouement par raison démonstrative. Si la Cécilia devait reculer devant le sui-

cide et céder à une nouvelle tentation de rentrer au théâtre, il fallait le montrer, le mettre en action, et non faire une dissertation pour prouver que les choses devaient se passer de la sorte. Peut-être le sujet, qui ne pouvait pas faire verser une larme, qui devait présenter un caractère antipathique comme celui de la Cécilia, un caractère faible comme celui de Romani, devait-il être traité au comique et non au tragique... L'intrigue dont nous venons de rappeler au courant de la plume les traits principaux n'est qu'un prétexte pour développer une « thèse ». Et quelle est cette thèse ? C'est que les femmes de théâtre sont incapables de sincérité, d'amour vrai et de vertu ; qu'à force de « jouer des rôles », de feindre toutes les passions tous les sentiments, le mensonge devient pour elles une loi de seconde nature ; que, fatalement, elles trompent leurs amants, leurs maris et finissent par se tromper elles-mêmes. Les faits de la vie réelle, les nombreux exemples qui reviennent en foule à la mémoire de tous ne donnent-ils pas un éclatant démenti à une pareille théorie ? Les auteurs de la *Comtesse Romani* le comprirent si bien eux-mêmes qu'ils reculèrent devant leur propre audace et renversèrent de leurs mains l'échafaudage qu'ils avaient si péniblement construit pendant la première moitié de la pièce. Quelle est en effet, leur héroïne ? Une comédienne comme les autres ? Aucunement. Ils avouent que c'est une pauvre bohémienne qui ne connut jamais son père ni sa mère, n'ayant reçu qu'une éducation assez sauvage. Il devient dès lors évident que,

même en admettant la réalité de leur personnage, nous ne sommes plus qu'en présence d'une monstrueuse exception, d'une sorte de mouton à cinq pattes!... Plus encore : les auteurs n'ont pu se contenter de placer leur Cécilia dans des conditions exceptionnelles de naissance et d'éducation ; ils ont été forcés d'en faire une créature absolument illogique. Chacun sait, en effet, ce qu'il faut de travail et de patience pour faire une tragédienne hors de ligne. Ce n'est donc plus la primitive bohémienne, la fille des grands chemins que le comte Romani a épousée ; c'est une artiste célèbre, une « étoile » — le *Mari d'une étoile* était le premier titre de la pièce, — une femme complètement initiée à notre moderne civilisation. Et quel est ce mari qu'elle trompe de la sorte? Est-ce un vieillard ridicule de la famille des Sganarelle et des Georges Dandin? Au contraire, il est jeune et beau, distingué, intelligent, doué de toutes les qualités physiques et morales ! Quelle est encore la femme dont la comtesse Romani vole ainsi le mari ? C'est la personne qui, en dépit de tous les préjugés de naissance, a ouvert le plus cordialement à la Cécilia les portes de son propre salon et de celui de toutes ses amies !... Mais c'est surtout au second acte que se révèle, sous son aspect le plus sombre, le caractère de Cécilia, après la publication du fameux article du *Pasquino*. La vérité va être connue de tous, et le scandale devenant public, le comte Romani tuera peut-être l'amant de sa femme. — Tant pis pour lui, répond Cécilia, c'est un lâche ! — Mais, dans

une rencontre inévitable, votre mari court aussi risque d'être tué. — Eh bien! je serai veuve! Et quand le comte a tout appris : — Est-il vrai que vous m'avez trompé ? — Oui. — Pourquoi? — Je n'en sais rien. — Vous l'aimiez donc bien, cet homme? — Je n'en sais rien, mais je n'aime pas les discussions. Si vous voulez me tuer, voilà un poignard : frappez-moi! » Tout le dialogue est sur ce ton, empreint de cynisme, jusqu'au moment où, de désespoir, le comte s'enfonce un poignard dans la poitrine. Le premier acte nous a paru assez languissant et le troisième a, je l'ai dit, bien des longueurs : mais le second acte, très empoignant, dramatique jusqu'à la brutalité, a, de nouveau, conquis le public du Vaudeville, comme il avait autrefois enlevé celui du Gymnase. Outre des scènes forcément un peu froides parce que les personnages y deviennent « raisonneurs » — surtout la mère du comte — le troisième acte accuse un manque de logique dans le caractère du mari. On ne comprend pas, en effet, comment il abandonne ainsi pour toujours une femme qu'il aime si passionnément, si lâchement, malgré toutes ses turpitudes, et cela précisément quand il a tout lieu de croire qu'elle est sincère dans ses repentirs et ses remords. Mais ce qu'en dépit de ces réserves il faut louer sans restriction dans cette pièce étrange et d'une âpre saveur, c'est la part de collaboration de l'enchanteur de Jalin. Il y a là, notamment autour des personnages principaux, tout un monde de types admirablement observés, très vivants et

très amusants : Filipoli, l'acteur grincheux et débineur, sans cesse en quête d'un rôle tragique alors que son nez le condamne à jouer les comiques — à vous, mon cher Coquelin ! — puis la princesse Attikoff, une grande dame russe pleine d'originalité, qui veut absolument que son jeune fils fasse la cour aux actrices à la mode ; le fils Attikoff qui adresse des déclarations d'amour aux comédiennes, et veut se battre avec les journalistes qui disent du mal d'elles. Ces trois rôles, on ne peut mieux tenus à l'origine par Saint-Germain, M[lle] Bode et M. Corbin, sont joués au Vaudeville par M. Peutat, qui nous a amusés, M[me] Harris et le fils Berton, qui a très joliment dit son petit couplet. M. Mangin, lui aussi, s'est fait remarquer en dessinant d'une façon plaisante la physionomie du beau Caperli. M[me] D. Grassot donne beaucoup de relief comique au rôle de la directrice de théâtre, la Rosaura. M[me] Dinelli a repris le type épisodique de la Martuccia, l'actrice-cocotte, « qui est encore avec son prince » — où elle se révéla autrefois, au sortir du café-concert. M[lle] Mathilde Deschamps, fort bien costumée, tient avec beaucoup de distinction et d'autorité le rôle de la baronne qui vient écraser la Cécilia sous son mépris. MM. Courtès (le bon Toffolo), Montigny, H. Mayer, Laroche et d'autres que j'oublie, complètent un bon ensemble dans une pièce qui compte près de trente rôles ! M. Raphaël Duflos est parfait de tous points dans le rôle du comte Romani, qui fut créé au Gymnase par M. Worms et joué ensuite par M. Guitry. Il

s'y est fait applaudir chaleureusement. Il y a juste trois ans que Mme Jane Hading ne s'était montrée au tout-Paris des premières. On sait qu'elle courut depuis lors les deux Amériques, d'où nous apprîmes, par les potins des journaux, ses démêlés avec Coquelin. On sait aussi ses projets de rentrée, d'abord à l'Odéon, puis aux Menus-Plaisirs. Celle qui fut « Sapho » et Claire de Beaulieu du *Maître de Forges*, créait, le dernier soir où nous la vîmes jouer au Gymnase, la *Comtesse Sarah*, de M. Georges Ohnet, et jamais son talent n'avait paru plus séduisant que dans ce rôle où il lui fallait faire vibrer toutes les cordes : l'insouciance et la gaieté, l'amour et la passion, la tendresse et la jalousie, la rage et la douleur ; ces sentiments les plus divers étaient rendus en toute perfection par la charmante artiste. On pouvait croire que le Vaudeville avait eu raison de compter sur les recettes de cette rentrée à sensation de Mme Jane Hading dans le rôle autrefois établi par Mme Pasca et repris par Mlle Tessandier. Mme Jane Hading l'a sans doute choisi à cause des allusions qu'il contenait à sa situation particulière. Mais le personnage est essentiellement répulsif, et le dernier acte où, résolue au suicide, Cécilia demande qu'on exécute à son enterrement la marche funèbre de Chopin, est particulièrement difficile à rendre, puisque pour jouer *vrai*, l'actrice doit jouer *faux*. Ajoutons qu'on a justement reproché à Mme Hading son imitation de plus en plus flagrante de Sarah Bernhardt. Nous demandions à cette intelligente comédienne (la femme nous a

paru un peu changée et amaigrie) plus de personnalité et surtout plus de sincérité.

Encore quelques représentations du *Voyage de M. Perrichon*, précédé de la *Poudre aux yeux*, et le Vaudeville donne le 27 février, la première représentation de *Feu Toupinel*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson, [1], précédée de *Mme Durosel*, comédie en un acte de MM. Bisson et Mars [2]. — Un très gros succès, le pendant peut-être des *Surprises du Divorce*. Vaudeville, si vous voulez, mais vaudeville amusant au superlatif. La gaieté de M. Bisson est une gaieté facile, alerte et abondante, toute pleine de lumière et de santé. Duperron a épousé une aimable veuve qui n'a qu'un défaut : elle aimait trop son premier mari, dont elle vante sans cesse les qualités. Elle a bien tort... Toupinel, dont la maison de commerce était à cheval sur Paris et la province, avait à Toulouse une maîtresse qu'il donnait comme Mme Toupinel, et que les Toulousains connaissaient sous le nom de Caillette. De là le quiproquo qui fait le fond de la pièce. Caillette qui a été du dernier bien avec le capitaine Mathieu, a trouvé un épouseur sérieux en

1. DISTRIBUTION. — Duperron, M. *Jolly*. — Mathieu, M. *Boisselot*. — Valory, M. *A. Michel*. — François, M. *Peutat*. — Letellier, M. *Mangin*. — Pitel, M. *Bernes*. — Un commissionnaire, M. *Moisson*. — Valentine, Mlle *Magnier*. — Angèle, Mlle *C. Caron*. — Joséphine, Mlle *Claudia*. — Rosalie, Mlle *Pastelot*.

2. DISTRIBUTION. — Durosel, M. *Bernès*. — Barbeau, M. *Gouget*. — Montgobert, M. *Sanson*. — Fanny, Mlle *Tylton*. — Hélène, Mlle *Moncharmont*. — Rosette, Mlle *Englebert*.

la personne du compositeur Valory, locataire de la même maison que les Duperron. D'où le quiproquo renforcé : quiproquo qui s'explique, au troisième acte, de la façon la plus naturelle du monde. Duperron y apprend enfin que sa femme n'est pour rien dans les amours de Mathieu, et Mme Duperron découvre dans Mme Valory la Caillette de son premier mari : l'une avait Paris, l'autre la province. L'interprétation a largement contribué au succès. M. Jolly a trouvé en Duperron, le mari de Mme veuve Toupinel, une création équivalente à celle d'Henri Duval des *Surprises du Divorce*. MM. Boisselot et Michel sont excellents ; Mlle Magnier a dans Mme Duperron un rôle dans ses cordes, et Mlle Cécile Caron est une charmante Caillette.

26 MARS. — Relâche pour les obsèques de M. Raimond Deslandes. Son associé. M. Albert Carré, restera désormais seul directeur du théâtre.

A partir du 17 avril jusqu'au 15 juin, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la fermeture annuelle, *Feu Toupinel* est accompagné sur l'affiche par le *Sanglier*, comédie en un acte de M. Alexandre Bisson [1]. Le 15 septembre, réouverture du théâtre par la 117e représentation de *Feu Toupinel*. Un mois après, 16 octobre, première représentation du *Député Leveau*, comédie en quatre

1. DISTRIBUTION. — Henri de Langlade, M. *Laroche*. — Georges de Malbois, M. *Tarride*, — Gontran des Tilleuls, M. *Coquet*. — Berthe de Malbois, Mlle *B. Dharcourt*. — Suzanne de Boines, Mlle *Lheritier*.

actes, de M. Jules Lemaître [1]. — Leveau est un député radical à tous crins, ayant, d'ailleurs, plus d'appétit que de convictions, sans éducation, grossier d'allures, un type, enfin, comme on en rencontre quelquefois, paraît-il, au Palais Bourbon... Tel que vous le voyez, Leveau est déjà populaire : il vient de renverser le ministère ! C'est que pour l'esprit, la parole « et tout » comme le dit sa femme, il n'en craint pas un... « Seulement, ajoute l'humble villageoise, plus il monte et plus je descends ». Il est évident que Mme Leveau n'est pas « à la hauteur ». C'est alors que se présente, ou plutôt qu'on le présente, le soir même de sa victoire parlementaire, à une grande dame, la marquise de Grèges, dont le mari est député de la droite. Elle s'est donné beaucoup de mal pour lui, mais « il ne rend pas ». Elle est prête à aller du côté du lus fort, c'est-à-dire à s'associer politiquement vec Leveau. En un regard félin, plus qu'en eaucoup de paroles, elle le lui fait comprendre, t voilà le plébéien, moucheron affairé et bouronnant, tombant sans défense dans la toile abilement tissée par la délicieuse araignée. Or, ous savez quel est le travail des araignées... La atricienne, amoureuse avant tout du succès,

1. Distribution. — Le marquis de Grèges, M. *Dieudonné*. — Le député Leveau, M. *Candé*. — Deslignières, M. *Mayer*. — Rosimond, M. *Mangin*. — Maubrun, M. *Deroy*. — Un omestique, M. *Vaillant*. — La Marquise de Grèges, Mme *Haing*. — Mme Leveau, Mme *Samary*. — Marguerite Leveau, Mlle *Marguerite Caron*. — Mme Rosimond, Mme *Boisselot*. — Mme de Mérize, Mlle *Micali*. — Mlle Rosimond, Mlle *B. Marcel*.

exploitera au profit de ses intérêts personnels, l'orgueilleux compère qui s'imagine être aimé pour lui-même. Charmante, la première conversation de Leveau avec la marquise : « C'est encore avec la droite que nous votons le plus souvent... Et puis, faut-il vous l'avouer, vous ne le répéterez pas : la droite a meilleure tenue. Ils sont plus chics, mais, vrai, ils ne sont pas forts : c'est ce qui nous sauve... » La marquise sourit, et accepte de devenir l'Egérie — vous voyez d'ici les allusions ! — du chef du « parti national », dont elle fera le parti *réformiste* ou des mécontents. Leveau (il n'est pas inutile de le dire) a une fille dont il a toujours refusé la main à son jeune collègue Deslignières, qui paraît sincèrement aimer Marguerite. — « Pourquoi ne voulez-vous pas me la donner, dit Deslignières. Est-ce parce que je suis centre-gauche : vous ne vous en apercevez pas... Serait-ce parce que je vous ai blagué autrefois en vous appelant Robespierre de carton, ou (le désir de montrer mon érudition) Verrès Jacobin ?... Centre-gauche, nous ne sommes que douze à la Chambre, mais ne représentons-nous pas les véritables idées du pays ? Je manque d'emphase, c'est possible ; je me suis pourtant fait une spécialité : la question forestière... » Les bonnes raisons de Deslignières, voire la proposition d'épouser Marguerite sans dot, ne valent rien auprès de Leveau qui reste inébranlable en son refus. Mais il faut voir la joie qu'il a d'offrir son bras à la noble marquise, devant celui qui l'a jadis accusé de ne pas savoir vivre et de man-

quer d'instruction : de mettre, par exemple, une cravate blanche pour aller à un enterrement et de prendre un smoking pour une voiture... Le premier acte, d'un esprit si malicieux, est, de plus, un chef-d'œuvre d'exposition scénique. Le second acte est d'une vérité cruelle, qui vous prend aux entrailles. Leveau est devenu l'amant de la belle marquise, il est sa chose, il est complètement à elle, il n'a plus de foyer, puisqu'il délaisse absolument sa femme et sa fille et il lui fait promettre de l'épouser, si jamais elle devient libre. Car il espère bien qu'elle consentira à divorcer, quand il se sera lui-même affranchi du « sot mariage » qu'il a fait jadis au temps où il n'était qu'un petit avoué de province, n'ayant pas encore conscience de sa valeur, avec l'humble villageoise qui lui a apporté sa fortune... et aussi son affection. Mme Leveau ne peut être une aide, elle est maintenant pour lui une gêne ; mais, si peu intelligente qu'elle soit, elle voit clair dans le jeu de la marquise qui roule son mari — son mari qu'elle garde (ne lui parlez pas de divorce !) dans l'espérance qu'il lui reviendra un jour, quand il sera vieux... Rien de plus poignant que les justes reproches de la femme délaissée. — « Puisque je ne t'aime plus, lui dit-il brutalement, puisque je te rends malheureuse, laisse-moi partir... — « Je ne veux pas te perdre, bêle la pauvre Mme Leveau, je veux rester ta femme. » Loin de se laisser toucher par les prières de l'infortunée, Leveau est exaspéré de sa résistance : il aime mieux quitter la place, il la battrait... C'est

alors que surgit dans la « tête de bois » de Mme Leveau, une idée singulière. Elle prend une feuille de papier et écrit une lettre anonyme au marquis : « Votre femme est la maîtresse de Leveau. Allez à telle heure, telle rue, tel numéro : vous les trouverez ensemble... » Leveau rentre, s'empare de la lettre avant qu'elle n'ait été portée à son adresse. Il a désormais une arme contre sa femme, à laquelle il propose une transaction. — « Demande le divorce et je consens au mariage de Marguerite. Si tu aimes ta fille, tu sais ce que tu as à faire. » — « C'est assez qu'il y en ait une qui souffre ! » dit la pauvre Mme Leveau, et elle se résigne. Le second acte, je l'ai dit, est l'acte humain. Le troisième est celui de la satire politique, traitée d'une main légère, un acte profondément comique et vrai, écrit d'une plume fine et acérée ; un tableau brossé de main de maître des dernières élections avec leurs alliances étonnantes et leurs bizarres compromissions. Voyez la marquise entre son amant et son mari, se passant les télégrammes des départements qui annoncent les succès ou les insuccès du parti réformiste. Leveau reçoit par dépêche la bénédiction de Placide, évêque de Tarascon ; le marquis reçoit les félicitations de la « Libre-Pensée » de Romorantin, et comment ne ririez-vous pas à la rédaction à trois de la réponse aux électeurs « qui viennent de manifester hautement en faveur des sentiments vraiment républicains, et qui, en affirmant le triomphe des idées démocratiques et résolument libérales, paci-

fiquement révolutionnaires, — c'est la dernière concession de Leveau, — se sont montrés les facteurs (le mot est du marquis) du véritable progrès ».C'est bien là le pathos de circonstance, et jamais il n'a été mis en évidence d'une façon plus théâtrale. Quelques personnes étaient d'avis que M. Jules Lemaître en avait un peu trop mis, et que la satire eût gagné à être un peu moins longue. Remercions, au contraire, l'auteur du *Député Leveau* de n'avoir pas pris ses grands ciseaux, et gageons que le public des représentations suivantes y goûtera un plaisir égal à celui que nous y avons goûté. Après la politique, le drame reprend sa marche. « Ma femme a demandé le divorce, j'espère qu'il sera prononcé dans quinze jours, dit naïvement Leveau à la marquise : à vous de tenir votre promesse. » — « Quelle promesse ? demande la coquette (j'allais écrire : coquine). Vous épouser ? Vous savez bien que je ne le peux pas, mon ami... » Supplication puis fureur de l'amant dupé qui, ne se contentant pas de pousser une vigoureuse sortie contre les droitiers vainqueurs (son concurrent a été élu), machine une vengeance bien atroce. Il a gardé la lettre anonyme écrite par sa femme et l'envoie à son adresse. Le mari (c'est le dernier acte) les surprend au rendez-vous. Très digne, le marquis donnera sa démission de député et ne gardera rien du supplément de fortune acquis grâce à Leveau, puis il se battra et divorcera. Et les deux complices restent seuls. — « Vous êtes un lâche ! » dit la marquise. — « Je vous ai rendu ce que vous m'aviez fait » répond-

il. — Allons, dit la grande dame en remettant son manteau, je serai Mme Leveau. » A supposer — M. Lemaître permet de le supposer — que Leveau se laisse reprendre. Ce dénouement, qui n'en est pas un, ne satisfera pas tout le monde: il est évident que notre dramaturge n'a pas su conclure. Mais peu importe, sa pièce est mordante, intéressante, « suggestive », comme on dit aujourd'hui. On la discutera et pour la discuter on ira la voir... Ce qui me plaît encore en M. Jules Lemaitre, c'est qu'il ne lâche pas (c'est si rare !) les gens qui lui ont rendu service. Il avait été ravi, et pour cause, de M. Candé dans le mari de *Révoltée*. Il l'a demandé au directeur de l'Odéon et lui a fourni l'occasion de créer, avec un succès très réel, un rôle de premier plan : celui du député Leveau. La tâche était ardue : le jeune et intelligent artiste s'en est acquitté à miracle. Il n'a pas oublié non plus Mme Marie Samary qui avait été une de ses plus modestes interprètes à l'Odéon, et voilà qu'en composant et en jouant comme elle l'a fait le rôle de Mme Leveau, qui convenait admirablement à sa nature, Mme Marie Samary (la sœur aînée de la regrettée sociétaire de la Comédie-Française), a mérité une ovation telle qu'elle n'en avait jamais eu de pareille en sa carrière. Le *Député Leveau* a porté bonheur à tout le monde. Mme Jane Hading avait besoin d'une revanche de sa fameuse rentrée dans la *Princesse Romani*. Elle l'a prise merveilleusement. C'est bien là, selon nous, la belle, l'élégante, la perfide séductrice qu'a dû rêver M. Lemaître. Plus de petits

moyens, plus de déhanchements et de tortillements à la Sarah. Elle est *elle*, simple et vraie : aussi a-t-elle été jusqu'à la fin, maîtresse de son public charmé. Dieudonné est « marquis » des pieds à la tête ; il a dit avec autorité son « couplet » final ; c'est parfait. Ils sont tous excellents, du reste, dans cette excellente pièce : M. Mayer, retour d'Amérique (va-t-il enfin nous rester ?) qui tient très spirituellement le rôle du centre-gaucher, futur gendre du député populaire ; Mlle Marguerite Caron, gracieuse et touchante dans son affection pour sa brave femme de mère ; M. Mangin, Mme Boisselot et une gentille petite débutante, Mlle Blanche Marcel, qui forment d'une façon très plaisante le trio d'artistes du Théâtre-Français : M. Jules Lemaître gardait une bonne flèche à l'adresse du comité qui l'a parfois blackboulé ; il l'a décochée d'une main sûre.

Le spectacle de jour du jeudi 11 décembre a remis en lumière une vieille pièce de Scribe, *Geneviève ou la Jalousie paternelle*, qui servait de début à Mlle Kerwich ; l'élève de Coquelin a gentiment réussi, et on pourra lui confier certains rôles de l'emploi des « fortes ingénuités » que jouait là Mlle Legault. On commençait par l'*Omelette fantastique*, jouée uniquement par les élèves que M. Ricquier forme pour le Vaudeville. Ils ont tous droit à des encouragements ; on a surtout remarqué les dames, et parmi elles, Mlle Antonia Marlys, une bien jolie femme, fort élégante, et Mlle Juliette Darmond, une charmante élève qui comptera peut-être parmi les meilleures artistes

du Vaudeville. *Heur et malheur*, Michel Perrin avec M. Michel, la *Marraine*, *Geneviève ou la Jalousie paternelle*, *Un monsieur qui suit les femmes* avec M. Jolly, la *Sœur de Jocrisse* avec M. Peutat, le *Chevalier du guet*: telles furent les anciennes pièces reprises avec succès aux matinées de quatre heures du jeudi.

Le *Député Leveau* se jouera jusqu'au 16 décembre. Le lendemain 17, aura lieu la première représentation de *Madame Mongodin*, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. — Si tout Alençon vénère, à l'égal d'une sainte, Mme Mongodin, l'austère présidente de l'Œuvre des Rosières inconscientes, si M. Mongodin tremble devant sa femme, c'est à cause de l'histoire du couteau, — un vulgaire couteau à dessert, que l'on conserve sous globe, couché sur son conssinet de satin bleu. Quelle est donc l'histoire du couteau?... Demandez-la à M. Mongodin qui se fera un plaisir de vous la conter, non sans avoir renvoyé dans sa chambre sa nièce Lucienne... Un jour donc — cela se passait il y a vingt-deux ans, c'est dire que Mme Mongodin était jeune alors — poursuivie de Chartres au Mans, du Mans à Alençon par un beau jeune homme

1. Distribution. — Mongodin, M. *Jolly*. — Fougerolles, M. *Romain*. — Berneret, M. *Lagrange*. — François, M. *Peutat*. — Le préfet, M. *Coquet*. — Savinien, M. *Berny*. — Le capitaine de gendarmerie, M. *Bonpain*. — Le conseiller municipal, M. *Vaillant*. — Mme Mongondin, Mme *D. Grassot*. — Clorinde de Monteplat, Mlle *C. Caron*. — Lucienne, Mlle *Yahne* — Mme de La Butte-Moineau, Mlle *Arlette*. — Mme Pélussin, Mlle *Micali*. — Mme Chamberloche, Mlle *Darmond*. — Madame Lévadé, Mlle *Gipsy*.

qui n'en voulait pas à sa bourse, Mme Mongodin se défendit contre l'entreprenant séducteur, non en se poignardant comme Lucrèce, mais en blessant, avec le couteau qu'elle tenait à la main, le jeune audacieux qui s'enfuit, laissant dans le jardin des traces de son sang... Un pareil trait d'héroïsme honore toute une vie. Mongodin essaie mais en vain, de secouer le joug. Le voilà pour l'instant enfermé dans la bibliothèque et « privé de dessert » — vous m'entendez bien ! — pour s'être procuré une chanson de café-concert avec vignette représentant, en léger costume de canotière, Mlle Bengaline, la créatrice du chef-d'œuvre. Quelle est cette Bengaline ?... Une cascadeuse qui sous le nom de Clorinde de Monteplat, a récemment acheté le château des Ardoises et s'est établie dans le pays, au grand scandale des dévotes. Mongodin est tout troublé du voisinage, et depuis qu'il a vu, par la brèche de sa propriété, la châtelaine se baigner, il en rêve la nuit et cherche tout le jour le moyen d'entrer en relations avec une aussi belle créature. L'occasion se présente : Mlle Clorinde vient traiter avec lui de l'achat d'un terrain, qu'elle est décidée à acquérir à n'importe quel prix. — « Donnez-moi rendez-vous où vous voudrez, lui dit-elle, je serai toujours prête à causer avec vous... » Mongodin ne se le fait pas dire deux fois. Robert Fougerolles, un aimable peintre amateur, qui courtise pour le bon motif sa nièce Lucienne, a mis à sa disposition son riche atelier de la rue des Barbillons. — « Ce soir, à huit heures et demie, 4, rue des Barbillons, je vous attends ! » écrit-

il à Clorinde, qui lui répond — croyant répondre à Fougerolles, un de ses anciens amis. — « Rue des Barbillons, n° 4 : j'y serai. » Mongodin en saute de joie... Pendant que tout Alençon, à commencer par Mme Mongodin, assistera au concert spirituel au profit de l'Œuvre des Rosières inconscientes, il sera, lui, heureux gaillard, au rendez-vous de Clorinde... Avant de se rendre au Concert spirituel, pour y rejoindre Mlle Lucienne et sa tante, le peintre est en train de donner le coup de fion à son tableau de la Charité, que la sévère présidente ne veut accepter qu'habillée, quand arrive Clorinde, la bouche enfarinée... Robert la fait passer dans une pièce voisine, sous prétexte d'y revêtir, pour lui être utile, un costume de modèle, puis il s'esquive plus ou moins galamment, et l'enferme pour mieux se sauver... Mais il ne l'a pas enfermée seule : Mongodin est, sans qu'il s'en aperçoive, entré dans l'atelier, et voilà le bonhomme en présence de Clorinde plus troublante que jamais en Vertu théologale. Ici, permettez que j'arrête mon récit : il fallait voir Jolly — Jolly, c'est toute la pièce ! — amoureux et suppliant, violent ou désespéré, quand il se voit enfermé après l'heure de la sortie du concert, et quand, croyant héler des passants, priés de le délivrer, il s'aperçoit qu'il a fait venir sa femme, montant quatre à quatre, et le trouvant en bras de chemise seul avec Clorinde. Tableau. Mongodin n'a pas d'autre ressource que de se faire passer pour somnambule !!! — « Qu'elle est belle... l'âme de Mme Mongodin ! »

s'écrie-t-il en pleine extase. Vous pensez que Mme Mongodin ne croit qu'à moitié à cet état de sommeil qui a transporté dans l'atelier aux moelleux sofas de M. Robert Fougerolles son mari en bras de chemise, seul avec Mlle Clorinde, agréablement décolletée... Et vous devinez que l'explication sera chaude... Infortuné Mongodin ! — « Si vous ne me faites pas épouser Mlle Lucienne, lui dit Fougerolles, je dirai tout à votre femme ». — « Si vous n'empêchez pas ce mariage, lui dit Clorinde, je montre cette lettre (la demande de rendez-vous) à Mme Mongodin. » Comment se tirer de là ? Au lieu d'en sortir, Mongodin s'enfonce de plus en plus, car il se laisse surprendre par sa femme tenant sur ses genoux la créatrice d'Emma la canotière (une vengeance de Clorinde) qui est venue le relancer jusque chez lui. Mongodin accepte la punition que lui inflige sa femme : deux ans de tête-à-tête avec elle (c'est horrible !) dans sa ferme de Beauce, quand une visite imprévue vient changer d'une façon bien inattendue la face des choses, et renverser du tout au tout la situation. Un certain Berneret, ancien camarade de Mongodin, a voulu revoir les lieux où s'est passée une aimable aventure de sa jeunesse : la poursuite qu'il a faite depuis Chartres et le Mans d'une jeune femme qui ne lui eût que faiblement résisté sans un accident (une légère coupure au pouce) qui vint interrompre un duo d'amour fort heureusement commencé. Mme Mongodin a donc usurpé pendant vingt ans son titre de femme vertueuse qu'elle ne méritait pas.

Mongodin la condamne à aller seule dans la Beauce et l'oblige à consentir au mariage de Lucienne et de Robert. C'en est fait à tout jamais de l'histoire du couteau. Je vous ai donné, laborieusement, l'invraisemblable thème de cette bouffonnerie. A quoi bon ? Il fallait voir Jolly, effaré, ahuri, Jolly, absolument impayable au second acte de *Madame Mongodin*. Et l'on a ri à la première de cette farce — pure farce, bien entendu — de MM. Blum et Torché presque autant qu'on avait ri à celle de la célèbre comédie de MM. Bisson et Mars : les *Surprises du divorce*. Après l'excellent comédien Jolly, on applaudissait Mme Grassot qui a aussi bien de la finesse, Mlle Cécile Caron, qui a de la fantaisie, M. Romain, qui a de l'élégance, Mlle Yahne, qui est jolie et simple, et M. Lagrange, qui se tire adroitement du tout petit rôle de l'homme au couteau ingénieusement chargé de dénouer le très amusant vaudeville de MM. Blum et Toché, si bien fait pour désopiler toutes les rates.

A partir du 18 décembre, c'est une comédie en un acte de MM. Blum et Toché, la *Loge* 22 [1] qui accompagnait sur l'affiche la triomphante *Mme Mongodin*.

1. DISTRIBUTION. — Tourteau, M. *Deroy*. — Alphonse, M. *Gouget*. — Annibal, M. *Berton*. — Descanelles, M. *Godefroy*. — Aurélie, Mlle *Vernock*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Le Voyage de M. Perrichon, c..	4		18
Toujours. comédie............	1		43
Les Surprises du Divorce, com.	3		13
La Comtesse Romani, comédie...	3	21 Janvier	28
En partie fine, comédie.........	1		8
La Poudre aux yeux, comédie..	2		7
* *Feu Toupinel*, comédie	3	27 Février	152
Mme Durosel. comédie..........	1		62
* *Le Sanglier*. comédie..........	1	17 Avril	90
* *Le Député Leveau*, comédie.....	4	16 Octobre	69
Un Monsieur qui suit les femmes comédie	1	30 Octobre	2
La Marraine, comédie..........	1	30 Octobre	2
Heur et Malheur, comédie.......	1	20 Novembre	4
Michel Perrin, comédie.........	2	20 Novembre	3
L'Omelette fantastique, comédie.	1	11 Décembre	2
Geneviève, comédie..............	2	11 »	2
La Sœur de Jocrisse, comédie ...	1	11 »	2
* *Madame Mongodin*, comédie...	3	17 Décembre	17
Le Chevalier du Guet, comédie..	2	18 »	1

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

14 JANVIER. — Première représentation des *Boulinard*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Maurice Ordonneau, Albin Valabrègue et Henry Kéroul[1]. — Le *Cadenas* est tombé — tombé est le mot — en pleine crise épidémique, et n'a pu résister, ni à la malencontreuse influenza, qui alors battait son plein, ni au terrible coup de massue que lui avait tout d'abord asséné la grande critique. L'adroite et ingénieuse fantaisie de MM. Blum et Toché n'a guère eu plus d'une vingtaine de représentations : elle méritait mieux à notre avis. C'est bien par hasard — un heureux

1. DISTRIBUTION. — Boulinard, M. *Dailly*. — Godard, M. *Calvin*. — Bodard, M. *Galipaux*. — Emile, M. *Pellerin*. — Dupont, M. *Luguet*. — Brunikel, M. *Maudru*. — Dutilleul, M. *Garon*. — Déboucheau, M. *Monval*. — Le Major, M. *Victorin*. — Louveteau, M. *Bouchet*. — Benoît, M. *Garnier*. — Mme Boulinard, Mme *Mathilde*. — Cécile, Mme *Berny*. — Agathe, Mlle *Clem*. — Augustine, Mlle *Renaud*.

A partir du 22 janvier, la pièce qui avait été représentée sous le titre des *Moulinard*, se jouait — sur la réclamation d'un homonyme — sous celui des *Boulinard*.

hasard en tout cas — que nous assistions à la dernière représentation du *Cadenas:* quel ne fut pas notre étonnement de trouver une salle (à demi-pleine) se divertissant furieusement aux jolies trouvailles des auteurs et applaudissant bruyamment, non seulement l'irrésistible fin du second acte, mais la pièce tout entière qui avait si fort agacé les spectateurs de la première ! — Ah ! s'ils avaient pu voir l'effet produit devant le vrai public par ce *Cadenas* tant décrié et par ses interprètes exquis : Céline Chaumont, Calvin et Daubray !... Quoi qu'il en soit (inutile de récriminer, n'est-ce pas ?) la direction du Palais-Royal prise au dépourvu par l'insuccès de ce *Cadenas* ne savait, comme on dit, à quel saint se vouer, quand on vint lui proposer une pièce qu'elle avait eue d'abord et repassée ensuite au Vaudeville. Après vingt-cinq répétitions de la *Coquille*, Jolly — ce même Jolly qui ne joua qu'à son corps défendant Henri Duval des *Surprises du divorce* — avait rendu le rôle de Boulinard comme indigne de son talent. Dailly plus modeste, l'a accepté, en excellent pensionnaire qu'il est, et a su se tailler un succès personnel dans le succès même des *Boulinard*, une bonne grosse folie sans prétention, arrivant au moment psychologique après la folie grivoise et un peu trop fignolée du dit *Cadenas*. Aristide Boulinard n'a rien inventé, pas même la moutarde qui porte son nom ; mais il en vendait, ou mieux, il en fabriquait... Puis, après avoir épousé sa bonne, ou plutôt celle d'un de ses amis qui, un de ces soirs où un peu de complaisance fait grand

bien, lui apporta *complaisamment* une tasse de thé, il s'est retiré des affaires avec une belle fortune, légèrement vexé de n'avoir jamais pu élever sa femme à sa hauteur — à la hauteur d'un marchand de moutarde, ce n'est pas le Mont-Blanc ! — et, bourgeois bourgeoisant, genre Labiche et Gondinet (voir le *Panache*) il donnera sa fille à M. Paul Bodard, avocat consultant sans consultations, si ce jeune homme réussit à se faire nommer sous-préfet, bien résolu pour garder sa place à se rallier à tous les gouvernements successifs. « Ah ! si les Français, dit Boulinard, savaient changer d'opinion en même temps, comme nous serions tous heureux !... » Boulinard lit dans son journal la nomination de M. Bodard à la sous-préfecture des Réglisottes. Pure coquille ! ce n'est pas Bodard qui est nommé — l'*Officiel* en fait foi — c'est Godard. Comment détromper son futur beau-père — la main de Cécile est à ce prix ! — comment avouer la vérité à Boulinard qui, au comble de la joie, fait déjà ses malles pour les Réglisottes, où il veut installer son gendre lui-même et prendre une bonne part des honneurs réservés à M. le sous-préfet. — « En son absence, dit-il, je présiderai le conseil d'arrondissement... » — « Et moi, dit Mme Boulinard, le conseil de révision ! » Le second acte se passe aux Réglisottes. Un omnibus du chemin de fer a conduit nos voyageurs à l'hôtel de la Sous-Préfecture — vous sondez l'erreur ! — et Boulinard se croit assis à la table de son gendre (d'où il a fait soigneusement disparaître tous les pots de moutarde à la marque

d'Aristide Boulinard), alors qu'il est simplement à table d'hôte, entre le major, le président du tribunal et le juge de paix, officiellement annoncés à leur entrée. — Mon Dieu ! je ne vous donne pas ce quiproquo comme la dernière des nouveautés, mais je dois constater qu'à ce burlesque déjeûner de table d'hôte nous avons tous ri du meilleur des rires. Quels bons traits d'observation comme Mme Boulinard, son torchon à la main — chassez le naturel ! — voulant faire reluire les cuivres ! Que de mots amusants comme celui de l'aubergiste de petite ville : — « Votre hôtel est bien mal tenu. » — « Mais, je le tiens comme mon père. » Et la conversation du sous-préfet avec un de ses administrés : — « On doit se plaindre de quelque chose ? » — « De tout ! » — « Faudrait faire un choix ! » — « Vous avez un théâtre ? » — « Oui, le *grand* théâtre, il n'y en a qu'un, mais on l'appelle comme ça. » — « Et la troupe ! » — « Il n'y en pas ; le théâtre est toujours fermé, M. le maire y met ses foins. » Nous avons laissé Boulinard adressant lui-même, aux lieu et place de son gendre, l'allocution prudhommesque aux *Pionniers du Progrès ;* nous le retrouvons à la Sous-Préfecture, où il a fait une entrée solennelle, escorté de la fanfare, et où le quiproquo se corse d'une façon désopilante, le sous-préfet (le vrai) prenant Boulinard pour Tachereau (c'est le nom du sous-préfet qu'il remplace) et Boulinard prenant à son tour Godard pour Tachereau. Il y a là un échange de lettres réciproquement adressées audit Tachereau, d'une

invention vraiment plaisante. Le dénouement — dénouer une intrigue de vaudeville a toujours passé pour une chose de minime importance — la fin de la farce, dis-je, a donné moins de peine à nos trois auteurs. Il y eu maldonne du ministre lui-même, et Bodard garde la sous-préfecture des Réglisottes et la main de Mlle Cécile : Boulinard continuera à se gonfler. La charge — la bonne vieille charge dont il ne faut pas trop médire — l'emporte évidemment ici sur la pure comédie. Tout cela est invraisemblable et fou, mais si franchement gai, si joliment joué par Dailly, abordant avec un véritable succès l'emploi du regretté Geoffroy ; par l'excellente Mathilde, qui habille à ravir (oh ! le bon boléro !) et a délicieusement composé le personnage, de Mme Boulinard ; Calvin par (le beau crâne !) et le gentil Galipaux, qui tirent tout le comique qu'ils peuvent tirer des rôles Godard et de Bodard, le vrai et le faux sous-préfet des Réglisottes ; par Luguet, qui nous a donné une si réjouissante silhouette du vieil habitué de table d'hôte (MM. Garon, Monval et Victorin sont aussi fort bien, chacun dans leur rôle) ; par Pellerin, l'un des plus solides piliers de la maison, et Mme Berny, l'une de ses plus aimables ingénues ; tout cela, dis-je, est si aimable et si bon enfant (je n'ose dire toujours très spirituel et très fin) que nous croyions très sincèrement, pour le Palais-Royal et pour MM. Ordonneau et Valabrègue, au pendant du gros succès de *Durand et Durand.*

22 MARS. — Première représentation des *Miettes*

de l'année, revue de printemps en trois actes, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1], et reprise du *Roi Candaule*, comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Et l'on revient toujours à ses premières amours... Sur la demande des directeurs du Palais-Royal, qui avaient besoin d'un spectacle de transition, les heureux auteurs de *Paris fin de siècle*, MM. Ernest Blum et Raoul Toché s'attelant à une besogne où ils sont, depuis longtemps, passés maîtres, nous ont donné, pour l'inauguration du printemps, et sous ce titre des *Miettes de l'année*, une revue sans prétention amusante au possible. A peine le rideau s'est-il levé sur trois petites femmes qui s'annoncent traditionnellement : « C'est moi qui suis la loterie d'Anvers.... » que la revue est subitement interrompue. C'est un vieux

1. DISTRIBUTION. — Boulinard, M. *Dailly*. — Le Provincial. Boisvillette, M. *Calvin*. — L'abonné, Le capitaine, M. *Milher*. — Un jeune homme, Le chef d'orchestre. Un garde-chasse, M. *Galipaux*. — Arnold, M. *Luguet*. — Walter, M. *Pellerin*. — Un camelot, M. *Hurteaux*. — Guillaume, M. *Deschamps*. — Gaston, M. *Maudru*. — L'agent, M. *Monval*. — Gontran, M. *Garon*. — Le mari, M. *Victorin*. — Un monsieur. L'amant, M. *Garnier*. — Un passant, M. *Ferdinand*. — La mouquette. La comtesse, Mme *Mathilde*. — Une dame. Aglaé. Jeanne d'Arc. Margot, Mlle *Lavigne*. — Le Palais Royal, Mlle *Bonnet*. — Le Gardénia, Mme *Berny*. — Le camélia. 2me Arlequine, Mlle *Clem*. — Le chrysanthème. Chef de l'Estudiantina. 1re Arlequine, Mme *Donat*. — La loterie d'Anvers. La valseuse, Mlle *Larive*. — Le valseur. La Femme. Théâtre libre, Mlle *J. Froment*. — La couverture de livre. L'Estudiantina. Un sergent grenadier, Mlle *Bernardi*. — Bon de l'Exposition. Estudiantina. Un grenadier, Mlle *Renaud*. — Estudiantina. Un tambour, Mlle *Bonnaud*. — La tombola. Estudiantina. Un grenadier, Mlle *Alberti*. — Estudiantina. Un grenadier, Mlle *Paulette*. — Mme Cabannes, Blandin, Desainte, Mlle *Thérésine*.

gommeux — le début de l'excellent Saint-Germain au Palais-Royal — qui, de concert avec deux copurchics de son âge, braque sa lorgnette sur les spectatrices : il s'agit de décerner parmi elles le prix de beauté. Et en avant le couplet : « Pâris n'eut besoin que d'une pomme : il me faudrait tout un pommier. » A peine Saint-Germain est-il sorti qu'entre Dailly-Boulinard et sa commère Mlle Bonnet, représentant le Palais-Royal : « Le prince des critiques est-il revenu de voyage ? » — « Oui, il est là, à sa place habituelle. » — « Alors nous pouvons commencer la revue. » Elle commence avec Calvin, le Provincial venu en retard, pour voir l'Exposition déjà oubliée et nous racontant, dans des couplets fort bien faits, comme quoi personne n'a pu lui dire où était la Tour Eiffel. Il est allé se renseigner jusqu'auprès de M. Eiffel lui-même : « Je sais que je l'ai bâtie, a répondu le célèbre ingénieur, mais je ne sais plus oùs qu'elle est... » Suit une plaisante raillerie de la pluie des palmes académiques ; puis, le duetto « Il gèle ! » du jeune homme et de la femme mariée, Mlle Lavigne et Galipaux, réduits au fiacre non chauffé... On a bissé le duo, et chaleureusement applaudi Milher, en vieil abonné de l'Opéra-Comique, apôtre du genre éminemment Français, redemandant la reconstruction de la salle Favart, dans un excellent rondeau qui réunit en un ingénieux pot-pourri les airs du répertoire. Voici la Mouquette — c'est Mme Mathilde — s'offrant à faire les visites académiques : « M' reçoit d'une façon

charmante », aux lieu et place de M. Zola. — « Pourquoi, dit-elle, ne travaillerait-il pas au Dictionnaire ? » — « Le fait est, répond Dailly, que quand on en sera à la lettre M.... » Le premier acte de l'aimable revue de MM. Blum et Toché finit par un clou des mieux trouvés. Au milieu d'une lumineuse et entraînante Estudiantina, un valseur en habit rouge — c'est Mlle J. Froment, qui porte fort élégamment le travesti — amène une mignonne danseuse : Mlle Larive, l'étoile de la *Cigale*, inventée par notre confrère Henry Bauer. D'une verve endiablée et d'une rare décence en ses pas les plus échevelés, la petite Larive a obtenu un succès franc et vraiment mérité : nous retournerons au Palais-Royal tout exprès pour cette spirituelle fantaisiste. Après une scène dans la salle, très plaisamment jouée per Mlle Lavigne, directrice d'une feuille intitulée : *La Repopulation de la France*. — Un nouvel organe? fait Saint-Germain, — nous passons à l'acte des théâtres. Charité bien ordonnée... MM. Blum et Toché ont commencé par eux-mêmes, sans doute de peur de s'oublier, et ont confié à Mme Donat, une charmante transfuge de l'Eldorado, le soin de chauffer, sur l'air de la *Cigale et la Fourmi*, la réclame à *Paris fin de siècle* : l'artiste était si sympathique que personne n'a protesté... Bien amusant, M. Galipaux, chantant sur son violon les infortunes d'un chef d'orchestre expulsé des théâtres de drame. Bien drôle aussi M. Milher en son La Tour d'Auvergne si poli et si résigné du *Drapeau* de MM. Moreau et Depré. Charmant,

M. Saint-Germain en Pierrot du Cercle Funambulesque mimant *Monsieur Betsy* et sa marmite en deuil... Tout à fait neuve et originale, la parodie de *Margot* par les marionnettes du théâtre de la galerie Vivienne représentées par M[mes] Mathilde et Lavigne, MM. Calvin et Galipaux. Maintenant vouliez-vous vous tordre de rire? Il fallait aller voir M[lle] Lavigne en Jeanne d'Arc écoutant les voix : il était difficile de trouver quelque chose de plus comique. Je pense aussi qu'il était impossible de faire, avec les « Miettes de l'année » une plus charmante revue que celle de MM. Blum et Toché. Elle était, pour accroître encore notre plaisir, précédée du *Roi Candaule,* de MM. Meilhac et Halévy, qui furent, il y a vingt ans, les créateurs d'une comédie si familière en apparence et si profondément vraie, si heureusement étudiée dans les caractères et dans les moindres détails. N'ont-ils pas poussé à la perfection ce genre tout personnel, tout moderne, dont la saveur parisienne est si mordante, le goût si délicat, l'originalité si pittoresque et l'esprit d'observation à la fois si pénétrant, si incisif et si délicat. Dans le *Roi Candaule* on trouve, marqués en traits rapides et cependant caractéristiques, autant que pourraient l'être des scènes longuement développés, les types, les mœurs, les ridicules, les travers, les faiblesses et les vanités dont, en un petit acte, quelques personnages et quelques situations suffisent à donner le résumé le plus frappant. Le petit chef-d'œuvre (c'en est un) était merveilleusement joué par Daubray (dans le rôle

de M. Bouscarin), Milher et Mlle Lavigne, — la triomphatrice de cette joyeuse soirée [1].

27 MAI. — Reprise des *Provinciales à Paris*, comédie-vaudeville en quatre actes d'Emile de Najac et de M. Pol Moreau [2]. — Les *Provinciales*

1. A propos du double succès de *Paris fin de siècle* et des *Miettes de l'année*, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché, nous avions été prié à déjeûner à Croissy, chez M. Toché père. La partie, prudemment remise pour cause d'incertitude du temps, a eu lieu le 24 mai par une splendide journée d'été, dans une de ces merveilleuses propriétés des bords de la Seine qui font la juste admiration des Parisiens. Sous les grands arbres, un repas exquis, de la confection Potel et Chabot, avait été servi, par tables de dix, à cent cinquante invités des deux sexes. Tout le Gymnase et tout le Palais-Royal, leurs directeurs en tête : Mmes Raphaële Sisos, Depoix, Darlaud, Demarsy, Desclauzas, Angèle, Emma Bonnet ; MM. Noblet, Saint-Germain, Daubray, Dailly, Galipaux ; puis Mmes Jeanne Granier, Marguerite Ugalde ; MM. Massenet, Jean Béraud, Emile Bayard, Edouard Blau, Pailleron, Paul Perret, Vitu, Besson, Louis Serizier, Auguste Germain, Bernheim, Aderer, Richard O'Monroy, Georges Boyer, Grosclaude, etc. C'est avec un tact parfait que M. Frédéric Toché a remercié les directeurs d'avoir monté *Paris fin de siecle* et les *Miettes de l'année*, les artistes de les avoir si joliment interprétés, et la presse de les avoir si bienveillamment accueillis. Puis M. René Luguet, le brave doyen du Palais-Royal y est allé de ses couplets, très lestement troussés, ma foi ! félicitant en la personne de M. Toché « l'auteur de l'auteur ». A quoi Numès, l'amusant Lafaloise du Gymnase, a répondu en une pièce de vers des plus amusantes. Puis, après qu'on eut desservi, sous la tente nous avons dansé, nous avons dansé aux sons de l'excellent petit orchestre du Palais-Royal ; nous avons également applaudi la mignonne Larive et son étonnante chorégraphie, la belle Rivero en ses superbes pas espagnols, Galipaux, dans la *Petite Chose et le Grand Machin*, et Guitry — Guitry, du Théâtre Michel de Pétersbourg — dans ses imitations d'acteurs, qui sont tout bonnement de purs chefs-d'œuvre de finesse et de vérité... Oh ! la jolie partie de campagne, trop tôt finie !

2 DISTRIBUTION. — Duponceau, M. *Saint-Germain*. — Prince Caprara, M. *Calvin*. — Vaubertin, M. *Milher*. — Timothée, M. *Galipaux*. — Alfred, M. *Deschamps*. — Maître d'hôtel, M. *Garon*. — Félicien, M. *Liesse*. — Anatole

à Paris ont quatre actes ; elles pourraient en avoir trois, cinq ou huit, au gré des auteurs : feu Najac et M. Pol Moreau. Il n'y a pas de raison pour que ces sortes de vaudevilles sans couplets s'arrêtent à minuit plutôt qu'à deux heures du matin. L'auteur choisit un certain nombre de personnages, et les fait courir les uns après les autres jusqu'à l'heure où il faut terminer le spectacle, sous peine de payer un supplément à l'estimable corps des pompiers. Le spectateur du Palais-Royal ne demande à ce genre de cascades que de l'amuser jusqu'à minuit. Il n'exige ni de grands efforts d'imagination, ni une intrigue bien corsée. Une fois que la fantaisie du vaudevilliste est déchaînée, elle prend sa course furibonde, comme un cheval qui a pris le mors aux dents, et ne s'arrête que lorsque épuisée, haletante, elle s'affaisse sous la lassitude. Quelques-unes des plus célèbres farces du théâtre du Palais-Royal frisent par moments la comédie par les mœurs qu'elles esquissent d'un crayon léger ou par l'actualité qui s'y glisse sous le masque de la caricature. Les auteurs des *Provinciales à Paris* n'ont pas eu de visées si hautes ; leur vaudeville ne s'attaque à aucun ridicule, à aucun travers de notre temps. Il s'agit tout simplement d'un ménage qui a reçu chez lui divers amis venus dans la capitale pour visiter l'Exposition. Le salon est encombré, la

M. *Garnier*. — Un cocher, M *Ferdinand*. — M[me] de Vieux, Sol, M[me] *Mathilde*. — Rosa, M[lle] *Lavigne*. — Armide, M[lle] *Bonnet*. — Marthe, M[lle] *Cheirel*. — Elodie, M[lle] *Clem*. — Poulette, M[lle] *Froment*. — Françoise, M[lle] *Dolci*.

bibliothèque est occupée, la salle à manger contient deux lits, l'antichambre regorge de matelas; quant au propriétaire de l'appartement, M. Vaubertin, il est allé coucher au sixième, dans la chambre de la bonne. Peut-être croyez-vous que les amis de province savent gré aux Parisiens de s'être gênés ainsi? C'est une erreur. Les Duponceau (d'Alençon) trouvent que l'hospitalité qu'on leur accorde est mesquine; la tante Vieux-Sol (du Mans) se permet de renvoyer la cuisinière de la maison, sous prétexte que cette subalterne lui répond des insolences. Duponceau invite à dîner chez les Vaubertin tous les amis qu'il rencontre. Bien mieux, le même Duponceau, malade imaginaire, s'avise de prendre des douches dans le salon et répand de l'eau sur les parquets; le locataire du dessous signifie son congé à M. Vaubertin. L'eau répandue gâte les tapis; pendant qu'on éponge l'inondation, on annonce une visite. Ce sont de jeunes mariés qu'on est obligé de recevoir en tamponnant, en tamponnant; après quoi, chaque personnage s'asseoit sur les barreaux de sa chaise. De telles folies ne se racontent pas; l'imbroglio des *Provinciales* donne des coups de canif dans le contrat de la morale publique (le Palais-Royal, comme on sait, ne se pique pas de pudeur); mais il y a des scènes si amusantes que l'orchestre s'est senti porté à l'indulgence et qu'il ne s'est pas fâché, au contraire... Le public s'est fort diverti aux *Provinciales à Paris*. A la vérité, toutes les situations comiques que traversent les excellents acteurs du Palais-Royal ne sont pas

d'une entière nouveauté. On a déjà vu cette scène dans un vieux vaudeville, cette autre dans une pochade connue. Mais le tout est encadré dans tant de bonne humeur que la critique perd ses droits. Du moment où un auteur n'a d'autres prétentions que de faire rire les spectateurs pendant quatre actes, et qu'il parvient à l'amuser, il a gagné son procès. Saint-Germain est exquis dans Duponceau ; Calvin a repris avec bonheur son rôle de Prince Capraca ; Milher est excellent dans Vaubertin ; Galipaux, tout ce qu'il y a de plus amusant dans le collégien Timothée ; M. Deschamps, plein d'entrain dans le restaurateur Alfred ; Mme Mathilde et Mlle Lavigne, d'une énorme drôlerie dans Mme de Vieux-Sol et dans Rosa ; Mlle Froment a de la verve dans Poulette, et Mlle Dolci est tout à fait charmante dans la soubrette. — En somme, une excellente reprise à tous les points de vue.

Le théâtre avait fermé ses portes, pour la clôture annuelle, le 30 juin, avec les *Provinciales à Paris*. Il les rouvrait le 1er septembre avec la même pièce et donnait le 28 du même mois avec les *Provinciales à Paris*, sa première matinée de la saison.

14 OCTOBRE. — Première représentation des *Femmes des amis*, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. Je défie mes

1. DISTRIBUTION. — Beaupageot, M. *Daubray*. — Paul Dubuisson, M. *Saint-Germain*. — Octave Boulinier, M. *Calvin*. — Alfred Boulinier, M. *Milher*. — Emile, M. *Galipaux* — Edouard, M. *Pellerin*. — Benoît Boulinier, M. *Henri Des-*

confrères en critique de ne pas tenir sérieusement compte aux auteurs des *Femmes des amis* des visibles efforts qu'ils viennent de tenter du côté de la comédie. Etant au Palais-Royal, MM. Ernest Blum et Raoul Toché auraient pu nous servir l'éternel quiproquo, s'en tenir aux gens qui tirent des coups de revolver dans les cabinets particuliers, qui se fourrent sous les tables, s'enfuient à quatre pattes ou se cachent dans les placards... Ils ont voulu mieux faire, et dans la série d'épisodes qu'ils nous ont présentée (ne cherchez ni pièce, ni action d'aucune sorte), dans la galerie de types pris sur le vif qu'ils nous ont permis de contempler dans la fleur de leur modernité et de leur cruelle vérité, il y a du Labiche, du Barrière et Thiboust, il y a aussi du Meilhac. — Thiboust et Barrière, Labiche et Meilhac: ces messieurs ne se plaindront pas, je pense, du rapprochement. Trois cousins germains habitent la même maison dans le touchant accord d'une famille unie et superposée, trois maris trompés, cela va sans dire, par leurs meilleurs amis. Alfred Boulinier est confiant. — « Pourquoi Valentine ne serait-elle pas fidèle, dit-il : elle n'aurait pas d'excuse. » — « Si vous croyez que les femmes demandent une excuse! » lui fait observer quelqu'un qui peut parler par expérience: Beaupageot a été le mari le plus trompé de

champs. — Léon, M. *Dernay*. — Antoine, M. *Garnier*. — Valentine, Mlle *Marie Magnier*. — Elodie, Mme *Mathilde*. — Mélanie, Mlle *Lavigne*. — Berthe, Mlle *Bonnet*. — Léonie, Mlle *Cheirel*. — Claire, Mlle *Marthe Losson*.

Paris, presque célèbre... « Dieu sait si j'aime à me vanter, personne plus que moi n'a horreur de l'ostentation. Mais, on a beau être modeste, dit cet homme, il y avait des moments où j'étais flatté, quand je passais, d'entendre chuchoter : c'est Beaupageot ! » Et Alfred Boulinier, le mari confiant l'interrompt pour faire l'éloge de son ami Paul Dubuisson. — « Il ne quitte guère la maison : c'est surtout à trois que la vie à deux est agréable. — « Moi, je n'ai jamais pu être moins de six... » fait Beaupageot, qui se console avec sa collection de chapeaux (il en a de toutes les formes et de toutes les couleurs) ayant coiffé les bonnes têtes de Sganarelle, dont la rencontre égaie maintenant son existence de veuf — content de l'être. — « J'ai fini mon temps, dit-il, j'ai ma grâce... » Beaupageot n'a, d'ailleurs, pas dit son dernier mot, et comme César Boulinier des *Jocrisses de l'amour,* il en tient pour les jeunesses, et s'engage à protéger dans sa carrière la petite Mélanie, à la veille de passer son examen pour entrer dans le corps de ballet de l'Opéra. « J'ai juré de bien me conduire, dit Mélanie à son parrain, jusqu'à ce que j'aie débuté. Après, je ne voudrais pas être ridicule et me faire remarquer... Mais, si jamais je fais des bêtises, ça sera d'une manière convenable. » Et il faut voir la façon dont, s'étant décidée pour « le vieux », elle promet à Beaupageot de le prévenir si jamais elle le trompe — le petit Hippolyte est là, tout prêt pour ça — comment, par pure économie, elle achètera un mobilier de dix mille francs, au lieu de celui de douze

cents francs « qui n'aurait rien valu », et comme elle louera, rue du Helder, un appartement de trois mille francs, au lieu du petit logement de six cents francs, à Montmartre, qui aurait fait dépenser tant de voitures à son naïf protecteur... Comme contraste au trop confiant Alfred, Octave Boulinier est, lui, la défiance même, au point de faire porter un podomètre à sa femme, afin de s'assurer si le chemin parcouru s'accorde bien avec les courses qu'elle dit avoir faites. « Ne pas tromper cet homme-là, s'écrie Léonie, ce serait un crime ! » Maître Benoît Boulinier, l'avocat, est pour le juste milieu : il se croit à l'abri de toute infidélité, en plaçant auprès de Berthe son jeune secrétaire, qui ne la quitte pas d'une minute. Et vous pensez que le petit Émile prend son rôle au sérieux. « Aimez bien votre mari, dit-il en embrassant sa maîtresse, c'est la plus grande preuve d'amour que vous puissiez me donner... » Mais ne nous attardons point à ces deux types de c... (Molière a dit le mot), et parlons du ménage où Paul, l'ami Paul Dubuisson est entré il y a deux ans, et d'où, lassé aujourd'hui de l'amour de la belle Valentine, comme Valentine est elle-même excédée de son amant déjà sur le retour, il voudrait bien sortir pour se marier. Il a jeté ses vues sur la fille de Mme de Saint-Excédent et la noce doit avoir lieu dans quinze jours. Comment se marier sans le dire à Valentine — ça serait un manque d'éducation, — comment lui annoncer la chose ? La scène où les deux amants se content qu'ils ont opéré la rupture *rêvée*

est un chef-d'œuvre de finesse et de vérité. Jamais morceau de meilleure comédie n'a été brossé par les maîtres du genre, et parmi ceux que j'ai nommés plus haut, Meilhac n'a jamais rien écrit de plus joli que ce duo de désaffection, rendu à miracle par Saint-Germain et Mlle Marie Magnier. C'est le premier acte, où l'on trouve la scène adorable que je viens de dire, qui, aux répétitions, nous avait paru le meilleur. C'est le second qui a le plus porté devant le public de la première représentation... Tout en épisodes, ce deuxième acte, — ainsi que la pièce elle-même, — mais en épisodes d'une infinie drôlerie, comme la manière dont la petite Mélanie montre les appartements, en mimant la scène de la rose et du joli berger, et celle dont elle répète devant Beaupageot la tyrolienne de *Guillaume Tell*, comme la conversation d'Edouard, le valet de chambre, amant de la concierge, avec son « collègue », M. Paul Dubuisson; comme la seconde tentative de rupture essayée par Paul et Valentine : c'est en vain qu'ils ont voulu se faire prendre en cas de flagrant délit. Le mari survient, un bandeau sur les yeux — toujours, alors ! — jouant innocemment au colin-maillard... De bien jolies choses encore au troisième acte, où Valentine apprend de Mme de Saint-Excédent le mariage de son ami Paul, « empêtré dans une liaison avec une femme mariée qui le cramponne... une raseuse ! » Vous voyez d'ici la colère de Valentine, qui veut bien quitter et non pas être quittée. Elle réussit, d'ailleurs les femmes n'y réussissent-elles pas toujours ? à se

donner le beau rôle, et si Paul épouse la petite Saint-Excédent, c'est qu'elle y consent : elle a assez de lui... qui n'avait pas encore assez d'elle! Il n'y a pas de pièce, je ne saurais trop le faire remarquer, mais il y a bien de l'esprit dans ces *Femmes des amis*, jouées à ravir par Saint-Germain et Mlle Marie Magnier, déjà nommés, si simples et si vrais dans Paul et dans Valentine ; par Daubray et Alice Lavigne, si fins, si cocasses dans Beaupageot et Mélanie ; par Mme Mathilde, qui a si joyeusement dessiné la silhouette de Mme de Saint-Excédent, émule de Louise Abbéma ; par Milher, Calvin et Henri Deschamps, les trois maris épiques ; Félix Galipaux, fort amusant dans le bout de rôle du secrétaire intime ; par Pellerin, l'excellent Pellerin qui, dans l'amant de la concierge, a eu l'un des gros effets de la soirée ; par Mlle Cheirel, qui a joué avec tant d'adresse et de bonne grâce le rôle de Léonie (la femme au podomètre) appris en quelques jours seulement ; sans oublier l'exubérante Mlle Bonnet et une gentille petite débutante, répondant au nom de Mlle Marthe Losson, bien capable de faire de M. Paul Dubuisson un mari comme les autres. Pas de lièvre, mais quel savoureux civet !

4 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Un Prix Montyon*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin [1]. La direction du Palais-Royal varie nos

1. DISTRIBUTION. — Pontbichot, M. *Saint-Germain*. — Veauvardin, M. *Dailly*. — Des Grattières, M. *Calvin*. — Balandard, M. *Milher*. — Rasquinois. M. *H. Deschamps*. — Carpiquet, M. *Maudru*. — Camusot, M. *Garon*. — Jean-

plaisirs. Après la comédie, la farce. Moi, je tiens pour la comédie. Le public de l'endroit préfère peut-être la charge, et tant plus elle est grosse tant plus il rit. La preuve en est dans le succès qu'il a fait aux deux derniers actes d'*Un Prix Montyon*. Ce « prix Montyon », Pontbichot l'a obtenu par erreur, à la suite d'un éloquent rapport qu'il avait rédigé en faveur du domestique qui le servait depuis vingt-cinq ans, non seulement sans réclamer de gages, mais en l'entretenant au moyen de ses économies. Son nom a été confondu avec celui de son fidèle Kaleb, et c'est à lui-même qu'a été décerné le prix de vertu : le grand honneur accordé à son maître a causé une telle joie à ce brave serviteur que Pontbichot n'a pas eu le courage de le détromper... Mais, sentant bien qu'il fallait faire quelque chose pour se rendre digne d'une telle récompense si peu méritée, notre lauréat de l'Académie française est devenu professeur de morale pour dames, et les leçons pleuvent chez lui, à dix francs le cachet. Quand sa cliente est par trop émoustillante, Pontbichot tire de leur étui une superbe paire de lunettes vertes et les applique sur son nez : alors, ce n'est plus une femme qu'il a devant lui, c'est une absinthe ! Le procédé lui a toujours réussi : à l'égard de la baronne des Grattières, venant lui demander le moyen de décourager un jeune avocat qui lui fait depuis plusieurs semaines une

[...]nette, Mlle *Lavigne*. — Mme Veauvardin, Mlle *Dunoyer*. — Francesca, Mlle *Pierval*. — La baronne, Mlle *Lise Fleurie*. — Zoé, Mlle *Renaud*. — Une dame, Mlle *Mireille*.

une franchise toute classique le personnage Mme Veauvardin, et Mlle Lavigne, animant de grimaces à faire pouffer de rire le bout de r de Jeannette, qui a été rosière et qui l'est t jours, — en dépit qu'elle en ait.

L'année 1890 se résume dans le tableau su vant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentat. ou de la reprise.	Nombre de présenta pend. l'a née.
Le Cadenas	3		13
Le Gastier	1		82
* *Les Boulinard*	3	14 Janvier	84
Les Deux chambres	1		84
* *Les Miettes de l'année*	3	22 Mars	67
Le Roi Candaule	1	22 Mars	67
Horace et Liline	1	9 Avril	48
La Cagnotte	5	4 Mai	1
Les Provinciales à Paris	4	27 Mai	89
Le Bibelot	1		89
* *Les Femmes des amis*	3	14 Octobre	51
* *Un Prix Montyon*	3	4 Décembre	33
Mon Collègue	1	4 Décembre	33

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés p dant l'année.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

L'amusante revue de MM. Blondeau et Monréal, *Paris-Exposition* a tenu, pendant tout le mois de janvier, l'affiche des Variétés, qui reprenaient, le 5 février, *Décoré*, la charmante et spirituelle comédie de M. Meilhac [1]. Elle retrouvait, après deux ans, tout le succès de la première représentation. C'est le fait des œuvres réellement exquises de ne pas perdre à ces apparitions successives : *Décoré* n'a pas bougé d'une ligne. L'interprétation était restée la même : Mlle Réjane, MM. Dupuis et Baron avaient repris les rôles qu'ils ont créés. Ah ! ce second acte avec ses scènes de comédie si fines, si vraies ! Mlle Réjane, qui est revenue avec raison au boulevard,

1. DISTRIBUTION. — Edouard, M. *Dupuis*. — Colineau, M. *Baron*. — Léopold, M. *Lassouche*. — Le sous-préfet, M. *Barral*. — Godin, M. *Deltombe*. — Un bourgeois, M. *Thierry*. — L'Interprète, M. *Herissier*. — Le Prince, M. *Prika*. — Un bourgeois, M. *Lamy* — Un domestique, M. *Millaux*. — Henriette, Mlle *Rejane*. — La comtesse, Mlle *Crouzet*. — Clara, Mlle *Durand*. — Julie, Mlle *Barthelémy*. — Clémence, Mlle *Dubois*.

nous a rendu cette Parisienne fin de siècle, si complexe, si attirante, que peint M. Meilhac avec tant de maëstria. Elle a retrouvé dans la scène de la fâcherie avec M. Dupuis un succès qui doit la consoler des précédentes soirées de l'Odéon. C'est là sa vraie voie. Dupuis est un amant idéal, et Baron une bonne tête de mari. Le seul des créateurs, M. Daniel Bac, a laissé le rôle du sous-préfet à M. Barral, qui ne le fait certes point oublier. Mais tous les autres sont à leur poste, et Lassouche, cet ahurissant Léopold et la jolie Crouzet, la comtesse romaine. Quel sera le sort de cette reprise? Dans l'esprit des délicats certainement *Décoré* ne fera que gagner; la pièce n'a point eu, à notre avis, le succès qu'elle méritait d'avoir. Les Variétés ont corsé leur affiche par trois tableaux de la Revue dans lesquels ils ont ramassé les incidents les plus joyeux : la chanson de Baron, Lassouche et son ophicléïde, les prisons, la rue du Caire, l'hôtel Terminus et les fontaines lumineuses.

3 MARS. — Première représentation de *Monsieur Betzy*, pièce en quatre actes de MM. Paul Alexis et Oscar Méténier [1]. C'est l'installation définitive du naturalisme en plein théâtre boulevardier,

1. DISTRIBUTION. — Francis, M. *Dupuis*. — Gilbert Laroque, M. *Baron*. — De Castelvieux, M. *Cooper*. — Rastelli, M. *Barral*. — Ludinard, M. *Deltombe*. — Le gérant, M. *Courcelles*. — Un reporter, M. *Roche*. — 1er consommateur, M. *Herissier*. — 2e consommateur, M. *Thierry*. — Jean, M. *Prika*. — 1er garçon, M. *Lamy*. — 2e garçon, M *Froment*. — Betzy, Mlle *Réjane*. — Rose, Mlle *M. Durand*. — Angèle, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Dame de comptoir, Mlle *Barthélemy*.

M. Betzy n'est-il pas de M. Paul Alexis, l'auteur de la *Fin de Lucie Pellegrin*, et de M. Oscar Méténier, l'écrivain outrancier de *Mme la Boule et de la Casserole?* Une pièce du Théâtre-Libre, jouée par des artistes tels que Dupuis, Baron et Mlle Réjane : excusez du peu!... J'ajoute que, si elle n'avait pas été interprétée par ces maîtres en leur art, elle n'eût peut-être point passé si facilement, et je suis forcé d'avouer que si cette tentative hardie, cette épreuve photographique — la photographie d'un bien vilain milieu — m'a vivement intéressé (il faut tout voir, n'est-ce pas? et tout connaître) je doute que *M. Betzy* ait la même action sur le public ordinaire et bourgeois que sur les spectateurs sceptiques et blasés d'une salle de première. *M. Betzy*, c'est le mari inconscient et complaisant dans toute sa hideur — exceptionnelle, espérons-le; mais les naturalistes aiment à mettre les exceptions au théâtre. Au surplus, voici le sujet. Betzy est une écuyère, elle vit avec son père, un père absolument dénué de sens moral (comme tous les personnages de la pièce, du reste), et elle a pour amant un boursier nommé Gilbert Laroque. Mais Laroque est marié et ne peut s'afficher avec Betzy, le domicile conjugal le suivant partout où il se rencontre avec sa maîtresse. Pour bien faire, il faudrait que celle-ci fût mariée : — « De cette façon, dit-elle à son père, il ne serait pas chez lui, mais *chez nous*. » Elle fait choix d'un beau gas, Francis, garçon de café du Cirque. Betzy accepte ce rôle de mari... gentil; on le

présente au boursier qui l'agrée et l'invite même à dîner. Ce premier acte est fort amusant. Au second, nous retrouvons les quatre personnages de la pièce installés dans le même hôtel : Betzy et Laroque au premier étage ; le père et le mari au-dessus. Des enfants sont nés. « Nos enfants », comme dit Francis. Celui-ci est devenu un homme « respectable », très collet-monté, sermonnant son beau-père qui court le guilledou et le couchant quand il rentre saoûl. Autrefois nous aurions dit gris : soyons naturalistes! Mais ce qui caractérise par-dessus tout ce Francis, c'est l'amitié profonde qu'il a vouée à son ami Gilbert, qu'il préfère à sa femme. Il n'est pas, du reste, très fidèle à Betzy : il entretient une fille, nommée Angèle, qui le trompe avec... Gilbert. Le troisième acte nous mène au café du Cirque. Betzy y apprend que Gilbert et Francis ont tous deux la même femme. « Pouah! s'écrie-t-elle : Francis, à la rigueur... Mais Gilbert! » Et elle est jalouse! Sachant que Laroque a donné rendez-vous à Angèle dans le café, elle envoie prévenir Francis. Les deux hommes se trouvent face à face. Ils s'agonisent d'injures : Francis reprochant à Gilbert de s'être fait exécuter le jour même à la Bourse, l'autre répliquant que ce n'est pas à un mari de son espèce de donner des leçons. Ils en viennent à se colleter, et le patron du café ne trouve pas d'autre moyen pour faire cesser la risque et chasser les curieux que d'éteindre le gaz. Restés seuls, les deux hommes comprennent le ridicule de cette scène, et la

pluie tombant à torrent, ils s'en vont tous deux sous le même parapluie. Ce parapluie est une trouvaille théâtrale. Le quatrième acte — le moins bon — nous montre les Betzy en grand deuil. Après une fuite à Bruxelles, Laroque est revenu mourir d'ennui et de fatigue dans l'hôtel commun où il a été soigné avec le plus grand dévouement. Francis n'est pas encore consolé de sa perte. Sa douleur est même farouche, intransigeante ; voyant sa femme manifester des velléités de plaisir, il prend le parti d'aller installer toute la famille à la campagne ; Betzy dressera des chevaux ; les enfants seront au bon air. La jeune femme accepte tout d'abord ; mais son directeur, ruiné par son absence, venant la supplier de rentrer au Cirque, elle envoie promener les champs. Son mari entre en fureur, et dans son désespoir, menace d'aller rejoindre Laroque en s'empoisonnant ; il va même mettre son projet à exécution quand Betzy l'arrête. Elle a deviné ce qui manquait à Francis : elle invite à dîner le jeune Castelvieux, qui prendra la place laissée vacante par Gilbert. Ces quatre actes de pure observation — le dernier vraiment peu clair — sont joués, je l'ai dit, en toute perfection par Dupuis, dans le rôle si difficile du mari, par Baron dans celui de Gilbert qu'il a rendu, lui, le bouffon d'autrefois, en comédien de premier ordre, par Mlle Réjane, une Betzy idéale — sans compter les rôles de moindre importance, fort bien tenus par MM. Deltombe, Barral et Cooper. Ça n'a pas été la « première à sensation » dont on parlait

un peu trop à l'avance, mais une soirée curieuse et typique au premier chef.

5 AVRIL. — Première représentation des *Grandes Manœuvres*, comédie en deux actes de MM. Hippolyte Raymond et A. de Saint-Albin [1], et reprise des *Sonnettes*, comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy [2]. Les *Grandes Manœuvres* datent de plusieurs années — cela se voit, du reste, à l'œil nu — et ont passé successivement des mains de Gondinet dans celles de Meilhac et du tiroir des directeurs du Palais-Royal dans celui des directeurs des Variétés. Elles étaient, naguère, en trois actes : c'est M. Meilhac qui les a, tout dernièrement, réduites en deux actes, et a, du même coup, assuré le succès possible de ces deux tableaux un peu bien vides. Voyez plutôt. Nous sommes, comme l'annonce le titre, en pleines « grandes manœuvres » et ces sonneries de trompettes, ces batteries de tambours, ces fusillades et ces canonnades répétées ôtent tous ses moyens à Boucassin (de son prénom Hercule ; qui le dirait?) le cuisinier de la comtesse Des Platanes, marié, depuis deux jours seulement à Mlle Adolphine, la très jolie femme de chambre de Madame. Que sera-ce quand

1. DISTRIBUTION. — Boucassin, M. *Dupuis*. — Le colonel, M. *Baron* — Le vicomte, M. *Cooper*. — Goblot, M. *Germain*. — Turmilly, M. *Courcelles*. — Chamberlan, M. *Dumesnil*. — Un officier, M. *Prika*. — Un officier, M. *Hérissier*. — Un officier, M. *Mire*. — Clotilde, Mme *J. May*. — Adolphine, Mlle *Crouzet*. — Clémence, Mlle *Durand*. — Une bonne, Mlle *Bricourt*.

2. Jouées par M. *Dupuis* et par Mme *Jane May*.

les beaux militaires auront fait invasion dans les châteaux, munis de billets de logement bien en règle? Boucassin aime mieux rendre son tablier que de voir les pantalons garance faire la cour à sa femme à son nez et à sa barbe. « N'est-ce que cela? dit une amie de la châtelaine, Mme Clotilde Savaron, une jeune dame qui aime à rire : qu'Adolphine prenne ma place, je prendrai la sienne, l'armée française respecte les femmes du monde (allons donc !) et Boucassin n'aura rien à craindre des entreprises des guerriers. — C'est ce qui la trompe : « Une jeune fille de la noblesse » n'intimide point le caporal Goblot, qui en conte à Adolphine, tandis que le vicomte de Croixfontaine, travesti en « vingt-huit jours » s'en va cueillir la fraise avec Clotilde qui se donne pour Mme Boucassin. L'aventure se complique — oh! pas bien sérieusement — par ce fait que le colonel de chasseurs à cheval qui commande les grandes manœuvres est précisément le prétendu de Clotilde, condamnée par son oncle à se remarier, sous peine de perdre ses quatre cent mille livres de rente. Et jouant le rôle de Sylvia des *Jeux de l'amour et du hasard*, Clotilde peut de la sorte étudier librement son futur. Très jolie, très piquante, à la Meilhac, la scène où sous prétexte de donner de bons conseils à la gentille femme de chambre, le colonel l'engage à venir le trouver dès qu'elle aura assez de son lourdaud de mari. Clotilde est désormais fixée sur la moralité de celui qu'elle doit épouser... Dès qu'il apprend la ruse, le galant colonel est, d'ailleurs, le premier à rendre

sa parole à sa fiancée un peu trop jeune pour lui. Le vicomte de Croixfontaine sera l'heureux mari de Clotilde (ordre du colonel) et le caporal Goblot fera à Boucassin ses plus humbles excuses pour avoir pris Adolphine pour « une jeune fille de la noblesse » avec laquelle on pouvait « causer. » Deux actes sans prétention, mais non sans agrément, joués à ravir par Dupuis (Boucassin), par Baron, un colonel très chic, — pourquoi n'est-il pas décoré? — par Germain (caporal Goblot) qui a décidément l'oreille du public, soit qu'il chante, dans le *Fétiche :* « Légère hannetonne », soit qu'il propose à Mlle de Sainte-Adolphine de lui conter ses histoires d'amour; par Mme Jane May (Clotilde), toujours adroite comédienne, et par Mlle Crouzet (Adolphine), toujours délicieusement jolie. — Vous connaissez les *Sonnettes.* C'est la querelle du Gros-René et de la Marinette de Molière mise au ton de la vie parisienne, ravivée des accents de l'esprit moderne.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère !
. . . .
— Ardez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau.

Ainsi s'interpellent, d'une mansarde à l'autre, Joseph, le valet de pied du marquis, et Augustine, sa femme, la camériste de la marquise, qui se boudent et se chamaillent et font chambre à part depuis l'histoire de la berline. Il faut entendre Augustine — on sait avec quel succès le rôle a été créé par Mme Chaumont — raconter

comme quoi elle a surpris son mari en conversation criminelle avec une gouvernante anglaise dans ce berlingot antique et solenel dont elle a fait, en y pénétrant, une ménagerie rugissante. Il a plu des soufflets, il a grêlé des taloches : quelle râclée et quelle tripotée! Le récit est si vivant qu'on entend les cliques et les claques. Imaginez une clownerie parlée, pleine de culbutes et d'aplaudissements. Vous rappelez-vous l'entrée de Joseph, regagnant la chambre, fourré comme un Archimandrite moscovite, et la lenteur solennelle avec laquelle il procède au déshabillé de cette livrée majestueuse... La livrée tombe, depuis les fourrures jusqu'aux faux mollets, mais l'homme reste, calme et digne, verni de bel air, frotté d'importance, sentant sa grande maison à dix pas. — Il a une histoire d'une dame de la cour de Louis XIV jetée dans la fosse aux lions par un gentilhomme du temps de François I[er], lequel en eut ensuite du regret, « parce qu'elle était parente de la reine... » C'est de la fantaisie la plus drôle. La querelle s'embrouille et se débrouille à travers toutes sortes de folies et de jeux de scène. La sonnette nerveuse de Madame et la sonnette exaspérée de Monsieur, qui répètent, au premier étage, le *Dépit amoureux* joué sur les toits par leurs domestiques, coupent, à chaque instant, ces répliques. Il y a de l'accompagnement dans ces tintements. Le duo bouffe va son train, et la sonnerie fait l'orchestre. La pièce frise la charge et n'y tombe jamais ; le naturel la retient. Ce bel

esprit de laquais, ce babil de femme de chambre futée et rageuse semblent écoutés par MM. Meilhac et Halévy aux portes d'un office ou d'une antichambre. Une lueur d'attendrissement s'y mêle, bien vite disparu sous l'éclat de rire : rien de trop; tout s'arrête à temps. A la fin, Joseph reconquiert la chambre conjugale par droit d'escalade :

Mon Dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné !
— Que Marinette est sotte après son gros René!

Savez-vous que, dans le rôle de Joseph des *Sonnettes*, comme dans celui de Pierre Cargouniol des *Charbonniers*, Dupuis nous a donné l'impression d'un grand, d'un très grand comédien ?

19 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) du *Petit Duc*, opéra-comique en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Charles Lecocq [1]. Après quinze jours de *Grandes Manœuvres*, les Variétés ont fait donner la garde : Mlle Jeanne Granier a repris posession de la scène et a fait sa rentrée attendue et unanimement applaudie. MM. Meilhac et Halévy n'ont jamais écrit de pièce plus allègrement menée que ce *Petit Duc* qui semble une fine anecdote du XVIIIe siècle, contée, par deux parisiens des

1. DISTRIBUTION. — Frimousse, M. *Dupuis*. — Mont-Landry, M. *Chalmin* — Bernard, M. *Baron*. — Navaille, M. *Herissier*. — Duc de Parthenay, Mlle *J. Granier*. — La directrice, Mme *Daynes-Grassot*. — La marquise, Mlle *Crouzet*. — La sous-maîtresse, Mlle *Meriany*. — Hélène, Mlle *Delys*. — Roger, Mlle *Biard*. — Gontran, Mlle *Vasseur*.

plus délicats de ce temps-ci. Une gravure d'Eisen, retouchée par Gavarni. On sait de combien d'invraisemblances voulues est cousue l'aimable pièce. Mais les épisodes en sont si amusants, les détails si spirituels, les trouvailles scéniques si heureuses qu'elle ne laisse pas un instant d'hésitation dans l'esprit du public, et que celui-ci l'accepte avec toutes ses impossibilités apparentes. Le second acte surtout, le plus fantaisiste, le plus en dehors de toute espèce de vérité, est si fou, si étonnamment gai qu'il obtient toujours un succès colossal. Il y a là une scène tout en dehors de l'action, et n'ayant que faire dans la pièce, qui est un véritable petit chef-d'œuvre en son genre et provoque invariablement les fous rires de la salle. On a redemandé à Mme Daynes-Grassot la fameuse leçon de musique, comme on la redemandait autrefois à Mlle Desclauzas. Si vous aimez les drôleries disions-nous alors, allez voir le second acte du *Petit Duc*. Si vous aimez Granier — moi, je l'adore — allez réentendre la délicieuse partition de Lecocq chantée par son inimitable créatrice. Elle a eu la vaillance de recommencer intégralement les quatre couplets de la paysanne terminés par le cri de triomphe : « Et j'ai sauvé mon innocence ! Total huit couplets de suite, détaillés avec le même entrain et la même science d'une élégante bouffonnerie. Mlle Granier met à tout ce qu'elle fait une bonne humeur communicative et un esprit de tous les diables. Elle a ce don rare de conserver toute sa grâce sous les grimaces les plus drôles et de rester femme, alors même qu'elle

s'amuse, comme cela lui arrive quelquefois, à faire le pître. Avec cela, elle est douée d'une voix charmante qu'elle conduit avec un art peu commun. Bravo, Granier! Bravo, Dupuis! Quelle caricature réjouissante il a faite du rôle de Frimousse le célèbre professeur de grammaire! C'est absolument exquis. M. Chalmin s'est fait applaudir comme chanteur dans le rôle de Montlandry, et moins ingénue que ne l'était Mily Meyer à ses débuts, Mlle Crouzet est toujours une gentille duchesse de Parthenay.

3 MAI. — La critique avait été convoquée pendant le jour à la répétition générale d'une folie-vaudeville en trois actes de MM. Burani et Cermoise, intitulée *Béjaune* [1] dont la première représentation devait avoir lieu le soir même en représentation au bénéfice de M. Bonnesseur. Je ne sais quel accueil le public a pu faire à cette pochade, mais les auteurs devaient remercier la critique de ne pas parler de ce *Béjaune*, qui était certainement un rossignol...

12 MAI. — Reprise de la *Grande Duchesse de Girolstein*, opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach [2]. Sachez, si vous en pouviez douter, que la musique de la

1. DISTRIBUTION. — Nougarède, M. *Lassouche*. — Van den Cloucht, M. *Cooper*. — Ducasquet, M. *Germain*. — Leveillé, M. *Duplay*. — Hippolyte, M. *Prika*. — Alfred, M. *Herissier*. — Olympe, Mme *Daynes Grassot*. — Justine, Mlle *M. Durand* — Jaménic, Mlle *Follerille*. — Hermance, Mlle *Guérard*.

2. DISTRIBUTION. — Fritz, M. *Dupuis*. — Puck, M. *Baron*. — Le prince Paul, M. *Germain*. — Grog, M. *Barral*. — Géné-

Grande Duchesse n'a pas pris un jour ; que le libretto de MM. Meilhac et Halévy est toujours infiniment gai et spirituel, et que Dupuis, le « jeune soldat Fritz », le seul inamovible des interprètes de la première création, est resté d'un comique inimitable. En voilà un qu'on ne remplacera point ! Baron joue, à présent, le baron Puck, après avoir créé le baron Grog. C'est un brelan de barons. Chalmin a la voix, s'il n'a ni la gaîté ni la fantaisie du général Boum ; Germain est niais à faire trouver Jeannot malin, dans le prince Paul, et Mlle Crouzet (naïve enfant !) fort gentille en Vanda. L'intérêt de la soirée, c'était de voir pour la première fois Jeanne Granier sous la couronne grand-ducale que S. A. Hortense Schneider avait glorieusement faite sienne. Mlle Granier a eu le bon esprit de rester elle-même et de ne pas chercher à imiter sa devancière— qu'elle n'avait, du reste, jamais vue. Elle a joué le rôle avec sa verve primesautière et a obtenu, comme chanteuse, un triomphe qui s'est affirmé par le *bis* des couplets du *Sabre* et par celui de la fameuse déclaration d'amour : « Dites-lui qu'on l'a remarqué, distingué. » Nous lui reprochions d'être un peu trop « vivandière » sous le dolman de la colonelle de hussards et pas assez « grande duchesse » sous le petit diadème de strass dont elle coiffe sa perruque du second acte. Nous pen-

ral Boum, M. *Chalmin*. — Nepomuc, M. *Herissier*. — La grande duchesse, Mlle *J. Granier*. — Wanda, Mlle *Crouzet*. — Olga, Mlle *Dubois*. — Iza, Mlle *Barthelemy*. — Amélie, Mlle *Bianki*. — Charlotte, Mlle *Biard*.

sions aussi que quelques répétitions supplémentaires n'eussent pas nui au succès de la nouvelle souveraine et à l'effet général d'une reprise, dont Dupuis, en bonne justice, a été le véritable héros. La *Grande Duchesse* se jouait jusqu'au 7 juin : après quoi, M. Bertrand loue la salle des Variétés à une direction intérimaire.

11 juin. — Première représentation de *Tout feu, tout flamme!* vaudeville en trois actes de M. Richard O'Monroy[1]. Pour peu que vous fréquentiez les « premières », vous avez sûrement remarqué, à Beaumarchais comme au Théâtre-Français, un homme jeune encore, toujours imperturbable en son habit noir et toujours irréprochable en son plastron, la moustache soigneusement frisée au petit fer et militairement relevée en croc, un énorme gardénia (aujourd'hui la mode est aux simples bleuets) recouvrant, à la boutonnière, une rosette multicolore, aussi sévère en son attitude que correct en sa tenue, — c'est le vicomte de Saint-Geniès, très homme du monde et très féru de théâtre, ex-capitaine de cuirassiers à Versailles, ex-chroniqueur de la *Vie parisienne*, gai conteur de gaudrioles au *Gil Blas*, sous le pseudonyme de Pompon, soiriste aimable au même journal, sous le calembourg de Richard O'Monroy, c'est l'auteur applaudi déjà d'*Un homme fort* et d'*Un beau-père en Hussard;* c'est aussi celui de *Tout feu, tout flamme,* que ce

1. Distribution. — Tournecourt, M. *Deschamps.* — Chameray, M. *Corbin.* — Briquemolle. M. *Germain.* — Violonski, M. *Howey.* — Un dragon, M. *Cloche.* — Valérie, Mlle *Crouzet.* — Bourrimel, Mme *Billy.* — Nanette, Mlle *Fernandez.*

beau chercheur de renommée vient de faire jouer à ses frais dans la salle des Variétés. « A ses frais » ; décidément le galant officier a tous les courages. Pièce d'été, troupe d'été, public d'été. C'est ainsi que le fauteuil d'orchestre, ordinairement attribué à notre confrère O'Monroy, était ce soir occupé par une piquante brune qui, de confiance, riait déjà au premier acte, pourtant plus que terne, de *Tout feu, tout flamme*. — « Que voulez-vous, me dit-elle, j'aime Pompon... » Heureux Pompon, aimé des jolies femmes à l'œil noir ! Pour nous, critique sincère, nous avouerons nous être franchement ennuyé au début de cette pochade et nous y être aussi franchement diverti à la fin. Il y a des moments où la folie vous gagne. Est-ce la naturelle influence de ma charmante voisine, toute à Pompon ; sont-ce les grimaces désopilantes de Germain en caporal nègre ?... Toujours est-il que je me suis laissé emporter, bien malgré moi, je vous le jure, dans l'éclat de rire général. Quand M. Richard O'Monroy (qu'il fasse cela pour nous !) aura bien voulu supprimer la vieille et dégoûtante histoire du petit pain au lait trempé par le professeur de musique dans la baignoire de son élève, il restera, dans cet essai de vaudeville, quelques épisodes vraiment drôles. Ainsi, *l'idée* musicale donnée par le lieutenant Tournecourt à Violonsky, — un Polonais qui marche dans la vie sous un déguisement de carnaval. Ainsi, les descentes par la cheminée, comme un vrai fumiste qu'il est, du caporal de pompiers Briquemolle laissant (c'est la fin du second, comme du premier acte) une de

ses bottes d'ordonnance au numéro matricule 1,346 entre les mains du lieutenant de dragons Tournecourt, aussi jaloux qu'Othello, mais plus bête que Ramollot. Une amusante trouvaille encore est celle du rendez-vous d'amour de Chameray, accompagné dans la pièce à côté, par le violon du Polonais. Une plaisa nte scène, d'autant plus plaisante qu'elle est la dernière, est la scène d'explications finales entre l'amoureux (qui a manqué son coup), le mari (qui a failli l'être) et le violoniste (toujours en chienlit). J'ai dit que, quoi qu'il fasse, Germain me ferait toujours rire. J'ajouterai que Mlle Crouzet est toujours adorable : la claque lui a fait ce soir, son entrée (service d'été) et le public a fort applaudi la sortie de Mme Valérie Tournecourt, coiffée du casque du pompier Briquemolle. M. Corbin est connu pour ses ahurissements. Mme Billy a une belle mouche, et Mlle Fernandez beaucoup de prétention. M. Howey (vieille gloire de l'Athénée) faisait le Violonsky, et M. Julien Deschamps le lieutenant Tournecourt. — Après 16 représentations de *Tout feu, tout flamme*, le théâtre ferme de nouveau ses portes.

1er SEPTEMBRE. — Réouverture par la *Grande Duchesse*, où Mlle Jeanne Granier, plus en voix que jamais, bisse tous ses morceaux : superbe dans l'air du *Sabre*, tendre dans *Dis-moi* et gaie tout le temps.

17 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Belle Hélène*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. — Il n'y a donc plus d'auteurs, plus de

pièces, que le théâtre des Variétés, qui a l'heure de posséder Mlle Granier, en est réduit à nous l'exhiber dans la *Belle Hélène* après nous l'avoir déjà montrée dans la *Grande Duchesse*, et qu'il ne trouve rien de mieux, au début d'une saison, que de nous servir une nouvelle reprise de la bouffonnerie si connue. Enfin, parlons de la *Belle Hélène*, puisque *Belle Hélène* il y a toujours. La salle était pleine, et tout le monde y semblait beaucoup se divertir. Dupuis joue Pâris, qu'il a créé il y a vingt-cinq ans, avec une adorable fantaisie. Doué d'une habileté et d'une flexibilité d'organe absolument merveilleuses, il chante délicieusement... la tyrolienne. Baron est bien le plus désopilant Calchas qu'on puisse rêver. Chalmin-Agamemnon a de la voix et même de la verve. Mlle Crouzet-Oreste n'a pas de voix, mais elle est bien jolie. Quant à Lassouche... il nous a paru aussi lugubre, dans Ménélas, qu'il l'était naguère dans le Fadinard du *Chapeau de paille d'Italie*. Passons... Mlle Granier tremblait, dit-on, à l'idée d'aborder le rôle d'Hélène ; les bravos, unanimes, ont dû la rassurer complètement. On ne saurait lui reprocher d'imiter Schneider, car elle a vu jouer pour la première fois la *Belle Hélène* il y a à peine deux ans. Elle y est donc « elle-même », c'est-à-dire charmante de tout point. Elle a chanté à ravir : « Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu? » qu'on lui a redemandé d'enthousiasme. Donnez-lui quelques jours pour s'y mettre, et vous verrez avec quel entrain elle jouera ce fameux rôle, dont elle avait si peur et

qui lui convient si bien. Il y a eu de bonnes, et même d'excellentes choses, dans la représentation de ce soir, témoin le finale du second acte, qui a été très joyeusement enlevé. — A partir du 4 octobre la *Belle Hélène* était précédée d'une comédie-bouffe en un acte de MM. Marc Sonall et Victor Gréhons, intitulée *le Voyage en Suède*[1].

27 OCTOBRE. — Première représentation de *Ma Cousine*, comédie en trois actes de M. Henri Meilhac [2]. — C'est, dit-on, en écrivant pour le quinzième volume de nos *Annales du théâtre et de la musique* sa ravissante étude sur le *Théâtre au Cercle* que l'idée vint au brillant auteur de *Décoré* de composer la pièce que, sous le titre de *Ma Cousine*, le Tout-Paris des premières acclamait ce soir et que le public des Variétés applaudira de longs jours. On pense si nous sommes heureux et fiers d'avoir ainsi valu à nos contemporains l'une des œuvres les plus fines et les plus délicates qui soient jamais sorties de la plume de M. Henri Meilhac. O l'exquise fantaisie ! O la jolie soirée passée à voir jouer cette comédie vraiment amusante, vraiment « parisienne », remplie d'observation, bourrée d'esprit, qui va ramener à ses plus beaux temps le théâ-

1. DISTRIBUTION. — Casimir, M. *Duplay*. — Bouracan, M. *Ch. Mey* (début). — Leroy, M. *Clerget* (début). — Madame Bouracan, Mme *Mériany*. — Suzanne, Mlle *Marthe Bertrand*.

2. DISTRIBUTION. — Champcourtier, M. *Baron*. — Raoul, M. *Raymond*. — Gaston, M. *Cooper*. — Un domestique, M. *Thierry*. — Riquette, Mlle *Réjane*. — Mme Berlandet, Mme *Crosnier*. — Victorine, Mlle *Lender*. — Clotilde, Mlle *Crouzet*. — Rosalie, Mlle *Deville*.

tre du boulevard Montmartre. On parle de naturalisme : le voilà, le vrai naturalisme, gai et charmant celui-là, prenant sur le vif les types que nous coudoyons tous les jours, et les rendant à souhait pour notre plaisir à tous. Qu'y a-t-il de plus vrais, de plus vivants, de plus « vécus » que les personnages de *Ma Cousine?* Nous les avons tous vus ; nous les revoyons, peut-être un peu plus spirituels qu'ils ne sont en réalité, mais si frappants de vérité! « Comme c'est cela ! » disions-nous en applaudissant Riquette, l'adorable Riquette; son cher Gaston; son auteur-homme du monde, Etienne Champcourtier; sa « chère amie » Victorine, et le petit baron d'Arney la Hutte... Aussi, quel succès ! Cet éclatant succès constaté, j'aurai plus de peine à raconter ici, comme je le voudrais, *Ma Cousine.* Il y a tant de détails, de mots, de situations que je ne puis ni indiquer les unes ni citer les autres. D'autre part, la donnée est assez compliquée. Je n'aurai pas fait un compte-rendu qui puisse vraiment offrir une idée exacte de la pièce, si je me borne à dire que Riquette, la brillante étoile des Fantaisies Amoureuses, a promis de rendre à sa cousine de la main gauche le mari volage en train de la tromper avec Mme Victorine Champcourtier. M. d'Epernoy « qui a eu des bontés » pour la mère de Riquette est l'oncle de la jeune baronne d'Arney la Hutte. La pièce consiste en l'exécution de la promesse de la comédienne « bonne fille ». Au premier acte, Riquette, étendue comme Cléopâtre sur une

chaise longue — au Théâtre-Libre, elle eût été couchée dans son lit, ainsi que doit l'être, à cette heure, toute comédienne qui se respecte — Riquette se fait conter des potins, soit par Mme Berlandet, sa manicure, soit par son « petit chéri », Gaston. Le dernier racontar a trait au baron Raoul d'Arney la Hutte, la coqueluche de ces dames à qui l'on prête, en ce moment, une nouvelle maîtresse : Mme Champcourtier. La mère de Raoul fit un beau jour appeler son fils. — « J'ai un secret à te révéler, lui dit-elle, tu es le fils du comte Briquet. » — « Vous me donnez un coup, ma mère; j'avais toujours cru que j'étais le fils du duc de Mora... » Riquette, toujours étendue, reçoit visites sur visites. Champcourtier, du Cercle, vient lui apporter une stupide pièce à deux personnages, le *Piston d'Hortense*, qu'il la supplie de jouer sur un théâtre de société. La baronne d'Arney la Hutte, « sa cousine » a recours à elle, je vous l'ai dit, pour empêcher le rendez-vous de son mari avec Mme Champcourtier, dont elle a eu vent par un « petit bleu » que Raoul a laissé traîner. — Maris, mes frères, n'égarez jamais vos petits bleus. Riquette, au demeurant le meilleur « garçon » de la terre, s'ingéniera donc à sauver sa cousine. Elle se fera aimer par Raoul, puis elle le repassera à sa femme... Un prétexte est tout trouvé, celui d'une représentation dans le monde : elle se présentera le jour même chez le baron d'Arney la Hutte (qu'elle a « préparé » par une brûlante déclaration écrite), et tout en répétant le

Piston d'Hortense, dont elle apporte la brochure, elle amènera le baron à lui donner à elle le rendez-vous préalablement donné à Mme Victorine Champcourtier. Voyez comme c'est simple! Pas si simple que cela : car, tout en étant diantrement allumé par Riquette, — n'a-t-elle pas promis de faire tout ce qu'il faudrait ? — Raoul donne à Victorine l'adresse attendue pour le soir même : 33, rue des Bassins. — « C'est à Passy! » ajoute le mari, qui sans le vouloir, a saisi à la volée la phrase répétée par sa femme et dont, naturellement, il fera son profit. Aussi le voyons-nous apparaître au troisième acte — *ça y est*, grogne-t-il, mélancoliquement — 33, rue des Bassins, où il trouve non seulement le manteau de sa femme, mais Riquette, qui n'a pas de peine à lui persuader que Victorine n'est venue là que par jalousie, alors qu'elle est venue elle-même pour Raoul. — « Débarrassez-vous du baron! » dit Champcourtier, qui voudrait bien bénéficier de l'aventure. Se débarrasser du baron, telle est, en effet, la dernière partie de la tâche noblement entreprise par Riquette. Victorine, reconnaissante envers celle qui l'a sauvée de son mari, a promis de renoncer à Raoul. Il faut maintenant que Raoul renonce à elle... Mme Berlandet vient, fort heureusement, de lui raconter que sur le point de triompher de la facile vertu d'une danseuse de l'Opéra, le petit baron avait été arrêté par la vue d'un portrait du comte Briquet. — « C'est papa ! » s'était naïvement écriée la danseuse, ne croyant guère qu'elle se pâmait dans

les bras de son frère. Riquette renouvelle le coup. — « Quelle élégance, quelle distinction ! » lui a dit Raoul, la pressant de plus en plus... — « Elle me vient de mon père : le comte Briquet ! » — Encore !... fait Raoul, c'est assommant, à la fin. Pas moyen de parler à une femme... » Et assurant Riquette de sa considération la plus distinguée, il la lâche pour revenir moralement à la baronne. Le tour est joué ! Je vous ai narré la trame de la pièce, et je ne vous ai cité aucun mot, aucun trait de caractère (elle en est bondée) ; je ne vous ai point parlé de la pantomime du second acte, par laquelle commence le *Piston d'Hortense :* Baron jouant le bel Adhémar et Réjane, dans Hortense, parodiant spirituellement la danse de l'Elysée-Montmartre, apprise de Grille d'Egout. — Tout Paris voudra voir ça. — Sachez seulement que la continuation de la pantomime, — les personnages mimant l'action même de la pièce, — est une admirable trouvaille. Un maître seul, comme notre Meilhac, a pu avoir cette géniale invention. Quand, plus tard, on écrira l'histoire du théâtre à la fin du XIXe siècle, on racontera qu'un auteur dramatique et qu'une comédienne se rencontrèrent un jour, qu'ils se plurent et qu'ils se marièrent « artistiquement », — de telle sorte qu'on pût dire que Meilhac avait trouvé, dans Réjane, son idéale interprète, comme Réjane avait rencontré, dans Meilhac, l'auteur qui, la comprenant à merveille, écrivit pour elle une suite de rôles : Riquette, de *Ma Cousine*, après Mme Colineau de *Décoré* — tous

plus charmants les uns que les autres. Ce que c'est pourtant que de s'entendre! Ce n'est pas assez de dire que Réjane a joué dans la perfection le rôle de Riquette; c'est Riquette elle-même. Ajoutez que la « grande comédienne » est secondée d'une façon admirable par Baron, monumentalement comique dans l'auteur-homme du monde par Raymond qui a très légèrement esquissé le rôle du baron (refusé par Dupuis!); par Cooper, tout à fait charmant dans le bout de rôle de Gaston, le gentil ami de Riquette; par Mlle Lender, excellente, savez-vous, dans Mme Champcourtier; par Mme Crosnier, une très amusante Mme Berlandet. Seule, Mlle Crouzet n'est qu'une jolie petite baronne, qu'elle joue comme une jolie petite femme de chambre. Ne pas savoir respecter les nuances, c'est comme un crime en l'exécution de ce rare chef-d'œuvre d'esprit ironique et de juste et fine observation qui s'appelle *Ma Cousine.* Nous retrouverons naturellement dans notre volume de 1891 la délicieuse pièce de M. Meilhac en pleine possession de l'affiche des Variétés. Voici le résumé de 1890 :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.
Paris-Exposition, revue........	3a. 10 t.	
Mal aux cheveux, comédie......	1	
Décoré, comédie................	3	5 Février
Un Chapeau de paille d'Italie c.-v.	5	
C'est la faute au ministère, com.	1	
* *Monsieur Betsy*, pièce.........	4	3 Mars
* *Les Grandes Manœuvres*, com.	[illegible]	5 Avril
Les Sonnettes, comédie..........	1	5 Avril
Deux contre un, comédie.......	1	
Le Petit Duc, op.-comique......	3	19 Avril
* *Le Béjaune*, folie-vaudeville...	3	3 Mai
La Grande Duchesse, op.-bouffe.	3	10 Mai
* *Tout feu tout flamme*, vaud...	3	11 Juin
* *Portier par intérim*, com.....	1	»
La Belle Hélène, op.-bouffe.....	3	17 Septemb.
* *Le Voyage en Suède*, com.....	1	4 Octobre
* *Ma Cousine*, comédie.........	3	27 Octobre
J'attends Ernest, comédie......	1	

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux rep
dant l'année.

THÉATRE DE LA GAITÉ

20 JANVIER. — Première représentation du *Voyage de Suzette*, pièce à grand spectacle en trois actes et onze tableaux d'Alfred Duru et M. Henri Chivot [1]. — Duru et Chivot *for ever !*... Il faut rendre justice aux auteurs du *Grand Mogol* et de la *Fille du Tambour-Major*, de la *Mascotte* et de la *Cigale et la Fourmi*, — justice posthume en ce qui concerne le premier des deux associés, le regretté Duru : dans toutes les pièces que nous devons à cette raison sociale bien connue, il y a une idée. Sans doute, elle n'est pas toujours grande comme le monde, mais si petite et si originale qu'elle soit, elle est au moins scénique : n'est-ce donc rien que cela? Sans être d'une

1. DISTRIBUTION. — Verduron, M. *Mesmacker*. — Pinsonnet, M. *Simon-Max* — André, M. *Alexandre*. — Zéphiris, M *Riga* — Giraflor, M. *Bellot*. — Corricopoulos, M. *Castelli*. — Blanchard, M. *Fournier*. — Omar-Pacha, M. *Dacheux*. — Caboul, M. *Durieu*. — Sélim, M. *Delausnay*. — Carlo, M. *Raoul*. — Kaleb, M. *Valu*. — Hamed, M. *Blanchard*. — Suzette, Mme *Simon-Girard*. — Paquita, Mlle *Gelabert*. — Cora, Mlle *Burty*. — La Rosalba, Mlle *Faille*.

étonnante invention, le plan du *Voyage de Suzette* en vaut un autre, et voici tout uniment le scénario de ce vaudeville à grand spectacle. Blanchard et Verduron sont deux anciens amis d'enfance, restés, dans l'âge mûr, amis chauds et fidèles jusqu'à se promettre mutuellement de partager l'heureuse et la mauvaise fortune. Nés, mariés, pères le même jour, ils se sont juré d'unir l'un à l'autre leurs deux enfants : Suzette et André. Mais, tandis que Blanchard, qui s'est établi en Perse, est aujourd'hui riche à deux cents millions, Verduron, le savant auteur du *Siècle de Périclès*, a échoué à Barcelone dans la modeste profession de maître d'école, — ravi d'avoir enfin trouvé dans le seigneur Giraflor un bon parti pour sa fille. Sans enthousiasme, Suzette prend Giraflor de confiance de la main de son père, et Giraflor n'a, de son côté, poussé jusqu'au *conjungo* que pour être sûr de gagner contre plusieurs de ses amis le fort pari qu'il a fait d'avoir à jour fixe la petite Suzette. Il l'aura, puisqu'il l'épouse... C'est deux heures avant le mariage que débarquent à Barcelone Sélim et Pinsonnet, les envoyés de Blanchard qu'ils ont laissé en Grèce, fort pressé de payer à son ami Verduron les cent millions qu'il lui doit et de donner à Suzette, en la personne de son fils André, le mari qui lui est promis depuis sa naissance. Vous pensez que Suzette n'a pas de peine à lâcher le Giraflor (Giraflor essaiera de se venger) et vous voyez toute la noce (y compris la piquante soubrette espagnole Paquita, déjà courtisée par Pinsonnet)

s'embarquer sur la tartane qui cingle vers le Pirée. Athènes est en émoi ; on y recherche le bandit Corricopoulos, et c'est justement à lui que s'adresse naïvement le général Zéphyris, promettant une forte somme à qui trouvera le célèbre brigand. Qui se ressemble s'assemble : ces deux mauvais drôles qui s'appellent Corricopoulos et Giraflor (Giraflor a fait la traversée) se liguent ensemble et complotent l'enlèvement de Verduron et d'André. Celui-ci a désiré faire connaissance incognito avec sa fiancée ; c'est sous le nom de Valentin, représentant de Blanchard à Athènes, qu'il se présente à Suzette dont, naturellement, il s'éprend à première vue, — au grand désespoir de Cora, la jolie Persane qui aime son maître, et qui par dépit, s'allie, pour faire manquer son mariage, avec le fâcheux Giraflor. Corricopoulos a plus d'un tour dans son sac : il a gardé pour lui le corps de ballet qui devait faire l'ornement de la soirée du gouverneur, et il enlève (comme nous avons vu qu'il en avait formé le projet) André et Verduron. Aussi court-on à sa poursuite, et se retrouve-t-on dans la montagne, où il donne une fête superbe. Suzette y paraît sous le costume de la Rosalba, toute prête à chanter l'une des plus entraînantes valses de Strauss, prête aussi à délivrer son père et son fiancé, si elle n'était elle-même reconnue par Giraflor et vendue à Omar Pacha (!) en quête d'une nouvelle sultane. Ici, cher lecteur, prenez le pan de mon smoking, et ne le lâchez pas : tant pis pour vous si vous ne comprenez plus !...

Comment André se déguise-t-il en prestidigitateur pour pénétrer dans le harem d'Omar et y escamoter habilement Suzette au pacha à trois queues; comment Verduron et sa fille, Pinsonnet et Paquita échappés au naufrage (?) s'engagent-ils dans la troupe Blackson and C° et jouent-ils une désopilante pantomime : *The Butcher's Shop ;* comment, chez Omar-Pacha, Blanchard reconnaît-il son fils juste au moment où il allait être pendu; comment enfin Giraflor, condamné à retourner en Espagne, voit-il Suzette et André s'épouser à son nez et à sa barbe et à la grande joie de leurs pères respectifs : c'est ce que je ne vous dirai pas. Vous en avez jugé vous-même, vous qui avez conduit à la Gaîté vos enfants ou ceux de vos amis, et tous se sont amusés du grand défilé du Cirque Américain, cavalcadant sur la place de Smyrne, dont je donne ici l'ordre officiel : « Piqueurs et trompettes à cheval — Ecuyers et écuyères de haute école — Char de 30 musiciens — Entrée de clowns — Chameaux montés — Char historique — Ecuyers nains sur des poneys — Anes dressés — 2e Entrée de clowns — La grande poste sur chevaux nus — Groupe d'autruches attelées — Grande troupe mexico-indienne — Famille de singes savants — L'éléphant royal — Gardes et joueuses de cythare — Le char triomphal de Suzette — Gardes — Fanfare. » N'y aurait-il pas eu dans la pantomime anglaise et dans la grande cavalcade du Cirque Américain, qui remplissent le dernier acte du *Voyage de Suzette*, deux clous capables

d'attirer pendant de longs mois le public au théâtre municipal du Square des Arts-et-Métiers, que la verve de Mme Simon-Girard, la gentillesse de Mlle Gélabert, le comique de M. Mesmaker, l'entrain de MM. Alexandre et Simon-Max, étaient, pendant le reste de la soirée, de nature à satisfaire les plus difficiles. Rompant avec une habitude qui consistait à demander à tel ou tel de nos musiciens d'opérette la composition d'une partition spéciale, M. Debruyère a pris tout simplement (le procédé est habile autant qu'économique) ce qu'il y avait de mieux dans Offenbach, Lecocq, Flotow, Hervé, Cœdès, Serpette, Varney, Lacôme, Johann Strauss, Fahrbach, Suppé et Léon Vasseur (ce dernier conduisant l'orchestre), et confiant l'interprétation de ces jolis morceaux à une actrice adorable et adorée du public comme Mme Simon-Girard, il était, d'avance, sûr du succès. Mme Simon-Girard ne se contente pas de faire valoir les perles qui composent l'album du *Voyage de Suzette ;* elle est ravissante sous ses divers costumes, tous plus charmants les uns que les autres, et particulièrement délicieuse dans le maillot de satin noir de l'agile petit clown du Cirque Blackson. Quant à Mlle Gélabert (Conchita de son prénom), Espagnole jusqu'au bout de ses ongles roses, elle a obtenu, dans le boléro de la *Cruche Cassée* de Vasseur, un succès dont elle se souviendra. Nous aussi, d'ailleurs, qui l'avons très sincèrement applaudie et bissée de très bon cœur. M. Alexandre (l'amoureux traditionnel) porte élégamment

l'habit rouge du prestidigitateur : grand effet sur nos plus jolies spectatrices; M. Simon-Max fait, lui, un très amusant Pinsonnet, natif des Batignolles : il est la joie des galeries supérieures; quant à M. Mesmaker (Verduron) je vous défie de ne pas rire en le voyant en *Auguste* de cirque. — Pièce suffisante, jouée par une troupe excellente et luxueusement encadrée dans une mise en scène curieuse et originale : la critique ne retournera pas de longtemps à la Gaîté.

15 AVRIL. — Nous n'avions pas revu le *Voyage de Suzette* depuis le soir de la première : c'est avec un très vif plaisir, partagé, du reste, par une salle absolument comble, que nous assistions à la centième représentation de cet éblouissant et amusant spectacle, si bien fait pour attirer tout Paris, petits et grands, au théâtre de la Gaîté. Il faut voir les trépignements enthousiastes qu'excitent la légendaire pantomime *Butcher's shop* et l'extraordinaire défilé du Cirque Blackson sur la place de Smyrme. On sait que le *Voyage de Suzette* joint à tous ses attraits celui d'être interprété par une excellente troupe qui possède au plus haut degré la faveur du public. Mme Simon-Girard ne joue-t-elle pas et ne chante-t-elle pas à ravir le rôle de Suzette? M. Mesmaker n'est-il pas d'un comique achevé dans Verduron, sous le casque à cimier d'un héros antique, comme sous le gilet trop long du clown Auguste? M. Simon-Max (de Batignolles — heu !) n'est-il pas toujours la joie des galeries supérieures, et l'élégant Alexandre, la coqueluche des spectatrices de l' orchestre et

du balcon? Il va sans dire qu'on a redemandé à Mme Simon-Girard son brindisi, tiré de la *Reine Indigo*, et qu'on a fait bisser le rondeau de la *Cruche cassée : « Como ma gusta cuerpo »*, musique de Léon Vasseur, que Mlle Conchita Gélabert enlève avec une verve charmante. Après le spectacle, ainsi que nous y étions priés par le directeur de la Gaîté, et par M. Chivot, l'auteur triomphant, nous sommes monté au foyer toaster à la continuité d'un succès si légitime et si incontesté: le *Voyage de Suzette* terminera la présente saison et commencera la prochaine.

En effet, la clôture annuelle avait eu lieu le 31 mai avec la 149e représentation; la réouverture s'effectuait brillamment le 12 septembre avec le même *Voyage de Suzette* (interprété par Mmes Simon-Girard, Gélabert, Armi, MM. Vauthier, Alexandre, Simon-Max, Riga et Dacheux); la 200e représentation se donnait le 28 octobre, et la dernière le 9 décembre [1].

18 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Fée aux chèvres*, pièce à grand spectacle en trois actes et quatre tableaux, de MM. Paul Ferrier et Albert Vanloo, musique de M. Louis Varney [2].

1. Notons, à la date du 13 novembre, le gros succès d'une grande représentation extraordinaire en matinée, organisée avec beaucoup d'intelligence et d'activité, par M. Georges Boyer, du *Figaro*, au bénéfice de Léonce.

2. DISTRIBUTION. — La Crémade, M. *Vauthier*. — Annibal, M. *Mesmacker*. — Roger, M. *Alexandre*. — Lamidou, M. *P. Fugère*. — Cadéac, M. *Bartel*. — Camaïeu, M. *Bouland*. — Henri, M. *Lenoël*. — Castagnède, M. *Riga*. — Francoubas, M. *Bertin*. — Andoche, M. *Durieu*. — Florimond, M. *Raoul*. — Pascal, M. *Ogereau*. — Prosper, M. *Blanchard*. — Baraban, M. *Parenti*. — Yvette, Mlle *Samé*. — Jacotte,

La Fée aux Chèvres, de MM. Paul Ferrier et Albert Vanloo, c'est, disons-le tout de suite, le *Chat botté* du bon Perrault, — Yvette, la gentille chevrière, remplissant auprès de Roger de Saint-Luz le rôle de dévouement du chat de la fable auprès de son maître, le fameux marquis de Carabas. Yvette a entrepris de rendre à Roger les domaines qu'il s'est laissé subtiliser par un cousin éloigné, Annibal d'Escorneboeuf; elle est secondée dans sa noble tâche par son oncle, La Crémade, un comédien ambulant qui a, Dieu merci ! plus d'un tour dans son sac. C'est ainsi qu'après avoir transformé grâce à ses accessoires de théâtre, le château de la Misère en un véritable palais de Versailles, le malin La Crémade se déguise avec la gente Yvette en vieux parents venant réclamer leur préséance aux droits d'héritage, puis en Auvergnats, proposant leurs services à ce vieux paillard d'Escorneboeuf, afin de lui soustraire l'acte par lequel Roger a naïvement accepté sa dépossession. Roger est, d'ailleurs, tellement pétri d'honnêtes principes, — l'action est censée se passer au temps de Louis XVI— qu'il désavoue la ruse d'Yvette et se déclare plus dépouillé que jamais. Il n'aurait d'autre ressource que de s'engager dans les armées du roi, si, par bonheur, Yvette ne découvrait dans le livre que lui a légué feu le

Mlle *Gélabert*. — Hélène, Mlle *Armi*. — Zénobie, Mme *Fournier*. — Gisquette, Mlle *Faille*. — Margot, Mlle *Ducouret*. — Raymonde, Mlle *Devilliers*. — Simonne, Mlle *Varez*. — Albin, Mlle *Leonetti*. — Marius, Mlle *Lara*. — Hugues, Mlle *Aline*. — Isabelle, Mlle *Ranvier*. — Zerbinette, Mlle *Darly*. — Paulet, Mlle *Tierhoff*.

marquis de Saint-Luz, le précieux testament par lequel il institue Roger son légataire universel. La jeune chevrière avait raison de croire à la protection de ses bonnes fées ; c'est grâce à elles que Roger est enfin touché par l'amour au point d'épouser celle à qui il doit tout. Cette berquinade en vaut une autre. L'essentiel est qu'elle ait donné lieu à des merveilles de mise en scène. Les décors de MM. Amable et Gardy sont superbes, et je citerai entre autres la Clairière du second acte, qui rappelle la pittoresque *Mare aux fées* de la forêt de Fontainebleau et nous a particulièrement ravi. Quant aux costumes du ballet des fées, dansant dans le *Rêve d'Yvette*, — le Rêve est de mode, en ce moment au théâtre — dessinés, par Choubrac et exécutés par Landolf, ils sont, je dois le dire, de purs chefs-d'œuvre d'arrangement de couleurs et de goût artistique. Très frais et très riant aussi le divertissement des Sabotières, à la *Fête des Vendanges*. Elevant heureusement sa muse, M. Louis Varney a écrit pour ces deux ballets une pimpante et délicieuse musique. Les trios si joliment interprétés au premier et au second acte de la *Fée aux Chèvres*, par Mlle Samé, MM. Vauthier et Fugère jeune, resteront, d'ailleurs, parmi les pages les plus fines et les plus spirituelles de l'auteur des *Mousquetaires au Couvent*. Signalons également la joyeuse Chanson des Tambourinaires, que Mlles Samé et Gélabert ont dû trisser. Pourquoi faut-il que M. Varney se soit cru obligé d'écrire, souvent trop haut du reste, en l'honneur de son inter-

prête favorite, Mlle Samé, — la dernière et non la moins charmante Virginie du *Caïd* — d'interminables airs d'opéra qui ne font qu'allonger l'action sans l'égayer ? Pourquoi aussi Mlle Samé, qui est douée pour le théâtre de qualités incontestables, se donne-t-elle tant de peine pour n'être pas simple, et faut-il rappeler à l'intelligente artiste le vieux proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien ? » Le rôle est fatigant : Mlle Samé ne le gardera pas longtemps : celui de la Crémade va comme un gant à M. Vauthier, qui arrive fort à point pour animer la scène et réchauffer le public : chacune de ses transformations lui a valu un succès de bon aloi. Citons encore le gentil Fugère, transfuge de l'Ambigu, MM. Alexandre, Mesmaker et Bartel qui font de leur mieux dans leurs rôles respectifs.

Résumé de l'année :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend l'année.
Le Grand Mogol, op.-bouffe.....	3		5
* *Le Voyage de Suzette*, pièce...	3 a. 11 t.	20 Janvier	250
* *La Fée aux chèvres*, pièce.....	3 a. 4 t.	18 Décembre	16

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DU CHATELET

Les représentations du *Prince Soleil*, le grand succès de l'année de l'Exposition, qui avaient pris fin le 7 janvier, furent suivies de plus d'un mois de relâches motivés par la fâcheuse influenza. Le théâtre rouvrait ses portes le 15 février seulement avec une féerie nouvelle: les *Pilules du Diable* en trois actes et trente tableaux de trois jeunes auteurs, dont c'était le début au théâtre: MM. Ferdinand Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent [1]. Je ne prendrai point

1. DISTRIBUTION. — Seringuinos, M. *Scipion*. — Sotinez, M. *Lerand*. — Magloire, M. *Chameroy*. — Babilas, M. *A. Lévy*. — Rodriguez, M. *Boejat*. — Bigaro, M. *Jacquier*. — Bernadille, M. *Pont-Allais*. — La Folie, Mlle *Lantelme*. — Isabelle, Mlle *L. Wittmann*. — Sarah, Mlle *Miroir*. — Albert, Mlle *Germaine*. — Une blanchisseuse, Mlle *P. Devilliers*. — Paquita, Mlle *Ety*. — Une blanchisseuse, Mlle *Gueret*. — Un étudiant, Mlle *Déyla*. — Une cabaretière, Mlle *Carmencita*. — Blanchisseuse, Mlle *Crozette*. — Un étudiant, Mlle *Lyda*.
Mlle Préciosa, la Mouche d'or. Mlle Laurent, danseuse étoile ; Mlles Mireveau et Desprées, premières danseuses.
Au onzième tableau: les frères Arkos.
A partir du 5 avril, rentrée des *Lauri-Lauri's*, anglish pantomime Company.

la peine de raconter le sujet, qui ressemble étrangement à celui d'une féerie très connue. Du reste, dans ce genre, le poisson importe peu, la sauce est tout, et j'entends par là les trucs, machinations, décors et ballets. Le ballet de la Folie est ravissant, et a mérité d'être applaudi par une belle salle de première, toute remplie de jolies femmes. Nous admirions les polichinelles mauve et jaune ; l'Estudiantina, en culotte et veste bleu de roi, traversée par une écharpe vert d'eau ; les Arlequines en bas noirs et jarretières jaunes, au-dessous d'un maillot couleur chair ; les Pierrots et les Crispins ; les Folies mousse et saumon, et surtout le délicieux Arlequin, si leste et si pimpant. Succès aussi pour le ballet des Fleurs, où nous applaudissons une fois de plus la divine Mouche d'or, et ses curieuses envolées de pigeons. Mlle Préciosa, première danseuse aérienne ne réalise-t-elle pas la fameuse gasconnade de Vestris II : « Il resterait toujours en l'air, s'il ne craignait pas d'humilier les camarades. » Mlle Préciosa ne retombe à terre que quand elle le veut bien. Il y a pour cela une bonne raison, diront les gens qui se piquent de dévener les mystères et de découvrir les ressorts cachés à un fil invisible en caoutchouc, accroché dans le dos de son armure d'or, fil auquel elle se rattache et dont elle se détache à volonté, et qui lui permet tantôt de voler dans l'air, et tantot de bondir sur les planches comme une simple sylphide. Je regrette toutefois l'immobilité de ces ailes qui ôte quelque vraisemblance à

son vol si gracieux. La belle, la très belle Mlle Lantelme porte bien crânement le travesti; on lui a fait bisser les couplets du *Petit tambour*. Mlle L. Witmann est une très gentille Isabelle; Mlle Germaine un superbe Albert, et Mlle Miroir a beau être mise comme une sorcière, personne ne s'y trompe : elle est toujours mignonne. MM. Scipion, Lérand, Chameroy et A. Lévy forment enfin une bonne troupe de comiques. Tout présage un long succès.

P. S. — Nous apprenons, en corrigeant nos épreuves, que les *Pilules du Diable* en étaient ce soir-là à leur onze cent onzième reprise, et que MM. Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent sont morts depuis au moins vingt-cinq ans. Les lecteurs voudront bien excuser notre ignorance: elle est si sincère !

Ces éternelles *Pilules du Diable* se joueront jusqu'au 30 juin et seront suivies d'un certain nombre de jours de relâches.

12 JUILLET. — Première représentation d'*Orient-Express*, pièce à grand spectacle, mêlée de chant en quatre actes et douze tableaux, de M. Paul Burani, musique de M. Gondesone [1]. — Il n'y a pas moins d'un an, nous content les faiseurs d'« indiscrétions théâtrales », que le sujet

1. DISTRIBUTION. — Raoul Duplessis, M. *Cooper*. — Petersbruck, M. *Alexandre*. — Bec-d'Acier, M. *Gardel*. — Bustamente, M. *Peutat*. — Chapazet, M. *Scipion*. — Bocquard, M. *Chameroy*. — Henri, M. *Lévy*. — Kerkadec, M. *Jacquier*. — Marguerite, Mme *Donat* — Valérie, Mme *Maury*. — Mme Chapuzet, Mme *Maurel*. — Mme Bocquart, Mme *Regnier*. — Yvon, Mlle *Angély*. — Pennemark, Mlle *Parfait*. — Wilhelmine, Mlle *G. Dury*. — Marguerite, Mlle *Miroir*.

d'*Orient-Express* a été arrêté dans l'esprit de MM. Clèves et Burani. Un an pour accoucher d'un tel chef-d'œuvre! Ecrire la pièce, ce n'est pas si long, mais en combiner le scénario, y distribuer les effets, les attractions, les clous!... Ah! que de débats, que de difficultés!... « On n'a pas idée, disait M. Burani, justement interwiewé, de ce qu'une scène muette vous fait dépenser de paroles! » — Si encore, ajouterons-nous, toutes les scènes étaient muettes! Mais on parle, on parle beaucoup trop dans *Orient-Express*, car on y parle pour ne rien dire, et s'est sans un trait, sans un mot d'esprit que s'écoulent les quatre actes de la nouvelle pièce, dont voici le sujet en deux mots: Bocquart, teinturier à Suresnes, a résolu de donner en mariage à un riche Mexicain sa fille Valérie légèrement éprise de son cousin Raoul Duplessis répondant au nom de Bustamente; c'est à la Ferté-sous-Jouarre que se fera la noce. M. et Mme Chapuzet ont, de leur côté, promis à Raoul Duplessis la main de leur fille Marguerite et résolu (c'est une idée de Chapuzet) de faire faire aux fiancés, qui se connaissent mal, un voyage *avant* la noce: on prendra l'Orient-Express! Or, voici que Valérie monte avec son cousin Raoul dans le coupé qui attendait Marguerite et Raoul, trompé par une similitude de manteaux et emmène dans le *sleeping-car* de l'Orient-Express (brûlant la Ferté-sous-Jouarre!) la future du mexicain. Les Bocquart, suivis des Chapuzet, courent après le couple, et la pièce — quelle pièce, mes amis! — se terminera quand,

après bien des péripéties inutiles ou assommantes, Bocquart et Chapuzet consentiront au double mariage de Raoul et de Valérie, de Marguerite et de Bustamente. Telle est l'intrigue : elle est nulle, ce qui s'appelle nulle... Restent les décors, les ballets, la mise en scène et la musique. Citons une jolie vue de Paris à vol d'oiseau, y compris la Tour Eiffel, prise de la terrasse de Suresnes; quelques aimables paysages de Suisse (le Lever du soleil nous a paru raté); les bords du beau Danube bleu et la gare de Budapest avec sa vraie locomotive marchant sur de vrais rails, traînant de vrais wagons avec de la vraie vapeur... Signalons le grand ballet tyrolien — après lequel M. Balbiani est venu, suivant la coutume italienne, remercier le public de ses applaudissements — et félicitons la direction sur le goût de la mise en scène, sinon sur le choix de son compositeur; la musique d'*Orient-Express* est une musique de bastringue et de café-concert. MM. Chameroy et Scipion (Bocquart et Chapuzet), Cooper et Peutat (Raoul Duplessis et Bustamente), Gardel et Alexandre (qui eussent pu tous deux, les braves comédiens, être mieux partagés), Mmes Donat et Maury (Marguerite et Valérie), Maurel et Regnier (Mme Chapuzet et Mme Bocquart), font de leur mieux. Est-ce de leur faute si l'ouvrage qu'ils interprètent ne nous a que très médiocrement amusé? Il est possible, après tout, que tel quel il tienne l'affiche pendant tout l'été... Il l'a tenue en effet jusqu'à la fin du mois de septembre.

Le théâtre du Châtelet faisait, le 17 octobre, une bonne reprise de *Peau d'Ane* [1]. La vieille pièce de Vanderbuch, Laurençon et Clairville, dont il ne reste plus grand chose — personne ne s'en plaint — a été très luxueusement remontée. Les costumes ne manquent pas d'originalité, les ballets, les cortèges sont tout à fait réussis. Les artistes chantent bien, Mme Donnat surtout. Les autres sont suffisants, bons même. Les Lauri-Lauris sont on ne peut plus amusants, mais leur scène du singe est infiniment trop longue, et l'incomparable acrobate y répète ce que nous lui avons vu faire tant de fois déjà. Seul, le dernier tableau, celui des *Fontaines lumineuses*, n'était pas, le premier soir du moins, à la hauteur du reste de « l'interprétation ».

C'est avec *Peau d'âne* que se termine l'année 1890, dont voici le résumé :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Le Prince Soleil, pièce..........	4 a. 22 t.		8
Les Pilules du diable, féerie.....	3 a. 30 t.	15 Février	150
* *Orient-Express*, pièce.........	4 a. 12 t.	12 Juillet	80
Peau d'Ane, féerie..............	4 a. 28 t.	17 Octobre	18

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

1. Distribution. — Bel-Azor, M. *Tauffenberger*. — Le roi Matapa, M. *Alexandre*. — Croquignolet, M. *Scipion*. — Cocambo, M. *Angely*. — Diamantin, M. *Vallieres*. — Canardeau, M. *Jacquier*. — Abricotin, M. *Darcey*. — Lambino, M. *Doubleau*. — Lilia, Mme *Maury*. — Phazel, Mme *Donat*. — Frivolinette, Mlle *Miroir*. — Nonchalante, Mlle *Destrées*. — La Fée Coquette, Mlle *Schneider*. — La Fée des Forêts, Mlle *Lœtitia*.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

3 JANVIER. — Première représentation de *Jeanne d'Arc*, drame-légende en trois parties et en six tableaux de M. Jules Barbier, chœurs et musique de scène de M. Charles Gounod [1]. — Il y a quelque temps, racontait M. Yveling Ram Baud (*Si non e vero, e bene trovato*), un de nos confrères reçut une lettre d'une dame de ses amies, appartenant au meilleur monde, qui disait en substance : « Ne pourriez-vous pas, vous qui connaissez Mme Sarah Bernhardt, dire à cette grande artiste que beaucoup de femmes et de jeunes filles voudraient l'applaudir, mais que le genre des pièces qu'elle

1. DISTRIBUTION. — Jeanne d'Arc, Mme *Sarah Bernhardt*. — Iseult, Mlle *Jane Méa*. — Isabelle Romée, Mlle *Marie Grandet*. — Mengelle, Mlle *Julie Avocat*. — Loys, Mlle *Nesville*. — Jacques d'Arc, M. *Léon Noël*. — Lahire, M. *Bouyer*. — Thibaut, M. *Rosny*. — Siward, M. *Herbert*. — Un vieillard, M. *Perrier*. — Warwick, M. *Rebel*. — Le roi Charles VII, M. *Deneubourg*. — De Thouars, M. *Darmont*. — Dunois, M. *Darles*. — Xaintrailles, M. *Delisle*. — Nicolas Loyseleur, M. *Piron*. — Pierrelo, M *Prevost*. — Gordon, M. *Duberry*. — Maître Jean, M. *Mallet*. — Manchon, M *Jégu*. — Jean d'Estivet, M. *Samson*. — Laurent Guesdon, M. *Besson*.

joue leur interdit d'aller au théâtre témoin de ses triomphes? C'est une fatalité! Elle joue tantôt une reine vicieuse, tantôt une gourgandine quelconque, tantôt une bourgeoise ou une grande dame d'une moralité suspecte. Pourquoi ne jouerait-elle pas Jeanne d'Arc? Bien des mères iraient l'applaudir, et de grand cœur. » Le journaliste se contenta d'envoyer la lettre à Sarah. La tragédienne fut touchée de la requête qui lui était adressée par ricochet. — « Mais, répondit-elle, voilà dix ans que je caresse ce projet de jouer Jeanne d'Arc; voilà dix ans que je le veux. Et il est temps. Dans trois ans je serai trop vieille. Songez que je suis grand'mère. J'ai lu et relu toutes les *Jeanne d'Arc* existantes. — Quel dommage que celle de M. Joseph Fabre ne soit point terminée! — Je me suis arrêtée au drame de M. Jules Barbier, qui a le double avantage d'être théâtral et de suivre pas à pas la légende historique. » Voilà comment la Porte-Saint-Martin fut amenée à monter cet ouvrage, qui, malgré sa grande simplicité, comporte un déploiement de mise en scène peu commun. Le titre est ainsi libellé: « *Jeanne d'Arc*, drame-légende en trois parties. » Ces trois parties ont pour titre : la Mission, le Triomphe, le Martyre. Dans la première, Domrémy, la vision ; dans la seconde, Orléans, Reims, le sacre; dans la troisième, Rouen, la prison, le bûcher. Raconter le drame, ce sera parcourir cette sublime légende, unique dans l'histoire, qu'aucune poésie n'a pu surpasser. Nous voyons d'abord Jeanne à Domrémy dans la chaumière de

son père. L'invasion anglaise ravage la contrée ; partout des flammes d'incendie, l'assaut, le massacre. Les habitants des hameaux voisins, chassés de leurs maisons, fuient sur des charrettes qu'encombrent les meubles sauvés du pillage. Jeanne, le cœur brisé des maux de la guerre, s'empresse autour des pauvres fugitifs et aide son père à les recevoir. Puis, les *Voix* — ces *Voix* que la critique moderne a souvent essayé d'expliquer — sont mises en scène dans le drame de la Porte-Saint-Martin avec un prestige saisissant. Un soldat anglais est entré comme un loup en rut dans la chaumière où veillent les jeunes filles. D'un coup de faucille, Jeanne a lié et fait tomber son épée. Elle vient aussi de résister à son père, qui veut la marier à un jeune homme du village. La nuit est tombée ; Jeanne reste seule, troublée jusqu'au fond de l'âme par l'héroïque vocation qui s'agite en elle. Elle s'est mise à son rouet, elle file, espérant que Dieu ne la tentera plus et la laissera dans sa vie obscure. A ce moment, le mur de la chambre s'écarte et laisse voir sainte Catherine et sainte Marguerite, immobiles sur un triptyque doré qui se détache d'un ciel d'émail bleu, aux étoiles blanches et lumineuses. Sans faire un geste, les Saintes l'appellent aux armes, la somment de partir, d'aller délivrer et sauver la France. Leur chant résonne, solennel et tendre ; Jeanne se débat sous cette céleste contrainte ; elle demande grâce, un sursis au moins ; elle s'attache, comme une suppliante, au foyer de cette chère maison qu'il lui faut quitter pour le dur monde de la

guerre. La voix des Saintes retentit toujours avec une impitoyable douceur. Elle part enfin, envoyant son âme dans un baiser à ses vieux parents. Rien de grandiose et rien de touchant comme cette scène, où les splendeurs d'une vision divine se mêlent aux plus pures émotions du cœur. Le tableau suivant nous conduit dans la petite cour de Chinon, où Jeanne, annoncée déjà, va paraître. Sa vive entrée dans la salle des fêtes, où la reçut Charles VII, qu'elle démêla du premier regard dans la foule, est très fidèlement reproduite, et, par une transposition heureuse, le poète a mis ici sur ses lèvres quelques-unes des frappantes répliques qu'elle fit aux théologiens rassemblés à Poitiers pour l'examiner... Puis, la toile se lève sur les remparts d'Orléans, où Jeanne fait une armée de croisés de ce qui n'était qu'une bande de soudards. On a justement loué M. Jules Barbier d'avoir si franchement accusé la piété de Jeanne d'Arc. L'auréole de la sainte domine le casque de la guerrière. Avant tout, elle fut, comme elle s'appelait, une « fille de Dieu ». Il y avait une chose qu'elle haïssait plus que les Anglais : c'était le péché. Les filles de joie que les soldats traînaient après eux lui faisaient horreur. Le drame de M. Jules Barbier nous la montre encore saintement irritée des blasphèmes, et avec une gracieuse malice, ne permettant à La Hire de jurer que « Par son bâton ! » Le tableau suivant, on l'a dit, c'est le tableau-clou : le sacre de Charles VII dans la cathédrale de Reims restituée par J. B. Lavastre. Tout le xve siècle y appa-

raît en habits de guerre et de fête. Le tableau dure dix minutes à peine, mais il est d'un immense intérêt. Evêques, assistants, pairs du royaume, pages du roi, enfants de chœur, etc.; c'est un mouvement ininterrompu qu'accompagne le bruit des orgues et des chants liturgiques magistralement combinés par Gounod; l'église est éclairée sur le devant par les cierges et les cires, tandis que les voûtes du fond sont dans une sorte de pénombre et ne tirent leur jour que des verrières lumineuses, reproduction très exacte des anciens vitraux de la cathédrale de Reims. Voici se détachant sur l'ensemble, Jeanne d'Arc, son étendard à la main : écoutez Sarah Bernhardt disant, à l'avant-scène, les stances de M. Jules Barbier, sur la musique de Gounod... La troisième partie, c'est la prison et c'est le supplice. Nous assistons à la fameuse scène de l'interrogatoire : le drame ne fait que traduire en vers quelques-unes des cinglantes réponses de Jeanne et l'effet est immense. Quels traits divins, ailés, enflammés, que ces réponses lancées à ses juges. Le dernier tableau, calqué sur les récits contemporains des Chroniques, reproduit avec une exactitude effrayante l'horrible scène de l'exécution. Voici la place du Vieux-Marché, étroite comme un carrefour, avec ses vieilles maisons à pignons aigus. A droite, la chaire du prédicateur et des juges ; à gauche, l'estrade où monte d'abord la patiente ; au fond, se dresse le haut bûcher, à base de plâtre, surchargé de bois, de façon à faire durer longtemps le supplice. Jeanne paraît

dans sa longue chemise aux plis de linceul ; il ne lui manque que la mitre peinte des diables et de flammes qu'on posa sur cette tête sacrée, déjà radieuse du nimbe des martyrs. — Ce type de Jeanne d'Arc, qu'on serait en droit de croire inaccessible aux plus grands talents, porte bonheur au contraire, aux actrices qui ont osé l'aborder. Lia Félix s'y montra, à la Gaîté, la digne sœur de Rachel. Que dire de Mme Sarah Bernhardt ? Demandez-le à cette salle de première, exaltée, ravie, enivrée, qui l'acclamait ce soir ! Je ne sais si elle est l'idéal du rôle — Sarah elle est, Sarah elle restera — mais qu'importe, si elle en a la douceur et la piété céleste, la fierté guerrière, le pathétique déchirant et tendre ! On l'a rappelée tant et plus : son triomphe a été éclatant et mérité. L'acte de la prison restera dans le souvenir comme un des plus sublimes élans de l'inspiration dramatique. Mais je doute que l'admirable artiste le puisse jouer longtemps comme elle nous l'a joué ce premier soir...

Sarah seule, et c'est assez... Elle tient toute la pièce, comme elle occupe toute l'affiche, et c'est à peine si nous pouvons citer après elle l'excellent Léon Noël, qui donne au personnage (un instant entrevu au premier acte) du père de Jeanne d'Arc, une remarquable simplicité patriarcale, M. Bouyer, qui a de l'accent dans le rôle de La Hire, fortement écourté en l'honneur de cette reprise, et M. Deneubourg, qui fait un gentil Charles VII. C'est par l'inspiration religieuse que se se distingue surtout la jolie partition de Gounod, intercalée dans le drame de son ami Barbier. Sa

page capitale est peut-être le duo des Saintes — on ne saurait mieux exprimer la fatalité d'un ordre divin qui n'admet ni l'objection ni la résistance — mais que de morceaux de musique de scène qui, dans cette *Jeanne d'Arc*, méritent de rester au nombre des meilleures choses de l'auteur de *Faust* et de *Polyeucte*, de *Mireille* et de *Roméo !* La ballade du page, très gracieusement dite par Mlle Nesville, a la ciselure délicate d'un bijou de la Renaissance.

Le 30 avril, Mme Sarah Bernhardt jouait pour la dernière fois le rôle de Jeanne d'Arc qui, après un jour de relâche, était repris, pour quelques soirées jusqu'au 19 mai, par Mlle Forgue.

27 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Jeunesse de Louis XIV*, pièce en cinq actes d'Alexandre Dumas [1]. — *Cléopâtre* n'étant pas prête, M. Duquesnel a dû se rebattre sur une reprise (trop de reprises !) et a songé à la *Jeunesse de Louis XIV*, qui fut, il y a seize ans, un des grands succès de sa direction de l'Odéon. Les brillantes casaques de mousquetaires ont donc reparu aussi neuves que jadis, les cors ont sonné

1. DISTRIBUTION. — Mazarin, M. *Lafontaine*. — Louis XIV, M. *Maury*. — M. de Monglat, M. *Leon Noël*. — Guitaut, M. *Bouyer*. — Molière, M. *Rosny*. — Charles Stuart. M. *Darmont*. — Danjeau, M. *Herbert*. — Poquelin, M. *Perrier*. — Bouchavannes, M. *Duberry*. — Le comte de Guiche, M. *Deschamps*. — Le duc de Grammont, M. *Darlès*. — Le duc de Villequier, M. *Delisle*. — Bernouin, M. *Mallet*. — Pimentel, M. *Samson*. — Beringhen, M. *Jegu*. — Guenaud, M. *Besson*. — Marie de Mancini, Mlle *Panot*. — Anne d'Autriche, Mme *Marthold*. — Mme Henriette, Mlle *Lamart*. — Georgette, Mlle *J. Avocat*. — Le duc d'Anjou, Mlle *Lacroix*. — Charlotte, Mlle *Yves Roland*.

l'hallali dans la forêt de Vincennes, et, tayau! la meute a été lâchée sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Fort heureusement, dans la *Jeunesse de Louis XIV*, il y a autre chose que les trente chiens d'Écosse. Il y a l'esprit gaulois, la verve et l'imagination d'Alexandre Dumas. La *Jeunesse de Louis XIV* est un de ces amusants caprices historiques où se divertissait la verve facile de l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Alexandre Dumas fait endosser au roi la casaque du mousquetaire Bouchavannes et lui fait monter une faction dans la cour du château de Vincennes, comme le « petit caporal » à la place du grenadier endormi. On ne peut s'empêcher de sourire aux inventions du conteur et, charmé, on se laisse entraîner où bon lui semble par le caprice de son imagination. Avec lui n'est-on pas certain de voir, du moins, des pays amusants, et de se retrouver ensuite sains et saufs, sur la terre ferme ? Cette terre ferme, c'est l'histoire. Dumas chiffonne la fillette sans la violenter, et partant on ne lui tient pas rigueur. Dans la *Jeunesse de Louis XIV*, Alexandre Dumas a pris un évident plaisir à peindre la physionomie narquoise et non sans grandeur du cardinal Mazarin. Il l'a étudié avec soin, il l'a montré avare, subtil, malicieux et dévoué aussi à la France. Il l'a fait baragouiner un langage italien qui ajoute encore à la curiosité du rôle et à l'originalité du personnage. Il s'est évidemment préoccupé de faire un Mazarin *vrai*, et, de fait, il y a réussi. Cette figure, la mieux dessinée de la pièce, en est aussi la plus sympathi-

que et la plus amusante. C'est l'épisode de l'amour de Louis XIV, âgé de vingt ans, pour Marie de Mancini, qui en avait dix-huit, que l'auteur de la *Jeunesse de Louis XIV* a mis en scène. Il a traité son sujet avec une légèreté de main et une alacrité joyeuse que son fils, vénérant sa grande mémoire, a respectées en retouchant, autrefois, pour la scène française, ce drame qui n'avait jamais été représenté à Paris, lorsque M. Duquesnel lui donna, à l'Odéon, une hospitalité si somptueuse. Alexandre Dumas a rencontré dans l'histoire de la nièce de Mazarin, le prétexte à une des plus remarquables scènes qu'il ait écrites ; c'est cette grande scène du cinquième acte où Mazarin, après avoir expliqué au roi sa conduite politique et privée, lui remet le testament qui institue d'abord Sa Majesté héritière de tous les biens du ministre, et s'écrie, tombant à genoux : — « La gloire de mon roi et la grandeur de la France avant tout ! Sire, le désespoir dans le cœur, mais la conviction dans l'âme, je vous dis : Epousez l'infante. » Cette scène avait jadis décidé du succès de la pièce. Elle a retrouvé son même effet puissant et saisissant devant les spectateurs de la Porte-Saint-Martin. C'est qu'aussi elle est très belle, très bien menée, faite de main de maître. Lafontaine joue admirablement Mazarin, sans grimaces ni patelinages, avec une tenue parfaite, un imperturbable sang-froid, une bonhomie caressante, rehaussée de dignité patricienne. Son zézaiement italien aurait pu tourner au jargon et au baragouin ; il en fait une incantation d'en-

chanteur, la mélodie de l'insinuation. Cette composition large et fine d'une figure si complexe et si difficile lui fait grand honneur, et certes elle restera comme l'une des meilleures créations de la longue et brillante carrière de l'excellent comédien. Il est impossible d'interpréter le rôle de M. de Monglat avec plus de tact et de finesse que ne le fait M. Léon Noël, un véritable artiste aussi celui-là, et la salle est emportée dans un fou rire unanime quand le grand maître des cérémonies, désolé de voir se perdre à la cour les saines traditions d'étiquette, laisse mélancoliquement échapper ses regrets en répétant machinalement sa phrase : « Avoir été quinze ans... » Si M. Maury (un des lauréats de l'an dernier au Conservatoire) n'a pas la noblesse et la distinction que l'on souhaiterait au grand roi, il en a du moins la jeunesse et l'énergie chaleureuse : le jeu est intelligent et la diction simple et nette. Mlle Panot est une très jolie Marie de Mancini. M. Rosny a su faire applaudir la définition du poète, un peu pompeuse dans la bouche de Molière. — La clôture d'été a lieu le 28 juin avec la pièce de Dumas.

14 JUILLET. — La *Jeunesse de Louis XIV* est donnée en matinée gratuite.

4 SEPTEMBRE. — Réouverture : première représentation à ce théâtre de *Marie-Jeanne ou la Femme du peuple*, drame en cinq actes et six tableaux, de MM. A. Dennery et Mallian [1]. — A la

1. DISTRIBUTION. — Bertrand, M. *Bouyer*. — Rémy, M. *Herbert*. — Docteur Appiani, M. *Darmont*. — Théobald

veille de l'*Assommoir*, que reprend justement le lendemain le théâtre des Menus-Plaisirs, il est curieux de voir *Marie-Jeanne*. En effet, le début de l'*Assommoir* ressemble de fort près à celui de *Marie-Jeanne*. Rémy, c'est Lantier, ou si vous voulez Mes Bottes, poussé au sombre. Bertrand, c'est Coupeau, mais un Coupeau qui se corrige. Il y a de ces hasards. Je n'insisterai pas sur celui-ci. Je ne vous ferai pas non plus l'injure de vous raconter la pièce. Vous l'avez vue certainement représenter, soit à Paris, où Mme Marie Laurent se fit applaudir dans Marie-Jeanne au théâtre qui s'appelait alors Lyrique-Dramatique, et qui est maintenant l'Opéra-Comique, et où Mlle Tessandier reprit le rôle : d'abord à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Ambigu, soit en province, où elle est bien souvent jouée, — ou à la foire, ou dans une grange, ou même en plein vent, car *Marie-Jeanne* constitue avec la *Tour de Nesle* le répertoire des troupes foraines... C'est d'ailleurs une justice à rendre à ce mélodrame, il est fort peu compliqué ; il est tout simple et tout clair ; il se termine le plus naturellement du monde sans tuerie, sans meurtre, sans reconnaissance ; oui, M. Dennery dédaigne ces reconnaissances qui furent la gloire des Pixéricourt et des Bouchardy. Au dénouement, Marie-Jeanne

de Bussières, M. *Deneubourg*. — Le Docteur, M. *Rosny*. — Guillaume, M. *Jégu*. — Berlinguet, M. *Duberry*. — Un infirmier, M. *Mallet*. — Gros-Menu, M. *Besson*. — Marie-Jeanne, Mlle *Tessandier*. — Sophie de Bussières, Mlle *Fleur*. — Catherine, Mlle *Bauché*. — Marguerite, Mlle *Préville*. — Charlotte, Mlle *Valentine*.

reste Marie-Jeanne, aucun évènement ne vient lui révéler une naissance plus illustre, et Bertrand, l'ouvrier converti, ne se trouve pas être le frère du cousin de la tante de M. le comte de Bussières... M. Dennery a donc méconnu, par la bonhomie de sa conclusion, les règles les plus essentielles du *mélo*. En revanche, par l'invraisemblance des situations, l'absurdité des péripéties et l'élégance du style, *Marie-Jeanne* n'a rien à envier aux modèles du genre qui a produit *Lazare le Pâtre*, *Bruno le Fileur* et *Cælina, l'Enfant du Mystère*. M. Dennery sait aussi bien que nous, sinon beaucoup mieux, ce qui *date* dans sa pièce de 1845. Les histoires de Mme de Bussières, les noirceurs du faux docteur Appiani, le voleur de l'enfant de Marie-Jeanne, qui est beaucoup plus forçat que médecin, appartiennent aux antiques fonds de magasin du boulevard du Crime. Tout cela, c'ast le *vieux jeu*, je le veux bien. Je ferai seulement observer que tous les sentiments qui peuvent exciter l'émotion, et qui, n'en déplaise à l'école nouvelle, l'exciteront jusqu'à la fin des temps, sont abondamment mis en action dans ce *gros* drame. Gros est l'épithète convenue. Le caractère de la femme du peuple reste vrai, vivant, tracé avec une forte simplicité. Marie-Jeanne, autrefois — je parle du temps où je n'étais pas né — c'était Marie Dorval, dont le jeu puissant et les accents si déchirants avaient fait de ce drame un succès légendaire. Quelques jours avant l'apparition de la pièce au théâtre de la Porte-Saint-Martin Mme Dorval

avait perdu un petit enfant qu'elle adorait, et c'est le cœur encore saignant de cette douleur qu'elle venait, pendant toute une soirée, repasser par ces mêmes angoisses. Elle eût souhaité, disait-elle, mourir pendant une représentation de *Marie-Jeanne.* Aussi avec quelle voix pénétrante et pleine de larmes, paraît-il, prononçait-elle ces simples mots : « Mon pauvre petit enfant. » Mlle Aimée Tessandier — dont le Théâtre-Français n'a su rien faire — est, de toutes les actrices modernes celle dont le « génie » peut être le plus justement comparé avec celui de la grande tragédienne. Elle reprit, il y a quelques années, avec le plus légitime succès, la lourde succession d'un rôle encore vivant des souvenirs laissés par Mme Dorval cette création populaire et parfois sublime. Ce soir encore, en dépit d'un enrouement qui lui ôtait une bonne partie de ses moyens — moins dévouée, elle eût certainement retardé la représentation — Mlle Tessandier a été l'admirable actrice que vous savez. A côté d'elle, je citerai M. Bouyer, qui, non content d'avoir le physique de l'emploi, a joué avec talent le rôle de l'ouvrier Bertrand. — *Marie-Jeanne* se donnera jusqu'au 24 septembre. A partir du lendemain 25, commenceront les relâches pour les répétitions de *Cléopâtre.*

23 OCTOBRE. — Première représentation de *Cléopâtre*, drame en cinq actes et six tableaux de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau, musique de scène de M. Xavier Leroux [1]. — Cléopâtre — je

1. DISTRIBUTION. — Cléopâtre, Mme *Sarah Bernhardt.* — Octavie, Mlle *Laure Fleur.* — Iras, Mlle *Lamart.* — Char-

parle de la reine d'Egypte et non de la pièce de MM. Sardou et Moreau — Cléopâtre peut se vanter d'avoir eu, ces derniers jours, une rude réclame. Il n'est pas un de nos confrères, se piquant de quelque érudition, qui n'y soit allé de son article sur la célèbre fille des Lagides, la grande courtisane, l'irrésistible charmeuse, la jouisseuse à outrance, l'impénétrable dominatrice, etc... Autant de savantes études, puisées aux sources les plus autorisées, et dont la lecture utile ou agréable, même en voyage, ne devint agaçante et monotone qu'à force d'être répétée un peu plus souvent que de raison: quand il n'y en avait plus, il y en avait encore... Celui-ci — le premier-Paris était à la portée d' « Un badaud », — nous parle du nez de Cléopâtre « qui plus court, a dit Pascal, eût pu changer la face du monde » et de la visite qu'il a faite tout exprès, à la Bibliothèque nationale, section des médailles ; le nez est décidément aquilin et le menton « de galoche. » — « Son corps d'Egyptienne, ajoute-t-il, plus fu-« selé que la plastique grecque, garda jusqu'au « bout la fausse maigreur qui assure l'éternelle « jeunesse — à vous, Sarah ! — Elle était longue

miane, M[lle] *Simonson*. — Une jeune esclave, M[lle] *Lacroix*. — Marc Antoine, M. *Ph. Garnier* — Démétrius, M. *Bouyer*. — Képhren, M. *Darmont*. — Dercetas, M. *Rebel*. — Thyrséus, M. *Lacroix*. — Le messager, M. *Herbert*. — Dellius, M. *Deneubourg*. — Le gouverneur, M. *Perrier*. — Olympus, M. *Rosny*. — Octave, M. *Favre*. — Le devin, M. *Piron*. — Le notable, M. *Jegu*, — Le marchand, M. *Mallet*. — Juba, M. *Delisle*. — Le secrétaire, M. *Duberry*. — Strepsiade, M. *Samson*. — Un officier, M. *Cartereau*. — Un esclave, M. *Besson*.

« comme ces vierges nues qui autour des sarco-
« phages marchent les seins soutenus d'une ban-
« delette en croix sur la poitrine, longue comme
« les sphinx accroupis aux pieds des fauteuils, des
« lyres, aux portes des avenues, dans la solitude
« des sables, avec un visage insexuel et des crou-
« pes de panthères... » Puis, ledit Badaud — beaucoup moins badaud qu'il veut bien le dire, le malin! — découvre à notre intention, dans la Bibliothèque nationale, département des imprimés, cette fois, une étude scientifique sur la mort de la reine d'Egypte, signée par un médecin nantais, le docteur Viaud-Grand-Marais. Au dire du docteur, le serpent de Cléopâtre ne serait pas un aspic, mais bien un *hajé*, dont le venin, conservé à l'état sec dans une aiguille creuse que la reine portait constamment dans ses cheveux, a dû donner « l'affaiblissement excessif des sens, cette mort si douce, que ceux qui y succombent semblent profondément endormis ». Ainsi parle Plutarque. Celui-là — c'est notre excellent confrère Léopold Lacour — nous donne une étude très suggestive de la divine enchanteresse, de la Vénus bistrée, sirène du Nil, à propos de laquelle il cite Horace et Properce, Dion et Virgile, Heine et Henry Houssaye, Taine et Michelet... Puis il déniche un livre dont, la veille encore, j'ignorais l'existence, « *La Marine des Ptolémées et la Marine des Romains* », et nous décrit complaisamment la bataille d'Actium, d'après l'amiral Jurien de la Gravière. Cet autre enfin, M. Jules Cantel, « recherche » Cléopâtre non seulement dans Cor-

neille, dans Shakespare et dans Jules Lacroix (le *Testament de César*), mais dans Victor Hugo (la (*Légende des Siècles*), dans Leconte de Lisle et dans le poète José Maria de Hérédia; il refait, d'une façon fort intéressante, du reste, l'histoire de la suprême séductrice incarnée par notre géniale Sarah Bernhardt, nous apprend que cette femme, d'une suprême intelligence, parlait dix-sept langues, possédait à fond la musique et la poésie, et pouvait s'entretenir avec les savants du musée d'Alexandrie sur toutes les connaissances humaines aussi facilement qu'elle conversait avec les envoyés de tous les peuples dans leur propre idiome, et finalement il fait de « la reine Cléopâtre, toujours vivante », comme l'appellent les inscriptions, l'éternel symbole de la misère de l'homme devant le pouvoir de la femme. Avons-nous encore besoin d'énumérer tous ceux qui, avant MM. Sardou et Moreau, ont mis à la scène la trop fameuse reine d'Egypte: la tragédie de Jodelle, celles de Benserade, de la Thorillère et de Chapelle, le ballet héroïque de Furetière, musique de Collin (1748), la tragédie de Marmontel, pour laquelle Vaucanson avait inventé un automate qui sifflait; le public en fit autant et un plaisant du parterre s'écria qu'il était de l'avis du serpent. A ce propos, Lebrun écrivit l'épigramme connue:

A la pièce de *Cléopâtre*
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé qu'à l'unisson,

Sifflaient et parterre et théâtre ;
Et le souffleur oyant cela,
Croyant encore souffler, siffla.

Faut-il rappeler (notre ami Adolphe Brisson l'a fait en un substantiel article du *Gaulois*) la *Cléopâtre* de Soumet, si magnifiquement interprétée à l'Odéon par Mlle Georges (Cléopâtre), Joanny (Antoine), Ligier (Octave), Mlle Dupont (Octavie), Mlle Anaïs (Marcellus), et ensuite celle de Mme de Girardin, qui fut jouée, à la Comédie-Française, par Rachel, c'est tout dire, Maubant, Beauvallet et Raphaël Félix, frère de Rachel ? Faut-il enfin citer l'exquise nouvelle de Théophile Gautier, *Une nuit de Cléopâtre*, d'où M. Jules Barbier tira le livret mis en musique par Victor Massé ?... On en a tant dit sur Cléopâtre, faisait-on spirituellement remarquer, que nous ne voyons guère ce qui restera à dire à MM. Sardou et Moreau. — Bien peu de chose, en effet, autant dire rien : voilà bien ce qu'est le drame sans action qu'on nous a donné à la Porte-Saint-Martin. Un long duo d'amour commençant à Tarse au moment où Antoine tombe dans les bras de la divine Cléopâtre, qu'il voit pour la première fois, et se terminant, fort heureusement, car il n'y avait pas de raison pour que cela finît ! — à l'instant où Cléopâtre se donne la mort sur le cadavre d'Antoine, frappé par l'ordre du vainqueur. Mais si, au point de vue dramatique, la pièce est nulle, ce qui s'appelle nulle, c'est bien la fête des yeux, et je vous défie de ne pas être ébloui et charmé

à l'entrée de Cléopâtre, au son des harpes, des flûtes et des violons.— M. Leroux a trouvé là une langoureuse mélodie orientale convenant admirablement à la situation, — à l'entrée de Cléopâtre, descendant de la barque d'Isis, ou remontant le cours de Cydnus, amoureusement enlacée par le triumvir déjà profondément épris.

C'est sur le « demi-succès » soyons poli ! de cette *Cléopâtre* que se terminait l'année 1890 dont voici le résumé :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise	Nombre de représentat. pendant l'annee
Jeanne d'Arc, drame légende. ..	3 a. 6 t.	3 Janvier	136
La Jeunesse de Louis XIV, p....	5	27 Mai	32
Marie Jeanne, drame..........	5 a. 6 t.	4 Septemb.	21
* *Cléopâtre*, drame	5 a. 6 t.	23 Octobre	79

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DE L'AMBIGU

L'année s'ouvre par la vingt-deuxième représentation de la *Policière*, de MM. de Montépin et Dornay, qui se joue pour la dernière fois le 9 février.

14 FÉVRIER. — Première représentation du *Drapeau*, drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Emile Moreau et Ernest Depré [1]. — Nous sommes à Altorf, au mois d'août 1799 : sous le commandement du général Lecourbe, la 46e demi-brigade marche au-devant de Souwaroff. Bien qu'âgé de cinquante-sept ans, La Tour-d'Auvergne s'est arraché à ses chères études,

1. DISTRIBUTION. — Général Kray, M. *Montal*. — La Tour d'Auvergne, M. *Gravier*. — Hasparreu, M. *Pouctal*. — Le sergent Jalmin M. *Pericaud*. — Mikel, M. *Walter*. — Doublot, M *Fugère*. — Le général Lecourbe, M *Desjardins*. — Jean Louis, M. *Pougaud*. — Le sergent Thierry, M. *Montel*. — Le commandant Forty, M. *Dermez*. — Le major, M. *Dannequin*. — Le caporal Brisquet, M. *Chevalier*. — Madame Jalmin, Mme *Marie Laure*. — Denise, Mlle *Aline Guyon*. — Madame Muller, Mlle *Lucie Delporte*. — La petite mendiante, Mle *Suzette*.

pour remplacer comme volontaire à l'armée d'Helvétie, le fils unique de son ami Le Brigant, atteint par la conscription. Denise, la fille du sergent Jalmin et de sa bonne femme de vivandière, est demandée en mariage par deux jeunes fourriers : Hasparreu, aussi brave cœur que mauvaise tête, et Mikel, qu'elle aime. Elle épousera — c'est du moins l'ordre des parents — celui des deux qui, se distinguant à la prochaine affaire, sera le premier nommé officier. Et la colonne infernale se met en branle : il s'agit de sauver Masséna et de chasser Kray de Zurich. Les grenadiers franchissent au milieu des balles la fameuse crevasse de Scachen-Thal et coupent le pont derrière eux... Zurich est délivrée; la Suisse est libre ; la 46e demi-brigade a bien mérité de la patrie. La Tour d'Auvergne reçoit une épée d'honneur avec le titre de « premier grenadier de la République française ». Aucun souvenir n'est plus étroitement lié, dans les traditions populaires, au nom de la Tour d'Auvergne. Il y a, en effet, dans ce titre un mélange d'humilité et de grandeur qui, au premier regard, paraît convenir admirablement à ce héros modeste, chez lequel aux qualités éminentes du général s'allient si bien les qualités laborieuses et patientes du soldat. Mais à le considérer plus attentivement, on n'a pas de peine à y sentir quelque chose d'emphatique et de prétentieux, contrastant d'une manière fâcheuse avec la mâle simplicité qui, de l'aveu de tous ses contemporains, faisait le fond du caractère de ce vaillant homme.

Aussi n'est-il pas sans intérêt d'apercevoir dans les pièces de l'histoire de la Tour d'Auvergne que ce titre, en réalité, décerné par Napoléon, ne fut aucunement du goût de celui à qui il était destiné. Averti de cette nomination à effet par une lettre du ministre de la guerre, il s'en montra sérieusement affligé et le témoigna hautement. Jamais il ne consentit à signer en cette qualité ses états d'appointements, et frappé à mort bientôt après, on peut dire que sa mémoire a reçu le titre plutôt que sa personne. — « Je n'eus jamais plus besoin de consolations, écrivait-il à un de ses amis, que dans le moment où vous m'adressez des félicitations. Quelqu'un qui ne sut compter avec sa patrie que pour briguer l'honneur de la servir et qui rangea toujours parmi les choses les plus indifférentes les éloges et les distinctions, pourrait-il ne pas paraître vivement affecté de voir attacher à ses faibles services un prix aussi énorme, aussi disproportionné? Supérieur aux craintes comme aux espérances, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, à mes yeux ne paraît applicable à aucun soldat français, et surtout à un soldat attaché à un corps où l'on ne connut jamais ni premier, ni dernier ». Certes, voilà de nobles paroles, et qui remettent involontairement en mémoire ces énergiques et austères citoyens des premiers temps de Rome. Dans une autre lettre, déclarant qu'il accepte avec reconnaissance le sabre d'honneur que le premier consul lui avait donné en même temps, attendu qu'il pense qu'il n'a mis cette arme entre

ses mains que pour l'aider à conquérir la paix, La Tour d'Auvergne ajoute, avec le même esprit héroïque que dans sa lettre précédente : « A l'égard du titre éclatant de premier grenadier de l'armée, comme cette palme de courage doit toujours rester flottante sur tous les guerriers français, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, sous aucun rapport, ne peut m'appartenir... » Revenons à nos fourriers, amoureux de Denise : tous deux se sont couverts de gloire, surtout Hasparreu, du coup nommé sous-lieutenant et porte-drapeau. Aussi vient-il réclamer la récompense promise et demander la main de Denise. Trop tard ! Mme Jalmin vient de la donner à Mikel, Denise lui ayant déclaré qu'elle mourrait plutôt que d'épouser Hasparreu. Pauvre Hasparreu ! le voilà bien loti ! Vous connaissez son détestable caractère, et vous vous doutez qu'il ne supportera pas l'affront. Désespéré et furieux, il s'enivre et va jusqu'à insulter la fiancée de Mikel. Celui-ci n'y tient plus et nos deux rivaux mettent bas leur veste et se battent au sabre. Duel interrompu par l'arrivée du général qui, pour faute contre la discipline, retire à Hasparreu la garde du drapeau et la donne au plus ancien fourrier ; c'est Mikel ! Hasparreu, à qui l'on a tout pris, devient déserteur et traître : il promet de livrer aux Autrichiens le drapeau de la brigade ! Mais il a compté sans Denise qui le sauve, et qui, l'ayant sur elle, se défend par lui des entreprises d'Hasparreu, prêt à la violer. Les sentiments patriotiques l'em-

portent ici sur la passion ; il cache lui-même le drapeau, et se fait tuer, aux lieu et place de Denise, prête à se laisser fusiller plutôt que de dire à qui elle a remis le précieux symbole. Le drapeau ne tombe qu'un instant aux mains des Autrichiens ; les Français arrivent à temps pour le leur reprendre ; il couvre de ses plis sacrés le corps de la Tour-d'Auvergne mortellement blessé au combat de Neubourg. La pièce militaire de MM. Emile Moreau et Ernest Depré n'est pas seulement pavée des meilleurs sentiments patriotiques; coups de fusils à part, elle est souvent dramatique et toujours intéressante. Elle a été superbement montée par M. Rochard; elle est on ne peut mieux interprétée par l'excellente troupe de l'Ambigu qui, tout entière doit être citée à l'ordre du jour, au lendemain de cette légitime victoire. M. Pouctal a été le héros de la soirée; il nous a donné un Hasparreu émouvant et terrible, et a mérité le triple rappel du public subjugué. M. Rochard a eu la main heureuse en confiant à Mme Marie Laure, la charmante jeune première d'antan, le rôle de Mme Julmin, si, en dehors de son emploi d'autrefois ; elle a joué avec un talent qui n'a rien à faire avec la convention et a du coup reconquis sa place parmi les artistes parisiennes sur lesquelles on peut compter. Nous aimons également la Denise que nous représente Mlle Aline Guyon, et le doux amoureux Mikel, auquel M. Walter a donné, lui aussi, de beaux élans pathétiques. M. Gravier, dans la Tour d'Auvergne ; M. Desjardins, dans le général Le-

courbe ; M. Péricaud, dans le sergent Jalmin ; M. Fugère dans le conscrit Doublot : tous avaient droit aux éloges de la critique et aux applaudissements du public. Le *Drapeau* se jouera jusqu'au 16 avril.

18 AVRIL. — Première représentation du *Roman d'une conspiration*, pièce en cinq actes et huit tableaux, tirée du roman de M. Arthur Ranc par MM. Henry Fouquier et Fabrice Carré [1]. Journaliste dans l'os, chroniqueur au *Figaro* et au *Gaulois*, au *XIXe Siècle* et à l'*Echo de Paris*, au *Petit Marseillais* et à l'*Illustration* — j'en passe, et des meilleurs — Nestor, Colomba (ex-Colombine) et Scaramouche, critique d'art et critique dramatique, notre excellent confrère Henry Fouquier, député des Basses-Alpes, à ses moments perdus, a désiré un jour être dramarturge. Son nom a été proclamé ce soir, en même temps, que celui de M. Fabrice Carré, comme l'un des auteurs du *Roman d'une conspiration :* il va s'étaler en gros caractères sur l'affiche de l'Ambigu. — Soyez content, mon cher Fouquier ! Et tant pis, si le public, — le gros public, avec lequel il faut pourtant compter, — et qui se sou-

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Georget, M. *Montal*. — Pierre de Rochereuil, M. *Gravier*. — Pipette, M. *Péricaud*. — Drault, M *Fugère*. — Philopœmen, M. *Walter*. — Fouché, M. *Desjardins*. — Louis de Rochereuil, M. *Bacquié*. — Descosses, M. *D. Pougaud*. — Le Président, M. *Dermez*. — Alberti, M. *Montel*. — Galerne, M *Bernay*. — Le Commissaire, M. *Derret*. — Bois-René, M. *Danequin*. — Duflos, M. *Marmier*. — Un caporal, M. *Chevalier*. — Juliette Lefrançois, Mlle *Jeanne Malvau*. — Mme de Rochereuil, Mlle *Lefebvre*. — Annette Galerne, Mlle *Descorval*. — Première Joueuse, Mlle *Lucy Delporte*.

cie de la forme littéraire comme un poisson d'une pomme, trouve un peu simple et un peu enfantine la trame de votre pièce, très claire du reste, et très joliment mise en scène par un directeur artiste, et s'il lui demande des clous que, sans doute, par principe (à quoi bon des principes ?) vous n'avez pas voulu lui donner. Il s'en suit que le *Roman d'une conspiration* est un succès d'estime, dans la haute acception du mot, mais qu'il n'est que cela. — On a rappelé dernièrement la donnée du livre de M. Ranc. Si MM. Henry Fouquier et Fabrice Carré n'ont pas suivi à pas le romancier, du moins ont-ils conservé les scènes principales du volume. L'action se passe sous le premier Empire, après la bataille de Leipzig. L'abbé Georget et Pierre de Rochereuil, prisonniers à Poitiers, veulent renverser Napoléon. Grâce à un subterfuge, ils peuvent s'échapper de leur cachot et venir à Erfurth où ils trouvent l'armée en déroute. Là, ils pensent que Fouché va tenter un coup de main contre l'empereur, mais Fouché, croyant que Napoléon est perdu, ne se presse point d'agir. Les deux amis reviennent à Poitiers se constituer de nouveau prisonniers. Mais on a appris qu'ils avaient quitté leur cachot. On va les faire passer devant un conseil de guerre quand ils s'évadent avec cinq de leurs camarades. Seul, Louis de Rochereuil est repris ; il est arrêté chez sa maîtresse, Juliette Le François, qui, sans s'en douter, le trahit et le fait ainsi condamner à mort. La plus grande partie du récit est vraie. Les conspira-

teurs que M. Ranc met en scène ont vécu. Les agents de la police secrète qu'il a portraicturés étaient bien numérotés à la préfecture de police. Pipette, embauché dans la contre-police de Fouché, est l'âme de la pièce, et joué par Péricaud, il en est la joie. Quant à Fouché, dont le rôle est malheureusement trop peu développé, il est rendu avec un relief étonnant par le jeune Desjardins, qui, naguère, conspirait au Château-d'Eau sous le nom du général Malet. La beauté de la voix, la sobriété du geste, l'ampleur et la simplicité, tout ensemble, de la diction, mettent l'artiste hors pair et le destinent, ce me semble, à une superbe carrière. C'est bon, et si rare, un acteur qui joue vrai. Je viens de vous dire le plaisir que nous avait procuré Pipette, si finement esquissé par Péricaud, et la curiosité qu'excitait la présence de Fouché, représenté par M. Desjardins. Vous avouerai-je que l'intrigue elle-même m'a laissé froid? Juliette Le François (c'est ici une belle et pure jeune fille recueillie par la famille de Rochereuil) est aimée des deux frères : l'aîné, Pierre, ne parle pas, ou ne parle que quand il est trop tard ; le cadet, Louis, est absolument insignifiant. Et, conduite par l'abbé Georget, la conspiration suit son cours un peu monotone jusqu'au moment où Pierre de Rochereuil, dégoûté de la vie, parce que son frère a épousé Juliette, se livre de lui-même à la commission militaire qui le condamne à mort. La belle scène de la pièce est au sixième tableau, qui nous mène sur la route d'Erfurth, au lende-

nain de la bataille de Leipzig. Les Frères bleus — ainsi s'appellent les conjurés — sont prêts à ssassiner l'empereur, quand apparaît le colonel Philopœmen, mortellement blessé. — « Un seul homme, dit-il, peut rallier les débris de nos armées, et barrer à l'ennemi la route de France. Supprimer l'empereur, c'est supprimer le sauveur de la patrie. — Pour frapper le héros, Pierre attendra sa première victoire : il laisse passer les mains derrière le dos, l'homme à la redingote grise. La scène a grande allure ; son effet est saisissant. Les auteurs comptaient beaucoup sur l'acte de la geôle, où le guichetier, convaincu de vol, est sous peine d'être dénoncé à la justice, forcé de faire évader les prisonniers qui l'ont, sur sa demande, ligotté à son banc. L'épisode est amusant ; mais le public s'est surtout diverti au tableau précédent, celui de l'Hôtel des Trois-Piliers, où l'on voit Pipette se faisant arrêter tout exprès pour emboîter le pas du policier qui travaille en sens contraire. C'est ce policier qui se plaint plus tard de ce que, le gouvernement étant malade, on n'ait pas prévenu les fonctionnaires : — « Je ne demande qu'une chose, dit-il, de l'avancement : je suis à qui m'en donne. » Le *Roman d'une conspiration* était d'ailleurs honorablement interprété par MM. Gravier, Montal, Walter et Fugère ; Mmes Jeanne Malvau, Lefebvre et Descorval. Il était encadré et costumé par M. Rochard avec la recherche, le soin et le goût d'exactitude qui caractérisent le sympathique impresario de l'Ambigu.

Les lecteurs de ces *Annales* voudront bien nous rendre cette justice que depuis seize ans — seize ans! — que nous avons l'honneur de rédiger cette histoire théâtrale au jour le jour, nous ne les avons jamais trompés qu'en nous trompant nous-même... Dire la vérité, en dehors de toute camaraderie, est, paraît-il, assez mal aisé, puisque, naturellement entraînés par leur amitié pour l'un des auteurs du *Roman d'une conspiration*, plusieurs de mes éminents confrères — « éminents » leur va-t-il? — ont, au risque de perdre leur juste autorité, célébré le « grand succès » de la pièce de l'Ambigu. On ne se moque pas plus galamment du bon public. Ce « grand succès » n'a pas duré huit jours, et nous a valu, ce soir 25 avril, une reprise assez inattendue de *Roger la Honte*, qu'on n'avait guère joué que cent cinquante fois pendant l'Exposition. Il y avait longtemps que nous n'avions assisté à un drame dont le héros, homme vertueux, est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, convaincu, par une suite de circonstances diaboliques, d'être le coupable, et condamné comme tel à une peine non moins afflictive qu'infamante. *Roger la Honte* vient à propos de nous rendre cette situation chère aux mélodrames. En transformant pour la scène le roman-feuilleton de *Roger la Honte*, MM. Mary et Grisier ont peut-être eu le tort de vouloir conserver trop de choses. On eût pu resserrer leurs dix tableaux en cinq — et je crois que la pièce y aurait gagné. Telle quelle, et mieux jouée que jamais, dans le ton qu'elle comporte, par les pen-

sionnaires de M. Rochard, qui ont, Dieu merci! une grande habitude de leurs rôles, elle plaît au public. L'acte le plus émouvant est toujours celui de la cour d'assises. Il est, comme vous le savez, rendu tel par la présence de la petite fille de Roger qui a, d'une fenêtre, assisté au meurtre et dont on invoque le témoignage contre son père. Au théâtre, un enfant placé dans une situation tragique est sûr d'arracher les larmes, au moins à la partie féminine de l'auditoire. La fille de Roger, que la petite Breton représentait naguère avec un aplomb étonnant et que représente aujourd'hui la petite Caroline Gaudy avec beaucoup d'intelligence et de gentillesse, n'y a pas manqué. M. Walter ne pouvait être déplacé de son siège. On sait avec quelle remarquable autorité il préside les assises. — « J'aimerais à être présidé comme ça ! » disait quelqu'un.

16 MAI. — Première représentation de *Devant l'ennemi*, pièce en cinq actes et six tableaux de M. Paul Charton [1]. — Décidément, la critique a du bon. Si quelques-uns de mes confrères — *quorum pars parva fui* — n'étaient allés, il y a

1. DISTRIBUTION. — Le général de Moissac, M. *Montal.* — Bernard, M. *Gravier.* — Henri Bernard, M. *Pouctal.* — Georges Nellot, M. *Walter.* — Jacques Marsay, M. *Desjardins.* — Le commandant de mobiles, M. *Dermez.* — Millet, M. *D. Pougaud.* — Le colonel, M. *Montel.* — Briscart, M. *Bernay.* — Un sergent de chasseurs, M. *Dervet.* — Un lieutenant de chasseurs, M. *Danequin.* — Un mobile, M. *Noblet.* — La mère Bernard, Mme *Honorine.* — Mme de Moissac, Mme *Marie Laure.* — Jeanne de Moissac, Mlle *Levi-Leclerc.* — Thérèse, Mlle *Descorval.* — Mme d'Héricourt, Mlle *Pauline Moreau.* — Miss Anna, Mlle *Delporte.* — La Catherine, Mlle *Palmyre.*

un mois, aux Bouffes-du-Nord, et n'avaient signalé aux directeurs le nom de M. Paul Charton, l'auteur de *Devant l'ennemi* restait quasi inconnu, et l'Ambigu passait à côté d'un honorable succès, qui arrive, comme mars en carême, au lendemain du *Roman d'une conspiration*. *Devant l'ennemi* est le premier ouvrage d'un débutant de talent, M. Paul Charton, et dénote chez son auteur un véritable sens du théâtre. Il eût pu n'être joué qu'un petit nombre de fois au boulevard de la Chapelle — où il avait été monté avec infiniment de goût par le directeur Abel Ballet, — et où il est arrêté aujourd'hui en plein succès à la quarantième représentation. Mais la bonne fée qui préside aux destinés du jeune dramaturge en avait décidé autrement : M. Rochard vit la pièce, la trouva excellente et eut l'intelligente crânerie de la prendre immédiatement à la scène excentrique sur laquelle elle avait vu le jour et de nous en donner, en plein Paris, — le fait est probablement unique, — la première représentation sur son théâtre de l'Ambigu. L'action se passe au moment de la guerre de 1870, et le point de départ de l'intrigue, simple coïncidence du reste, est le même que celui du *Drapeau*. Jeanne de Moissac, fille d'un général en non activité, mais prêt à reprendre du service à la première occasion, est aimée de deux jeunes gens : Jacques Marsay, personnage antipathique, froid et ambitieux, et Georges Nellot, fils d'un ancien ami du général mort au champ d'honneur, et élevé par lui ; Georges est une bonne nature,

mais il a l'esprit léger, et il aime surtout le plaisir. La nouvelle de nos premières défaites et le récit de la bataille de Werth où est mort le propre fils du général élèvent tous les cœurs. Tous les hommes partent pour défendre la patrie : le général rattache ses épaulettes, entraînant à sa suite son vieux compagnon d'armes, Bernard, devenu son garde-chasse, et le fils de ce Bernard, Henri, un mauvais sujet de la pire espèce, frisant le bagne, où l'eussent déjà envoyé ses faux sans la protection du général. La main de Jeanne appartiendra à celui des deux jeunes gens qui, se distinguant le premier par sa bravoure, aura noblement vengé la mort de son frère. Tel est le prologue, ou si vous voulez le premier acte du drame de M. Paul Charton. Suit une série d'épisodes de guerre ; entre autres le tableau à effet qui représente très exactement et bien joliment la célèbre toile d'Alphonse de Neuville : *Un combat sur la voie ferrée.* Georges Nellot, lieutenant comme son rival, dans un régiment de marche, a su conquérir l'estime et la confiance toute particulière de ses chefs. C'est à lui que le commandant des mobiles, les deux jambes fracassées par un obus, remet, à l'article de la mort, des dépêches importantes en même temps que le commandement des restes du bataillon décimé. Cette faveur a le don d'exaspérer Jacques Marsay, qui, ayant fait jusque-là son devoir militaire, est entraîné par la jalousie à une action infâme. Il force Georges — devant l'ennemi ! — à se battre en duel avec lui, et le lais-

sant pour mort, l'oblige à lui confier les dépêches et le drapeau bavarois qu'il avait caché sur sa poitrine. Mais Bernard couché sur le champ de bataille, grièvement blessé, a vu le coup, et pourra au besoin, rétablir les faits tels qu'ils se sont passés. Il ferait connaître la vérité dès son retour de captivité, s'il n'était lié — le malheureux père! — par un billet entre les mains de Jacques Marsay, où son gredin de fils avoue qu'il a été pris en flagrant délit de connivence avec un espion. Comment sera-t-il amené à l'aveu terrible, et comment Jacques Marsay sera-t-il enfin convaincu de traîtrise? C'est ce que démontrent, d'une façon ingénieuse et poignante à la fois, les derniers tableaux de ce drame sainement écrit et habilement charpenté, qui a obtenu à l'Ambigu un succès aussi vif qu'aux Bouffes-du-Nord, et a fait accueillir par d'enthousiastes acclamations, le nom nouveau dans les lettres, de M. Paul Charton. Nous croyons nous-même pouvoir saluer, en ce jeune débutant, un dramaturge d'avenir, et nous voyons dans cette pièce attachante qui a tenu en haleine, jusqu'à la fin, le public de l'Ambigu, les sérieuses qualités d'un véritable homme de théâtre. Il n'y pas que le *Combat sur une voie ferrée*, si habilement mis en scène dans le joli décor peint par Rubé, il y a l'émouvant duel au sabre, devant l'ennemi, interrompu par les obus qui éclatent entre les jambes des deux adversaires ; il y a les caractères si bien pris sur le vif, de la mère adorant son fils en dépit de ses canailleries et le

préférant à son mari, type d'honneur et de loyauté ; il y a l'attachante scène de l'interrogatoire au cinquième tableau, et en dernier lieu l'émouvante lutte des deux traîtres qui a produit sur le public une énorme impression. M. Pouctal a là un coup de bélier qui n'est pas sa seule trouvaille dans le rôle de Henri Bernard, qu'il a merveilleusement composé, réussissant (ce qui est un comble) à égayer le public dans le type absolument répugnant d'une infecte crapule. Tous nos éloges à MM. Walter et Desjardins qui ont dû piocher ferme les rôles des deux lieutenants rivaux pour arriver à leur donner (en quinze répétitions) un relief si étonnant et si différent l'un de l'autre. M. Gravier se montre très touchant dans le rôle d'Henri Bernard où il a forcé plus d'une fois les applaudissements, et M. Montal (le général de Moissac) a lu sa lettre avec une émotion contenue, tranchant fort heureusement avec l'emphatique diction qu'on a parfois reprochée à ce vieux routier du boulevard. Mme Marie Laure — la mère de Montal : c'est exagéré — délicieusement jolie sous ses cheveux blancs, a rendu avec beaucoup de dignité et de vérité le charmant rôle de la grand'maman. Celui de la mère Bernard est échu à Mme Honorine, pétrie de bonnes intentions, mais à qui l'organe fait malheureusement défaut. Mlle Levi-Leclerc a de la grâce dans le rôle de Jeanne de Moissac, la douce fiancée ; Mlle Descorval montre un entrain naturel et une exubérance tout à fait amusante dans celui de la femme de chambre Thérèse.

Le théâtre avait fermé ses portes le 22 juin[1]; il les rouvrait le 5 septembre avec la 46e représentation du drame de M. Paul Charton, qui se donnait pour la dernière fois le 24 du même mois.

27 SEPTEMBRE. — Première représentation de *l'Ogre*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Jules de Marthold[2]. — M. Jules de Marthold est un écrivain d'une physionomie très originale — trop originale, a-t-on dit parfois — plus connu des lettrés que du grand public. Il y a tout près d'une vingtaine d'années, lors des matinées de Mlle Marie Dumas, qu'il faisait représenter, sous le titre des *Amants de Ferrare*, une très intéressante adaptation de Lope de Vega. Beaucoup plus tard, il donna au Château-d'Eau un *Caïn* qui, malheureusement, ne fut pas écouté comme il le mé-

1. *Devant l'Ennemi*, s'est donné avec un vif succès en matinée gratuite le 14 juillet.

2. DISTRIBUTION. — Henri Fabreuil, M. *Pouctal*. — Madécasse, M. *Péricaud*. — De Labrezolles, M. *Desjardins*. — Nestiac, M. *Walter*. — Touttebique, M. *Pougaud*. — Lacayorne, M. *G. Dalleu*. — Clamorgan, M. *Perny* (début). — Docteur Mauvres, M. *Dermez*. — Salchrick, M. *Lelong*. — Framboisy, M. *Francisque* (début). — Leroyer, M. *Gaudy*. — Pacheco, M. *Reykers*. — Ribeaugrand, M. *Bacquié*. — Levivreuil, M. *Colleuille*. — Martinez, M. *Christian*. — Garçon de café, M. *Dervet*. — Silva, M. *Marmier*. — Garçon d'audience, M. *Danequin*. — Soraze, M. *Chevalier*. — Bretonnoux, M. *Mayer*. — Machefol, M. *Désire*. — Blanquefort, M. *Jarlet*. — Venisiol, M. *Demas*. — Massoulec, M *Paulin*. — Angelioc, M. *Noblet*. — Lortillon, M. *Sauveton*. — Un huissier, M. *Cossard*. — Un greffier, M. *Thibaut*. — Garçon d'audience, M. *Hoster*. — André, *La petite Gaudy*. — Madeleine Fabreuil, Mme *Pazza* (début). — Geneviève Leroyer, Mlle *Millet* (début). — Nogarette, Mlle *Germaine Galois* (début). — Orphise, Mlle *Levi Leclerc*. — Zorah, Mlle *Delporte*. — Gloriette, Mlle *Lavigne* (début).

ritait par une salle irrespectueuse et gouailleuse. Il y a deux ans enfin qu'en compagnie de plusieurs de nos confrères, tous mus par un sentiment de sympathie et de justice réparatrice, nous gravissions les hauteurs de Belleville pour connaître son *Juge d'Instruction*, qui, certes, eût mérité d'être joué sur une scène moins excentrique. Est-il besoin d'ajouter, après cela, qu'il n'était aujourd'hui dans la salle de l'Ambigu personne d'entre nous qui ne souhaitât à ce dramaturge fervent et convaincu le succès attendu depuis si longtemps... Henri Fabreuil, jeune homme pauvre, mais honnête, est un caissier modèle. Il aime la fille de son patron, Mlle Geneviève Leroyer, qui, malheureusement pour lui, est promise à un rival moins sympathique, un capitaine au long cours répondant au nom de Clamorgan. Henri se console en contant des histoires au petit frère de Geneviève qui l'adore : le *Petit Poucet* a, pour le moment, le don de passionner « Monsieur André », qui en est resté à l'endroit où l'Ogre, le méchant Ogre, est sur le point d'égorger le pauvre enfant. C'est à cet endroit-là même que le narrateur est interrompu par diverses visites : c'est d'abord une étoile d'opérette, Mlle Nogarette, qui, avant de partir pour une longue tournée d'Amérique, vient déposer dans la caisse de M. Leroyer un coffret qui contient ses diamants (elle n'en porte, au théâtre, que de faux, merveilleusement imités) ; c'est une valeur de quatre cent mille francs dont Henri donne un reçu en règle. Autre visite — faites-y bien attention — celle de Clamorgan

qui, s'embarquant, lui aussi, dans une demi-heure, et venant faire ses adieux à M. Leroyer, qu'il ne trouve pas chez lui, se rend compte de la facilité qu'il aurait à pénétrer dans la maison en réparation et à « barboter » dans la caisse de son futur beau-père : il sait où Henri serre la double-clef et il connaît le mot du coffrefort : « Bijou » que lui a livré, dans son innocence, le petit André. En effet, à peine le caissier est-il parti, sa journée finie, que ledit Clamorgan, ayant revêtu la blouse d'un maçon, entre à la faveur de la nuit, par une fenêtre justement dépourvue de ses barreaux, dans la pièce où, par hasard, est resté enfermé le jeune André, qui avait voulu faire une bonne farce à son ami Henri. Il ouvre la caisse, y prend les diamants, et c'est au moment où il s'enfuit, emportant sous son bras le précieux coffret, qu'il aperçoit l'enfant... Celui-ci l'a reconnu, il peut le dénoncer. De voleur, Clamorgan passe assassin, et frappe le petit être avec l'arme qu'il trouve sous sa main : un poignard japonais, appartenant au malheureux caissier. Et maintenant, au large! Vous pourriez presque continuer la pièce... que vous devinez. Henri est tranquillement à dîner entre sa mère et son bonhomme d'oncle, un vieux marin retraité, quand arrive le grain, le fâcheux grain! On vient l'arrêter : c'est un de ses amis, le policier Madécasse, qui a été chargé de ce triste devoir, et qui plus malin que la justice, croit à son innocence : Madécasse est infaillible! Très bien faite, ma foi, est la scène où le juge d'instruction, qui se croit très

fort, prouve à l'accusé — que condamne précisément tout ce qui devrait l'absoudre — que, lui seul, a pu ouvrir la caisse (dont il avait la double clef, et dont, seul, il connaissait la combinaison) et commettre le crime qui atteste, d'ailleurs, « une main experte autant que résolue ». Le petit André n'est pas mort, mais c'est tout comme pour le malheureux Henri, car si la vie lui est restée, sa petite tête s'en est allée. Henri Fabreuil est naturellement envoyé devant les assises, et de même que la scène du tribunal consacra le succès de *Roger la Honte*, la délibération du jury sera l'un des clous de la pièce. La collection d'imbéciles que nous a offerte M. de Marthold en la personne de ses jurés présente des types amusants comme celui du jeune Bordelais convaincu et bavard, très spirituellement interprété par M. Pougaud, et celui du vieux bègue, dont un modeste acteur, M. Coleuille, a fait une très plaisante silhouette. Acquitté grâce à la minorité de faveur, Henri est tellement écœuré par les injustes avanies que lui font subir ses compatriotes incrédules, qu'il se décide à quitter la ville où il laissera sa pauvre mère accablée de chagrin, et à accompagner en Amérique son ami Madécasse qui, policier démissionnaire, a juré de trouver l'auteur du double crime de la rue Judaïque. Il le découvre, en effet, à l'acte suivant, au café de San-Francisco, ayant vendu à un recéleur les diamants de Nogarette — de Nogarette qui débite des chansons pour rapatrier un de ses infortunés compatriotes: Henri, rap-

pelé en toute hâte au chevet de sa mère mourante... J'abrège, et j'arrive au dénouement, quelque peu invraisemblable, de cette romanesque histoire. Tandis que Madécasse s'est engagé à livrer le vrai coupable, Henri, qui avait fait ses classes pour être médecin et avait surtout étudié les troubles du cerveau, a juré — il y est le premier intéressé — de guérir le petit André de la folie qui l'avait empêché de parler au moment décisif. Remettant en scène le premier acte de la pièce, au moment où il contait à son jeune ami les aventures du Petit Poucet, aux prises avec le méchant Ogre, l'ex-caissier arrive à ses fins. En revoyant comme dans un mauvais rêve les lieux et les personnes, le cher idiot recouvre peu à peu la mémoire des cruels évènements qui se sont passés un an auparavant, et quand Clamorgan reparaît, tenant à son bras Mlle Geneviève, dont la mairie et l'église viennent de faire sa femme : « C'est lui qui m'a frappé ! » s'écrie l'enfant. — Allez-vous-en, gens de la noce, et passez un pistolet au marié qui n'a plus qu'à se faire justice lui-même, en réhabilitant à jamais l'honnête caissier. — Il nous reste à mentionner la part qu'a prise au succès de cette première soirée la vaillante troupe de M. Rochard, à commencer par M. Pouctal, le sympathique héros de la soirée, comme la petite Gaudy en est l'émouvante héroïne. Nous félicitons le jeune premier de l'Ambigu pour ses élans pleins d'inattendu et de vérité, et nous applaudissons Mlle Gaudy (huit ans, ne vous en déplaise), qui a composé comme

une grande artiste la physionomie du petit André. Et Péricaud, est-il assez amusant dans son traditionnel policier, marseillais qui est venu s'établir à Bordeaux pour perdre *l'assent?* Ah! j'engage M. Rochard à ne laisser jamais partir un acteur qui a, comme Péricaud, l'oreille du public!... Très bien, quoique très mal partagé, M. Desjardins, dans son personnage du juge d'instruction faisant fausse route, et ramassant par là-même les imprécations de l'auditoire mieux informé. Très bien aussi M. Walter, le sage président du jury; très touchante Mme Jeanne Pazza en *mater dolorosa*, et très charmante, Mlle Germaine Galois qui a su faire bisser la médiocre chanson de Nogarette.

21 NOVEMBRE. — Première représentation du *Régiment*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Jules Mary et Georges Grisier[1]. — L'auteur de *Roger-la-Honte*, M. Jules Mary, est aussi celui du *Régiment*, un bon et gros roman en deux volumes, de quatre cents pages chacun, parus dernièrement chez Kolb. Quant aux huit tableaux du drame intime et militaire que nous ont offert, ce soir, MM. Mary et Grisier, les voici résumés en quelques lignes. En « quelques lignes », comme

1. DISTRIBUTION. — Monsieur de Cheverny, M. *Gravier.* — Jacques, M. *Pouctal.* — Patoche, M. *Péricaud.* — Moriani — Pierre Gironde, M. *Desjardins.* — Bernard, M. *Walter.* — Belhomme, M. *D. Pougaud.* — Martin, dit Fiche-la-Guigne, M. *Gilbert Dalleu.* — Le commandant Larue, M. *Gaudy.* — Le capitaine Auriol, M. *Reykers.* — Fourreau, M. *Francisque Dalleu.* — Poplard, M. *Leon Christian.* — Madame de Cheverny, Mme *Marie Laure.* — Marjolaine, Mme *Largillière* (début). — Catherine, Mlle *Descorval.*

c'est commode ! La scène se passe de nos jours, et l'action débute dans une agence interlope, dont les clients sont remplacés par une intelligente figuration, et dont le patron, Patoche, n'a qu'un seul employé à cinq cents francs par mois, qu'il ne touche jamais : le jeune italien Moriani. Ce Patoche tient un secret : celui de Mme de Cheverny, née Pontalès, qui, étant jeune fille accoucha clandestinement d'un enfant du sexe masculin, disparu quelques jours après sa naissance, avec sa nourrice, noyée dans la Moselle. Patoche propose à Moriani de passer pour ce fils retrouvé au bout de vingt ans ; il y a là une fortune à faire. Moriani refuse ; mais, comme il vient d'être surpris barbotant dans la caisse de son patron, qui peut le faire arrêter comme voleur, il s'empare des papiers d'un jeune homme qui vient de mourir, et dépouillant le Moriani, devient Pierre Gironde. Y êtes-vous ? Au second tableau — fichtre ! il y en a huit — nous nous trouvons, trois ans après, à l'hôtel de Cheverny. Et c'est au moment où Mme de Cheverny attend son mari, le colonel du 166e, retour du Tonkin, que Patoche lui présente, en la personne de Pierre Gironde (il s'est procuré l'acte de décès de Gironde, et tient désormais son Moriani) le fils qu'elle recherche depuis si longtemps. Mme de Cheverny est tout estomaquée par cette nouvelle, et, dans son trouble, elle laisse traîner, sur une table du jardin, les papiers fabriqués par Patoche, attestant la naissance de l'enfant de sa faute, et que trouve son véritable fils. Bernard en aime sa mère davantage, et se

taira. Je vous ai dit qu'il y avait eu faute, et j'ai eu tort : ce n'est qu'un accident... Mlle Marguerite Pontalès a été violée, dans son sommeil ! par un homme qu'elle n'a jamais revu... Cet homme n'est autre que M. de Cheverny qui, en l'épousant, a réparé son crime : il avait parié avec des camarades de « prendre » la première fille qu'il rencontrerait... Et de même que M. de Cheverny a toujours caché à sa femme qu'il était l'auteur du forfait, celle-ci n'a jamais avoué à son mari que du viol dont elle avait été victime était né un fils. — Vous comprenez — ? Oui. — Vous avez de la chance ! Puisque cela vous paraît si clair, j'en profite pour introduire dans mon récit un nouveau personnage : celui de Marjolaine, dont le père, garde-forestier des Cheverny, a jadis recueilli, sur le bord de la Moselle, un poupon dont la nourrice se noyait et l'a élevé avec sa fille, sous le nom de Jacques. Marjolaine ne croit pas aux papiers de Patoche et sent tout de suite, ainsi ! que Jacques, son frère de lait, qu'elle aime d'amour, ne peut être que le fils recherché par Mme de Cheverny. *Il l'est*, en effet. Dès lors, lutte entre Marjolaine et Patoche entre Jacques, sergent au 166e et Pierre Gironde, sous-lieutenant au même régiment. Mme de Cheverny a de sérieux doutes sur l'identité de son fils. Patoche, qui veut la faire chanter, a promis de lui apporter un beau soir toutes les preuves. Il a compté sans Gironde, qui, ne pouvant se résoudre à appeler Mme de Cheverny sa mère, se laisse convaincre de mensonge. Jacques provoque l'imposteur et le tue

en duel. Bernard, le fils légitime, qui sait tout, s'accuse du meurtre, et voilà le colonel placé entre ces deux soldats, les deux frères, qui tous deux se déclarent coupables. Et s'il savait, comme nous, que Jacques est son fils ! Il le saura au dernier tableau (c'est le châtiment du beau parieur d'autrefois) quand Jacques condamné par le conseil de guerre à la dégradation militaire (la scène produit toujours son effet) est sur le point d'être envoyé aux travaux forcés à perpétuité. Heureusement vous vous en doutiez ! Patoche est rattrapé par les gentils loustics du régiment, et déclare que Gironde ne s'appelait pas Gironde, mais Moriani... Jacques n'a donc tué, en duel, qu'un étranger, qui n'avait pas le droit de porter l'uniforme de soldat français. Il aura sa grâce... Et nous avons la nôtre. Nous avons raconté, tant bien que mal, l'intrigue mélodramatique du *Régiment*, qui a trouvé dans MM. Pouctal (Jacques), Desjardins (Moriani), Walter (Bernard), Gravier (le colonel), Mmes Marie Laure (Mme de Cheverny), Masset-Largillière (Marjolaine) des interprètes dignes de lui : ils sont tous fort bien. Je citerai, dans la partie comique : MM. Pougaud, Léon Christian, Gilbert Dalleu et Mlle Descorval, qui n'ont pas peu contribué au succès de la pièce qui va tenir l'affiche pendant toute la saison de 1891. La belle reproduction du *Rêve*, la célèbre toile de Detaille, et surtout le très amusant tableau de la *Chambrée*, avec ses épisodes si exacts et si piquants, à une époque où tous les jeunes gens passent par la vie

militaire : tels sont les clous, dont tout l'honneur revient à M. Emile Rochard.

L'histoire de l'année 1890 se résumait dès lors dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nomb. de représentat. pend. l'année.
La Policière...................			47
* *Le Drapeau*, drame............	5 a. 9 t.	14 Février	73
* *Le Roman d'une conspiration* p.	5 a. 8 t.	18 Avril	8
Roger la Honte, pièce...........	5 a. 6 t.	25 Avril	23
* *Devant l'ennemi*, pièce........	5 a. 6 t.	16 Mai	60
* *L'Ogre*, drame................	5 a. 8 t.	27 Septemb.	61
* *Le Régiment*, drame...........	5 a. 8 t.	21 Novembre	47

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

L'année 1889 avait légué aux Bouffes l'infortuné *Mari de la Reine*, qui, dès le 5 janvier, cédait la place à une nouvelle reprise de *Joséphine vendue par ses sœurs*, bientôt précédée d'une idylle en un acte de MM. Charles Narrey et Michel Carré fils, musique de M. Aubert Millet, intitulée *Friquette et Blaisot* (interprètes : M[lle] Théry et M. Philippon).

24 JANVIER. — Première représentation de *Cendrillonnette*, opérette en quatre actes de M. Paul Ferrier, musique de MM. Gaston Serpette et Victor Roger [1]. — « Charmant ! Charmant » — « Vous êtes-vous amusé? » — « Beaucoup ! »

1. DISTRIBUTION. — De Pont-Saluce, M. *Dieudonné*. — Paul Leprince. M. *Piccaluga*. — Guy de Sambrèze, M. *Tauffenberger*. — Gaston de Baladech, M. *Jannin*. — Gontran de Peudegaleth, M. *Wolff*. — Montelimar, M. *Philippon*. — Auguste, M. *De Quercy*. — Baptiste, M. *Perrier*. — Ventadour, M. *Dupré*. — Théodule, M. *Valery*. — Un sénateur, M. *Durand*. — Zizi, M[lle] *Mily-Meyer*. — Cornaline, M[lle] *Gilberte*. — M[me] Pingouin, M[lle] *R. Maurel*. — Ida, M[lle] *Théry*. — Mariette, M[lle] *Lafontaine*. — Léonie, M[lle] *Clément*. — Un piéton de télégraphe, M[lle] *Meryem*.

— « Et Mily Meyer? » — « Délicieuse ! » telles étaient les conversations qu'on entendait ce soir à la sortie de *Cendrillonnette*, sous le péristyle des Bouffes. Voilà enfin ce théâtre désensorcelé : M. de Lagoanère a mis la main sur une opérette moderne, bien moderne et « bon enfant », qui attirera la foule au passage Choiseul. Le rideau se lève sur la blanchisserie de Mme Pingouin. La jolie fable de Cendrillon ne va pas se dérouler dans un milieu féerique, non, c'est en pleine vie parisienne que l'action se passe. Le procédé avait déjà réussi à M. Paul Ferrier, pour *Joséphine vendue par ses sœurs*. Les petites ouvrières, aussi bavardes que jolies, nous apprennent que la patronne a trois nièces; les deux aînées ont fait leur chemin, ce qui, en style de blanchisseuse, signifie qu'elles sont cocottes et cocottes très à la mode. L'une, même, Cornaline, est l'étoile préférée des Fantaisies. Quant à la troisième, Zizi, Mme Pingouin, ne lui reconnaît aucune disposition pour la fortune : petite, allure canaille, pas belle, elle n'a pas même pris soin de lui lire son avenir dans la main. Elle est bonne tout au plus à faire une blanchisseuse ; à elle le ménage, les courses, le linge à laver, les rebuffades. Pas si bête cependant qu'on le croit, la petite Zizi. En grapillant elle est parvenue à se mettre 100 francs de côté et elle prie le baron de Pont-Saluces, le protecteur de Cornaline, qu'elle amuse de ses réparties, de les lui jouer le lendemain, au Grand-Prix, sur un cheval qu'elle prend au hasard, car elle a foi dans sa veine. « — Ferme le vasistas ! » lui a crié sa

tante. Et elle prend Vasistas... Au deuxième tableau, salon particulier du club dont le baron est président. On y prépare la fête du soir, avec la revue qui en est le clou, et dans laquelle doit paraître Cornaline. Zizi entre malgré les larbins, elle vient demander des nouvelles de ses 100 francs. Elle a gagné à cent contre un ; total : 10,000 francs. Une actrice venant à manquer, elle la remplace au pied levé, et obtient un énorme succès, au grand dépit de ses sœurs. Puis, emballée, elle joue et gagne la forte somme. Les gommeux l'entourent, Guy, Gontran et Gaston veulent la lancer, mais Zizi est honnête fille. Ce n'est pas pour elle qu'elle souhaitait l'argent. Elle n'a qu'un désir, se faire aimer par le beau Paul, inventeur d'une eau régénératrice, se faire épouser et s'établir. Mais Paul, coiffeur aux Délassements, aime Cornaline à la folie. Le troisième tableau s'ouvre sur un coquet appartement loué pour un mois par Zizi, qui a voulu « tirer une bordée dans la haute ». Le beau coiffeur n'entend rien aux propositions de la petite blanchisseuse qui lui prête 15,000 francs pour lancer l'eau régénératrice, il s'empresse d'aller les porter à Cornaline que le baron vient de lâcher à la suite d'une saisie de lettres compromettantes. Le quatrième acte représente un salon de coiffure, monté par Zizi, qui attend toujours le coupable. Le commerce marche, tout le club du baron s'y précipite et met la maison à la mode, Guy, Gontran et Gaston viennent s'y faire raser, le baron lui-même amène un vieux sénateur. Détails très

amusants, formant un tableau très mouvementé. Paul revient, panné, on le prend pour garçon, on lui pardonne et on l'épouse. Décidément c'est une bonne carrière que la coiffure pour dames. — MM. Gaston Serpette et Victor Roger ont écrit sur ce livret une musique très parisienne, alerte et vive. Les trois gommeux, au premier et au quatrième acte, sont vraiment drôles. Très amusants aussi les couplets de Zizi, ainsi que le morceau de la tour Eiffel et les couplets du champagne à la fin du deux. Charmante également la romance de M. Piccaluga. On a bissé la délicieuse gavotte que joue l'orchestre avant le dernier acte, et qui est d'une inspiration vraiment très gracieuse. On a redemandé trois fois à Mily Meyer, à Gilberte et à Dieudonné le plaisant trio : « Embrassons-nous, et qu'ça finisse ! » Interprétation excellente. On ne se refuse rien aux Bouffes. On s'offre même des comédiens du Vaudeville : M. Dieudonné, un élégant baron de Pont-Saluces. Une voix de baryton et un jeu toujours si fin ! Mlle Mily Meyer est la grandissime joie de la maison, elle vous a composé une si drôle et si pittoresque Zizi, et elle vous a une façon à elle de chanter les couplets ! M. Piccaluga est un beau coiffeur : nous ne ferons plus l'éloge de sa jolie voix. La belle Gilberte est une très avenante Cornaline ; Mme Maurel une mère Pingouin qu'elle joue en comédienne. — *Un pas de clerc*, opéra comique en un acte de M. Albert Riondel, musique de M. Emile Camys ; les *Trois souhaits*, opéra-comique en un acte, tiré des contes de Perrault,

paroles et musique de M. Georges Villain accompagnent successivement *Cendrillonnette*, dont la centième se donne le 21 avril.

14 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, opéra-comique en trois actes et un prologue de Clairville et Delacour, musique de M. Paul Lacome [1]. — L'action de *Jeanne Jeannette et Jeanneton* se passe sous Louis XV, en 1765. Trois jeunes femmes, Jeanne Jeannette et Jeanneton, se trouvent au Cadran-Bleu, chez Bancelin, cinq ans, jour pour jour, après celui où elles ont débarqué ensemble à Paris. — Elles ont toutes trois fait fortune : la première est la comtesse du Barry, qui est à la veille de devenir la favorite de Louis XV ; la seconde est la Guimard, première danseuse à l'Opéra, et la troisième est Jeanneton, la riche cabaretière. Au Cadran-Blèu, les trois femmes sont compromises par un certain marquis de Nocé, qui emprunte l'habit d'un simple soldat des gardes françaises et prend le nom de La Ramée. Ce La Ramée est sur le point de gâter les affaires de celles qui sont venues chez lui sous le costume de grisettes. Mais tout s'arrange au mieux de leurs intérêts, et, si Jeanneton n'épouse pas le brave La Ramée, elle en est quitte pour donner sa main à un petit cro-

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Nocé, M. *Piccaluga*. — La Grenade, M. *Gaillard*. — Briolet, M. *Philippon*. — Le prince de Soubise, M. *Desiré*. — Un exempt, M. *Valéry*. — Dauberval, M. *Dupré*. — Un tabellion, M. *Durand*. — Jeanne, Mlle *Lardinois*. — Jeanneton, Mme *Thuillier-Leloir* — Jeannette, Mlle *Noëlly*. — Florine, Mlle *Clément*. — Clorinde, Mlle *Montcharmont*. — Jacquot, Mlle *Meryem*.

quant qui l'aime de tout son cœur. — Sur ce livret sans prétention, mais fort bien fait, M. Lacome a écrit une musique facile et gentille : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* reste sa meilleure partition ou du moins celle qui obtint le plus vif succès. La difficulté est de trouver trois actrices pour les trois rôles. MM. de Lagoanère et Larcher ont eu la main heureuse en choisissant Mlle Lardinois, une délicieuse petite Dubarry, et Mme Thuillier-Leloir, une Jeanneton absolument parfaite. Pour Jeannette — ou la Guimard — ils avaient essayé Mlle Netty, l'ex-soubrette du Gymnase, et se sont décidés pour Mlle Noëlly, qui se signala, il y a quelques années, au Château-d'Eau par une très intelligente interprétation de la *Petite Fadette*, de Semet, et qui vient de l'Eldorado où elle réussissait surtout dans les travestis. MM. Piccaluga (le marquis de Nocé), Philippon (Briolet), et Gaillard (Lagrenade) secondent on ne peut mieux le trio féminin qui donne son nom à la pièce. *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* est monté avec beaucoup d'adresse et de goût ; on sait que M. Eugène Larcher, le jeune et bouillant directeur nouvellement associé à cet excellent musicien qui s'appelle M. de Lagoanère, a la main d'un homme expert : il y a tant à faire dans les choses de la mise en scène !

14 JUIN. — Le Cercle funambulesque clôturait, ce soir, sa saison — non plus au petit théâtre d'Application où il avait jusqu'alors élu domicile, — mais dans la salle des Bouffes qu'il avait louée tout exprès pour la circonstance. Après

Saint-Pierrot de M. F. Beissier, musique de M. Fragerolle, joué par Mlle Ludwig et M. Berr (de la Comédie-Française), la soirée se terminait par *l'Enfant prodigue* [1], spirituelle pantomime en trois tableaux, de M. Michel Carré, interprétée par Mlle Félicia Mallet, M. Courtès (du Vaudeville), Mme Crosnier et Mlle Duhamel (de l'Odéon) ; remarquable partition, très scénique, de M. André Wormser, jouée au piano par l'auteur lui-même, dirigeant en même temps son petit orchestre. L'histoire à la moderne de l'Enfant prodigue, ayant d'abord du vague à l'âme, puis féru d'amour pour Phrynette, la jolie petite blanchisseuse, qu'il met dans ses meubles, après s'être enfui de la maison de ses chers parents, non sans avoir forcé leur secrétaire, et qui, bientôt lâché par la petite rosse, dès qu'il n'a plus le sou, revient implorer le pardon de son père et l'obtient en s'engageant pour défendre son pays : cette naïve histoire, dis-je, est merveilleusement traduite par Mlle Félicia Mallet — un Pierrot d'une rare souplesse et d'une adorable fantaisie — par la jolie Mlle Duhamel (Phrynette) et par M. Courtès et Mme Crosnier qui ont joué en grands comédiens les rôles du papa et de la maman. — Tel est l'effet de cette délicieuse pantomime que le théâtre des Bouffes se hâte de la prendre au Cercle funambulesque pour en faire avec le plus vif succès, jusqu'au 11 novembre,

1. DISTRIBUTION. — Mme Pierrot, Mme *Crosnier*. — Pierrot fils, Mlle *Félicia Mallet*. — Phrynette, Mlle *Duhamel*. — Pierrot père, M. *Courtès*. — Le baron, M *Gouget*. — Un domestique, M. *Goneau*.

son spectacle de chaque soir, précédé d'abord de *Colombine pour deux* de MM. Henri Amic et Pierre Joret, puis des *Vingt-huit jours de Pierrot*. — La centième représentation de l'*Enfant prodigue* avait eu lieu le 27 septembre, et c'était, croyons-nous, la première fois qu'une pantomime arrivait à un âge aussi avancé.

12 NOVEMBRE. — Première représentation de *Miss Hélyett*, opérette en trois actes de M. Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran [1]. L'excellente veine de l'*Enfant prodigue*, qu'est venu applaudir tout Paris, va se continuer aux Bouffes, où comme on dit, la mère pourra sans danger conduire sa fille voir *Miss Hélyett* ; rien de plus gracieux, rien de plus délicat, rien de plus fin, rien de plus amusant et de moins choquant... Quelle bonne et charmante soirée pour nous, au lendemain de la *Parisienne !*... Et pour vous donner tout de suite une idée du plaisir que la gentille opérette a procuré au monde des premières, je vous dirai ceci : alors que, la veille, au moment où le rideau tombait sur le dernier acte de la pièce de M. Becque, tout le monde s'en allait sans demander son reste et sans même rappeler les artistes, ce soir aux Bouffes, on faisait répéter à l'aimable Mlle Duhamel le couplet final — le couplet au public — et sans songer à

1. DISTRIBUTION. — Smittson, M. *Montrouge*. — Paul, M. *Piccaluga*. — Puycardas, M. *Tauffenberger*. — James. M. *Jannin*. — Bacarel, M. *Désiré*. — Gandol, M. *Wolff*. — Miss Hélyett, Mlle *Biana-Duhamel* — La Sénora, Mme *Macé-Montrouge*. — Manuela. Mlle *Saint-Laurent*. — Norette, Mlle *Mary-Stelly*. — Ida, Mlle *Meryem*. — Eva, Mlle *S. Néry*.

gagner la porte ou à réclamer ses pardessus, *tous* restaient pour l'entendre et l'applaudir. Est-ce, oui ou non, une preuve de succès?... Miss Hélyett est une mignonne quakeresse, la jeune et charmante fille, la onzième, du pasteur Smithson, dont elle place les petits bouquins de propagande, à l'instar des zélés apôtres de l'Armée du Salut, et dont elle suit les principes austères; aussi vous pouvez penser si elle trouve *shocking* les quadrilles échevelés, dansés au Casino de Bagnères, par une société de jeunes gens qui n'ont pas l'envie de s'ennuyer et qu'elle appelle des « infidèles ». Miss Hélyett sera punie, le Seigneur la guette pour avoir été trop orgueilleusement sûre de sa chasteté. Contente d'avoir promis sa main — car son petit cœur n'a pas encore parlé — à James Richter, de Chicago, qui l'épousera à quatre-vingt-dix jours d'échéance, elle s'en va faire l'ascension d'un pic voisin. Son chapeau s'envole, elle veut le rattraper, elle est prise de vertige et roulerait dans le précipice, si un arbrisseau ne la retenait par sa robe dans une position inverse... que vous devinez. Un jeune homme se trouve là qui voit son... embarras et qui la sauve, sans apercevoir son visage — le vrai — que, par pudeur, elle a pris soin de cacher dans sa capeline. N'importe! les textes de son père sont formels: elle n'aura pas d'autre époux que ce sauveur inconnu. Il s'agit de le découvrir... — « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme... » Le clergymann d'un côté, sa fille de l'autre, épient, que dis-je! espionnent les baigneurs de

Bagnères, sans pouvoir mettre la main sur l'involontaire spectateur. C'est qu'ils n'ont pas entendu l'ami Paul faire ses confidences à un de ses camarades en un duetto: « Ah! le superbe point de vue!... Pe spective imprévue... » qui est la perle de l'ouvrage, un bijou d'esprit, une merveille de délicatesse et de finesse. C'est l'air quo reprendra Miss Hélyett pour appeler les bravos des spectateurs à la dernière scène de la pièce. A bout de recherches, et en désespoir de cause, le pasteur, désireux d'en finir, engage James Richter, qui, depuis Chicago, lui demande tous les jours la main d'Hélyett, à dire à sa fille, pour être épousée de suite, qu'il est l'homme de la montagne ». — « Cela suffit, répond miss Hélyett, je vous appartiens. » La scène est des plus drôles, et M. Jannin l'a jouée d'une façon vraiment désopilante. Par malheur, le Yankee, trop bavard, laisse deviner qu'il n'a pas quitté l'hôtel où il était en train d'expédier son courrier pendant que miss Helyett, ascensionnait et « désascensionnait » vous savez comment. Il n'est donc plus « l'homme de la montagne », et tout est à recommencer... C'est alors que survient un toréador landais, le Gascon Puycardas qui, pour éblouir la senorita Manuela, son ardente fiancée, se vante de prouesses imaginaires... au point que miss Hélyett croit voir en lui son sauveur et l'arrache des mains de Manuela. Puycardas — je viens de vous dire qu'il était Gascon — ne s'étonne pas trop du subit amour qu'il croit avoir inspiré à la jeune quakeresse, et se laisse surtout per-

suader par l'argument du pasteur — le mariage ou la vie! — qui n'est autre qu'un petit bijou de révolver, jolie merveille de précision, de la maison Crakford and C°. Ce mariage forcé va se conclure. Puycardas fait déjà ses adieux à son ex-future belle-mère, qui le pleure au moment de le perdre, et la scène donne lieu à un duo bouffe qui, au point de vue des paroles et de la parodie musicale, est des plus réussis. Je vous ai déjà montré l'album, où l'ami Paul avait croqué de souvenir sa rare découverte... Vous pensez bien qu'il va servir au dénouement. En cherchant à voir le portrait qu'il vient de faire d'elle avant de la quitter pour toujours, Miss Hélyett y trouve le dessin révélateur. « Voici l'homme de la montagne! » dit-elle à son père, en baissant pudiquement les yeux. Cette fois, c'est le *vrai*, qu'elle épouse avec plaisir: car les deux jeunes gens s'aimaient sans se l'avouer. Cette intrigue légère est traitée avec un tact infini, et la pièce est menée avec une adresse et une habileté véritables. Comme son excellent collaborateur, M. Maxime Boucheron, le compositeur Audran ne mérite que des éloges. Il a écrit avec bien du goût une partitionnette qui pour être sans prétention, ne manque certes pas d'esprit et d'invention. De plus, ces messieurs ont mis dans leur jeu un atout de nature à leur faire gagner la partie: le début dans l'opérette de Mlle Duhamel, autrefois la petite Duhamel du *Petit Poucet;* hier, l'aguichante Phrynette de l'*Enfant prodigue.* Douée d'une voix un peu menue, mais

d'une extraordinaire intelligence, la charmante comédienne si jolie sous son grand chapeau de kate greenaway, a, du premier coup, conquis et subjugué son public. Le final de la pièce a été le bouquet de son succès. Montrouge, un artiste de race comme vous savez, a trouvé dans le personnage du pasteur Smithson, une création qui lui convient à merveille. M. Piccaluga, distillant avec son goût habituel les romances de M. Audran, M. Tauffenberger, Mmes Macé-Montrouge et Saint-Laurent, l'amusant trio bordelais-espagnol, M. Désiré et le comique Jannin déjà nommé, ont apporté leur bonne part au succès de la nouvelle pièce des Bouffes, montée avec beaucoup de soin par MM. Lagoanère et Larcher.

Précédée d'un opéra-comique en un acte de MM. André Degrave et Manuel Lerouge, musique M. Léon Schlesinger, intitulé *Un modèle*, *Mis Helyett* se jouera naturellement jusqu'au 31 décembre et sera le grand succès de l'année 1891.

17 DÉCEMBRE. — Représentation donnée par le Cercle Funambulesque. — En s'installant définitivement aux Bouffes, le Cercle funambulesque s'est offert son journal, à l'instar du Théâtre-Libre, avec la publication illustrée de M. Rodolphe Darzens. Les *Soirées funambulesques* sont rédigées par deux écrivains de talent particulièrement autorisés en la matière, MM. Félix Larcher et Paul Hugounet. « Notre histoire, dit M. Larcher en son premier fascicule, est-il prudent de la conter? Quand une liaison est déjà ancienne, on se plaît à remonter dans le passé : « Te rappelles-tu? » et

les souvenirs des premiers jours s'égrènent un à un. Mais presque tout de suite les femmes, toujours superstitieuses, arrêtent cette évocation : « Tais-toi, cela porte malheur ! On dit que c'est le commencement de la fin ! *Di omen avertite*... D'ailleurs le Cercle funambulesque a la vie plus dure. Cette année, qui est la troisième de son existence, paraît devoir la consolider encore, et la passion qui soutient ses fondateurs n'est pas encore lassée. D'un autre côté, il me semble que le moment est venu de faire connaître un peu notre œuvre au public moins restreint qui nous suit maintenant. Car il n'en faut point douter : pour une grande quantité de gens, le Cercle funambulesque date du mois de juin dernier et de l'*Enfant prodigue*. N'avions-nous donc rien produit de bon pendant ces deux premières années ? J'ose affirmer le contraire : mais nous étions un peu perdus au Théâtre d'Application et il est fort probable que, si les circonstances ne nous avaient pas amenés aux Bouffes, l'*Enfant prodigue* serait resté tout aussi peu connu du grand public que nos autres pièces à succès. Mieux qu'aucun récit, nos programmes diront notre courte histoire... » Et nous relatons sur ces programmes : le *Papillon*, de MM. Larcher et Paul Legrand, musique de M. Thomé ; l'*Amour de l'Art* de M. Raoul de Najac, musique de M. André Martinet ; *Lysic*, de M. Eugène Larcher, musique de M. Georges Marty ; *Barbe-Bleuette* de M. Raoul de Najac, musique de M. Thomé ; la *Lune*, de M. Fernand Bessier, musique de M. Audran ; la

Fiancée de carton de MM. Larcher et Paul Legrand, les *Treize jours de Pierrot*, musique de M. Antoine Banès; la *Révérence*, de M. Maurice le Corbeiller, musique de M. Paul Vidal; *Pour une bouffée de tabac*, de M. Félix Galipaux; *Saint-Pierrot*, de M. F. Bessier, musique de M. Fragerolle, et enfin l'*Enfant prodigue*, de M. Michel Carré, musique de M. André Wormser. Le comité du Cercle a décidé la reprise des œuvres tout spécialement goûtées dans les spectacles précédents qui n'avaient pu être produites avec un développement musical complet. C'est ainsi qu'on vient de nous redonner la *Révérence*, délicieusement orchestrée par le compositeur, M. Paul Vidal, où Mlle Duhamel, la charmante Miss Hélyett, a hérité du rôle créé au Théâtre d'Application par Mme Jane May. M. Tarride a conservé le sien, celui de Pierrot, où il est simplement excellent. Maintenant que le Cercle funambulesque est dans un vrai théâtre, les musiciens pourront écrire pour ses pantomimes de véritables partitions. Nons avons sincèrement applaudi ce soir celle de M. Georges Hue (plein de talent, savez-vous) composée sur le joli livret: *Cœur brisé*, de Mlle Arbel, du Gymnase, et celle de M. Edmond Missa, le compositeur applaudi de *Femme juge et partie*, écrite sur l'amusante *Doctoresse* de M. Paul Hugounet, interprétée avec infiniment de verve par Mlle Augustine Leriche, M. Tarride et Mlle Julie Avocat. Que les jeunes compositeurs se consolent un peu: le Théâtre-Lyrique est mort, celui du Cercle funambulesque semble désormais fondé...

L'année 1890 se résumait pour les Bouffes dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Le Mari de la Reine, opérette...	3		5
Cornarino, vaudeville..........	1		12
Joséphine vendue par ses sœurs, opéra-bouffe..........	3	5 Janvier	19
* *Friquette et Blaisot*, idylle....	1	13 Janvier	48
* *Cendrillonnette*, opérette......	4	24 Janvier	124
* *Un Pas de clerc*, opéra-comique	1	10 Mars	51
* *Les Souhaits ridicules*, op.-c...	1	1 Mai	51
Jeanne, Jeannette et Jeanneton, opéra-comique.................	3	14 Mai	38
* *L'Enfant prodigue*, pantomine..	3 t	21 Juin	145
* *Colombine pour deux*, pant...	1	21 Juin	4
L'Ami Chopinet................		25 Juin	17
* *Les 28 jours de Pierrot*, pant.	1	12 Juillet	123
* *Miss Helyett*, opérette.........	3	12 Novembre	57
* *Un Modèle*, opéra-comique.....	1	16 Novembre	53

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Pépère et *Tailleur pour dames;* puis *Tailleur pour dames* et *Une tasse de thé* constituent les premiers spectacles de l'année 1890. Notons, à la date du 15 janvier, l'excellente représentation donnée par l'Association artistique fondée par Mlle Camille Clermont (la créatrice de Fanfan Benoîton). *Une vengeance*, drame en trois actes de M. Henri Amic [1], est une œuvre littéraire, bien écrite, et qui, sans une note gaie, a su intéresser vivement l'auditoire. M. Brémont (le Brémont de l'Odéon, qui fut aussi le Brémont de *Rip* et du *Tour du monde*) a été absolument parfait dans le rôle d'un mari qui, adorant sa femme, est trompé par son meilleur ami (cela se voit) : son émotion est communicative et sa diction touchante. Il s'est montré terrible et plein d'autorité au dénouement qui constitue la vengeance du mari, faisant tuer l'a-

1. DISTRIBUTION. — Pierre de Sauge, M. *Brémont*. — Jacques Sylvaire, M. *Monvel*. — Maxime Verdier, M. *Keraval*. — Jean de Sauge, M. *Paul Rémy*. — Albert Sorel, M. *Arnaud*. — Baptiste, M. *Cloché*. — Madeleine de Sauge, Mlle *Forgue*. — Valentine Verdier, Mlle *Camille Clermont*.

mant de sa femme par son fils, qui croit donner la mort à un vulgaire voleur nuitamment introduit dans le parc. Au moment où l'épouse infidèle va pour s'élancer au secours de son amant, le mari l'arrête par ces mots : « Que direz-vous à votre fils ? » Et le rideau tombe. Tout scénique qu'il ait paru, ce dénouement ne soutient pas le raisonnement ; mais pourquoi s'arrêter à ce détail, puisqu'au théâtre il a produit un grand effet? Mlle Forgue dont le masque est singulièrement tragique, a mérité des applaudissements pour son jeu très dramatique. M. Monvel a bien tenu le rôle de l'amant. M. Kéraval ne nous a point paru en progrès. La soirée se terminait par une vive et spirituelle comédie de MM. Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron, l'*Idée du mari*, toute remplie de mots qui ont porté, et supérieurement enlevée par M. H. Mayer, principalement, par M. Roche et Mlle Camille Clermont, qui, de toute manière, devait être satisfaite de cette soirée.

3 FÉVRIER. — Première représentation des *Vieux Maris*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Antony Mars [1]. La découverte de M. Brown-Séquard, après avoir fait la joie des revues, sert à des données de comédies. Et pourquoi ne l'utiliserait-on pas, surtout si l'on en peut tirer des pièces amusantes : M. Antony Mars a fait ce qu'il a pu dans celle qu'il nous a donnée ce soir. La

1. DISTRIBUTION. — Patineau, M. *Montcavrel*. — Montgaillard, M. *Ernest Vois*. — Robichon, M. *Kéraval*. — Aristide, M. *Calvin* fils. — Gargaville, M. *Gildès*. — Groslait, M. *Corbiere*. — Clotilde, Mlle *M. Chassaing* (début). — Mme Patineau, Mme *Irma Aubrys*. — Sophie, Mlle *Dezoder*.

jolie ville de Castelnaudary — est-ce avec intention que l'auteur nous a rapprochés du joyeux pays de Tartarin — a pour avoué M. Montgaillard, époux quinquagénaire d'une jeune et jolie femme, Clotide. Ce n'est pas absolument de son plein gré qu'il s'est marié; Mme Patineau lui a jeté sa fille à la tête, vu la belle position. Sa santé délicate, qui l'oblige à laisser les soins de son étude à son filleul Aristide, ne lui permet guère de remplir ses devoirs conjugaux, au grand désespoir de Clotilde. Deux jeunes médecins profitent de l'occasion et, sous pretexte de soigner Montgaillard, font la cour à sa femme. En vain sa belle-mère lui ouvre les yeux, excite sa jalousie ; il déplore son malheur, mais il n'y peut rien. Il prend enfin la résolution d'aller se faire soigner à Paris; mais laisser sa femme seule, cela l'inquiète. Il s'avise de signer à Aristide une donation de 100, 000 fr., révocable., d'après la loi, pour survenance d'enfant. Aristide n'a rien à craindre de Montgaillard, ce n'est pas lui... Seulement, dame! comme d'autres... Enfin qu'il surveille Mme Montgaillard et qu'il empêche les accidents. Ainsi rassuré, l'avoué part tranquille. Il revient quinze jours après, jeune, frais, dispos. Ses cheveux gris ont blondi sans teinture, ses joues se sont tendues, l'œil est redevenu vif et le jarret solide. C'est qu'à Paris le docteur Séchard — lisez Brown-Séquard — lui a inoculé dans le sang de son fameux extrait de moelle de lapin, qui rajeunit les plus vannés. Aristide fait une tête, car Montgaillard se moque pas mal de la dona-

tion; il a une femme jeune et jolie, il va l'aimer. Ça ne fait pas non plus l'affaire des deux médecins, qui ne trouvent qu'un moyen d'arrêter cette belle ardeur; ils lui font accroire que dans son état, l'amour est mortel: ce serait le chant du cygne. Voilà l'avoué immédiatement refroidi. Il ne répond plus aux caresses de sa femme que par des réflexions morales. Clotilde, vexée, divorcera; Montgaillard, après un moment d'hésitation, consent, préférant vivre. On passe en revue les épouseurs probables; le mari les rejette l'un après l'autre: c'est qu'il aime sa femme. Oh! s'il n'y avait pas les suites mortelles! Mais elles ne sont pas mortelles du tout, les suites; la preuve, M. Patineau, que sa femme avait envoyé se rajeunir à Paris et qui fait là-bas une noce à tout casser, au grand scandale de Mme Patineau. Montgaillard met ses médecins à la porte, cède son étude à Aristide pour le dédommager et pour pouvoir se donner entièrement à sa petite femme. Cette pièce était le don de joyeux avènement de M. Samuel, heureusement redevenu directeur de la Renaissance. Celui-là sera peut-être le directeur des jeunes. Les agréables soirées qu'il nous a déjà fait passer en ce théâtre nous en présagent d'autres pour l'avenir. La pièce est fort bien montée, encadrée de jolis décors entièrement neufs, mise en scène soignée, riche même. A M. Vois était échu le rôle de l'avoué Montgaillard. Il a su fort bien rendre les deux faces de son personnage, le malade et le juvénile. Il est plein de chaleur et de tempérament au second

acte. M. Montcavrel est tout à fait bon dans le beau-père Patineau : c'est un malade imaginaire bien comique. M. Calvin fils, qui est monté au boulevard, a composé avec beaucoup de soin le personnage d'Aristide ; il a de la vivacité, de la gaieté. Les deux médecins ont trouvé deux suffisants interprètes en MM. Kéraval et Gildès. Mme Irma Aubrys est une amusante duègne, aux effarements comiques. La jolie Marie Chassaing débutait dans le rôle de Mme Montgaillard, elle y a réussi. La femme de chambre se présentait sous la figure de l'appétissante Dezoder qui, quoique de Castelnaudary, parle marseillais, ce qui n'en est que plus drôle.

A partir du 14 février les *Vieux Maris* sont accompagnés sur l'affiche par le *Petit Voyage* [1], le charmant acte de Labiche qui n'a pas été joué depuis plus de quinze ans.

10 MARS. — Première représentation du *Mariage de Barillon*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières [2]. — C'est beau, la jeunesse !... MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières sont deux jeunes dans toute l'acception du terme, deux jeunes qui ne doutent de rien — pas même de leur jeunesse. Ils écrivent tout ce qui leur passe par la tête ; et

1. DISTRIBUTION. — Auguste, M. *Angély*. — Ernest de Maxenville, M. *Calvin*. — Gadais, M. *Corbière*. — Marie, Mlle *Marie Patry*.

2 DISTRIBUTION. — Barillon, M. *Raimond*. — Jambart, M. *Francès*. — Brigot, M *Montcavrel*. — Planturel, M. *Bouchet* — Patuci, M. *Calvin*. — Flammèche, M. *Gildès*. — Topeau, M. *Corbière*. — Frédégonde, Mme *Irma Aubrys*. — Ursule, Mlle *Dezoder*. — Virginie, Mlle *Alice Boulanger*.

d'une donnée qui a servi dans nombre de vaudevilles, dont le plus ancien est le *Bourreau des crânes*, et le plus récent les *Maris sans femmes*, ils font le *Mariage de Barillon*, folie à tout casser, que le public accepte telle quelle. Il a ri, le brave public, donc il a été désarmé — décidément, la jeunesse a du bon — et moi-même qui voudrais faire ici « mon critique » et « mon juge sévère », j'ai ri aussi. Je n'en suis pas plus fier pour cela, mais j'ai ri : que voulez-vous que je vous dise! Que je vous raconte le *Mariage de Barillon*... Ah non! n'exigez pas cela de moi! Que je vous en expose la donnée, tout au plus, et j'espère que vous serez contents. Sachez donc que Barillon s'est un peu éméché le jour où il enterrait sa vie de garçon et a giflé un brave homme auquel il a remis ensuite la carte d'un bretteur de ses amis, M. Alfonso de Aldama. Or, quel est ce brave homme? C'est justement le maire devant lequel il va comparaître pour se marier. Aussi le voyez-vous filer avec toute la noce, plutôt que de se laisser reconnaître par l'officier de l'état civil. Mais « la noce » le ramène dans le prétoire et, notre homme, la figure enveloppée de son mouchoir (le maire n'y voit que du feu) est bien et dûment marié à Mlle Virginie Pornichet, sa fiancée. Ah bien oui! Vous croyez cela : c'est avec sa belle-mère, Mme Jambart, qu'il est marié : les registres de l'état civil en font foi, et c'est ce pochard de Topeau, un employé de mairie comme on en voit peu (fort heureusement) qui a commis la gaffe. C'est sur cette gaffe que roule toute la

pièce de MM. Feydeau et Desvallières.— « Je suis la femme de mon gendre! » — « Je suis le mari de ma belle-mère. » Et allez-y, les insanités! Ohé! ohé! amusons-nous — si nous pouvons. Eh bien! je vous l'ai dit: on s'est amusé, non pas tant de la donnée que des incidents qu'elle amène, comme le retour du vrai mari, Jambart, qu'on avait cru mort, et qui, sous les traits de M. Francès, raconte fort drôlement son naufrage et son combat avec un requin; et le ménage à trois, légitime celui-là, — il y en a tant qui ne le sont pas! — de Frédégonde et de ses deux maris a eu les honneurs d'un succès de première. Ira-t-il jusqu'à la centième? J'en doute. Toujours est-il que les acteurs ont de la verve. Je viens de nommer Francès, un joyeux loup de mer. Mais Barillon, le mari, qui finit par rester célibataire, est bien drôlement représenté par l'excellent Raimond; M. Montcavrel n'a pas qu'un beau caleçon rouge, il a aussi beaucoup de naturel dans l'oncle Bigot; Mme Irma Aubrys est une amusante Frédégonde, Mlle Dezoder une piquante femme de chambre et Mlle Alice Boulanger une adorable Virginie. J'ai dit « adorable » et je maintiens le mot.

1er AVRIL. — Première représentation de la *Clef du Paradis*, comédie-vaudeville de MM. Chivot et Duru [1]. — Drôle de coïncidence tout

1. DISTRIBUTION. — Plumard, M. *Raimond.* — Chambardi, M. *Francès.* — Préfleuret, M. *Ernest Vois.* — Giromon, M. *Gildes.* — Joseph, M. *Calvin.* — Mme de Valmontès, Mme *Irma Aubrys.* — Césarine, Mlle *Alice Berthier.* — Carmen, Mlle *Dezoder.* — Clara, Mlle *Nancy Berthin.* — Rose, Mlle *De Sylly.*

de même ! Le premier acte de la *Clef du Paradis* rappelle d'une étonnante façon le premier acte du *Cadenas*. Et MM. Blum et Toché n'avaient pas eu plus connaissance de la pièce de MM. Chivot et Duru que MM. Chivot et Duru, dont le vaudeville a été représenté ce soir pour la première fois, n'ont copié la comédie de MM. Blum et Toché, jouée au Palais-Royal en décembre dernier. Or, voyez l'analogie : elle est tout ce qu'il y a de plus frappante. Hector Préfleuret vient d'épouser Carmen Valmontés, nature exaltée. Rentrant chez lui pour... consommer le mariage, il se trouve nez à nez avec un professeur de piano, retour d'Amérique, déchard et chevelu, Gaëtan Plumard — Plumard était le nom du pianiste, chevelu et déchard, du *Cadenas* — à qui Carmen a fait le serment solennel d'accorder sa main, refusée par ses parents. — « Plumard est revenu, s'écrie Carmen, j'appartiens à Plumard. Vous n'aurez la clef de ma chambre — la clef du Paradis, comme vous l'appelez — que le jour où vous aurez tué ou marié mon Gaëtan. » Fin du premier acte. Le second acte est employé par Hector à marier Plumard à Césarine. Césarine — ainsi s'appeleit encore Mme Chaumont dans le *Cadenas* — est la cousine excentrique et la demoiselle d'honneur un peu mûre de Carmen, la fille d'un major corse au teint basané, représenté par Francès : en a-t-il représenté en sa vie de ces mulâtres féroces et comiques !... Chambardi (c'est son nom) demande à son gendre trente mille francs de dot : Plumard n'en a pas le premier sou ; mais il est si bien

peigné (je vous recommande la coiffure à l'ange de Raimond) et il porte un si joli petit complet à carreaux, tout frais sorti de la *Belle Jardinière*. Plumard est agréé et son mariage irait comme sur des roulettes, sans Carmen, qui le force à retirer sa parole. Hector prétend qu'il n'a pas le droit de se dégager, et pour mieux le lui prouver, il le gifle sur les deux joues. Plumard a probablement l'habitude de la chose; c'est à peine s'il y fait attention... Le troisième acte, qui ne tient d'ailleurs que fort peu à la pièce, est de la grosse, très grosse, trop grosse folie. Il se passe au bois de Boulogne; le bois est en fleurs et il gèle à pierre fendre : expliquez-nous cela, mon cher Samuel, vous si soucieux ordinairement du décor et de la mise en scène. Cela veut-il dire que, ne comptant pas outre mesure sur la *Clef du Paradis*, vous avez négligé ce menu détail, bien résolu à ne faire aucun frais pour un vaudeville destiné à vivre ce que vivent actuellement les vaudevilles, quinze jours ou trois semaines au plus. Pourquoi celui-ci résisterait-il plus que les autres à l'abattage général ? Poursuivons. Le pianiste est bien trop couard pour venir au rendez-vous pris pour le duel, et il se fait remplacer par un huissier, signifiant à Hector une demande de dommages-intérêts. Cela n'empêche que Chambardi ayant dénoncé la *vendetta* à son gendre récalcitrant, c'est par une véritable chasse à l'homme que se termine l'aventure. Carmen, désormais fixée sur la valeur de son pianiste, restitue à Hector la « clef du paradis » ; Césarine, que ses vingt-sept ans ren-

dent moins difficile sur le choix d'un mari, épouse Gaëtan, miraculeusement échappé aux coups de pistolet de son père. Et voilà ! Inutile de faire remarquer qu'il y avait plus d'esprit et plus de finesse dans la tentative avortée du *Cadenas*. Excusez-moi de ne pas porter un jugement en règle sur cette bouffonnerie. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, devant moi, la flûte et la clarinette riaient à se tordre des grimaces, vraiment plaisantes du reste, de Raimond. L'accordeur de piano peut se vanter d'avoir mis l'orchestre d'accord : il était tout entier pour lui. Le fou rire de la flûte et de la clarinette ayant un instant gagné les autres musiciens, ces messieurs, les yeux en pleurs, se roulaient sous leurs instruments. Ah ! c'était vraiment un beau spectacle, plus amusant à voir que celui de la scène ! Après le joyeux Raimond, il n'est que juste de citer MM. Ernest Vois et Francès, pleins d'entrain dans les rôles d'Hector et de Chambardi, Mlles Alice Berthier et Suzanne Dezoder, qui jouent avec verve les rôles de Césarine et de Carmen, les deux cousines excentriques. — En voilà pour un mois... La *Clef du Paradis*, accompagnée d'*Un garçon de chez Véry* de Labiche, se jouera jusqu'au 30 avril.

3 MAI. — Première représentation à ce théâtre d'*Un lycée de jeunes filles*, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux de M. Alexandre Bisson, musique de M. Louis Gregh [1]. — Ce lycée

1. DISTRIBUTION. — Cavenecadas, M. *Montcavrel*. — Raoul de Vol-au-Vent, M. *Regnard*. — Simplice, M. *Guy*. — Barbignac, M. *Gildes*. — Feaupin, M. *Calvin*. — Gateclou

a pour pensionnaires des filles de cocottes, pour « proviseuse » une vieille demoiselle, lasse de sa virginité, et pour professeur universel un ex-cabotin de province. On voit d'ici à quels développements peut prêter une donnée pareille. Pour un rien il y avait presque à tirer de là une curieuse et verveuse comédie. A tout le moins, il en devait sortir une farce amusante. M. Bisson n'a pas visé plus haut que la farce, et il faut avouer qu'il n'y a pas trop mal réussi. On a ri d'assez bon cœur à la Renaissance, comme il y a huit ans à Cluny, à la scène de la classe où le professeur enseigne les règles des participes en faisant polker et quadriller ses élèves. Une idée drôle, c'est aussi celle de ce pitre qui, pour donner ses leçons de langues vivantes, se grime en Anglais de vaudeville et en Allemand de café-concert. Sur ce fond comique, M. Bisson a brodé une intrigue suffisamment imbrogliée de quiproquos, comme il convient dans ce genre de farce. La fille du professeur a pour amoureux le pion du lycée, un jeune niais. La tante ou la « proviseuse » aime le futur de la susdite, le beau Raoul de Vol-au-Vent, qui lui-même a séduit Suzette, une des élèves, et qui est en même temps poursuivi par une cocotte, Mlle Tambourine, tante d'une autre élève. Cette Tambourine s'appelle aussi Rosita, et, sous ce nom, a conquis le cœur de Bobignac, oncle de Raoul. Que tout cela finisse

M. *Corbière*. — Polymnie, Mme *Irma Aubrys*. — Tambourine, Mlle *Berthier*. — Valentine, Mlle *Boulanger*. — Suzette, Mlle *N.-Berthin*.

par se débrouiller, vous n'en doutez pas une minute. Le tout est de savoir si le chemin ne paraît pas un peu bien long pour y arriver. Pas trop, ma foi! Grâce à l'idée première, vraiment bouffonne, grâce à quelques mots au gros sel et à quelques situations franchement gaies, on a été jusqu'au bout d'un pas assez alerte. Vous ai-je dit que ce vaudeville était en même temps une opérette ? La musique y est abondante et facile, entremêlée, du reste, d'airs connus, comme la *Briguedondaine* ou *En r'venant d'la revue*, pas trop originale, mais heureusement rythmée. On a redemandé le quadrille dansé par ces demoiselles — toutes nobles! — et l'on a fait fête à la partitionnette de M. Gregh, conduite par M. Ernest Vois. M. Vois se met volontiers à toutes sauces : ténor ou baryton, père noble ou jeune premier, le voilà au pupitre du chef d'orchestre. Quel nouvel avatar nous prépare-t-il maintenant ? M. Montcavrel (Cavenecadas) mène rondement et joyeusement son lycée de jeunes filles. Mme Irma Aubrys n'est pas moins divertissante en maîtresse de pension. C'est une bonne duègne de farce. M. Guy, qui a repris le rôle de Simplice qu'il avait autrefois créé à Cluny, s'est fait bisser son solo de violon du troisième acte. M. Regnard est un très amusant Vol-au-vent. Mlle Berthier (toujours adroite comédienne), Mlle Boulanger et Berthin contribuent à l'excellente exécution de la pièce, pour laquelle M. Samuel nous a ménagé une assez agréable exhibition de jolies jambes, les jambes de la noblesse en maillots. — Le 30 juillet, on célébrait avec

entrain sur le théâtre la centième d'*Un lycée de jeunes filles*. Le 1er août avait lieu la clôture annuelle du théâtre, qui rouvrait un mois après, le 1er septembre, toujours avec le même *Lycée de jeunes filles*, dont les représentations cessaient seulement le 4 octobre.

6 OCTOBRE. — Première représentation de *En scène, Mesdemoiselles!* revue en trois actes et un prologue de MM. Charles Clairville et Georges Boyer [1]. — Charles Clairville, qui a souvent « travaillé » dans le même genre avec son ami Ernest Depré, et avec « le maître » Paul Ferrier, — Charles Clairville, neveu de son oncle, et Georges Boyer, qui, avant d'être le courriériste théâtral du *Figaro*, le très envié successeur de Jules Prével, a écrit de gentils vers : n'est-il pas l'auteur des *Enfants* (ce n'est pas une « scie » que je lui monte), des *Enfants*, mis en musique par Massenet, de *Polichinelle et Bébé* et de vingt poésies qui font le bonheur des salons. *En scène, Mesdemoiselles* n'ajoutera rien à la réputation littéraire de notre aimable confrère, et M. Fernand Samuel, qui a joué la *Parisienne* (il s'est plu à le faire dire par Mlle Decroza), n'y acquerra, lui non plus, aucun titre de gloire. Peu leur importe à tous deux, pourvu qu'on aille voir se démener, très court vêtues au milieu de plai-

1. Jouée par Mmes *Francine Decrosa, Irma Aubrys, Dezoder, Nancy, Berthin, Mary Burly, Emma George, Irma Perrot, Diane Eckert, Lila Mendoza, Tylda Raphaël, Musset, H. Garrisson, E. Garisson*, et MM. *Regnard, Edouard Georges, Bellot, Victorin, Gildes, Gaussins, Violet Corbiere, Colleuille, Morles, Gorby, Arnould, Desnoyers, Davin, Jack.*

santeries plus que lestes, les jolies filles qu'ils présentent, fort nombreuses, ma foi, pourvu que l'on prenne comme neufs tels ou tels couplets chantés sur de vieux airs de café-concerts et que l'on se divertisse franchement de quelques idées de revue comme celle de la manifestation du 1er mai, nous montrant la place de la Concorde absolument déserte, et comme la représentation de l'Opéra, où les directeurs demandent s'il n'y a pas, dans la salle, quelque spectateur de bonne volonté prêt à chanter le rôle, ou encore comme la parodie, de l'*Ecole des Veufs*, de M. Ancey, jouée par les acteurs du Théâtre-Libre : les mêmes vus de dos ! Ai-je besoin de rappeler ici la taille et les jambes faites au moule de Mlle Decroza, l'élégante commère de la revue? Les lorgnettes de la Renaissance avaient là un emploi tout trouvé. Je vous mentionnerai par la même occasion, la verve de Mlle Nancy Berthin, dans Polyte et dans Zizi, l'adresse de Mlle Dezoder, à qui est dévolu le rôle plus sale que salé du docteur Grand-Ecart, la gentillesse de Mlles Mary Burty (le Funiculaire), et Emma George (la Sardine et le Pierrot des Bouffes), la jolie voix de mezzo-soprano de Mlle Tylda Raphaël, qui, seule a eu les honneurs du bis en ses couplets de la *Veuve du Malabar*. M. Regnard, que nous connaissons de longue date pour un comique plein de naturel et d'entrain, a fait un heureux début dans l'emploi des compères, menant la pièce avec beaucoup de rondeur, chantant le couplet d'une voix claire et

jeune, lançant gentiment le mot et gazant du mieux qu'il peut les allusions les plus risquées. M. Regnard a été pour beaucoup dans la bonne tournure qu'a prise la soirée. Ajouterai-je que la pièce était luxueusement montée et que l'apothéose du fond de la mer, machinée comme au Châtelet, était fort agréable à voir. *En scène, Mesdemoiselles !* eut donc une belle carrière...

16 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Douze femmes de Japhet*, vaudeville en trois actes de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique nouvelle de M. Victor Roger 1. — La vogue est dans « les petites femmes », telle est la devise de la Renaissance, dernière manière. — Puisqu'il en est ainsi, se sont dit MM. Mars et Desvallières, faisons entrer « les petites femmes » dans l'action, et ils nous ont servi chaud les *Douze femmes de Japhet*, qui rappellent assez heureusement les meilleurs succès du genre vaudeville. Il y a de tout un peu et beaucoup de « déjà vu » dans cette pièce prétendue nouvelle. Japhet a douze femmes à la fois, douze femmes légitimes — c'est vous dire que l'action se passe

1. DISTRIBUTION. — Japhet, M. *Regnard*. — Bauveau, M. *Bellot*. — Briquet, M. *Edouard-Georges*. — Cassoulet, M. *Victorin*. — Des Toupettes, M. *Gildes*. — Smith. M. *Corbière*. — Ernest, M. *Colleuille*. — Durozier, M. *Moriès*. — Codet, M. *Gorby*. — Des Eglettes. M. *Arnould*. — Un invité, M. *Davin*. — Un invité, M. *Jack*. — Deborah, Mme *Irma Aubrys*. — Arabella, Mlle *Alice Berthier*. — Clary, Mlle *Emma George*. — Béatrice, Mlle *Tylda Raphaël* — Rebecca, Mlle *De Backer*. — Zinna, Mlle *F. Mayer*. — Mary, Mlle *Lucy Albert*. — Elisa n° 1, Mlle *Dubois*. — Elisa n° 2, Mlle *Beckaert*. — Belly, Mlle *Berthe Garrisson*. — Dorothée, Mlle *Rosine*. — Adelina, Mlle *Georgina*.

non pas en France, mais bien chez les Mormons, au bord du lac Salé, où, de Beaujolais qu'il était, notre Parisien est devenu Japhet Paterson, en achetant, avec la veuve de son prédécesseur, Déborah, un fond de commerce de conserves bien fait pour l'enrichir. Douze femmes !... La besogne est un peu rude : aussi Japhet l'allège-t-il en allant revoir chaque année la vieille Europe, où il passe deux mois de doux repos. Quand vient la belle saison, il s'adresse une dépêche à lui-même — Exposition universelle ou Congrès des fabricants de conserves — et le voilà parti pour Paris, où habite son oncle Baliveau, qui le déshériterait tout net s'il le savait marié.... Depuis le jour où il s'est vu affreusement trompé par une certaine Ernestine, surprise en flagrant délit avec un cabotin toulousain, nommé Cassoulet, Baliveau professe une sainte horreur du mariage, au point de s'être fait nommer commissaire de police tout exprès pour découvrir et constater des cas de divorce. Cassoulet, de son côté, s'est établi agent matrimonial dans le but de faire le plus de « maris » possible. Déjà curieuse, la rencontre de Cassoulet et de Baliveau deviendra tout à fait drôle en présence d'Ernestine, leur ancienne Ernestine, devenue, sous le nom d'Arabella, une des douze femmes, et non certes la moins piquante des épouses légitimes de Japhet. Le second acte, qui nous présente, se faisant leurs compliments de condoléances, les trois maris d'Ernestine, et nous montre les douze femmes de Japhet, débarquées à Paris pour filer leur époux,

prises pour douze cocottes ramassées dans une rafle et prenant elles-mêmes pour la propriétaire d'un hôtel fin de siècle le galant commissaire de police Baliveau, — le second acte, dis-je, a paru fort amusant. — Charmant, le chœur de M. Victor Roger : « Nous arrivons de l'Amérique » qu'on a redemandé à l'unanimité. Très heureusement trouvés aussi, les couplets de l'acte suivant : « Plus de douzième provisoire! », fort bien dits par Mlle Alice Berthier, entraînant ses collègues. Succès donc pour le musicien. Succès aussi pour les vaudevillistes. Le troisième acte n'a pas refroidi la gaieté provoquée par le second. Il se passe à l'agence matrimoniale de Cassoulet, où Japhet vient pour caser ses femmes, agence clandestine de pari-mutuel, où, ravi de trouver un bon tuyau, le commissaire de police se laisse si drôlement aller à mettre vingt louis sur Volapuck. La farce de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières est joyeusement enlevée par MM. Regnard (Japhet), Bellot (Baliveau) et Victorin (Cassoulet). Citons aussi le brave Edouard Georges dans un rôle de domestique à tout faire: Edouard Georges sous l'habit rouge de l'homme du monde, c'est un rêve ! J'ai cité Mlle Alice Berthier, pleine d'entrain. Je voudrais dire aussi que Mme Irma Aubrys remplit aussi comiquement le rôle de Déborah que les petites femmes, ses collègues, remplissent gentiment, pour le plaisir des yeux des spectateurs, leur figuration. La Renaissance est redevenue, avec M. Fernand Samuel, un théâtre heureux.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Pépère, comédie-vaudeville......	3		8
Tailleur pour dames, vaudeville.	3		12
Une Tasse de thé, comédie......	1		4
En livrée, vaud................	1		2
* *Les Vieux maris*, com.-vaud..	3	3 Février	37
Le Petit Voyage, comédie........	1	14 Février	5
Un Monsieur qui dîne en ville, comédie....................	1		32
* *Le Mariage de Barillon*, c -v.	3	10 Mars	26
C'est une femme du monde, v..	1		26
* *La Clef du Paradis*, com.-vaud.	3	1 Avril	33
Un Garçon de chez Very, com..	1	1 Avril	33
Le Cousin de Rosette, vaud......	1		35
Un Lycée de jeunes filles. v.-op.	3 a 4 t	3 Mai	141
Le Dernier des Mohicans, vaud.	1	10 Mai	127
* *En scène Mesdemoiselles*, rev.	3	6 Octobre	82
* *La Carte d'Hector*, vaud......	1	14 Octobre	53
Le Mari au Champagne, com...	1	29 Novemb.	23
* *Les 12 femmes de Japhet*, v...	3	16 Décembre	19

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

A la reprise de *Surcouf*, qui date des derniers jours de la précédente année, succédait, le 4 février, la première représentation de *Ma mie Rosette*, opéra-comique en trois actes de Jules Prével et M. Armand Liorat, musique de M. Paul Lacôme [1]. Cette opérette aurait pu s'appeler la *Jeunesse d'Henri IV*, mais on a tellement abusé des jeunesses de roi que les auteurs ont préféré le terme plus gracieux de: *Ma mie Rosette*. C'est le Vert-galant qui fait les frais de la soirée. Le rideau se lève sur un décor de moissonneurs : le jardinier-chef du château de Nérac fait faucher ses blés. Aussitôt après la sieste de quatre heures, il procèdera aux accordailles de sa fille, la jolie Rosette, avec Vincent. jardinier plein d'ave-

1. Distribution. — Vincent, M. *Gobin*. — Henriot. M. *Huguet*. — Frétillac, M. *Vandenne*. — Moustajon, M. *Bellucci*. — Allain, M. *Larroque*. — Ségurd, M. *Dauteuil*. — Lacoste, M. *Fournier*. — Rosette, Mlle *Nesville*. — Corisandre, Mlle *Vernon*. — Gisèle, Mlle *Thirion*. — Nicette, Mlle *Montbars*. — Clochette, Mlle *Germaine*.

nir. Comme ils sont au travail, le cor retentit, c'est le jeune Henri qui chasse dans la forêt voisine; le cor se rapproche, le roi lui-même, mourant de soif, vient se rafraîchir à la ferme. Rosette lui offre un bol de lait, il le trouve à son goût, mais bien plus encore la mignonne jardinière qu'il invite à lui apporter tous les matins une tasse de lait au château. Il laisse tous ses sujets ravis de sa bonne humeur; mais Rosette, surtout, le trouve charmant et si galant! Arrive la sieste, Vincent fait un lit de paille à Rosette, lui-même se couche de son côté et tous les moissonneurs s'endorment. Le lendemain, Rosette, déjà éprise du roi, arrive au château avec son lait. Henri, fort amoureux, la fait marquise et la marie sur-le-champ à Vincent, au grand dam de la baronne de Frétillac, maîtresse en titre. Que faire du mari? Il faut s'en débarrasser; on l'envoie sur l'heure, à Pau, porter des secrets importants. Mais la baronne veille et à peine Henri a-t-il retrouvé Rosette dans son appartement que le nouveau marié fait son entrée, suivi de toute la cour. — Entre parenthèses l'amoureux monarque fait bien mal garder ses portes. Vincent ne veut plus des présents du roi, il refuse avec colère marquisat et dignités, et il maudit Rosette. Le dernier tableau nous représente le décor des moissonneurs, Rosette et Vincent dorment encore. Tout cela n'était qu'un rêve, *Victorine ou la nuit porte conseil*, mais il a suffi pour guérir la folle tête de Rosette et lui montrer le danger des grandeurs. Aussi quand le Vert-Galant

passe à la ferme pour rentrer au château et qu'il rappelle à Rosette sa promesse, la jeune fille refuse, trouvant ce parquet ciré trop glissant pour les paysannes. Le livret n'est pas très neuf, il manque véritablement d'invention, et nous eussions désiré tant soit peu plus d'imprévu. Mais, tel quel, il offre au musicien des situations, des prétextes à musique dont celui-ci a su profiter. Elle est charmante, cette musique de M. Lacôme, fine, élégante, gracieuse. Dans les vingt morceaux qui composent la partition, je n'ai que l'embarras du choix. Citons, au premier acte, le duo : *Nous allons entrer en ménage*, chanté par Mlle Nesville et M. Gobin ; la chanson du Roi Vert-Galant et les couplets qui suivent. Au second acte, nous rencontrons le chœur de la Migraine, charmant et léger ; le rondeau de Rosette à son entrée au château : *Dieu, que c'est beau!* la chanson du roi, sur un vieil air : *Ma mie Rosette;* enfin, les couplets du Cocorico, si drôlement rendus par M. Gobin. Nous trouvons à l'acte suivant le morceau d'ensemble : *Salut, honneur au nouveau dignitaire*, suivi de l'Idylle chantée par M. Gobin, — la voix sonore de M. Gobin roucoulant une idylle !... Puis, un duo ravissant entre le roi et la jeune jardinière ; enfin le chœur et la scène de la fin en parodie de la *Favorite*. A citer encore l'ouverture du dernier tableau, avec son rhythme de valse, et surtout la chanson béarnaise qui est un des meilleurs morceaux de la partition. On comptait beaucoup sur le début de Mlle J. Nesville — Ma mie Rosette

— sa seconde apparition sur les planches après le page de *Jeanne d'Arc*, depuis sa sortie du Conservatoire. Charmante, jolie même, et si touchante dans son émotion ; la voix est un peu faible, mais la jeune cantatrice s'en sert bien, et il y a dans son jeu tous les instincts d'une comédienne. Est-ce une étoile qui se lève ?... L'éloge de la voix de M. Huguet n'est plus à faire : quel dommage qu'il ne chante pas d'une façon un peu plus distinguée? M. Gobin est toujours le pitre désopilant, au jeu énorme, mais plein de drôleries. Son Vincent est la joie de la pièce. Mlle Noémie Vernon est une baronne de Frétillac pleine de morgue ; mais elle est bien mal partagée. M. Vandenne, qui sort de l'Odéon, est une bonne ganache.

14 MARS. — Première représentation de l'*Œuf rouge*, opéra-comique en trois actes de MM William Busnach et Albert Vanloo, musique de M. Edmond Audran [1]. — Nous sommes, au premier acte, à l'auberge du Dauphin d'argent, près de la barrière du Trône, en 1810. C'est là que se sont donné rendez-vous, déguisés en marchands de bestiaux, trois conspirateurs, dont un seul est sincère, le marquis de Vieux-Pignon, jobardé par les deux autres : son neveu et l'ami de son

1. DISTRIBUTION. — Rossignol, M. *Gobin*. — Hector, M. *Huguet*. — Muscade, M. *Larbaudiere*. — La Hurlubière, M. *Guyon* fils. — Vieux Pignon, M. *Duhamel*. — Boniface, M. *Bellucci*. — Adhémar, M. *Larroque*. — Ramolowski, M. *Vandenne*. — Gontran, M. *Karl*. — Loustot, M. *Fournier*. — Basquine, Mlle *J. Thibault*. — Stella, M. *Leriche*. — Mme Benoist, Mlle *Fanzi*. — Toinette, Mlle *Montbars*. — Loison, Mlle *Germaine*.

neveu, qui ne se servent de la conspiration que pour lui extirper de la bonne galette. — Il paraît qu'en 1810 l'expression était déjà connue. — Un œuf rouge indiquera au marquis que « tout va bien »; un œuf blanc signifiera que le moment est venu de frapper le grand coup, c'est-à-dire de renverser l'usurpateur au profit du roi légitime. C'est au Dauphin d'argent que descend également le couple Paillasse : Thomas Rossignol, dit Paillasse, saltimbanque en renom, sa femme Basquine et son pitre Muscade. Et c'est là que Stella, une ancienne écuyère, aujourd'hui la femme du policier La Hurlubière, le bras droit de Fouché, a donné rendez-vous au beau lieutenant de chasseurs, Hector de Boisfleury, — sans penser que son mari est justement en train d'explorer les auberges des environs, dans l'espoir de mettre la main sur les conspirateurs qu'on lui a signalés. Vous connaissez les personnages; voyons maintenant comment MM. Busnach et Vanloo les ont fait manœuvrer dans le but très louable de nous intéresser et de nous récréer. Le marquis de Vieux-Pignon, ayant besoin d'un homme de confiance pour aller, place des Vosges, chercher l'œuf symbolique, charge Paillasse de la commission par l'entremise de Basquine : le ménage y gagnera deux cents belles livres, c'est une somme. Cependant Hector et Stella seraient pigés par le mari à leur galant rendez-vous du Dauphin d'argent, si Stella, qui a reconnu dans Basquine une ancienne camarade, n'obtenait de celle-ci qu'elle consentît à cacher Hector sous la

toile à matelas de Paillasse. De cette façon ni vu ni connu, je t'embrouille, l'honneur de Mme La Hurlubière est sauvé. Fin du premier acte. Le second nous montre l'ancienne place de la Bastille et son fameux éléphant, — l'éléphant qui servait de refuge au petit Gavroche des *Misérables* — auquel est adossée la baraque de Rossignol, dit Paillasse. Le patron est revenu, rapportant l'œuf rouge; le pitre Muscade le trouve dans la limousine de son maître, et le mange, sans penser à mal. On le lui réclame; il le remplace, sans y voir plus de malice, par un œuf blanc. — « Un œuf blanc! Vive le roi! » s'écrie le marquis de Vieux-Pignon. Il n'en faut pas plus pour qu'il soit immédiatement conduit au poste, en même temps que son complice Rossignol. Celui-ci a beau protester; personne ne croit à son innocence. Bien mieux, que dis-je, pire que cela: voilà qu'on ne veut plus reconnaître en lui le Paillasse qu'il est bien réellement. Sa place est prise par un Sosie, le lieutenant Hector, qui, toujours pour sauver Stella, dont la présence à la barrière du Trône se trouverait inexpliquée, se fait passer pour Paillasse. — Pauvre Paillasse, auquel on prend son nom et sa femme! La situation est quasi-dramatique. Dramatique et touchante encore au troisième acte, où Paillasse refuse à son tour de reconnaître sa femme — sa traîtresse de femme! — qui le vient réclamer chez Fouché. Il faut, pour le convaincre, qu'Hector et Stella lui donnent les preuves palpables de leur amour, et ce morceau en mouvement de valse, que j'ap-

pellerai le quatuor des preuves, est un des bijoux de la partition fine et délicate d'Edmond Audran, l'une des meilleures et des plus soignées du compositeur de la *Mascotte* et du *Grand Mogol.* Nous citerons encore les couplets: « Ne suis-je pas ton sapajou? » le final du premier acte: « Ah! la bonne tête! » la jolie valse: « Voici l'aube vermeille » que le jeune ténor Larbaudière a chantée d'une voix délicieuse (on la lui a redemandée trois fois); le terzetto-bouffe: « C'est le bottier! » et les couplets: « Monsieur, quelle mouche vous pique? » que Mlle Jeanne Thibault a fort gentiment dits. Très en progrès comme comédienne, Mlle Jeanne Thibault est une charmante Basquine. Gobin, le fantaisiste Gobin, qui nous a si souvent fait rire, aurait-il également le don des larmes, et a-t-il voulu nous rappeler Frédérick Lemaître que nous avons vu, jadis, sur cette même scène des Folies? Toujours est-il qu'il est excellent dans Paillasse, et qu'avec M. Guyon fils, qui donne une si plaisante allure à M. La Hurlubière, Mlle Augustine Leriche, une très amusante Stella, M. Huguet, un beau lieutenant de chasseurs, il eût sauvé la pièce, si elle avait pu être sauvée. — *L'Œuf rouge,* assez froidement accueilli par la presse, n'aura guère plus de trente représentations...

15 AVRIL. — Reprise de *Rip,* opéra-comique en trois actes et sept tableaux de MM. Henri Meilhac, Philippe Gille et Farnie, musique de M. Robert Planquette [1]. — Rip! Rip! Rip! Hurrah!

1. DISTRIBUTION. — Nick Veder, M. *Gobin.* — Rip, M. *Hu-*

C'était, ce soir, la 248e représentation de l'ouvrage. *Rip* n'est-il pas la planche du salut pour ce théâtre dans l'embarras, comme le *Courrier de Lyon* pour une scène de drame ? Quand fut joué *Rip* il y a cinq ans, c'était la première fois, pensons-nous, qu'on voyait les revenants sur la scène des Folies-Dramatiques; aussi ne pouvait-on exiger qu'ils dansassent un ballet comme les nonnes de *Robert le Diable*. Les Hollandais du capitaine Hudson se bornent à chanter un chœur autour de Rip, fourvoyé parmi eux à la recherche de son trésor, et lui font des gestes de cantonnier qui encourage un train à poursuivre sa route. Au reste, leurs uniformes sont restés en bon état sous le suaire de gaze qui les couvre comme les pendules, pour lesquelles on craint, pendant l'été la poussière et les mouches. C'est dire que le sujet de *Rip* nous eût paru dangereux, s'il fût tombé en des mains moins habiles que celles de MM. Meilhac et Philippe Gille. Grâce à leur adresse, à leur esprit, l'idée n'est pas venue un seul instant de regretter que les Hollandais eussent découvert l'Hudson. Le retour de Rip au village, qu'il croit avoir quitté la veille au soir, et où, entre autres changements, il trouve, au bout de vingt ans, sa fille mariée, est une idée ingénieuse et charmante. J'ose dire que le trio : « Non, je ne vous connais pas » produit un effet émouvant, et la salle a applaudi — quelques-uns les

quet. — Ischabod, M. *Guyon*. — Derick, M. *Bellucci*. — Jack, M. *Larbaudière*. — Kate, Mlle *Leriche*. — Nelly, Mlle *Neville*. — Jacinthe, Mlle *Fanzi*.

larmes aux yeux — quand Rip ayant chanté la romance : « C'est malgré moi », sa fille et son gendre se sont jetés dans ses bras... La musique de M. Planquette, autre homme d'esprit, rappelle peut-être un peut trop cette fois la tragédie dont il était question dans le *Monde où l'on s'ennuie*, et où il y avait un beau vers. Il a trouvé une jolie mélodie, et il la ramène avec une constance à citer aux meilleurs ménages. Le fantastique du second acte a certainement moins réussi au compositeur des *Cloches de Corneville* que la belle humeur champêtre qui règne au premier et au troisième acte, et s'épanche en phrases courtes et sautillantes d'une aimable tournure. Musique sans prétention écrite à la bonnefranquette,—à la bonne planquette pourrait-on dire. Tout le monde a fredonné : « C'est un rien, un souffle, un rien », et le joli trio de la fin du premier acte :« Mes enfants sachez qu'en ménage » qui reparaît au troisième acte, a été acclamé comme il le méritait. M. Huguet se fait de nouveau chaleureusement applaudir comme chanteur et comme comédien dans le rôle de Rip, que créait autrefois avec distinction M. Brémont — le Jean Morel du Château-d'Eau — nous révélant à l'improviste une charmante voix d'amateur. Mlle Nesville est une très intelligente et très gentille Nelly. Gobin est tout bonnement exquis dans le rôle de Nick; il nous fait pâmer de rire en soupirant en voix de tête ses couplets du premier acte : « Ecoutez, je vais tout dire », et le quatuor de l'*Amour* : « Mais trouvez-moi donc quéqu'chose d'aussi bon » a été fort bien enlevé par Gobin, par Guyon fils,

qui s'est fait, dans Ischabod, une si bonne tête de médecin de village, et par M[lle] Augustine Leriche une Kate exubérante et amusante au possible.

24 MAI. — Première représentation du *Hanneton d'Héloïse*, vaudeville en quatre actes de M. Georges Duval[1]. — Il y a « pièce d'été » et « pièce d'été : » le *Hanneton d'Héloïse* est loin de valoir *Coquin de Printemps !* C'est, cette fois, l'imbroglio connu, un peu trop connu, se dénouant, au dernier acte, d'une façon un peu bien pénible. Le premier, où l'on voit Gobin, le patron de la *Bobine d'or*, faire si drôlement l'empressé auprès de sa jolie cliente, M[me] de Saint-Phar, une cocotte qu'il prend pour une femme du monde, le premier acte, dis-je, est d'une piquante observation. Les autres ne sortent pas du moule convenu des quiproquos usés. A force de vouloir mettre peu de chose en un vaudeville d'été, le vaudeville « bon enfant et sans prétention, » on finira par n'y plus rien mettre du tout... M. Gobin, l'excellent comique déjà nommé ; Guyon fils, qui lui donne si gaiement la réplique ; Montbars, venu de l'Odéon tout exprès pour compléter le trio bouffe ; Vandenne, qui, déjà, avait lâché l'art classique pour la pure grimace ; M[lle] Augustine Leriche, avec son exubérante fantaisie ; la petite Stella, avec sa verve de bon aloi, et M[lle] Marie Patry, avec sa gentillesse, ont du

1. DISTRIBUTION. — Chalandrin, M. *Gobin*. — Robinard, M. *Montbars*. — Chapusot, M. *Guyon*. — Boulenbœuf, M. *Vandenne*. — Désiré, M. *Fournier*. — Héloïse, M[lle] *Leriche*. — Hortensia, M[lle] *Stella*. — Cécile, M[lle] *M. Patry*. — Delphine, M[lle] *Laborie*.

moins mis tous leurs soins à donner au *Hanneton d'Héloïse* l'envolée d'un demi-succès.

20 JUIN. — Reprise de la *Fille de l'air*, féerie-opérette en trois actes et sept tableaux de Cogniard frères et Raymond, couplets nouveaux de M. Armand Liorat, musique nouvelle de M. Lacôme [1]. — La sylphide Azurine, condamnée à subir une épreuve — l'épreuve terrestre — avant de remonter au ciel, d'où elle verra tranquillement s'écouler les siècles, a créé une expression bien connue. « Jouer la fille de l'air » ne vient pourtant pas, me dit-on, de la populaire féerie des frères Cogniard, créée en 1837 par Mlle Nathalie, mais d'un vaudeville en un acte joué plus tard aux Variétés et intitulé *les Fille de l'air*. Peu vous importe, n'est-ce pas ? Tout ce que je puis vous dire — les collections de la Bibliothèque nationale ne m'ayant rien appris à ce sujet — c'est que le vaudeville d'autrefois, transformé en opérette par les soins de MM. Liorat et Lacome, nous a paru, malgré ce prétendu rajeunissement, singulièrement recoco. A qui M. Micheau, le sympathique directeur des Folies-Dramatiques, a-t-il dédié cette reprise d'une pièce démodée ? Aux grandes personnes qui, raisonnablement, ne peuvent s'amuser de ce naïf scénario, ou aux enfants, pour qui me semblent un peu risqués les plaisanteries grivoises et les pas lubriques de

[1] DISTRIBUTION. — Aquilonet, M. *Germain*. — Rutland, M. *Larbaudière*. — Mathias, M. *Vandenne*. — Azurine, Mlle *Nesville*. — Eolin, Mlle *Stella*. — Lucette, Mlle *Marg. Deval*. — Martha, Mlle *Génat*. — Reine des Génies, Mlle *Vernon*. — Reine des Willis, Mlle *Montbars*.

M. Germain? Germain (dont la robe d'ermite cache mal la nudité des jambes d'Aquilonel) a été pourtant, sur le tard, la joie de la soirée; la bonne humeur et l'entrain de ce comique à tout faire ont infiniment d'action sur le public, quel qu'il soit. Très aimée, elle aussi, Mlle Stella, — la petite « étoile » née à l'Eldorado et baptisée aux Nouveautés — fait un amusant Gavroche du génie Eolin, tout habillé de rouge comme Méphisto. Et ce n'est, certes, pas sa faute si les couplets de la Pêche à la ligne n'ont pas eu le succès qu'elle attendait. Plus heureux, le jeune Larbaudière (dans le rôle de Rutland, l'honnête paysan breton épris de la Sylphide) a eu les honneurs du *bis* avec ses premiers couplets : « Endormons-nous sur la fougère » qu'il a dits non seulement avec une jolie voix de ténor, mais avec un véritable sentiment musical. Mlle Nesville a de bien grands airs pour sa petite voix; elle est, quand même, très gracieuse en fille de l'air, et se donne tant de peine pour nous plaire que nous serions vraiment peu galant en ne la remerciant pas de sa bonne volonté. Mlle Deval, en poupée mécanique, M. Vandenne, en vieux Gaspard des *Cloches de Corneville*, font ce qu'ils peuvent des rôles qui leur sont distribués dans la légendaire féerie, assez joliment remontée pour l'été. — Clôture annuelle le 31 juillet.

1er SEPTEMBRE. — Première représentation du *Pompier de Justine*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Albin Valabrègue et Davril [1]. Un vaudeville

1. DISTRIBUTION. — Blanchinet, M. *Gobin*. — Germain,

de marque un peu vulgaire — le titre seul en indique le cru — mais dont l'effet a été énorme, du moins le premier soir, non seulement sur une claque admirablement dressée, mais encore sur un public, le public du quartier, qui n'a cessé de s'esclaffer à des plaisanteries un peu bien grosses et à des scènes qui tiennent souvent plus de la parade et de la pantomime que de la comédie. — Mais les Folies-Dramatiques ne sont pas le Théâtre-Français, pas plus que Valabrègue n'est Molière, — ni même Labiche... Sachons borner nos désirs et nous amuser du *Pompier de Justine*. Justine, c'est la bonne de l'huissier Blanchinet — oh ! ces huissiers : ce que M. Valabrègue leur en veut et ce qu'ils écopent dans la pièce, ce n'est rien de le dire — Justine donc est amoureuse de la belle barbe blonde d'un sapeur-pompier qu'elle a rencontré aux abords des Halles. Or, cette superbe barbe est une barbe postiche : c'est celle de Blanchinet qui s'en revêt pour pénétrer incognito chez Mme Eglantine Durozoir. Car Blanchinet est une honnête homme, qui craint autant d'être découvert par sa femme que d'être pincé par le mari d'Eglantine. Durozoir est un bon toqué président de la Société « vraiment » protectrice des animaux et tellement épris des bêtes qu'il mange des biftecks aux pommes sans biftecks, des omelettes sans œufs, ne va jamais qu'en chemin de fer ou en

M. *Germain*. — Durozoir, M. *Guyon fils*. — Dozulé, M. *Blanchet*. — Flipot, M. *Camus*. — Justine, Mlle *Leriche*. — Léonie, Mme *Harris*. — Eglantine, Mme *Vialda*. — Auguste, Mlle *Séguin*.

tramway électrique et travaille la bicyclette pour ne pas prendre de fiacre. Durozoir entretient dans son salon une véritable ménagerie : un canard, qu'il appelle Adolphe et qu'il trouve très avancé pour son âge ; un lapin, Théobald, qu'il promène à la laisse et auquel il fait endosser un paletot quand le temps se met au frais... Durozoir ne saura rien de rien, et s'il vient chez Blanchinet, c'est pour le prier d'envoyer du papier timbré à son propriétaire, qui a osé lui donner congé, sous prétexte que son bail ne lui permet ni chien ni chat. — « Je ne me suis pas interdit les autres animaux, » excipe cet original. — « Cela peut se plaider. » répond l'huissier. Donc, rien à craindre du Durozoir... Mais Mme Blanchinet n'est-elle pas induite par un clerc amoureux d'elle, à faire une descente chez ce brave homme, où elle trouve, non pas, comme on le lui promettait, son mari déguisé en pompier, mais son propre valet de chambre Germain en conversation intime avec Justine — Justine renvoyée par Blanchinet, et relancée, chez Durozoir, qui l'a prise à son service par ledit Germain, qui a coiffé le casque de cuivre et revêtu la barbe conquérante. Car Germain aime Justine « pour le bon motif », et travesti en sapeur-pompier, il est bravement allé au feu et a pris un fort acompte. Une faute a été commise. Par qui?... Par Blanchinet, pense Justine, toute honteuse d'avoir fait passer la charrue avant les bœufs, jusqu'au moment où l'on découvrira le véritable auteur du méfait payé dix beaux mille francs par Blanchinet : qui disait donc que les huissiers

étaient si durs ?... Justine, grassement dotée, épousera son faux pompier, et Blanchinet, guéri des aventures, n'éteindra plus d'autre feu que celui du foyer conjugal. La morale est sauve : merci, Valabrègue ! Et bravo, Mlle Leriche, une Justine absolument supérieure : bravo Germain — car Germain, c'est Germain lui-même, l'idole du public qui se tord avant qu'il ait parlé — bravo, Gobin et Guyon fils, qui nous avez mené bon train cette farce au gros sel. J'aime aussi Mlle Harris qui, sautant du drame à pieds joints dans le vaudeville, eût pu se casser le cou et ne s'est même pas froissé le petit doigt : c'est une très élégante Léonie : Blanchinet aura raison de s'en contenter et de la contenter.

1er OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Gillette de Narbonne*, opéra-comique en trois actes de MM. Chivot et Duru, musique de M. Edmond Audran [1]. — La pièce est un peu longue et les vingt-quatre morceaux de musique qu'elle porte lui sont parfois une charge assez lourde. L'excuse à cette prolixité, si on voulait plaider, serait qu'il n'existe guère de plus beau prétexte à romances et à chansons que le vieux fabliau de *Gillette de Narbonne*. Félicien David l'avait pensé ainsi lorsqu'il fit autrefois son opéra-comique du *Saphir ;* ses librettistes, comme

1. DISTRIBUTION. — Le comte Roger, M. *Huguet*. — Olivier, M. *Ch. Lamy*. — Griffardin, M. *Germain*. — Le roi René, M. *De Quercy*. — Le Sénéchal, M. *Morlet*. — Richard, M. *Karl*. — Landry, M. *Fournier*. — Barigont, M. *Armand*. — Gillette, Mlle *Zelo Duran*. — Rosita, Mlle *Nesville*. — Châteauneuf, Mlle *Marette*. — Boislaurier, Mlle *Demoulin*.

ceux de M. Audran, avaient emprunté le rôle à Boccace, sans négliger de consulter aussi la comédie de Shakespeare intitulée : *Tout est bien qui finit bien*. Gillette a donc donné au roi René un élixir qui l'a sauvé d'une grave maladie. Pour l'en récompenser, le roi la marie au comte Roger de Lignolles. Mais Roger est un coureur d'aventures galantes ; aussi n'accepte-t-il qu'à contre cœur de devenir la monnaie dont le roi paie les honoraires de son gentil médecin. Et voilà qu'au sortir de la cérémonie nuptiale, il part pour la guerre de Naples, abandonnant Gillette à laquelle il laisse ce billet ironique ; « Je ne consentirai à vous reconnaître ma femme que le jour où vous me présenterez un enfant dont je serai le père ! » Cependant Gillette ne veut pas en avoir le démenti ; elle suit son mari à Naples sous un déguisement et se substitue à une certaine Rosita, dont celui-ci avait obtenu un rendez-vous... Comme il faisait nuit noire à ce moment, Roger ne s'est pas aperçu du changement de personne ni comme quoi, infidèle d'intention, il devenait fidèle par circonstance et malgré lui. Vous jugez de l'effarement du pauvre comte, lorsque revenu dans ses domaines de Provence, il y retrouve sa femme mère d'un enfant que justement ce jour-là on s'apprête à baptiser !... Cependant Gillette lui remet l'anneau qu'elle lui avait pris au doigt, lors de leur rencontre à Naples, et, par cette preuve d'identité fait éclater son innocence. Tout est bien qui finit bien. M. Edmond Audran a de la facilité — il l'a, Dieu merci !



assez prouvé depuis lors — de la facilité et de la grâce dans le tour mélodique. Il a écrit, pour *Gillette*, vingt-quatre morceaux, ainsi que je vous le disais tout à l'heure : c'est beaucoup... Parmi les plus piquants et les plus justement applaudis, aux Folies comme aux Bouffes, on peut citer la chanson à trois temps sur laquelle Gillette fait son entrée au premier acte, ainsi que le duo des souvenirs entre Huguet et Mlle Zélo-Duran, avec son très heureux motif de valse dit à l'unisson ; puis, au second acte, l'élégant chœur d'introduction et un trio où abondent d'excellents traits de comédie lyrique. On a redemandé à Mlle Nesville les jolis couplets du « Turlututu », comme on avait redemandé la fameuse « Chanson du sergent Briquet », que Mlle Zelo Duran souligne un peu trop. Mme Montbazon y mettait, ce me semble, plus de finesse et de grâce. On a justement applaudi encore, au troisième acte, la romance du parrain, que Lamy chante dans la perfection, de sa jolie voix de ténorino. Que dire de Germain, — ce singe très spirituel — sinon qu'il a fait rire aux larmes la critique et le public, qui l'adore !

8 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Egyptienne*, opéra-comique en trois actes et onze tableaux, paroles de MM. Chivot, Nuitter et Beaumont, musique de M. Charles Lecocq [1]. Nous

1. DISTRIBUTION. — Cassegrain, M. *Gobin*. — Hector, M. *Hérault*. — Aboul Abbas, M. *Guyon*. — Kacem, M. *Montaubry*. — Descharmettes, M. *Maillard*. — Le général Lefort. M. *Paravicini*. — Delphine, Mlle *Pierny*. — Djemileh, Mlle *Nesville*. — Théréson, Mme *Acian a*. — Mirza, Mme *Vialda*. — La générale de Montalban, Mme *Genat*.

sommes à Toulon en 1798. Gonflé au gaz — déjà! — le ballon le *Tricolore* va s'enlever dans les airs, et ce spectacle, assurément très nouveau alors, réunit une foule énorme. Le capitaine Hector Flanchard y rencontre son ancien camarade, le substitut Descharmettes, et lui raconte comme quoi ayant sauvé, la veille, une charmante amazone dont le cheval s'emballait, il est lui-même aujourd'hui très « emballé » — c'est-à-dire très épris de sa belle inconnue. La voici justement, accompagnée de sa mère: c'est Mlle Delphine de Montalban, à qui M. Descharmettes présente officiellement son sauveur. Un service en vaut un autre: Hector ne tardera pas à souffler à Descharmettes la fiancée qu'il guignait... En effet, Mlle Delphine ayant eu l'idée de monter, pour *voir*, dans la nacelle du ballon qu'on devait retenir pendant quelques instants captif, et dont le câble se trouve inopinément rompu, le capitaine s'est bravement accroché à la corde, et voilà nos deux jeunes gens bientôt réunis dans les nuages. C'est le moment ou jamais, de chanter un duo d'amour, et vous pensez qu'ils ne manquent pas une si belle occasion. Un instant on a pu croire que l'aérostat allait échouer en pleine mer; mais Cassegrain, le fidèle serviteur de la famille de Montalban, est arrivé fort à temps pour transvaser les deux naufragés du frêle panier d'osier dans une solide barque qui les ramène à terre... A terre, où ils sont mariés dare dare, au nez de Descharmettes. et à celui de la mère, qui tenait pour le magistrat contre le militaire. L'un et l'autre sont, d'ail-

leurs, bientôt vengés : au sortir de la cérémonie, un ordre d'embarquement oblige l'officier d'état-major du général en chef à laisser-là sa jeune femme, le jour même de la noce, et à mettre le cap sur l'Egypte. Nous le retrouvons — le lendemain de la bataille des Pyramides qui l'a fait commandant, — au Caire, où, blessé d'un coup de feu, dans une révolte des habitants contre les Français, il est transporté dans la maison de Djemilch, fille du cheick Aboul-Abbas. L'Egyptienne — c'est elle qui donne son nom à la pièce — a soigné et guéri l'officier français, qu'elle aime, et à qui elle propose tout tranquillement de faire venir sa femme. — « Nous serons deux, voilà tout ! » Hector, séduit par tant de grâce et de gentillesse, pencherait assez facilement, ce nous semble, du côté de la polygamie — l'homme n'est-il pas né polygame ? — Mais Delphine qui a fait la traversée pour retrouver son mari, n'entend pas de cette oreille... Tout finirait assez mal — pourvu que cela finisse, c'est tout ce que nous demandions ! — si l'Egyptienne, qui est décidément d'une bonne pâte, ne renonçait d'elle-même au brave giaour pour épouser un grand diable de cheick, le nommé Kacem, qui ne dérage pas de toute la pièce. La victoire d'Aboukir, précédée d'une amusante parodie de la Belle Fatma, par Gobin-Cassegrain, termine heureusement une soirée *plutôt* longue. Peu, trop peu d'esprit, et vingt-quatre morceaux de musique !... Les librettistes nous ont paru chiches ; le compositeur s'est montré vraiment prodigue de couplets tom-

bant d'une façon assez banale les uns par dessus les autres... Une entraînante marche militaire avec chœur; une originale proclamation composée sur le rhytme du *Chant du départ*, le gentil duetto de la Drogue: tels sont, à peu près, les seuls morceaux qui émergent de cette partition débordante, de l'auteur, si souvent mieux inspiré, de la *Fille de Mme Angot* et de *Giroflé-Girofla* du *Petit Duc* et de la *Petite Mariée*. Ce dernier ouvrage fut justement l'un des premiers succès, aux Menus-Plaisirs, de Mlle Jane Pierny, qui prête au rôle de Delphine le charme de sa beauté infiniment distinguée et de sa voix toujours bien joliment timbrée. C'est aussi aux Menus-Plaisirs que, l'hiver dernier, nous fîmes connaissance avec M. Hérault, qui chantait Pippo de la *Mascotte*. Sans posséder le vibrant organe de M. Huguet, son prédécesseur aux Folies-Dramatiques, M. Hérault est un agréable baryton. Mlle Nesville (Djemileh) a de la gentillesse, et M. Montaubry, le fils de l'ancien ténor de l'Opéra-Comique, a de la conviction, trop de conviction même dans un rôle aussi ingrat que celui de Kacem. Mlle Vialda a du zèle, beaucoup de zèle; la conscience qu'elle a mise à « colorer » le personnage de Mirza en est une preuve. Mme Aciana vaut certes mieux que le « panne » de Théréson, qui lui a été distribuée. Nous avons dit le succès de Gobin dans sa drôlatique imitation de la Belle Fatma. Notons la bonne « tête de pipe » que donne M. Guyon au cheick Aboul-Abbas, et mentionnons le déshabillé, aussi indécent que possible

au *verso*, des Alméés de Mourad-Bey. La pièce était d'ailleurs fort bien montée, et M. Henri Micheau, du moins, ne méritait que des compliments. Décors, costumes, uniformes et défilés militaires, tout cela était digne d'un grand théâtre. L'*Egyptienne*, quittait pourtant avant la fin du mois de novembre l'affiche des Folies-Dramatiques. Le 28 on reprenait la *Fauvette du Temple*, et la pièce de Paul Burani, la musique d'André Messager, remportaient un succès que n'avaient pas épuisé encore les cent cinquante ou deux cents représentations d'il y a quatre ans. Mme Jeanne Thibaut, MM. Gobin, Hérault, Guyon fils, étaient applaudis, bissés, acclamés. Les Folies avaient désormais leur pièce du jour de l'an.

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Surcouf, opérette...............	3		39
Le Grand Turc, vaudeville......	3		40
* *Ma Mie Rosette*, opéra-com....	3	4 Février	41
L'Affaire Mitoufflard, vaud.....	1		46
* *L'Œuf rouge*, opéra-comique...	3	14 Mars	37
Le Truc du Colonel, vaudeville..	1		27
Rip, opéra-comique	3 a. 7 t.	15 Avril	20
* *Le Hanneton d'Héloïse*, vaud..	4	24 Mai	26
Il y a vingt ans, vaudeville....	3		66
La Fille de l'Air, féerie-op......	3 a. 7 t.	20 Juin	45
* *Le Pompier de Justine*, c. b...	3	1 Septembre	34
La Rosière d'occasion, vaud....	1		107
Gillette de Narbonne, op.-c.....	3	1 Octobre	37
* *L'Egyptienne*, op.-com	3 a. 11 t.	8 Novemb.	22
La Fauvette du Temple, op.-c...	3	28 Novemb.	40

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

L'année s'ouvrait, le 2 janvier, par la première représentation de la *Grande Vie*, vaudeville en trois actes et quatre tableaux de MM. Henri Bocage et Pierre Decourcelle [1]. — Un vaudeville fait comme une féerie... Archibald des Burettes et Théodore de Vertavoine se sont voué une haine mortelle et se jouent tous les tours possibles. La lutte de ces deux « ennemis de collège » fait le font de la pièce, greffée sur cet autre thème : Sigismond, neveu de des Burettes, dont il veut épouser la fille, se donne pour mort et promet, par testament, de laisser sa fortune à son oncle (plusieurs milions) sous ces trois conditions : enlever la ballerine Cornetta ; danser un pas sur

1. DISTRIBUTION. — De Vertavoine, M. *Albert Brasseur*. — Desburettes, M. *Mauge*. — Sigismond, M. *Guy*. — Garaufrais, M. *Petit*. — Saint-Amour, M. *Bellucci*. — Durasoir, M. *Lauret*. — Le Régisseur, M. *Dubois*. — Hippolyte, M. *Bourgeotte*. — Elodie, Mlle *Bonnaire*. — La Cornetta, Mlle *J. Darcourt*. — Tronquette, Mlle *Stella*. —De Bonvouloir, Mlle *Debriege*. — Emeline. Mlle *Blanche Marcel*. — Floreska, Mlle *Sorel*. — Rose, Mlle *Roger*. — De Peilhavan, Mlle *Neris*.

la scène de l'Eden aux lieu et place du premier mime de la rue Boudreau, et enfin entrer dans la cage du lion Gulistan au Moulin-Rouge. De cette façon, les turpitudes que l'oncle reprochait à son neveu seront égales des deux côtés : Des Burettes ne pourra plus refuser Emmeline à son cousin pour cause de « grande vie ». Vous voyez, sans que j'aie besoin d'insister, les « naturels » de Condé-sur-Noireau transportés en plein *high-life*. Mais ce que vous ne voyez pas, et ce qui était amusant à voir, c'est la tête d'Albert Brasseur en clarinette « naturelle », amoureux de la Cornetta. Et puis, le clou auquel le directeur des Nouveautés espérait accrocher le succès de la *Grande Vie* était le troisième acte, représentant la scène de l'Eden avec les danseuses en maillot, vues... de dos et les dessous de ladite scène où se jouait le drame, je veux dire le vaudeville sans prétention de MM. Bocage et Decourcelle. Très amusant, je l'ai dit, Albert Brasseur en ses divers avatars. Et pleine de zèle, Mme Bonnaire (l'ex-étoile de l'Eldorado). Citons MM. Maugé, Guy et Emile Petit. Très gracieuse et très intelligente, comme toujours, Mlle Juliette Darcourt (la Cornetta).

11 FÉVRIER. — Première représentation de *Nos Jolies Fraudeuses*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Alexandre Bisson [1]. Tout comme les

1. DISTRIBUTION. — De Vertonsac, M. *Brasseur*. — Victorin, M. *Albert Brasseur*. — Braisillon, M. *Mauge*. — Durandin, M. *Guy*. — Félix, M. *Petit*. — Tournebois, M. *Lauret*. — Blondel, M. *Bourgeotte*. — Pauline, Mlle *Lucie Davray*. — Georgette, Mlle *J. Darcourt*. — Estelle, Mme *Billy*. — Betty, Mlle *Emma Carina*. — Fernande, Mlle *Céline Sorel*. — Mariette, Mlle *Royer*. — Alice, Mlle *Debachy*.

jeunes, le théâtre des Nouveautés cherche sa voie. Il passe successivement du vaudeville à l'opérette de la bouffonnerie à la revue. Si le succès indique l'orientation, il ne me paraît pas que ce soir les Nouveautés l'aient enfin trouvée. Il ne nous sera pas facile de démêler tous les imbroglios dont M. Bisson a semé sa comédie-vaudeville. (Pourquoi comédie?) Le jeune Victorin, employé au ministère des finances, direction des contributions directes, bureau des dames seules, se présente chez la jolie dégraffée, Georgette de Montézuma, pour les constatations légales, — la dernière loi ayant imposé ces demoiselles sur leur revenu. Victorin est joli garçon, Georgette voudrait tâter du mariage, ils vont se prendre à l'essai pour un mois. Georgette est incitée par l'exemple de son amie, Pauline, ex-Clara-l'Anguille, qui s'est fait épouser par un vieux savant très riche et très noble — il est baron, — qui l'a prise pour une honnête femme. Au théâtre, tous les vieux savants sont naïfs, il n'y a même plus que chez eux que l'on retrouve la naïveté. Pauline, qui s'ennuie, présente Georgette au baron, elle ira passer avec son amie une quinzaine de jours au château. D'un côté Victorin est à la recherche de Clara-l'Anguille qui a disparu du boulevard sans laisser de trace; d'un autre côté un ancien amant de Clara, Durandin, a une envie folle de revoir la jolie femme depuis qu'elle est mariée. Vous voyez, tout y est : c'est admirablement préparé, les quiproquos vont s'enchaîner les uns aux autres; c'est même trop bien préparé, cela se

voit. Le second acte nous conduit dans la propriété du baron de Vertonsac. Le vieux savant, jaloux de son naturel, a inventé un phonographe, il l'expérimente aux dépens de sa femme : l'instrument, bien caché dans un coin, servira à reproduire toutes les conversations de la baronne. — C'est la première fois que nous voyons le phonographe au théâtre. — Tous défilent devant ce témoin impassible, Victorin toujours à la recherche de Clara-l'Anguille et qu'on présente en qualité de préfet, et Georgette et Durandin. Il enregistre fidèlement les conversations compromettantes des deux amants, les propos égrillards des invités, les aveux de la baronne et les quiproquos les plus ahurissants au milieu desquels le plus fidèle instrument, pas plus que nous ne doit se reconnaître. Il va de soi que le mari détrompé renverra l'Anguille au Moulin-Rouge, lieu de ses ébats habituels, pour la plus grande gloire de la morale et du phonographe. Comme quoi la science a du bon ! s'écrierait Prud'homme. D'aucuns affirmeront, disions-nous alors, que cette bouffonnerie est faite suivant les règles ; ils vous feront admirer l'art des préparations, avec quelle habileté l'auteur pose ses prémisses, avec quelle adresse il en tire tous les quiproquos habituels du genre ; enfin, ils vous prouveront que, le dit vaudeville étant bien fait vous devez vous y amuser énormément. Dans ces grosses bouffonneries, la formule ne suffit pas toujours ; elles ne peuvent se sauver que par une verve intense, un esprit du diable, de la gaiéte, de l'entrain, de

la légèreté. Malheureusement l'esprit de M. Bisson est un peu du genre de celui-ci : « Suppose que tu t'appelles : yau de poêle et que je te demande : — Comment t'appelles-tu yau de poêle. » Pour bien fait, c'est bien fait, il n'y manque que la pièce. Ceci nous rappelle un mot du prince de Condé sur l'abbé d'Aubignac, le pédant législateur de la tragédie au XVII[e] siècle, qui s'avisa un jour de passer de la théorie à la pratique : « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne puis pardonner à Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac. » Une mauvaise pièce est rarement bien défendue *Nos jolies fraudeuses* l'étaient mal, nous mettions à part Brasseur père, dans le vieux savant ; M[me] Billy, qui a sauvé par son tact un rôle bien ressassé de vieille fille amoureuse, mais les autres ! Albert Brasseur n'a que sa voix de crécelle dont les effets commencent un peu à s'user. M[lles] Davray et Darcourt, M[lle] Carina se contentaient d'être agréables à voir. MM. Maugé et Guy n'avaient pas grand chose à dire. — Les Nouveautés étaient à la recherche d'un nouveau genre.

A partir du 1[er] mars, *Nos jolies Fraudeuses* étaient accompagnées sur l'affiche par le *Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche, avec Brasseur dans le rôle de Machavoine, qu'il a créé [1].

1. DISTRIBUTION. — Machavoine, M. *Brasseur*. — Chiffonnet, M. *Maugé*. — Coquenard, M. *Emile Petit*. — Bastien, M. *Dubois*. — Un domestique, M. *Prosper*. - Prunette, M[me] *Carina*. — M[me] Coquenard, M[me] *Aimee Martial*.

29 MARS. — Première représentation de la *Vocation de Marius,* pièce en trois actes de MM. Fabrice Carré et Albert Debelly, musique de M. Raoul Pugno [1]. — Marius veut être... Coquelin : telle est sa vocation. A Poitiers, où il potasse son droit pour être agréable à maman qui a rêvé de faire de lui un notaire en redingote, il a vu jouer Coquelin, et depuis lors — ô influence des tournées sur les jeunes imaginations de province ! — la gloire de l'illustre comédien l'empêche littéralement de dormir. A peine est-il refusé à son examen qu'il débarque à Paris, où il espère bien trouver un engagement. Le hasard — un de ces hasards de vaudeville qu'il ne faut ni discuter, ni expliquer — le fait tomber dans une brasserie de femmes, tenue par sa mère, Mme Charles, et dont la jeune caissière, Estelle — celle-ci a la vocation du mariage — s'intéresse à son sort. Estelle est justement la nièce de Grisaille, l'agent dramatique bien connu. Marius court chez Grisaille. — « Que voulez-vous jouer ? » lui demande l'agent. — Les beaux rôles ! — Oui, comme tout le monde, mais encore ? — Les amoureux... — Je vous vois plutôt dans les valets. » Et, pour lui apprendre l'emploi, Grisaille en fait son domestique. C'est sous le tablier qu'il retrou-

1. DISTRIBUTION. — Latarède, M. *Brasseur.* — Marius, M. *Albert Brasseur.* — Grisaille, M. *Maugé.* — Un Monsieur, M. *E. Petit.* — Le Régisseur, M. *Lauret.* — Adolphe, M. *Dubois.* — Un garçon de café, M. *Jacotot.* — Le garçon de théâtre, M. *Prosper.* — Estelle, Mme *Théo.* — Mme Charles, Mme *Macé-Montrouge.* — Babette, Mlle *Roger.* — Chochotte, Mlle *Mithoir.* — Coralie, Mlle *Leris* — Louloute, Mlle *Barrot.*

ve Estelle, que Mme Charles a chassée de chez elle parce qu'elle a pris fait et cause pour son fils. C'est le plumeau à la main qu'il est lui-même retrouvé par sa mère venant la larme à l'œil, réclamer l'enfant prodigue. — « Encore une Marie Laurent ! » fait Latarède, le doyen des abonnés du théâtre de Castres, venu chez Grisaille pour recruter une troupe. Et la scène où Latarède prend Mme Charles pour un premier rôle de drame passant une audition est certainement la trouvaille de la pièce... Mme Charles a si bien joué son rôle qu'elle est engagée comme duègne — vous voyez que c'est de la pure bouffonnerie — et qu'elle suivra son fils Marius à Castres, où nous retrouvons également Grisaille comme directeur subventionné et sa nièce Estelle, fleuriste du théâtre et préposée à la location. Le troisième acte est le fameux soir des débuts de la nouvelle troupe. Grisaille en a trouvé une bien bonne. Latarède l'ayant prévenu que les abonnés aimaient surtout les rôles à maillot, il a mis dans *Faust* quatre pages, chantant à l'unisson le rôle de Siébel : « Faites-lui mes aveux... » Et dès qu'il y a un froid, il lance les pages... Le public est ravi et applaudi. Il applaudit aussi Mme Charles — c'est la fortune de mon théâtre ! dit Grisaille — mais il refuse impitoyablement Marius qui a pourtant fait preuve de bonne volonté en chantant *Faust*, après avoir joué la *Tour de Nesle* et le *Maître de forges*. Marius n'a plus qu'une ressource : il épouse Estelle — je vous ai dit qu'elle avait la vocation du mariage — et embrasse son père dont il n'a jamais su

que ceci : c'est qu'il s'appelait Clovis, était de Lille et avait l'accent du Midi. Le doyen des abonnés du théâtre de Castres répond à ce signalement : Mme Charles s'appellera désormais Mme Latarède. Tout cela est bien simple, n'est-ce pas ? Tout cela est fou, non sans drôlerie, ni même sans esprit dans la fantaisie. Pourquoi le public des Nouveautés, moins facile à dégeler, paraît-il, que celui du théâtre de Castres, n'a-t-il fait à la *Vocation de Marius* qu'un accueil assez tiède ?... La pièce est pourtant bien jouée par M. Brasseur, qui a composé d'une façon très pittoresque le rôle de Latarède ; par son fils Albert, un très joyeux Marius ; par Maugé, un très plaisant agent théâtral ; par Mme Théo, si gentille dans Estelle, et Mme Macé-Montrouge, une amusante Mme Charles. Il y a bien des réminiscences dans les flonflons de M. Pugno ; mais il s'y trouve aussi de jolies choses, comme le terzetto du troisième acte : « Abonné, vote, vote, vote », qui a mérité les honneurs du *bis*.

17 AVRIL. — Première représentation de *Ménages parisiens*, comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue[1]. — Présentée au Théâtre-Français sous le titre de *Girouette* et proposée au Palais-Royal sous celui des *Pantins de Madame*, la pièce de M. Albin Valabrègue se promena sans doute encore du Vaudeville au Gymnase. Elle arrive

1. DISTRIBUTION. — Victor Gatinard, M. *Albert Brasseur*. — Paul de Faverolles, M. *Romain*. — Pont-Gaudin, M. *Maugé*. — Auguste, M. *E. Petit*. — Jeanne, Mlle *Darray*. — Maria, Mlle *J. Darcourt*.

aux Nouveautés dont elle a pu étonner quelque peu les spectateurs, habitués à de plus grosses charges, mais où, jouée par de vrais comédiens, aussi sûrs de leur affaire qu'auraient pu l'être leurs camarades des scènes plus importantes que je viens de citer, elle a réjoui le public de première, qui s'est beaucoup amusé. L'action se passe à Nice, et je crois, ma parole! que Valabrègue, qui est bien capable de se payer toutes les fantaisies, nous a offert, comme pour s'amuser, la classique unité de temps et de lieu. C'est dans le même hôtel de la Méditerranée, et en vingt-quatre heures à peine, que se passent les invraisemblables évènements que voici. Oh! les surprises du divorce! Deux ménages parisiens, récemment divorcés, les Faverolles et les Pont-Gaudin, se retrouvent inopinément : Faverolles vivant avec Mme Pont-Gaudin ; Mme de Faverolles mariée la veille à Gatinard, tandis que Pont-Gaudin s'estime le plus heureux des trois, ravi d'être débarrassé de sa femme, et très reconnaissant envers Gatinard, qui à été l'amant de Mme Pont-Gaudin, avant d'être le mari de Jeanne Faverolles. Jeanne n'a jamais cessé d'aimer son mari, qui a eu le tort de la tromper tout en l'aimant, lui aussi; elle n'a épousé Gatinard que par dépit, et le lui fera bien voir, d'abord en éludant la nuit des noces, puis en divorçant de nouveau pour re-épouser Faverolles. Maria ne s'accommode pas plus du saule pleureur (Faverolles) que de l'imbécile (Gatinard), qu'elle s'est successivement donnés comme amants, et s'aper-

çoit, sur le tard, que Pont-Gaudin avait du bon : elle redeviendra son amie, sinon sa femme : Pont-Gaudin est un philosophe. Quant à Gatinard, il restera seul avec son déshonneur ! Les femmes mariées et les divorcées ne lui ayant pas réussi, il cherchera une belle et pure jeune fille. Je t'en souhaite ! Ainsi exposée en quelques lignes, la comédie de M. Valabrègue ne dit rien du tout. Animée, à la scène, par l'incontestable esprit de l'auteur — véritable sac à tout grain — et rendue avec beaucoup de tact et de verve par les artistes de M. Brasseur : M. Romain un Faverolles plein d'élégance et de distinction, M. Maugé, un Pont-Gaudin, très franchement comique, M. Albert Brasseur, qui a fait preuve d'intelligence et de modestie en jouant le rôle sacrifié de Gatinard ; par Mlle Davray, très charmante, et Mlle Darcourt, très fine dans les rôles de Jeanne et de Maria, nos deux aimables divorcées.

2 JUIN. — Première représentation du *Voyage de Chaudfontaine*, opéra-bouffe en trois actes, musique de Jehan Noël Hamal (1757), adaptation française de M. H. de Fleurigny [1], et de la *Chanson du Tzigane*, pièce en un acte, en vers, avec musique de scène [2]. Après la clôture du

1. DISTRIBUTION. — Tonton, Mlle *Zélo Duran*. — Rose Bada, Mlle *Thérèse Bastin*. — Adyle, Mlle *Rachel Neyt*. — Caporal Gozlan, M. *Thys*. — Girard, M. *Charvet*. — Une servante, Mlle *Carmen*.

2. DISTRIBUTION. — Sulna, Mlle *d'Arzac*. — Grégor, M. *Montigny*. — Yacoub, M. *Deval*. — Macha, Mlle *Marianne Chassaing*. — Le Pope, M. *Mortier*. — Jegof, M. *Rabet*.

théâtre avec les *Ménages parisiens* en route pour la province, M. Paul Alhaiza a loué la salle pour nous y faire entendre, ce soir, traduit en français, un opéra-bouffe wallon qui a fait, cet hiver, courir tout Bruxelles au théâtre Molière. Je doute que tout Paris coure cet été aux Nouveautés pour le *Voyage de Chaudfontaine*, à moins qu'on tourne la chose à la plaisanterie et que nos jeunes gommeux y viennent, comme autrefois à la salle Taitbout, pour chanter avec les acteurs et imiter avec eux les cris des animaux. Peut-être pourrait-on prendre quelque plaisir à l'audition d'une demi-douzaine de ces morceaux de vieille musique — la partition d'Hamal, compositeur liégeois, date de plus de cent ans — mais trois actes d'ariettes et de chansons, toutes sur le même rhytme, c'est vraiment un peu monotone... Le public de première, bienveillamment disposé, a pourtant redemandé l'air du ténor, M. Thys : « Apaisez-vous, mes tourterelles », la jolie ronde du *Gramignon*, et la chanson à boire : « Vin de Moselle et vin du Rhin » fort bien dite par Mlle Zelo Duran. Nous offrirons aussi nos compliments à M. Charvet qui, dans le rôle du batelier, a fait montre d'une jolie voix de baryton, et à Mlle Thérèse Bastin, qui a eu le mérite de ne pas se laisser décontenancer quand le public s'est mis à siffler et à miauler après elle. Inutile d'insister, n'est-ce pas, sur un livret qui veut être grivois et qui est surtout naïf et n'a pas même un semblant d'intérêt. Il nous restera le souvenir d'un frais lever de rideau sur

l'embarquement de ces dames pour Chaudfontaine, la Grenouillère de Liège.

Dix-neuf représentations : c'est tout ce qu'a pu obtenir ce fameux *Voyage de Chaudfontaine*. Le théâtre avait, de nouveau, fermé ses portes le 21 juin. Il faisait, le 23 septembre, une très heureuse réouverture avec la 51e représentation de *Ménages parisiens*, la très spirituelle et très amusante « comédie » de M. Albin Valabrègue. Le public a pris, comme nous, le plus vif plaisir à cette nouvelle mouture des *Surprises du divorce*, délayée en trois actes, qui se recommandent au spectateur par un dialogue extraordinairement gai. Nous avons dit plus haut le bien que nous pensions de la jolie pièce de M. Valabrègue, interprétée à miracle, sur une scène précédemment vouée à l'opérette, par MM. Albert Brasseur et Maugé, Mmes Juliette Darcourt et Lucie Davray. Le rôle de Faverolles est le seul qui ait changé de titulaire. Le beau Romain étant retenu au Vaudeville, a dû être remplacé par M. Décori, qui n'a pas l'élégance et la distinction de son prédécesseur. Nous engagions aussi Mlle Darcourt à ne pas trop pousser du côté de la charge. De la tenue, mademoiselle, la pièce de Valabrègue a été présentée au Théâtre-Français.

20 OCTOBRE. — Première représentation du *Maître*, étude de paysans, en trois tableaux, de M. Jean Jullien [1]. — Comme la *Chance de Fran-*

1. DISTRIBUTION. — Jean Fleutiaut, M. *Mévisto*. — Gervais Fleutiaut, M. *Décori*. — Pierre Boulas, M. *Angelo*. — Dagneux, M. *Lauret*. — Guillaume, M. *Dubois*. — Annette Fleu-

çoise, de Georges de Porto-Riche, *Jacques Damour*, de Léon Hennique, et le *Baiser*, de Théodore de Banville, avaient émigré du Théâtre-Libre au Gymnase, à l'Odéon, et même au Théâtre-Français, le *Maître* de M. Jean Jullien, vient de passer de chez M. Antoine, — où il avait été joué deux fois seulement (y compris la répétition générale) — aux Nouveautés, où, en dépit de l'estime de tous les critiques, il n'obtiendra hélas ! devant le grand public guère plus d'une douzaine de représentations... Quand, en mars dernier, nous vîmes jouer le *Maître* au Théâtre libre, nous exprimâmes le désir que la pièce fût reprise par un vrai théâtre. Notre souhait a été exaucé. Par qui ? Par ce pauvre Brasseur... Hanté, sinon conquis par les idées nouvelles, le directeur des Nouveautés avait demandé à M. Jean Jullien cette étude réaliste dont toute la presse avait fait l'éloge, et s'était mis courageusement aux répétitions. La mort l'y surprit brutalement, alors qu'il avait déjà réclamé pour le jouer lui-même en ses tournées à travers la province (à Paris, le créateur de Groseillon eût craint de ne pas être pris au sérieux) le rôle du père Fleutiaut, créé ici par Antoine et passé aux mains de Mévisto. Je ne sais si le *Maître* est un « chef-d'œuvre », comme l'affirmaient quelques chauds amis de M. Jean Jullien, se croyant obligés d'exagérer par leurs bravos un peu bruyants un succès qui s'affirmait tout seul auprès des délicats et des

tiaut, Mme *Billy*. — Françoise Fleutiaut dite l'Oisette, Mlle *Luce Colas*.

lettrés. Mais, à coup sûr, c'est « une œuvre »: l'œuvre franche et sincère d'un artiste probe et loyal, et qui plus est, d'un homme de théâtre. En deux mots, rappelons la donnée très claire et très simple de cette étude frappante de justesse et de vérité. Nous sommes en Normandie. Déjà moralement enterré par sa femme et par son fils, le père Fleutiaut se meurt d'une fluxion de poitrine, au fond de la chambre villageoise à peine éclairée, dans l'armoire qui lui sert de lit... La mère est d'avis que le vieux a fait son temps. — « On ne peut pas toujours *durer*, avons-nous entendu dire une brave Picarde à son homme à l'article de la mort. » Le fils a hâte de devenir le maître à son tour, et le voilà taillant et rognant déjà dans le bien, sans plus se soucier de Françoise, une brave fille, celle-là, qui aime réellement son père et voudrait le sauver. Il l'est précisément : un vagabond, recueilli par son ordre, lui applique un vésicatoire qui le tire d'embarras. Le père Fleutiaut n'a tout d'abord pas assez de reconnaissance pour son sauveur, qu'il installe à sa ferme des Ardillats, et auquel il promet la main de sa fille. Il a compté sans les siens, qui l'excitent contre l'intrus à un tel point qu'il finit par le chasser, le menaçant des gendarmes et l'appelant canaille.—« C'est vous qui êtes des canailles ! » dit Françoise, qui aime mieux quitter ses parents et laisser là son bien que d'abandonner son amoureux, avec lequel elle s'en va vivre honnêtement. Mlle Luce Colas — très gros succès — a été tout à fait gentille et tout à fait vraie, dans le joli rôle

de Françoise, auquel elle prête un accent normand exact et gai. Angelo lui donne sympathiquement la réplique. M. Mévisto a composé avec un talent des plus sûrs le rôle du père Fleutiaut, qui ne convenait pas absolument à sa nature; mais l'auteur a craint que M. Maugé, à qui le rôle avait été primitivement distribué, en fît un Gaspard des *Cloches de Corneville*. Sans valoir Mlle Barny, Mme Billy est fort convenable dans la mère Fleutiaut ; mais M. Décori nous a fait vivement regretter un M. Janvier qui, au Théâtre Libre, avait créé en artiste de race le rôle du Soldat. M. Décori nous semble aussi loin que possible du « naturel », rêvé par les apôtres du *théâtre vivant*.

3 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Pie au nid*, vaudeville en trois actes de M. Georges Duval [1]. — Ventison s'est mis en tête de marier son ami Chanforan — c'est la pie au nid — avec Mlle Pamphilia, la sœur un peu mûre de l'ex-turco Gigobard. Ventison ignore deux choses — comment diable ! peut-il les ignorer ? — c'est d'abord que Chanforan est déjà marié ; c'est ensuite que son ami est le « bon ami » de Caroline, sa troisième femme. Deux fois cocu (le mot y est) il ne peut manquer de l'être une troisième ! Chan-

1. DISTRIBUTION. — Ventison, M. *Maugé*. — Gigobard, M. *Germain* (début). — Chanforan, M. *Guy*. — Livaret, M. *Rablet* (début). — Oscar, M. *Calvin* fils (début). — L'interprète, M. *Dubois*. — Gaétan, M. *Boniface*. — Un garçon de café, M. *Prosper*. — Un bossu, M. *Brebant*. — Un collégien, M. *Danvers*. — Léonie, Mme *Harris*. — Caroline, Mlle *L. Darray* — Pamphilia, Mlle *Marcelle*. — Estelle, Mlle *Tasny*. — Mathilde, Mlle *Mithoir*. — Blanche, Mlle *Stolkoff*. — Thérèse, Mlle *Francine*. — Marie-Anne, Mlle *Emmy*. — Jacotte, Mlle *Derly*. — Colette, Mlle *Stervil*.

foran ne se doute pas non plus de la difficulté qu'il y a parfois à tromper « tranquillement » sa femme, sans quoi, il ne se serait pas embarqué dans une expédition amoureuse, au bout de laquelle il trouve portée à son compte Zoé, la maîtresse du jeune Oscar, et arrive à avoir pour rival auprès de sa propre femme Gigobard lui-même l'ancien turco. — On a quelque peu chuté... Nous demandons la permission de ne pas insister ici sur ce four colossal, auquel a contribué pour sa part l'acteur Germain dans sa très grossière interprétation du rôle de Gigobard.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Samsonnet*, opérette en trois actes et six tableaux de M. Paul Ferrier, musique de M. Victor Roger [1]. — Samsonnet, c'est le ténor à la mode en 1890, et le premier décor de l'opérette, qui a gentiment réussi aux Nouveautés, nous représente une avant-scène au Nouveau Lyrique (le Lyrique futur) d'où la marquise Espéranza, ambassadrice de Siam, jette force bouquets au beau chanteur. Elle veut plus, elle exige que le docteur Pluchard, un médecin tout à fait « commen-

1. DISTRIBUTION. — Samsonnet, M. *Albert Brasseur*. — Le marquis, M. *Maugé*. — Ecuador, M. *Germain*. — Docteur Pluchard, M. *Guy*. — Dandirac, M. *Lauret*. — Miradoux, M. *Fabrègues* — Montastruc, M. *Dubois*. — Duc de la Grande-Dèche, M. *Calvin* fils. — Mufftar-Bey, M. *Franck*. — Sir Archibald, M. *Boniface*. — Ki-Kibath, M. *Brecant*. — Esperanza, Mlle *Mily-Meyer*. — Madame Corvin, Mme *Billy*. — Princesse Graziella, Mlle *Lambach*. — Lilia, Mlle *Sorel*. — Vicomtesse Bérengère, Mlle *Lepage*. — Comtesse Réséda, Mlle *Debray*. — Lady Elisabeth, Mlle *Darley*. — Ernestine, Mlle *Mario*. — Mme Loriot, Mlle *Luthès*.

cement de siècle », lui présente Samsonnet, dont elle s'assure la présence par un coup de téléphone. Charmant le duetto du téléphone, où l'ambassadrice perçoit la douce voix de polichinelle de son correspondant si impatiemment attendu. Souper par petites tables au restaurant à la mode. Samsonnet ne boit pas de Champagne — c'est si délicat, la voix de ténor ! — et se contente de recevoir du marquis la plaque (elle est en argent) de grand'croix du Dragon d'azur, qui lui confère le droit d'entrer à cheval dans la cathédrale de Bankok. C'est l'ambassadrice elle-même qui chante et le public qui ne s'ennuie pas le moins du monde, ainsi que le lui avaient prédit, au sortir de la répétition générale, quelques oiseaux de mauvais augure, redemande à Mily Meyer (toutoujours délicieux, ce petit bout de femme) les couplets : « Au bout du fossé la culbute. » La marquise prend goût au théâtre et organise, en l'honneur de son cher ténor, une représentation de *Dalila* entre gens du monde. Il faut lui voir répéter son grand duo d'amour avec Samsonnet : Brasseur faisant semblant de chanter de dos, tout en se costumant. La voix qu'on entend est celle d'un M. Deschamps, qui mérite de ne pas rester inconnu. Quant au chœur final : « Allons ! marchons ! », il est bissé par toute la salle, grâce à l'entrain de M. Guy, le médecin de théâtre se faisant régisseur. Et les prédictions dont je vous parlais tout à l'heure s'en vont à vau-l'eau. Le tableau suivant nous mène à l'ambassade, où la marquise a donné rendez-vous à Samsonnet.

C'est pour ce soir... Mais voilà qu'au moment psychologique, alors qu'Espéranza, non contente d'avoir collectionné la mâchoire d'âne du créateur de Samson, vient de couper une mèche de ses vrais cheveux au ténor aimé qui repose la tête sur ses genoux, voilà que le marquis sort de la chambre où sa femme l'a envoyé se coucher, et force est à Samsonnet de passer sur le balcon, d'où le danger passé, il revient couvert de neige, et pourvu d'un rhume qui lui retire désormais la meilleure partie de ses moyens. Ce n'est pas tout: en rentrant dans le boudoir de sa bien-aimée, Samsonnet a trouvé le secrétaire particulier de la marquise, le jaloux Ecuador (celui-ci s'était réfugié dans une baignoire encore pleine d'eau) qui le provoque. Le duel a lieu au château des Catalpas, duel *select* où les gendarmes font ranger la foule avide de voir. Samsonnet est légèrement blessé et perd son prestige aussi facilement qu'il a perdu sa voix. La marquise n'en veut plus; elle en tient désormais pour le baryton... Légère comme la plume au vent! Ce n'est rien que cette piécette, mais ce *rien* encadré dans de jolis décors et présenté par des artistes aussi adroits que Mily-Meyer et M. Albert Brasseur, ne nous a pas déplu un instant. M. Maugé dort gentiment son rôle; M. Germain, plus singe que jamais, tire du sien tout ce qu'il peut en tirer. Quant à M. Guy, qui a fait preuve de tact et de bonne amitié en rattrapant son camarade Germain qui se perdait dans sa romance de la *Donna è mobile*, il ne mérite que des éloges pour sa verve

et sa distinction. La distinction, c'est aussi la note caractéristique de la musique, spirituellement parodique, de M. Victor Roger.

Le théâtre fermait ses portes le 22 décembre, pour ne les rouvrir qu'au mois de janvier 1891.

L'année se résumait dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de repr. pendant l'année.
* *La Grande Vie*, vaudeville.....	3	2 Janvier	41
L'Architecte, comédie	1		14
Séraphin, vaudeville...........	1		39
* *Nos jolies fraudeuses*, c.-vaud.	3	11 Février	51
La Gymnastique en chambre, v.	1		60
Le Misanthrope et l'Auvergnat, c.	1	1 Mars	29.
* *La Vocation de Marius*, pièce..	3	29 Mars	15
* *Ménages Parisiens*, comédie....	3	17 Avril	76
Qui perd gagne, vaudeville.....	1	17 Avril	52
* *Le Voyage de Chaudfontaine*, opéra-bouffe..................	3	2 Juin	19
* *La Chanson du Tzigane*, p. en v.	1	2 Juin	19
L'Oncle Annibal, vaudeville......	1	23 Septemb.	60
* *Le Maître*, étude	3 t	20 Octobre	17
* *La Pie au nid*, vaudeville.....	3	3 Novemb.	19
* *Samsonnet*, opérette...........	3 a. 6 t.	26 Novemb.	29
Domino, comédie	1		27

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE CLUNY

Le succès de l'*Année joyeuse*, l'amusante revue de MM. Milher et Numès, s'était prolongé jusqu'au 28 février. Le 1er mars avait lieu la première représentation de *Superbe occasion*, vaudeville en trois actes de MM. Busnach et Debrit. [1] — Une bonne folie sans prétention, mais non certes, sans agrément : le premier acte, plus fin ; les deux autres, tombant dans la charge et menant le quiproquo à perte de vue. Deux noces se célèbrent le même jour au Moulin Vert : celle de Clos-Morille et Mlle Henriette Cabidoche ; celle de Georgina, une ex-dégrafée, qui a trouvé un bon jobard d'épouseur en la personne de Lantillac, jeune pharmacien de Clermont-Ferrand.

1. DISTRIBUTION. — Cabidoche, M. *Dorgat*. — Taponier, M. *Allart*. — Alphonse, M. *Lureau*. — Clos-Morille, M. *Numas*. — Oscar, M. *Le Gallo*. — Le Commissionnaire, M. *Brunais*. — Lantillac, M. *Feraud*. — Théodore, M. *Bonarel*. — Pichu, M. *Rocher*. — Jean, M. *Fehis*. — Georgina, Mlle *L. Diony*. — Mme Jules, Mme *Cuinet*. — Mme Cabidoche, Mme *Bilhaut*. — Henriette, Mlle *Deville*, — Margotte, Mlle *Guitty*.

Celui-ci, qui a de la niaiserie à revendre, croit à la vertu de Georgina, désignée à l'agence de mariages où il l'a trouvée par les initiales P. T. (petite tare), qu'il explique par les mots de « petite tache. » Clos-Morille, inventeur d'un procédé de faïence réfrigérante, a mis la main sur un Mécène prêt à lui avancer cent mille francs : Taponier est le nom de cet émule d'Orisis. Tout le monde se retrouve, au second acte, dans l'appartement richement meublé que Cabidoche a sous-loué — superbe occasion ! — à la belle Georgina. Et voilà que commence la série des quiproquos plus cocasses les uns que les autres ; Mme Jules, la concierge, prenant Mme Cabidoche pour la mère de Georgina ; Taponier, prenant Clos-Morille pour son mari ; Clos-Morille trouvant dans le secrétaire de la dite Georgina des lettres d'amour qu'il croit adressées à sa femme : Cabidoche passant pour le prince, ex-protecteur de la cocotte, etc. J'en passe et des meilleurs. Pauvre Georgina ! dégoûtée du mariage par la terrible danse qu'elle a reçue de son Auvergnat, elle ne songe qu'à divorcer pour recommencer sa petite vie d'autrefois — quelle idée avait-elle de vouloir redevenir honnête ! — et désirant rentrer le plus vite possible en possession de son mobilier, elle offre à Cabidoche de le payer en espèces. Taponier, surpris par le commissaire de police que Lantillac était allé quérir en conversation criminelle avec Mme Jules — pourquoi diable la concierge est-elle venue coucher dans le cabinet de toilette de l'horizontale ? — se décide à comman-

diter directement Georgina ; Clos-Morille est convaincu de l'innocence de sa femme et tout s'arrange. Mlle Diony, en passe de devenir une fort gentille comédienne (honneur à son professeur, M. Dupont-Vernon !) ; Mme Cuinet, une Mme Jules tout à fait plaisante ; MM. Dorgat, Allart et Numas ont très adroitement enlevé le gai vaudeville de MM. Busnach et Debrit.

2 AVRIL. — Première représentation de l'*Enlèvement de Sabine*, comédie-bouffe en trois actes de M. Léon Gandillot [1]. — Est-ce parce qu'on nous avait dit trop de bien du premier acte (se défier des gens qui disent trop de bien des pièces avant la représentation), toujours est-il que je ne l'ai trouvé que gentil, alors qu'il m'était annoncé comme « ravissant ». M. Gandillot nous y montre un extraordinaire bourgeois, Michonneau, en passe de donner sa fille (Sabine est le nom de la demoiselle) à un prétendu non moins extraordinaire. Rigobin, déjà mûr et déjà marié trois fois, a perdu de la même façon ses trois premières femmes. — « De la poitrine ? » lui demande-t-on. — « Non, par le divorce : trois fois trompé... » Et Rigobin nous conte sa sombre histoire ; il sait bien que, le mariage ne lui ayant point réussi, il lui restait le dévergondage... Mais il est avant

1. DISTRIBUTION. — Michonneau, M. *Véret*. — Rigobin, M. *Dorgat*. — Chamuzot, M. *Allart*. — Tripon, M. *Lureau*. — Adrien, M. *Numas*. — Crétinois, M. *Brunais*. — Barberet, M. *Muffat*. — Antoine, M. *Rocher* — Mme Michonneau, Mme *A. Cuinet*. — Sabine, Mlle *Deville*. — Nathalie, Mme *Bilhaut*. — Florestine, Mlle *Guitty*. — Mathilde, Mlle *Bl. Andhrée*.

tout pour la morale et pour la méthode. C'es ainsi qu'il a refusé d'épouser la fille du dentiste Chamuzot, dont il avait déjà épousé la nièce (pas deux fois de suite dans la même famille) et qu'il demande aujourd'hui la main de Mlle Michonneau. Mais Sabine est aimée par un jeune architecte sans clientèle et se fait enlever par lui, le jour même où on l'attend à la mairie pour célébrer son mariage avec Rigobin. La femme de chambre jette les hauts cris : « Un architecte, ce n'est déjà pas si comme il faut ! » Et toute la salle de se tourner vers M. Charles Garnier qu'a amené son ami Sarcey. Gros effet, qui, malheureusement, ne se renouvellera pas le lendemain. D'abord atterrés par l'évènement, M. et Mme Michonneau discutent « froidement » la question de l'enlèvement de leur fille. — « Est-elle partie pour toujours, ou pour quelque temps seulement ? » — « Si encore on savait où elle est... » — « Qu'est-ce que cela peut te faire, l'endroit où elle est allée ? » répond mélancoliquement l'imperturbable Michonneau. Enfin, les gens de la noce attendant toujours à la mairie, on se décide à remettre la cérémonie, sous prétexte d'indisposition de la mariée, et ici un quiproquo qui étonne et qui détonne dans une pièce où l'auteur des *Femmes collantes*, de la *Mariée récalcitrante* et de la *Course aux Jupons*, a mis surtout des types et des mots : Tripon, de l'Agence de renseignements : Célérité, Prudence et Discrétion, en relation, avec le Syndicat des concierges, est pris pour le docteur. L'Agent se dit sur la trace des fugitifs : il les

croit à Asnières ou en route pour Buenos-Ayres, « il faut bien amuser le client », alors que le jeune architecte ramène intact (est-il nigaud ! dit la bonne) Mlle Sabine, toute prête à « essayer encore une fois », puisque cette première tentative n'a pas réussi, et repartant de nouveau avec son ravisseur. Cela pourrait durer longtemps, si les Michonneau n'avaient l'idée de s'adresser à eux-mêmes une lettre anonyme dénonçant Rigobin comme un triple assassin. Rigobin, dégoûté, abandonne la partie, et Michonneau qui, toujours égoïste et blagueur, avait résolu de faire de la chambre de sa fille une salle de billard, accorde enfin la main de Sabine au jeune architecte, qui, pour la seconde fois, l'a ramenée au bercail. Cette fois, il y a urgence. Il est fort amusant, ce troisième acte, plus amusant peut-être que le premier, et termine joyeusement la vivante comédie de M. Gandillot, merveilleusement enlevée par M. Dorgat (ce Rigobin qui consacre plusieurs heures par jour à *observer*). M. Véret, un Michonneau plus vrai que nature, et Mme A. Cuinet, l'excellente mère de Mlle Sabine.

La soirée s'était ouverte par un charmant acte de M. Georges Boyer, intitulé *La Famille*, petite pièce imitée des proverbes de Théodore Leclerc et revue par Gondinet (excusez du peu !) qui renferme une idée de comédie, d'où découlent plusieurs scènes réellement amusantes. Créée, il y a quelque dix ans, au Palais-Royal par Geoffroy, Calvin, Milher, Guillemot, Mlles Lemercier, Dezoder, Marot et Alice Lavigne, la *Famille* est jouée

avec beaucoup d'entrain par la jeune troupe de Cluny.

24 AVRIL. — Reprise de *Trois femmes pour un mari* [2], dont c'est la 887e représentation.

2 MAI. — Première représentation d'*Un beau-père en hussard*, vaudeville en un acte, de M. Richard O'Monroy [3].

14 MAI. — Première représentation des *Locataires de M. Blondeau*, vaudeville en cinq étages, de M. Henri Chivot [4]. Nous sommes au premier étage, chez le propriétaire Blondeau. Blondeau, c'est Dorgat, un des acteurs de la troupe de M. Léon Marx que nous préférons. Après avoir fait sa fortune dans la fabrication des queues de boutons, M. Blondeau a pu redorer le blason des Castelbombé et acheter la maison à cinq étages qui fait le sujet de la pièce. Mais, avec la fortune, surgissent bientôt les ennuis du propriétaire. Ainsi est-il reconnu par le coiffeur du rez-

1. DISTRIBUTION. — Griffard, M. *Muffat*. — Bouquin, M. *Brunais*. — Baudru, M. *Picard*. — Aristide, M. *Le Gallo*. — Polymnie, Mlle *Jane Thierry*. — Modeste, Mlle *Luceuille*. — Alexandrine, Mlle *Guitty*. — Toinon, Mlle *Mariette*.

2. DISTRIBUTION. — Carindol, M. *Dorgat*. — Dubochard. M. *Veret*. — Dardenbois, M. *Lureau*. — Raoul, M. *Numas*, — André, M. *Le Gallo* — Boxoon, M. *Brunais*. — L'adjoint, M. *Picard*. — Baptiste, M. *Muffat*. — Mme Bassinet, Mme *Cuinet*. — Mme Carindol, Mme *Bilhaut*. — Pigeonnette, Mlle *Luceuille*. — Juliette, Mlle *Deville*. — Miss Victoria, Mlle *Bérette*. — Euphémie, Mlle *Mariette*. — Françoise, Mlle *Lurmont*.

3. DISTRIBUTION. — Radigueau, M. *Muffat*. — Chambly, M. *Picard*. — Baptiste, M. *Rocher*. — Amélie, Mlle *Leclerc*.

4. DISTRIBUTION. — Blondeau, M. *Dorgat*. — Riflardini, M. *Allart*. — Borameda, M. *Lureau*. — Billardin, M. *Numas*. Sainte-Amaranthe, Mlle *Diony*. — Bianca, Mme *Cuinet*. — Mme Blondeau, Mlle *Luceuille*.

de-chaussée, dont il a été autrefois le camarade, et à peine emménagé, doit-il recevoir les réclamations de ses locataires. L'huissier du troisième formule sa plainte. Cet officier ministériel — qui sait habiller sa pensée ! — dénonce avec toutes sortes de précautions oratoires, le scandale produit dans cette maison honnête par la baronne de Sainte-Amaranthe, baronne du demi-monde qui reçoit, au second étage, nombreuse et joyeuse société. Blondeau ne fait ni une ni deux ; il donne congé à la baronne. Celle-ci se venge en organisant sur la tête de son propriétaire un « chabannais » de première classe. — « Nous faisons, dit-elle, un peu de musique de chambre... » Mais, en fait de « chambre », Blondeau n'en connaît qu'une... qu'il s'abstient de désigner, capable de rivaliser avec un pareil charivari. Mal lui en a pris, d'ailleurs, de monter au second, car il y trouve, caché dans une armoire, le ténor Rifflardini qu'il a jadis sifflé, au moment où, n'ayant pas encore embrassé la carrière italienne, il s'appelait simplement Dupiton. Et c'est pour éviter la paire de gifles que lui a promise, en revanche, Rifflardini ou Dupiton, que Blondeau entreprend la course folle qui est le fond de tout vaudeville plus ou moins imité de l'immortel *Chapeau de paille d'Italie.* Si l'infortuné, Blondeau échappe à la paire de gifles du ténor, que reçoit à sa place l'huissier Bompérier, il lui sera bien difficile d'éviter le duel à la navaja, que lui propose l'étonnant colonel portugais Borameda, amoureux, lui aussi, de la « forta

croupa » de la baronne Sainte-Amaranthe. Le troisième étage se passe chez l'huissier, qui, cherchant un moyen de séparation, se regarderait comme un « veinard » le jour où il pourrait surprendre sa femme en flagrant délit. Nous sommes, au quatrième, chez l'immense ténor Riffiardini, qui vient de refuser les conditions de Pétersbourg, où on lui offre « la reconstruction de la salle pour que sa voix porte davantage » et dont l'appartement est tapissé des couronnes qu'il a reçues tant à Pont-à-Mousson qu'à Brive-la-Gaillarde. La pièce se termine au cinquième étage, dans l'atelier des modistes où a pénétré Blondeau, très excité depuis qu'il a avalé la tasse de chocolat spécial préparée pour le ténor à la mode. Mme Blondeau (née Agathe de Castelbombe) surprend son mari au moment où il esquisse un quadrille avec les jeunes modistes. Nos compliments à MM. Dorgat (déjà nommé), Allart (qui s'est fait une excellente tête de ténor), Lureau, Numas; Mmes Diony et Cuinet. Tous ont fait de la reprise des *Locataires de M. Blondeau* un long éclat de rire. La pièce qui se donnera avec un vif succès à la matinée gratuite du 14 juillet, tenait deux mois l'affiche de Cluny.

18 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) des *Noces d'un réserviste*, vaudeville, militaire en quatre actes de M. Henri Chivot et feu Alfred Duru [1]. — Voici, tout « cliché » le

1. DISTRIBUTION. — Bouillancourt, M. *Dorgat*. — Grinchard, M. *Lureau*. — Trubert, M. *Allart*. — Dutilleul, M. *Numas*. — Des Épinglettes, M. *Le Gallo*. — Rouget, M *Maffat*. — Justin, M. *Rocher*. — Gustave, M. *Picard*. — L'inspec-

scénario de la pièce. Il s'agit d'un monsieur qui vient de se marier et qui, au moment de monter en wagon avec sa jeune épousée, apprend qu'il lui faut faire ses vingt-huit jours. Force lui est d'obéir à la loi. Il part, désolé. Sa femme — qui n'est pas encore sa femme — le rejoint à Evreux, où on l'a envoyé... Mais, chaque fois que l'infortuné réserviste va pouvoir rejoindre sa moitié et se conjoindre avec elle — un obstacle survient qui les sépare. Au bout de quarante-huit heures, le mari platonique a, par ses fugues, attiré sur sa tète toutes les rigueurs du code militaire... lorsqu'on s'aperçoit que c'est par erreur qu'on lui fait faire en ce moment ses vingt-nuit jours. On le rend à la vie civile et à l'amour conjugal. Cette donnée rudimentaire se complique de force histoires accessoires. La jeune mariée a naguère été promise à un capitaine, qui se trouve être précisément celui du mari et qui est furieux qu'on lui ait manqué de parole. Le beau-père fait la cour à une actrice qui est une ancienne amie de son gendre. Le sergent a une nièce qui a été séduite par un fumiste, lequel se trouve faire ses vingt-huit jours à Évreux où elle est en place. On fait passer l'actrice pour la jeune mariée, le sergent prend le jeune mari pour le séducteur de sa nièce, etc. C'est de la pure farce, du vaudeville sans prétention, mais c'est drôle. Et la

teur, M. *Cazelles*. — Thomas, M. *Cousin*. — Pichut, M. *Fréhis*. — Colombe, Mme *Cuinet*. — Rosalba, Mlle *Angelot*. — Pivoine, Mlle *Guitty*. — Valentine, Mlle *Meissonier*. — Margot, Mlle *Lurmont*. — Rosette, Mlle *Bérette*. — Coralie, Mlle *Mariette*. — Irma, Mme *D'Estrees*.

pièce qui n'avait pas eu de succès au Palais-Royal, où elle était pourtant jouée par Dailly, Milher, Raimond, Calvin, Numa, Mmes Mathilde, Lavigne et Dinelli, a provoqué à Cluny (question de milieux) un long éclat de rire. MM. Dorgat (toujours plein de naturel), Lureau (il fallait entendre le sergent Grinchard commander l'exercice du chassepot), Le Gallo (en réserviste gommeux) et Mlle Guetty (la jeune bonne qui a laissé choir son honneur dans le troisième dessous) sont bien pour quelque chose dans l'excellent effet produit par cette grosse charge sur le public du boulevard Saint-Germain [1].

20 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Madame Othello*, vaudeville en trois actes de MM. Maxime Boucheron et Ernest Morel [2]. — Au seul vu du titre de la pièce, pas d'erreur possible : il s'agit d'une femme jalouse : Mme Flavie Tabourin, que les amis de son mari appellent par plaisanterie « Mme Othello » et qui, ayant vu jouer *Francillon*, a juré à son mari que « si jamais elle le pinçait », elle lui rendrait la pareille... Pinguet était le nom du clerc de notaire « raccroché » par Mme Francine de Riverolles ;

1. Notons à la date du 21 août la centième représentation de *Disparu*, vaudeville en un acte de M. Edmond Duesberg accompagnant les *Noces d'un réserviste*.

2. DISTRIBUTION. — Robinard, M. *Véret*. — Gorille, M. *Lureau*. — Tabourin, M. *Numas*, — Fernand, M. *Le Gallo*. — Bertinel, M. *Muffat*. — Anatole, M. *Rocher*. — Jean, M. *Cousin*. — Flavie, Mlle *L. Diony*. — Mme Baptiste, Mme *C[illegible]net*. — Alice, Mlle *Doriel*. — Isabelle, Mlle *Laborie*. — Emmeline, Mlle *Orcelle*. — Suzanne, Mlle *Bl. Laurent*. — Joséphine, Mlle *Guitty*. — Hélène, Mlle *Dastie*. — Anaïs, Mlle *Vathier*. — Mme Pimprenel, Mlle *Valenti*. — Marie, Mlle *Darly*.

le cousin et ami de son mari, choisi d'avance par Mme Tabourin, s'appelle Fernand, exerçant la profession d'avocat. Cela posé, sachez que, si Tabourin ne souille pas un seul instant sa robe d'innocence, son invraisemblable fidélité n'a guère d'exemple, pas plus dans l'amusant vaudeville de Cluny que dans la réalité, — la triste réalité. C'est ainsi que Bertinel, son beau-frère, trompe la trop confiante Suzanne avec Mme Isabelle Gorillas — fi! le vilain nom! — et que pour échapper aux poursuites dudit Gorillas, commissaire de police de son métier, l'élégante Isabelle en est réduite à endosser le blanc costume d'un garçon pâtissier. Et tout le monde se rappelle l'aventure du café d'Orsay qui, paraît-il, n'est qu'une jolie légende et n'a rien, absolument rien, d'authentique. Quoi qu'il en soit, le costume de pâtissier enveloppé dans un journal et passant de mains en mains à la soirée donnée à ses locataires et amis par Robinard, — un type de propriétaire que je vous recommande — produit dans le vaudeville que nous a présenté ce soir M. Léon Marx, des effets comiques parfaitement sûrs. Ils sont la joie un peu grosse du second acte, auquel je préfère le suivant pour deux ou trois scènes plus fines, comme celle de la jeune fille à qui l'on refuse Fernand et qui vient naïvement prier le jeune homme de vouloir bien la compromettre. La scène est vraiment originale et elle a été très joliment jouée par Mlle Doriel et par M. Le Gallo. Et quelle charmante conclusion : « — Je vous avais refusé la main de ma fille quand

vous me l'avez demandée galamment, dit le père; maintenant que vous vous conduisez comme le dernier des polissons, je vous l'accorde. » Très plaisante aussi la conversation des deux hommes: l'avocat que Mme Tabourin somme de tenir la promesse qu'il lui a faite et Tabourin qui craint des « représailles » qu'il ne mérite réellement pas. « — J'ai promis! » dit Fernand. — Eh bien, dit Tabourin, rends-moi le grand service de ne pas rendre à ma femme le grand service qu'elle te priera de lui rendre... » Très amusante enfin, sinon très vraisemblable, la scène où Mme Tabourin s'en vient demander à Robinard — qui n'y comprend rien — ce qu'elle voulait demander à Fernand. Mais rassurez-vous: Mme Tabourin, qui est une aussi honnête femme que Mme de Riverolles, ne pousse pas jusqu'au bout (ça serait bien injuste) ses résolutions de vengeance, et comme un bon vaudeville qu'il est, le vaudeville de MM. Boucheron et Morel se termine avec des rires. J'ajoute qu'il est très joyeusement interprété. Mmes Diony, Cuinet, Doriel (une ingénue qui, je crois, vient de Rouen et qui en tout cas n'y retournera pas), Orcelle (qui, vu son nom, pourrait venir de Montmartre et n'en a pas l'air: elle a très sincèrement rendu les pâmoisons d'Emmeline), Blanche Laurens et Guitty (qui nous rappelle la pauvre petite Lamare du Vaudeville); MM. Véret, Lureau, Numas, Le Gallo (retenez ce nom: c'est peut-être un futur Noblet) et Muffat font valoir, comme il faut, leurs rôles respectifs.

11 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) des *Petites Voisines*, vaudeville en trois actes de MM. Raymond et J. de Gastyne[1]. Ce n'est qu'une farce, et même une farce assez grasse, mais très gaie, très bien venue, et çà et là, piquée de mots de comédie. Théodorine et la soi-disant Claire du Haut-Pavois sont deux demoiselles de très petite vertu qui habitent deux pavillons contigus. Afin de faciliter les opérations de leur commerce, où les surprises des fâcheux et les embûches des jaloux, créent souvent de désastreuses complications, elles ont fait pratiquer une porte secrète de communication entre leurs domiciles respectifs. Quand Claire a un galant à escamoter, elle le fait passer comme une muscade, chez sa voisine et alliée, et *vice versa*. Claire du Haut-Pavois étant partie subitement pour Tréport, son propriétaire loue, meublé, à une famille de provinciaux : M., Mme et Mlle Dupotard, l'appartement à trucs et à surprises de la demoiselle. Bien entendu, la communication n'est pas fermée, puisque tout le monde, à part les intéressées, en ignore l'existence. Il en résulte qu'on » marche dans le mur » de la famille Dupotard, et qu'il pleut tantôt des clients fourvoyés de Claire du Haut-Pavois, qui se trouvent en présence de Mme Dupotard, et tantôt des « oi-

1. DISTRIBUTION. — Bibinoff, M. *Lureau*. — Dupotard, M. *Dorgat*. — Gagarel, M. *Veret*. — Trigaudier, M. *Allart*. — Célestin, M. *Le Gallo* — Rastabadas, M. *Muffat*. — Pontonnet, M. *Duhamel*. — Lardoize, M. *Rocher*. — Théodorine, Mlle *L. Diony*. — Mme Dupotard, Mme *Cuinet*. — Claire du Haut-Pavois, Mlle *Laborie*. — Laure, Mlle *Doriel*. — Eulalie, Mlle *Luceuille*. — Narcisse, Mlle *Orcelle*. — Léonie, Mlle *Dastie*.

seaux » envolés de chez la voisine. C'est le prince Bibinoff, le protecteur en titre de Théodorine qui donne ce nom d'« oiseaux » aux intrus qu'un coup de sonnette fait voler de chez la petite dame, et sur lesquels il ne peut jamais mettre la main, grâce à leur fuite précipitée chez la voisine Claire. Trois petits actes durant, ce Russe court après ces « oiseaux » avec lesquels il veut absolument se battre au revolver. Cette chasse se complique de force incidents : Mlle Dupotard a pour fiancé le jeune Célestin Boussignol, qui fréquente en attendant son mariage, chez Théodorine, où il a pour rival, entre autres, son oncle Trigaudier ; Dupotard est pris par le prince Bibinoff pour un troisième larron. Enfin il y a un huissier qui vient, escorté de ses recors, faire enlever les meubles saisis sur Claire du Haut-Pavois... Tout cet imbroglio est gaiment et adroitement mené, et l'assortiment de quiproquos au milieu desquels se débat la famille Dupotard, a beaucoup amusé le public de Cluny. La pièce était très bien jouée autrefois au Palais-Royal. Elle est joyeusement enlevée par la troupe de M. Léon Marx. — MM. Lureau, Dorgat, Véret, Allart, Le Gallo et Mmes Diony, Cuinet, Laborie, Doriel, Luceuille et Orcelle, tous remplissent les *Petites Voisines* de leur verve et de leur entrain.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de *Paris instantané*, revue en trois actes et dix tableaux de MM. Milher et Numès. — Mettant la charrue avant les bœufs, et au commencement ce qui doit être à la fin, je vous dirai que la

revue en vers de l'Odéon était une trouvaille vraiment comique, et que le rigodon si sérieusement enlevé par M. Muffat (la Bête humaine), et par Mlle Orcelle, en Uranie, était tout ce qu'il y a de plus drôle. Puis on voyait passer, sortant de chez Emile, le fidèle Emile de « Parforêts », (Parfouru dit Porel), l'ami Bergerat un rouleau sous le bras : — « C'est la vingt-cinquième qu'ils me refusent !... » On applaudissait Marie Stuart du Château Historique d'Eau ; Miss Hélyett des Bouffes, le Bébé de l'*Ogre :* Mlle Cl. Dubos avait certainement la plus jolie voix de la soirée ; le *Député Leveau* — c'était une véritable distribution de prix — et *Ma Cousine*, où croyant imiter Baron, M. Lureau nous rappelait feu Brasseur : le duo de *Samson et Dalila :* « Je suis Philistin, tu es Philistine » sur l'air de *Litchen et Fritzchen ;* Allart en Cléopâtre — un rêve ! — la parodie de l'*Enfant prodigue*, par des Pierrots nègres ; puis Mlle Guitty, — une nature, celle-là — aussi drôle en sa danse du ventre qu'elle l'était précédemment en Cantinière et en Gugusse, à qui l'on redemandait trois fois le couplet.

Deux ronds,
C'est pas une affaire
On a son funiculaire,
Funiculi, Funicula.
Pour être populaire.
Funiculaire, il n'y a que ça !

Enfin MM. Milher et Numès nous donnaient la vision des théâtres dans cent ans : l'Opéra-Comique reconstruit ! C'est sur ce tableau que se ter-

minait leur revue, si luxueusement montée par M. Léon Marx. Il fallait voir Mlle Laborie, superbe sur son trapèze ; Mlle Diony, adorable en son costume de bluets ; Mlle Jeanne Andrée, toujours aussi belle et aussi triste ; se divertir avec M. Le Gallo, le voyou quêtant pour une erreur judiciaire. — « Vos juges so sont donc trompés ? » — « Ils m'ont acquitté ! » ; rire de la plaisante manifestation des gardiens de la paix ; entendre la *banda* de Cluny ; demander au compère Dorgat un peu plus de gaîté, aux auteurs un peu moins de réclames, et ne pas se montrer trop exigeant envers des « revuistes » sans prétention, et leur aimable impresario, qui avait tout fait pour que le spectacle nous réjouît l'œil, — sinon l'esprit.

Le théâtre Cluny avait commencé l'année et l'a terminé avec une revue. Entre les deux dates du 1er janvier et du 31 décembre, le tableau suivant résumait son existence en 1890.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
L'Année Joyeuse................			72
La Vénus aux légumes.........			72
* *Superbe occasion*, vaudeville..	3	1 Mars	38
Les Cinq filles de Castillon, com.	1	1 Mars	38
* *L'Enlèvement de Sabine*, c.-b.	3	2 Avril	26
La Famille, comédie.............	1	2 Avril	89
Trois femmes pour un mari, c.-b	3	24 Avril	23
* *Un beau père en hussard*, vaud.	1	2 Mai	28
Les Locataires de M. Blondeau, v.	5 ét.	14 Mai	77
* *Disparu*, comédie.............	1	16 Mai	162
* *Les Noces d'un Réserviste*, v...	4	18 Juillet	70
* *Madame Othello*, vaudeville...	3	20 Septemb.	24
Les Petites Voisines, vaudeville..	3	11 Octobre	54
* *Paris instantané*, revue.......	3 a.10t.	27 Novemb.	39
L'Esprit d'Ernest, comédie......	1	27 Novemb.	34

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

Après *Mme Favart*, où Mlle Nixau a hérité du rôle abandonné par Mme Judic, notons, à la date du 7 février, les reprises des *Bavards* d'Offenbach [1] et de *Bonsoir, Monsieur Pantalon*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Lockroy et de Morvan, musique d'Albert Grisar [2]. — Sur le joli poème de M. Charles Nuitter — tiré d'un intmerède de Michel Cervantès — pétillant de sel et d'esprit local, Offenbach jeta des airs à faire danser l'alcade des *Bavards* et à défrayer toutes les sérénades de Paris. Ce n'est pas de la caricature musicale, comme on l'a dit, mais un tableau de genre plein de couleur et d'esprit. La bouffonnerie en est élégante, le musicien reste

1. DISTRIBUTION. — Cristobal, M. *Bartel*. — Sarmiento, M. *Schey*. — Toribio, M. *Vavasseur*. — Perez, M. *Van Laer*, Roland, Mlle *Lucile Chassaing*. — Béatrix, Mlle *Jane Evans*. — Inès, Mme *Peyral*

2. DISTRIBUTION. — Lelio, M. *Ch. Lamy*. — Tiritofoli, M. *Grégoire*. — Pantalon, M. *Berthier*. — Premier porteur, M *Desmonts*. — Deuxième porteur, M. *Van Laer*. — Lucrèce, Mlle *Réval*. — Colombine, Mlle *Peyral*. — Isabelle, Mlle *Lucy Rhema*.

léger dans sa charge ; ses coq-à-l'âne même ont des ailes. Le verre d'Offenbach n'était pas énorme, mais il buvait toujours dans son verre. Parmi les airs qu'on a le plus applaudis à cette reprise des *Bavards,* nous citerons le chœur des créanciers et le petit trio bouffe du premier acte qui trotte si joliment sur sa mesure syllabique. Le second acte contient un aimable quintette, une valse entraînante, d'amusants couplets de table : le tout connu et charmant... Les *Bavards* fournirent à Mme Ugalde l'un des triomphes de sa carrière artistique. Mlle Lucile Chassaing est un joli Roland ; Mlle Jane Evans est une Béatrix pleine d'entrain et Mlle Peyral une gentille Inès. M. Bartel est fort drôle dans l'alcade à grandes manches et à grande baguette complété par la longue et blême figure d'un greffier (M. Vavasseur), qui suit à pas comptés son doux maître, comme le spectre de la maigreur talonnant le dieu de l'obésité. — L'action de *Bonsoir Monsieur Pantalon* se passe à Venise dans la maison du docteur Tiritofoli. Isabelle, sa nièce, doit épouser le fils de M. Pantalon, Lélio, qu'elle ne connaît pas encore. Il se fait introduire dans un panier à l'adresse de Colombine, suivante de Mme Lucrèce, maîtresse du logis. Par une suite de péripéties assez bouffonnes, le panier vient à tomber dans le canal du Rialto. En apprenant que ce panier renfermait un homme vivant, tout le monde est dans la stupeur. Un peu plus tard, Lélio reparaît, mais pour être presque empoisonné par une drogue du docteur. Pas de veine, décidément, il

signor Tiritofoli!... Comment cacher ce nouveau meurtre à M. Pantalon, qui arrive pour célébrer l'hymen de son fils? Tout s'explique et finit bien, comme au théâtre de la foire. La pièce, imitée des *Rendez-vous bourgeois*, ne laisse pas d'être fort amusante. La musique d'Albert Grisar est parfaitement appropriée aux situations. Nous rappellerons la sérénade chantée au lever du rideau, l'air du ténor: « J'aime, j'aime » qui est fort comique, et le quatuor : « Bonsoir, monsieur Pantalon! » qui a donné son nom à la pièce; il en est, du reste, le morceau musical le plus intéressant. M. Ch. Lamy chante avec bien du goût le rôle de Lélio ; Mlle Peyral est une bien mignonne Colombine, aussi charmante comédienne que virtuose exercée ; M. Grégoire est un amusant Tiritofoli.

14 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Entr'acte*, amusante opérette en un acte de M. Maxime Boucheron, agréablement mise en musique par M. André Martinet et joyeusement interprétée par Mmes Ellen Andrée et Mary Gillet, MM. Bartel, Schez et Vavasseur. Le spectacle commence, ce soir là, par le *Violoneux* d'Offenbach.

13 MARS. — Première représentation du *Fétiche*, opérette en trois actes de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, musique de M. Victor Roger [1]. — Consultez le programme que vous remet,

1. DISTRIBUTION. — Rinsbeck, M *Germain*. — Canuche. M. *De Kernel*. — Marquis de Kerkanigoukaradec, M. *Bartel*, — Valentin des Hauts-Créneaux, M. *Ch. Lamy*. — Diguedon, M. *Vavasseur*. — Yvette, Mlle *Decroza*. — Irène, Mlle *Peyral*. — Célesta, Mlle *Mary Gillet*. — Margot, Mlle *C. Du bos*.

en entrant, l'aimable M. Bessac, contrôleur en chef du théâtre des Menus-Plaisirs, vous y verrez que la scène se passe à Ploukérouan (Bretagne) vers 1830. Vous y verrez aussi que lesdits costumes bretons ont été dessinés par Job, et les décors, non moins bretons, brossés par MM. Butel et Valton, deux nouveaux venus dans la lignée des peintres décorateurs. Vous y lirez, en tête de la distribution, le nom de M. Germain, et, certes, il méritera cette première place par le gros, le très gros succès que va lui valoir sa création du garde-champêtre Rinsbeck, sourd comme une pioche (c'est la faute à un hanneton qui s'est logé dans son oreille) quand le vent est au sud-sud-ouest, et dont l'ouïe devient très fine quand tournent les girouettes. Vous y apprendrez enfin que la partition de M. Victor Roger, achetée déjà par l'éditeur Heugel, compte vingt et un morceaux, sur lesquels votre annaliste notera à votre intention tous les *bis* et tous les *ter* (il y aura des *ter*) de cette joyeuse soirée. Car la soirée a été aussi gaie qu'avait été gaie, sur le boulevard, une belle journée de Mi-Carême ensoleillée. Non certes que le livret de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville soit d'une stupéfiante nouveauté : entre nous, ces déguisements et ces travestissements ont traîné partout et sentent le « décroche-moi ça » de la vieille friperie d'opérette. Mais ce Germain (on pourrait établir un concours simiesque entre Mesmaker et Germain) ce Germain est si cocasse que la salle entière lui a redemandé trois et peut-être même quatre fois le scé-

nique et comique terzzetto d'*Imperturbablement* et l'applaudi comme on applaudissait jadis Mme Miolan-Carvalho, quand il a chanté sur l'air de la valse de *Mireille* : « O légère hannetonne : à toi je m'abandonne. » — Oui, c'est entendu, Germain était très drôle, me direz-vous, mais le *Fétiche*, qu'est-ce que le fétiche ? — C'est, suivant une croyance bretonne, le bonheur qu'amène dans un ménage un malheureux secouru, le jour de leurs noces, par de nouveaux mariés. Aussi Canuche ne manque-t-il pas l'occasion de porter aide et protection au chevalier Valentin des Hauts-Créneaux, poursuivi comme duelliste (au temps de Louis-Philippe?) et lui prête-t-il, pour mieux s'ensauver, les vêtements de sa jeune épousée Yvette, la jolie fermière. Alors, nous tombons dans la rengaîne de l'éternel déguisement et du traditionnel quiproquo. Passons... Et octroyons-nous la permission de ne pas vous raconter ici un cent millième déguisement, un cent millième quiproquo. Qu'Yvette soit prise pour le chevalier Valentin qu'attend sa gentille cousine Irène, vous le savez, sans que je prenne la peine de vous le dire, et que le troisième acte apporte à Valentin sa grâce, rende à Irène son fiancé. et à Yvette son mari Canuche, vous le devinez avec votre habituelle prespicacité. Ce que j'aime beaucoup, oh mais beaucoup ! dans le *Fétiche*, c'est la musique de M. Victor Roger, point prétentieuse et point banale non plus, alerte et pimpante, dansante et bien rhythmée, une aimable partitionnette, s'il en fut jamais. Je citerai les deux duettos du premier

acte : « Ah ! la riche basse-cour ! » et « J'avais compris tout autre chose » ; la romance dans le style ancien : « Assise un soir dans la fougère » que la gracieuse Mlle Peyral dit en vraie chanteuse comme si elle était encore sur les bancs du Conservatoire dans la classe de l'excellent professeur Archainbaud ; les couplets : « Je suis capitaine de dragons » que Mlle Decroza, très jolie sous le travesti, enlève avec beaucoup d'assurance et de crânerie. MM. Dekernel (Canuche), Bartel (le marquis de Kerkanigoukaradec ; quel nom !) Lamy (Valentin), Mlle Mary Gillet (Célesta) ne méritaient aussi que des compliments.

17 avril. — Reprise de la *Mascotte*. Il n'y a guère que six mois que nous n'avions entendu la *Mascotte* : cela ne pouvait pas durer. Aussi M. Derenbourg a-t-il eu l'idée de reprendre la célèbre opérette d'Audran en la prenant aux Bouffes. Passage Choiseul, les représentations de la *Mascotte* avaient été interrompues par la *Joséphine* de M. Victor Roger. Juste retour des choses d'ici-bas : le *Fétiche*, du même Roger, a dû faire place, sur la scène des Menus-Plaisirs, à la triomphante et encombrante *Mascotte*. La nouvelle Mascotte n'est autre que Mlle Jane Pierny, rentrant au berceau de ses premiers succès, dans *François les Bas-Bleus* et la *Petite Mariée*, Mlle Jane Pierny, qui s'était fait enlever un beau soir, aux Nouveautés, en son costume de Suavita du *Royaume des femmes*, et qu'on a fort heureu-

1. Mlle Nixau reprendra le 27 mai le rôle de Bettina.

sement retrouvée, comme la Soledad, comme Saint-Saëns et Claretie, tant il est vrai qu'on retrouve tout le monde. M[lle] Pierny retrouvera-t-elle aussi ce qu'elle a perdu ?... Peu importe si elle a gardé sa jeunesse et son entrain. Elle fait une séduisante Bettina; M. Hérault, qui lui donne la réplique dans Pippo, est doué d'un peu trop d'embonpoint, mais d'une jolie voix de baryton, et M. Bartel est un Laurent XVII excessivement amusant. [1].

5 JUIN. — Reprise de *Cendrillonnette*, le grand succès de l'hiver dernier aux Bouffes-Parisiens. La pièce de Ferrier, décidément, est charmante, et la partitionnette de Serpette et Roger est, nous l'avons dit, fort bien venue. Ce petit vaudeville est moderne et très parisien, il a fait plaisir au boulevard de Strasbourg tout autant qu'au passage Choiseul, et malgré l'absence de Mily-Meyer, de Gilberte, de Piccaluga et de Dieudonné, le public a beaucoup ri et beaucoup applaudi. M[lle] Juliette Prelly, une toute mignonne débutante, la fille de la belle M[me] Prelly, que nous avons applaudie autrefois à l'Opéra-Comique et aux Folies-Dramatiques, joue Cendrillonnette avec une inexpérience qui n'est pas exempte de charme, surtout dans les parties non chantées et avec une grâce fort

1. DISTRIBUTION. — Paul Leprince, M. *Hérault*. — Pont-Saluce, M. *Bartel*. — Guy de Lambrèze, M. *Delausnay*. — Gontran de Peudegaleth, M. *Vavasseur*. — Gaston de Baladèche, M. *Pougaud* — Montelimar, M. *Schey*. — Zizi, Mlle *Juliette Prelly*. — M[me] Pingoin, M[me] *Rosine Maurel*. — Cornaline, Mlle *Théry*. — Ida, Mlle *Dorsy*. — Mariette, Mlle *Clément*. — Léonie, Mlle *Clara Lemonnier*.

plaisante, et M. Hérault, un baryton aimable, joue l'amoureux avec talent. La charmante Théry montant en grade, remplace avec une désinvolture remarquable la belle Gilberte, et Rosine Maurel est toujours amusante.

20 JUIN. — Nouvelle reprise de la *Mascotte* pour les débuts de Mlle Marie Stelly, à laquelle succèdera, quelques jours après, Mlle Marguerite Lambach dans le rôle de Bettina. Mlle Peyral remplit pour la première fois celui de Fiammetta.

17 JUILLET. — Reprise de *l'Œil crevé.* — Notre excellent confrère, Oscar Comettant, nous racontait, dans le *Siècle*, qu'il suivait jadis au Conservatoire du faubourg Poissonnière, avec Florimond — c'est Hervé — et avec Laurent de Rillé la classe d'harmonie d'Elwart. Florimond, devenu Hervé, avait accepté — il fallait vivre — de faire dans l'établissement de Bicêtre, section des aliénés, un cours de musique. Le futur auteur de l'*Œil crevé*, de *Chilpéric* et du *Petit Faust* remplit consciencieusement pendant plusieurs années ses fonctions de maître de chapelle des fous des deux sexes. Il leur faisait chanter en chœur des messes écrites par lui le plus souvent et des pièces détachées qu'il demandait un peu à tous ses camarades de la classe d'Elwart. Je ne sais — ajoutait M. Oscar Comettant — si, comme on le dit, la folie est une maladie contagieuse, j'ignore jusqu'à quel point elle peut se gagner ; ce que je sais, c'est que Florimond — lisez Hervé — à force de chercher à éveiller la raison égarée de ses lamentables disciples en soulageant

leur pauvre cœur par la culture du plus charmant et du plus bienfaisant des arts, devint excentrique et quelque peu incohérent. Certes, il ne perdit jamais l'esprit, car il en eut toujours beaucoup ; mais son esprit tourna à l'extravagance. Il étonna ceux qui l'avaient connu d'humeur tranquille et même un peu froid, par une série de scènes extra-bouffonnes dont il écrivit les paroles et la musique, et que même il joua et chanta sur quelques petits théâtres de genre. Florimond-Hervé — qui avait fait gravement du contrepoint pour devenir un compositeur sérieux, — fut le premier en date, bien avant Offenbach, de nos faiseurs d'opérettes. Sa vocation pour les petites insanités dramatiques et musicales a pris naissance à Bicêtre et s'est développée en enseignant aux malheureux aliénés à chanter des messes à quatre parties. Je ne veux tirer de ce fait aucune conséquence, je le signale seulement. » L'impression produite par l'*Œil crevé* est d'abord celle d'une stupeur profonde. On se croit à Sainte-Anne, section des agités. C'est à la fois sinistre et affolant. Puis on s'y fait et on prend le parti de rire nerveusement. Au second acte, la scène du madrier entre Fleur-de-Noblesse et le bailli a beaucoup amusé. Elle rentre dans la pantomime anglaise aux effets sûrs. Aussi la scène du gendarme. Le gendarme est toujours bouffon (au théâtre). D'ailleurs, il y a autre chose dans l'*Œil crevé* qu'un livret incohérent, fou. Il y a la musique restée charmante. Elle est alerte et élégante, cette musiquette,

pleine de délicatesse et d'entrain, et c'est plaisir encore que d'entendre la *Polonaise et l'Hirondelle*, ou le final si nerveux : « On va lui couper la tête. » Il y a du médiocre et du bon dans l'interprétation d'aujourd'hui. M. Désiré Pougaud, qui vient de l'Ambigu pour *chanter* Alexandrivore, manque totalement de gaieté et de fantaisie. Mlle Juliette Prelly — la fille de la belle Mme Prelly. qui créa, à l'Opéra-Comique, la *Djamilch* de Bizet, et aux Folies-Dramatiques, Jeanne de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* de Lacome — a de l'élégance et du montant, de l'inexpérience et de l'aplomb. Elle joue la comédie en *amateuse*, mais, pour savoir chanter, il faut commencer par apprendre, et puis il ne serait pas inutile d'avoir de la voix... Bien jolie femme, du reste (elle a de qui tenir), et bien troublante, la jeune Fleur-de-Noblesse. Mlle Denyse Peyral est une très gentille Dindonnette, et qui plus est, une *artiste :* on lui a redemandé tous ses morceaux. Très amusants, M. Bartel en Géromé et M. Guyon fils (des Folies-Dramatiques) en bailli. — Le 14 août, l'*Œil crevé* était accompagné d'une opérette nouvelle en un acte *les Bagatelles de la porte* de M. S. Real, musique de M. Hervé, interprétée par M. Worms et Mlle Stelly.

5 SEPTEMBRE. — Trêve à l'opérette, et première représentation (à ce théâtre) de *l'Assommoir*, pièce en neuf tableaux, d'après le roman de M. Emile Zola, par M. William Busnach et par Octave Gastineau [1]. — L'attrait de cette représentation était

1. DISTRIBUTION. — Coupeau, M. *Mévisto.* — Lantier,

dans l'interprétation toute nouvelle que nous a offerte M. Derenbourg. Gervaise et Virginie ont été créés d'une façon remarquable par Hélène Petit et Lina Munte ; n'ayons pas de vains regrets... Mlle Renée Cogé apporte au touchant personnage de Gervaise le charme de sa physionomie étrange et fatale et la grâce de son talent réel. Elle nous y a paru toujours intéressante et a su se montrer, par moments, très pathétique. Nous espérions mieux, beaucoup mieux, de Mlle Sylviac, qui s'était fait naguère applaudir sur cette même scène lors de la représentation par le Théâtre-Libre de *Myrane*, de Bergerat. Mlle Sylviac, a eu beau s'enlaidir comme à plaisir, elle n'a été, rien de plus, qu'une Virginie convenable. Ce qu'elle a le mieux dit a été sa dernière apostrophe à Gervaise : « Elle mendie !... Elle mendie ! » M. Mévisto, que nous révéla M. Antoine, et qui se fit fort remarquer dans le Nikita de la *Puissance des Ténèbres* et dans le Christ de Rodolphe Darzens fut, à la suite de sa création de Ravaillac à la Tour de Nesles, engagé par M. Porel à l'Odéon. Il y répéta *Shylock* et ne le joua jamais : pourquoi ?... M. Mévisto

M. *Gillio*. — Mes-Bottes, M. *Bartel*. — Bibi-la-Grillade, M. *Pougaud*. — Bec-Salé, M. *Vavasseur*. — Poisson, M. *U. Bessac*. — Gouget, M. *Perny*. — Lorilleux, M. *Malarmé*. — Madinier, M. *Franck*. — Bazouge, M. *Desmonts*. — Père Colombe, M. *Berthier*. — Adolphe, M. *Vidal*. — Gervaise, Mlle *Renée Coge*. — Virginie, Mlle *Sylviac*. — Mme Boche, Mme *France*. — Clémence, Mme *Berny*. — Nana, Mlle *Juliette Prelly*. — Mme Lorilleux, Mlle *Cartier*. — Mme Gouget, Mlle *Laurenty*. — Augustine, Mlle *Dorsy*. — Catherine, Mlle *Dubos*. — Mme Putois, Mlle *Lemonnier*. — Zidore, Mlle *Wan-Hecke*. — Ugène, Mlle *Villemer*. — Louise, Mlle *Delval*. — Juliette, Mlle *Lafont*. — La petite Nana, la petite *Jeanne Vidal*.

possède les qualités de composition qui attestent une artiste : il l'a prouvé dans Coupeau, qu'il a joué *vrai* avec un talent qu'on n'a pas, ce me semble, assez apprécié. Voyez-le à la célèbre scène où, entraîné par les camarades, il se remet à boire ; voyez-le encore au sortir de Sainte-Anne : il est effrayant... Mme France (toujours le Théâtre-Libre !) est une amusante Mme Boche et Mlle Juliette Prelly est une très insignifiante Nana. A vrai dire, je n'ai pas d'opinion bien arrêtée sur M. Gillio dans Lantier ; mais M. Ulysse Bessac était excellent dans Poisson et on applaudissait le trio, vraiment très comique, formé par MM. Bartel, remplaçant Dailly dans Mes-Bottes et prouvant une nouvelle fois qu'il n'y a pas d'acteurs indispensables, par MM. Vavasseur et Pougaud, héritant des rôles créés à l'origine par Courtès et Mousseau.

L'*Assommoir* atteindra, le 18 octobre, ses 500 représentations, et la 50e au théâtre des Menus-Plaisirs.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Age critique*, pièce en cinq actes de M. Arthur Byl[1]. En dix mots, à la vapeur, comme la pièce elle-même, voici le sujet de l'*Age critique*. Mme Gi-

1. DISTRIBUTION. — M. Givray, M. *Montcavrel*. — Mérans, M. *Lérand*. — Paul Givray, M. *Leon Jancey*. — Mintreuil, M. *Grand*. — Desgranges, M. *Bessac*. — Dalberg, M. *Vandenne*. — Brochard, M. *Mallarme* — Dorigny, M. *Vavasseur*. — Jean, M *Desmonts* — Claude, M. *Berthier*. — Un domestique, M. *Vidal*. — Un domestique, M. *Duforest*. — Mme Givray, Mlle *Renée Coge*. — Mme Bourdelin, Mme *France*. — Claire Mérans, Mme *Berny*. — Régine, Mlle *Eug. Nau*. — Nelly, Mlle *Dubos*.

vray est sur le bord de la quarantaine — on ne le dirait certes pas en regardant Mlle Cogé — et comme c'est l'âge critique, gare à cette honnête femme, s'il passe un beau garçon... Son fils — car elle a un fils de vingt ans — lui présente un de ses amis, Roger Mintreuil, qui, *paf!* devient son amant en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous l'apprendre. Ce Roger, que nous connaissons d'ailleurs aussi peu que le connaissait Mme Givray, n'est, paraît-il, pas très sérieusement épris. Il donne une redoute en sa garçonnière et oublie naturellement d'y inviter sa maîtresse. Celle-ci prend un domino et un masque, et vient s'y faire insulter par les amis de Roger, jusqu'à ce que Roger lui-même apparaisse, l'empêche d'être reconnue par son propre fils, et lui offre son bras pour sortir. L'histoire fait du bruit, et la *Vedette* l'apprend au mari, au brave homme de mari dont nous n'avons pas encore parlé, et qui se fâche au point qu'il voit rouge et tue sa femme (c'est comme je vous le dis) qu'il a trouvée sous le toit conjugal en conversation un peu trop amoureuse avec son complice. Ce coup de poignard mène M. Givray en cour d'assises. Acquitté par le jury et pardonné par son fils, il est renié par son ami — voilà bien les amis ! — qui refuse net la main de sa fille au fils du meurtrier. Et voilà ! Dire que M. Octave Feuillet a fait la *Crise* que vous pourrez relire en ses *Scènes et Proverbes!* Dire que M. Arthur Byl, lui-même, a signé *Sœur Philomène*, la très adroite adaptation des Goncourt, qui

fut un des premiers succès du Théâtre-Libre de M. Antoine, dans la salle de l'Elysée-des-Beaux-Arts ! L'*Age critique* a excité l'hilarité générale. A partir de la redoute, ça n'a été qu'un fou rire, éclatant bruyamment au moment où Montcavrel — le Montcavrel des Béni-Bouffe-Toujours — s'est écrié : « Ils sont là ! » et a pénétré dans la chambre où venaient de passer les deux amants enlacés... — « Ce n'est pas mal écrit.., » disait un ami de l'auteur, faisant allusion à quelques phases spirituelles du début. — « Ce n'est pas écrit du tout... » dirons-nous plus justement à propos de ces cinq actes qui semblent traités, à la mode du jour, en pure pantomime... Mlle Cogé, qui a du talent, beaucoup de talent, se tire avec son charme habituel d'un bien stupide rôle. MM. Lerand (qui vient du Châtelet où nous l'avions vu venir des Bouffes du Nord) est un très correct raisonneur. MM. Grand (Théâtre-Libre) et Jancey (Odéon) sont bien. M. Montcavrel est ridicule : cela devait être... Soirée amusante — triste au fond, et si parfaitement inutile ! — L'*Age critique* cèdera bientôt la place à une nouvelle reprise de l'*Assommoir*.

15 NOVEMBRE. — Reprise de l'*Homme de paille*, comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue [1]. C'est avec plaisir que nous retrouvions

1. DISTRIBUTION. — Gustave Lambrequin, M. *Montcavrel*. — Aristippe Bodinard, M. *Vandenne*. — De Trinqueville, M. *Grand*. — Chavanel, M. *Varasseur*. — De la Tournière, M. *Berthier*. — Mme Tartaret, Mme *Louise France*. — Athénaïs, Mlle *Luce Colas*. — Emma, Mlle *Nangis*. — Lucie, Mlle *Dubos*.

ce soir sur l'affiche des Menus-Plaisirs, le premier grand succès de M. Valabrègue. N'est-ce point à partir de l'*Homme de paille* que nous nous aperçumes que ce Valabrègue n'était pas le premier venu ? La suite, fort heureusement, ne fit point mentir nos prévisions, et le *Bonheur conjugal* prouva bientôt après que le vaudevilliste avait décidément un vrai tempérament comique. Les plaisanteries ne sont pas toujours de premier choix, et à côté de bonnes et franches saillies, on retrouve, dans l'*Homme de paille* des mots qui ont couru tous les petits journaux. Peu importe : l'ensemble constitue un mélange qui a de la saveur, et la pièce vaut d'être vue et même revue. Vous vous rappelez l'intrigue. Bodinard, un sot en trois lettres, a juré qu'il serait député de l'arrondissement de Gravesend. Il a des écus et ne les épargne pas quand il s'agit de mettre sa fortune au service de sa manie. Sa belle-mère, l'impérieuse et ambitieuse Mme Tartaret, pousse du mieux qu'elle peut Bodinard au palais Bourbon. Mme Tartaret est une maîtresse femme si son gendre est un maître nigaud. Malheureusement pour ce zéro, chaque fois que, dans l'arrondissement, la parole est donnée au suffrage universel, celui-ci nomme le baron de Trinqueville, un gentilhomme amoureux de la sœur du perpétuel blackboulé Bodinard, dont il demande inutilement la main à son vaincu. Mais, voici l'homme de paille annoncé par l'affiche ; c'est un certain Gustave Lambrequin, bohême à la façon de Giboyer, gueux, dépenaillé, léger d'argent,

autant que de scrupules. Personnification de la pierre qui roule sans amasser de mousse, il a de l'esprit, le drôle; du savoir, du bagout, et tout ce qu'il faut pour faire réussir les autres. Pour son compte personnel, il n'est jamais arrivé à rien qu'à se crotter dans la mêlée du *strugg for life*. Ancien camarade de Bodinard sur les bancs de l'école, c'est lui qui, moyennant espèces, lui fit passer son baccalauréat — en le passant pour lui. Il a rendu le même service à une grande quantité d'autres cancres, et peut se proclamer cinquante-huit fois bachelier. — Cela ne l'a pas empêché d'être masseur au Hammam et montreur de chiens savants quand il n'avait pas d'autre cordes à son arc! Ce vaurien, bon à tout faire, imagine d'exploiter la rage de Bodinard pour la députation et il s'engage à le faire nommer non à Gravesend, où il est trop connu, mais à la Martinique. Il part, et trois mois après, revient victorieux; il a fait nommer Bodinard, ou plutôt s'est fait nommer sous le nom de Bodinard. Mais à quel prix! D'abord, c'est près de cent mille francs qu'il en coûte au malheureux élu: puis il l'a compromis de toutes façons; il pleut sur lu des querelles, des réclamations de toute nature, et finalement l'élection est unanimement invalidée comme scandaleuse. Mais il y aura tout de même un député dans la famille: le baron de Trinqueville épouse la petite Bodinard. Quant à Lambrequin, il se fait photographe. Des trois actes de l'*Homme de paille*, c'est ordinairement le premier qu'on préfère. Il est bien fait, rapide et

joyeux en même temps ; le dialogue en est gai, nourri et alerte. Les deux autres sont pleins d'amusantes balivernes. M. Montcavrel avait créé d'une façon remarquable le personnage du sous-Giboyer Lambrequin. Il le joue toujours avec beaucoup de verve, de tact et de justesse ; il y est vraiment très « nature ». M. Vandenne, qui débutait à ce théâtre par le rôle de Bodinard, est une bonne ganache. Mme France rend avec sa franchise habituelle le personnage de la belle-mère qui porte les culottes dans la maison du blackboulé ; M. Grand donne une fort bonne tournure au candidat soupirant, et Mlle Luce Colas s'acquitte à la satisfaction générale de son bout de rôle de femme de chambre. — « La politique, dit-elle, *qué* cuisine ! »

23 NOVEMBRE. — On reprend aujourd'hui en matinée le curieux tableau de mœurs de MM. Paul Ginisty et Jules Guérin, intitulé *Deux tourtereaux*. Mme France joue le rôle de Mélanie, qu'elle a créé au Théâtre Libre ; M. Lérand joue celui du pharmacien Ménessier qui fut créé par M. Antoine.

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Lucienne*, pièce en cinq actes de M. Louis de Gramont[1]. —Cette représentation était la revanche de celle qu'on nous avait offerte, quelques semaines

1. DISTRIBUTION. — Gédéon, M. *Lérand*. – Doceur Darcy, M. *Berthal*. — Loriquin, M. *Montcavrel*. — Octave, M. *Léon Yancey*. — Rosnier, M. *Grand*. — Dubreuil, M. *Mallarmé*. — Jean, M. *Berthier* — Un domestique, M. *Vidal*. — Lucienne, Mlle *Forgue*. — Mathurine, Mme *France*. — Mme *Dubreuil*, Mme *Bilhaut*. — Céleste, Mlle *Juliette Prelly*. — Henri, *la petite Vidal*.

auparavant, avec l'*Age critique*. Par la valeur de l'ouvrage, et aussi par l'interprétation, la soirée a été des plus intéressantes. Nous avons, cette fois, affaire à une véritable œuvre d'art, à un drame traité, en de nombreux endroits, de main de maître. Le drame, le voici, résumé du plus près qu'il soit possible. Les Dubreuil ont fiancé leur fils, à Mlle Céleste Loriquin, la demoiselle, très fin de siècle, d'un homme de bourse aventureux. — « Je t'attends rue de Chevreuse », dit tout bas Lucienne à Octave, et Octave, contrit, répond qu'il ira. — « Voulez-vous venir avec moi, dit à Loriquin Gédéon Muller, le premier commis de Dubreuil, je vous montrerai l'enfant de Mlle Lucienne... » Lucienne est une nièce pauvre recueillie par les Dubreuil, qui l'ont assez durement traitée, en faux philanthropes qu'ils sont. Elle s'est éprise d'Octave, un peu plus compatissant que ses parents, et s'est donnée à lui. Un enfant est né à l'insu de tous, il y a six ans, mis au monde et soigné par le docteur Darcy, qui n'en aime et n'en estime pas moins la brave et infortunée Lucienne. Le petit Henri est élevé chez Mathurine, une pauvre fille disgrâciée de la nature, dont, « payant de sa personne », comme il dit, l'ambitieux Gédéon, fort laid, lui aussi, a fait sa maîtresse et sa chose. C'est là que le vient voir sa mère et, — beaucoup moins souvent — son père, un être mou, sans résistance et sans volonté, tout prêt, aujourd'hui, à se laisser marier par ses parents. — « Ce mariage ne se fera pas, dit Lucienne, que deviendrait mon enfant ?... Je

veux que, demain, tu l'aies rompu... sinon, c'est moi qui le romprai... J'ai dit... » Octave reste abasourdi. — « Comment me tirerai-je de là ? » pense-t-il mélancoliquement. — « Dormez sur vos deux oreilles, lui dit Gédéon, accompagné de Loriquin, qui a tout entendu, nous vous sauverons... » Nous voyons, en effet, à l'acte suivant, M. Loriquin venir demander à M. Dubreuil, la main de sa nièce Lucienne pour Gédéon Muller qui veut « tout simplement » être intéressé dans ses affaires. Et comme M. Dubreuil se récrie, Loriquin lui annonce — ce qu'il ne savait pas — que Mlle Lucienne a un enfant, et lui fait entendre à demi-mots que cet enfant est de son fils. — « Imbécile d'Octave ! » s'écrie Dubreuil qui a compris. Il ne reste plus qu'à obtenir le consentement de Lucienne, à qui l'on fait part de la demande de Gédéon... Lucienne se récrie tout naturellement, et les Dubreuil la poussant à la violence, elle appelle Octave, et, comme on dit vulgairement, « met les pieds dans le plat ». C'est alors que survient Gédéon. — « Légalement, mademoiselle, votre fils a un père : le hasard m'ayant fait maître de votre secret, je l'ai reconnu ce matin.. » Lucienne, de plus en plus révoltée, sort au bras du docteur Darcy. — « Elle se perd, fait l'aigrefin, nous allons la mâter en lui prenant son enfant; il y a des lois en France ! » Nous sommes, au quatrième acte, en consultation chez l'avocat Rosnier, ami de Darcy, et par conséquent de Lucienne. — « Il y a deux genres de coquins, leur dit Me Rosnier, ceux qui marchent armés

d'un couteau, et ceux qui vont le code à la main : c'est à ces derniers que vous avez affaire... » Le premier venu peut reconnaître un enfant naturel, c'est ce qu'a fait le Gédéon Muller; mais cet acte peut être contesté par tous ceux qui y ont intérêt ; il s'agit maintenant de suspendre l'exercice de la puissance paternelle en menant notre adversaire devant les tribunaux pour fait de reconnaissance mensongère. Après avoir donné confiance à Lucienne, Me Rosnier prouve à Loriquin que le mariage de sa fille avec Octave n'est rien moins qu'avantageux pour lui. — « Vous croyez Dubreuil riche, il ne l'est plus, il a fait de mauvaises spéculations. — « Je lui ai pourtant donné de bons conseils. » — « Précisément !... Et vous comprenez pourquoi il désire vous avoir pour associé. » — « Rouler un collaborateur, c'est mal, fait Loriquin : comme s'il n'y avait pas assez de gogos dans le public ! » — Songez maintenant quelle atteinte va porter ce procès à la respectabilité de la famille... » Loriquin, qui n'est pas une bête, est de l'avis de Rosnier; il a déjà des vues sur Gédéon, qu'il trouve décidément très fort. Qui se ressemble s'assemble : ces honnêtes gens sont faits pour s'entendre... La fin du quatrième acte appartient à Mathurine venant annoncer que Gédéon est venu chercher l'enfant, la menaçant, en cas de résistance, du commissaire de police. Très touchant en sa simplicité, le désespoir de la pauvre fille apprenant de la bouche de l'avocat que son Gédéon veut épouser Lucienne. — « Il me trom-

pait donc quand il disait qu'il m'aimait... Et moi qui avais tant de confiance en lui... C'est si bon de s'entendre dire qu'on est aimé, qu'on le croit quand même... » Mme France a dit ces quelques mots avec une émotion attendrie qui est allée au cœur de tous. L'enfant a été porté chez les Dubreuil, où il meurt d'un accès de fièvre. Lucienne, appelée en toute hâte, ne peut embrasser que son cadavre. Et comme Octave, toujours le même, ne se sent pas la force d'aller contempler le petit être pour toujours endormi, Lucienne saisit un pistolet et tire dessus. — « Vous avez tué mon fils : j'ai tué le vôtre ! » Et la toile tombe. Dénouement inutilement mélodramatique. Ne suffisait-il pas au châtiment d'Octave que son mariage avec Mlle Céleste (Céleste !) soit définitivement rompu par l'entente de Gédéon avec Loriquin, — au nez même de Dubreuil ; c'est une des meilleures scènes de la pièce. Une pièce de tout premier ordre attestant que son auteur — nous l'avions déjà constaté à propos de *Rolande*, écrite après *Lucienne* et représentée avant — est un artiste hautement doué pour la scène. Les débuts d'Emile Augier n'ont certes pas été plus éclatants que ceux de M. Louis de Gramont. La thèse de la reconnaissance de l'enfant naturel n'est pas neuve : elle n'a jamais été traitée en un meilleur style, avec plus de sincérité, de vigueur et d'intérêt. Les caractères sont puissamment observés : voyez dans les Dubreuil, charitables par ostentation et par intérêt, l'amère peinture des bourgeois, aux-

quels M. de Gramont en veut mortellement. Voyez le personnage très net et très vigoureux de la vaillante Lucienne; voyez, en regard, cette chiffe d'Octave; voyez ce gredin de Gédéon, qui pourtant — c'est là le point faible de l'ouvrage — n'a pas pu croire un instant que Lucienne consentirait à l'épouser. Voyez Loriquin et sa fille: ne sont-ils point d'une absolue vérité? Tous ces gens ne vivent-ils pas? N'est-ce point là de l'excellent théâtre? M. de Gramont ne s'en tiendra pas plus à *Lucienne* qu'à *Rolande :* nous attendons de lui de belles et bonnes œuvres qui trouveront, sur de grandes scènes, l'hospitalité qu'elles méritent. Nous avons dit le succès de Mme France, excellente en son bout de rôle de Mathurine. Celui de M. Lerand nous a personnellement réjoui : nous avions remarqué ce jeune artiste aux Bouffes-du-Nord et l'avions alors signalé aux directeurs parisiens. Il fut engagé au Châtelet où il ne tint pas tout ce que nous attendions de lui. Il a composé avec un réel talent le rôle ignoble, mais curieux de Gédéon. Mlle Forgue est une dramatique Lucienne. M. Montcavrel ne manque pas de finesse dans le cynique Loriquin. MM. Léon Jancey, Grand et Bertal s'acquittent on ne peut mieux des rôles d'Octave, de l'avocat Rosnier et du docteur Darcy. Mlle Prelly a bien l'essence de « rosserie » qui convient au sien : celui de Céleste Loriquin. Bien jouée par tous, bien mise en scène, la très remarquable pièce de M. de Gramont a été chaleureusement accueillie.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce

théâtre) de *Pot-Bouille*, pièce en cinq actes de M. William Busnach, d'après le roman de M. Emile Zola [1]. — Il y a vraiment d'excellentes choses dans *Pot-Bouille;* les parties comiques surtout ont fait rire par la sincérité de l'observation, qui a seulement le tort d'être trop éparpillée et de procéder, lentement et longuement, à la façon d'Henri Monnier. Ce qui est d'une bonne réalité et d'une saine leçon, par exemple, c'est la cruauté de la scène soi-disant d'amour entre les deux amants qui ne font que se quereller, absolument comme s'ils étaient mari et femme. Pas un baiser entre eux, pas même un madrigal. Pas une fleurette; rien que des épines! C'était bien la peine de changer de gouvernement! C'était bien la peine de donner dans le contrat un fort coup de canif pour en arriver si vite à dire à Octave ce que Berthe dit à Auguste, son mari, ce que sa mère, Mme Josserand, disait, elle aussi, dans ses explications conjugales avec le pauvre Josserand! *Pot-Bouille*, en somme, constitue un spectacle curieux, d'une moralité saine, sous des dehors parfois grossiers, d'une ironie triste et forte qui se dégage avec quelque lenteur en se complaisant trop aux menus faits. Il s'en faut, d'ailleurs, que la pièce soit aussi bien jouée qu'elle le fut, il y a quelques années, à l'Ambigu. Le rôle de Jos-

1. DISTRIBUTION. — Josserand, M. *Lérand.* — Octave Mouret, M. *Bertal.* — Bachelard, M. *Montcavrel.* — Auguste Vabre, M, *Vandenne.* — Trublot, M. *Vavasseur.* — Mme Josserand, Mme *France.* — Berthe, Mlle *Eva Martens.* — Hortense, Mlle *Prelly.* — Marie Pichon, Mme *Berny.* — Adèle, Mlle *Pauline Moreau.*

serand, qui avait été un beau et noble succès pour feu Delannoy et comme le couronnement de la longue carrière du Péponnet des *Faux-Bonhommes*, a beaucoup moins bien servi M. Lerand que sa précédente création de Gédéon Muller, dans *Lucienne*, de M. de Gramont : M. Lerand manque absolument de sensibilité : ce n'est pas ça du tout... Mme France, l'excellente Mme France, est elle-même un peu bien commune pour le personnage déjà si odieux de Mme Josserand ; en dépit de ses bonnes intentions, Mlle Eva Martens ne vaut pas Mlle Marie Kolb dans celui de la femme coupable. Courtès, on s'en souvient, nous étonna par le mélange de bouffon et de tragique, dont il sut panacher la figure d'Auguste Vabre. L'organe nasillard de M. Vandenne n'a rien de tragique, je vous assure. Où est enfin Antonia Laurent, la belle et terrible Rachel d'autrefois ? Restent M. Bertal (il a repris son rôle) qui a bien donné à Mouret l'élégance du calicot sentimental ; MM. Montcavrel et Vavasseur, amusants dans les figures de second plan de l'oncle Bachelard et du fameux Trublot ; Mmes Juliette Prelly, Berny et Gournay, qui s'acquittent congrument de leurs bouts de rôle, et surtout Mlle Luce Colas qui a été la joie de la soirée sous les traits de la servante Adèle, la nature même.

L'année 1890 se résumait, pour les Menus-Plaisirs, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la repı ise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Madame Favart, op.-com.......	3		41
Le Porteur d'eau, vaudeville....	1		11
Le Bain de Cordinois, vaud.....	1	9 Janvier	37
Les Bavards, op.-bouffe.........	2	7 Février	37
Bonsoir Monsieur Pantalon, op-c	1	7 Février	8
* *L'Entr'acte*. opérette...........	1	14 Février	57
Le Violoneux, op.-comique.......	1	14 Février	29
* *Le Fétiche*, opérette...........	3	13 Mars	37
La Mascotte, opéra-comique......	3	17 Avril	88
Deux Tourtereaux, pièce.......	1	17 Avril	77
Cendrillonnette, opérette........	4	5 Juin	15
L'Œil crevé, op.-bouffe..........	3	17 Juillet	53
En Voisins, vaudeville..........	1	22 Juillot	48
* *Les Bagatelles de la Porte*, com.	1	14 Août	21
L'Assommoir, pièce.............	9 t.	5 Septemb.	[illegible]7
* *L'Age critique*, pièce..........	5	5 Novemb	3
Un beau dévouement, comédie...	1	5 Novemb.	25
L'Homme de Paille, comédie....	3	15 Novemb.	17
* *Lucienne*. pièce...............	5	2 Décemb.	17
Pot Bouille, pièce..............	5	19 Décemb.	14

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE LIBRE

Il manquait au spectacle un peu maigre que nous offrait, le 10 janvier, M. Antoine, le piment qu'eût apporté, soit l'*Infidèle* de M. Georges de Porto-Riche, une délicieuse fantaisie en vers spirituels, à laquelle étaient réservées de plus hautes destinées, soit même l'acte de M. Lucien Descaves, le trop fameux auteur de *Sous-Offs*, qui lui-même avait demandé l'ajournement de sa pièce, par crainte d'aggraver son cas devant les juges, en accentuant le scandale causé par son livre à sensation. Restaient — au lendemain des *Danicheff*, qui, joués à Saint-Pétersbourg, y ont autrefois soulevé un formidable éclat de rire et remporté une veste colossale — une pièce russe, cette fois, très russe, aussi russe que peut l'être une œuvre de Tourguéneff, traduite en français ou si vous voulez, adaptée par MM. Armand Ephraïm et Villy Schutz ; puis, un acte en prose de M. Henry Fèvre, l'essai, ou si vous aimez mieux, le début au théâtre du très jeune écrivain qui a signé *Au-*

tour d'un Clocher, conjointement avec Louis Desprez, poursuivi tout seul, condamné et... mort en sortant de prison, M. Fèvre, l'auteur d'*Au Port d'Armes*, publié chez Charpentier, et de *Rose et Bleu*, qui devait incessamment paraître au rez-de-chaussée d'un grand journal.

Le *Pain d'autrui* — dont nous empruntons le compte-rendu à la très substantielle et très utile publication de M. Rodolphe Darzens, le *Théâtre-Libre illustré*, — débute par une scène prise sur le vif : la propriété des Korine est en fête ; Olga Petrovna, la fille de la maison, orpheline de père et de mère, revient de Saint-Pétersbourg, mariée depuis quelques jours à un jeune fonctionnaire, Eletski, conseiller d'Etat, homme froid et correct en sa haute cravate et en sa redingote 1830. Les nouveaux maîtres sont annoncés ; on apprête fiévreusement leur réception : ils arrivent : les voici. Tandis qu'Olga Petrovna se réjouit d'être revenue dans le pays où elle est née, qu'elle reconnaît ses anciens serviteurs et salue, un gentilhomme pauvre, Vasili Semenovitch, qui a été recueilli par son père, et qui l'a bercée toute petite sur ses genoux, Eletski, homme d'ordre et pratique avant tout, inspecte déjà sa nouvelle propriété. Le bruit de l'arrivée des Eletski s'est vite répandu dans le voisinage ; un hobereau, dont la terre est limitrophe, vient présenter ses hommages aux nouveaux venus ; on l'invite à un dîner improvisé, entre hommes, fortement arrosé de Champagne, et auquel la maîtresse de maison n'assiste pas. Pendant le repas, on excite le vieux gentilhomme

pauvre, Vasili Semenovitch, on le fait boire. Grisé peu à peu, Vasili raconte l'histoire de ses interminables procès, s'embrouille, sert de jouet aux convives qui vont jusqu'à vouloir le faire chanter et danser... Mais alors, le vieux se révolte, le sentiment de sa noblesse se réveille dans sa cervelle fumeuse, et il s'adresse en ces termes à son nouvel hôte, à Eletski : — Je vous parle à vous, Paul Nkoaliévitch ! Votre défunt beau-père, pour le morceau de pain et les vieilles guenilles qu'il me jetait, riait de moi. Vous voulez donc faire comme lui ? ces cadeaux m'ont coûté des larmes bien amères. Il paraît que vous en êtes jaloux. Paul Nikolaiévitch, cela est honteux, honteux ! — ELETSKI — Mais il est complètement ivre, il ne sait pas ce qu'il dit. — VASILI — Je ne sais pas ce que je dis ? Ah ! ah ! vous allez voir si je ne sais pas... Tenez, vous êtes un grand seigneur, un fonctionnaire de Saint-Pétersbourg, un homme bien élevé... tandis que moi je suis un bouffon... un parasite, un pique-assiette. Mais je vaux autant que vous, ah ! ah ! vous êtes marié... ah ! ah !... Mais qui avez-vous épousé ? ah ! ah ! Vous ne savez pas qui vous avez epousé, vous ne le savez pas, mais je le sais moi ! (Olga se montre dans l'embrasure de la porte et regarde avec étonnement.) Vous avez une grande situation, monsieur, et vous avez épousé Olga Petrovna Korine, l'héritière d'une famille illustre ; mais savez-vous qui elle est, Olga Petrovna ? ah ! ah ! ah ! Elle est ma fille ! ma fille... ah ! ah ! vous entendez ? Et le malheureux vieillard s'affale sur une

chaise, subitement dégrisé, avec ce cri : « Je suis devenu fou ! fou ! fou ! » La scène est originale, on ne peut mieux conduite, et amène une explosion finale d'un bel effet. Elle a été jouée par M. Antoine avec une puissance étonnante et a produit sur le public de première — abonnés et invités du Théâtre-Libre — une véritable émotion. Le second acte a bien des maladresses et des longueurs. Eletski veut renvoyer immédiatement Vasili, afin d'étouffer le scandale de sa révélation ; mais Olga, qui a tout entendu, lui demande l'autorisation de voir une dernière fois le vieillard. Elle le voit, en effet, le supplie de lui dire la vérité. Il la dit, et tremblant et honteux, raconte à Olga comment sa mère, outragée et battue par son mari, ivrogne et libertin, l'a pour ainsi dire pris de force, lui, Vasili, qui l'aimait en secret... De sorte qu'elle est sa fille... Olga et Eletski décident de remettre dix mille roubles à Vasili, en faisant croire à l'entourage qu'il a enfin gagné son interminable procès. Le vieillard les refuse d'Eletski et les accepte d'Olga, qui l'enlace filialement. La scène est touchante. Celle-ci encore a été admirablement jouée par M. Antoine. Après lui, nous citerons M. Philipon, qui donne au rôle d'Eletski la froideur qui convient, et de nouveaux venus au Théâtre-Libre, MM. Moritz et Paul Cléry, fort bien placés : l'un dans l'intendant affairé ; l'autre dans Egor, un serviteur d'une humilité curieuse et observée.

Après la pièce de Tourguéneff, qui vaut, non seulement par l'exact tableau qu'elle nous pré-

sente des mœurs russes, mais par la situation, superbement dramatique, nous assistons à la mise au théâtre d'une anecdote qui peut être vraie (*cela est arrivé,* nous a dit l'auteur) mais qui, à la rampe, paraît un peu menue, un peu simple, en son réalisme voulu. La première scène d'*En détresse* pose parfaitement le milieu — le décor représente l'intérieur d'une salle à manger de bourgeois de campagne — et les personnages : Andoche, petit rentier de province, heureux de rapporter au logis et de serrer dans son secrétaire, les douze cents francs qu'il vient de reprendre à son notaire, et Mme Andoche, qui dormirait mieux, dit-elle, si elle sentait l'argent sous son matelas. Nous avons dès lors tous deviné que les deux vieux allaient être volés... Aline, la digne fille des Andoche — j'emprunte encore ce récit à M. Darzens — vient de rencontrer sur la grande place de la ville le pupille de son père, Adrien Galafieu, avec lequel elle a été élevée et qui est parti, voici quelques années, faire son chemin à Paris. Joli chemin, du reste : il revient tellement déguenillé, sale et maigri, que la généreuse Aline s'est sauvée à toutes jambes pour ne pas avoir à lui parler dans la rue. Pour sûr, ce vaurien d'Adrien, qui a eu la bêtise de confier sa petite fortune à son frère (lequel s'est ruiné, et a, par-dessus le marché, emprunté dix mille francs aux Andoche et les a mangés) vient chez eux tâcher de les apitoyer encore une fois. « Surtout ne te laisse pas mettre dedans! » recommande Mme Andoche a son mari. Adrien

entre en effet : dans quel état, bon Dieu ! mais flegmatique et narquois, se prétendant en « négligé de voyage ». Tout de suite, il commence par demander à manger et à boire ! En attendant le dîner, il dévore les restes du déjeûner, une tarte qu'il a trouvée sur le buffet et qu'il arrose de plusieurs verres de vin. Aline rentre, et les deux jeunes gens demeurés seuls, ne tardent pas à se disputer. Adrien, qui, paraît-il, avait dans le temps poussé un peu loin ses privautés avec sa camarade de jeu, voudrait recommencer : le jeûne lui a ouvert l'appétit ! Aline n'aime pas les pauvres et ne se souvient de rien (il « sent le chiffonnier », dit-elle) ; elle le repousse et le rudoie de la belle manière. L'heure du dîner approche ; Andoche père et mère rentrent à leur tour ; le couvert est mis, on s'attable. Adrien conte ses mésaventures, la bouche toujours pleine, et finit par emprunter deux cents francs pour quitter Paris et la France, où il n'a pu trouver d'emploi, et rejoindre à Buenos-Ayres un ami qui y a fait fortune. Mais voilà, les Andoche sont sourds de cette oreille-là. La mère Andoche surtout est impitoyable ; lui, bon homme au fond, se laisse presque fléchir, va au secrétaire, en tire cinquante francs et les donne à Adrien en lui souhaitant bonne nuit ; car c'est l'heure de dormir. Attention : voici la scène que nous avions prévue dès le lever du rideau ! Chacun s'est retiré dans sa chambre respective, et le théâtre reste un instant vide... Adrien réapparaît sur la pointe des pieds. Il a vu où le vieux mettait

la clef : il ouvre le secrétaire, y prend la somme qu'il lui faut et se sauve. Il a compté sans Aline, cette excellente Aline, qui a surveillé par le trou de la serrure : bonne fille, va ! Elle crie : « Au voleur ! » et réveille père et mère. Andoche, qui ne perd pas la tête, se met à la poursuite de son pupille et le ramène par le collet. La scène suivante est évidemment la meilleure de la piécette. La mère Andoche, furieuse, parle d'aller chercher les gendarmes ; mais le vieux, lui, veut régler l'affaire en famille. D'abord il est presque touché qu'Adrien n'ait pas tout pris. C'est donc vrai l'histoire de son départ pour l'Amérique ? Adrien fournit des preuves, les supplie d'envoyer directement à l'agence d'émigration la somme nécessaire au voyage, en en spécifiant l'usage. Andoche, un bon cœur au fond, se laisse convaincre, au grand désespoir de sa femme, et consent au dernier sacrifice que lui demande Adrien. « Bon débarras ! » s'écrie la charmante Aline en le voyant partir. MM. Antoine et Paul Cléry, Mmes Barny et Luce Collas étaient les quatre excellents interprètes d'*En détresse*. Un mot bien drôle : la recommandation d'Andoche à son pupille, au moment du départ : « *Sois honnête en France.* »

Vous avez lu l'intéressant roman d'Edmond de Goncourt, intitulé : les *Frères Zemganno*, qui parut, il y a une dizaine d'années, chez Charpentier, et fut jugé digne de prendre place à côté de *Manette Salomon*, de *Germinie Lacerteux*, etc. C'est l'histoire de deux frères, de deux

clowns, dont l'un finit par avoir les jambes brisées en faisant un exercice d'acrobate ; la jalousie féroce d'une saltimbanque attachée au même cirque a préparé cette horrible chute. Les détails, tous pris sur le vif, n'en ont pas moins le charme de la conception. M. Edmond de Goncourt expliquait sa pensée dans ces lignes de sa préface : « Les *Frères Zemganno*, disait-il, sont une tentative dans une réalité poétique. Les lecteurs se plaignent des dures émotions que les écrivains contemporains leur apportent avec leur réalité brutale ; ils ne se doutent guère que ceux qui fabriquent cette réalité en souffrent bien autrement qu'eux, et que quelquefois ils restent malades nerveusement pendant plusieurs semaines du livre péniblement et douloureusement enfanté. Eh bien, cette année, je me suis trouvé dans une de ces heures de la vie, vieillissantes, maladives, lâches devant le travail poignant et angoisseux de mes autres livres, en un état de l'âme où la vérité trop vraie m'était antipathique à moi aussi ! — et j'ai fait cette fois de l'imagination dans du rêve mêlé à du souvenir. » Les frères Zemganno sont devenus de véritables artistes gymnastes et ont débuté au Cirque de Paris. Mais, au moment même indiqué pour leur triomphe, une main criminelle a préparé l'évènement qui doit les livrer à la mort peut-être, au désespoir certainement. Le jeune frère doit, d'une hauteur prodigieuse, tomber sur les épaules de son frère ; il vient se briser sur un tonneau que la coupable a préparé pour rendre sa

chute mortelle. Les jours, les mois se passent; l'infortuné est guéri, mais c'en est fait de sa carrière. Les efforts de son frère, qui veut continuer ses terribles exercices pour subvenir à leur vie commune, lui soulignent davantage sa cruelle situation ; aussi celui-ci paraît-il y renoncer complètement ; il n'en est rien cependant : « Une nuit Nello s'éveilla. Par la porte qui restait toujours ouverte entre les deux chambres, de sorte que lorsque l'un des deux frères ne dormait pas, il pouvait entendre la respiration de l'autre, Nello n'entendit rien. Il se souleva sur son séant, tendit l'oreille. Encore rien. Il n'y avait dans la chambre de son frère que le bruit de la vieille et grosse montre de leur père qui faisait le bruit des montres d'autrefois. Sous le coup d'une de ces alarmes irraisonnées, qui viennent pendant les heures nocturnes aux soudains réveils, il appela une fois, deux fois, Gianni. Pas de réponse. Nello se jeta à bas de son lit, et sans prendre ses béquilles, et s'accrochant aux meubles, et marchant comme il pouvait, alla jusqu'au lit de son frère. Il était vide, et les couvertures défaites et rejetées en bas disaient que Gianni s'était relevé après qu'il s'était endormi, lui ! « C'était bien nouveau... pourquoi son frère qui lui disait tout, lui confiait tout... s'était-il caché de lui pour sortir ?... » Une idée lui traversa la cervelle, et se dirigeant vers la fenêtre, ses yeux fouillèrent l'obscurité de l'ancien atelier de menuisier. « Oui, ça éclairait bien peu... mais il y avait une lumière là dedans. »

Alors il descendit l'escalier, traversa la cour, se traînant sur les mains, sur les genoux. La porte était entrebaillée ; à la lueur d'un bout de chandelle posé à terre, Gianni s'exerçait sur le trapèze. Nello entra si doucement que le gymnaste ne s'aperçut pas qu'il était là. Et agenouillé le jeune frère regardait son aîné volant dans l'air avec l'agilité furieuse d'un corps vaillant et de membres intacts. Il le regardait, et, en le voyant si souple et si adroit et si fort, il se disait qu'il ne pourrait jamais renoncer aux exercices du Cirque, et cette pensée tout à coup lui fit monter aux lèvres un déchirant sanglot. L'ainé, surpris par ce sanglot au milieu de son tourbillonnement, retomba assis sur le trapèze, pencha en avant la tête vers l'espèce de paquet douloureux rampant dans l'ombre, par une secousse violente détacha le trapèze qu'il lança au travers de la baie vitrée, volant en éclats, courant à son frère, le souleva contre sa poitrine. Et tous deux, dans les bras l'un l'un de l'autre, se mirent à pleurer longtemps, sans dire une parole. Puis l'aîné, jetant un regard qui enveloppa toutes les choses de son métier et leur dit adieu dans un renoncement suprême s'écria : « Enfant, embrasse-moi..., les frères Zemganno, sont morts..., il n'y a plus ici que deux râcleurs de violon... et qui maintenant en joueront... le derrière sur des chaises. »

Comme on le voit, le réalisme de cette étude n'en avait pas banni l'exquise sensibilité : la « note du cœur », qui est une question de vie pour toute œuvre artistique. La fable du roman de

M. de Goncourt n'est point tourmentée, elle ne vise pas aux grands effets ; elle s'écoule naturellement entre des faits que tout le monde peut voir et constater, mais qu'il n'appartient qu'à un véritable écrivain de race de fixer d'un trait indélébile dans l'esprit des lecteurs. Il y a vraiment peu de chose, trop peu de chose, autant dire rien, dans les trois actes qu'ont découpés MM. Paul Alexis et Oscar Méténier dans le roman de M. Edmond de Goncourt. Au premier, les frères Zemganno préparent leur tour ; au second, c'est l'accident, admirablement mis en scène par M. Antoine ; le troisième acte, enfin, rend la situation, autrement poignante dans la page du livre que nous venons de citer. Gianni, l'aîné des Zemganno, c'est M. Antoine ; son cadet, Nello, c'est M. Grand, déjà remarqué plusieurs fois au Théâtre-Libre : ils sont tous deux charmants. A défaut d'accent, Mlle Sylviac donne à la Tompkins un bon aspect de traîtresse de drame. Le « drame » c'est justement ce qui manque à cette pièce qui a l'air d'une mystification en deux formidables entr'actes. Les abonnés et invités du Théâtre-Libre ont été récompensés de leur longue attente (on leur devait bien ça !) par une excellente farce, du comique le plus fin, qu'ont signée nos confrères Paul Ginisty et Jules Guérin, et qui pourra sans nul inconvénient être représentée sur un théâtre de genre, où elle ne manquera pas d'obtenir le sucès de fou rire qu'elle a obtenu en fin de soirée. Quand le rideau se lève sur *Deux Tourtereaux*, la scène représente un intérieur assez

indécis, meubles bizarres comme façonnés à la main. Aux murs sont pendus des vêtements; sur une sorte d'étagère sont rangés des ustensiles de cuisine, dont quelques-uns sont faits ingénieusement avec de vieilles boîtes de conserves. Le tout est cependant arrangé avec un certain goût d'ordre bourgeois. Porte basse au fond. Mélanie achève de mettre le couvert sur une table sans nappe. Les assiettes sont en fer blanc. On voit d'ici le décor : un intérieur bourgeois; deux braves vieux, le mari et la femme : M. Menessier vient d'herboriser dans la campagne environnante, il rentre, et son épouse lui fait une surprise; elle couvre sa tête vénérable d'une belle calotte brodée : n'est-ce pas la Saint-Théophile? Et les voilà qui s'embrassent, attendris l'un et l'autre du même amour qui unissait Philémon et Baucis. Deux tourtereaux, quoi! Ils parlent de leur jardin. — « L'année prochaine, dit la femme, nous réussirons les salades. » — « Jamais les petits pois! réplique le mari, mais cela commence à prendre tournure; il n'y manque que quelque chose pour l'œil : il nous faudrait un enfant en plâtre... avec une corbeille. » Cette intimité charmante fait déjà apprécier, comme il convient, parmi les spectateurs choisis du Théâtre-Libre, les joies de la famille, lorsque survient un troisième personnage tout à fait inattendu : un garde chiourme. « Numéros 207 et 208, eh bien, et l'appel? » Cette petite phrase suffit pour nous évoquer le bagne et Nouméa. Nous y sommes en effet ; du moins M. et Mme Menessier

y sont : ces deux aimables forçats récemment mariés ont acquis, en raison de leur conduite absolument exemplaire, le droit de coloniser. Mais ils sont soumis à la formalité de l'appel quotidien, et pour l'avoir manqué, les voilà tous deux condamnés à reprendre leur travail du pénitencier. Ils se rejettent l'un sur l'autre cet oubli; des reproches on passe aux paroles aigres, puis à l'injure : « Rosse! » — « Coquin ! » Leur vocabulaire, si mesuré tout à l'heure, rend les mots les plus imagés et les expressions les plus pittoresques de l'argot du crime, et c'est ainsi qu'ils nous dévoilent leur passé : « — Empoisonneur! Condamné à mort grâcié! Une belle idée qu'il a eue là, le chef de l'État! — Et toi, étouffeuse de vieille dame! — Elle avait une maladie de cœur, riposte Mélanie, froissée : demoiselle de compagnie dans le faubourg Saint-Germain, ça vaut mieux que d'être potard dans le faubourg du Temple... » Des injures, les deux tourtereaux vont en venir aux coups, quand rentre le gardien, annonçant aux époux, soudainement apaisés, la bonne nouvelle qu'un nouveau président a été élu en France, et qu'il a accordé l'amnistie des fautes commises au bagne jusqu'à ce jour. M. et Mme Menessier ne retourneront pas au pénitencier, et le sujet de leur dispute ayant disparu, ils redeviennent ces époux modèles pleins d'égards l'un pour l'autre que nous avons vus au début. — « On n'en veut plus à sa Mélanie?.... » — « Sirène, va! » Mme France et M. Antoine ont rendu dans la perfection, avec infi-

niment d'humour et de fantaisie, ces deux types de galériens. On les a beaucoup applaudis, et on a justement acclamé le nom des auteurs de cette curieuse et originale charge d'atelier. Le grand public ratifiera le franc succès que celui du Théâtre-Libre a fait aux *Deux Tourtereaux* de MM. Paul Ginisty et Jules Guérin.

Dans *Ménages d'artistes* (21 mars), M. Eugène Brieux aborde un des problèmes les plus difficiles et les plus douloureux. Quelle est la position du poète, comme du savant, de l'artiste, enfin de tous les intellectuels dans la société? Doivent-ils vivre en égoïstes comme Sainte-Beuve; ont-ils, sous prétexte de connaître toutes les passions humaines, le droit, comme Musset, de jouir de tout, sans prendre à leur compte aucune des charges sociales, doivent-ils mourir vierges comme Newton, ou sont-ils des hommes ordinaires et par conséquent astreints à tous nos devoirs? « Le poète a une mission, dit le Jacques Tervaux, auteur de *Flavescences*, de E. Eugène Brieux, il se doit à la société, à l'humanité; qu'importe qu'il souffre, qu'il fasse souffrir ceux qui l'entourent, s'il incarne le rêve et la pensée des autres; le poète a une fonction. » Le barde se rencontre là avec le Desroncerets de *Maître Guérin*; l'écrivain et l'inventeur parlent de même, tous deux invoquent l'exemple du glorieux Palissy, mettant sa famille sur la paille, brûlant ses derniers meubles pour chauffer le four où cuit sa porcelaine. Que de victimes il aura faites ce brave Palissy! C'est ce qui prouve qu'avant la conclusion on ne

sait jamais si génie n'est pas folie. Mlle Desroncerets trouve sur son chemin un terre-neuve, le colonel Guérin, dont M. Ohnet ferait aujourd'hui un ingénieur ; Mme Tervaux, la malheureuse femme du poète, trouve sur le sien une amie qui lui enlève son mari ; ce qui est infiniment plus douloureux, mais beaucoup plus vrai. M. Eugène Brieux s'est borné à spécialiser ce cas chez un raté, il nous montre les déformations qu'apportent à son cœur, à son bon sens la vanité d'artiste, la camaraderie, le cénacle et l'impuissance aussi de produire. Jacques Tervaux, poète inédit, s'est marié à une petite bourgeoise sans grande instruction qui a pris pour argent comptant les phrases creuses de son époux ; elle a cru à son avenir. Pour son grand homme, elle a mangé sa dot ; afin de payer les éditions de poésies invendables, elle s'est débarrassée de ses boucles d'oreilles, de son argenterie. Les applaudissements du cénacle lui en imposent. Ces impuissants qui entourent Jacques rappellent la bande de ratés que Daudet a peinte dans *Jack*. M. Eugène Brieux a mis les siens au millésime de 90 : voici le synthésiste, le symboliste, l'auteur des *Rubescences*, il les a marqués d'un trait vif, amer. L'auteur a dû souffrir un instant à ce contact. Ces vaniteux, quelquefois étranges par pose, font des victimes, il y a toujours des gobeurs. La muse du cénacle s'appelle Emma Vernier, c'est une jolie fille, riche, bas bleu, à qui le salon de Mme Adam fait tourner la tête. Elle veut avoir son journal, son salon. La pauvre Louise

Tervaux la subit, l'héberge dans l'espoir qu'elle lancera son mari. Elle le lance trop, même. La mère de Louise, qui s'aperçoit de l'amour de Jacques pour Emma, ne trouve rien de mieux, dans sa brusquerie de provinciale, que de chasser l'amie. Il va de soi que le poète la suit. Le journal se fonde, le troisième acte nous montre le bureau de rédaction, mais ça ne va pas. Les abonnés se font attendre. Emma s'aperçoit que son poète n'a rien dans le ventre, elle rompt et supprime les subsides. Voilà Jacques déshonoré, ruiné ; que lui reste-t-il ? Le suicide. Il y a beaucoup de mérite dans la pièce de M. Eugène Brieux, une observation juste, bien qu'amère ; les ratés sont au point, il n'a rien dit de trop. Nous ne lui reprocherons que d'avoir un peu trop écourté les amours de Jacques et d'Emma. Il nous les montre au moment de la rupture, il eût été curieux de les faire voir se connaissant, s'appréciant, se dégoûtant l'un de l'autre. De l'interprétation nous mettrons à part Mlle Sylviac à qui incombait la lourde charge de représenter Emma Vernier, le bas bleu, elle l'a fait avec beaucoup de tact ; Mlle Marcelle Bailly, une Mme Tervaux pleine de dignité et de tendresse ; enfin M. Arquillière, qui a rendu avec une grande justesse de ton les faiblesses et l'ivresse de Divoire. — Après la ville, les champs. Les paysans, que M. Jean Jullien nous montre dans *Le Maître*, n'ont rien de commun avec ceux de George Sand. Nous sommes dans une chambre villageoise. Au fond, l'espèce d'armoire qui sert de lit ; un homme est couché là ;

près du feu, la mère file ; à table deux hommes causent en buvant un pichet de cidre. Le père Fleutiaut est au plus mal : il s'est tué de travail, le vieux. Le fils, qui sent la fin prochaine, songe à se pourvoir. Il ne veut pas se ruiner le tempéramment à remuer la terre ; c'était bon pour le père. Il y a de l'argent dans la maison, les Fleutiaut sont riches, ils pourraient faire figure sans l'âpreté au gain du vieux, sans son avarice. Aussitôt qu'il n'y sera plus, on vivra en bourgeois. C'est le rêve du fils et de la mère. Pour arrondir leur magot, on diminuera un peu la part de la sœur, Françoise, qui est mineure. On frappe, c'est un chemineau qui demande l'hospitalité ; le fils la lui refuse, le père la lui accorde. Voyant le bonhomme tousser à fendre l'âme, le vagabond, Pierre, se rappelle qu'il a un emplâtre dans sa besace, et le lui applique sur la poitrine. En dépit des siens, le père a guéri, et reconnaissant, il garde Pierre avec lui, il lui promet même sa fille en mariage, lorsqu'il s'aperçoit que c'est un rude travailleur. Ça ne fait l'affaire ni de la mère, ni du fils, qui mettent sur le compte de leur ennemi la mort ou la vente des vaches, la coupe des bois et le vieux vin qu'ils ont bu. Tant et si bien que le bonhomme excité chasse son sauveur, et la fille qui s'est mise à l'aimer, ne tarde pas à le suivre : ça, c'est bien invraisemblable. Ces trois tableaux, en deux décors très soignés, nous ont paru exquis. Les rôles étaient fort bien joués par M. Antoine, un vieux paysan très nature : M. Janvier âpre et sec,

M. Arquillière, qui avait de la bonhomie dans le rôle du chemineau, Mme Barny et Mlle Luce Colas qui disait avec beaucoup de justesse et des inflexions de voix bien campagnardes les répliques de Françoise. Nous glisserons rapidement, si vous voulez bien, sur les deux premières petites pièces jouées le 2 mai. *Jacques Bouchard*, de M, Pierre Wolff, est un tableau populaire un peu naïvement peint. Un maçon a été lâché par la maîtresse qu'il aimait et qui s'est établie cocotte. Il lui propose de revenir avec elle : celle-ci lui offre d'être sa « marmite ». Bouchard est honnête et refuse ; mais il lui fait croire qu'il a trouvé un portefeuille contenant une dizaine de mille francs. C'est alors qu'on pourra « se payer de la balade ». Berthe est ravie et subitement reconquise. Mais Jacques se redresse et la traite de « rosse », de « salope » et de « vache ». Vous êtes édifiés : passons ! — *Une Nouvelle Ecole*, de M. Louis Mullem, n'est pas beaucoup meilleure ; mais elle est, en revanche, infiniment moins claire. — Un jeune homme, qui est censé faire de la littérature, lit à haute voix, devant témoins, un roman qui retrace les amours adultérins de madame sa mère. L'amant, un des témoins de la lecture en question, ne manquera pas de se troubler, surtout quand il entendra retentir un coup de feu. Le romancier n'a-t-il pas persuadé à son frère — son frère adultérin — qu'il ne pouvait sortir de la situation où l'a mis son père qu'en se tuant. Mais le jeune homme est, lui aussi, de la nouvelle école, et on ne se tue pas

pour si peu. Il n'y a là qu'une mauvaise plaisanterie de litttérateur. — Avez-vous compris? Non. Nous non plus, du reste.

Nous avons hâte d'arriver à la *Tante Léontine* de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin, qui nous a tous beaucoup amusés, et restera, comme l'un des meilleurs ouvrages que nous ait donné le Théâtre-Libre. J'ajoute, contrairement à l'avis de mon confrère Frimousse (Raoul Toché craindrait-il la concurrence?) que la pièce eût pu facilement être jouée ailleurs qu'au Théâtre-Libre, et qu'elle eût partout obtenu, à condition qu'elle fût aussi bien interprétée qu'elle l'a été par M. Antoine et ses artistes, un succès très vif et très mérité. Il y a bien de l'esprit et de l'observation, de la vivacité et de la gaieté, de l'ironie dans les mots et de la justesse dans les traits, en cette comédie signée de deux jeunes auteurs, qui paraissent nés pour le théâtre. Notre ami Hector Pessard citait la *Tante Léontine* comme le pendant du *Testament de César Girodot*. La pièce de MM. Belot et Villetard a été originairement créée à l'Odéon : pourquoi M. Porel n'emprunterait-il pas la *Tante Léontine* au Théâtre Libre pour lui donner, dans son répertoire comique, la place qui lui convient? Deux bourgeois de Valenciennes, M. et Mme Dumont sont sur le point de marier leur fille Eugénie à un jeune ingénieur, Paul Méry, qui croit à une forte dot. Quand il apprend que Dumont, à demi-ruiné par une malheureuse spéculation, ne donne que vingt-cinq mille francs, il se retire et

court encore... C'est alors qu'apparaît la tante Léontine, la propre sœur du Dumont, qui a cessé de la voir, depuis qu'il a appris qu'elle avait mal tourné. D'abord séduite par le fils de la maison où elle était institutrice, elle a pris des amants : le dernier est un vieux gentilhomme qui lui a laissé soixante bonnes mille livres de rente. C'est une somme, ça. Devenue riche, la vieille cocotte est prise d'un amour de la famille et d'un besoin de considération qui nous valent des scènes bien curieuses et bien joliment esquissées. Il faut voir la façon dont la reçoit son frère et dont il la renvoie, malgré ses douze cent mille francs. Il faut entendre les reproches qu'adresse au bonhomme entiché de sens moral sa femme, sa fille et son futur gendre, qui ne seront pas « assez bêtes » pour laisser repartir la tante Léontine. « L'argent n'a pas d'odeur » ; la vieille cocotte dotera la jeune fille pure et tout le monde sera content. Tout le monde, y compris l'auditoire, qui a chaleureusement applaudi la pièce et les artistes. M. Antoine (Dumont) et Mme France (la tante Léontine), Mmes Barny, Luce Colas et Meuris M. Laroche (du Vaudeville) ont rendu à ravir les divers caractères de cette excellente étude de mœurs. M. Antoine méritait les applaudissements du public ; la critique adressait au directeur du Théâtre-Libre ses plus sincères compliments.

Henrik Ibsen est, à l'heure actuelle, l'écrivain le plus curieux, le plus personnel du monde scandinave. C'est, à proprement parler, un révolutionnaire : ses premiers romans soulevèrent en

Norwège un véritable scandale ; ses pièces, *Nora* et les *Revenants*, achevèrent la rupture avec la société bourgeoise et le pastorat. Il dut aller chercher à l'étranger, à Munich d'abord, à Rome ensuite, un refuge contre d'ardentes inimitiés qui lui avaient rendu impossible le séjour dans sa patrie. Ibsen avait pris pour sujet de ses études, de ses critiques, le clergé protestant ; il attaquait avec âpreté sa morale austère, rigide, formaliste, pharisienne, comme contraire à la nature. On voit d'ici les colères soulevées par ses théories de libre-penseur dans ce milieu rigoriste à l'excès. Ibsen s'est donné en quelque sorte la tâche de nos philosophes du dernier siècle. Il retarde de cent ans sur l'heure française. et cependant d'autre part il est bien moderne. Il devance nos littérateurs par un souci de la vérité, une simplicité dans les moyens qui le rapprochent de Tolstoï. Il est vrai que dans ces pays jeunes les littérateurs ne sont point gênés par la formule, la convention imposées par des écoles.

Ce préambule était nécessaire pour pénétrer dans l'esprit des *Revenants*, la pièce représentée le 30 mai au Théâtre-Libre, pièce très humaine par certains côtés, très étroitement norvégienne par d'autres. Le chambellan Alving, après une vie de débauches, s'est décidé un beau jour à se marier. Un fils lui est né ; mais ni l'épouse ni l'enfant n'ont pu le retenir en sa chute de plus en plus profonde dans le vice. La mère, par héroïsme maternel, est parvenue à cacher au monde ces épouvantables désordres et le cham-

bellan est mort entouré de l'estime de ses concitoyens. Mais le fils payera pour lui, Oswald, que Mme Alving a éloigné du père, Oswald qui, à Paris, s'est fait une place honorable dans le monde artiste et qui, en plein talent, se voit frappé par l'irrémédiable déchéance: une maladie de la moelle épinière. Les « Revenants », ce sont les vices du père, des ancêtres qui, selon le terrible mot de la Bible, frappent les enfants jusqu'à la douzième génération. La pièce commence Au retour d'Oswald dans la famille, le drame se noue entre ce père mort, ce fils mourant, cette mère infortunée et le pasteur Manders, interprète de la soi-disant loi divine. Ce drame est douloureux, poignant, encore qu'il tienne plus du roman que du théâtre, que certaines parties en soient obscures, d'autres trop spéciales au pays pour lequel elles ont été écrites. Rien de plus terrible que cette fin où le malheureux Oswald, sentant la déchéance irrémédiable de ses facultés, supplie sa mère de l'empoisonner. Que de choses touchées là rapidement, trop rapidement! Ibsen fait penser, c'est le plus éloge qu'on puisse lui adresser. L'interprétation disparaît derrière l'œuvre: elle est cependant bonne dans son ensemble. MM. Arquillière et Janvier, Mlle Luce Colas sont convenables. Il faut grandement louer M Antoine et Mme Barny et remercier M. Rodolphe Darzens de sa belle et respectueuse traduction d'Ibsen. — La soirée se terminait par une pièce en un acte, la *Pêche*. Il y avait d'excellentes choses dans le drame de M. Henry Céard, bien qu'on

pût signaler quelques exagérations, quelques outrances qui donnaient à l'œuvre une allure de charge. Et cependant la pièce valait mieux que cela, et la portée en était plus haute qu'il ne paraissait au premier abord. — La *Pêche* était jouée « nature » par M. Antoine, Mmes France et Henriot.

Le Théâtre-Libre, toujours installé aux Menus-Plaisirs, terminait le 13 juin sa troisième saison comme il avait inauguré sa première, par une pièce de M. Emile Bergerat : c'était de la reconnaissance. « Grâce à des préfaces de certain recueil connu sous le titre d'*Ours et Fours*, nous disait Caliban, mon plus intime ami s'est aliéné depuis nombre d'années ce qu'on appelle la « bienveillance » des directeurs des scènes parisiennes sans s'acquérir par compensation, ce qu'on appelle la « sympathie » de la critique. Dieu sait pourtant si ces préfaces sont gaies ! Elles ont déridé les honnêtes gens les plus moroses... » Ainsi s'exprime Bergerat lui-même. « Alexandre Dumas, continuait notre auteur, a tenté de marier *Myrane*, sa filleule, successivement à M. Victor Koning, à M. Porel, à M. Jules Claretie (qui l'aimait) et même, *proh pudor !* à Sarah Bernhardt. Puis il l'offrit enfin à feu Raymond Deslandes, lequel s'engagea à la prendre dotée par son parrain, c'est-à-dire enrichie d'un peu de cet esprit, de cette logique et de cette science scénique qui sont l'apanage héréditaire du millionnaire. Alexandre Dumas promit la dot et versa même des arrhes. Il se donna plus de tintouin qu'il n'en aurait aujourd'hui s'il débu-

tait pour placer sa *Dame aux Camélias*. Il lutta quatre ans ! Et il échoua. — Il échoua à cause des douze terribles préfaces d'*Ours et Fours*. » Caliban se trompe du tout au tout. Si MM. Claretie, Porel, Koning et Deslandes ont refusé *Myrane*, ce n'est point parce que l'auteur d'*Ours et Fours* a écrit les fameuses préfaces que vous savez, mais apparemment parce qu'ils n'ont pas trouvé la pièce assez bonne (sans être un chef-d'œuvre, c'est pourtant la meilleure œuvre dramatique de Bergerat) et qu'ils n'ont pas cru à son succès. S'il en était autrement, c'est au Théâtre-Français, où nous avons vu jouer, hélas ! le *Premier baiser;* à l'Odéon, où s'est donné le *Nom*, « tripatouillé » par MM. La Rounat et Porel ; au Vaudeville, qui représenta jadis *Ange Bosani ;* ou au Gymnase, qui n'a encore rien osé risquer qui portât la signature d'Emile Bergerat, c'est, dis-je, sur une de ces quatre scènes importantes, et non au Théâtre-Libre, que nous eussions vu *Myrane*. Qu'est-ce que *Myrane?* C'est (le sujet n'est pas absolument neuf et n'est pas non plus traité d'une façon absolument originale) l'éternelle lutte de la maîtresse et de l'épouse légitime. Le comte Gérard de Bastenay, polygame comme vous et moi, trompe sa femme, qu'il aime, pour l'actrice Myrane, qu'il adore. « Est-ce vrai, demande la bellemère, que les hommes peuvent aimer deux femmes à la fois, également ou différemment ? » — « C'est même, répond le docteur Méquillon, ce qui leur fait une situation enviable. » Donc, tout irait « à peu près » si Myrane (la grande actrice

est la fille de l'ancienne concierge de l'hôtel Bastenay) n'avait la fâcheuse idée de venir relancer son amant jusque chez lui, sous prétexte de revoir l'hôtel où elle a vu, pour la première fois, étant petite fille, le beau Gérard. « Le foyer est profané ! » s'écrie la belle-mère, quand Myrane se trouve nez à nez avec la comtesse. Celle-ci supporte assez bien la chose ; mais elle demande à son mari une grâce qu'il ne peut lui refuser : celle de la conduire le soir même au théâtre où joue Myrane. Le second acte, tout à fait charmant et spirituel (du bon Bergerat), se passe au foyer des artistes, et nous y faisons connaissance avec Fusèle, un type de cabotine esquissé d'après nature par l'auteur et très finement joué par Mlle Sylviac, qui a trouvé dans ce joli rôle sa meilleure création. Nous y rencontrons un type d'étranger bien parisien, celui de l'ambassadeur de Perse, Aroun Aga, qui, lui aussi, aime très sincèrement Myrane, mais qui, en flegmatique Oriental, attendra patiemment qu'elle soit libre. M. Antoine a délicieusement rendu cette intéressante physionomie. Le drame se corse : en apercevant dans une avant-scène son amant avec sa femme, Myrane s'est évanouie, et, « faisant sa Sarah », a déclaré qu'elle ne jouerait plus... Gérard vient sur le tard prendre de ses nouvelles et trouve Myrane au bras de Persan, qu'il provoque. Le duel a lieu. Gérard est grièvement blessé et ramené, d'une façon bien invraisemblable, mais pour les besoins de la pièce, non pas chez sa femme, mais chez sa maîtresse. C'est

là que vient le chercher Mme de Bastenay, qui l'emmène moralement, sinon physiquement, guéri. La victoire reste au Code... Quant à Myrane, c'était écrit, elle sera enfin la maîtresse d'Aroun. Tout vient à point à qui sait attendre. Ce vieux proverbe peut aussi s'appliquer à M. Bergerat, qui a obtenu là un succès qu'il attendait depuis longtemps. Le nom de l'auteur de *Myrane* a été salué de bravos unanimes.

C'est par une tempête de sifflets, qui n'a guère duré moins d'un quart d'heure, qu'a été accueilli M. Antoine, quand il est venu pour proclamer les noms de MM. Lucien Descaves et Georges Darien. Le premier — l'auteur de *Sous-offs*, — a eu le tort de croire qu'on pouvait impunément transporter à la scène une nouvelle où M. G. Darien dépeignait avec trop de vérité l'égoïsme féroce de deux bourgeois de Versailles qui, lors de l'invasion Allemande, jettent cruellement à la porte de chez eux leur [illegible] bonne, Catherine, qui les sert [illegible] depuis vingt-cinq ans. A la nouvelle de la mort de son frère, artilleur à Forbach, Catherine, en proie à sa douleur, a laissé échapper cette phrase : « Si jamais un Prussien me tombe sous la main, je lui ferai passer le goût du pain. » Le propos a été entendu par un voisin, [illegible], qui incite les époux Barbier à se débarrasser de leur vieille domestique, capable de leur attirer de terribles représailles. Affolés par la peur ces [illegible] bourgeois suivent le conseil, et font sortir avant le jour, et par un temps où l'on ne mettrait pas un chien dehors, l'excellente Cathe-

rine, qu'ils ont préalablement dépouillée, sous prétexte de n'être pas compromis par ses hardes. Et comme Mme Barbier, regardant s'éloigner la vieille Catherine, voit les Prussiens s'en allant à l'exercice sous la pluie battante : « Les pauvres gens ! » s'écrie-t-elle en parlant de ces « chapons » qu'elle gavera de son mieux. La pièce, très bien faite, du reste, et fort bien jouée par Mme France (l'admirable Catherine), M. Antoine et Mme Barny avait tout ce qu'il fallait pour provoquer l'indignation du public écœuré et dégoûté. S'il s'est trouvé, lors de nos malheurs, des types semblables aux Raquillet et aux Barbier, il fallait se bien garder de les tirer de l'ombre, et si, sous prétexte d'observation pessimiste et de peinture vraie, MM. Descaves et Darien (c'est un triste but pour de jeunes auteurs) nous montrent la couardise et la lâcheté de quelques bourgeois indignes du nom de Français, on est tenté de croire qu'ils approuvent les sentiments de leurs tristes personnages. Elevez les cœurs messieurs les écrivains de la nouvelle école, au lieu de chercher constamment à nous ravaler devant l'étranger qui nous raille et qui nous gouaille.

Passons à l'*Honneur*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Henry Fèvre (29 octobre). — L' « honneur », c'est l'opinion des autres, dit un des personnages de la pièce ultra-naturaliste de M. Henry Fèvre... Premier acte. — Intérieur modeste de petits bourgeois de province. M. et Mme Lepape ont à déjeuner leurs amis M. et Mme Bagréaut et leur jeune neveu Ed-

mond. On en est au café ; on passe au jardin. Cécile, la fille de la maison (20 ans) n'y suit pas les convives : elle a du vague à l'âme et reste accoudée sur sa chaise... Son cousin Edmond vient lui demander ce qu'elle a. — « Laisse-moi tranquille ! lui dit-elle. — « Tu ne veux toujours pas te marier ? » — « Non ! — « Avec moi ? » — « Avec personne... Va-t'en : tu m'énerves... » M. Bagréaut (50 ans, laid, du poil dans les oreilles (*sic*), la trogne d'un vieux satyre) vient aussi, tout doucement, savoir ce qu'a Mlle Cécile. — « Allez-vous en !... Vous me faites horreur !... Je ne veux plus vous revoir... » — « Au moins faudrait-il savoir au juste ce que vous avez... Car, si c'était *ça*, peut-être pourrait-on... avant qu'il soit trop tard... » — « Sortez d'ici : je ne sais pas ce que vous voulez dire : vous me dégoûtez ! » Et Cécile se retire dans sa chambre : le docteur est là... Le médecin sort, en effet, quelques instants après. — « J'ai un aveu pénible à vous faire, dit-il à Lepape, je vous avais toujours conseillé de marier Mlle Cécile. » — Eh bien ! rien ne presse ; vous allez peut-être me faire croire que Cécile a des sens... Il n'est pas trop tard, je pense : M. Bagréaut a promis de lui trouver un bon parti : un homme riche... » — « Vous marierez donc une fille-mère : Mlle Cécile est enceinte. » — « Ne répétez pas ce que vous venez de dire là, âne bâté, et f...ez-moi le camp d'ici ; je vous f..s à la porte, entendez-vous ». Et le père Lepape pousse dehors par les épaules le docteur, qui n'a dit que la vérité

Mlle Cécile est enceinte de deux mois.... La mère ne peut croire à une telle catastrophe. — « Une fille si bien élevée, qui ne m'a jamais quittée ! » Cependant les parents se consultent, et font appeler Cécile; elle avoue tout... — « C'est au moins ce chenapan d'Edmond, à qui nous t'avons refusée parce qu'il n'a pas le sou, et qui veut ainsi nous forcer la main... » — « Non, c'est M. Bagréaut; il est venu me trouver dans ma chambre, un matin que j'étais en peignoir... Je ne savais pas ce qu'il voulait... Depuis, il tourne constamment après moi, mais je l'ai toujours renvoyé... » — Misérable... ! Gueuse... ! » Et les parents tombent à qui mieux mieux sur la coupable, qu'ils finissent par enfermer, attendant leur décision... Au second acte, Cécile, conspuée par la vieille servante Olympe, à laquelle on s'est cru obligé de tout dire, continue à être séquestrée par ses parents et martyrisée par sa mère, qui lui ordonne — on devine dans quel but — de sauter à la corde et de faire des culbutes sur une couverture. Sur ce, les amis Bagréaut se présentent « comme si rien n'était » et sont reçus... comme vous pensez. Alors on voit Mme Bagréaut prendre parti pour son mari, incapable d'avoir fait pareille chose. — « Et puis quand cela serait, dit-elle, cela prouve que votre fille est une coureuse, voilà tout... » Et le digne ménage, qui a naturellement jeté les hauts cris, dès que Mme Lepape a parlé d' « indemnité », prend la porte, injuriant et injurié... Ah ! c'est, je vous assure, une jolie scène de gou-

jaterie... Repoussée par sa mère (gardienne de l'honneur), qui renonce malaisément à l'idée de la faire avorter (il faut bien, n'est-ce pas, monsieur l'auteur, appeler les choses par leur nom ?) Cécile se réfugie dans les bras de son père, qui, prenant pitié d'elle, ne veut pas qu'on lui fasse du mal et se déclare prêt à lui pardonner. Ici, une légère détente : père et fille deviennent sympathiques. Pas pour longtemps... Troisième acte. — on a vu poindre Edmond ; mais, sans rien lui dire, Olympe, la vieille bonne, a fait comprendre au jeune homme qu'il avait tort d'insister : moins que jamais Cécile se mariera avec lui. Le mieux qu'il ait à faire est de repartir... Or, à peine a-t-il tourné les talons, que Mme Lepape (c'est décidément une bien honnête femme) se dit que voilà le mari tout trouvé pour couvrir la faute de sa fille et reconquérir l'honneur perdu. On lui écrit de venir passer deux jours de congé chez son oncle, et dans deux jours on peut faire bien des choses : il n'en a pas fallu tant à M. Bagréaut pour commettre son méfait... Loin de repousser, comme on s'y attendait, l'idée de fourrer ainsi dedans celui qui l'aime toujours, Cécile stylée par sa noble mère, abonde (comme ça, tout de suite !) dans le sens de Mme Lepape. Elle sera bien gentille avec son cousin, c'est convenu ; voilà le moyen de tout arranger. Brave fille, elle ne sera plus méprisable, puisqu'elle ne sera pas méprisée. Le plan de Mme Lepape réussit à merveille. Edmond tombe à pieds joints dans le panneau. Il vient ; on le reçoit à bras ouverts ; on le grise

même, et après le repas, on le laisse seul avec Cécile. — Amusez-vous, mes enfants!... » a dit la mère au fiancé de sa fille ; de cette façon l'accouchement avant terme, n'étonnera personne, pas même le mari... Cinquième acte. — Cécile, ravie, est en jolie toilette de mariée, trouvant que l'oranger sent bon et accueillant le sourire aux lèvres le cadeau envoyé par Mme Bagréaut. La mère ne se sent pas de joie ; elle est désormais tranquille: cette deuxième faute répare si bien la première. Le père, qui ne sait pas tout encore, se dévore de remords et se reproche sa lâcheté. — « Elle ne se mariera pas dans ces conditions, s'écrie-t-il, faites venir Edmond. » Le futur comparaît: — « Cécile est enceinte! » lui dit-on. — « Puisque c'est moi! » — « C'est de toi, maintenant... Je ne sais plus alors » s'écrie le père abasourdi, et il laisse faire. La toile tombe. — « Olympe, vous ne nous servirez pas ce soir; vous dînerez avec nous à table, a dit Mme Lepape à sa servante, vous êtes de la famille. » — « Je n'en suis pas plus fière pour ça... » a grommelé la vieille. Et nous, cher monsieur Fèvre, si vous croyez que nous sommes fier d'avoir vu votre pièce, vous vous trompez... Ça, de l'art, jamais... De la photographie, tout au plus; cinq épreuves instantanées de personnages, — parfois vrais et pris sur le vif, mais à coup sûr malpropres, — qui prennent des poses diverses et variées: voilà les cinq tableaux de l'*Honneur*. Ce n'est ni fait, ni à faire. Telle est mon opinion. Il y avait, ce me semble, plus de

promesses de talent dans le petit acte du jeune auteur, intitulé *En détresse* , apprécié plus haut. La pièce a bien marché, à la première ainsi qu'à la répétition générale avec des « Oh ! » aux expressions trop brutales, mais sans marques de réprobation, ni sans grands applaudissements. sauf pourtant à la scène d'attendrissement du père Lepape embrassant sa fille. A cet endroit-là, les bravos ont été unanimes. Les acteurs ont été rappelés à chaque acte. Mais la claque seule — car il y a une claque au Théâtre-Libre comme ailleurs — a répondu à la proclamation par M. Antoine du nom de l'auteur. M. Antoine a été excellent, comme d'habitude ; Mme Barny, un peu exagérée ; mais aussi quel rôle !... Mme France parfaite, absolument parfaite ; Mlle Théven s'est acquittée du mieux qu'elle a pu du rôle de Cécile, caractère mal défini et presque incompréhensible : la chute de cette jeune fille naïve dans les bras de ce vilain monsieur est révoltante et fausse. Très bien, d'ailleurs, M. Tervil — un instant débarbouillé de ses imitations de revue — dans l'odieux personnage de M. Bagréaut. Pourquoi M. Arquillière se fait-il une loi de tourner le dos au public ? Est-ce donc écrit dans les statuts du Théâtre Libre ?

Le second spectacle de la saison avait commencé d'une façon assez lugubre par *Monsieur Bute*, trois actes de M. Maurice Biollay. — Le père Fraulin est un heureux bourreau, très content de vivre en exécutant ses semblables. Ah ! si seulement sa fille voulait épouser son aide Victorin. La « fille

du bourreau », j'ai comme l'idée d'un drame de ce nom, signé Anicet Bourgeois, et j'entrevois une pièce dans laquelle la fille d'un exécuteur de profession aimerait un jeune homme qu'elle ne pourrait épouser à cause de l'horrible métier de son père. Après tout, cela serait peut-être très « vieux jeu », et je passe : ce n'est pas là le sujet qu'à traité M. Biollay. Voilà qu'au milieu de son bonheur intime, M. Fraulin est assommé par une tuile : le ministère le révoque. — « Oh ! la politique ! » s'écrie la vieille servante Catherine. — « Avoir travaillé pendant vingt ans ! » dit mélancoliquement le père Fraulin, désolé. Nous le retrouvons, au second acte, se cachant sous le nom de M. Bute, retiré à Saint-Mandé, où il végète, s'ennuyant à ne rien faire, et malade par nostalgie du métier. Il a voulu reconduire son ancien aide et ami Victorin, et a été pris, en pleine rue, d'une syncope, où le médecin — un médecin qui s'y connaît — découvre les alarmants symptômes de l'aliénation mentale. — « Prenez garde ! » a dit le docteur à la fille de Fraulin. Et comme nous savons par les renseignements qu'au début il a donnés lui-même à un reporter que l'homme avait la bosse sanguinaire, nous prenons garde... En effet, prévenu par son aide, à qui il avait exprimé le désir d' « en voir une », Fraulin veut sortir la nuit ; on guillotine le lendemain matin. Sa vieille servante, qui le veille, s'oppose à cette imprudence. Il la chourine. — « Pourquoi avez-vous fait cela ? » lui demande l'agent qui vient l'arrêter. — « Pour rien... je ne sais... » Peut-être

pourrions-nous adresser la même question à l'auteur de *Monsieur Bute*, qui ne manquerait pas de nous faire la même réponse. A quoi cela rime-t-il ?... A rien. M. Damoye a composé avec talent la physionomie du bourreau devenant assassin. Plaignons sa victime, Mme Barny, et sa fille, Mlle Meuris déjà fort applaudie dans l'*Honneur*. M. Laudner s'est fait vivement remarquer dans le jeune médecin bavard : il est parfait. M. Antoine est un amusant reporter.

Nous le retrouvons avec plaisir dans l'*Amant de sa femme*, de M. Aurélien Scholl, qui a été la joie de la soirée. Le vicomte de Saint-Rieul vient de flanquer un bon coup d'épée au beau Gontran, avec qui le trompait la vicomtesse. Il rentre chez lui, décidé, non pas à divorcer (fi donc !), mais à traiter sa femme comme on traite une jolie maîtresse. Il a fait renouveler le mobilier de son hôtel, et c'est tout au plus s'il n'a pas commandé des glaces dans le lit conjugal... Un souper fin est apporté dans le coquet boudoir tendu de rose où il se dispose à reconquérir Valentine. — « Il y a trois ans, dit-il j'ai voulu t'épouser ; aujourd'hui, je veux t'aimer ! » Et en avant les écrévisses, le champagne, et surtout l'eau-de-vie russe, dont nous ne connaissions pas les propriétés toutes particulières? La vicomtesse ne tarde pas à perdre la tête. — « C'est maintenant, dit Saint-Rieul, que tu es bien à moi ! » — « *Oh voui* ! » répond la vicomtesse et Mlle Sylviac a dit le mot avec une conviction qui nous a tous bien divertis. — « Enfoncé, Gontran ! » s'écrie le mari.

Et la toile tombe, — heureusement. De l'esprit, de l'esprit et encore de l'esprit : telle est la note de cette égrillarde fantaisie. Merci, ami Scholl !

Que dire de la *Belle Opération !* Une plaisanterie macâbre consistant à nous présenter sans l'ombre de vérité, *six* docteurs, dont un professeur à la Faculté, trois chirurgiens et deux internes, se préparant à ouvrir le ventre de Mlle Baldine (des Folies), qui finit par succomber sous le bistouri du célèbre opérateur. — « Je sais maintenant que l'opération était impraticable ! » dit l'illustre professeur. Le mot est peut-être drôle, mais il n'est pas plus vrai que le reste... M. Julien Sermet, l'un des auteurs de la parodie de *Cléopâtre*, qui se jouait avec succès de l'autre côté du boulevard à la Scala, était décidément un joyeux fumiste !

Je vous avais bien dit qu'au Théâtre-Libre on finirait par accoucher en scène... Eh bien ! ça y est. La Rosa, la femme au berger Charlot, met bas son petit en pleine cour, au moment où l'on chante la Noël et la naissance de l'enfant-Jésus, et comme le « gosse » vient sans doute un peu tôt au gré de son mari, deux mois seulement après la noce, elle l'étouffe, et sur le conseil de la mère Raminot, qui lui avait proposé de la faire avorter, elle le donne à manger à ses cochons... La répétition générale de cet étrange « conte de Noël » avait eu lieu la veille de Noël : ce qui a probablement empêché quelques spectateurs de manger, le soir, du boudin blanc. Les réclames préalables nous annonçaient que M. Auguste

Linert, l'auteur de ce « mystère moderne » — plus que ça de prétention ! — était un débutant (ça se voit), caporal d'infanterie... Caporal, cela prouve que le lignard en question fait bien son service militaire ; mais quant à faire œuvre de littérateur, c'est autre chose... Rendons justice aux artistes : M. Janvier était un paysan bien nature ; Mme Louise Daubrive s'acquittait on ne peut mieux de son rôle qui consistait à geindre et à se tortiller dans l'obscurité. Les abonnés de la série A, qui n'y voyaient rien, mais qui entendaient tant et tant de couplets sur le même air, ont fini par rire aux éclats, et même par siffler un peu. Ne les blâmons pas : au Théâtre-Libre, tout est permis.

M. Jean Ajalbert, qui a mis à la scène le célèbre roman de M. Edmond de Goncourt, intitulé la *Fille Elisa*, a bien fait de ne pas suivre l'ordre du livre, qui n'en a pas l'ombre... Je l'ai relu : quel gâchis ! Le premier acte de la pièce qui eut plus tard les honneurs de l'interdiction nous montre Elisa amoureuse de son petit soldat et le poignardant... par amour. Notre confrère Hector Pessard se vantait de n'avoir vu que ce premier acte. Il eut tort : les deux autres sont infiniment plus intéressants. Le second surtout, qui est une merveille de mise en scène, reproduit avec une fidéité étonnante, l'audience de la cour d'assises. Une légère inexactitude pourtant : l'avocat général, ou plutôt le ministère public est toujours à droite du tribunal. Pourquoi l'a-t-on mis à gauche ? En réponse sans doute à ceux qui l'ont par-

fois accusé de manquer de voix, M. Antoine avait pris pour lui le rôle de l'avocat et s'acquittait à miracle, avec des silences et des émotions qui semblaient bien l'expression de la vérité, d'un plaidoyer qui ne durait pas moins de vingt-cinq minutes. On l'a chaleureusement et très justement applaudi. Le troisième acte, qui se passe dans la maison centrale où est enfermée pour la vie la malheureuse Elisa, dont la peine a été commuée, est assez poignant, mais beaucoup moins vrai : nous ne croyons pas qu'il y ait, pour gérer une prison, un particulier aussi farce (genre Valabrègue) que celui que représentait M. Renard du Théâtre-Libre, et la venue de ce comique m'a gâté, le dernier tableau qui eût fait peut-être frémir le public. Grand succès de pathétique et de simplicité pour Mlle Nau (Elisa) au premier acte ; succès de naturel pour Mlle Fleury dans le rôle de Marie Coup-de-sabre, une des collègues d'Elisa à la « maison « de l'avenue de Suffren. En somme, grâce à la *Fille Elisa*, la soirée était intéressante et nous finirons ce chapitre en adressant à M. Antoine nos compliments bien sincères.

THÉATRE DÉJAZET

Adieu, Cocottes ! était précédé, le 15 janvier, d'une comédie en un acte de M. André Lénéka, intitulée *Une drôle de visite*, et le 1er février, la cinquantième représentation du joyeux vaudeville de MM. Jaime et Georges Duval se donnait en même temps que la première d'une aimable comédie de M. Léon Durocher, *l'Impôt sur les femmes*, très agréablement interprétée par Mlles Rolly et Emma George, MM. Loberty et Garandet.

20 FÉVRIER. — Première représentation de la *Course aux jupons*, comédie en trois actes de M. Léon Gandillot[1]. — Lucien Durand est un artiste amateur : il en est encore à peindre le chef-d'œuvre qui doit le lancer et... qu'il ne fera jamais.

1. DISTRIBUTION. — Lucien Durand, M. *Matrat*. — Georges Castelin, M. *Regnard*. — Dugonet, M. *Gaussins*. — Frondeval, M. *Narball*. — Pacharès, M. *Loberty*. — Bénito, M. *Garandet*. — Mme Bolivon, Mme *Regnier*. — Mme Champagnol, Mme *Fanny Genat*. — Léontine Frondeval, Mlle *Eva Marten's*. — Louisette, Mlle *Laborie*. — Mme Léclair, Mlle *Lefrançais*. — Suzanne, M *Narlay*.

Cette toile est sur son chevalet, vierge de toute esquisse. — « Comme c'est joli ! » s'exclament déjà les visiteurs que reçoit Lucien sa palette à la main. — « A ta place, dit Louisette, je ferais un petit chasseur passant sur un petit pont, où il rencontre une petite paysanne... » Et Lucien en a assez de cette « grue » qui ne connaît que les sujets de Rudeau. Une femme évanouie dans une boutique de pharmacien : voilà ce que voudrait brosser le maître réaliste. Louisette ne comprend rien à tout cela : elle ne sait qu'une chose c'est qu'elle a besoin de cinquante louis pour aller au *Bon Marché*, et Lucien ne cherche qu'une occasion de rompre avec une bécasse aussi coûteuse... Cette occasion se présente tout naturellement : son ami Castelin vient justement lui demander son atelier pour y recevoir une femme du monde dont il a toutes les faveurs, et voilà Lucien allumé par cette idée d'avoir pour maîtresse une femme du monde (entre nous, il a bien tort), et prêt à se faire présenter (condition indispensable) au mari de Mme Frondeval. La présentation a lieu : Léontine devient la maîtresse de Lucien en aussi peu de temps qu'il en faut à Castelin pour être l'amant de Louisette. Vous devinez, d'ailleurs, que nos deux jeunes gens n'auront rien gagné à cet échange, consenti de part et d'autre. Léontine assommera Lucien autant que le faisait Louisette, tandis que la cocotte ne tardera pas à compromettre son nouvel amant. Aussi Castelin renonce-t-il à sa course aux jupons pour épouser une jeune fille que sa mère est en-

chantée de caser. Lucien (c'est moins moral, mais si nature!) en sera quitte pour avoir deux maîtresses au lieu d'une: il garde à la fois Léontine et Louisette. Il ne travaillera ni pour l'un ni pour l'autre des deux Salons, mais il ne s'ennuiera pas non plus... Je ne vous donne pas pour très original et très neuf le sujet de la *Course aux jupons* que M. Léon Gandillot a, du moins, pris la peine d'exposer, de développer et de dénouer, tantôt avec son invention personnelle, tantôt en appelant à son aide l'expérience de ses prédécesseurs les plus connus. Mais la pièce vaut par le dialogue, d'une vérité étonnante et d'une imperturbable gaîté, et par les détails pris sur le vif et rendus d'une façon absolument charmante. Les scènes de « lâchage » au premier acte; celle des témoins du rastaquouère qui finissent par emprunter la forte somme à l'adversaire de leur client, et surtout la scène dite « des deux mères », au troisième acte, sont des morceaux de bonne, de très bonne comédie, et démontrent une fois de plus que le jeune et spirituel auteur des *Femmes collantes* est certainement un homme de théâtre, qui, certes, n'a pas dit son dernier mot. En attendant qu'il soit applaudi sur une scène d'ordre, M. Léon Gandillot a trouvé à Déjazet un directeur qui, je le crois sans peine, l'accueillit à bras ouverts — les *Femmes collantes* n'ont-elles pas fait la fortune de M. Boscher! — et des artistes de bonne volonté qui ont prestement enlevé cette *Course aux jupons*. MM. Matrat et Regnard ont du naturel et du comique; Mlles Eva Marten's et

Laborie ont une « gruerie » bien observée ; Mlle Narlay, une gentillesse tout à fait piquante. Quant aux deux duègnes, Mmes Regnier et Fanny Génat, elles ont pu voir que nous nous étions tous tordus de rire à leur scène du troisième acte. La cinquantième représentation de la *Course aux jupons* se donnera le 4 avril. Le 29 mars, la pièce de M. Gandillot était accompagnée d'un acte de MM. Georges Maurens et Charles Rousseau, intitulé *Maraskine*. Le 1er mai, c'était le tour d'un gai lever de rideau de M. Edmond Duesberg, la *Dol* bien joué par MM. Loberty, Germine, Mmes Lefrançais et Isaac.

20 MAI. — Première représentation de la *Revanche du Mari*, comédie en trois actes de MM. Félix Cohen et Grenet-Dancourt [1]. — M. Grenet-Dancourt, passé maître en l'art du vaudeville, s'est voulu mesurer à un art plus difficile, car la *Revanche du Mari* est mieux qu'un vaudeville, c'est une comédie. Elle a plus d'un point de ressemblance avec *Divorçons*, le légendaire succès de MM. Sardou et de Najac, au Palais-Royal. Tout comme des Prunelles, le Rondel de MM. Co-

1. DISTRIBUTION. — Rondel, M. *Narball*. — Abel de Born, M. *Chautard*. — Dumont, M. *Roche*. — Popincourt, M. *Landrin*. — Brétigny, M. *Garandet*. — Malart, M. *Leitner jeune*. — Moulet, M. *Dreyfus*. — Jean, M. *Kerny*. — Julie Rondel, Mlle *Marten's*. — Cécile Dumont, Mlle *Marcelle Josset*. — Maria, Mlle *Helenn*.

Dans les premiers jours du mois de juin, Mlle Marcelle Josset reprenait avec succès le rôle de Julie Rondel ; Mlle Carlix (venant de l'Odéon), tenait avec beaucoup de gaieté et de finesse celui de Cécile Dumont.

La pièce de MM. Grenet-Dancourt et Félix Cohen était alors accompagnée d'une comédie en un acte de MM. René Lafon et Taylor, intitulée *Un cousin de province*.

hen et Grenet n'est pas aimé de sa femme. Que peut-on lui reprocher ? Rien. C'est un honnête homme, d'une belle santé, ni plus ni moins bête qu'un autre : il joue bien au billard, comme un président de république. Ce sont ces qualités mêmes qui exaspèrent la romanesque Julie, sa femme. Elle voudrait connaître l'amour, que ne lui a jamais fait connaître son pot-au-feu de mari. Elle croit trouver l'amant idéal dans le pschutteux Abel de Born. On amène Monsieur à se mettre en colère. Une claque est envoyée par le mari, reçue par la femme, sans qu'elle ait été adressée à une tierce personne. Maintenant Mme Rondel a un motif. — Il n'y a plus rien de commun entre vous et moi, dit-elle à son mari, puis s'adressant à M. de Born : « Monsieur, je vous accorde ma main ». Et un ménage à trois s'établit comme dans *Divorçons !* Mais l'obtention du divorce nécessitant un certain temps, de Born ne demanderait pas mieux que de prendre des acomptes sur le mariage futur. Le diable est que le mari n'entend point de cette oreille. Armé de l'article 298 du code, lequel article interdit le mariage entre complices en adultère, il sauve son front menacé. Force est au soupirant de s'en tenir aux déclarations, ce qui exaspère la jeune femme, qui demanderait plus d'amour à son futur mari. Elle finit par prendre de Born en grippe, s'aperçoit de ses défauts, et reconnaît les qualités de son digne époux, auquel elle revient. L'action est traversée par un couple dont le mari est médecin, la jeune femme morphinomane qui, loin d'égayer la

pièce, l'a plutôt arrêtée dans sa marche. Cette comédie de MM. Cohen et Grenet-Dancourt n'a reçu qu'un accueil très modéré. Cette froideur est-elle due à l'interprétation, ou à la scène elle-même, plus habituée aux folies du vaudeville qu'au ton de la comédie? Il peut y avoir de ces deux raisons à la fois. Le public a ses habitudes, il est routinier. Nous l'avons bien vu l'an dernier, aux Variétés, quand Sarah Bernhardt joua *Léna*, puis la *Dame aux Camélias*. Ce que nous disons du milieu peut s'appliquer aux acteurs. Les joyeux interprètes de Gandillot paraissaient un peu gênés par la prose sérieuse des auteurs de la *Revanche du mari*. M. Narball s'est tiré à son avantage du rôle difficile de Rondel; M. Chautard nous a paru raide et guindé, il manque de légèreté, de souplesse, il paraît peu fait pour les amoureux ; n'oublions pas MM. Roche, Landrin, Garandet et Leitner jeune. Le côté des dames ne comporte que deux rôles sérieux, celui de Mme Rondel, porté par les épaules de la jolie Eva Marten's qui nous a montré son talent de comédienne et trois toilettes du meilleur goût. ; l'autre incombait à Mlle Marcelle Josset.

10 JUIN. — Première représentation de *Cinq mille quatre*!... comédie-bouffe en trois actes de MM. Albert Guinon et Ambroise Janvier [1]. Il y

1. DISTRIBUTION. — Chapitel, M. *Narball*. — Florensac, M. *Chautard*. — La Moutardière, M. *Lecœur*. — Marabout, M. *Hurbain*. — Des Claquettes, M. *Kerny*. — Bonichon, M. *Dreyfus*. — Putois, M. *Chalande*. — Riflard, M. *Lanher*. — Cidon, M. *Leitner jeune*. — Isabelle, Mlle *Marie Durand*. — Henriette, Mlle *Narlay*. — Mme Pompier, Mlle *Lefrançais*. — Fanchette, Mlle *Hellen*.

avait de la verve, de la gaieté, des mots pleins de drôlerie et même d'observation alerte et fine dans deux petits actes signés Albert Guinon et Maurice Denier, et intitulés : *J'épouse ma femme*, qui furent joués à la Renaissance il y a cinq ans. Les deux premiers actes des *Respectables*, de M. Ambroise Janvier (Vaudeville, fin 89) abondaient aussi en scènes originales et piquantes, toutes pleines de vérité et de fine analyse. Nous sommes loin, très loin de *J'épouse ma femme* et des *Respectables*, avec *Cinq mille quatre*, qui n'est plus qu'une farce, parfois amusante et trop souvent grossière. Chapitel est un honnête employé du Ministère de l'Agriculture qui trompe sa femme par raison économique : Henriette prétend que les modestes appointements de son mari ne lui permettent pas la maternité. Sois seulement sous-chef, aie « cinq mille quatre », et alors, lui dit-elle, comme Julien de *Gabrielle :*

Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon...

Jusque-là, Chapitel, réduit chez lui à la portion congrue, couraille de côté et d'autre. C'est ainsi que, l'autre soir, étant allé prendre un bock à l'Américain, il y a fait la rencontre d'une certaine Isabelle, qu'il amène aujourd'hui, l'imprudent, aux eaux de Mouilly-le-Sec, prétextant une mission administrative, un rapport à faire sur les ravages des taupes dans les régions du sud-ouest. A Mouilly-le-Sec, c'est de la malechance, il se trouve face à face avec son chef de division, M. de la Moutardière, qui ne badine pas sur le chapitre des mœurs et note ses employés

d'après leur conduite. Aussi Chapitel ne trouve-t-il rien de mieux que de lui présenter Isabelle comme sa femme, et vous voyez d'ici les quiproquos, car vous avez déjà deviné — on n'est pas plus perspicace — que la vraie Mme Chapitel s'amène, elle aussi, à Mouilly-le-Sec, dans le but de voir le terrible chef de division et d'obtenir de lui l'avancement de son mari. Si la cocotte est prise pour la femme légitime, la femme légitime sera prise, à son tour, pour une cocotte et sera comme telle relancée par Florensac, le neveu du chef de division. Vous savez le reste. Faut-il donc vous dire que Mme Chapitel est enfermée avec Florensac par son mari lui-même dans un cabinet particulier qui est une ancienne cabine de douches ; qu'Henriette y est douchée en compagnie du petit des Claquettes, qui lui fait une cour assidue? .. Non : j'aime mieux vous avouer que je me suis très franchement amusé d'un personnage épisodique : Marabout le médecin aliéniste, qui voit des fous partout. — J'enferme le plus de monde que je peux ! dit-il — et qui finit par se croire fou lui-même : le triomphe de la science ! Le public ordinaire de l'endroit rira cinquante fois de l'histoire du paysan demandant au gouvernement de guérir son veau de la colique ; de celle du train présidentiel spontanément acclamé par les populations, et du wagon des ministres — où, paraît-il, on peut ôter ses bottes — du travestissement de Chapitel en homme d'équipe, voire d'un certain rond de cuir... MM. Guinon et Janvier me permettront de leur dire que tout

cela est bien gros. Et M. Boscher avouera qu'à l'exception de Mlle Durand, qui a de l'entrain ; de M. Chautard, qui a de l'élégance, et de M. Narball, qui a de la bonne volonté, bien faible est sa troupe d'été. Un acte de M. Lénéka, *Représailles* accompagnera *Cinq mille quatre* du 17 au 21 juin, époque de la fermeture annuelle. *Une drôle de visite*, du même auteur, servira ensuite de lever de rideau à la pièce de MM. A. Guinon et A. Janvier, avec laquelle le théâtre rouvrira ses portes le 6 septembre. Le 6 octobre, ce sera le tour d'une comédie de M. E. Doyen, *A l'école de l'amour*, jouée par Mmes Massé, Isaac et M. Garandet.

10 OCTOBRE. — Première représentation de *Ces monstres d'hommes*, comédie-bouffe en trois actes de MM. René Lafon et Darsay [1]. — Mais elle est bête à pleurer, la pièce de ce soir. M. Boscher, qui a *osé* inviter la critique à la répétition générale et le public à la première, ne la connaissait donc pas?... Il ne l'avait donc pas lue, il ne l'avait donc pas fait ou vu répéter?... Comment admettre qu'un directeur, « qui a joué du Gandillot », ait manqué de flair, au point de ne pas prévoir ce piteux résultat. Pièce de jeunes, tant qu'on voudra, mais il ne faudrait pourtant pas les prendre en nourrice, et trois actes, où il n'y

1. DISTRIBUTION. — Bodard, M. *Narball.* — Cormoran, M. *Hurbain.* — Cernusson, M. *Lecœur.* — Potinet, M. *Chautard.* — Anatole, M. *Dubos.* — Dutatin, M. *Chalande.* — François, M. *Kerny.* — Joseph, M. *Lanher.* — Mme Cernusson, Mme *R. Lemonnier.* — Larirette, Mlle *M. Josset.* — Jeannette, Mlle *Narlay.* — Léonie, Mlle *Masse.* — Justine, Mlle *Isaac.*

a rien — *rien*, vous m'entendez bien ! — c'est vraiment trop peu ; aussi en voulons-nous fort à l'impresario, qui nous a fait perdre chez lui une soirée que nous aurions pu si bien occuper partout ailleurs. Comment un de nos grands confrères — qu'on ne saurait certes accuser de vouloir « tirer à la ligne » — a-t-il pu raconter ce *rien* aux lecteurs qu'il respecte ! Nous n'aurons pas ce fier courage, et nous nous contenterons d'enregistrer ici la représentation de cette pièce inepte où M. Narball se démenait en scène comme un animal féroce en sa cage...

13 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Chasse aux Mariés*, comédie-bouffe en trois actes de M. André Lénéka [1]. M. André Lénéka est l'auteur de *Petite maman*, qu'avait jouée le dernier hiver, le théâtre des Batignolles. Il y avait bien des longueurs dans ce drame ; il s'y trouvait aussi quelques parties qui attestaient un homme de théâtre. Il y a encore d'excellentes choses : de la bonne humeur, de l'entrain, un mouvement endiablé dans la comédie-bouffe qui, en dépit des averses, amenait toute la critique au théâtre Déjazet. La critique est venue, mais puisqu'elle avait tant fait que de venir, elle a eu tort de s'en aller avant le dernier acte, car c'est peut-être le

1. DISTRIBUTION. — Betassot, M. *Narball*. — Duflair, M. *Hurbain*. — Guignolet, M. *Chautard*. — Lubin, M. *Lecœur*. — D'Espignac, M. *Garandet*. — Le commissaire, M. *Dubos*. — Champeret, M. *Chalande*. — Le garçon d'hôtel, M. *Kerny*. — Brûlart, M. *Dechambre*. — Le professeur, M. *Lanher*. — Mme Bétassot, Mme *Regnier*. — Léonie, Mlle *Markett*. — Mariette, Mlle *Narlay*. — Justine, Mlle *Isaac*.

meilleur des trois. Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue cette histoire de billets Perron inventés par Guignolet pour couvrir, aux yeux de sa première femme, les dépenses qu'il faisait avec Estelle, et qui, mis en circulation par la dame, vont devenir, dès le jour de sa noce, la terreur du nouveau marié, se croyant poursuivi comme faussaire... Mais le Duflair croyant voir un bigame en Guignolet — il y a du Guignol en cette bouffonnerie — et lui faisant une « chasse » en règle, jusqu'à ce que le commissaire l'empoigne lui-même pour avoir si légèrement mis la police en branle et compromis son infaillibilité bien connue, Duflair, dis-je, est un « moyen » comique qui en vaut un autre. Nous noterons même, au second acte de cette pochade, une jolie scène de comédie entre le mari et la femme : celui-là se faisant passer pour un conspirateur et celle-ci ravie de donner ainsi dans la politique. M. Lénéka n'a, d'ailleurs eu, j'imagine, d'autre idée que d'écrire une farce en vue du théâtre Déjazet — entre la place de la République et la Bastille — pour un public qui rit de bon cœur, sans s'inquiéter des formules anciennes ou nouvelles. Et comme le vaudevilliste en question n'a pas eu la prétention de renouveler l'art, nous aurions mauvaise grâce à apporter dans notre jugement la sévérité qui convient quand, par exemple, on se trouve en face d'une œuvre qui s'appelle la *Parisienne*. Il n'y a — c'est déjà un bon point à l'actif de M. Lénéka — il n'y a, dans la *Chasse aux Mariés*, ni cocuage, ni adultère en cours d'exé-

cution, et le public visé par l'auteur a pris un vrai plaisir à l'armoire où s'enferme Duflair, au second acte, ainsi qu'au jeu de portes de l'hôtel du dernier acte. Tout cela n'est pas très neuf, mais c'est gai. Les folies les plus courtes sont encore les meilleures. A onze heures et demie, nous sortions ce soir-là de Déjazet, où avaient « opéré » avec une verve à tout casser : M. Chautard, qui a de la distinction, M. Narball, qui a du naturel, Mmes Régnier et Markett, M. Hurbain et consorts qui ont de la bonne volonté, beaucoup de bonne volonté...

19 NOVEMBRE. — Première représentation de *Cléopâtre... d'Italie*, parodie en un acte de MM. Jules Jouy et Georges Rolle [1]. Les auteurs avaient eu l'idée originale de transporter à la barrière d'Italie le drame passionnel qui, à la Porte-Saint-Martin, se déroulait en Egypte ou en Grèce. Résultat de ce changement de milieu : une farce naturaliste, un peu osée, mais savoureuse et gaie. Plusieurs couplets, fort joyeux, avaient contribué au vif succès de cette petite pièce.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Déménageons*, comédie en un acte de M. Guillemaud, accompagnant la 34e représentation de la *Chasse aux Mariés*.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation de

1. DISTRIBUTION. — Antoine, M. *Hurbain*. — Octave, M. *Narball*. — Tue-ses-puces, M. *Lecœur*. — Dix-verres-six-tasses, M. *Dechambre*. — Qu'Etrenne, M. *Kerny*. — Le crieur du bal, M. *Lanher*. — Cléopâtre, Mlle *Josset*. — Octavie, Mlle *Masse*. — S'tir-des-Pattes, Mlle *Isaac*. — Olympia, Mlle *Lefrançais*. — Phrasie, Mlle *Narlay*. — Irène, Mlle *Dupré*.

Ferdinand le Noceur, comédie en quatre actes de M. Léon Gandillot [1]. — C'est ce soir la rentrée du triomphant auteur des *Femmes collantes* sur la scène de son premier et de son plus grand succès. M. Boscher a, ce me semble, manqué à tous ses devoirs en n'illuminant point la façade de Déjazet, en l'honneur du retour de l'enfant prodigue... On sait que M. Gandillot avait bien tenté de faire à son théâtre ordinaire une infidélité; mais en dépit du concours de chauds, de trop chauds amis, elle ne lui réussit qu'à moitié, et c'est ainsi que le petit Léon dut bientôt revenir du boulevard Saint-Germain, au boulevard du Temple, non sans avoir eu la chance de pouvoir glisser, dans l'intervalle, trois jolis actes entre les mains de M. Albert Carré, directeur du Vaudeville. La vie de Fourageot, fabricant de produits pharmaceutiques, est une éternelle « course aux jupons » et à cinquante ans — le bel âge, paraît-il pour être ou se croire aimé — il n'est pas près de dire : « Adieu, cocottes ! » On pense bien qu'une telle existence de bâtons de chaise n'est pas faite pour avoir rendu fort heureuse Mme Fourageot; mais la brave femme est morte, il n'y a plus rien à faire, c'est un malheur auquel on ne peut remédier. Aussi Fourageot, qui est brave homme, après tout quoique un peu trop porté sur

1 DISTRIBUTION. — Fourageot, M. *Narball.* — Bertinet, M. *Hurbain.* — Paturin, M. *Lecœur.* — Ferdinand, M. *Rablet*, — Labricelle, M. *Garandet.* — Casimir, M. *Kerny.* — Carjol. M. *Tressy.* — Mme Paturin, Mme *Régnier.* — Mme Bertinel, Mlle *Josset.* — Mme Brigitte, Mlle *Narlay.* — Paulette, Mlle *J. Hady.*

le cotillon, veut-il du moins que sa fille ne tombe pas sur un mari de son espèce. Il cherche un prétendu idéal qui n'aime point les femmes, ou du moins qui n'en aimera jamais qu'une : la sienne (cela se rencontre-t-il sous la calotte des cieux?), et quand il aura trouvé, il lui colloquera Paulette. Paulette, au contraire, qui s'en serait jamais douté? — ne veut de Ferdinand, que lui propose son père comme un merle blanc, qu'au moment où elle croit voir en son futur le plus enragé des noceurs... Or, la réputation du dit Ferdinand est absolument usurpée : pas noceur du tout, ou noceur malgré lui... C'est en ce quiproquo, vraiment comique et même fort admissible, que consiste la principale donnée de la très amusante, que dis-je de l'excellente comédie de M. Gandillot; remplie de détails d'une curieuse invention et de traits souvent pris sur le vif; mais la troupe de M. Boscher est bien faible, bien faible, et en voyant l'effet des quatre actes du jeune auteur, interprétés d'une façon assez terne, on peut juger de celui qu'ils eussent produit au Palais-Royal, par exemple, avec les acteurs que vous savez...

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Adieu, cocottes, vaudeville......	3		62
Un Krach, vaudeville...........	1		5
Les Deux font la paire, vaud.....	1		15
* *Une drôle de visite*, coméd.e...	1	15 Janvier	61
* *L'Impôt sur les femmes*, com...	1	1 Février	20
Eulalie, vaudeville..............	1		15
* *La Course aux jupons*, com....	3	20 Février	103
Le Thapsia, vaudeville..........	1		17
Irrésistible, comédie............	1		4
* *Maraskine*, comédie...........	1	29 Mars	19
* *La Dot*, comédie...............	1	2 Mai	17
* *La Revanche du mari*, com....	3	20 Mâi	20
Les Rêves de Marguerite........	1		20
* *Un Cousin de province*, com...	1	6 Juin	10
* *Cinq mille quatre*, vaud.......	3	10 Juin	43
* *Représailles*, comédie..........	1	17 Juin	4
* *A l'Ecole de l'Amour*, com.....	1	6 Octobre	37
* *Ces monstres d'hommes*, c.-b.	3	10 Octobre	38
* *La Chasse aux mariés*, c.-b...	3	13 Novemb.	3J
Un joli feuilleton, vaudeville...	1		13
* *Cléopâtre d'Italie*, parodie......	1	19 Novemb.	13
* *Déménageons*, comédie........	1	10 Décemb.	11
* *Ferdinand le Noceur*, com....	4	19 Décemb.	16

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

La Société des Artistes dramatiques réunis a fait, le 4 mars, au théâtre du Château-d'Eau, une superbe reprise de l'excellent drame d'Anicet Bourgeois et Michel Masson : *Marceau, ou les Enfants de la République*, [1]. On conte que cet intéressant ouvrage fut représenté pour la première fois à la Gaîté le 22 juin 1848, le premier jour de l'insurrection de Juin. Les acteurs, les spectateurs entendaient des coups de fusil dans le faubourg du Temple, tandis que la pièce se jouait. Au moment où l'acteur chargé du rôle de Bourbotte disait sur la scène avec une noble confiance : « On ne tue pas un représentant du peuple », plus d'un représen-

1. DISTRIBUTION. — Marceau, M. *Chelles*. — L'abbé Pascal, M. *Fabrègues*. — Le marquis de Beaulieu, M. *Regnier*. — Fauvel, M. *Décori*. — Beaugency, M. *Bertal*. — Kléber, M. *Cayol*. — Bonaparte, M. *Medony*. — Galoubet, M. *Rablet*. — Chénier, M. *Th. Ledard*. — Talma, M. *T. Huguenet*. — Robespierre, M. *Miran*. — Cochegru, M. *Dreyfus*. — Montournois, M. *Laferte*. — Bourbotte, M. *Frumence*. — Robert, M. *Villiers*. — Geneviève, Mlle *Renée Cogé*. — Croquette, Mlle *Jeanne Théol*. — Cornélia, Mlle *Luce Léonce*. — Mère Galoubet, Mlle *Bremens*.

tant du peuple tombait devant les barricades. On comprend que le public ne suivait pas avec une attention soutenue le drame imaginé par les auteurs, lorsqu'il s'en passait un si terrible sur les boulevards et dans les rues de Paris. Le lendemain, le théâtre était fermé. Lorsqu'il fut rouvert, on écoutait avec tristesse l'éloge de cette belle devise de la République : « Liberté, Egalité, Fraternité », qui venait de recevoir un si cruel démenti (elle en a reçu bien d'autres depuis lors) ; les spectateurs étaient rares ; le drame d'Anicet Bourgeois et Michel Masson, malgré son beau titre, ses beaux tableaux, ses belles leçons, malgré la hardiesse et l'habileté avec lesquelles quelques-uns des principaux personnages de la Révolution étaient figurés, n'eut qu'un petit nombre de représentations. C'est une très heureuse idée qu'a eue la Société des Artistes réunis au Château-d'Eau de reprendre cette pièce républicaine faite — admirablement faite, du reste — dans un fort bon esprit de conciliation ; elle enseigne le dévouement à la patrie, la soumission à la loi ; elle est tout à l'honneur d'un des plus purs enfants de la République, Marceau à qui tous les partis, à qui les étrangers eux-mêmêmes ont rendu hommage. On connaît les beaux vers que lord Byron lui a consacrés dans le *Pélerinage de Child-Harold* : « Non loin de Coblentz une simple pyramide s'élève sur un tertre de gazon. Marceau fut un de nos ennemis, mais n'en rendons pas moins hommage à sa mémoire ; sa carrière fut courte et glorieuse ! On vit deux armées suivre ses funérailles, on y vit pleurer ses amis

et ses ennemis ! Marceau fut le champion de la liberté et du petit nombre de ceux qui n'abusent pas du pouvoir terrible qu'elle donne aux hommes qui prennent les armes en son nom. Marceau avait conservé la pureté de son âme, et il fut pleuré. » *Marceau* était remarquablement joué au Château-d'Eau par une troupe qui était de tout premier ordre. Chelles, qui se fit autrefois remarquer dans le rôle de l'abbé Pascal (on songeait alors à l'engager à la Comédie-Française) nous donna un Marceau (auquel il ressemble) plein de chaleur et de conviction. Il avait repassé à M. Fabrègues, qui le rendait avec onction et dignité, le rôle du prêtre patriote. Le rôle important de femme, celui de Geneviève de Beaulieu, cette noble vendéenne, que son admiration pour Marceau a convertie à la République, était joué par Mlle Renée Cogé, une jeune artiste de talent que nous n'avions fait qu'entrevoir à l'Odéon, puis à l'Ambigu. Elle est jolie et distinguée ; elle a du charme, de la grâce et de l'expression. MM. Décori, Bertal et Regnier étaient on ne peut mieux placés dans les rôles du traître Fauvel, de Beaugency et du marquis de Beaulieu. M. Rablet était un amusant Galoubet et Mlle Jeanne Théol une joviale cantinière. La pièce était montée avec un éclat exceptionnel au Château-d'Eau : témoin les tableaux de l'*Autel de la patrie*, au Champ-de-Mars, des repas fraternels dans les rues, du *Départ des Volontaires* et du Panthéon, — et nous applaudissions cette belle et bonne reprise d'un drame patriotique, intéressant et admirablement fait par ces deux vé-

ritables hommes de théâtre qui s'appelaient Anicet Bourgeois et Michel Masson.

Henri Rochefort disait des *Rantzau* : cela commence comme *Roméo et Juliette*, et cela finit comme *Brouillés depuis Wagram*. Après nous avoir donné, il y a quelques années, à la Porte-Saint-Martin, un *Hamlet*, qui eut le suprême honneur de nous montrer Sarah Bernhardt en Ophélie, MM. Cressonnois et Samson n'ont point lâché Shakespeare aussi complètement que vous pourriez le croire. Le *Crime de Jean Morel* [1] représenté le 11 avril au Château-d'Eau — au Château-d'Eau devenu, tout arrive, un vrai théâtre du boulevard, — c'est encore, si vous voulez, *Roméo et Juliette*, avec un peu moins de psychologie. Un honnête banquier, Jean Morel, abat d'un coup de révolver sa canaille d'associé, Julien Marny, qui pour une fille (oh ! les femmes !) vient de voler dans la caisse une somme de cent vingt mille francs. Le voilà, le crime de Jean Morel. Sachez quelle en sera la suite. C'est en vain qu'un ami complaisant et bienfaisant, Maxime Loisel (si vous tenez à savoir son nom) a pris soin de placer près du cadavre le pistolet de Morel. Un jeune drôle, employé dans la maison, Frédéric Duchemin, a recueilli les dernières paroles de Julien Marny : il

1. DISTRIBUTION. — Jean Morel, M. *Brémont*. — Frédéric Duchemin, M. *Chelles*. — Julien Marny, M. *Fabregues*. — Jacques Marny, M. *Fabregues*. — Maxime Loysel, M. *Decori*. — Basiloff, M. *Régnier*. — Dupuis, M. *Lacroix*. — Groll, M. *Hurbain*. — Emma de Valency, Mlle *R. Cogé*. — Mme Marny, Mlle *de Pontry*. — Suzanne Morel, Mlle *Seylor*. — Gertrude, Mlle *Brémens*.

sait qu'il y a eu meurtre et non suicide. Il tient le secret, soyez sûr qu'il s'en servira pour mal faire, mais patience !... Vous verrez d'abord Jacques Marny, le fils de la victime, aimant Suzanne Morel, la fille de l'assassin — au grand désespoir de Morel, qui a bien voulu recueillir Jacques et le combler de ses bienfaits, mais qui hésite (le fâcheux remords !) au moment de lui donner sa fille en mariage. Vous verrez ensuite (en cinq actes, dont un prologue, on peut voir bien des choses !) l'ancienne maîtresse de Julien Marny, cette échappée de Saint-Lazare, qui, au Brésil, s'est refait une « virginité » — elle en revient veuve et comtesse, en passe de devenir princesse — vous verrez, dis-je, ô horreur ! — Emma Duchemin, la cousine et l'associée du drôle du prologue, aimer Jacques, le fils de son ancien amant, au point de vouloir abandonner pour lui le Basiloff qui lui promet le mariage et la couronne de princesse. Vous verrez, — cela, sur le coup de minuit — Maxime Loisel, le sauveur, confondre la coupable ; enfin Jean Morel, eng... puis pardonné par Jacques Marny, qui épousera Suzanne (puisqu'il l'aime !) et qui, gorgé d'or par l'assassin bourrelé de remords, coulera des jours heureux. — « En voilà un qui a eu de la veine qu'on ait fait son affaire à son père ! » disait à la sortie un des rares titis du Château-d'Eau, où l'on ne vient plus — mince alors ! — qu'en habit noir et en cravate blanche. C'est que, depuis *Marceau* et la nouvelle Société des artistes réunis, ce théâtre est devenu un vrai théâtre, jouant de vraies piè-

ces avec de vrais comédiens. En dépit de quelques longueurs et d'un peu trop de verbiage, le *Crime de Jean Morel* est un excellent mélo, interprété d'une façon tout à fait supérieure par MM. Brémont, Décori, Chelles, Fabrègues et Régnier, Mmes Renée Cogé, de Pontry et Seylor, qui me permettront — c'est le meilleur éloge que je puisse leur adresser ici — de les nommer en bloc tous en vedette. Notons, à la date du 10 mai, la première représentation de *Jacques Fayan* drame en un acte du sergent Bobillot [1], accompagnant la 32e représentation du *Crime de Jean Morel*. Le 26 mai, fermeture annuelle du théâtre, rendu à la musique.

4 JUILLET. — Reprise de *Roland à Roncevaux*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles et musique d'Auguste Mermet [2]. Plan ! Rantanplan ! Taratata ! Zim badaboum ! Un opéra fait avec de la musique militaire. Une véritable débauche de cuivres, une orgie de trompettes, de tambours, de cymbales. Jusqu'aux duos d'amour, dans lesquels les rentrées se font avec des trombones ! *Roland* fut représenté à l'Opéra, après une attente de quinze ans, le 3 octobre 1864. Il était chanté par Gueymard, Mme Gueymard-Lauters, Belval, Cazeaux, Mlle de Maësen. Parmi les danseuses, on cite Mlles Fonta, Fioretti, Beau-

1. DISTRIBUTION. — Jacques Fayan, M. *E. Martin*. — Louis Briard, M. *Montherel*. — Marthe Fayan, Mlle *Jeanne Théol*.

2. DISTRIBUTION. — Roland, M. *Van-Loo*. — Ganelon, M. *Genecand*. — L'archevêque Turpin, M. *Augier*. — L'Emir de Saragosse, M. *Peloga*. — Le Pâtre, M. *Lafont*. — Alde, Mme *Roussié*. — Saïda, Mme *Sibens*. — Un page, Mlle *Adam*.

grand et Baratte. Le succès fut éclatant, et la presse décerna au compositeur des éloges presque unanimes. Quelques-uns sont même singuliers. C'est ainsi que Théophile Gautier, dans son feuilleton du *Moniteur universel*, signale comme une des qualités de l'ouvrage « l'absence de recherches harmoniques ». Cette qualité aujourd'hui semble plutôt un défaut... En réalité, les motifs sont généralement vulgaires, et l'instrumentation est plus bruyante qu'harmonieuse. C'est de la « grosse musique ». Mais, en raison même de cela, elle produit des effets violents, et de nature à empoigner le public, surtout un public peu raffiné. La chanson de Roland a le défaut de ne pas être suffisamment caractéristique. Nous n'aimons pas non plus la ballade du roi Soliman, qui ressemble à une complainte. N'empêche qu'on l'a redemandée à la Saïda de ce soir. Mme Sibens, qui ne l'a, d'ailleurs, pas mal dite. Mais tout le rôle de Roland a du caractère; le personnage est bien campé. Les finales portent tous, à cause de la furieuse tempête instrumentale qu'ils déchaînent dans l'orchestre, un orchestre où, malgré les efforts de M. Raimbaud, la cacophonie régnait en maîtresse. Les modestes choristes nous ont paru damer le pion aux instrumentistes, un peu trop vantés par avance. Le finale du troisième acte : « Exterminons les Sarrasins » avait, en 1864, emporté le succès d'assaut. Il a le diable au corps, ce finale, et produit un effet gros, violent, mais irrésistible. Le troisième acte est, du reste, de beaucoup le meil-

leur : outre ce belliqueux finale, on peut citer la farandole, la scène de la confession et le trio. Et plusieurs de nos confrères ont eu tort de s'en aller, juste au moment où l'exécution s'améliorait. En somme, on encourageait une entreprise qui consistait à faire vivre, pendant l'été, un nombreux personnel artistique ; elle le mérite à bien des égards. La mise en scène est convenable. Enfin, l'interprétation quoiqu'elle ait cloché parci par-là, voulait quelques éloges. Le public du Château-d'Eau, peu gâté sous le rapport du ballet, a accueilli avec délire le divertissement du second acte, et a fait une véritable ovation à la première danseuse, qui a dû bisser le pas des écharpes. Il est fâcheux qu'en proie à l'aphonie, l'interprète du rôle d'Alde, Mme Roussié n'ait pu nous montrer ce qu'elle savait faire, et n'ait esquissé sa partie que pour ne pas faire manquer la représentation. Le ténor, M. Van Lo, avait ce qu'on appelle un rude galoubet ; il envoyait son « Exterminons les Sarrazins ! » comme s'il avait eu dans le gosier le clairon du jugement dernier. M. Augier prêtait à Turpin une voix de basse tout à fait archiépiscopale, et M. Génécand (Ganelon) chantait bien quand il chantait juste. N'oublions pas le petit page, Mlle Adam, qui disait avec intelligence ses quelques phrases de récitatif.

Roland à Roncevaux fut suivi d'*Ernani* [1] et

1. DISTRIBUTION. — Ernani, M. *Lafont.* — Charles-Quint, M. *Baleroy.* — Ruy Gomez, M. *Augier.* — Yago, M. *Delannoy.* — Ricardo, M. *Caralp.* — Elvire, Mme *Laville-Ferminet.* — Jeanne, Mlle *Adam.*

de *Norma*, où se fit justement applaudir Mme Laville-Ferminet, puis du *Trouvère* et de *Martha* [1], qui composèrent le programme de la saison lyrique du théâtre du Château-d'Eau.

8 OCTOBRE. — Première représentation de *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, drame en cinq actes et huit tableaux, dont un épilogue, de MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson [2]. — Les jeunes auteurs ont suivi l'histoire du mieux qu'ils ont pu, tout en s'aidant, comme c'était leur droit, des dernières recherches faites au sujet de la trop fameuse reine d'Ecosse. Ils ont écrit, en bonne prose, un drame intéressant encore qu'un peu long qui a été monté et costumé tout aussi bien — c'est tout dire — qu'il eût pu l'être à la Porte-Saint-Martin. Nous y voyons Marie Stuart

1. DISTRIBUTION. — Lyonel, M. *Henri Leroy*. — Plumkett, M. *Augier*. — Lord Tristan, M. *Delaunay*. — L'Alderman, M. *Leeger*. — Martha, Mme *Otta Brony*. — Nancy, Mme *Louhany*.

2. DISTRIBUTION. — Bothwell, M. *Chelles*. — G. Douglas, M. *Fabrègues*. — Darnley, M. *Amaury* (de l'Odéon). — Knox, M. *Regnier*. — Ruthwed, M. *Darles*. — Lindsay, M. *Mesnil*. — Lethington, M. *Lyonne*. — Rizzio, M. *Prévost*. — Morton, M. *Chamblard*. — Melvil, M. *Miran*. — Entraguet, M. *Lejeune*. — Taylor, M. *Tavernier*. — John Burle, M. *Clot*. — Anyas Paulet, M. *Laferte*. — Hay de Tallo, M. *Lagrange*. — Erskine, M. *Stebler*. — Dalgeish, M. *Loir*. — Bedfort, M. *Lesaint*. — Un ouvrier, M. *Mori*. — Bellenden, M. *Lemarchant*. — Un officier, M. *Wolf*. — Le doyen de Pétersbury, M. *Dalier*. — Bourgouin, M. *Richard*. — Le bourreau, M. *Cartereau*. — Kent, M. *Durand*. — Le shériff, M. *Léaud*. — Bolton, M. *Dubois*. — Un ouvrier, M. *Dupont*. — Un portier, M. *Léonard*. — William Powrie, M. *Merville*. — Schresbury, M. *Morin*. — Marie Stuart, Mlle *Mathilde Deschamps*. — Marie Seaton, Mlle *Alice Prévost*. — Lady Douglas, Mlle *Marie Gare*. — Roland Douglas, Mlle *Leconte*. — Djelly, Mlle *Leclerc*. — Comtesse d'Argyle, Mlle *Saint-Jean*. — Un page, Mlle *Lefebvre*.

« prise » par Bothwell, encore évanouie à la suite du meurtre de Rizzio, et domptée par le vulgaire ambitieux, qui lui fait signer le plein pouvoir au moyen duquel il assassinera Darnley. Nous y voyons même le spectre de la victime se dressant, comme dans *Macbeth* ou dans *Hamlet*, entre la reine et Bothwell. Et enfin Marie Stuart poser sur le noir billot sa blanche tête que le bourreau — un superbe bourreau : le nouveau théâtre ne se refuse rien ! — tranche d'un terrible coup de hache... Rien de plus habilement réglé au point de vue réaliste que cette dramatique scène de la décapitation. Rien de plus pathétique et de plus poignant que les adieux de Marie Stuart, pardonnant à ses ennemis. Marie Stuart, c'était Mlle Mathilde Deschamps, qui venait du Vaudeville et de l'Ambigu, où déjà, dans *Marie-Antoinette*, nous avions applaudi sa noble prestance. Elle est grande, elle est belle, elle est touchante, elle a joué en artiste intelligente et souple le rôle que les jeunes dramaturges avaient écrit pour Sarah Bernhardt. Grand, très grand et très légitime succès pour MM. Chelles et Amaury — les excellents transfuges de l'Odéon — qui ont composé en véritables artistes les rôles de Bothwell et de Darnley ; pour M. Fabrègues, l'amant platonique de la reine, se battant un instant contre dix, tout comme eût fait Mélingue... Aussi quels bravos, aux galeries supérieures !

29 novembre. — Première représentation de la *Petite Mionne*, drame en cinq actes et six tableaux tiré par M. Gaston Marot du roman de M. Emile

Richebourg [1]. Le roman de M. Richebourg a paru dans le *Petit Journal :* un million de lecteurs, annoncent les peintures murales... Comment vous dire en quelques lignes ce que ce puissant littérateur a raconté en tant et tant de feuilletons, ce que le dramaturge ordinaire du Château-d'Eau — M. Gaston Marot,— a découpé en cinq actes et dix tableaux. La première a fini vers une heure et demie du matin: il en faudra couper quelque peu pour rester dans les limites raisonnables d'une soirée théâtrale, et bien que le public habituel de l'endroit en veuille pour son argent, il en aura encore assez. — Nous, les malheureux tâcherons de la critique, nous en avons eu trop... Le comte de Soleure s'est épris d'une jolie fille, Raymonde Duchemin, institutrice dans sa famille, au point de l'épouser. La belle fille s'est laissé faire, se gardant bien d'avouer à son mari qu'elle avait été la maîtresse d'un certain Jacques Vernier, qui, nommé garde-chasse au château, continue à entretenir des relations avec elle. Ces relations sont surprises par la mère du comte, et celui-ci, revenant un soir où on ne l'attendait pas, trouve le garde enfermé dans la chambre de sa femme. C'est en vain que Raymonde supplie Jacques de se faire passer pour un voleur. Homme sans délicatesse, Jacques se déclare l'amant de la comtesse. La mère voudrait bien châtier le coupable à la russe, c'est-à-dire le tuer comme un

1. Jouée par MM. *Paulin-Ménier*, *Chelles*, *Fabrègues*, *Angélo*, *Dubos*, et par M[mes] *Patry*, *Gallaix*, *Lecomte*, la *petite Deschamps* et la *petite Sablonville*.

chien, si j'ai bien compris; le comte, plus clément, le laisse échapper d'un côté, pendant que Raymonde, enceinte, s'enfuit de l'autre. Voilà le prologue. Un brave saltimbanque, Ambroise Mourillon, trouve dans un bois une petite, toute petite « Mignon » qui ne veut pas retourner chez le mauvais homme, François Morel qui la bat quand il est ivre, c'est-à-dire toujours, défendue tant bien que mal par son gentil frère de lait, Lucien... Le saltimbanque au cœur d'or recueille l'enfant qui s'appelle Herminie, et dont il fait — souvenir classique — Hermione, ou mieux la « petite Mionne » : c'est l'enfant abandonnée par Raymonde, Raymonde qui a changé de nom, et qui, sans s'occuper de savoir si son premier mari, le comte de Soleure, était mort ou vivant, se fait épouser par un riche millionnaire, M. Joramie. Le comte de Soleure existe pourtant sous un autre nom, lui aussi : celui de Célestin Broussel, et, comme tel, il est (style de l'auteur) la Providence sur la terre, empêchant deux désespérés, le peintre Georges et Alexis, le journaliste (!), d'aller se jeter à l'eau, et donnant ce qu'il faut d'argent pour le rétablissement d'une jeune fille, Laurence, qu'une forte émotion a rendue malade : n'a-t-elle pas été vendue par sa mère (une charmante femme, la Tamirel) à des misérables, Jacques Vernier, retour du bagne, et son ami François Morel, qui se sont chargés de l'endormir au moyen d'un narcotique et de la mettre à même d'être violée... Le coup n'a pas réussi, fort heureusement. Ambroise Mourillon et sa fille adoptive, la petite

Mionne, sont les protégés de M. Célestin Broussel, le peintre et le journaliste ont fait fortune : celui-ci, voulant épouser Laurence qui refuse, car elle a son secret — le secret de Laurence après celui de Gilberte — celui-là très épris de sa gentille voisine, la petite Mionne, repoussant, par amour pour elle, les avances d'une grande dame, Mme Joramie. La grande dame, blessée, jure de se venger. Jacques, venu pour faire chanter son ancienne maîtresse devenue bigame, se trouve là fort à propos. — « Cent mille francs si tu veux me débarrasser de mes deux ennemis : tuer le comte et faire disparaître la petite Mionne, ma rivale ! » Jacques accepte, et pour commencer; il parvient, lui, l'ancien forçat, à faire arrêter Ambroise Mourillon comme voleur, et à faire prendre par la Tamirel la petite Mionne, conduite en un noir souterrain, où elle se trouvera sans le savoir en présence de sa mère... Jacques a reculé devant l'assassinat du comte de Soleure, et il a eu tort. C'est ce revenant, menant au doigt et à l'œil son ami, le juge d'instruction, qui va les faire pincer tous, et le dernier tableau de ce drame touffus et commpliqué, distribuera à chacun les châtiments qui leur sont dûs. Il va sans dire que la Petite Mionne, qui est bien la fille du comte (une lettre trouvée dans un tiroir le prouve !) et non celle de Jacques, épousera le peintre qui l'aime, comme Laurence, qui n'a pas été violée le moindre du monde, épousera notre confrère le journaliste. La pièce est bien jouée par MM. Paulin-Ménier (Ambroise-Mourillon) ; Fabrègues,

un Jacques suffisamment atroce; Cheles, qui a fait un type de l'ivrogne François Morel ; Régnier (le comte de Soleure); MM. Angelo et Dubos (Georges et Alexis) et M. Clot (Lucien), qui a du naturel; Mmes Pauline Patry (Raymonde), Gallaix (Laurence) et Leconte (la petite Mionne), qui joue de toute son âme, avec beaucoup de conviction et de sincérité. N'oublions pas un amour d'enfant qui s'appelle la petite Deschamps. Mais quelle littérature, bon Dieu! Tous les clichés, tous : ils y sont tous! La *Petite Mionne* se jouait pour la dernière fois le 27 décembre : on reprenait le lendemain *Marie Stuart*.

L'année 1890 se résumait au Château-d'Eau de la manière suivante :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Marceau ou les Enfants de la République, drame...........	5	4 Mars	34
* *Le Crime de Jean Morel*, dr...	5	11 Avril	46
Roland à Ronceveaux, opéra....	5	4 Juillet	6
Ernani, opéra..................	4	12 Juillet	9
Le Trouvère, opéra.............	4	25 Juillet	11
Martha, opéra..................	4	30 Juillet	7
Norma, opéra	2	10 Août	8
* *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, d.	5 a. 8 t.	8 Octobre	55
* *La Petite Mionne*, drame......	5 a. 10 t	29 Novemb.	29

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

ÉDEN-THÉATRE

2 JANVIER. — Première représentation d'*Armida*, grand ballet en trois actes et sept tableaux de Pratesi, musique de Marenco. Nous ne jurons pas que ce nouveau ballet fourmille de nouveautés, non, nous ne le jurons pas... Ce sont toujours les mêmes quadrilles de danseuses ou plutôt de marcheuses agitant bras et jambes à l'unisson. Mais il est juste de reconnaître que, si le livret est plus qu'enfantin, si les inventions sont absolument nulles, il y a longtemps, très longtemps, que nous n'avions vu un ensemble aussi parfait chez les danseuses de la rue Boudreau. Immense succès pour Mlle Flindt, qui a la grâce, la souplesse, des pointes superbes et une force musculaire qui lui permet d'exécuter de véritables tours d'acrobatie. Bien secondée, du reste, par M. Camarano. La musique est sans doute dénuée d'originalité (*Excelsior for ever !*), mais elle a de l'entrain et de la sonorité, c'est quelque chose, et les évolutions des masses dansantes sur l'escalier

lumineux du dernier acte sont vraiment d'un bel effet.

L'Eden-théâtre était fermé ; il rouvrait le 17 mars, les artistes s'étant réunis en société, après la faillite de M. Paul Renard, pour donner, rajeunie par deux ballets nouveaux (dont l'un est dansé par Mlle Flindt, aux pointes impeccables) une reprise aussi convenable que possible d'*Orphée aux Enfers*. Nous n'avons plus et n'aurons plus jamais, hélas ! ce pauvre Christian en Jupiter-*tannant;* nous avons perdu la charmante Eurydice que représentait Jeanne Granier ; nous n'avons pas davantage Alexandre-Pluton et Cupidon-Gélabert, qui opèrent à la Gaîté, ni Mlle Demarsy-Vénus qui, lasse d'exhiber ses jambes, montre, dans *Paris-fin-de-Siècle*, quelques dispositions pour la comédie. Mais Chalmin, qui ne manque pas de rondeur, a repris la foudre « en bois de calembour » de Jupin ; Mlle Berthe Thibault, la sœur aînée de l'élégante Basquine, de l'*Œuf rouge*, chante l'*Evohé* en digne ex-pensionnaire de l'Opéra, et nous devons tenir compte des bonnes intentions de M. Nigri, et de celles de la mignonne Mme Piccaluga, qui fait l'Amour à l'Eden, pendant que son mari conquiert aux Bouffes les spectatrices de *Cendrillonnette ;* nous mentionnerons aussi

1 DISTRIBUTION. — Jupiter, M. *Chalmin*. — Pluton, M. *Nigri*. — John Styx, M. *Raiter*. — Orphée, M. *Marchand*, — Mercure, M. *Berville*. - Vulcain, M. *Ploton*. — Eurydice, Mlle *Berthe Thibault*. — Cupidon, Mme *Piccaluga*. — L'Opinion publique, Mlle *Bonnal*. — Junon, Mme *Baudu*.

Le 16 avril, Mlle Jane Evans prenait au pied levé le rôle de l'Opinion publique qui lui valait un succès du meilleur aloi.

le gentil succès de Mlle Bonnal, dans le maillot de l'Opinion publique, et nous noterons, pour la rareté du fait, le nom de M. Marchand qui déjà, en 1858, jouait le rôle d'Orphée !... Il y a trente-deux ans, de cela... Depuis trente-deux ans ces faciles refrains sont dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres ; la musique d'*Orphée aux enfers* sera toujours jeune, alerte et gaie. Les artistes dans l'embarras n'ont pas été mal inspirés en appelant Offenbach à la rescousse.

28 AVRIL. — Première représentation de *Paris après l'Exposition*, revue en trois actes et dix tableaux, de MM. Blondeau et Monréal[1]. — La reprise d'une revue : voilà qui est extraordinaire. *Paris-Exposition* avait beaucoup réussi, cet hiver, aux Variétés ; *Paris après l'Exposition* convient infiniment moins au vaste cadre de l'Eden, où se perdent les finesses (!) de MM. Blondeau et Monréal, et où les imitations (!!) de M. Francès et de Mme Sarah Bernhardt n'ont plus le moindre sel. Si encore la direction de l'Eden, masquée par l'association des artistes, comme l'est la gare Saint-Lazare par l'hôtel Terminus, avait cru devoir faire

1. DISTRIBUTION. — Chamouillard, M. *Baron*. — Un musicien, Mazzotti, Tartuffe, M. *Lassouche*. — Le Vertigo, un ânier, M. *Germain*. — Loriot, M. *Raiter*. — Van Prutt, Mireille, M. *Barral*. — Le Capitan, marchand de tableaux, M. *Guyon* — Bœuf-à-l'eau, Bric-à-brac, M. *Courcelles*. — Francis, M. *Landrin*. — Père Betzy, M. *Deltombe*. — Orgon, M. *Ed. Georges*. — La Commère, Mlle *Jane Evans*. — La Tour Eiffel, Betzy, Mlle *Bonnal*. — Jeanne d'Arc, Mlle *M. Durand*. — Gare Saint-Lazare, Elmire, Mme *Baudu*. — La Cocarde, Mlle *Darty*. — Suzette, Mlle *Richard*. — La Bataille, Mlle *Laporte*. — Terminus, Mlle *Lafourcade*. — Caporale de Pompières, Mlle *Renee*. — Un canard, Mlle *Véron*.

les frais nécessaires à une importante mise en scène ! Mais quoi ! les « masses » sont piteuses et les costumes singulièrement défraîchis. Ce sera là encore, tout comme celle d'*Orphée aux Enfers*, une reprise perdue. Les couplets de Baron, racontant, sur l'air de la *Boîteuse*, le banquet des quinze mille maires, et la spirituelle parodie de la Macarona, par Jeanne Granier, avaient suffi à faire courir tout Paris aux Variétés. Nous avons encore Baron, acclamé rue Boudreau comme au boulevard Montmartre, mais nous n'avons plus Granier, remplacée, hélas ! par la Soledad elle-même, qui nous fait regretter vivement la gitana parisienne. Nous avons de nouveau applaudi Lassouche en sa scène de *Tartuffe* et surtout en ses couplets de l'ophicléïde de la Garde républicaine, dont l'instrument joue tout seul la *Marche indienne ;* nous avons revu — suprême bonheur ! — Germain en ânier de la rue du Caire ; nous nous sommes diverti de Barral, montrant dans le duo bouffe de *Mireille* en marionnettes, l'étonnante voix de soprano que vous savez, et nous nous sommes amusé d'une nouvelle et plaisante parodie du *Drapeau*... Et, c'est tout ! Nos compliments à Mlle Jane Evans, jolie femme et commère des plus agréables, et un mauvais point à « l'ad-mi-nis-tra-tion », qui nous avait promis la Goulue et ne nous l'a pas donnée... Il paraît, — c'est, du moins, ce qu'on disait dans le pourtour — que la déesse du Moulin-Rouge n'a pas jugé l'Eden assez chic pour elle. Le mépris de la Goulue, ces demoiselles la trouvaient raide !

30 OCTOBRE. — Ouverture du Théâtre-Lyrique, première représentation de *Samson et Dalila*, opéra en trois actes et quatre tableaux de M. Ferdinand Lemaire, musique de M. Camille Saint-Saëns [1]. — Quand, il y a dix-huit mois, M. Henry Verdhurt cherchait par quel opéra inédit il pourrait bien fonder, au Théâtre-des-Arts de Rouen, les bases du Théâtre-Lyrique dont il avait déjà l'idée, nous lui indiquâmes *Samson et Dalila*, qui n'avait encore jamais été représenté en France. Nous en parlâmes également à M. Durand, le sympathique éditeur de Saint-Saëns, qui, naturellement, trouva notre conseil excellent. On monta *Samson et Dalila*, qui eut le succès que vous savez, et voilà comment le Théâtre-Lyrique était inauguré, ce soir, à l'Eden par l'ouvrage qui avait primitivement triomphé à Rouen. Samson — qui ne le sait ? — exerça vingt ans la judicature en Israël ; mais, malheureusement pour lui, dans un âge où ses passions devaient être apaisées, il s'éprit d'une femme de la vallée de Sorec, nommée Dalila, à laquelle il eut l'imprudence de révéler le secret de sa force. Cette femme, s'entendant avec ses ennemis pour le trahir, lui fit raser la tête pendant qu'il sommeillait. A son réveil, il tomba sans défense dans les mains des Philistins, qui lui crevèrent les yeux

1. DISTRIBUTION. — Dalila, Mme *Rosine Bloch*. — Samson, M. *Talazac*. — Le grand-prêtre de Dagon, M. *Bouhy*. — Un vieillard hébreu, M. *Dinard*. — Abimélech, satrape de Gaza, M. *Ferran*. — Un messager philistin, M. *Portejoie*. — Premier Philistin, M. *Arsandaux*. — Deuxième Philistin, M. *Monplet*. — Mlle *Piron*, 1re danseuse.

et l'emmenèrent prisonnier à Gaza. Mais Samson les repinça. Dans un festin qu'ils donnèrent en l'honneur de Dagon, leur idole, les Philistins avaient fait venir le prisonnier pour s'amuser de sa faiblesse et de ses infortunes. Ils se blousaient étrangement. La force commençant à lui revenir avec les cheveux qui avaient repoussé, Samson — terrible vengeance — fit crouler sur lui et sur ses ennemis le temple où ils étaient réunis. Remarquons, qu'au contraire de celle de Voltaire, la Dalila du librettiste, M. Ferdinand Lemaire, cousin de Saint-Saëns, est une sorte de Judith qui n'aime point Samson, mais qui veut causer sa perte pour le salut des Philistins. Ce sujet prêtait aisément à la forme dramatique. La musique de *Samson et Dalila* tient le milieu entre l'oratorio et l'opéra. Dans les scènes les plus passionnées, elle se rapproche nécessairement de celui-ci. Quant à l'orchestration, c'est une pure merveille. Ecoutez, par exemple, la *Danse des prêtresses de Dagon*, si souvent applaudie chez M. Colonne, et le ravissant accompagnement du chœur des Philistins : « Voici le printemps nous portant des fleurs », l'une des perles du premier acte, qui se termine sur l'hymne plein de caractère et d'énergie, par lequel Samson entraîne les Hébreux. Tout le second acte est traité d'une façon absolument remarquable. Il contient l'air de Dalila, le duo de celle-ci avec le grand-prêtre et surtout le dramatique duo d'amour depuis longtemps célèbre. Le lamento de Samson tournant la meule, entremêlé de chœurs des Hébreux injuriant le captif, ouvre pathétiquement

le troisième acte, où se placent des danses orientales, d'une étonnante variété de timbres, et dont l'entrain et la couleur viennent trancher fort heureusement sur l'ensemble un peu sévère de la belle partition de M. Saint-Saëns. Pour l'interpréter, M. Verdhurt a cru devoir faire appel à des artistes dont le nom était connu et dont l'autorité sur le public devait être incontestable. Ainsi, Mlle Rosine Bloch qui débutait il y a vingt-cinq ans à l'Opéra de la rue Le Peletier, dans le rôle d'Azucéna du *Trouvère*. Ainsi, M. Bouhy, qui créa à l'Opéra-Comique le toréador Escamillo de *Carmen*, et au Théâtre-Lyrique de la Gaîté, le nègre Domingue de *Paul et Virginie*. M. Talazac, enfin, dont nous n'avons pas besoin de rappeler les plus récents succès. M. Bouhy a su mettre au premier plan le rôle du Grand-Prêtre, qu'il a chanté, en excellent musicien, de sa voix de baryton toujours belle et sonore. Quel dommage que la partie de Samson reste presque constamment dans le médium et ne permette pas à M. Talazac de faire valoir une voix encore belle dans le registre élevé ! Et puis, quel affreux costume, écrasant son homme, au lieu de lui donner l'aspect de vigueur et de force que réclame le personnage ! On nous assure que M. Saint-Saëns aurait entendu quelques douzaines de chanteuses avant de confier à Mlle Rosine Bloch le rôle de Dalila. Mlle Bloch a de la prestance dans sa personne, de l'autorité dans son jeu et du style dans sa manière de dire. Mais, comme dit le proverbe, on ne peut être et

avoir été... et nous avons peine à croire que, dans le nombre des concurrentes, il ait été impossible au compositeur de rencontrer une voix plus fraîche et plus vibrante. Chez les jeunes, on trouve moins d'expérience sans doute, mais plus de fougue et d'élan : témoin M. Dinard, qui, à peine sorti de la classe de M. Bussine au Conservatoire, a débuté très heureusement dans le rôle du Vieillard hébreu, et M. Ferran, qui dans l'air très difficile d'Abimélech, satrape de Gaza, a fait apprécier une fort belle voix de basse chantante. La représentation a, d'ailleurs, très bien marché dans son ensemble. Nous avons dit la grosse partie qu'a l'orchestre : il s'agissait pour M. Gabriel Marie de s'imposer aux Parisiens comme un chef impeccable ; c'est chose faite. Sous l'habile direction de M. Marty, les chœurs ont marché avec un ensemble parfait. Le corps de ballet lui-même a acquis un réel cachet de distinction, et Mlle Piron a dansé comme on danse à l'Opéra. Belle inauguration et brillante salle de première, tout artistique, où il n'était personne, dans cette salle de l'Eden hâtivement transformée, qui ne souhaitât longue vie et prospérité au nouveau Théâtre-Lyrique. — Il ne devait pas durer plus d'un mois !...

3 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre), de la *Jolie Fille de Perth*, opéra en quatre actes et cinq tableaux de H. de Saint-Georges et M. Jules Adenis, musique de Georges Bizet . Au lendemain de *Samson et Dalila*, le

1. DISTRIBUTION. — Henri Smith, M. *Engel*. — Le duc de

directeur du nouveau Théâtre-Lyrique nous offrait une reprise qui ne pouvait que profiter du mouvement en l'honneur de Bizet. On sait que, prenant l'initiative d'un monument à élever, en plein Paris, à l'auteur de *Carmen* et de l'*Arlésienne*, nos excellents confrères du *Gaulois* ont, en moins de huit jours, — cela ne s'était peut-être jamais vu — ramassé plus de trente mille francs... Et ce n'était pas fini. M. Colonne donnait, au bénéfice de la souscription, un concert exclusivement composé des œuvres de Bizet. M. Porel donnait l'*Arlésienne ;* M. Verdhurt une de ses soirées de la *Jolie Fille de Perth*, et une commission allait s'occuper très activement d'organiser dans le même but, au théâtre de l'Opéra-Comique, une magnifique représentation. Nous nous en rapportons à MM. Charles Garnier et Paul Dubois, le monument du grand musicien français sera splendide. Et s'il y a des fonds disponibles — il en restera certainement — nous demandons qu'on fonde un prix — le prix Georges Bizet — destiné à venir en aide aux compositeurs malheureux. Faut-il rappeler combien furent pénibles les débuts de Bizet — de Bizet, qui ne gagna jamais plus de six mille francs par an... C'est ainsi que, tout en écrivant la *Jolie Fille de Perth*, il faisait des corrections pour l'éditeur Choudens, à dix centimes la page. — Venons à cette *Jolie Fille de Perth.* Il est permis à tout auteur dramatique de tailler

Rothsay, M. *Boyer*. — Ralph, M. *Isnardon*. — Simon Glover, M. *Ferran*. — Catherine Glover, Mlle *Cécile Mézeray*. — Mab, Mlle *V. Hausmann*.

dans un roman étranger un canevas d'opéra. Le marquis de Saint-Georges et M. Jules Adenis usèrent de la permission. Et bien que nous préférions la physionomie originale de la « Jolie fille de Perth » à celle des librettistes, elle suffit, paraît-il, ainsi transformée et décolorée, au désir du compositeur. Comme dans le roman de Walter Scott, la jolie fille s'appelle Catherine, et elle aime le bel armurier Henri Smith, qui le lui rend de toutes les forces de son cœur. Mais la jolie fille se montre un tantinet coquette ; aussi reçoit-elle, avec des sourires qui peuvent être pris pour autant d'encouragemnts, les flatteries d'un duc qui vient faire réparer un poignard chez l'armurier. Ce duc brûle du désir d'être infidèle à la bohémienne Mab, sa maîtresse ; mais celle-ci éveille la jalousie de Smith, et tout autant, sinon plus, celle de Ralph, apprenti chez Glower, le gantier, père de Catherine. Ralph est un de ces amoureux discrets et taciturnes dont la passion concentrée brûle le cœur et n'éclate jamais. Trompé par une adroite substitution, amenée par Mab, qui en profite, il croit que Catherine quitte mystérieusement sa chambrette et qu'elle monte dans la litière du duc en plein carnaval. Si sa vue n'avait été troublée par les fumées de l'alcool, Ralph aurait reconnu Mab sous le masque et le domino du bal. Ivre de vin et plus encore d'amour, il révèle ce qu'il croit être la vérité à Smith, qui va s'introduire au palais ducal comme un trouble-fête. L'y voilà, en effet, cherchant son infidèle, et quand Glower arrive

avec Catherine pour prier le duc d'assister à la noce de sa fille et de Smith, celui-ci éclate en accusations qui font tomber, pâmée, l'innocente fiancée. Ralph avait été dégrisé en entendant Catherine chanter gaîment dans sa maison après le départ de la litière ; aussi veut-il, dans un combat-jugement de Dieu, soutenir contre Smith la vertu de celle qu'ils aiment l'un et l'autre. Ils sortent pour se battre; Catherine, aussitôt, en vraie héroïne d'opéra, arrive, les cheveux épars et fait des trilles, des gammes ascendantes et descendantes pour bien prouver qu'elle a perdu la raison. Mais, à la fin de sa cavatine, Smith, qui a été convaincu de l'innocence de sa fiancée, entre deux passes d'armes, sollicite son pardon, et Catherine recouvre son bon sens aussi subitement et aussi miraculeusement qu'elle l'avait perdu...Du travail de MM. de Saint-Georges et Adenis, où se décèle une certaine habileté d'auteur d'opéra, passons à la partition de Bizet, beaucoup plus digne d'éloges. Après une introduction savamment orchestrée, mais sans importance, le rideau se lève sur un chœur de forgerons-armuriers, bien rhythmé, auquel se lie une chanson de Smith, d'une bonne couleur sentimentale. Le duo d'amour, qui suit l'air de bravoure de la cantatrice, n'a pas un sens mélodique bien déterminé; le trio durant lequel le duc courtise Catherine, tandis que Smith répare le poignard, est écrit et coupé dans le sentiment de la situation ; le final, avec un air à boire, n'a rien de saillant. Au second acte, au contraire, chaque

morceau est remarquable. Le chœur des Masques ouvre une scène musicale des mieux réussies. Il y a là une danse de bohémiennes commençant par un mode langoureux, puis s'animant petit à petit et arrivant au mouvement le plus vif avec une verve, une furie de ballerines qui a fait crier *bravo !* à la salle entière. Une sérénade de Smith, sous la fenêtre de Catherine ne fait pas déchoir le compositeur, qui termine l'acte magistralement par des couplets de Ralph. L'apprenti a demandé à l'ivresse l'oubli de son amour, et il a trouvé seulement le désespoir au fond de son verre. Rien de plus poignant que les couplets bachico-langoureux, qu'a dits M. Isnardon en chanteur très expert et en comédien comprenant une situation et sachant la rendre. Le troisième acte est un temps de repos pris par le compositeur pour ménager son auditoire. C'est fâcheux, car là est le point culminant de l'action. On peut cependant y applaudir un joli duetto entre Mab et le duc, une phrase charmante dite par Catherine et l'air de Smith accusant d'infidélité celle qu'il cherche dans le bal. Le final est sans grand effet. Le talent de Bizet, ainsi reposé, mais non épuisé, se relève dès se début de l'acte suivant, et il se relève même avec trop de vigueur, comme il arrive aux gens qui ne savent pas encore bien utiliser leurs forces. Ce défaut par excès se décèle dans la scène de provocation entre Ralph et Smith et dans le duo désespéré des deux amants. Mais il faut décerner une nouvelle couronne au chœur de la Saint-Valentin (bissé à l'unanimité)

qui aurait terminé dignement cette partition de jeunesse si le compositeur n'avait éprouvé le besoin de faire chanter à Catherine des ah ! ah ! ah ! à n'en plus finir, ce symptôme habituel de folie dramatique. Nous avons dit combien M. Isnardon avait excellé dans sa scène d'ivresse. M. Engel est un jeune et sympathique armurier ; sa voix est bien timbrée, vaillante, et porte on ne peut mieux dans la vaste salle de l'Eden ; il fallait l'entendre dans le duo avec Catherine où il reprenait d'une façon charmante la phrase : « A peine au printemps d'une vie... » Son succès a été incontesté. M. Ferran est excellent dans le rôle de Simon Glower, le gantier. M. Frédéric Boyer, un gouverneur plein d'élégance, a de plus une jolie voix de baryton. Les rôles de femmes sont plus ingrats : Mlle Mézeray s'est tirée du mieux qu'elle a pu de celui de Catherine, primitivement écrit pour Christine Nilsson, et Mlle Virginie Haussmann a rendu en très bonne comédienne celui de Mab, créé par Mlle Ducasse.

Le 3 décembre, le Théâtre-Lyrique était fermé. Le 29 novembre une audition, annoncée, de l'œuvre de César Franck n'avait pu avoir lieu, le fils du savant compositeur ayant formé opposition légale à cette exécution imparfaite selon lui. Le 30 novembre, on donnait *Samson et Dalila* pour la quinzième fois. Le lendemain on fit relâche « pour les répétitions de la *Coupe et les Lèvres.* » On devait jouer le lendemain (seizième de *Samson et Dalila*); mais, à trois heures, on collait sur les affiches placées à la façade du théâtre l'avis sui-

vant, tracé à la main : « Relâche. Prochainement réouverture. On remboursera la location demain de 1 à 5 heures. » Le 5 décembre, plus d'affiche sur les colonnes Morris. M. Verdhurt ne pouvant plus « aller » faute d'argent, avait, dès le 1er décembre, pris la résolution d'en rester là... Pauvre Théâtre-Lyrique, te voilà mort encore une fois!

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la surprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
* *Armida*, ballet	3 a. 7 t.	2 Janvier	46
Arlequin voleur, pantomime	1		49
Excelsior (2e acte), ballet			7
Orphée aux enfers, op.-féerie	4 a. 12 t.	17 Mars	41
* *Paris après l'Exposition*, revue	3 a. 10 t.	28 Avril	27
* *Samson et Dalila*, opéra	3 a. 4 t.	31 Octobre	15
* *La Jolie fille de Perth*, opéra	4 a. 5 t.	3 Novemb.	11

N. B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux representés pendant l'année.

CONCERTS DU CHATELET

Le 12 janvier, M. Colonne donnait la première audition à Paris de l'*Or du Rhin*, de Wagner, traduction française de M. Victor Wilder. Première scène du premier acte : Alberich poursuit les Filles du Rhin, essayant de les saisir et de ravir le trésor qu'elles gardent. Elles s'échappent moqueuses, lançant avec légèreté leurs notes rieuses et sonores. Ainsi ont fait M[lles] de Montalant, Delorn et de Clercq, rendant avec de jolies voix cette page écrite dans des conditions vocales si défavorables. M. Auguez prêtait le concours de sa diction irréprochable au rôle du roi des Nibelungen. L'orchestre de M. Colonne s'est élevé ce jour-là à la hauteur de la merveilleuse inspiration du maître de Bayreuth. Quant aux personnes trop promptes à critiquer le procédé wagnérien, dans ce prélude tout entier bâti sur un accord arpegé de *mi* bémol, et qui demandaient si c'était là une gageure, nous les invitons à aller reentendre ce morceau, qui, pour ceux qui veulent bien se donner la peine de le comprendre, est un tableau d'un coloris éblouissant. Ce concert a été, d'ailleurs, une suite de succès : pour M. Charles Lefebvre, dont on a bissé le prélude d'*Eloa*, et pour le jeune Léon Delafosse, un des petits lauréats prodiges de l'ancienne classe Marmontel au Conservatoire qui a exécuté, avec beaucoup de charme et d'élégance le Concert-Stuck de Weber.

Le *Rheingold* de Wagner (1ère scène du 1er acte, interprété chez M. Colonne par les mêmes artistes que le dimanche précédent (seule, Mme de Clercq, indisposée, était remplacée par Mlle d'Ajac) a obtenu le même favorable accueil. Il faut noter ici le très grand succès remporté par M. Auguez dans l'air de Lucifer, tiré de la *Résurrection* d'Haendel (vraiment très difficile à chanter) et celui de Mlle B. de Montalant dans les deux mélodies de Berlioz : *Absence et Villanelle*. Puis, M. Rémy dans la *Gavotte* et dans la *Sarabande* de Bach, orchestrée par M. Saint-Saëns ; M. Cantié, dans le Scherzo du *Songe d'une nuit d'été*, et M. Gruyer, dans le Nocturne, ont été les solistes applaudis de l'intéressante séance du Châtelet. Le public a redemandé d'enthousiasme à l'orchestre de M. Colonne la *Fileuse* de Mendelssohn, si joliment instrumentée par M. Guiraud.

Deux grands succès au concert du 26 janvier, Mme Roger-Miclos a interprété le concerto en *ré* mineur de Mozart, agrémenté de la cadence de M. G. Pfeiffer, avec une délicatesse de toucher, une perfection de style et une remarquable simplicité qui conviennent admirablement à l'interprétation des œuvres classiques. M. Vergnet a chanté adorablement « le Repos de la Sainte Famille » de l'*Enfance du Christ*, qu'on lui a redemandé avec enthousiasme. Le « Trio des jeunes Ismaélites a valu de chaleureux applaudissements à MM. Cantié et Roux et à Mme P. Celmer.

Mme Krauss et le violoniste Johannès Wolff; Mme Krauss et le pianiste I. Philipp étaient les solistes des séances des 2 et 9 février. Le 16, Mme Roger-Miclos, MM. Engel, Auguez et Soulacroix (dans le troisième acte des *Maîtres chanteurs*) se faisaient vivement applaudir.

Psyché, poème symphonique pour orchestre et chœurs, de M. César Franck : telle était, le 23 février, la primeur du Concert Colonne. M. César Franck est un musicien de race et un chef d'école ; son œuvre est éminemment poétique et savamment conçue. Néanmoins, nous ne pouvons dire que le public ait été unanime à l'applaudir : la forme en a paru peut-être un peu obscure à la majeure partie de

l'auditoire. Les phrases principales sont pourtant charmantes et dénotent chez l'auteur un sentiment musical vraiment exquis. L'apothéose est magnifique et les chœurs invisibles ont produit un bel effet. Le programme de ce concert se complétait par l'ouverture du *Roi d'Ys*, de M. Ed. Lalo, la *Marche héroïque* de M. C. Saint-Saëns, dédiée à la mémoire d'Henri Regnault, la belle symphonie en *sol* d'Haydn, et enfin par les fragments du *Septuor* de Beethoven, dont l'exécution a été acclamée. Les violons ont dû bisser le *scherzo*.

Immense succès aussi au concert du 2 mars, pour le pianiste russe Sapellnikoff. Il nous a fait entendre le premier concerto pour piano de Tschaïkowsky, dans lequel on a pu apprécier un admirable mécanisme, un jeu fin, délicat et léger, qui surprend d'autant plus que la nature de l'artiste est extraordinairement plantureuse. Le public lui a fait fête et l'a rappelé plusieurs fois. Les musiciens de M. Colonne ont bien fait valoir la partie d'orchestre, qui est fort belle.

M. Colonne nous offrait le dimanche suivant, 9 mars, un court et charmant concert, dont le programme varié commençait par la belle ouverture du *Tannhauser* et se terminait par la délicieuse *Invitation à la valse*. Avec le ravissant poème symphonique de Saint-Saëns, qui s'appelle le *Rouet d'Omphale*, la poétique page d'Ed. Grieg intitulée *Dernier Printemps*, et le superbe *Struensée* de Meyerbeer, le *Rheingold* de Wagner, fort bien interprété par M. Auguez, Mmes de Montalant, Delorn et De Clercq, a été le grand succès de cette intéressante vesprée musicale.

Les nombreux admirateurs de Berlioz s'étaient, le 16 mars, réunis au Châtelet pour entendre le beau drame lyrique de *Roméo et Juliette* que M. Colonne donnait en entier pour clôturer la saison. Cette partition, un peu moins connue que celle de la *Damnation de Faust*, ne soulève pas autant l'enthousiasme que cette dernière. Cependant tout le prologue, la Fête chez Capulet, le Chœur des jeunes gens et presque tout le final ont été acclamés. Nous regrettons que l'œuvre renferme si peu

de soli, car nous aurions eu le plaisir d'applaudir de nouveau les belles notes graves de Mlle de Montalant, qui nous a chanté seulement les strophes du prologue qu'on lui a fait bisser. M. Mauguière a enlevé d'une voix mordante et souple tout à la fois le scherzetto si difficile de la reine Mab, qu'il a dû redire une seconde fois. Enfin, M. Auguez a très bien interprété le récit et le bel air du frère Laurent.

Au concert du vendredi-saint 4 avril, c'était M. Gounod qui, en l'absence de M. Colonne, en Russie, dirigeait l'orchestre. Le programme n'était composé que de ses œuvres. L'illustre maître a dû être bien heureux de l'accueil chaleureux et enthousiaste qui lui a été fait ce jour-là. Il a pu constater que, si le goût du jour est à la grande symphonie wagnérienne, la mélodie, dont il est le roi, compte encore beaucoup d'admirateurs. La preuve en est qu'une grande partie du concert a été bissée. Mme Krauss, on ne peut plus en voix, a été rappelée trois fois après le « Jérusalem » de *Gallia*, et M. Auguez a dû redire le *Judex* de *Mors et Vita*, qu'il a délicieusement chanté. Signalons encore comme une des pages les plus appréciées : le ravissant duo du cantique d'*Athalie* : « D'un cœur qui t'aime », interprété par Mmes Krauss et de Montalant, et accompagné au piano par Gounod lui-même, avec une partie de violons. L'*Hymne de sainte Cécile* est une large symphonie, à laquelle il ne manque que des paroles. Impossible de tout citer ; mais nous devons mentionner le succès remporté par M. Paul Viardot, qui a positivement « chanté » sur son violon la *Vision de Jeanne d'Arc*. — Acclamations prolongées, trépignements, rappels ; tel était le bilan de cette belle soirée.

De retour de Moscou, où il venait d'obtenir un très grand succès personnel et de faire si chaleureusement applaudir nos compositeurs français, M. Colonne donnait le 13 avril la 54e audition de la *Damnation de Faust*. On sait qu'il lui suffit d'afficher la *Damnation* pour faire [illegible]mble, malgré le soleil du dehors. L'interprétation [illegible]-d'œuvre de Berlioz offrait cela de particulier que

Talazac reprenait le rôle de Faust par lequel il a, pour ainsi dire, commencé sa carrière, et que M. Auguez succédait officiellement à M. Lauwes, le traditionnel Méphistophélès. Visiblement indispsosé, M. Auguez n'a pu faire valoir la sérénade ; mais il avait délicieusement chanté : « Voici des roses ». M. Talazac a échoué dans l'Invocation à la nature, où triomphait Vergnet; mais il s'est fait justement applaudir dans les passages de demi-teinte. Il a dit adorablement le duo avec Mme Krauss. Quelle merveilleuse Marguerite! Entendez-la chanter : « D'amour l'ardente flamme », c'est simplement admirable. Le public a naturellement redemandé à l'orchestre de M. Colonne la *Marche hongroise* et le *Ballet des Sylphes.*

M. Colonne nous offrait, le 20 avril, la 55e audition de la *Damnation de Faust.* — « On demande un ténor! » a crié quelqu'un après l'*Invocation à la nature*, que M. Talazac venait de dire *mezza voce!* — « Allez donc chercher Lamy aux Menus-Plaisirs! » a répondu un autre. Pauvre Talazac! Je doute que, l'an prochain, il se frotte à Berlioz... Auguez fait quelque peu regretter Lauwers dans le rôle de Méphistophélès, et Mme Krauss reste dans Marguerite la grande cantatrice que nous connaissons. On lui a fait bisser la *Chanson du roi de Thulé*. Comme le dimanche précédent on redemandait à l'orchestre la *Marche hongroise* et le *Ballet des Sylphes.*

Le 9 novembre, M. Colonne rendait un superbe hommage à Bizet en donnant, au profit de la souscription du monument, son concert exclusivement composé des œuvres de l'auteur de l'*Arlésienne* et de *Carmen*. La foule immense et sincèrement enthousiaste qui remplissait la vaste salle du Châtelet a justement applaudi l'émouvante ouverture de *Patrie ;* la suite d'orchestre de jeunesse, *Roma*, dont le scherzo est ravissant; la délicate pièce intitulée *Jeux d'enfants;* la piquante danse bohémienne de la *Jolie fille de Perth;* elle a redemandé à M. Warmbrodt la jolie romance des *Pêcheurs de perles*, et l'aimable ténor est docilement retourné dans la coulisse pour chanter à nouveau son couplet ; elle a exigé

aussi que l'orchestre redît la chanson des Dragons d'Alcala, de *Carmen*, et M. Colonne a dû, pour une fois, se plier au désir du public. Ajoutons que les mucisiens de l'Association artistique ont exécuté ce jour-là en toute perfection le programme charmant et varié qui résumait d'une façon si intéressante l'œuvre de Bizet, et que le mucisien méconnu a été célébré par d'excellents vers de M. Louis Gallet, dits, au début de la séance, avec beaucoup de charme et de conviction par Mlle Renée du Minil.

Plus heureux que M. Verdhurt, qui s'était vu interdire par la famille le festival qu'il avait spontanément improvisé en l'honneur de César Franck, M. Colonne a pu remettre au programme de ses concerts du Châtelet la *Psyché* du maître, dont il avait donné la primeur au printemps. Et comme toujours, l'œuvre élevée et savante a été mieux accueillie après la mort que du vivant de son auteur. Mais le véritable succès de la séance du 30 novembre a été pour MM. Diémer et Risler, qui ont exécuté avec un ensemble, une délicatesse et une virtuosité incomparables : d'abord, les *Variations* de Schumann ; ensuite, le diabolique et ravissant *scherzo* de M. Saint-Saëns, écrit pendant la fameuse retraite du compositeur aux Canaries. Les débuts de M. Risler, l'un des derniers lauréats de la classe de M. Diémer, au Conservatoire, étaient curieusement attendus : nous avons retrouvé en lui l'art et la science de son maître, et tous deux doivent être fiers l'un de l'autre. Ils ont été trois fois rappelés par une salle absolument conquise.

En même temps qu'il redonnait *Psyché* de César Franck et le *scherzo* de Saint-Saëns pour deux pianos qui a valu à MM. Diémer et Risler un succès égale à celui du dimanche précédent, M. Colonne offrait le 7 décembre aux habitués du Châtelet la première audition d'une suite d'orchestre de M. Pierné, dont la *Tarentelle* n'a pas eu, ce nous semble, tout le succès qu'elle méritait. L'*Adagio* du *Septuor*, exécuté par tous les instruments à cordes, et deux superbes fragments d'*Hérodiade :* le Prélude et le Divertissement complétaient on ne peut mieux le programme.

Le 14 décembre, nous assistions à l'intéressant début, dans la carrière des concerts, d'une jeune élève de Mme Colonne, Mlle Jeanne Leclercq, qui, n'ayant pas été utilisée à l'Opéra-Comique par M. Paravey, a cette fois, sans calembourg, trouvé sa « voie ». Elle a dit avec infiniment de charme l'air de la *Création* d'Haydn. Grand succès, au même concert, pour les fragments d'*Hérodiade* (redemandés) et pour la *Suite algérienne* de Saint-Saëns.

CONCERTS LAMOUREUX

La puissante et originale *Symphonie fantastique* de Berlioz, et ces quatre splendides pages de Wagner qui s'appellent l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, l'Enchantement du Vendredi-Saint de *Parsifal*, le prélude de *Tristan et Yseult* et la chevauchée de la *Valkyrie* étaient magistralement interprétées au Cirque d'été le 12 janvier. Ovation chaleureuse et méritée à M. Lamoureux.

La *Rapsodie cambodgienne*, de M. Bourgault-Ducoudray, dont M. Lamoureux nous offrait, le 19 janvier la primeur, est une composition habilement conçue, que le public a généralement bien accueillie. La première partie est une introduction légende d'un effet imitatif très réussi. La deuxième est une véritable rapsodie remplie de motifs d'une couleur étrange, quoique un peu incohérents. La dernière phrase surtout se termine par un accord tout à fait inattendu et qui tient l'auditeur en suspens. Néanmoins, nous ne pouvons que constater l'accueil sympathique fait à l'œuvre de l'érudit compositeur, professeur d'histoire de la musique au Conservatoire. Avec l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, que nous devions entendre prochainement en entier à l'Odéon, le *Dernier sommeil de la Vierge*, de Massenet et la marche funèbre

du *Crépuscule des Dieux*, M. Lamoureux nous donnait une exécution merveilleuse de la *Symphonie fantastique*. Il est impossible de mieux rendre les nuances diverses de l'étonnante composition de Berlioz.

Le programme du 16 février faisait la part très large à Berlioz, un peu trop large peut-être... Berlioz préférait à toutes ses autres compositions son *Roméo et Juliette*, et, dans cette œuvre même, il préférait la *Scène d'amour* aux autres morceaux. Le public n'a jamais ratifié, semble-t-il, ce jugement du maître. Nulle part, Berlioz n'a montré davantage sa préoccupation d'imiter la vie, de « faire vrai », c'est-à-dire, en somme, de couper les ailes à l'art dont la supériorité sur les autres consiste précisément à nous élever le plus haut, à nous procurer le plus sûrement l'oubli de la réalité. La grande phrase de la *Scène d'amour* ne vaut pas ce que croyait Berlioz, et le thème du Bal, quelque habile qu'en soient les développements, reste une pauvre mélodie. Le prélude de *Parsifal* est toujours la plus pure et la plus noble des merveilles musicales. Peut-être le recueillement d'une assistance de concert ne peut-il être suffisant pour cette page sublime d'oratorio. Les mélodies sont d'une ampleur qui déconcerte les attentions peu soutenues. Certains silences, naturels dans la salle mystérieuse de Bayreuth, semblent un peu longs aux gens qui veulent avant tout qu'on les amuse. M. Lamoureux ne fait peut-être pas ce qu'il faut pour féliciter l'extase à son auditoire : il a les gestes nerveux et même certains sifflements de colère qu'il est vraiment impossible de tenir pour non avenus. Le succès du concert a été pour le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été* et pour la Marche joyeuse d'Emmanuel Chabrier, le compositeur truculent, l'Armand Silvestre de la musique.

M. Lamoureux nous offrait, le 23 février, la première audition d'une jolie composition, toute wagnérienne, de M. C. Chevillard, intitulée *Ballade symphonique* (pourquoi Ballade ?) et nous faisait entendre une éminente pianiste : Mme Sophie Menter qui a interprété le superbe concerto en *la* de Listz avec une puissance et une légè-

reté tout ensemble au-dessus de tout éloge. Son succès a été marqué par un double rappel très chaleureux. L'orchestre de M. Lamoureux, dont la partie est si importante en ce concerto de Listz, a exécuté pour son compte, avec la perfection que vous lui connaissez, la symphonie en *fa* de Beethoven, le *Roméo et Juliette* de Berlioz, le prélude du troisième acte de *Tristan et Yseult*, de Wagner, dont le solo de cor anglais a été délicieusement exécuté par M. Dorel, et il a crânement enlevé pour terminer la séance, la *Joyeuse Marche*, de M. Emmanuel Chabrier, tout à fait digne par l'originalité de ses rythmes et l'éclat de ses sonorités de l'auteur de la brillante et saisissante *Espana*.

Public nombreux, public d'élite, musiciens de tous les genres, artistes et mondains se pressaient le 2 mars au Cirque d'été pour entendre la grande cantatrice viennoise, l'interprète du maître de Bayreuth, Mme Materna. Programme aussi bien composé que la salle. On a écouté avec plaisir, après Beethoven, la Ballade symphonique de M. Chevillard. Grand succès ensuite pour Mme Materna dans la *Toute-Puissance* de Schubert, et pour les musiciens de M. Lamoureux, qui ont égrené avec la perfection que l'on sait l'*Idylle* de *Siegfried* et la *Danse macabre* de Saint-Saëns. Mais jamais cantatrice, jamais orchestre, jamais musique humaine enfin n'ont évoqué de plus splendides visions d'amour, de gloire, d'écroulement, d'héroïsme et de mort que celles qui ont passé devant nous, pendant le finale du *Crépuscule des Dieux*. L'enthousiasme a été indescriptible. Si dans quelques passages sa voix chevrote légèrement, Mme Materna nous l'a fait oublier par la fougue tragique de sa déclamation. Son timbre profond, étoffé, a pu encore nous donner le frisson des grandes émotions artistiques.

Salle comble encore le 16 mars, au Cirque des Champs-Elysées, où M. Lamoureux donnait son vingtième et dernier concert, après lequel il a été chaleureusement acclamé. Mme Materna a vu renouveler dans le Wagner son succès des séances précédentes : rappelée trois fois après chacun de ses morceaux, elle se souviendra de son pas-

sage à Paris, où elle reviendra certainement la saison prochaine. — Il nous semble que le public de M. Lamoureux, tout à Wagner, s'est montré d'une froideur un peu excessive à l'égard de l'ouverture d'*Attila*, de M. Salvayre, dont l'orchestration ne manque ni d'ampleur ni d'originalité.

L'affiche du Cirque d'hiver portait le vendredi saint 4 avril les mots de : *Soirée musicale et littéraire*. Une salle extraordinairement brillante et comble jusqu'au faîte avait applaudi les premiers morceaux du programme : l'admirable symphonie en *ut* mineur ; le fameux air de *Joseph*, de Méhul, chanté par M. Talazac ; la poétique *Fuite en Egypte*, de Berlioz, et la splendide ouverture de *Tannhauser*, enlevée en toute perfection par l'orchestre de M. Lamoureux, quand Mme Sarah Bernhardt, MM. Philippe Garnier et Brémont prirent place sur l'estrade pour nous lire la *Passion*, mystère en six parties de M. Edmond Haraucourt, l'auteur de la traduction de *Shylock* récemment représentée à l'Odéon. On écoute d'abord avec le plus grand soin la grande tragédienne et ses excellents camarades ; mais on entend mal, et comme la lecture se prolonge, l'ennui gagne la salle, on tousse, on cause, on s'évente bruyamment. Quelques personnes s'enfuient sous prétexte de chaleur, et un spectateur des galeries supérieures se voyant au Cirque s'écrie : « Musique ! » — « A la porte ! » disent les uns. — « Bravo ! » disent les autres. Et le trouble est dans la salle : on n'entend plus rien de la lecture... Mme Sarah Bernhardt se mord les lèvres et retient ses larmes ; M. Philippe Garnier la consulte et s'adresse au public. « Mesdames, messieurs, si cette lecture vous ennuie, nous allons nous retirer. » — Non, non, restez ! — « Oui, c'est cela, allez-vous-en ! » Alors la scène devient tout à fait bizarre. Un monsieur en habit noir quitte sa place, descend rapidement les gradins, et se profile devant l'estrade, où il baise la main de Mme Sarah Bernhardt, et serre celle de M. Garnier, puis, tout pâle, il fait signe qu'il va parler... Il parle, en effet, d'une voix forte, et s'exprime ainsi textuellement : « Mme Sarah Bernhardt et ces messieurs vont

attendre qu'il plaise aux personnes mécontentes de sortir. La musique viendra à son heure, vous avez payé pour entendre un poème : vous l'entendrez... » M. Haraucourt est dur pour nous (car c'est l'auteur, M. Haraucourt, qui n'a pas craint de venir plaider sa cause lui-même, au risque de passer pour vouloir se faire une grosse réclame). — « Mais alors, s'écrie quelqu'un, c'est le poème obligatoire. » — « Pardon ! dit cet autre, il se peut que nous ayons payé, mais nous demandons la résiliation du contrat ; c'est trop embêtant ! » Et la lecture recommence de plus belle. Mais les artistes, voyant qu'ils n'iront jamais au bout des quinze cents vers dont se compose le *Mystère*, s'arrêtent net à la moitié de la brochure. Vous la demanderez à notre éditeur chez qui elle a paru, et vous pourrez alors vous rendre compte de ce qu'a voulu faire M. Haraucourt. Nous ne savons quel effet en eût produit la représentation au théâtre — il avait été question de jouer à l'Odéon le Mystère de la *Passion*, — mais ce que nous pouvons dire, c'est que c'était une erreur de vouloir imposer à trois mille spectateurs — il eût fallu alors se mettre à vingt mille, disait plaisamment Sarcey — la lecture intime d'un travail de poète.

Salle comble le 9 novembre pour la réouverture des concerts Lamoureux, quelque peu retardée par le triomphal voyage en Hollande et en Belgique du vaillant apôtre de Wagner. Ce jour-là pourtant, pas une note du maître de Bayreuth : tout à la France, et sauf Berlioz, tout aux compositeurs vivants et dans la force de leur talent ! Après l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, l'orchestre attaquait, avec sa précision habituelle, le *Wallenstein* de M. V. d'Indy dont les deux premières parties ont été particulièrement goûtées. Puis M. Diémer, le pianiste impeccable, a exécuté le superbe concerto en *fa* mineur, de Lalo, qui lui est dédié, et qu'il a, le premier, fait connaître au public.

M. Verdhurt, directeur du Théâtre-Lyrique de l'Eden nous promettait *Gwendoline* de M. Chabrier, dont il avait donné la primeur en son éphémère direction de la Monnaie. On sait ce que valent les promesses... En attendant,

le 16 novembre, M. Lamoureux nous a permis d'apprécier l'ouverture de l'ouvrage, d'une couleur et d'une originalité incomparables. Puis, en beau-père aimable, l'éminent chef d'orchestre nous a offert l'audition d'une Ballade de M. Chevillard, non moins aimablement applaudie par les abonnés des Nouveaux-Concerts. L'Hyménée d'*Esclarmonde* a eu son succès habituel, et c'est au milieu du brouhaha du départ que l'étincelant cortège de *Sylvia*, de M. Léo Delibes, a été brillamment enlevé par le toujours admirable orchestre.

Salle comble, le 7 décembre, au Cirque des Champs-Élysées, où, légrement retardataire, M. Lamoureux nous faisait entendre pour la première fois la délicieuse symphonie en *si* bémol de Schumann. Le succès en a été très vif, et l'auditoire a chaleureusement acclamé l'excellent chef d'orchestre pour le remercier du plaisir qu'il lui avait procuré. Très applaudie, elle aussi, Mlle Landi, qui a chanté avec beaucoup de goût la *Rêverie* de Saint-Saëns et *Si tu veux, mignonne...* de Georges Boyer, bien délicatement instrumentée par son habituel collaborateur M. Massenet.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Composition Musicale. — Premier grand prix : M. Carraud, élève de M. Massenet. Deuxième premier grand prix : M. Bachelet, élève de M. Guiraud. Premier second grand prix : M. Lutz, élève de M. Guiraud. Deuxième second grand prix : M. Silver, élève de M. Massenet.

Contrepoint et Fugue. — Premiers prix : M. Bondon, élève de M. Massenet ; M. Galeotti, élève de M. Guiraud. Second prix : M. Andrès, élève de M. Guiraud. Premiers accessits : M. Briouse, élève de M. Delibes ; Mlle Jaeger, élève de M. Guiraud. Deuxième accessit : Mlle Riwinach, élève de M. Massenet.

Harmonie. — *Hommes*.— Premiers prix : M. Le Grand, élève de M. Dubois ; M. Bloch, élève de M. Taudou. Seconds prix : MM. Delafosse et Galand, élèves de M. Dubois. Premiers accessits : MM. Staub, Risler, Dupré, élèves de M. Dubois : deuxièmes accessits : MM. Jolly, Schmitt, élèves de M. Dubois.

Femmes. — Premier prix : Mlle Markhreich, élève de M. Lenepveu. Second : prix Mlles Jozin, Boulay, élèves de M. Lenepveu. Premier accessit : Mlle Renié, élève de M. Lenepveu. Second accessit : Mlle Jusseaume, élève de M. Lenepveu.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Imbart de la Tour, élèves de M. Bax. Second prix : M. Ghasne, élève de M. Bussine ; M. Vaguet, élève de M. Barbot ; M. Commène, élève de M. Boulanger. Premier accessit : M. Grimaud, élève de M. Warot. Seconds accessits. MM. Théry et Castel, élèves de M. Bax ; M. Lequien, élève de M. Crosti ; M. Nivette, élève de M. Duvernoy.

Concours des élèves femmes. — Premier prix : Mlle Blanc, élève de M. Bax. Second prix : Mlles Issaurat, élèves de M. Duvernoy ; Bréval, élève de M. Warot ; Bréjean, élève de M. Crosti. Premier accessit : Mlle Lemeignan, élève de M. Warot ; Mlle Cléry, élève de M. Bussine.

OPÉRA. — Professeur : M. Giraudet.

Hommes. — Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Vaguet, Grimaud, Dinard.

Pas de premier accessit.

Deuxième accessit : M. Lequien.

Femmes. — Premier prix : Mlle Bréval. Second prix : Mlle Issaurat.

Pas de premier accessit. Deuxième accessit : Mlle Lemeignan.

OPÉRA-COMIQUE. — *Hommes.* Pas de premier prix : Seconds prix : MM. Vaguet et Théry, élèves de M. Ponchard. Premier accessit : MM. Defly et Ghasne, élèves de M. Ponchard. Seconds accessits : MM. Imbart de la Tour, Bérard et Lequien, élèves de M. Achard.

Femmes. — Pas de premier prix. Seconds prix : Mlle Buhl, élève de M. Ponchard ; Mlle Lemeignan, élève de M. Achard. Premiers accessits : Mlle Blanc, élève de M. Achard ; Mlle Bréjean, élève de M. Ponchard. Deuxième accessit : Mlle Morel, élève de M. Achard.

TRAGÉDIE. — *Hommes.* Pas de premier ni de second prix. Premiers accessits : M. de Max, élève de M. Worms ; M. Godeau, élève de M. Maubant. Deuxième accessit : M. Fenoux, élève de M. Maubant.

Femmes. — Premier prix : Mlle Moreno, élève de M. Worms. Second prix : Mlle Dux, élève de M. Got.

Premier accessit : Mlle Hartmann, élève de M. Delaunay.

Comédie. — *Hommes.* Premier prix : M. Dehelly, élève de M. Delaunay. Pas de second prix. Premiers accessits : M. Lugné-Poé, élève de M. Worms ; MM. Baron et Schutz, élèves de M. Got. Seconds accessits : M. Esquier, élève de M. Worms ; M. Fordyce, élève de M. Got.

Femmes. — Premier prix : Mlle Moreno, élève de M. Worms. Seconds prix : Mlle Hartmann, élève de M. Delaunay ; Mlles Syma et Guernier, élèves de M. Worms. Premiers accessits : Mlles Duluc et Dux, élèves de M. Got ; Mlle Carlix, élève de M. Delaunay. Seconds accessits : Mlle Gérard, élève de M. Maubant ; Mlle Piernold, élève de M. Got.

Piano. — *Hommes.* Premiers prix : M. Lachaume, élève de M. de Bériot ; MM. Galand et Baume, élèves de M. Diémer. Second prix : M. Pierret, élève de M. Diémer. Premier accessit : M. Argaing, élève de M. de Bériot. Deuxièmes accessits : MM. de Santesteban et Roux, élèves de M. de Bériot ; M. Niederhofheim, élève de M. Diémer.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Vannier, Chapart, Weyler, élèves de M. Duvernoy ; Mlle Allard, élève de M. Delaborde ; Mlles Périssoud et Chrétien, élèves de M. Fissot. Seconds prix : Mlles Quanté, Dieudonné et Charmois, élèves de M. Duvernoy. Premiers accessits : Mlles Eytmin et Deldicq, élèves de M. Fissot ; Mlles Painparé et Da Silva, élèves de M. Delaborde. Seconds accessits : Mlle Steiger, élève de M. Fissot ; Mlle Weingaertner, Bonnard et Lepitre, élèves de M. Delaborde ; Mlle Maté, élève de M. Duvernoy.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Pas de premier prix. Second prix : M. Durand. Premiers accessits : Mlle Achard, M. Maignien. Seconds accessits : Mlles Löffler et Rolland.

Violon. — Premiers prix : Mlle Schytte, élève de M. Massart, et Huon, élève de M. Sauzay, M. Kosman, élève de M. Massart. Seconds prix : MM. Belville, élève de M. Sauzay, et Quanté, élève de M. Massart. Premiers

accessits : MM. Conus, (Massart), Capet (Maurin), Roillet (Dancla). Seconds accessits : MM. Monge (Maurin), Lebreton (Sauzay), Lespine (Dancla), Mlle Arton (Massart).

VIOLONCELLE. — Premiers prix : MM. Schidenhelm et Barraine, élèves de M. Delsart. Second prix : M. Carcanade, élève de M. Rabaud. Premiers accessits : MM. Furet et Choinet, élèves de M. Delsart. Second accessit : M. Ghys, élève de M. Rabaud.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Verrimst. Premier prix : M. Pickett. Second prix : M. Billard. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Leduc.

FLUTE. — Professeur : M. Henry Altès. Pas de premier prix. Second prix : M. Balleron. Premier accessit : M. Deschamps. Second accessit : M. Danis.

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Busson et Gaudard. Seconds prix : MM. Barthel et Giraud. Premier accessit : M. Gilbert. Deuxième accessit : M. Duverger.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Rremier prix : M. Aubrespy. Second prix : M. Richardot. Premier accessit : M. Pujol. Seconds accessits : MM. Beaudoin et Pichard.

BASSON. — Professeur : M. Jancourt. Premiers prix. MM. Laigre et Quentin. Second prix : M. Cnudde. Premier accessit : M. Caillol.

COR. — Professeur : M. Mohr. Pas de premier prix. Second prix : M. Brin. Premier accessit : M. Coyaux. Deuxième accessit : M. Roux.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : M. Espagnet. Second prix : M. Tourneur. Premier accessit : M. Grenaud. Seconds accessits : MM. Pieyre et Gressier.

TROMPETTE. — Professeur : M. Cerclier. Pas de premier ni de second prix. Premier accessit : M. Leconte. Deuxième accessit : M. Lecherf.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Maquarre. Second prix : M. Rose. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Brousse.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Adolphe Belot, Victor Bernard, Louis Davyl, Raimond Deslandes, Dion Boucicaut, Octave Feuillet, Louis Houssot, Alphonse Karr, Ephraïm Mikhaël, Laurencin (Aimé Chapelle).

Compositeurs et artistes musiciens.

César Franck, Niels Gade, Théodore de Lajarte, Hubert Léonard.

Artistes dramatiques et lyriques.

Brasseur, Fleury (artiste des théâtres de drame), Gayarré, Georges (du Vaudeville), Justament (maître de ballet), Laray, Noailles, Numa, Sujol (de l'Odéon), Félix Vollet.

Mmes Jeanne Andrée, Laurence Grivot, Louise Marquet, Eudoxie Laurent, Mérante, Céline Montaland, Jeanne Samary.

Divers.

Ferdinand Fournier, Léon Mayer (ancien secrétaire de théâtre).

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN L'AN 1890 [1]

Autorité. — M. Henry Presseq (Valère); M. Gougenheim (Citandre), Courrier des Théâtres.

Annales politiques et littéraires. — M. ELY EDMOND GRIMARD, critique musical.

Art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Art musical. — M. ALPHONSE LEDUC; M. HETTICH (de Landely).

Constitutionnel. — M. GEORGES VANOR.

Courrier du soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. GOULET (Gutello), critique musical.

Daily Télégraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

XIXe siècle. — M. HENRY FOUQUIER; M. MOBISSON Courrier des théâtres.

Eclair. — M. HENRI CHABRILLAT, critique dramatique; M. GEORGES STREET, critique musical.

Echo de Paris.— M. HENRY BAUER ; M. MAXIME BOU-

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1890. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

CHERON (Bicoquet), soirée parisienne ; M. HENRY GAUTHIER-VILLARS, Lettres de l'Ouvreuse ; M. AUGUSTE GERMAIN (le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres.

Entr'acte. — M. FERNAND BOURGEAT.

Estafette. — M. ADOLPHE BRISSON (L'Angély) ; M. JULES MARTIN, Courrier des théâtres.

Evénement. — M. LOUIS BESSON.

Figaro. — MM. AUGUSTE VITU et ALBERT WOLFF ; M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours), Notes de musique ; MM. EMILE BLAVET (Un Monsieur de l'Orchestre) et MAURICE LEFÈVRE, Soirée parisienne ; M. GEORGES BOYER, Courrier des théâtres.

France. — M. GILBERT MARTIN, critique dramatique ; M. VICTOR ROGER, critique musical et courriériste des théâtres.

Gaulois. — M. HECTOR PESSARD, critique dramatique ; M. FOURCAUD, critique musical ; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), Soirée parisienne ; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER, Courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. SIMON BOUBÉE.

Gil Blas. — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique ; M. VICTOR WILDER, critique musical ; M. SAINT-GENIÈS (Richard O' Monroy), Soirée parisienne ; M. G. FONVILLE (Gaultier-Garguille), Courrier des théâtres.

Grande revue de Paris et de Saint-Pétersbourg. — M. MONTFLEURY.

Guide musical. — M. GASTON PAULIN.

Illustration. — M. HENRI LAVOIX (Savigny).

Indépendance belge. — M. FRÉDÉRICKS, critique dramatique ; M. FÉTIS, critique musical ; M. GASTON BÉRARDI, critique théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. FOUREAU (Don Blasius) ; M. GEORGES MATHIEU, Courrier des théâtres.

Jour. — Mme SÉVERINE, critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Journal des Débats. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique ; M. ERNEST REYER, critique musical ; M. MAURICE LE CORBEILLER, Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours).

Justice. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel).

Lanterne. — M. TANCRÈDE MARTEL.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical et (Jennius) courriériste des théâtres ; M. THÉODORE AVONDE (Chrysale), soirée parisienne.

Matin. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique ; M. HENRI DES HOUX, critique musical : M. MAURICE ORDONNEAU, Tablettes théâtrales.

Messager de Paris. — M. JULES GUILLEMOT.

Ménestrel. — HENRI HEUGEL (Moreno) et CHEVALIER.

Monde artiste. — Tic-tac, Flamberge et Rameau.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique; M AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. DOUMIC (Dorsel), critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical ; M. RENÉ BENOIST (Des Tournelles), Soirée parisienne; M. LOUIS DEPEYRE (Ramsès), Courrier des théâtres.

Mot d'ordre. — M. ALBERT DUBRUJEAUD ; M. H. DUVAL, Courrier des théâtres.

Nation.—M. ADRIEN BERNHEIM, critique dramatique ; M. EDMOND THÉRY, critique musical ; M. ANTOINE BANÈS, Courrier des théâtres.

National. — M. EDMOND STOULLIG et (Fracasse) Courrier des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. MARCEL FOUQUIER, critique dramatique ; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Observateur français. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Paix. — M. LANDRODY, critique dramatique ; M. ALFRED ERNST, critique musical ; M. HENRY GAUTHIER-VILLARS (Willy), Soirée parisienne ; M. MÉLIOT, Courrier des théâtres.

Paris. — M. HENRI DE LAPOMMERAYE ; M. GEORGES ROLLE, Courrier des théâtres.

Parti national. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dra-

matique ; M. ALBERT DAYROLLÈS, critique musical et courriériste des théâtres.

Patrie. — M. HENRI DE BORNIER, critique dramatique ; M. LAUZIÈRES DE UCÉMINES, critique musical M. GEORGES GRISIER (Dorante), Courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. LÉON KERST ; M. VASLIN, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. GEORGES-ERNEST DAUDET (Georges Rocheray); M. GEORGES HESSE (Mondus) Courrier des théâtres.

Petit National, Cocarde et *Patriote.* — M. EDMOND STOULLIG (Fracasse).

Petit Parisien. — M. PAUL GINISTY.

Petite République Française. — M. JEAN PAUWELS.

Presse. — M. CHARLES SAMSON, critique dramatique ; M. GASTON LEMAIRE, critique musical.

Rappel.— M. ARMAND GOUZIEN ; M. GEORGES BERTAL, Soirée parisienne.

République française. — M. PAUL GINISTY, critique dramatique; M. ALPHONSE DUVERNOY, critique musical

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue d'art dramatique. — M. ALBERT SOUBIES, critique musical.

Revue des deux mondes. — M. CAMILLE BELLAIGUE.

Revue bleue. — M. HUGUES LE ROUX, critique dramatique ; M. de RÉCY, critique musical.

Revue illustrée. — M. GILBERT — AUGUSTIN THIERRY, critique dramatique.

Revue théâtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. HENRY CÉARD, critique dramatique ; M. ALFRED ERNST, critique musical ; M. FERNAND BOURGEAT, Les Premières.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. LÉON NIEL (Le Maréchal), critique musical.

Soir. — M. ALPHONSE DUCHEMIN, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES, (B. de Lomagne), critique musical ; M. ADOLPHE MAYER, Soirée parisienne et Courrier des théâtres ; M. EUGÈNE FRAUMONT, Courrier des théâtres.

Télégraphe. — M. CAMILLE LE SENNE.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique; M. J. WEBER, critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Voltaire. — MM. L. SERIZIER et V. DE COTTENS, critiques dramatiques ; M. DE DUBOR (Launay), critique musical ; M. ALFRED DELILIA (Scapin), Soirée parisienne ; M. O. IZOUARD, Courrier des théâtres.

Vie Parisienne. — M. JACQUES SAINT-CÈRE.

TABLE DES MATIERES

Imprimerie de l'Ouest, A. Nézan, Mayenne.

6020. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

